LES RELIGIONS ACTUELLES

Bourloton. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

BIBLIOTHÈQUE ANTHROPOLOGIQUE

TOME V

LES

RELIGIONS ACTUELLES

LEURS DOCTRINES

LEUR ÉVOLUTION, LEUR HISTOIRE

PAR

JULIEN VINSON

Professeur à l'École nationale et spéciale des langues orientales vivantes
Membre du Comité central de la Société d'anthropologie

PARIS

ADRIEN DELAHAYE ET ÉMILE LECROSNIER, ÉDITEURS

PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1888

A MES CAMARADES

DU COLLÈGE COLONIAL DE PONDICHÉRY

En 1855, *on avait trouvé aux environs de Pondichéry, de grandes colonnes monolithes de granit, enfouies, disait-on, en* 1761 *par les Anglais. Décorées de sculptures représentant des divinités hindoues, elles ornaient, croyait-on, au dernier siècle, le palais ou plutôt l'hôtel de Dupleix, dans l'enceinte du Fort-Louis rasé par les Anglais après la capitulation du* 15 *janvier* 1761. *Ces monolithes ont été dressés il y a quelques années à l'entrée de la place du Gouvernement, l'ancien emplacement du Fort-Louis, où ils font pour ainsi dire escorte à la statue de l'ancien Gouverneur qui rêvait pour la France dans l'Inde le rôle civilisateur dont après nous s'est emparé l'Angleterre : je suis de ceux qui regrettent cet efface-*

ment de la France et qui croient que l'Inde n'aurait pu que gagner à recevoir son éducation des fils de 1789 *au lieu de la subir des Anglais royalistes, religieux et commerçants.*

Mais, à l'époque où elles furent découvertes, ces colonnes, apportées en ville, furent couchées sous les arbres qui séparaient la place du cours Chabrol, où elles restèrent longtemps exposées aux intempéries des moussons et aux injures des passants.

Nous venions jouer par là presque tous les soirs, en sortant du collège, et, dans notre ardeur de jeunes croyants, nous prodiguions les outrages et même les coups de pied à ces vieilles idoles qui n'en pouvaient mais, et qui se comportaient avec nos talons un peu comme la lime de l'horloger avec le serpent de La Fontaine. Nous étions tous imbus des leçons de nos maîtres, les pères missionnaires, qui ne nous ménageaient pas les instructions religieuses et qui entremêlaient de pieuses lectures les explications grecques et latines. Je me souviens entre autres d'un livre que j'ai cherché depuis sans parvenir à le rencontrer, le Don Quichotte philosophe, *un monument achevé de sottise et de mauvaise foi, où un certain libre penseur, M. Hablard, cite à tort et à travers Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Holbach, et est toujours honteusement réfuté par de simples paysans ou par des enfants armés de leur catéchisme; pendant qu'il va ainsi discourir à travers champs, sa fille qu'il a élevée « philosophiquement » se fait enlever par un*

freluquet, et le malheureux père n'a d'autre ressource que de se convertir et de pleurer ses égarements.

Mais ce fut vers cette époque que je commençai sérieusement l'étude du tamoul; je ne fis pas de grands progrès avec mon premier maître. C'est seulement avec le dernier, Aiyâsâmi, que je fus initié, quatre ans plus tard, à Karikal, à la sagesse des vieux Hindous; quoique chrétien, Aiyâsâmi ne craignit pas de me faire traduire le Râmâyana et les Kur'al de Tiruvalluva *et de m'enseigner chemin faisant les antiques légendes et les hauts faits des dieux du pays. J'appris ainsi à comprendre les sculptures des monolithes que nous méprisions jadis; à ne m'étonner d'aucune extravagance mystique; enfin à respecter toutes les religions comme des produits spontanés de l'esprit humain dans son évolution constante, mais à les condamner toutes comme prétendant, une fois nées, faire désormais obstacle à cette même évolution.*

C'est parce qu'en faisant ce livre ma pensée s'est reportée à cette époque déjà lointaine, que je viens vous le dédier, mes chers condisciples. Le sort nous a dispersés sur toute la surface du globe; plusieurs d'entre nous ont déjà disparu, emportés par la maladie et par les hasards implacables de la vie; et de ceux qui restent beaucoup ne se reverront peut-être jamais. Recevez cet ouvrage comme un souvenir de nos jeux et de nos travaux communs, de nos rivalités scolaires et de notre bonne camaraderie. En vous l'envoyant, il me semble presque me retrouver

moi-même au milieu de vous, dans ce pays où tout est grand, large et beau ; où j'ai appris à penser et à m'élever hors des sphères étroites de la religion vulgaire ; et d'où j'ai rapporté l'amour de la science, du travail et de la liberté.

JULIEN VINSON.

L'Épinette, près Libourne (Gironde), le 22 septembre 1887.

INTRODUCTION

En relisant la dernière feuille de ce livre, je me demande s'il répond à l'attente de ceux qui m'ont invité à le faire et si je n'ai pas trop présumé de mes forces en acceptant cette tâche difficile. Quoi qu'il en soit, je le laisse aller sans crainte, et je crois qu'il pourra être utile; j'y ai travaillé sans parti pris, avec cette seule idée préconçue que les religions doivent être traitées comme des faits anthropologiques et qu'elles sont soumises en conséquence à la méthode hardie et féconde de l'observation et de l'expérience.

Je n'ai point eu la prétention de faire œuvre de spécialiste; je n'ai point écrit pour des enfants ni pour des jeunes filles, mais je n'ai pas écrit non plus pour des savants : je prétends que ce volume s'adresse surtout aux gens du monde, de bonne foi, libres d'esprit, curieux de s'instruire, qui n'ont pas le loisir de faire de longues recherches, et j'ai voulu leur présenter un résumé, impartial et fidèle, aussi complet que possible, de tous les systèmes religieux qui se rencontrent encore aujour-

d'hui sur la surface du globe. C'est pour ainsi dire une compilation de notes, où la couleur personnelle se montre le moins possible, et à laquelle les sources les plus diverses ont contribué : aussi n'ai-je généralement pas nommé les auteurs que j'ai consultés et sur le témoignage desquels je m'appuie [1]. Je n'ai pas voulu non plus faire un ouvrage de propagande, car je n'ai rien de commun avec ces spéculateurs ignorants, ces exploiteurs de bas étage ou ces naïfs qui font autour de la libre pensée des réclames grotesques et des manifestations tapageuses. Je ne veux point employer vis-à-vis de nos adversaires les procédés dont ils se servent contre nous; le véritable remède du mal religieux, c'est l'instruction, et c'est l'école qui tuera la religion; nous n'attendons l'émancipation des individus que de l'effort libre et spontané de leur esprit et nous pensons, comme Littré, que « l'indifférence de la science doit être absolue; car cela rend d'autant plus sensibles les coups qu'elle porte sans le vouloir et sans y songer, et son influence sur les modifications de l'état social s'en accroît ».

Je ne m'attends pas aux éloges des croyants et des dévots; et je dédaignerais les injures de certains d'entre eux si elles arrivaient jusqu'à moi. Ceux à qui cet ouvrage est destiné appartiennent à ce grand diocèse

1. J'ai la prétention, toutefois, qu'on n'aura point à me reprocher de plagiats véritables, comme il arrive trop souvent à notre époque d'à peu près et d'élucubrations hâtives : « Scito enim, — disait déjà Pline l'Ancien dans la préface de son *Histoire naturelle*, — conferentem auctores me deprehendisse a juratissimis et proximis veteres transcriptos ad verbum neque nominatos... Obnoxii profecto animi et infelicis ingenii est deprehendi in furto malle quam mutuum reddere, cum præsertim sors fiat ex usura ».

laïque, dont Sainte-Beuve, du haut de la tribune cléricale du Sénat de l'empire, proclamait hautement les droits sacrés. Je serai suffisamment récompensé de la peine que j'ai prise, si, malgré les erreurs inévitables qui se rencontreront dans les pages ci-après, — *homines enim sumus et occupati officiis*, comme dit Pline, — j'atteins le but que je me suis proposé : rappeler des détails oubliés, révéler des faits peu connus et provoquer des réflexions capables d'inspirer le culte de l'indépendance et de la vérité. Je reporte d'ailleurs la plus grande partie de ces mérites, s'ils existent, à tous ceux qui ont bien voulu me prêter leur concours : à l'ami dévoué qui a consenti, avec son savoir si étendu et si précis, à relire toutes les épreuves; aux spécialistes qui m'ont aidé de leurs conseils et m'ont adressé des notes précieuses; et surtout à celui qui m'a suivi, retenu, encouragé, depuis ma naissance, avec cette incommensurable affection que rien ne remplace et où l'indulgence et la sévérité se confondent, celui à qui je dois tout ce que je sais, tout ce que je vaux, tout ce que je suis,

Tu duca, tu signore, e tu maestro !

(Dante, *Enfer*, I, 48.)

Certaines parties de ce livre paraîtront peut-être trop longues, trop remplies de détails accessoires, trop hors de proportion avec le reste de l'ouvrage; j'invoquerais la même excuse que Velleius Paterculus : « Cum hæc particula operis velut formam propositi excesserit, quanquam intelligo mihi in hac tam præcipiti festinatione, quæ me, rotæ pronive gurgitis ac ver-

ticis modo, nusquam patitur consistere, pene magis necessaria prætereunda quam supervacua amplectenda; nequeo tamen temperare mihi, quin rem sæpe agitatam animo meo, neque ad liquidum ratione perductam, signem stilo » (*Hist. rom.*, I, XVI). En relisant les neuf chapitres ci-après, j'y trouve toujours des omissions et des lacunes; et je me vois forcé de solliciter l'indulgence des lecteurs, s'ils ont à me reprocher quelque grave oubli.

Ces neuf chapitres m'ont paru suffisants pour résumer toute l'histoire religieuse de l'humanité. Je devais en consacrer un à chacune des grandes religions : le brahmanisme, le bouddhisme, la doctrine de Zoroastre et des mages, le judaïsme, le mahométisme et le christianisme; j'en ai ajouté un pour les croyances originales de l'extrême Orient, c'est-à-dire de la Chine et du Japon, et un autre pour les manifestations dernières et extrêmes du sentiment religieux et pour les fantaisies contemporaines, les associations excentriques, les naïvetés du spiritisme, les rêveries des spiritualistes de toute espèce. Un premier chapitre s'occupera de l'origine des religions; on y trouvera des indications sur les peuples, plus nombreux qu'on ne le pense, qui n'ont ni culte, ni dieu, ni morale [1]; sur ceux qui par les fétiches espèrent

1. J'ai indiqué (p. 153) les Kirghis comme devenus récemment bouddhistes; mais, auparavant, quelle religion avaient-ils? aucune évidemment, car beaucoup d'entre eux n'en ont encore aujourd'hui aucune : « Quelle est votre religion? disais-je un jour à deux Kirghiz-Kazaks. — Je ne sais pas, me répondit chacun d'eux. C'est la réponse qu'on doit attendre de la plupart de leurs compatriotes » (*Description des hordes des steppes des Kirghiz-Kazaks*, par Alexis DE LEVEHINE, trad. du russe, par Ferry de Pigny et E. Charrière. Paris, 1840, in-8, p. 330).

se préserver des accidents et des infirmités de la nature; et sur ceux qui, victimes de la crainte et des illusions du rêve, ont animé tout le monde matériel et lui ont prêté des forces surhumaines, des haines tenaces et des affections ardentes :

> O genus infelix humanum, talia Divis
> Cum tribuit facta, atque iras adjunxit acerbas!
> Quantos tum gemitus ipsi sibi, quantaque nobis
> Volnera, quas lacrymas peperêre minoribus nostris!
>
> (Lucrèce, V, 1193-1196.)

Les découvertes de la paléontologie ont porté un coup fatal aux théories théologiques qui faisaient de l'homme un être dégénéré; elles ont montré l'exactitude des tableaux qu'ont tracés les vieux poètes :

> Credo pudicitiam Saturno rege moratam
> In terris visamque diu, quum frigida parvas
> Præberet spelunca domos, ignemque Laremque
> Et pecus et dominos communi clauderet umbra;
> Silvestrem montana torum quum sterneret uxor
> Frondibus et culmo, vicinarumque ferarum
> Pellibus : haud similis tibi, Cynthia, nec tibi, cujus
> Turbavit nitidos exstinctus passer ocellos;
> Sed potanda ferens infantibus ubera magnis
> Et sæpe horridior glandem ructante marito.
> Quippe aliter tunc orbe novo, cœloque recenti
> Vivebant homines, qui, rupto robore nati
> Compositove luto, nullos habuere parentes.
>
> (Juvénal, Sat. VI, v. 1-13.)

> Quum prorepserunt primis animalia terris,
> Mutum et turpe pecus, glandem atque cubilia propter,
> Unguibus et pugnis, dein fustibus, atque ita porrò
> Pugnabant armis quæ post fabricaverat usus;
> Donec verba, quibus voces sensusque notarent,
> Nominaque invenêre : dehinc absistere bello,

Oppida cæperunt munire, et ponere leges,
Ne quis fur esset, neu latro, neu quis adulter.
Nam fuit ante Helenam cunnus teterrima belli
Causa : sed ignotis perierunt mortibus illi[1]
Quos Venerem incertam rapientes, more ferarum,
Viribus editior cædebat, ut in grege taurus.
Jura inventa metu injusti fateare necesse est,
Tempora si fastosque velis evolvere mundi.

(Horace, Sat. I, III, v. 99-112.)

Fuit profecto tempus, humanum genus
Cum belluarum more vitam degeret,
Lucis carentes lucos exesi colens
Aut montis antrum...

(Poète cité par Stobée).

Je renonce à citer Lucrèce, parce qu'il faudrait lui consacrer trop d'espace, mais je renvoie à son cinquième livre où il raconte la naissance du monde, la production des plantes, des arbres, puis des animaux; où il expose comment il y eut avant l'homme des animaux monstrueux et comment des races entières disparurent par la seule « sélection naturelle » :

... Queis nil horum tribuit natura, nec ipsa
Sponte sua possent ut vivere...

Comment enfin naquirent les hommes, vigoureux, rudes et sauvages, ignorants, et comment fut inventé le langage :

At varios linguæ sonitus natura subegit
Mittere, et utilitas expressit nomina rerum...
Proinde putare aliquem tunc nomina distribuisse
Rebus et inde homines didicisse vocabula prima,

1. Cf. *Roman de la Rose*, v. 14697 à 14702.

Desipere est : nam cur hic posset cuncta notare
Vocibus et varios sonitus emittere linguæ,
Tempore eodem alii facere id non quisse putentur [1] ?...

Comment on s'arma de pierres, de bâtons, d'airain et de fer :

Et prius æris erat quam ferri cognitus usus;

Comment enfin se produisit l'idée de la divinité :

Unde etiam nunc est mortalibus insitus horror
Qui delubra deûm nova toto suscitat orbi.

Pétrone attribue à l'idée de dieu la même origine :

Primus in orbe deos fecit timor: ardua cœlo
Fulmina quum caderent, discussaque mœnia flammis,
Atque ictu flagraret Athos ; mox Phœbus ad ortus,
Lustrata devectus humo; Lunæque senectus,
Et reparatus honos; hinc signa effusa per orbem,
Et permutatis disjunctus mensibus annus
Projecit vitium hoc; atque error jussit inanis
Agricolas primos Cereri dare messis honores :
Palmitibus plenis Bacchum vincire; Palemque
Pastorum gaudere manu; natat obrutus omni
Neptunus demersus aqua; silvasque Diana
Vindicat. Et voti reus, et qui vendidit orbem,
Jam sibi quisque deos avido certamine fingit.

Stace a reproduit exactement cette affirmation hardie :

1. On se rappelle que les anciens attribuaient aux Phéniciens l'invention de l'écriture (Lucain, III, 220-224) :

Phœnices primi, famæ si credimus, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris :
Nondum flumineas Memphis contexere biblos
Noverat, et saxis tantum volucresque, feræque,
Sculptaque servabant magicas animalia linguas.

..... Tua prorsus inani
Verba polo causas, obstrusaque semina rerum
Eliciunt? miseret superum, si carmina curæ,
Humanæque preces: quid inertia pectora terres?
Primus in orbe deos fecit timor, et tibi tuto
Nunc eat iste furor.

(*Thébaïde*, III, v. 656-661.)

Un poète français l'a ainsi paraphrasée:

Et par ses désirs et ses craintes
L'homme aveuglé compta ses dieux.

Mais Crébillon l'a encore mieux rendue:

Un cœur comme le mien est au-dessus des lois;
La crainte fit les dieux, l'audace a fait les rois!

(*Xerxès*, acte I, sc. I, v. 123-124.)

Un autre auteur, parlant des prêtres et des moines, a dit:

Tolle autem lucrum, superos et sacra negabunt:
Ergo tibi, non cœlestis, hæc turba ministrat;
Utilitas facit esse deos, qua nempe remota,
Templa ruent, nec erunt aræ, nec Juppiter ullus.

L'idée divine, fille du principe d'autorité, est contemporaine de l'organisation hiérarchique de la société: « roi » et « dieu » sont la conséquence nécessaire l'un de l'autre [1]:

1. Cela est si vrai que les royalistes de la Restauration reprochaient aux libéraux de nier Dieu pour avoir le droit de nier le roi. Cf. le passage suivant d'un ignoble pamphlet de 1820, *Petit catéchisme des grands patriotes de* 1793 *et de* 1816, par G.-J. ROUGEMAITRE: « Quel est le plan des libéraux en niant l'existence de Dieu? -- C'est de ne reconnaître aucun pouvoir légitime... Les libéraux, pour détrôner les rois, ont dû commencer par détrôner Dieu » (2e édit., 1824, in-12, p. 44).

Expedit esse deos et ut expedit esse putemus.

(Ovide, *Art d'aimer*, II, 637.)

Plus le pouvoir est élevé et mystérieux, plus il est redoutable :

.... Tantum terroribus addit
Quos timeant non nosse deos !

(Lucain, III, 416-417.)

S'il n'y a pas de Dieu, il ne saurait y avoir de créateur :

Nequaquam nobis divinitus esse paratam
Naturam rerum, tanta stat prædita culpa...

(Lucrèce, V, 199-200.)

Pour créer quelque chose, il faut d'ailleurs une matière éternelle, car rien ne se fait de rien :

Docui nil posse creari
De nihilo, neque item genita ad nihilum revocari.

(*Ib.*, I, 266-267.)

On pourrait encore dire avec Lucien : « Il y a des gens qui ont parlé d'un Dieu fabricateur du monde, je m'étonne qu'ils n'ajoutent ni d'où il vient ni où il se tenait quand il travailla à cet ouvrage (*Icaroménippe*) ». Le même Lucien raille fort agréablement les déistes, lorsqu'il nous montre Jupiter se plaignant d'avoir manqué Anaxagore de Clazomène (475 av. J.-C.) : ce philosophe persuadait à ses familiers qu'il n'y avait absolument pas de dieux ; pour le punir, Jupiter lance sur lui sa foudre, mais mal dirigée elle s'égare et va mettre le feu au tem-

ple de Castor et Pollux (*Timon*). Il est vrai qu'Anaxagore attribuait la création à une cause première, l'intelligence suprême, νοῦς. Mais, à côté de lui, il y avait d'autres impies, de véritables athées, entre autres Protagoras qui était positiviste c'est-à-dire qui n'osait se prononcer (444 av. J.-C.) ; Diagoras de Mélos (420 av. J.-C.) et Théodore de Cyrène (295 av. J.-C.) qui niaient nettement l'existence des dieux (Cicéron, *De Nat. Deor.*). La plupart de ces sages furent traduits en justice et condamnés comme coupables d'impiété.

Cicéron, qui était déiste, avait d'ailleurs plus de bonne foi que les théologiens d'aujourd'hui; il ne croyait point au consentement unanime des peuples : *Equidem arbitror multas esse gentes sic immanitate efferatas, ut apud eas nulla suspicio deorum sit* (*Nat. Deor.*, I, XXIII). Il fait d'ailleurs de son dieu un être si supérieur qu'il est totalement étranger aux affaires humaines: *At nonnunquam bonos exitus habent boni. Eos quidem adscribimus, attribuimusque sine ulla ratione Diis immortalibus. At Diagoras, cum Samothraciam venisset, Atheos ille qui dicitur, atque ei quidam amicus : « Tu, qui Deos putas humana negligere, nonne animadvertis ex tot tabulis pictis, quam multi votis vim tempestatis effugerint, in portumque salvi pervenerint? » — « Ita fit, inquit; illi enim nusquam picti sunt qui naufragia fecerunt in marique perierunt ». Idemque, cum ei naviganti vectores adversa tempestate timidi et perterriti dicerent, non injuria sibi illud accidere, qui illum in eamdem navem recepissent, ostendit eis in eodem cursu multas alias laborantes; quæsivitque num etiam iis navibus Diagoram vehi crederent. Sic enim res se habet, ut ad prosperam adver-*

samve fortunam qualis sis, aut quemadmodum vivis, nihil intersit (*Ibid.*, III, XXXVII).

Quant aux théories sur l'immortalité de l'âme, Pline l'Ancien les qualifie assez durement : *Puerilium ista deliramentorum avidæque nunquam desinere mortalitatis commenta sunt* (*Hist. Nat.*, VII, 56). Mais il faut surtout rappeler la belle tirade de Sénèque le Tragique (*Troades*, II, v. 372 à 409) :

Verum est, an timidos fabula decipit,
Umbras corporibus vivere conditis?
Quum conjux oculis imposuit manum,
Supremusque dies solibus obstitit
Et tristis cineres urna coercuit,
Non prodest animam tradere funeri,
Sed restat miseris vivere longius?
An toti morimur, nullaque pars manet
Nostri, quum profugo spiritus halitu
Immixtus nebulis cessit in aera
Et nudum tetigit subdita fax latus?
Quidquid Sol oriens, quidquid et occidens
Novit, cœruleis Oceanus fretis
Quidquid vel veniens, vel fugiens lavat,
Ætas Pegaseo corripiet gradu.
Quo bis sena volant sidera turbine,
Quo cursu properat sæcula volvere
Astrorum dominus, quo properat modo
Obliquis Hecate currere flexibus;
Hoc omnes petimus fata; nec amplius,
Juratos superis qui tetigit lacus,
Usquam est : ut calidis fumus ab ignibus
Vanescit spatium per breve sordidus;
Ut nubes gravidas, quas modo vidimus,
Arctoi Boreæ disjicit impetus;
Sic hic, quo regimur, spiritus effluet.
Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil;
Velocis spatii meta novissima.
Spem ponant avidi; solliciti metum.
Quæris quo jaceas post obitum loco?
    Quo non nata jacent.

Tempus nos avidum devorat, et chaos.
Mors individua est, noxia corpori,
Nec parcens animæ. Tænara, et aspero
Regnum sub domino, limen et obsidens
Custos non facili Cerberus ostio,
Rumores vacui, verbaque inania,
Et par sollicito fabula somnio.

Lucrèce, qui admet une âme, la fait toute matérielle, mortelle et périssable (III, v. 711-712) :

... Neque natali privata videtur
Esse die natura animæ, neque funeris expers.

Aussi la mort n'est-elle point à craindre (III, v. 842-843, 879) :

Nil igitur mors est, ad nos neque pertinet hilum,
Quandoquidem natura animi mortalis habetur...
Scire licet nobis, nihil esse in morte timendum.

Toutes ces idées de divinité et d'immortalité ont leur origine dans les illusions du rêve (V, v. 1169-1175) :

Egregias animo facies vigilante videbant
Et magis in somnis mirando corporis auctu :
His igitur sensum tribuebant, propterea quod
Membra movere videbantur, vocesque superbas
Mittere, pro facie præclara et viribus amplis.
Æternamque dabant vitam, quia semper eorum
Suppeditabatur facies et forma manebat.

La doctrine de l'immortalité de l'âme impliquait naturellement son éternité; car si elle ne devait pas avoir de fin pourquoi aurait-elle eu un commencement? La vie actuelle est donc peu de chose et l'on comprend les nombreux suicides qu'amenait l'espoir d'une vie meilleure : Ptolémée Philadelphe défendit d'enseigner

l'immortalité de l'âme dans ses États de peur de les voir dépeuplés. Nous avons toujours vécu, nous vivrons toujours : la renaissance, la métempsycose est la seule théorie qui réponde à ces aspirations, et pour expliquer l'absence de tout souvenir des existences antérieures — objection proposée par Lucrèce — les anciens avaient inventé le fleuve Léthé. La théorie exposée par Virgile est tout à fait celle des Indiens : partout dans la nature commande l'esprit ou l'intelligence :

> Spiritus intus alit totamque infusa per artus
> Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
>
> (*Æn.*, VI, 726-727).

Mais l'âme réunie au corps souffre du contact de la matière et du cours même de la vie (*Ibid.*, 730-731) :

> ... Noxia corpora tardant
> Terrenique hebetant artus moribundaque membra,

d'où la nécessité d'une purification, d'une expiation, après la mort (*Ibid.*, 736-738, 745-747) :

> Non tamen omne malum miseris, nec funditus omnes
> Corporeæ excidunt pestes ; penitusque necesse est
> Multa diu concreta modis inolescere miris...
> Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
> Concretam exemit labem, purumque reliquit
> Æthereum sensum atque auraï simplicis ignem.

Les âmes peuvent alors revenir animer d'autres corps (750-751) :

> Immemores supera ut convexa revisant
> Rursus et incipiant in corpora velle reverti.

Mais on a éprouvé, à un moment donné, le besoin d'en finir et c'est alors qu'on a conçu la doctrine du *nirvâna* où toutes les âmes individuelles sont absorbées sans retour,

> Temporis ut puncto nihil exstet relliquiarum,
> Desertum præter spatium et primordia cæca !

C'est au concile de Trente qu'a été affirmée nettement pour la première fois la doctrine de la création des âmes, suivant laquelle Dieu crée chaque âme quand le corps qu'elle doit habiter est suffisamment organisé, *animam creando infundi et infundendo creari.* C'est presque ce qu'avait dit il y a bien longtemps le vieil Ennius,

> Inde venit pullis divinitus insinuans se
> Ipsa anima...

et ce qu'avait prévu Lucrèce (III, 670-671) :

> ... Si immortalis natura animaï
> Constat, et in corpus nascentibus insinuatur.

Mais la doctrine avait mis longtemps à s'établir. Au commencement du v[e] siècle, Synésius, l'ami d'Hypathie, n'accepta l'évêché de Ptolémaïs qu'à la condition de garder sa femme et ses enfants, et de conserver l'entière indépendance de ses opinions philosophiques : il n'admettait ni la création de l'âme après le corps [1], ni la fin du monde, ni la résurrection.

1. La croyance de la formation de l'âme au cours de la vie fœtale a tout naturellement amené l'intrusion du clergé catholique sur le terrain de l'obstétrique : le baptême étant nécessaire au salut de l'âme, les prêtres n'ont pu admettre un seul instant la céphalotripsie ; la mort

Ainsi, le premier chapitre fera voir comment naît l'idée de Dieu et comment se produit la croyance à l'âme immortelle. Fantômes, spectres, géants, mânes, ombres, anges, vampires, démons, *râkchasas* de l'Inde, *Banshees* et *Pookas* de l'Irlande, *ghosts* et *goblins* des Anglais, fées et nains, ont la même origine. On a d'abord dédoublé l'homme en corps et ombre ou âme ; puis, comme les spirites modernes et comme certains philosophes, on l'a divisé en trois : corps, âme ou esprit, et âme matérielle ou périsprit ; enfin, même chez les anciens, il y a des rêveurs qui ont vu quatre choses dans l'homme :

> Bis duo sunt homines, manes, caro, spiritus, umbra;
> Quattuor hæc loci bis duo suspiciunt :
> Terra tegit carnem, tumulum circumvolitat umbra,
> Manes orcus habet, spiritus astra petit.

Tous ces êtres mystérieux ont la figure de l'homme, et en sont le « simulacre » ; c'est là du reste la signification propre du mot *idole*, εἴδωλον, ressemblance, apparition, vision, image.

Les chapitres II et III sont consacrés aux religions de l'Inde. Ils exposent le naturalisme primitif des Védas, la création des dieux par la métaphore et l'oubli de l'étymologie [1], puis, dans l'Inde, le double mouvement paral-

de la mère leur paraît peu de chose au prix du salut éternel de l'enfant. Aussi ont-ils inventé une sorte de seringue pour le baptême intra-utérin ; aussi recommandent-ils et pratiquent-ils souvent eux-mêmes, de la façon la plus grossière et la plus barbare possible, l'horrible opération connue sous le nom de césarienne.

1. L'une des explications les plus intéressantes d'un nom divin peut être fournie par la langue basque : « dieu » s'y dit *Yaungoikoa* c'est-à-dire « le seigneur d'en haut », étymologie qui ravit d'aise les dévots et les métaphysiciens. Mais le prince Louis-Lucien Bonaparte a découvert

lèle de la religion populaire, encouragée par le despotisme royal qu'elle justifiait, et de la philosophie spéculative indépendante. Tandis que la première personnalise et matérialise de plus en plus le culte anthropomorphique, invente les cérémonies, les fêtes, les observances, les saints, les amulettes, les reliques, les pèlerinages ; la seconde, au contraire, s'idéalise de plus en plus et aboutit à un panthéisme absolu et tel que Dieu et la matière en arrivent à se confondre. Hors de l'Inde, le bouddhisme a pris au contraire un caractère formel nettement monothéiste avec un appareil cérémoniel considérable et des prétentions temporelles absolues qui ont amené entre lui et le catholicisme romain une remarquable ressemblance ; on peut dire du pape et du grand lama ce que Cicéron disait des aruspices : *Mirabile videtur, quod non rideat aruspex cum aruspicem viderit*[1]. L'évolution du bouddhisme est éminemment instructive, car, sous sa forme originale et par l'ensemble de ses doctrines et de ses tendances, il nie absolument Dieu ; on doit reléguer au rang des fantaisies l'opinion de certains savants de nos jours qui prétendent y voir le plus raffiné et le plus pur de tous les spiritualismes ; le vrai caractère de la religion de Çâkyamuni est bien celui que résume si justement M. Emerson Tennent (3e éd., t. I, p. 531) : « La base du système est une déclaration de l'éternité de la matière et sa soumission, à

que, dans un des dialectes régionaux du basque, *goikoa* « l'être ou la chose d'en haut » est le nom propre de la lune. J'ai conclu de cette découverte (et ici le prince Bonaparte n'est pas d'accord avec moi) que le sens primitif de *Yaungoikoa* pouvait être « le seigneur lune ».

1. *Nat. Deor.* I, XXVI ; cf. *Divin.* II, XXIV.

des intervalles éloignés, à la décadence et à la reformation ; cela n'étant, ainsi que l'organisation de la vie animale, que le résultat de la spontanéité et de l'évolution, et nullement l'effet d'une volonté et d'un dessein de la part d'un créateur tout-puissant ».

S'il n'y a point de Dieu dans le bouddhisme, il n'y en a pas davantage dans les vieilles religions de la Chine et du Japon, dont il est question au chapitre IV de ce livre ; c'est en vain que des *théophiles* enragés ont voulu prouver le caractère spiritualiste et déiste du confucianisme par exemple. Cela est aussi peu fondé que les allégations des missionnaires sur l'infanticide en Chine : une preuve que les Chinois ne peuvent qu'aimer leurs enfants est dans l'ardeur de leur culte pour les ancêtres et dans l'usage touchant qu'ils ont de mettre des enfants à la place des morts dans les cérémonies domestiques.

Les religions de l'extrême Orient se présentent donc à nous en général avec un caractère de grandeur extraordinaire. Le fétichisme et l'animisme primitifs n'ont fait là que changer de forme en aboutissant à un polythéisme immense où chaque localité, chaque objet, chaque idée morale même a son dieu particulier : le culte est simple, les observances peu rigoureuses. Le but promis aux justes est un bonheur absolu, l'anéantissement complet du sentiment ; ce but, tous pourront d'ailleurs y atteindre, après une série plus ou moins longue d'épreuves.

Tout autres, au contraire, apparaissent les religions occidentales (judaïsme, chapitre VI ; mahométisme, chapitre VII). Là aussi, il y a eu une période naturaliste, fétichiste, animiste, polythéiste ; mais l'esprit plus étroit et plus absolu des Sémites n'a compris Dieu que comme

une image fidèle de l'homme : le maître, c'est le plus fort, le plus adroit, le plus riche ; et les vieilles croyances se sont finalement condensées en un monothéisme exclusif et farouche où les rebelles sont à jamais punis et les fidèles récompensés pour toujours, récompenses et punitions individuelles, conscientes et tout à fait humaines. J'ai cru devoir mettre le mahométisme à la suite du judaïsme, parce que, malgré l'influence considérable qu'a exercée sur lui le christianisme, il procède au fond surtout du vieux naturalisme sémitique et qu'il présente le caractère étroit et autoritaire des conceptions de la race syro-arabe.

Le mazdéisme (chapitre v) tient pour ainsi dire une place intermédiaire. Au lieu de développer l'animisme et de poursuivre le dualisme de l'esprit et de la matière, au lieu de s'en tenir aux causes, on a considéré surtout les effets et classé les phénomènes en deux groupes opposés : les bons et les mauvais, les utiles et les dangereux, les agréables et les désagréables. Puis, la tendance au monothéisme aidant, on a supposé deux causes primordiales toujours en lutte ; mais l'une, la bonne, devra finalement triompher et la fin du monde terrestre sera le commencement du bonheur des hommes, bonheur qui paraît surtout consister dans la survivance éternelle au sein de l'être bon, suprême, ce qui est une sorte de *nirvâna*. J'ai joint à l'étude du mazdéisme celle du manichéisme qui en est directement dérivé.

Le christianisme (chapitre VIII) est un mélange des théories mazdéennes et des doctrines sémitiques. Les enseignements de l'Inde n'y ont qu'une part indirecte, venue par les religions de la Grèce et de l'Italie, vieilles

filles du naturalisme vêdique. L'histoire du christianisme se partage en cinq périodes bien tranchées : la première, celle de formation, va de Jésus à saint Paul ; la seconde, celle de lutte et de propagande, de saint Paul à Constantin ; la troisième, de développement doctrinal et rituel, de Constantin au schisme d'Orient, ou, si l'on veut, aux croisades ; la quatrième, de domination et de discussions intérieures, des croisades à la découverte de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance ou à la réforme ; et la dernière, celle de décadence, de la réforme à nos jours. Les deux dernières périodes ne regardent guère que l'église d'Occident, car sa vieille rivale de Constantinople est restée comme figée dans ses doctrines et ses pratiques. La troisième est remarquable par le nombre des soi-disant hérésies qu'elle a produites : la plupart, et c'est le caractère général des doctrines orientales, sont d'ordre purement intellectuel et spéculatif, et ont trait à la nature et aux attributs de Dieu ; quelques-unes, celles de l'Occident surtout et par suite tout le protestantisme, offrent au contraire un caractère plus pratique et plus humain et ont trait surtout à la grande œuvre du salut. C'est pendant la quatrième période que l'Église a prétendu imposer son autorité aux souverains ; depuis la ruine de l'empire d'Occident et depuis le schisme d'Orient, Rome et la papauté avaient pris la supériorité temporelle, mais les rois et les empereurs commencèrent à la lui contester : leur résistance est marquée par la querelle des investitures, la lutte du sacerdoce et de l'empire, les revendications des rois de France, etc.

En même temps, se réveillait l'esprit philosophique,

endormi depuis l'invasion des Barbares, mais transmis cependant de génération en génération par de rares travailleurs : Boèce (470-524), Cassiodore, chancelier de Théodoric (480-575), Isidore de Séville (601-636), Bède (672-735), Alcuin (726-804), Scot Érigène (886), entre autres. Le grand mouvement des croisades, le contact des Arabes, vint ajouter à ces traditions celles de la philosophie musulmane et juive qui se rattachaient plus ou moins au néoplatonisme. La théologie devint la science fondamentale, la seule science, mais elle fut soumise au raisonnement; la dialectique naquit et les commentaires hardis ou subtils des philosophes préparèrent la réforme. Par contre, la cinquième période a vu commencer la décadence du christianisme : les hétérodoxes, en expliquant les dogmes, en simplifiant le culte, en supprimant le lien central et en séparant le temporel du spirituel, ont ouvert les voies à la conception moderne de la religion qui est à notre point de vue un fait individuel et non un facteur social; les orthodoxes, en développant au contraire, sous la direction exclusive de l'esprit jésuitique, le côté purement extérieur et matériel du christianisme, en ont fait une sorte de fétichisme qui éloigne et effraye les gens de goût, les hommes d'étude et les personnes de sentiment.

J'ai consacré cent soixante pages au christianisme, on trouvera peut-être que c'est trop, mais je craignais de tomber dans le défaut contraire. Pour exposer, avec plus de clarté, un sujet aussi complexe, j'ai raconté d'abord les débuts de cette religion, simple secte juive locale, ses progrès sous saint Paul, ses luttes contre le vieux paganisme, son triomphe ; dès lors, elle s'organise et j'ai

indiqué son caractère général à ce moment. Puis, j'ai passé en revue les sectes qui se sont formées dans l'Église victorieuse, les querelles de doctrine qui ont été soulevées et les conciles qui ont successivement élaboré la doctrine actuelle de l'Église catholique. J'ai alors résumé rapidement le caractère particulier de toutes les sectes chrétiennes qui existent encore.

On trouvera peut-être que j'ai exagéré l'importance du jésuitisme. Il me semble pourtant que le rôle principal dans l'évolution actuelle du catholicisme appartient à cette société puissante qui est bien réellement l'armée de l'Église romaine. Elle va partout enseignant l'obéissance passive et prêchant l'anéantissement de la personnalité ; elle condamne tout ce qui est humain, le mariage, la famille, la patrie, et pousse les âmes simples au mysticisme le plus exalté et le plus dangereux. Elle élève en principe la sentence *credo quia absurdum* [1], poursuit la reconstitution d'une religion d'État, rétablirait l'Inquisition et condamnerait aux mêmes supplices temporels l'impie, l'hérétique, le schismatique ou le simple dissident [2]; elle récompense la trahison et la versatilité, appliquant dans toute sa largeur la « morale » de la parabole des quatre-vingt-dix-neuf brebis dociles et de

1. Tertullien disait déjà (*De carne Christi*, cap. v) : Certum est, quia impossible est.

2. Rien n'égale la suffisance, l'autoritarisme et l'inflexibilité des prêtres. On se rappelle ce qui est arrivé en 1882 dans la commune de Châtel-Guyon. Ne pouvant obtenir de l'évêque le déplacement du curé, fanatique, intolérant et brutal, le conseil municipal, par une délibération en date du 5 novembre, décida que les habitants étaient résolus « à embrasser le culte protestant » et qu'on inviterait un pasteur à venir prêcher et officier dans la paroisse.

la centième brebis égarée (Math., XVIII, 12-13; Luc, XV, 3-7) et prenant au pied de la lettre les immorales histoires de l'économe infidèle (Luc, XVI, 1-8), des ouvriers de la onzième heure (Math., XX, 1-16) et du figuier sans fruits (Math., XXI, 18-20). L'absence de tout sens moral chez les dévots est d'ailleurs constante; qui peut lire sans frémir les lignes suivantes écrites sous Louis XIV par un féroce ennemi des protestants : « M. l'Intendant fit le procès à bon nombre de criminels (c'est-à-dire d'hérétiques), dont les uns furent seulement envoyés aux galères, faute de preuves suffisantes, et les autres furent exécutés à mort » (L'OUVRELEUIL, *l'Obstination confondue, ou suite du fanatisme renouvelé*, Avignon, Chastenier, 1706, in-12, t. III, p. 100)? Cet absolutisme autoritaire se retrouve partout dans les écrits des catholiques; par exemple, pour démontrer que l'homme a dégénéré depuis le péché d'Adam, ne font-ils pas des raisonnements aussi absurdes que le suivant de Joseph de Maistre : « Si on avait un dictionnaire de langues sauvages, on y trouverait des restes évidents d'une langue antérieure parlée par un peuple éclairé, et, quand même nous ne les trouverions pas, il en résulterait seulement que la dégradation est arrivée au point d'effacer ses derniers restes ». C'est le même ordre d'idées qui a prêté à Ambroise Paré la fameuse phrase : « Je le soignai, Dieu le guérit », alors que Galien avait dit bien plus justement : *Medicus curat, natura sanat morbum*, et qui a inspiré à un moine du moyen âge ces deux vers par lesquels s'explique admirablement l'ignorance générale du clergé :

Si Christum discis, nihil est si cætera nescis;

Si Christum nescis, nihil est si cætera discis [1].

Le besoin de la passivité est tel chez des convaincus de cette espèce qu'ils prêtent de bonne foi à leurs adversaires des habitudes analogues aux leurs. Un naïf religieux a prétendu récemment avoir entendu chanter, à Milan, en plein théâtre, un hymne à Satan : peut-être n'y avait-il dans ce chant, s'il a vraiment existé, qu'un artifice poétique comme dans le *Kaïn* de M. Leconte de Lisle, ou dans la pièce célèbre du regretté Bartrina, le poète catalan [2].

Je n'ai pu raconter toutes les péripéties des luttes religieuses, ni parler de tous les martyrs de la libre pensée :

1. Les Indiens en disaient autant de leur côté. Cf. *Kur'al* tamoul de *Tiruvalluva* (I, I, 2) : « Quel est le fruit de tout ce qu'on a appris, si l'on n'adore pas les pieds de Celui qui a la pure science ? »

2. M. X. de Ricard a traduit en provençal cette poésie vraiment remarquable. En voici une traduction française :

> Lorsqu'arriva Caïn, las, mais toujours rebelle,
> Satan était encor seul au fond des enfers ;
> Ils jurèrent tous deux une haine immortelle
> A Dieu, le tout-puissant, maître de l'univers.
>
> Et Satan s'écria, fier, redressant la tête :
> « La Révolution que Dieu maudit c'est moi ! »
> — « Moi je suis le Travail qui toujours l'inquiète,
> Dit Caïn, le Travail condamné par sa loi ! »
>
> De leurs yeux s'élançaient, dans leur rage implacable,
> Des éclairs flamboyants comme la foudre en feu ;
> Et la race d'Abel à jamais détestable
> Eut peur, et sur son trône on put voir frémir Dieu.
>
> C'est qu'ils montaient vers lui ; race d'Abel, arrière !
> Place, malgré l'arrêt et le courroux divin,
> Place au char du Progrès qui vient dans la poussière,
> Char que tire Satan et que pousse Caïn !

Calas, le chevalier de la Barre, et tant d'autres, sans oublier Urbain Grandier, brûlé vif à Loudun, le 18 août 1634. Dénoncé par son rival Mignon, par les moines dont il avait mal parlé, Grandier fut condamné sur le témoignage des démons dont étaient possédées les Ursulines et qui parlaient un latin absolument culinaire. Les savants et les sceptiques du temps ont vu dans cette possession une combinaison habile de comédies arrangées à l'avance et de maladies nerveuses. La « possession » dura, paraît-il, à Loudun, jusqu'en 1637; mais elle se manifesta, toujours chez des religieuses, à Chinon vers 1640 ou 1643, à Louviers en 1643, à Auxonne en 1664. Laubardemont, qui fut aussi stupidement cruel que les autres juges « du fait de sorcellerie », ne paraît pas d'ailleurs avoir été de très bonne foi, bien que, comme le rapporte Tallemant des Réaux, il ait reproduit exactement toutes les paroles des diables, même celle-ci : « Laubardemont est cocu », en ajoutant à la fin du procès-verbal : « ce que je certifie être véritable ».

Dans le chapitre IX, j'ai passé en revue, aussi sommairement mais aussi exactement que possible, la plupart des excentricités religieuses contemporaines : religions philosophiques, aberrations chrétiennes, extravagances ou naïvetés religioso-philosophiques, et enfin dévotion courante des catholiques actuels. Je les ai classées un peu en raison de leurs affinités naturelles : j'ai mis au premier rang la théophilanthropie qui dérive directement du sentimentalisme de la Révolution; puis les églises françaises qui se rattachent au mouvement de 1830 et dont l'œuvre se continue par les tentatives de protestation contre l'ultramontanisme envahissant; ces dissi-

dents en arrivent à donner la main aux représentants actuels des idées de la réforme dont le piétisme et l'illuminisme anglais contemporain ont exagéré les tendances individualistes. Des tendances analogues ont produit les étranges sectes hérétiques de la Russie et le svedenborgianisme suédois; mais celui-ci, qui base toute sa doctrine sur les révélations par les esprits, forme pour ainsi dire la transition entre les religions proprement dites et le spiritisme. D'autre part, la réaction qui se produisait naturellement contre ces excès a mis en relief l'indépendance de la franc-maçonnerie, et a donné naissance à des religions scientifiques, comme le saint-simonisme et le positivisme, qui ont dû tous leurs succès au dégoût inspiré par les mômeries des cultes vulgaires dont le catholicisme contemporain est le type le plus achevé. Je n'ai naturellement pas pu tout dire sur les exagérations du fanatisme; sur les cas de folie comme celui de cette Sarah Elstone, dans l'Ontario, qui s'est brûlée vive, il y a quelques années, en criant : « Je crois à Jésus! » ou de ce fermier de Portland qui écrasa la tête de son enfant à coups de marteau et voulut se tuer lui-même parce qu'un esprit lui en avait donné l'ordre; sur les conséquences fatales du mysticisme, comme le suicide de cette religieuse du couvent de Saint-François, près Morlaix, qui, se croyant toujours poursuivie par les flammes de l'enfer, se pendit, pour y échapper, aux barreaux d'une chambre de la communauté du Bon-Pasteur du Regard (Côtes-du-Nord) où on venait de la conduire (mai 1882); sur l'esprit mercantile et spéculateur des membres de divers clergés.

J'ai dû aussi passer sous silence les livres de lecture,

de propagande ou de polémique à l'usage du public ordinaire[1] et où il y aurait de si étranges choses à relever : M. G. Valbert rappelait dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er janvier 1886 que : « Il est écrit dans un catéchisme de persévérance que le protestantisme a pour principe la convoitise du bien d'autrui et l'amour des plaisirs de la chair, et que Jean Calvin est mort d'une maladie honteuse ». Il y aurait eu à signaler également les thèses singulières sur lesquelles ont divagué tant de théologiens[2]; je citerai en passant la comparaison ingénieuse trouvée par l'un d'eux pour expliquer la virginité de Marie : Jésus-Christ, dit-il, a traversé le corps de sa sainte mère comme un rayon de soleil passe à travers une vitre sans la briser. Le passage suivant de saint Augustin (*De civitate Dei*, III, XXXI) a bien sa saveur : « *Et profecto consideranti mihi rationem sexuum, difficile videtur ex mare fieri fœminam; contra fieri, non item : nam retrahere naturam virilem membrum intrinsecus facereque ex eo locos fœmineos, difficillimum est; expellere vero locos foras, penisque in modum defor-*

1. Les protestants ont aussi les leurs, et les Anglais leurs *tracts;* mais les uns et les autres recommandent surtout la lecture de la Bible. Young a même conseillé « de se retirer et de lire la Bible pour être gai » :

Retire and read the Bible to be gay!

2. Au XVIIe siècle, a été sérieusement discutée, à ce qu'on rapporte, la question de savoir si un clystère pouvait être considéré comme rompant le jeûne; il paraît que des dévotes du grand monde avaient inventé, pendant le carême, de prendre le matin un lavement de bouillon qui leur permettait d'attendre sans trop d'impatience l'heure tardive du dîner.

mare, etsi rarum, fieri tamen potest facilius quam credatur[1].

On a fait depuis longtemps la remarque que les écrivains pieux du catholicisme moderne se complaisent volontiers dans les détails grossiers et même indécents. Les *Examens de conscience*, les *Manuels à l'usage des confesseurs*, les *Guides de la jeunesse*, et les *Vies des saints* abondent en détails de cette espèce et l'on y trouve parfois des exemples de vertu qui donnent une idée singulière de la façon dont leurs auteurs entendent la chasteté et la pudeur : toute jeune, Marie Alacoque faisait vœu de virginité perpétuelle[2]; saint Louis de Gonzague, à huit ou dix ans, ne pouvait demeurer seul avec sa mère sans que la présence de « cette femme » le fît rougir; un autre saint précoce refusait le sein de sa nourrice les vendredis et les jours de jeûne; Marianne de Jésus, à quatre ans, ne voulait pas se laisser embrasser par des hommes.

Ce que j'ai voulu, dans la dernière partie de ce neuvième chapitre, en séparant du christianisme sérieux les

1. C'est à saint Augustin qu'on attribue l'habitude cléricale des lectures pieuses dans les réfectoires : *Ne soli fauces cibum sumant, sed et aures percipiant verbum Dei.* C'est une application de la parole de Jésus : « L'homme ne vit pas seulement de pain » (Mathieu et Luc, IV, 4).

2. Je recommande à ceux qui voudront être pleinement édifiés sur la folie du mysticisme catholique la lecture de la vie de Marie Alacoque (née à Lauthecour le 22 juillet 1647, morte à Paray-le-Monial le 17 octobre 1690). On verra à quels supplices et à quelles tâches répugnantes elle se soumettait pour être agréable à Jésus, qui avait échangé son cœur avec celui de la visitandine hystérique; elle alla un jour jusqu'à se remplir la bouche des déjections d'une religieuse qui avait la dyssenterie (Cf. Louis Portevin, *La religion des jésuites; le sacré-cœur*, etc., Paris, 1879, in-8, p. 41).

mômeries de la dévotion contemporaine, c'est faire voir ce qu'est devenue la religion de Jésus, de saint Paul, de saint Jérôme, de saint Augustin, entre les mains des autoritaires, des absolutistes, des jésuites, des ultramontains et des associés du sacré-cœur [1].

J'engage d'ailleurs les gens curieux de s'instruire à aller passer une journée à Lourdes; ils y verront le site le plus beau du monde gâté par une église toute neuve à dorures et à pointes; une grotte peu profonde éclairée en plein jour par des milliers de cierges et tapissée de béquilles; une statue de ce type banal qu'on voit aux devantures des magasins autour de Saint-Sulpice et devant elle des plateaux remplis de pièces d'or, d'argent et de cuivre; tout près de là un filet d'eau, des robinets, voire même une piscine avec ses baigneurs et ses baigneuses; des inscriptions et des flèches montrant le chemin; des restaurants de *l'Immaculée Conception* et des hôtels *des Belges et du Sacré-Cœur;* partout des curés affairés en quête de leurs ouailles dispersées; des pénitents aux figures inintelligentes en arrêt devant les boutiques et les baraques où, comme dit Victor Hugo, on débite la sainte Vierge

Deux sous avec miracle, et sans miracle un sou.

1. Quatre mois avant sa mort, le 7 novembre 1869, M. de Montalembert écrivait au chanoine Dœllinger, pour l'engager à prendre part au futur concile, une lettre remarquable. D'accord avec MM. de Broglie, Cochin, Dupanloup, et autres *chrétiens libéraux*, M. de Montalembert condamnait les inventions des ultramontains. Dans sa lettre il supplie le fameux prêtre allemand d'aller combattre à Rome « les bassesses qui vont se produire et qui risquent de triompher », et il parle de « l'abime d'idolâtrie où est tombé le clergé français » ainsi que de « la transformation si prompte de la France catholique en une basse-cour de l'antichambre du Vatican ».

Tout le catholicisme contemporain est là : mysticisme et ignorance, domination et mercantilisme, rigorisme et absence de sens moral, dévotion et poudre de riz; et, pour organe officiel, pour moniteur de la secte, pour régulateur de la discipline, le plus nul et le plus méprisable de tous les journaux, dont le nom personnifie pourtant le scepticisme narquois et l'esprit de résistance au principe d'autorité et aux conventions traditionnelles.

Quand on observe la supériorité morale et intellectuelle des protestants sur les catholiques en France, celle des catholiques anglais sur les catholiques français, l'infériorité manifeste, par rapport aux uns et aux autres, des chrétiens d'Espagne et d'Italie; quand on réfléchit aux turpitudes dont de récents procès nous ont révélé l'existence habituelle dans la haute classe de la société de l'autre côté du détroit, on se rend compte de l'état moral des divers peuples de l'Europe [1]. Quand on se rappelle les massacres, les incendies, les crimes causés non seulement par le fanatisme religieux, mais par l'idée religieuse

1. On pourrait adresser à bien des gens « religieux » le mot sévère de Fielding : « Votre religion vous sert seulement pour excuser vos fautes, mais elle ne vous pousse nullement à la vertu » (*Tom Jones*, liv. XII, ch. IV). Aussi comprend-on le sentiment qui a inspiré la belle lettre écrite par Darwin au baron Mingden le 5 juin 1879: « Cher monsieur, je suis très occupé, vieux et malade et ne puis disposer d'assez de temps pour répondre pleinement à votre question, s'il est même possible d'y répondre. La science n'a rien à faire avec le Christ, en tant que la recherche scientifique rend l'homme rebelle à admettre ce qui paraît le plus évident. Quant à moi, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de révélation. En ce qui regarde une vie future, chaque homme doit juger par lui-même entre les vagues probabilités en conflit les unes avec les autres... »

elle-même, on ne peut que se rappeler les imprécations de Lucrèce et de tant d'autres, et l'on en arrive à se demander comment doit être considérée et traitée la religion dans la société moderne.

Il y a encore beaucoup de personnes pour qui la religion est une chose éminemment respectable, parce qu'elle comporte une tendance à l'idéal, et qui la définissent ainsi : « le surnaturel, la conception de causes premières, l'aspiration au bon, au juste, au vrai » ; lorsqu'elles envisagent l'hypothèse d'un monde sans religion, ces personnes se demandent avec effroi « ce que deviendra l'humanité quand elle ne pourra plus faire des trouées dans le firmament pour entrevoir l'infini ». Il est aisé de leur répondre : l'idéal, l'absolu, le surnaturel, l'abstrait, la perfection n'existent pas plus que les causes premières, que le firmament, que l'infini : ils ne sont produits que par un effort de l'imagination et sont la conséquence naturelle et logique, mais fausse, de l'observation et de l'expérience.

Le sentiment d'une douleur physique amène le désir de l'absence de toute douleur ; l'insuffisance des organes ou des instruments fait concevoir l'utilité maximum et illimitée de ces instruments ou de ces organes ; mais qui ne voit combien ces aspirations sont de pures hypothèses contingentes? Elles servent à préparer le perfectionnement incessant et graduel par la loi du progrès, qui est la raison d'être de toutes choses, puisqu'il n'est rien qui n'évolue, qui ne se transforme, qui ne vive en un mot; mais elles n'ont aucun fondement réel, puisqu'à chaque progrès nouveau, à chaque pas en avant, l'horizon s'efface pour se reformer plus loin et qu'il n'y a

aucune raison de supposer que ce *processus* puisse avoir un terme.

L'anthropologie — et j'entends par ce mot la science intégrale de l'homme — nous apprend que, dans l'histoire de l'humanité, tout est arbitraire et relatif; et, lorsque les personnes dont je parle reprochent à d'autres plus hardies ou moins timorées, certaines réticences et certaines hésitations, dans le but sans doute de leur montrer l'immensité de l'abîme où tendent inconsciemment leurs négations, je me joins à elles pour dire : « Pourquoi ne pas aller jusqu'au bout et ne pas affirmer que l'idée de bien et de mal est une idée purement humaine, purement subjective, sans plus de réalité dans la nature que celle du beau et du laid, de la grandeur et de la petitesse? » C'est tout à fait mon avis, et l'histoire naturelle en atteste la justesse.

Quant à l'humanité, elle poursuivra sa marche, avec ou sans idées religieuses; les religions n'auront été qu'un accident, qu'une phase, qu'une forme de son évolution.

Toute religion, c'est-à-dire toute conception d'un état ou d'un principe absolu et immuable, est incontestablement mauvaise parce qu'elle est un obstacle à ce développement continu. Le mouvement général doit être la résultante des efforts individuels indépendants, divers, et souvent contradictoires; mais toute cause extérieure qui viendrait modifier cette résultante est évidemment nuisible aux forces en jeu et à chacun des organes. Dans une société bien organisée, par conséquent, autant la liberté particulière des membres qui la composent doit être respectée, autant leurs opinions et leurs actes doi-

vent avoir toute facilité de se produire et de s'exercer; autant l'intérêt social lui-même exige-t-il impérieusement qu'il n'y ait point de règle inflexible et autoritaire qui se prétende supérieure, autant est-il impossible d'admettre qu'il puisse y avoir une loi obligatoire, générale et universelle.

La religion a pour objectifs la détermination des rapports de l'homme avec Dieu (c'est-à-dire avec quelque chose d'extérieur à l'humanité) et l'établissement des règles de la morale (c'est-à-dire des relations qui devront exister entre l'homme et ses semblables et sa propre conduite vis-à-vis de lui-même) sur une base étrangère à l'intérêt actuel et immédiat de la société; elle ne peut par conséquent être considérée comme étant d'intérêt public, mais doit seulement être regardée comme d'ordre purement individuel; et puisque les religions tendent à supprimer l'initiative personnelle, à empêcher la libre recherche et l'étude, à mettre des bornes à l'activité sociale, elles doivent être réputées mauvaises, et il convient de les surveiller comme on surveille ces établissements industriels, dangereux ou insalubres, qui peuvent produire des choses utiles, mais qui peuvent aussi causer d'effroyables catastrophes et d'irréparables calamités. La société, c'est-à-dire l'État, ne saurait donc être que strictement laïque, dans le sens le plus absolu du mot.

Ces considérations ne sont pas nouvelles; elles ont toujours été mal accueillies, non seulement par les hommes religieux, mais encore par ceux qui se croient émancipés de toute théologie. Les uns nous accusent de dogmatiser et se retranchent quant à eux dans une sorte d'indiffé-

rentisme hautain dont personne ne leur sait gré d'ailleurs; d'autres nous prennent en pitié, nous font jouer un rôle ridicule dans des romans académiques, nous accusent d'ignorance et de précipitation et nous accablent de mots solennels comme celui de *misothéisme;* d'autres, cuistres de sacristie et pédants d'école, nous combattent par des raisonnements en *baroco* et en *darapti;* pendant que certains farouches nous menacent des galères en nous traitant de *matérialistes*. Certes, le mot n'a rien qui nous effraye, car, s'il vient de *matière*, il ne signifie pas du tout *matériels*.

Nous prétendons avoir autant et même plus que qui ce soit le sentiment de l'art et celui de la nature; nous prétendons être, nous aussi, des poètes touchants, des artistes délicats et ingénieux, des écrivains élégants, des inventeurs industrieux : nous ne supprimons pas l'idéal, nous plaignons même vivement ceux qui n'ont d'autre souci que celui des intérêts matériels immédiats, qui ne se préoccupent pas des perfectionnements et des compensations de l'avenir, qui n'ont en un mot aucun idéal; mais nous ne faisons pas de cet idéal une entité illusoire et chimérique, nous le réduisons à son rôle utile et réel d'abstraction commode, de type imaginaire, de but provisoire et momentané.

Nous concevons la société comme un vaste organisme vivant où, par exemple, le droit ne va pas sans le devoir ni le devoir sans le droit, aussi inséparables l'un de l'autre que la forme et le fond ou la matière et le mouvement. Nous repoussons, comme Schiller, toutes les religions, non pas comme lui par religion, mais par amour pour nos semblables. Sur les ruines des vieilles

idoles des divers cultes, sur le fatras des formules banales de la métaphysique, nous voulons élever un monument impérissable à l'humanité affranchie, libre et indéfiniment perfectible. Nous travaillons à la constitution d'un monde nouveau, où chacun sera responsable devant sa propre conscience, n'aura d'autre objectif que l'intérêt de ses semblables et ne respectera d'autre dieu que la vérité.

FIN

LES
RELIGIONS ACTUELLES

CHAPITRE PREMIER

Les peuples sans religion. — Les religions rudimentaires. — Fétichisme, animisme. — Culte des ancêtres, mânes, ombres, pénates, etc.

La principale, sinon la plus importante, des preuves *classiques* de l'existence de Dieu, est celle tirée du « consentement unanime des peuples ». On l'enseignait naguère, on l'enseigne encore peut-être, dans les lycées et les collèges; et le candidat qui avait soin de la faire valoir obtenait d'ordinaire une boule blanche à l'examen du baccalauréat. Malheureusement, cette preuve a perdu beaucoup de sa valeur depuis que des témoignages indiscutables ont appris aux métaphysiciens stupéfaits que beaucoup d'hommes, qu'un certain nombre de groupes humains tout au moins, non seulement ne connaissent aucun dieu, non seulement n'ont aucune idée de quelque chose de surnaturel et d'extérieur au monde visible, mais même sont absolument réfractaires à toute conception religieuse. Ces témoignages sont

d'autant plus probants qu'ils sont apportés par des croyants, par des Européens qui ont dû se rendre à l'évidence après une résistance opiniâtre, par des missionnaires ou des voyageurs qui étaient convaincus d'avance qu'ils trouveraient Dieu partout sur leur route.

Dans la séance de la Société d'anthropologie de Londres du 5 avril 1864, le Rév. F. W. Farrar déclarait qu'il existait certainement, « non pas des tribus isolées, mais des nations entières, si dégradées, qu'elles vivent sans aucune connaissance de leur créateur »; et il ajoutait :

« Par exemple — 1. M. Schmidt dit des *Australiens :* « ils n'ont aucune idée d'un être divin »; M. Parkes dit à son tour : « ils n'ont aucun mot pour *justice* ni pour *faute* »; et le Dr. Laing : « ils n'ont aucune idée d'une divinité supérieure, aucun objet d'adoration, aucune idole, aucun temple, aucun sacrifice, rien en un mot qui sous une apparence religieuse puisse les distinguer de la brute ». En décrivant les aborigènes des îles Salomon, Perty dit également : « dans beaucoup de ces îles, il n'y a pas trace de religion ».

« 2. Si nous nous tournons vers l'Afrique, le missionnaire J. Leichton avoue qu'il n'a trouvé, chez les *Mpongwés*, ni religion, ni idolâtrie; un autre missionnaire, le Rév. G. Brown, parle ainsi des *Cafres :* « ils n'ont dans leur langue aucun mot qui soit le nom ou qui indique l'existence de Dieu, d'un dieu quelconque. Le nom qui se rapprochait le plus d'une idée analogue se trouva être, après vérification, le mot *tixo* qui signifiait « genou blessé » et qui était le nom d'un ancien médecin, célèbre depuis plusieurs générations. Les natifs de la montagne du Cap, questionnés par Smith au sujet de leur religion, répondirent qu'ils obéissaient à leurs chefs et qu'ils ne s'occupaient de rien de plus. Un *Bochiman,* interrogé sur la différence entre le bien et le mal, expliqua : « quand vous enlevez la femme d'autrui, c'est bien;

mais quand on enlève la vôtre, c'est mal ». Le missionnaire Scultheiss rapporte aussi que les Cafres « n'ont aucune religion, ne prient jamais, ne savent rien d'un être supérieur, et croient seulement à la vie présente ».

« 3. Relativement aux *Malgaches*, Rochon dit : « Le Malgache, comme le sauvage, ne connaît ni la vertu ni le vice; il n'est capable d'aucune aspiration future, et il ne conçoit pas qu'il existe sur la terre des gens qui se préoccupent de l'avenir ».

« 4. Quant aux *Esquimaux*, Whitebourne, — dont le témoignage est précieux parce qu'il écrivait en 1612 avant que les Esquimaux aient pu entendre parler de Dieu par les Européens, — s'exprime ainsi : « ils n'ont aucune connaissance d'un Dieu » et sir J. Ross remarque : « ils ont sans doute une certaine loi morale naturelle, comme le prouvent beaucoup de traits de leur conduite, mais en dehors de cela je n'ai pu rien découvrir qui me satisfasse ».

« 5. Les *Mincopies* ou *Andamanais*, suivant le Dr. Mouat, « n'ont ni la conception d'un être suprême, ni la conception d'une cause; ils ne sont même pas polythéistes. L'un d'eux, dont on s'était emparé, disait que ses compatriotes n'avaient aucune espèce de culte; pas même le plus grossier, et qu'ils étaient tout à fait ignorants de l'existence et de la nature d'un Dieu ».

« 6. Enfin, sir Emerson Tennent n'hésite pas à dire des *Veddas* de Ceylan qu'ils n'ont « aucune espèce de religion, aucune connaissance de Dieu ni d'une vie future; et qu'ils n'ont ni temples, ni idoles, ni autels, ni prières, ni charmes ». M. Bailey, qui a longtemps résidé parmi eux, confirme ce jugement : « ils n'ont », dit-il, « aucune connaissance d'un être suprême : « est-il sur un rocher? est-il sur un arbre? sur une fourmilière blanche? je n'ai jamais vu de Dieu », répondait-on toujours à mes questions. Ils n'ont point d'idoles,

n'offrent pas de sacrifices, et ne font point de libations ».

Et M. Farrar concluait ainsi : « il est probable que ces témoignages seraient confirmés par beaucoup d'autres, après de nouvelles recherches; mais ils suffisent pour permettre d'établir la thèse proposée. Ils ne seraient pas affaiblis par des cas comme celui des *Pionniers* qu'on suppose croire à une intelligence supérieure parce qu'ils considèrent le monde comme fait par un grand animal et le soleil par un lapin habile! Une terreur vague de l'inconnu se trouve même chez les animaux et est tout à fait différente de la croyance en Dieu ».

Dans la discussion qui suivit cette communication, M. Wallace parla des tribus sauvages des Moluques et de la Nouvelle-Guinée, parmi lesquelles il avait séjourné naguère. Il n'avait jamais pu obtenir d'eux que la confession d'une ignorance absolue sur ce sujet : « la question ne les intéresse même pas; au surplus, leur capacité intellectuelle est très faible : ils n'ont pas la moindre idée générale, leur vocabulaire ne contient que des noms d'objets individuels sans expressions collectives et synthétiques; ils ne sauraient se rendre compte de ce que c'est que « Dieu ».

Dans leur journal *the Voice of Piety*, des missionnaires anglicans se plaignaient, il y a quelques années, que les Indiens du Grand-Chaco, dans l'Amérique du Sud, n'eussent ni croyance, ni culte, ni même aucune crainte d'un pouvoir surnaturel. Crantz, dans son *Histoire du Groënland*, disait en 1765 que les Esquimaux n'ont ni religion, ni cérémonies, ni idolâtrie. Le premier voyageur français qui ait débarqué dans la Floride écrivait en 1562 : « Ils n'ont cognoissance de Dieu ny d'aucune religion, sinon, que ce qui leur apparoist comme le Soleil et la Lune. Ils ont leurs Prestres auxquels ils croient fort, pour autant qu'ils sont grands magiciens, grands deuins et inuocateurs de Diables.

Ces Prestres leur seruent de médecins et chirurgiens, ils portent tousiours avec eux vn sac plein d'herbes et de drogues, pour medeciner les malades qui sont la pluspart de verole ». Ces prêtres, sorciers, magiciens, s'appelaient « *iarua* » (Laudonnière, *Histoire notable de la Floride*, Paris, 1566, petit in-8, p. 4-5, 24 et 78). Suivant M. de Rochas, chirurgien de la marine française, les Néo-Calédoniens « n'ont pas de religion régulière, ni de culte organisé. Ils n'ont ni temples, ni idoles, ni mythologie, mais ils ont diverses superstitions. Il y a une espèce de caste de sorciers qui exerce en même temps la médecine ou quelque chose d'approchant... Ils ne font pas de sacrifices véritables, mais ils font quelquefois des offrandes à des génies; ils leur offrent, par exemple, les prémices d'une récolte ».

M. Everard im Thurm ne trouve pas plus de dieux chez les habitants de la Guyane anglaise. Il fait remarquer que les mots auxquels on a attribué le nom de « Dieu, esprit supérieur », dans les langues du pays, n'impliquent étymologiquement aucune idée métaphysique. On dit par exemple en caraïbe *tamosi* « l'ancien », *tamosi kabotano* « l'ancien dans le ciel »; en arévaque, *wa-cinaci* « notre père », *ifilici wa-cinaci* « notre grand-père », *wa manetu kwonci* « notre faiseur »; en warrau, *kononato* « notre faiseur ». Aucun de ces mots n'indique rien de supérieur, ni d'extérieur à l'homme; tout au plus marquent-ils une idée d'*esprits*, d'êtres matériels distincts du corps et qui rentrent dans ce qu'on appelle l'*animisme;* nous y reviendrons vers la fin de ce chapitre. Les Tonquinois qui croient à beaucoup d'esprits reconnaissent volontiers que la plupart de ces esprits sont des guerriers illustres, des administrateurs habiles, de sages docteurs, morts depuis longtemps déjà.

Mais c'est surtout en Afrique que les athées abondent. Burton cite une conversation d'un missionnaire anglican avec

un guerrier de la côte de Guinée, rapportée par J. Smith en 1851. Le missionnaire commence l'attaque en demandant à son interlocuteur :

« Avez-vous vu Dieu?

— « Tchi ! non... supposé on verrait Dieu, on mourrait à la minute.

— « Quand vous mourrez, ne verrez-vous pas Dieu?

— (*Avec une grande chaleur.*) « Je ne sais pas!... Comment le saurais-je? Jamais. Je ne veux plus entendre cette *palabre*...

« En lui parlant de sa mort, j'avais touché une corde très désagréablement sensible, car il prit une expression de physionomie extrêmement laide et féroce, et je vis par les altérations rapides de son visage qu'il éprouvait intérieurement une violente émotion. A la fin, il éclata, avec une figure toute contractée, avec des gestes très violents, et s'écria :

« Supposé Dieu fût ici, je le tuerais ! »

— « Quoi! vous tuer Dieu! » m'écriai-je tout abasourdi par cette exclamation inattendue et diabolique... « et pourquoi?

— « Parce qu'il fait mourir les hommes.

— « Mais, mon ami », repris-je d'un ton conciliant, « vous ne voudriez pas vivre toujours, n'est-ce pas?

— « Si, je veux rester là ! »

Un témoignage plus caractéristique encore peut-être nous est fourni par Baker. C'est la conversation, d'ailleurs devenue célèbre, entre cet anglican convaincu et Commoro « le lion », chef de l'escorte indigène qui l'accompagnait. Commoro avait fait exécuter dans le camp une danse funèbre. Le voyageur anglais lui demanda à cette occasion pourquoi cette cérémonie avait eu lieu et pour quelle raison on déterrait les os des morts précédemment enterrés : « C'est la coutume que nous ont transmise nos ancêtres », répond imperturbablement le jeune Africain.

« Mais », continue Baker, « ne croyez-vous pas à une vie future après la mort? N'y a-t-il pas l'expression de quelque idée dans le fait d'exhumer les os après que la chair a disparu?

« COMMORO. — Une vie *après* la mort! Comment est-ce possible? est-ce qu'un mort peut sortir de sa tombe, à moins que nous ne l'en retirions?

« B. — Pensez-vous qu'un homme est comme une bête qui meurt et est entièrement finie?

« C. — Certainement; un bœuf est plus fort qu'un homme, mais il meurt et ses os durent plus longtemps, ils sont plus épais. Les os d'un homme se brisent plus vite... il est faible.

« B. — Est-ce qu'un homme n'est pas supérieur à un bœuf? est-ce qu'il n'a pas un esprit pour diriger ses actions?

« C. — Certains hommes ne sont pas aussi intelligents qu'un bœuf. Les hommes doivent semer pour se procurer leur nourriture, mais le bœuf et les animaux sauvages se procurent la leur sans rien semer.

« B. — Ne croyez-vous pas qu'il y a en vous, outre la chair, un esprit? Ne rêvez-vous pas et ne vous en allez-vous pas par la pensée pendant votre sommeil à des endroits éloignés? Néanmoins votre corps demeure en place. Comment vous rendez-vous compte de cela?

« C., *riant*. — Et *vous*, comment vous en rendez-vous compte? C'est une chose que je ne peux pas comprendre; elle m'arrive chaque nuit.

« B. — L'esprit est indépendant du corps; le corps actuel peut être décomposé, mais l'esprit est insaisissable; le corps mourra et se réduira en poussière ou sera mangé par les vautours, mais l'esprit subsistera toujours.

« C. — Où vivra l'esprit?

« B. — Où vit le feu? Ne pouvez-vous pas produire du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre,

quoique vous ne voyiez pas le feu dans le bois? Est-ce que le feu, qui gît inerte et invisible dans le bois, n'a pas le pouvoir d'embraser tout le pays? Qu'est-ce qui est le plus fort, du petit bâton qui le premier produit le feu ou du feu lui-même? Tel est l'élément spirituel du corps, de même que l'élément du feu existe dans le bois; l'élément est inférieur à la substance.

« C. — Ah! Pouvez-vous expliquer ce que nous voyons souvent la nuit quand nous sommes perdus dans le désert? Je me suis souvent trouvé égaré et errant dans les ténèbres; je voyais un feu éloigné; en m'en approchant, le feu avait disparu et je ne pouvais ni en déterminer la cause ni en retrouver la place.

« B. — N'avez-vous pas quelque idée de l'existence d'esprits supérieurs à l'homme ou à la bête? Ne craignez-vous le mal que de causes corporelles?

« C. — J'ai peur des éléphants et des autres animaux quand je suis dans une forêt la nuit, mais je n'ai peur de rien autre.

« B. — Alors, vous ne croyez à rien, ni à un bon, ni à un mauvais esprit! Et vous croyez que quand vous mourrez, ce sera la fin de l'esprit et du corps; que vous êtes pareil aux autres animaux; et qu'il n'y a aucune différence entre l'homme et la bête. L'un et l'autre disparaissent et finissent à la mort, n'est-ce pas?

« C. — Vraisemblablement.

« B. — Vous ne voyez pas de différence entre les bonnes et les mauvaises actions?

« C. — Si; il y a des bons et des méchants parmi les hommes et parmi les bêtes.

« B. — Pensez-vous qu'un homme bon et un homme méchant partageront le même sort, mourront et finiront de la même façon?

« C. — Oui, comment pourraient-ils faire autrement? Comment pourraient-ils éviter la mort? Bons et méchants, tous doivent mourir!

« B. — Leurs corps périssent mais leurs esprits subsistent, les bons dans le bonheur, les mauvais dans la souffrance. Si vous n'avez pas la croyance à un état futur, *pourquoi un homme serait-il bon?* Pourquoi ne serait-il pas mauvais, s'il peut prospérer par sa perversité?

« C. — Beaucoup de gens sont mauvais; s'ils sont forts, ils dépouillent les faibles. Tous les bons sont faibles; ils sont bons, parce qu'ils ne sont pas assez forts pour être mauvais! »

Baker a recours aux arguments matériels. Il prend un grain échappé d'un sac d'où l'on tirait de l'avoine pour les chevaux. Il fait un trou dans la terre avec son doigt, y met le grain et dit à son interlocuteur: « ceci vous représente, quand vous mourrez »; puis le recouvrant de terre, il ajoute: « ce grain périra, mais il s'en élèvera une plante qui produira la réapparition de la forme originelle »!

A cette métaphore tirée de S. Paul (I Cor., xv, 36 et ss.), Commoro ne sourcille pas; il répond tranquillement:

« C'est très vrai; je comprends cela. Mais ce n'est *pas* le grain *original* qui se relève; celui-ci se pourrit comme un homme mort et comme lui est fini; le fruit produit n'est pas le grain même qu'on a enterré, mais la *production* de ce grain. Ainsi de l'homme: je meurs et me dissous, et suis fini; mais mes enfants poussent comme le fruit du grain. Beaucoup d'hommes n'ont pas d'enfants, et beaucoup de grains périssent sans donner de fruits; ils sont finis pour jamais les uns et les autres ».

Déconfit, le pieux anglican dut borner là ses frais de propagande: « je fus obligé », dit-il, « de changer de sujet de conversation. Il n'y avait dans ce sauvage tout nu pas même une superstition sur laquelle on put greffer un sentiment

religieux ; il n'y avait qu'une croyance à la matière, et, à son idée, tout était *matériel*. Il était extraordinaire de trouver une telle netteté de perception accompagnée d'une aussi complète répugnance pour l'idéal » (S. W. Baker, *the Albert Nyanza*, Londres, 1866, t. I, p. 245-250). Commoro était en effet, au dire de Baker, l'un des sauvages les plus intelligents et ayant le plus de bon sens qu'il eût jamais vus. Ailleurs, dans le même ouvrage, Baker déclare expressément que « les tribus de l'Afrique centrale ne connaissent pas Dieu (II, 317) » ; il dit aussi en parlant des sujets de Kamrasi, l'un des rois du Nil supérieur : « ces peuples, quoique de beaucoup supérieurs aux tribus du Nil septentrional quant à l'intelligence en général, n'ont aucune idée d'un être suprême, ni aucun objet d'adoration ; toute leur foi n'a pour objet qu'une simple croyance à la magie (II, 213) ».

Livingstone constate également chez les Cafres, les Béchuanas, les Bochimans, l'absence absolue de culte, d'idoles, d'idées religieuses; il ajoute : « Quand nous nous mettons à genoux pour prier un être invisible, nous leur paraissons tellement ridicules, tellement insensés, qu'ils sont saisis d'un rire inextinguible ». Burton fait la même remarque; malgré l'espèce de réserve de la première phrase, le passage suivant est significatif : « Quoique instinctivement conscients d'un être au-dessus d'eux, les Africains n'ont pas encore eu la bonne fortune d'en saisir l'idée; dans leurs faibles esprits, c'est un embryon plutôt qu'une conception, tout au plus un Dieu vague, sans personnalité, sans attributs, sans providence. Ils l'appellent *mulungu* (l'*ulungu* des Cafres, l'*utika* des Hottentots). Le mot toutefois peut signifier un fantôme, le firmament ou le soleil; un homme s'appellera souvent lui-même *mulungu* et même *mulungu mbaya*, ce dernier terme ayant le sens de « mauvais » ou « malheureux ». Dans la langue des Wamasai, *Ai*, ou, avec l'article, *Engai* « le créa-

teur », est un mot féminin, car « pluie » et « dieu » sont synonymes » (p. 342).

Cf. encore le passage suivant du même voyageur (p. 345) : « Quand on demande aux sauvages et aux barbares ce que sont devenus les *vieilles gens* (leurs ancêtres), sur les cendres desquels ils accomplissent certaines cérémonies, ils répondent en souriant *wâme kwicha* « ils sont finis ». Ailleurs, il fait observer que les Wazaramos, comme leurs congénères, s'inquiètent aussi peu de cérémonies que de croyances. Dans les affaires spirituelles, comme dans les temporelles, ils n'écoutent qu'une seule voix, celle d'*âdâ* « la coutume ».

Il paraît donc établi qu'il y a des peuples, et même des peuples relativement civilisés, qui n'ont aucune religion, qui ne croient ni à un Dieu, ni à une âme immortelle, ni à une vie future, ni à un bien et un mal absolus. Ajoutons qu'en dehors de ces athées collectifs, il y a de par le monde beaucoup d'athées et de matérialistes individuels et inconscients. Chez les habitants des campagnes, en Europe, dans les pays les plus religieux, l'idée de Dieu est loin d'être spontanée; c'est un fait d'éducation, c'est une croyance acceptée sans raisonnement et sans discussion, qui va de pair avec mille superstitions enfantines, avec les terreurs les plus puériles, avec des coutumes très sauvages, avec des traces très marquées de *fétichisme*.

Le *fétichisme* est certainement une étape, une phase dans l'évolution religieuse de l'humanité. Mais je ne crois pas qu'on puisse l'appeler une religion.

Il ne saurait y avoir religion, à mon sens du moins, sans une certaine conception métaphysique, sans une croyance à un être, à une puissance extérieure à la nature ambiante, à une personnalité extra-humaine qui se manifeste par des phénomènes matériels, en un mot sans la croyance à une cause invisible d'effets visibles. Or, les

peuples qui en sont encore au *fétichisme* ne sortent point des limites de la nature. Burton est très catégorique à cet égard; et il a bien soin de faire remarquer que les Africains, quand ils témoignent leur vénération à leurs fétiches, « n'adorent pas ces objets comme des types, des mythes, des émanations divines, des personnifications d'une divinité : ils les adorent pour eux-mêmes ».

Qu'est-ce donc que le *fétichisme?* Ce mot, admis par l'Académie dans son *Dictionnaire* en 1835 seulement, a été employé pour la première fois par le président de Brosses en 1760; on a inventé depuis les mots *fétichiste* et *féticheur*, qui n'ont pas encore la sanction officielle, pour ainsi dire. Toutes ces expressions dérivent du mot plus ancien *fétiche* qui vient lui-même du portugais. Nos lexicographes le rattachent soit à *fetisso* « objet enchanté, *fée* » (de *fata* « *fée* »), soit à *feitiço* « mauvaise action, maléfice » (de *fatum*).

Quant aux définitions, un *fétichiste* est « celui qui pratique le fétichisme », le *féticheur* est « le prêtre ou sorcier des fétichistes », le *fétichisme* est « le culte, l'adoration des fétiches » et, par extension « une vénération profonde, outrée, superstitieuse; l'adoration aveugle d'une personne, de ses caprices, de ses défauts ». Le *fétiche* est, suivant Littré, « un objet naturel, un animal divinisé, un morceau de bois ou de pierre, une idole grossière qu'adorent les nègres des côtes occidentales de l'Afrique et même de la Nubie ». Nous verrons tout à l'heure si cette définition est suffisamment complète et si celle de Larousse n'est pas préférable : « objet matériel que les nègres et les sauvages vénèrent comme une idole ».

Le fétichisme en effet, c'est-à-dire la vénération d'un objet matériel auquel est attribuée une puissance supérieure, une influence sur les éléments de la vie ou sur les organes physiques, n'est pas spécial aux nègres de l'Afrique;

et l'on peut dire, avec le président de Brosses, que le « fétichisme se rencontre chez toute nation pour qui les objets du culte sont des animaux ou des êtres animés que l'on divinise » et même chez « certains peuples pour qui les objets de cette espèce sont moins des dieux proprement dits que des choses douées d'une vertu divine, des oracles, des amulettes, des talismans préservatifs, etc. ».

Burton, qui définit le *fétichisme* « adoration ou plutôt propitiation d'objets naturels, animés ou inaminés, à qui une influence mystérieuse est attribuée », fait remarquer que le culte fétichiste, si l'on peut employer déjà ces mots, réfléchit le caractère fantastique et monstrueux des objets que l'homme primitif rencontre sur sa route, rappelle la production spontanée et surprenante d'animaux étranges ou redoutables, de végétaux gigantesques ou doués de propriétés physiques remarquables. Le sauvage, dans les forêts sombres, devant les rochers immenses, dans les *jungles* infranchissables, dans le silence sonore des vastes plaines désertes, en présence des inondations effrayantes, des tempêtes déchaînées, des orages épouvantables des tropiques, des monstres énormes ou des vampires minuscules qui le menacent sans cesse, se sent isolé, a le sentiment de sa faiblesse, éprouve un besoin incommensurable d'aide et de secours, et sa première pensée est naturellement d'en demander à l'objet même de sa terreur; d'autres fois, il s'adresse à d'autres objets qu'une observation souvent imparfaite et primesautière lui a montrés en rapports avec l'être, l'objet ou le phénomène qu'il redoute.

C'est surtout en Afrique que les *fétiches* sont d'un usage habituel et général. Comme on suppose qu'ils ont le pouvoir de préserver, par leur seule présence, des fâcheux effets de la sorcellerie, de prévenir ou de guérir les maladies, de protéger le guerrier contre les armes de ses ennemis et le chasseur

contre la dent des fauves; il n'est pas un Africain — même converti à l'Islamisme ou christianisé — qui n'ait sur lui ou autour de lui un plus ou moins grand nombre de fétiches, d'amulettes, de *grigris*. Il y en a d'individuels; il y en a de collectifs qu'on peut voir suspendus aux portes des maisons ou à l'entrée des villages. Lorsqu'un fétiche se trouve devenu impuissant; quand, par exemple, les nègres ont reconnu qu'aucun de ceux qu'ils portent ne les préserve des balles européennes, ils en changent avec empressement. La plupart des voyageurs racontent que les chefs des tribus africaines leur ont demandé et souvent leur ont pris sans permission les objets les plus singuliers qu'ils s'imaginaient être les fétiches des blancs et à l'influence desquels ils attribuaient la supériorité des Européens.

Il y a des grigris pour les hommes, pour les femmes, pour les enfants; pour la tête, pour le cou, pour le cœur, pour les bras, pour la poitrine, le dos, les reins, les jambes, les genoux, etc. Les tiges de certaines plantes, les racines de certains arbres, les cornes d'une petite espèce d'antilope, les griffes et les dents des lions, des léopards, et de divers autres animaux; des morceaux de bois fantastiquement sculptés, des osselets, des graines, des perles et une sorte de caillou blanc : tels sont les fétiches les plus communs. Chez les Achantis, un fétiche de haute réputation est une queue de vache attachée à une poignée en cuir. On en trouve aussi qui sont formés de plumes, de coquillages, de morceaux de métal, d'ivoire, d'os, d'ambre, etc. Bowley, dans son intéressant volume, écrit d'ailleurs au point de vue spiritualiste et chrétien, *the Religion of the Africans*, trace le portrait suivant d'un chef cafre qu'il rencontra : « il avait la tête couverte de soies de cochon dressées de toutes parts et offrant l'aspect des piquants d'un hérisson; autour de son cou étaient suspendus un grand nombre de charmes dont les

principaux étaient des morceaux d'os, une tête de serpent, une dent de jeune hippopotame et une poignée de porte en cuivre ».

Nous en sommes encore là à la première phase, à la période la plus simple du fétichisme. Mais après cette sorte de culte particulier vient un commencement de généralisation. Suivant Labat (*L'Afrique occidentale*, 1728) « certains nègres ne veulent pas souffrir qu'on tue les lézards autour de leurs maisons, persuadés que ce sont les âmes de leurs pères et de leurs autres proches parents ». Suivant Snelgrave (1735) « les uns ne mangent point d'oiseaux qui ont les plumes blanches; les autres, au contraire, ne mangent pas de ceux qui les ont noires : il y en a qui ne mangent point de mouton, et d'autres qui ne mangent jamais de chèvre ». D'autres, si nous en croyons les voyageurs, « adorent » le léopard ou une espèce de squale qu'on pêche à l'embouchure du Niger : Pruneau de Pommegorge (*Description de la Nigritie*, 1765) rapporte que les noirs « adorent » le *daboué*, animal doux, dix fois gros comme un lézard, long d'un pied : « les femmes lui apportent à boire et à manger dans une case spéciale ».

Nous voici arrivés à la spécialisation et à la localisation du culte : « il y a à Badagry », lit-on dans la *Revue coloniale* de 1846, « des arbres fétiches entourés d'une clôture de bambous, et sous lesquels gisent exposés des crânes et des ossements humains ». Ailleurs, il y a des *mzimo* « huttes fétiches »; ce sont de petites cabanes « hautes de un à deux pieds, sans murs, mais couvertes de chaume; sur le sol, ou suspendus au toit, on voit des poignées de grains ou des petits pots remplis de bière, hommage propitiatoire aux fantômes, qui épargnent ainsi les récoltes » (Burton).

Les animaux les plus vénérés sont peut-être les serpents; il y a des pays où on les recherche pour en faire des philtres

aphrodisiaques ou médicinaux. Un voyageur parle ainsi du célèbre *temple des serpents* de la petite ville de Weida, dans le royaume de Dahomey : « C'est un long bâtiment dans lequel les prêtres entretiennent une masse de serpents petits et grands qu'ils nourrissent avec les poules, oiseaux, grenouilles que les indigènes leur apportent. Rien n'est curieux comme une visite dans ce sanctuaire de dieux rampants qui inspirent l'horreur à l'Européen. On voit ces reptiles enroulés aux poutraisons sous le toit du temple, étendus au soleil ou suspendus la tête en bas, comme d'énormes câbles aux dessins les plus capricieux. Avec quelques bons pourboires ,on peut obtenir des prêtres du lieu quelques surprises : munis d'une baguette, ils font exécuter aux serpents de petit volume des exercices de course, mais ils se refusent obstinément à déranger les gros ; ils sont du reste énormes et de taille à étouffer un bœuf dans leurs anneaux. Il arrive souvent que ces faux dieux, entretenus au nombre de plus de mille dans le temple de Weida, quittent les lieux sacrés et se répandent dans la ville. Alors les prêtres se mettent en chasse ; ils attrapent les petits à la main et fourrent les plus gros dans des sacs pour les réintégrer dans le temple. Tuer un serpent intentionnellement est un crime abominable qui est puni de mort. Si c'est un Européen qui a tué le reptile, la protection du roi lui-même pourrait à peine le sauver. L'auteur involontaire de la mort d'un de ces reptiles doit annoncer l'accident aux prêtres et se soumettre à des exercices de purification qui se renouvellent chaque année ».

On sait que le serpent, enroulé et se mordant la queue, a été pris comme emblème de l'éternité.

Dans le Dahomey, il paraît qu'on vénère aussi le léopard. Ailleurs, on offre à *Inari*, le dieu des rizières, des aliments qui sont exposés en plein champ et que les renards dévorent ; aussi ces animaux sont-ils considérés comme les auxiliaires

de ce dieu dont l'image est toujours accompagnée de deux renards sculptés en bois ou en pierre. Le renard est d'ailleurs un être puissant et redoutable : ainsi le peuple croit qu'il peut prendre la forme d'une femme; sous la figure d'une jeune fille, il égare les voyageurs attardés. De leur côté, le chat et le blaireau sont l'effroi des ménagères, car ils peuvent se changer en meubles et en instruments de cuisine. Ailleurs l'objet de la vénération est le crocodile ou caïman; suivant Anne Raffenel (*Voyage dans l'Afrique occidentale*, 1846, p. 84), les Sénégambiens n'ont ni respect ni adoration pour les caïmans, à la différence de certains Guinéens : ils les redoutent simplement comme dangereux et comme « des individus adonnés à la magie ».

Des détails analogues abondent dans les relations de voyages. Les coutumes judiciaires, les transactions commerciales, les conventions politiques (si cette expression n'est pas trop hardie) sont toujours basées en Afrique sur des habitudes fétichistes.

Au Grand-Bassam, on fait par exemple le « grand fétiche », c'est-à-dire qu'on réunit « autour d'un grand plat, rempli d'une eau préparée par le grand féticheur du pays, tous les chefs avec lesquels on traite; après que chacun y a déposé une certaine quantité de terre, on y trempe les mains, et, à un signal convenu, on se jette à la figure une partie de cette eau. C'est un acte que ces populations sauvages n'accomplissent qu'en tremblant, car, dans leurs idées, après avoir fait ensemble le fétiche, le premier qui se rendrait coupable du moindre acte hostile envers les autres périrait à l'instant même ».

En justice, mêmes habitudes. Suivant Mollien (*Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, 1820 et 1822), « pour savoir si un accusé a dit vrai, on lui applique un fer rouge sur la langue; s'il reste insensible, il est reconnu innocent »; et

suivant Loyer, « lorsqu'on veut savoir la vérité d'un nègre, il n'y a qu'à faire semblant de brouiller quelque chose dans de l'eau, ou y tremper un morceau de pain et lui dire de boire ou de manger ce fétiche en signe de la vérité. Si la chose est véritable, il boira et mangera hardiment; si elle ne l'est pas, quand il y irait de tout son bien, il n'en goûterait pas, parce qu'il croirait mourir sur l'heure s'il le faisait à faux. Quand ils veulent faire manger le fétiche à quelqu'un pour savoir de lui la vérité de quelque chose, ou pour garant de sa fidélité, ils raclent un peu leur fétiche, ou dans de l'eau, ou sur quelque morceau de pain, de fruit, ou autre chose qu'ils font mettre dans la bouche de celui qu'ils contraignent de jurer, sans qu'il soit obligé de l'avaler et il passe pour l'avoir mangée; alors ils se fient à sa parole ».

Dans son résumé des relations de voyages en Afrique, Dufay (1825) parle en ces termes de la religion de « Juida » : « Le serpent fétiche préside au commerce, à la guerre, à l'agriculture, aux maladies, à la stérilité, etc. On a établi des prêtres et des prêtresses pour le servir, et tous les ans on choisit quelques belles filles qui lui sont consacrées. Ces jeunes filles sont traitées d'abord avec douceur dans leur cloître; on leur fait apprendre les danses et les chants sacrés qui servent au culte du serpent; mais la dernière partie de ce noviciat est sanglante. Elle consiste à leur imprimer dans toutes les parties du corps, avec des pointes de fer, des figures de fleurs, d'animaux et surtout de serpents. Leur peau devient fort belle après la guérison de tant de blessures : on la prendrait pour un satin noir à fleurs. Les jeunes filles rentrent ensuite dans leurs familles; lorsqu'elles deviennent nubiles, c'est-à-dire vers l'âge de quatorze ou quinze ans, on célèbre la cérémonie de leurs noces avec le serpent. Elles sont menées au temple. Dès la nuit suivante, on les fait descendre dans un caveau bien voûté où l'on dit qu'elles trouvent

deux ou trois prêtres qui les épousent au nom du grand serpent. Pendant que le mystère s'accomplit, leurs compagnes et les autres prêtresses dansent et chantent au son des instruments. Elles sont connues alors sous le nom de femmes du grand serpent, qu'elles continuent de porter toute leur vie ».

Ici, le culte est complet; les prêtres ont été inventés. Ces prêtres sont à la fois sorciers, conjureurs, vendeurs de fétiches. Chez les Bambaras, pourtant convertis à l'islamisme, « ils prédisent l'avenir en sacrifiant un coq dont les cris et l'attitude au moment de la mort ont une signification déterminée » (Bérenger-Féraud, *Les Peuplades de la Sénégambie*, 1879). Chez les Sérères, d'après le même auteur, on reconnaîtrait deux divinités résidant « dans les plus grands arbres des forêts, *Théourakh* qui donne d'abondantes récoltes, et fait prospérer les familles et les troupeaux, et *Takhar* redoutable aux voleurs, aux méchants et aux sorciers. On se rend le premier favorable en déposant des présents auprès de certains arbres désignés. Quant au second, ceux qui ont besoin de lui vont trouver le *Filaure* ou prêtre, qui est toujours un vieillard; celui-ci, moyennant finances, c'est-à-dire après avoir reçu des cadeaux plus ou moins importants, donne une boisson qui, presque inoffensive à l'innocent, fait promptement, paraît-il, mourir le sorcier. Dans les grands cas, le prêtre fait un *bante :* on appelle ainsi une série de cérémonies qui ont pour but d'enfermer l'âme ou l'esprit de la personne incriminée dans un gros vase en terre rouge qu'on dépose sous un baobab ou bentanier sacré; la mort prochaine de la personne dont on a ainsi emprisonné l'âme est certaine, à ce qu'on croit. Pour retrouver un objet volé, il suffit de faire annoncer qu'on a pris un lézard et qu'on va le porter chez le forgeron; chacun des coups que l'ouvrier doit donner à l'animal atteindra sûrement le voleur

que l'annonce seule de ce projet terrifie d'ordinaire à un point tel qu'il se déclare ou restitue ce qu'il a volé ».

Ces croyances ont marqué leur empreinte sur toutes les pratiques de la vie : « Avant de boire un verre de liqueur, les indigènes en répandent quelques gouttes à terre », à ce qu'ont observé les frères Lander (1832). De son côté Mungo-Park (1795) raconte qu'un jour, à peine s'était-il mis en route, les gens qui l'accompagnaient s'arrêtèrent pour préparer un charme qui garantît leur sûreté pendant le voyage : « cette conjuration », dit-il, « consistait à marmotter quelques paroles et à cracher sur une pierre qui était jetée sur le chemin. Les nègres répétèrent trois fois la même cérémonie, après quoi ils se remirent en route avec la plus grande confiance. Tous étaient persuadés que, semblable au bouc émissaire, la pierre conspuée emportait avec elle tout ce qui aurait pu induire les puissances qui sont au-dessus de l'homme à nous occasionner quelque malheur ».

Le commandant Sever, qui a fait partie, en 1880 et 1881, de l'expédition française chargée d'étudier le tracé de la voie ferrée projetée du Sénégal au Niger, a bien voulu me communiquer la note suivante :

« Tout noir peut devenir sorcier. Il lui suffit pour cela » d'être un peu plus intelligent que ses compatriotes. » Qu'ils soient chrétiens, musulmans ou idolâtres, les noirs » croient aux sorciers. Le terme d'*idolâtres* que j'emploie » est inexact; les noirs réputés tels n'ont en réalité aucune » religion. Ils n'ont ni idoles, ni culte, ni prêtres. Les idées » métaphysiques qu'on a décorées du nom d'innées et qu'on » a prétendu prouver par ce qu'on a appelé le *consensus* » *universalis*, leur sont complètement inconnues.

» J'ai interrogé un grand nombre de noirs et à chaque » question que je leur faisais sur Dieu, l'immortalité de » l'âme, la vie future, j'obtenais régulièrement cette ré-

» ponse : « Je ne comprends pas ce que tu veux me dire ! »

» Si je ne m'étais adressé qu'à des illettrés, il aurait pu » me rester quelques doutes, mais les noirs qui avaient reçu » de l'instruction étaient parfaitement au courant de nos » théories religieuses et, qu'ils les aient adoptées ou non » pour eux-mêmes, tous étaient unanimes à me déclarer » que leurs compatriotes n'en avaient pas la moindre no- » tion. Je crois donc suffisamment prouvé ce fait que les » noirs ne croient pas à un être tout-puissant, infini, immor- » tel, qu'en un mot ils n'ont pas à proprement parler de » religion.

» L'inconnu, le mystérieux les frappent cependant comme » ils frappent les enfants. Il eût été naturel alors qu'ils ima- » ginassent à l'imitation du polythéisme antique une infinité » de petits dieux ; ils n'en ont pas eu l'idée.

» Les phénomènes qui peuvent éveiller l'attention des » hommes sont de deux sortes : les phénomènes astrono- » miques et les phénomènes que j'appellerai vitaux, qu'ils » s'appliquent à la personne de l'observateur ou à tout être » vivant. Des phénomènes astronomiques les noirs ne » s'occupent guère, et je crois bien exagérés les récits de » certains voyageurs qui nous montrent les sauvages trem- » bler à propos d'une éclipse parce qu'ils se figurent qu'un » gros chat ou toute autre bête a mangé la lune. Pour eux le » jour succède à la nuit; le soleil, la lune, les étoiles se » lèvent et se couchent parce que c'est comme cela. L'habi- » tude leur tient lieu de raisons.

» En ce qui regarde les phénomènes vitaux, c'est autre » chose. Les noirs redoutent les maladies, les caïmans, les » serpents, les lions, les tigres, et c'est de l'exploitation de ce » sentiment que vivent les sorciers. Le médecin qui guérit » des maladies est chez eux un sorcier. Il l'était bien un peu » même chez nous il y a quelques siècles. Pour se protéger

» des bêtes, les noirs ont imaginé le moyen fort simple de
» s'adresser aux parents ou aux amis de ces animaux.
» Parents et amis sont encore les sorciers.

» En Sénégambie, chaque famille compte dans ses ancêtres
» un animal quelconque. Mon cuisinier était cousin de la
» perdrix, mon ordonnance était cousin d'un poisson. On ne
» mange jamais de l'animal dont on est le parent et récipro-
» quement l'animal ne mange pas les hommes qui sont ses
» cousins. Qu'on soit parent du lion ou seulement son ami
» intime, et vous comprenez qu'il sera facile de vendre à
» beaux deniers comptants à quiconque voudra l'acheter une
» lettre de recommandation pour tous les lions qu'on peut
» rencontrer. Cette lettre de recommandation s'appelle un
» *grigri*.

» Un grigri est un objet quelconque de petites dimensions,
» une crête de coq par exemple, cousu dans un sachet de
» cuir. On le porte au bras ou sur la poitrine attaché à une
» ficelle. Grigri contre les maladies, grigri contre les bêtes, il
» est certain qu'on pouvait en imaginer contre le couteau
» ou la balle du fusil, et ils existent en effet.

» La foi des nègres en leurs grigris est énorme. A l'ap-
» proche d'un combat, le noir se revêt d'eux et à partir de
» ce moment il ne manifeste plus aucune émotion ; il est sûr
» de ne pas être tué. Sur le fleuve, les mariniers traversent
» à la nage de grands espaces où abondent les caïmans
» parce qu'ils portent au bras leurs grigris. Si on les en
» dépouille, on ne parvient pas à les faire se mettre à l'eau.
» Quand la balle tue un noir ou qu'un caïman l'emporte
» malgré son grigri, cela ne prouve rien contre les grigris
» en général ; l'homme a été trompé, son grigri ne valait
» rien, la clientèle du sorcier qui l'a fourni s'en ressent et
» c'est tout.

» Les sorciers en effet ne mettent pas en jeu une puissance

» surnaturelle ; ils n'ont pas fait alliance comme les sorciers » du moyen âge avec le diable ; ils ne sont pas des intermé- » diaires entre l'homme et un pouvoir supérieur à lui ; » c'est en eux-mêmes que réside la faculté de guérir, de pro- » téger et même de faire surgir tels événements qu'ils vou- » dront. Voici une anecdote qui confirmera ce que j'avance.

» La colonne expéditionnaire qui protégeait nos travaux » était campée au village de Bactoumbé. Notre puissance » militaire ne s'était pas affirmée par une victoire et on » ne nous respectait qu'à moitié. La veille de notre départ » un sorcier du pays nous fit l'honneur de nous exorciser. » Il déposa quelques grains de poudre sur un fragment de » calebasse, l'enflamma et au moment où la fumée se per- » dait dans les airs il s'écria à la grande joie de son audi- » toire : « Que l'armée des blancs se dissipe, comme le vent » dissipe cette fumée ». Dans l'idée des assistants aucun de » nous ne devait plus revoir son pays. Tiéma, un de nos » interprètes, apprend la chose ; il se fait livrer le sorcier et » l'amène au colonel Desbordes, le chef de la colonne. Pour » Tiéma il n'y avait qu'un moyen de détourner l'effet de la » conjuration, moyen à la fois simple et logique : couper le » cou au sorcier. Si la puissance au lieu de résider dans » l'homme avait résidé dans la conjuration, il n'aurait évi- » demment pas fallu se contenter de supprimer le sorcier. »

Le témoignage du commandant Sever confirme celui de miss Tucker qui raconte que lorsqu'une vieille femme est soupçonnée de sorcellerie, chez les gens de Badagry, « elle est saisie, traînée par les pieds à travers la ville, au milieu des cris et des invectives d'une populace enragée, jusqu'à ce que la mort ait terminé ses souffrances ; et alors, on jette son corps dans le bocage des fétiches ».

C'est à ces croyances qu'il faut attribuer le respect de certains objets inconnus ; c'est à ces craintes de fantômes, de

mauvais génies, d'influences pernicieuses, qu'on doit rapporter certains usages comme celui dont parle Livingstone (*Exploration du Zambèze*, p. 37 de la trad. fr.) : « Les rameurs déposent de la farine sur les rochers afin d'apaiser par cette offrande les dieux turbulents qui président à ces écueils, où bon nombre de canots ont péri. On nous dit tout bas que les Portugais, nés dans cette région, ôtent leur chapeau à ces divinités du fleuve et gardent un silence solennel quand ils passent dans ces lieux; parvenus de l'autre côté des promontoires, ils déchargent leurs mousquets ». Dans le journal le *Temps* du 1er août 1886, un correspondant, après avoir dit que les bateliers tonquinois ont coutume de jeter à l'eau de petits bateaux en papier pour se rendre favorables les esprits du fleuve, ajoute qu'ils portent sur eux et qu'ils mettent sur leurs vaisseaux d'autres amulettes; l'ascension à Lao-Kaï, faite par le correspondant du *Temps*, fut très pénible : le passage des rapides fut particulièrement mauvais, aussi les bateliers furieux jetèrent-ils dans le fleuve leurs amulettes inutiles. On ne faisait pas autrement en France, il y a moins d'un siècle, si l'on en croit ce que rapportent J. La Vallée et L. Brion (*Description des Départements de la France*, an VI) : ils prétendent qu'à Oloron, lorsqu'on avait besoin de pluie, on portait en grande cérémonie la statue de S. Pierre au bord du Gave et on l'adjurait de faire pleuvoir au plus tôt; quand le saint tardait à accorder cette faveur, le peuple se fâchait et jetait à l'eau la statue en l'accablant d'injures.

C'est par des motifs analogues qu'agissent les Africains orientaux dont Burton loue la conduite : ils n'oseraient, dit-il, s'approprier un objet qu'ils trouveraient sur leur chemin, surtout s'ils supposaient que l'objet pût appartenir à une personne de leur tribu. Ils croient que s'ils s'emparaient de cet objet, il leur arriverait infailliblement un *kigâmbo*,

c'est-à-dire un malheur inattendu (mort ou esclavage). A Zungomoro, la montre d'un des membres de l'expédition fut perdue dans la *jungle :* elle fut très exactement rapportée, bien empaquetée d'herbes et de feuilles; mais, ajoute le capitaine, « des aventures subséquentes nous firent regretter que cette superstition ne fut pas plus absolue et plus *catholique* » c'est-à-dire plus universelle.

Le *credo* de la grande masse des Africains orientaux chez lesquels on croit retrouver des pratiques religieuses, se résume, suivant l'un des grands voyageurs anglais contemporains, en deux articles principaux : 1° *démonologie* ou plutôt « croyance aux *koma*, fantômes, spectres, ombres des morts, mânes », 2° *utchawi* « sorcellerie ou magie ». Le personnage qu'on appelle *féticheur*, qu'on a considéré comme un prêtre indigène, porte là différents noms: c'est le *mfuaro* « prophète », le *mtchawi* « magicien », le *mgonezi* « devin », le *mganga* (pl. *waganga*) « faiseur de pluie » ; ce dernier, homme ou femme, est très puissant : on croit qu'il peut faire pleuvoir par certains secrets, par certaines paroles, par la fumée de certaines plantes. Son autorité est reconnue par tous et l'on paye très exactement ses services, en nature bien entendu : à Zanzibar même, des gens des classes élevées s'adressent à lui et ont recours à ses bons offices; il est en général de bonne foi et est parfaitement convaincu de son pouvoir. Les féticheurs prononcent les malédictions en cas de guerre, envoient des abeilles ou des fourmis dans l'armée ennemie; en temps de paix, ils guérissent les maladies. Pour eux en effet toutes les maladies ont pour cause les *phepos* (pluriel de *upepo* « petit vent, zéphyr »), le *hubab* (traduction arabe du mot local) « vent poussiéreux »; on les charme par la musique; on les chasse aux sons du tambour; le remède le plus efficace consiste à jouer du tambour, à danser, à boire avec excès : cela effraie les *phepos* qui se

réfugient dans un *kati* dont on a entouré le bras ou la jambe du malade; un *kati* est une sorte d'emplâtre ou bracelet où l'on a mis une perle, deux ou trois brindilles de bois, un morceau de peau de serpent, des poils de la queue d'un lion, etc.: cette demeure préparée aux *phepos* rappelle les cochons de Gérasène (Év. Mathieu, VIII, 31-32; Marc, V, 11-13; Luc, VIII, 32-33).

Ce n'est là en somme qu'un emploi spécial des fétiches. Le fétichisme et ce qu'on a appelé la démonolâtrie, la sorcellerie, vont toujours ensemble. Ainsi les Balondas, qui ont des fétiches, des amulettes, des idoles grossières représentant des têtes d'homme, de caïman, de singe, etc., ont recours à une foule de pratiques pour échapper aux maléfices des âmes des morts qui errent dans les forêts, flottent dans l'air, courent sur les eaux. Les voyageurs rapportent que les Baris ont deux sortes de sorciers, ceux qui guérissent les maladies, font venir la pluie, etc., et qu'on appelle *bounit*, et ceux qui font du mal qu'on nomme *demounit;* ils prétendent il est vrai que ces peuples croient en Dieu, ou du moins qu' « ils reconnaissent l'existence d'un créateur de toutes choses dont ils se soucient peu du reste, puisqu'il ne leur fait aucun mal, mais dont le nom signifie le suprême (*Ngun*); ils reconnaissent aussi de bons et de mauvais génies, *ajaok* et *jaok*, dont les premiers résident au ciel avec Dieu ».

D'après le Dr. Bérenger-Féraud, les Landoumans sont « fétichistes et par conséquent idolâtres; leur religion n'est même, autant qu'on peut s'en rendre compte, qu'une collection de pratiques superstitieuses, souvent ridicules, mais quelquefois barbares et atroces ». Le même auteur attribue à ces habitants de la Sénégambie un certain dieu *Simo* ou *Limo* qui aurait sa résidence dans les grands bois où il apparaîtrait à quelques privilégiés, et qui dicterait, par l'intermédiaire des prêtres, des ordres qui sont toujours aveuglé-

ment exécutés. Le Dr. Corre, qui a fourni à son collègue une très intéressante note et pour qui le *simonisme* n'est qu'une vaste secte d'exploiteurs, dit de son côté qu'en réalité les Nalous, les Bagas, les Landoumans, « ne croient à rien, si ce n'est aux fétiches ». Dans la moindre case, on aperçoit partout « des objets bizarres, des morceaux de papier couverts de caractères variés, des morceaux de bois taillés d'une certaine façon, des fragments d'assiettes, de verroteries, des cornes de bœuf ou de mouton, etc. Ce sont des fétiches, des grigris, qui ont chacun leur vertu spéciale, l'un qui protégera contre les mauvais esprits, un autre contre les voleurs, tel autre contre le feu ou la maladie, etc. ». De pareilles amulettes se rencontrent dans les habitations des soi-disant musulmans qui en portent d'ailleurs sur leurs personnes tout autant que leurs compatriotes « idolâtres ». Leur foi dans les fétiches est absolue : un roi landouman vint un jour demander au commandant du poste français « un grigri blanc pour le préserver des balles ».

Faut-il considérer comme un progrès mental ces usages des peuples qui, comme les Australiens, les Néo-Calédoniens et les Cafres, font des fêtes à la nouvelle lune ; ils saluent de leurs chants et de leurs danses l'astre bienfaisant, ainsi que le faisaient, si nous en croyons Strabon, les anciens habitants des Pyrénées (*Géographie*, III, IV, 16 : ἔνιοι δὲ τοὺς Καλλαϊκοὺς ἀθέους φασί, τοὺς δὲ Κελτίϐηρας καὶ τοὺς προσϐόρους τῶν ὁμόρων αὐτοῖς ἀνωνύμῳ τινὶ θεῷ [θύειν] ταῖς πανσελήνοις νύκτωρ πρὸ τῶν πυλῶν, πανοικίους τε χορεύειν καὶ παννυχίζειν). Ici, c'était la pleine lune ; l'Africain, lui, salue la lune nouvelle. D'autres habitants de la grande péninsule ont un vrai culte pour le soleil, comme les Péruviens antiques ; d'autres vénèrent à la fois le soleil et la lune, mais ils tiennent la lune en plus grande vénération (« pour une raison évidente » dit un voyageur) :

quand elle se lève, le nègre se dresse, se tourne vers elle et joint les mains. N'est-il pas curieux de rapprocher de cette habitude le fait cité par Labat (*Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, Paris, 1728, t. II, p. 292) : « Il y a des matelots chrétiens, et surtout les Dieppois, qui ont une autre coutume, c'est de saluer le soleil quand il se lève en lui ôtant leur bonnet, et se tournant respectueusement de son côté. C'est assurément un reste de quelque superstition de l'idolâtrie, dont ils ne sauraient rendre aucune autre raison que de dire que c'est la coutume de tous les pêcheurs de leur nation ».

Ce n'est pas seulement en Afrique que le fétichisme peut être observé. Les tribus sauvages de l'Inde sont à ce sujet très remarquables. Toutes croient plus ou moins aux esprits, aux mânes, aux sorts, aux maléfices. Ces tribus forment quatre groupes géographiques : les deux premiers au nord-est dans le Bengale, le troisième au sud-ouest dans les Nîlagiris, et le quatrième dans l'île de Ceylan.

Les *Tibéto-Birmans* de la frontière nord-orientale (Singhpos, Abors, Mikirs, Bhuiyas, Savaras, etc.) vénèrent des rochers, des arbres, des poteaux ; les plus avancés paraissent avoir des huttes où ils rendent un culte à des images sacrées. Mais la plupart n'en sont point là. Les Singhpos, les Abors, les Mikirs, redoutent le dieu de la mort, *Djam-râdjâ* (*yama*, emprunté au panthéon hindou classique) ; les Garos et les Bhuiyas adorent le soleil ; les Abors et les Mikirs croient aux esprits dans les arbres ; les Bhuiyas et les Savaras faisaient jadis des sacrifices humains à la terrible déesse *Thakmânî* ; les Singhpos reconnaissent trois esprits, *nhats*, auxquels ils offrent en sacrifice des coqs, des chiens et même des buffles.

Les *Kolariens* et les *Dravidiens* du Bengale (Djuangs, Kharrias, Mundas, Santals, Korwars ; — Oraons, Paharias ou Malers) ont des coutumes religieuses fort analogues ; il faut

faire observer à ce propos que les renseignements qui nous sont fournis sur le compte des peuplades dont nous parlons nous viennent de missionnaires ou de fonctionnaires anglais piétistes et déistes, suspects par conséquent d'exagération ou d'optimisme. Les *Djungs* cependant, nous dit-on, n'ont aucun dieu, n'en nomment et n'en reconnaissent aucun; ils n'ont aucune idée d'une vie future et ne croient ni au ciel ni à l'enfer. La seule apparence de pratiques religieuses chez eux consiste en offrandes de volailles faites par des vieillards au soleil et à la terre, pour obtenir des fruits ou de la chaleur. — Les *Kharrias* ne croient pas à la vie future; ils n'ont point de prêtres. Chaque père de famille, dans cette tribu, doit faire cinq sacrifices au soleil pendant sa vie : ces sacrifices se font sur des fourmilières; on offre la première fois de la volaille, la seconde fois un cochon, la troisième fois une chèvre blanche, la quatrième fois un bélier et la cinquième fois un buffle. Aussi prétend-on qu'ils adorent le soleil sous le nom de *Bero*. — Les *Korwars* sacrifient seulement aux mânes. — Les *Malers* ou *Paharias* adorent le soleil et les divinités des accidents et des maladies ; le tigre est un de leurs dieux les plus importants. — Les *Oraons*, outre le culte général du soleil (sous le nom de *Darmêch*), auraient des divinités locales servies par des prêtres de villages. — Les *Khonds* adorent aussi le soleil, qu'ils disent mâle et femelle, mais ils craignent surtout une déesse sanglante, *Târî*, à laquelle ils offrent des sacrifices humains.

Les *Santals* et les *Mundas* sont plus avancés. Quelques-uns adorent bien encore les tigres ; presque tous croient à l'influence des mauvais esprits et ont une foi aveugle dans les conjurations et la sorcellerie ; presque tous reconnaissent des dieux locaux qui président aux montagnes ou aux étangs ; presque tous ont le culte des mânes ou ombres des ancêtres : les Mundas exposent des aliments pour apaiser

ces mânes errants; mais, quoiqu'il n'y ait chez eux ni temples, ni images, ni symboles, ni prêtres même dans le sens exact du mot, ils racontent certaines légendes où l'on peut voir le germe d'une mythologie véritable. La puissance suprême, le maître, le dieu *Singbonga* (le soleil), qui a créé la lune, procéda un jour, ainsi qu'il suit, à la création des races humaines : il fit, de toutes pièces, un garçon et une fille; mais, les trouvant trop naïfs et trop innocents, il imagina de les enivrer. L'ivresse produisit sur eux le même effet que sur le neveu d'Abraham lorsque ses filles le débauchèrent, et ils engendrèrent vingt-quatre enfants, douze garçons et douze filles qui furent la souche de tous les peuples.

Les Santals s'appellent eux-mêmes *Kheruar;* ils tiennent beaucoup à leurs coutumes séculaires et se sont révoltés plusieurs fois contre les agents du gouvernement anglais : en 1855 sous le commandement des chefs Sidho et Kanhou, de 1871 à 1874 sous Bhagrit Manghi, enfin en 1880 et 1881. En 1881, ils ont refusé de se laisser recenser; six cents hommes munis de bâtons sont allés mettre le feu au *bangalow* (hôtellerie gratuite où les voyageurs n'ont que la jouissance du mobilier et du local) où campaient les recenseurs, à Djamtara, mais ils ne firent aucun mal aux fonctionnaires eux-mêmes; ils avaient été surtout choqués de ce que la visite des Européens avait coïncidé avec leur fête nationale du *Bandhna* qui a lieu dans la première quinzaine de janvier. En 1855 et 1871, l'insurrection avait été motivée par la perception de l'impôt foncier qu'ils se refusaient à payer. Le mouvement politique fut la cause d'une réforme religieuse : on décida d'adorer désormais la déesse *Singbhani* (féminin de Singbonga?) vénérée par les autres races agricoles de la région, de lui sacrifier tous les animaux impurs (poules et cochons), d'abolir les danses et les boissons, de

renoncer aux dieux amis de l'orgie et de ne garder comme divinité secondaire que le soleil sous le nom de *tchando.*

Les *Khéruar* se divisent en trois sectes : les *purs*, les *fakirs* et les *timides.* Les purs ou *sapha hor*, qui enterrent leurs morts, sont les promoteurs et les fidèles observateurs de la réforme de 1880. Les *fakirs* ou mendiants passent leur vie sur les grands chemins à demander l'aumône ; ils enterrent aussi leurs morts. Les timides ou *bheluaragas* n'ont pas osé adopter la réforme, ils remplacent les sacrifices de poules et de cochons par des offrandes de sucreries appelées *mithaïs;* ils restent fidèles à la rivière sacrée des vieux Santals, le *Damuda*, où ils jettent un des os de leurs morts après la crémation des cadavres, tandis que les autres vont jeter dans le Gange une poignée de la terre où ils ont déposé les leurs. Quelques Kheruar adorent aussi Kâli et Çiva (sous le nom de Mahâdêb). Les réformateurs, pris d'un beau zèle de prosélytisme, vont prêchant partout que « le royaume des Kheruar est proche » et qu'il faut « tuer immédiatement les cochons et les poules ». Le mouvement s'est étendu au nord et à l'ouest du Tchutîâ-Nâgpoûr, mais il paraît actuellement enrayé ou ralenti. Les vrais initiés prétendent avoir la pure et vraie connaissance d'*Ayobaba* (père et mère), du dieu *Thakur* et de sa femme *Thakran* qui soutiennent et inspirent. Quand il y aura douze sectes parmi les Santals, le millénium commencera. Alors les intrus et les fonctionnaires étrangers disparaîtront du pays, où règneront la paix et la liberté.

Les principales tribus primitives des Nîlagiris sont les *Irulas*, les *Kurumbas*, les *Kôtas* et les *Todas*. Les *Irulas* sont vichnouvistes, quant aux *Kurumbas*, les uns adorent Çiva, les autres ont un certain « dieu du bétail ». — Les *Kôtas* ont un culte vague caractérisé par des danses et des offrandes de volailles et de chèvres. Mais ils ont une divinité

toute récente, nommée *Mâgâli*. Il paraît qu'un jour, les habitants d'un certain village l'avaient déserté, à cause d'une redoutable épidémie de petite vérole. Or, on raconte qu'un des plus jeunes fuyards, passant un jour par hasard près de son ancienne habitation, vit, dans un arbre, une apparition en forme de tigre qui lui adressa la parole dans une langue inconnue et lui ordonna de faire construire, à l'endroit même, un sanctuaire. Ne dirait-on pas là une légende chrétienne? Lourdes et la Salette n'ont point une autre origine.

Les *Todas* qui sont les plus intéressants et peut-être les plus anciens habitants des Nîlagiris, ont une religion véritable, mais elle paraît singulièrement matérialiste. C'est un culte purement pastoral et l'objet adoré paraît être, au fond, le lait vivifiant. Ils ont de véritables temples, huttes respectées où le prêtre seul pénètre, où est suspendue la cloche sacrée devant laquelle on fait chaque jour des libations de lait. Les hommes et les femmes murmurent, matin et soir, des formules pieuses dans le genre de celles-ci : « Que tout soit bien! que le temps soit bien! » Il y a chez eux trois sortes de prêtres : le *pâlikârpâl*, sorte de frère-lai, de frère servant, qui n'est point tenu à une chasteté absolue; le *varjâl*, sorte de diacre, qui est au contraire obligé, pendant la durée de ses fonctions, de n'avoir de rapports avec aucune femme; le *pâlâl* enfin, qui, soumis à la même règle, est de plus condamné à l'isolement complet. Le *pâlâl* dont le nom veut dire, en dravidien, « homme du lait », est, en même temps, le chef de la tribu, le préparateur du beurre, le distributeur du lait et le directeur des échanges c'est-à-dire du commerce de la tribu.

Les *Veddâs* de l'île de Ceylan sont de deux sortes, ceux des forêts, véritables sauvages, sans habitations et sans familles, et ceux qui sont réunis en villages. Ni les uns ni les autres

n'ont, comme nous l'avons déjà fait voir plus haut, de prêtres, de dieu, d'autels, de superstitions quelconques, de prières ou de formules. Le tonnerre les rend malades de peur; mais ils n'ont aucune idée de quelque chose d'immatériel et ne croient point à une vie future; ils ont seulement des danses de conjuration.

Ces danses sont surtout en usage chez les tribus des plaines de la pointe méridionale de l'Inde et particulièrement chez les *Çânârs* du Tinnévéli. Les *Çânârs* constituent proprement, dans les pays de langue dravidienne, la caste qui extrait le suc du palmier pour en faire des liqueurs spiritueuses (brut, *callou, kallu;* distillé, *arrack*) et un sucre grossier appelé *jagre* (en tamoul *vellam*); mais il y en a qui sont devenus propriétaires, agriculteurs ou même commerçants. Généralement rudes et illettrés, ils adorent, prétend-on, les démons, simplement parce que les démons sont méchants. Quand on veut se les rendre favorables, on s'assemble, on fait choix d'un officiant de bonne volonté (il n'y a point de prêtres spéciaux) ou même d'une officiante. La personne ainsi désignée se revêt d'habits de couleurs voyantes auxquels sont attachés en grand nombre des grelots sonores. Elle se place au milieu du cercle, immole un coq ou un bouc dont la tête est tranchée et dont le sang, signe de fécondité, est répandu sur le sol. Une musique sauvage, produite par des tambours et des sortes de fifres aigus, commence en sourdine et va rapidement *crescendo*. Le patient s'agite, se frappe, saute, danse d'une allure de plus en plus frénétique : au paroxysme de la fureur sacrée qui le transporte, il donne des consultations et prédit l'avenir, puis il tombe épuisé et la foule se retire.

On retrouve partout ces danses de conjuration où le « sorcier », avant de rendre son oracle, cherche l'inspiration dans les contorsions les plus extravagantes, dans les mouve-

ments les plus désordonnés, et dans l'ivresse qui en résulte. En Sibérie, chez les Ostiaks, les Samoyèdes, les Turcomans septentrionaux, il y a des habitudes semblables qui caractérisent ce qu'on a appelé le *chamanisme*, du mot local *Tsâmâ*. M. de la Brunière, missionnaire chrétien, a assisté en 1848, dans la Mandchourie, à une danse du même genre faite chez les *Jupitatze* « peaux de poisson », peuplade sauvage des bords de l'Amour. Au fond de l'Afrique, chez les populations anciennes ou modernes de l'Amérique, dans les îles du Pacifique, ce sont les mêmes coutumes.

Cette tendance à vénérer surtout les mauvais esprits, les dieux méchants, se retrouve partout. Nous avons vu plus haut que, suivant certains voyageurs, les Baris reconnaissent un créateur dont ils se soucient peu parce qu'il ne leur fait aucun mal. Dalton affirme que chez les Michmis il n'y a pas d'autres dieux que des dieux malfaisants; d'autres rapportent (*Magazin von merkwürdigen Reiseschreiben*, t. XXIX, p. 143) que les Indiens de Caracas croient à un dieu primitif méchant, et P. Lesson dit la même chose des indigènes de Rotouma.

Partout aussi on retrouve le fétichisme; les Néo-Calédoniens ont des grigris. Dans l'Océanie, on trouve le culte du serpent; en Amérique, on révérait des pierres; aux Philippines et à Malacca, il y a des arbres fétiches; nous pourrions citer de nombreux exemples, si nous ne craignions d'allonger démesurément ce chapitre. Nous nous bornerons à donner l'appréciation suivante d'un savant anglais : « Le principe du fétichisme est celui de la centralisation et aussi de l'attribution d'une valeur fictive à des objets dont l'importance n'est pas admissible. Il comprend ainsi une série d'actes religieux, de spéculations commerciales, et de systèmes politiques. Dans toute religion, chaque temple, chaque autel, chaque prêtre, est un témoignage du fétichisme, une

déclaration que certains endroits et certaines personnes sont plus sacrés que d'autres endroits et d'autres personnes. Le chrétien qui ôte son chapeau en entrant à l'église et s'incline aux mots sacrés du Symbole; le soldat qui présente les armes à l'étendard royal; le marin qui touche son bonnet en passant devant le gaillard d'arrière; le ministre qui salue le trône sont aussi fétichistes que le nègre; mais ils diffèrent du nègre en ce que leur croyance n'est pas seulement du fétichisme mais du fétichisme augmenté de beaucoup d'autres *ismes* » (S. Baring Gould, *Origine et développement de la croyance religieuse*, p. 175).

C'est certainement par une extension des habitudes fétichistes qu'a commencé le culte des idoles, d'abord vénérées pour elles-mêmes, puis comme figures d'une puissance extérieure, métaphysique. Tel paraît avoir été le cas de ces monstrueuses idoles américaines devant lesquelles on accomplissait de si effroyables sacrifices humains; le but de ces sacrifices était ordinairement d'envoyer aux dieux ou aux morts des amis, des esclaves, des femmes, des animaux, des domestiques pour leur aider à vivre dans la région éloignée où la mort les avait transportés.

Les races inférieures — et surtout le nègre — n'ont pas d'histoire, et qui pis est ne sont pas éducables. Pris dans leur ensemble, bien entendu, et en dépit des théories sentimentales des philanthropes, la civilisation européenne est incompatible avec leur nature. Le Dr. Hunt faisait remarquer à la Société d'anthropologie de Londres combien cette affirmation : « le nègre n'attend que l'occasion de se civiliser » est contredite par les faits. Dans la même société, du 14 mars au 6 juin 1865, on a longuement discuté la question de la possibilité de convertir les nègres au christianisme, et des témoins autorisés sont venus soutenir la négative. M. W. Reave, qui avait passé cinq mois dans l'Afrique équa-

toriale, qui avait habité au Gabon chez M. Walker et à Corisco chez M. Mackey déclarait que ces deux Américains étaient vraiment l'idéal du missionnaire par leur science, leur moralité, leurs connaissances pratiques; cependant, ajoute-t-il « je n'ai pu parvenir à trouver plus d'honnêteté, plus de fidélité, plus de sobriété ou plus de vertu chez leurs ouailles que chez les païens non convertis; je découvris même que mes domestiques chrétiens, qui croyaient à Jésus, refusaient de travailler le dimanche et chantaient des hymnes d'une voix de fausset suraigu, faisaient de nombreuses restrictions mentales sur le septième commandement, tandis que leurs femmes étaient toujours prêtes à enfreindre le sixième. Pour me résumer, je constatai que toute négresse chrétienne était une prostituée et que tout nègre chrétien était un voleur ». M. Walker lui-même, qui avait résidé quatorze ans au Gabon, est venu appuyer ce témoignage par le sien; il avouait n'avoir pas connu un seul nègre véritablement et de bonne foi converti ni par les missionnaires protestants ni par les missionnaires catholiques : un converti de la mission française lui demanda la permission de le voler comme avaient fait ses serviteurs précédents. M. George Denys racontait l'histoire de ce chef africain qui, sur le point de recevoir le baptême, demanda l'autorisation de garder deux de ses femmes; sur le refus du prêtre européen, le catéchumène se débarrassa de la moins aimée en la mangeant. Le capitaine Burton affirme aussi que les nègres convertis valent moins que les païens; les usages qui servaient de base à leur morale ayant disparu, rien ne les gêne : ils tuent, pillent, violent, s'enivrent et surtout volent à qui mieux mieux.

Ce n'est pas en Afrique seulement que les christianisations ne réussissent pas; chez toutes les populations océaniennes, africaines, américaines et même asiatiques, le premier effet

de la conversion des indigènes est d'ajouter les vices de la civilisation à ceux qu'ils avaient déjà. M. Colenso, le célèbre évêque de Natal que, par un phénomène tout à fait comparable à ce qu'on appelle en physiologie une action réflexe, un long séjour en Afrique a déchristianisé, disait en 1865 que l'insuccès des conversions était dû en partie aux mauvais exemples des Européens. Mais cette cause n'est ni la seule ni la plus importante : le nègre ne comprend rien à la métaphysique et les arguments abstraits n'ont aucune prise sur son esprit.

Un Makololo disait un jour à Livingstone : « d'où cela peut-il venir? nous conservons toujours ce que vous nous dites à propos des autres choses, et quand vous nous parlez de sujets bien plus merveilleux que tout ce que nous avons jamais entendu, vos paroles s'enfuient de nos cœurs sans que nous puissions les retenir ». Le nègre est un être essentiellement imitatif, il ne prend d'une religion étrangère que les côtés purement extérieurs; bien des voyageurs anglais témoignent de la répugnance que leur inspirent les contorsions, les simagrées, les grimaces des chrétiens de la Guinée.

Une cause d'insuccès est aussi l'insuffisance du langage. Les idiomes des populations inférieures ne sont faits ni pour exprimer les hautes spéculations religieuses ni pour traduire la Bible. L'évêque Colenso cite des exemples très instructifs : « les missionnaires du Natal », dit-il, « avaient l'habitude de rendre notre mot évangile par *ivangeli*, formé à l'imitation du grec ou du latin. Je demandai un jour à un natif chrétien ce qu'il pensait de la signification de ce mot; il me répondit que cela voulait dire « mélange » (du mot zoulou *vanga* « mêler ») de sorte que, pour lui, le mot *ivangeli* signifiait simplement une *olla podrida* d'histoires ou de contes réunis au hasard et sans ordre. Mais voici une bien plus sérieuse méprise. Il y a un mot *ubomi* qui est employé

pour « viande », plutôt même « viande faite, faisandée, qui commence à pourrir », ce que les Zoulous regardent comme une friandise; aussi l'expression « manger *ubomi* » est-elle employée par eux pour indiquer un grand plaisir, une suprême félicité. Les premiers missionnaires en quête d'une phrase pour rendre le bonheur céleste s'emparèrent de celle-là et usèrent de « manger *ubomi* » sans une impropriété trop radicale pour indiquer la vie éternelle, la vie bienheureuse. Mais on peut aisément concevoir quel non-sens c'était pour l'oreille d'un natif quand *ubomi* lui-même était pris pour « vie » et figurait dans un passage comme celui-ci : « elle est étroite la voie qui mène à *ubomi*, la viande pourrie ». Quelque chose de pire encore était la traduction de cette phrase capitale de S. Jean : « En lui était la vie, *ubomi*, et la vie, *ubomi*, était la lumière des hommes » !

Les conversions au christianisme rencontrent une difficulté de plus dans l'abandon de la polygamie, nécessairement imposé par les missionnaires. J'ai cité plus haut la solution fantaisiste de la difficulté qu'avait trouvée un potentat africain. Burton cite l'aventure d'un autre chef qui, plus docile, s'était résigné tout de suite à réduire son ménage à une seule épouse; celle-ci devint enceinte et suivant l'usage du pays alla demeurer hors de chez son mari. Incapable de continence, le nouveau chrétien eut des relations avec des prostituées qui le gratifièrent d'une syphilis épouvantable. D'ailleurs, Burton et M. Reade affirment que les adversaires les plus tenaces de la monogamie sont précisément les femmes africaines.

Il en est de même partout. M. Wallace dit par exemple qu'il est parfaitement inutile de parler religion aux Australiens qui ne savent pas compter au delà de trois ou de cinq; de même qu'ils ne comprennent pas que deux et trois font cinq, ils ne peuvent rien entendre aux idées métaphysiques

et morales. Aux îles Sandwich, suivant le Dr. Seeman, il y avait jadis des missions très florissantes; mais, quand après l'assassinat du capitaine Cook, les missionnaires eurent quitté les îles, les indigènes redevinrent tout à fait irréligieux et, en moins de vingt ans, toute trace de christianisme avait disparu parmi eux. A Malacca, le Dr. Yvon, notre compatriote, rencontra un métis hollandais qui professait, dans l'intérêt de son commerce, un singulier éclectisme : sa femme, son fils aîné et lui, étaient catholiques; son second fils était protestant et sa fille était musulmane. Dans l'Amérique du Nord, les Mormons eux-mêmes n'ont rien pu faire avec les indigènes. On sait que dans l'Inde les convertis, qui appartiennent généralement aux plus basses castes, tirent surtout de leur titre de chrétiens le droit de boire de l'eau-de-vie, de manger de la viande de bœuf et de voler leurs maîtres, tout comme les Africains de M. Harris : ce commerçant anglais reçut successivement de ses compatriotes missionnaires trois « excellents sujets » qui le volèrent, s'enivrèrent, et firent « les cent coups », l'un après l'autre.

Les exemples et les témoignages abondent. Baker rapporte que le chef de la mission autrichienne du Haut-Nil, M. Morlang, lui déclarait, avec beaucoup de chagrin, qu'une mission était tout à fait inutile parmi de tels sauvages; qu'il avait travaillé avec beaucoup de zèle pendant nombre d'années, mais que les natifs étaient absolument inaccessibles à ses arguments; on dut se résoudre à vendre le terrain, la maison et le matériel de la mission et à abandonner le pays. De son côté, Livingstone écrit : « l'expérience m'a prouvé que les » idolâtres sont moins moraux que les peuples qui n'ont aucune idole ». Or, les Africains convertis ont en réalité passé de l'athéisme, du fétichisme, à l'idolâtrie. Burton rapporte le cas de ce premier et unique chrétien de la mission de Rabbai Mpia, près Mombas, qui, disait le propre chef de

la mission, « avait été préparé au christianisme par un accès de folie, occasionnée par la mort de tous les membres de sa famille et qui avait duré cinq ans ». Ce converti était d'ailleurs « cher » à ses apôtres, car ils avaient dépensé jusqu'au jour bienheureux de sa conversion 12,000 livres sterling (300,000 francs).

Le chrétien nègre n'est point inintelligent; il sait même très bien arranger les choses à sa manière, témoin ce sermon d'un prédicant noir rapporté par M. Reade : « Mes frères, vous voir homme blanc mauvais beaucoup, laid beaucoup, pas bon. Vous n'a pas conné ça blanc comment vini viv' dans monde; moi y va dire à vous. Adam et Ève, eux noirs, beaux beaucoup; eux viv' dans beau zardin. Là, eux avoir tout ça qui bon : bananes, patates, coco, grand, grand, beaucoup, beaucoup. Alors eux avoir deux enfants, Caïn et Abel. Ça Caïn-là pas aimé palabre Abel; éne zour, l'a tué li. Bon dié colère; y dit comou ça : « Caïn! » Caïn li va cassé li, li pensé : « moi pas bête ». Va, va! Bon dié y dit encor comou ça : « Caïn! eh Caïn! toi pensé moi pas voir toi, eh! vilain nég'! » Caïn li vini, li dit comou ça : « oui, massa, ça mêm' mon case; quoi voulé, massa? » Bon dié crié grand tonnerre : « où ça ton pitit frère Abel? » Caïn li tremblé, li pèr, li vini tout blanc — ça même premier blanc, mes frères ». C'est un indigène de la même tournure d'esprit qui s'était si bien incorporé les allures et les habitudes des Anglais, ses maîtres, à Sierra-Leone, qu'il répondit un jour à l'agent consulaire français cette phrase mémorable : « oublie pas, toi, nous gagné Waterloo! »

Et que dire du raisonnement suivant? Un des premiers convertis de leur tribu étant mort, les Wanyika déclarèrent qu'il n'y avait décidément pas de Sauveur, puisqu'il n'avait pas empêché la mort de son ami ». L'évêque Colenso a entendu un Zoulou faire le raisonnement qu'un prédicateur

avait du reste déjà entendu faire par un vieux paysan bulgare : « je préfère brûler en enfer avec mon maître qu'être heureux au ciel avec un dieu aussi méchant et aussi injuste que le vôtre ».

Au XVIII[e] siècle, Labat disait qu'avant de faire avec les Américains des chrétiens, il fallait en faire des hommes. Il faut renouveler pour ainsi dire les mœurs, les coutumes, les races. C'est pourquoi en Afrique le fétichisme est indestructible. Les Fellahs mahométans de la vallée du Nil sont fétichistes; il y avait, chez eux, dans un certain village, une sorte de sage-femme qui soulageait les femmes en couches en leur appliquant sur diverses parties du corps un paquet de guenilles solidement attaché. Elle ne voulut pas s'en séparer, même au prix de quatre ou cinq cents piastres; mais elle consentit à le faire voir et à l'ouvrir : le paquet contenait de vieilles figurines de bronze. Parmi les préjugés et les habitudes les plus enracinés chez les Africains et les plus incompatibles avec le christianisme (mais non avec le mahométisme) on cite la polygamie et l'esclavage. Moffat, qui a demeuré vingt-trois ans en Afrique, compare les efforts faits pour catéchiser les nègres à ceux d'un enfant qui chercherait à saisir la surface polie d'un miroir.

Ainsi, l'inaptitude des races inférieures à la religion n'est point une conséquence de l'ignorance ou de l'inintelligence; c'est une affaire pour ainsi dire de tempérament et d'éducation atavique. On prétend qu'en Afrique, le mahométisme, plus simple et admettant le monothéisme, réussit mieux que le christianisme. Pourtant, de même que les musulmans du sud de l'Inde, que beaucoup d'entre eux du moins, regardent Ali comme leur dieu; de même, je crois que Walckenaër a raison quand il cite cette opinion d'un voyageur : « Le mahométisme établi parmi les nègres est imparfait, autant par l'ignorance de ceux qui l'enseignent que par le libertinage

des prosélytes. Il consiste dans la croyance de l'unité de Dieu et de deux ou trois pratiques cérémoniales, telles que le Ramadan ou le Carême, le Bayram ou Pâques, et la circoncision ». D'ailleurs, les Musulmans, c'est-à-dire les traitants arabes font peu de propagande parmi les populations du sud et de l'est de l'Afrique, ce dont un missionnaire anglican se plaint en ces termes : « Ç'a été la politique des Arabes d'éviter le prosélytisme qui amènerait entre eux et les indigènes une véritable égalité ; *dans l'intérêt d'un lucre sordide, les Musulmans abandonnent l'âme du Cafre à la damnation éternelle* ». Quoi qu'il en soit, on prétend que les chrétiens d'Abyssinie sont bien inférieurs, quant à l'honnêteté et à l'industrie, à leurs compatriotes mahométans.

La ténacité des croyances des nègres est affirmée par de nombreux écrivains. Villault de Bellefond disait à la fin du XVII[e] siècle de ceux de la Guinée :

« Ils ont cette croyance aux prestres que rien ne peut les en désabuser, s'ils ont vn bon morceau c'est pour eux, qui sont les seuls parmy les Mores qui ne trauaillent point, estant nourris par les autres, qui leur donnent tout ce qu'ils peuuent, afin qu'ils prient pour eux, leur vendant ces Fétiches qu'ils leur font accroire auoir trouuées penduës à l'arbre de la Fétiche, et ils le croyent si fortement que quand mesme ils verroient le contraire, ils se croiroient plutôt visionnaires que de s'imaginer que les prestres les trompassent, tant il est vray que ces pauvres peuples sont des aueugles conduits par d'autres aueugles. »

Le Rév. Th. Thomson, missionnaire à la côte d'Or, au milieu du dernier siècle, en avait ramené en Angleterre trois jeunes noirs. L'un d'eux, instruit et ordonné prêtre à Oxford, revint dans son pays et y officia pendant plus de cinquante ans comme aumônier chrétien. A son lit de mort, il montra autant de confiance dans l'influence des fétiches

que dans la puissance du christianisme (*Revue coloniale*, 1846).

On sait d'ailleurs ce que valent certaines conversions. Il y a des peuples absolument réfractaires à la métaphysique. Il est bon de rappeler ici la discussion de Livingstone avec un sorcier qui savait faire pleuvoir à l'aide de la fumée de certaines plantes: « J'emploie mes drogues, lui disait l'Africain, comme vous les vôtres; si le malade guérit, vous vous en attribuez la gloire; et s'il ne guérit pas, c'est qu'il n'a pas plu à Dieu ». — « Mais », répond Livingstone, « les malades sont à la portée du médecin, tandis que les nuages sont trop loin pour que les philtres puissent agir sur eux; donc, vous vous trompez et vous trompez les autres ». — « Dans ce cas », reprend l'Africain, « nous sommes une paire de trompeurs » !

Dans les *Annales de la Propagation de la foi* (1872, p. 266), on peut lire ce dialogue entre un féticheur africain et un prêtre catholique : « Viens ce soir chez moi, dit l'indigène, je mettrai deux morceaux de bois l'un contre l'autre, et tu verras comme ces deux morceaux de bois vont sauter et se mettre à courir sans que personne les touche ». — « Tout le pouvoir des féticheurs, répond gravement le missionnaire, leur vient du démon, et le démon est notre ennemi, l'ennemi de tous les hommes. S'il leur accorde ses faveurs quelquefois, il les fait payer bien cher. Ceux qui l'adorent et le servent iront après leur mort dans sa maison, et la maison du démon est une maison de feu où l'on souffre cruellement ». Le plus *féticheur* des deux n'était sans doute pas celui qu'on pourrait penser. Si le prêtre africain avait pu déshabiller son collègue, il aurait probablement été très édifié de trouver sous les vêtements de l'Européen toute une collection d'objets doués de vertus particulières. Qu'on se rappelle cette lettre écrite par une religieuse pendant le

siège de Gaëte (18 décembre 1860) : « La première nuit que nous avons couché au palais, nous avons été joliment saluées par Messieurs les Piémontais : ils ont lancé quantité de bombes ; une est même éclatée à côté de notre chambre. On aurait dit le tonnerre qui tombait près de nous. La chère médaille de notre Immaculée mère, que nous avions placée à toutes les portes et fenêtres, a éloigné le danger ».

Le catholicisme n'est évidemment pas la seule religion civilisée qui ait conservé les fétiches antiques, mais elle en a singulièrement varié la nature et développé le nombre. Le Çivaïste avec son *lingam* fait pauvre figure à côté du chrétien que la médaille de S. Benoit défend contre les sorts, contre les puces et contre les éclats des verres de lampes et auquel la médaille de S. Joseph assure le succès dans les examens universitaires. Le chapelet du pénitent bouddhiste est bien inférieur aux treize ou quatorze chapelets et rosaires de l'ultramontain (S. Dominique, Sacré-Cœur, Précieux-Sang, Immaculée-Conception, Lourdes, etc., etc.). Le cordon brahmanique est bien modeste auprès des cordons de S. François (un nœud coulant et trois nœuds fixes), de S. Joseph (sept nœuds), de S. Thomas d'Aquin (quinze nœuds), du Précieux-Sang (laine rouge). Quelles amulettes de sauvages valent le moindre des dix à douze scapulaires brun, bleu, blanc ou rouge, dont « la présence », dit « aux personnes scrupuleuses » un théologien émérite, « ne rend pas illicite l'usage du mariage et n'aggrave point les péchés de fragilité ou autres que l'on peut commettre, pourvu que ce ne soit point par un pur mépris de ce saint habit » ? Et les eaux miraculeuses qui font aux sources naturelles une concurrence si déloyale ? Et les empreintes sacrées ? Et la mesure du pied de la Ste Vierge ? Et les reliques ? La dent et le cou du Bouddha, le prépuce ou le nombril de Jésus-Christ, le doigt de Ste Anne, le lait de la Ste Vierge, le sang de S. Jan-

vier, les bas de Pie IX, les feuillets du bréviaire du bienheureux La Salle, et bientôt sans doute les poux de S. Labre... on n'a qu'à choisir. Nous ne nous arrêterons pas davantage sur les talismans chers aux joueurs (cordes de pendus ou sous percés), ni sur certaines coutumes bizarres comme celle de ces courtisanes espagnoles ou italiennes qui tirent un rideau devant l'image de la Madone quand elles reçoivent la visite de leurs clients.

Une des formes les plus remarquables de la religion primitive est certainement le culte du phallus, considéré comme emblème de la génération. Il n'y a là d'ailleurs rien d'obscène; c'est un simple hommage aux instincts et aux besoins naturels, le rappel d'un phénomène essentiel et nécessaire. On retrouve partout, sauf en Amérique, le culte phallique ou des traces de ce culte: dans l'Afrique occidentale, chez les Papous de la Nouvelle-Guinée qui décorent le sommet de leurs toits d'emblèmes fort indécents aux yeux de leurs visiteurs européens, dans les îles de la mer du Sud où de grandes pierres noires et même des arbres sont vénérés comme des symboles de la génération. Chez les Arabes, on raconte que le tombeau d'un certain cheick est surmonté d'un grand phallus de basalte, presque usé par les baisers des femmes qui espèrent obtenir ainsi la fécondité que la nature leur a refusée. En Angleterre même, près de Durham, il y a dans les habitudes populaires des réminiscences manifestes d'un pareil culte dont les pays les plus chrétiens ne sont point non plus exempts. Le célèbre Jack, de Hilton, près Birmingham, paraît n'être qu'une vieille idole phallique. On connaît le *lingam* ou le *lingayôni* de l'Inde; l'objet en lui-même n'offre rien de choquant ni d'immoral, il peut être vu sans qu'on se doute de ce qu'il représente : c'est une pierre noire du Gange, de forme conique, polie, ayant à sa partie inférieure une saillie creusée comme une cuillère (les dévots la portent,

dans un tube ou une boîte d'or ou d'argent, au cou ou au bras); aussi en trouve-t-on d'exposés dans certains musées avec cette étiquette : « fontaine indienne » : faut-il admirer la pudeur des employés ou s'étonner de leur ignorance ? Les linganistes, comme on dit dans l'Inde, pour tout culte, versent de l'eau sucrée sur la pierre emblématique, lui jettent des fleurs et chantent des hymnes devant elle.

Parmi les variétés de cérémonies ayant un caractère religieux, il faut citer le cannibalisme, pratiqué surtout en Océanie, mais qu'on retrouve également ailleurs. Tantôt le cannibalisme — et c'est le cas des Australiens et de quelques autres tribus inférieures — est inspiré par la faim : quand les provisions sont rares, on tue une femme et on la mange ; tantôt il est le résultat d'une gourmandise raffinée ; tantôt celui qui mange un de ses compagnons ou un de ses ennemis prétend s'incorporer les qualités physiques ou morales de sa victime ; tantôt l'anthropophagie est judiciaire : c'est la juste punition d'un criminel ; mais tantôt aussi il a un caractère nettement religieux, comme aux îles Viti où l'inauguration d'un temple est normalement accompagnée d'un grand banquet de chair humaine. Il paraîtrait, suivant M. Spencer S. John, ancien consul général anglais à Port-au-Prince, que les noirs de Haïti observent encore en secret le culte du *Vaudou*. Ce culte consiste essentiellement dans l'adoration d'un serpent conservé dans une boîte sur laquelle s'assied le prêtre (*papaloï*) ou la prêtresse (*manmanloï*) ; en oracles rendus dans une sorte d'ivresse ; dans le sacrifice d'un coq et d'un bouc, le massacre d'un enfant ou d'une femme dont on suce le sang et dont on se partage la chair à la ronde ; enfin en orgies et en danses lascives. Les affiliés se rassemblent la nuit dans les bois.

J'ai réuni, ci-dessus, d'une manière un peu confuse, les détails qui m'ont paru de nature à donner l'idée la plus

exacte de l'origine et de l'évolution primitive des croyances religieuses dans l'humanité. Ceux qui auront eu la patience de tout lire seront, il me semble, en état de conclure eux-mêmes, et d'établir la série régulière et progressive des religions inférieures. Un fait se dégage tout d'abord, c'est l'identité — quels que soient la race et le pays — des procédés, des croyances ou des habitudes. L'humanité a été vraiment « une » à ce point de vue; d'abord inconsciemment athée, elle est devenue, sous une impression d'effroi, dans une intention de bien-être égoïste, respectueuse de certains objets, de certains phénomènes naturels. Une observation maladroite a réduit ce culte à celui des fétiches fragmentaires, animaux ou objets inanimés. Puis la vénération s'est spécialisée sur certains animaux ou sur certains objets, et s'est localisée en un endroit spécial. Enfin, l'assimilation de ces êtres et de ces objets à l'homme, assimilation inspirée par un sentiment tout naturel de réciprocité, a produit ce que Tylor a nommé l'*animisme*, point de départ de toutes les idées métaphysiques, de toutes les théories spiritualistes. Ce que je tiens à faire remarquer, c'est que l'*animisme* n'est qu'un état secondaire; avant d'animer, de dédoubler l'objet de son culte, le sauvage l'avait honoré pour lui-même. Il lui prêtait ses haines, ses passions et ses besoins, et il n'y a distingué un corps, une figure, une forme et une âme, un esprit, une ombre, que le jour où il a fait cette distinction sur lui-même.

Et comment l'homme en est-il arrivé à se dédoubler lui-même? Par un phénomène tout naturel d'observation irréfléchie. Il a des hallucinations, des apparitions dans les plaines désertes, dans les savanes; pendant son sommeil, il rêve, il croit voir des personnes mortes ou en voyage sous leur forme humaine ordinaire, mais vague, effacée, fugitive. D'autre part, en présence d'un cadavre, dont l'immobilité et la froideur le frappent, il est amené à supposer que ce qui en

faisait la vie, que ce qui lui donnait la chaleur et le mouvement a disparu, s'est éloigné, que quelque chose est parti ; et l'induction lui fait croire qu'il y à par conséquent deux choses en nous, l'être normal vivant et son image, son reflet, son fantôme, « vapeur, ombre, nuage », dit Tylor, « maîtresse indépendante de la conscience et de la volonté du corps qu'elle anime ; impalpable, capable de se transporter rapidement de place en place ». Voilà l'origine de l'âme, de l'esprit distinct du corps ; la preuve de cette origine est dans le mot même dont le sens propre est « souffle, vie », dans ses synonymes chez les divers peuples « cœur, sentiment, etc. », dans les revenants populaires, les mânes errants qui viennent réclamer leur part de nourriture à leur tribu, les ombres avides de sang des héros d'Homère. Cette ombre, cet esprit, cette âme est du reste purement matérielle, mais elle est formée d'une matière particulièrement subtile.

M. P. Everard im Thurm (*Among the Indians of Guiana*, Londres, 1883, in-8) a particulièrement étudié l'animisme chez les Macusi, les Arecunas, etc. Il établit que ces sauvages en sont encore à la première période, à celle où l'homme reconnaît le dédoublement de l'esprit et du corps et admet la survivance de l'esprit au corps. Ils n'ont encore aucune idée des progrès ordinaires de cette croyance : conviction de l'éternité des esprits, croyance qu'ils se réunissent dans un lieu spécial, hiérarchisation des esprits divins (en grands, en ordinaires et en petits) ; d'où se produit logiquement l'adoration, le culte des esprits. Les Guyanais ne font entre les esprits d'autre différence que celle qui existe entre leurs prototypes, entre un homme et un chien, entre un poisson et un rocher, etc. Pour eux les éclipses ont pour cause une bataille entre l'esprit du soleil et celui de la lune ; ils font du bruit pour les effrayer et les forcer ainsi de se séparer, mais ils ne pensent point que ces esprits soient supérieurs l'un à

l'autre, ni qu'ils soient plus puissants que les leurs propres. Ils croient qu'il existe des *kenaima*, c'est-à-dire des hommes qui ont le pouvoir de séparer un esprit d'un corps et de l'envoyer au loin faire du mal, soit invisible et à l'état de pur esprit, soit dans un autre corps, le plus souvent dans un corps de jaguar. Ils ont aussi leurs guérisseurs, leurs « herb-doctors » qu'ils nomment *péaiman*.

De même que l'homme primitif voyait dans tout ce qui l'entourait des êtres comme lui vivants, se nourrissant, susceptibles de volonté, de méchanceté et de colère ; de même il leur a logiquement attribué une âme, un esprit. Il y avait l'âme du rocher, l'âme du bœuf, comme il y avait celle de l'homme ; c'est un peu la plaisanterie de Ch. Perrault introduisant dans l'enfer de Virgile

> L'ombre du cocher Tydacus
> Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
> Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

Et c'est pourquoi on tuait, à la mort d'un chef, ses enfants et ses troupeaux (chez les Todas des Nîlagiris de l'Inde, on massacre sur la tombe du mort les plus beaux de ses buffles) ; c'est pourquoi on enterrait avec lui ses armes et ses vêtements ; c'est pourquoi tant de sépulcres d'enfants sont remplis de jouets (dans beaucoup de nos cimetières encore on peut voir exposés sur la tombe d'un enfant regretté ses jouets favoris). C'est pour que l'esprit s'en aille avec son cortège habituel et n'arrive point dépourvu de tout dans le royaume des ombres.

Le *fétichisme*, qui a commencé par l'adoration pure et simple de l'objet matériel en lui-même, est devenu animiste, dès qu'on a commencé, si cette expression est permise, à extérioriser sa puissance, dès que, généralisant et élargissant la conception première, on lui a prêté une influence cons-

tante et absolue sur le cours de la nature. Ce n'est plus lui-même qui agit, c'est son esprit, c'est son pouvoir. Dans le culte des animaux, également adorés pour eux-mêmes à l'origine, il y a aussi plus tard de l'animisme. Certes, l'animal est un être vivant, qui pense, qui lutte pour la vie, qui est le rival ou l'ami de l'homme; mais il est aussi parfois, par l'imagination populaire, à la suite d'une induction hâtive, doué de qualités et de propriétés extraordinaires. Je crois, en effet, que l'animisme doit être entendu non seulement comme la théorie de l'être dédoublé, de l'esprit indépendant de l'objet, mais encore comme la doctrine de l'esprit puissant et influent au delà des facultés de l'être palpable. Ce qui survit, ce qui représente la permanence doit être plus fort que ce qui se désagrège et se détruit. On a adoré l'ours, le tigre, le serpent, le chacal, parce qu'ils sont méchants et voraces; le bœuf, la chèvre, le chien, le cheval, parce qu'ils sont bons et utiles. Plus tard, on a fait comme les Yakoutes qui virent dans le chameau le dieu de la petite vérole parce qu'à une époque où la petite vérole les décimait, des voyageurs étaient arrivés chez eux avec un chameau et qu'ils n'avaient jamais vu d'animal pareil.

Plus tard encore, le culte des animaux devint symbolique ou métaphorique : le taureau fut le symbole de la puissance mâle, la vache celui de la fécondité, l'aigle du vol rapide, etc.; c'est un degré de plus de l'animisme, c'est le commencement de l'abstraction, de la dématérialisation de l'âme, pour ainsi dire.

Un culte essentiellement animiste et qui se retrouve partout est celui des mânes, des ancêtres. Le mort aimé ou redouté, qu'on voit en songe ou en rêve, est toujours là sous sa forme matérielle durable, en esprit, qui tourne autour de la tente, qui réclame sa part des repas, qui veut qu'on lui conserve sa place. Les Fuégiens du temps de Cook, les habi-

tants de la Floride en 1562, les indigènes de Sumatra, les Malgaches, les Tahitiens, les Santals et les Khonds de l'Inde, les Patagons, les Dakotas, les Esquimaux, les Africains de toute espèce, et bien d'autres encore, pratiquent ou ont pratiqué le culte des ancêtres. Dans le Dahomey, chez les Foulahs, sur la côte d'Or, on enterrait le mort dans sa maison désormais inhabitée ; dans l'ancienne Floride, le cadavre d'un chef, près duquel on plaçait sa conque à boire, était brûlé avec tout ce qui lui appartenait dans sa maison qui ne pouvait plus servir à personne. Chez les Hottentots, on laisse debout les huttes où quelqu'un est mort. Ailleurs, on n'entre jamais dans certaines grottes regardées comme les asiles des morts. A Tahiti la demeure d'un mort devenait *tabou*, sacrée, réservée, prohibée. Dans beaucoup de pays, on dépose des aliments dans les lieux de sépulture : des traces de pareilles coutumes sont conservées chez des peuples dont les religions sont plus avancées, chez les Musulmans par exemple. Le culte des ancêtres est presque la seule religion naturelle et nationale des Chinois. N'oublions pas les Lares et les Pénates des vieux Latins. Il n'y a rien dans tout cela qui ne prouve la croyance à une âme matérielle, conception d'ailleurs encore maintenue dans toutes les religions modernes qui ne sauraient expliquer et justifier autrement la matérialité vulgaire des peines et des récompenses de « la vie future ».

CHAPITRE II

LES RELIGIONS DE L'INDE

Vêdisme. — Brahmanisme. — Écoles philosophiques. — Vichnouvisme. — Çivaïsme. — Sikhs. — Réformateurs.

Le livre le plus ancien qui soit parvenu jusqu'à nous est certainement le *Vêda*, ou plus proprement le *Rig-Vêda* (l'orthographe scientifique est *Rg-vêda*). Ce vieux recueil d'hymnes en langue sanscrite nous fournit les seuls renseignements authentiques que nous possédions sur les mœurs, le langage et la vie de nos ancêtres, sur ces Aryas dont les descendants ont rempli successivement l'Asie occidentale et l'Europe tout entière. On a beaucoup discuté sur l'âge de ce respectable monument des temps passés, sans pouvoir en déterminer avec précision la date. La plupart des hymnes du Rg-Vêda ont été composées, affirment les auteurs les plus compétents, dans le bassin de l'Indus, et ceux qui les chantaient, ou leurs pères, étaient venus du nord-ouest. Le Vêda a été beaucoup étudié en Europe ; en France, particulièrement, il faut citer les noms de MM. Langlois, Émile Burnouf, H. Chavée, Girard de Rialle, J. Darmesteter, A. Barth et surtout Abel Bergaigne.

M. Bergaigne (*La religion védique*, Paris, 1878-1883,

3 vol. in-8) s'est proposé d'indiquer le caractère général du culte ancien des Aryas, non dans la suite de son développement historique, mais tel qu'il résulte de l'étude générale et systématique des hymnes du Rg-Véda. Le savant professeur n'affirme point d'ailleurs que la religion ainsi résumée ait jamais eu une existence officielle; qu'elle ait été conçue sous la forme où elle se révèle à lui dans la conscience des vieux prêtres indo-européens; il veut seulement donner une image fidèle de l'ensemble des idées qui sont répandues à travers les vieux chants de nos ancêtres.

Selon M. Bergaigne, la religion vêdique se manifeste par des cérémonies ou plutôt par des sacrifices dont le but, dont la portée est évidemment, sous la forme d'un culte naturaliste, la reproduction en effigie de ce qu'on souhaite voir arriver dans la réalité. Ces pratiques, communes à la plupart des peuples primitifs, sont conservées chez des nations dont la civilisation est fort avancée; on peut y rattacher par exemple « l'envoûtement » du moyen âge. Le sacrifice vêdique avait pour objet d'assurer le maintien de l'ordre naturel du monde, de provoquer les phénomènes météorologiques, de hâter la production de ces phénomènes et surtout de la pluie fécondante et bienfaisante. On prétendait faire tomber la pluie, en réalisant, pour les représentations terrestres des eaux du nuage et de l'éclair, les conditions dans lesquelles l'éclair détermine l'épanchement de la pluie.

Mais les phénomènes, dont on voulait assurer ou provoquer le retour, sont de deux espèces principales : ceux qui accompagnent le lever du soleil, ceux qui accompagnent la chute de la pluie après une longue sécheresse. Ces phénomènes, assimilés à des actes de la vie terrestre, sont réalisés par des personnages mythiques qu'on a sexualisés par un anthropomorphisme ou par un zoomorphisme inévitable et naturel. On y a distingué des éléments forts, puissants,

redoutables, mâles par conséquent, et des éléments femelles, c'est-à-dire doux, faibles et bons. Les éléments mâles sont d'une part le soleil, de l'autre l'éclair; et les éléments femelles l'aurore et la nue (ou plutôt les aurores, les nues) et par suite les eaux qui en découlent, car, dans les conceptions des peuples primitifs, l'idée féminine entraîne, par une sorte de compensation, celle de pluralité. Les éléments mâles sont figurés par l'oiseau, le cheval rapide parfois ailé, le taureau robuste, le veau mugissant; les éléments femelles empruntent la forme de la cavale fugitive ou de la vache nourricière et féconde. Cette représentation, logiquement suivie dans le développement des phénomènes, produit une série d'actes naturels tels qu'unions sexuelles normales, amours ardentes, incestes, naissance, paternité et filiation; comparaisons souvent irrégulières et paradoxales, comme celles de la phrase : « le fils a engendré ses mères », appliquée à l'éclair qui précède la pluie alors que d'autres fois au contraire il brille et court au milieu des eaux du ciel débordantes dont il paraît être l'enfant.

Le sacrifice, si ce mot est bien exact, consiste toujours dans une offrande exposée, et dans l'absorption de cette offrande par le feu. Le feu est l'élément mâle; l'élément femelle est le lait, le beurre, la liqueur spiritueuse du *sôma*[1]. Les rites ne sont pas seulement la reproduction exacte de ce qui se fait dans le ciel; ce sont en réalité les mêmes phénomènes accomplis pour ainsi dire en réduction, mais dans des con-

1. Le *sôma* était une liqueur végétale; les Éraniens, par une mutation phonétique normale, l'appelaient *hom*. On a dit qu'on la tirait de l'*Asclepias gigantea*, mais cette affirmation est contestée. Des explorateurs ont entrepris, pour retrouver la vraie plante, des recherches encouragées par le gouvernement anglais de l'Inde et par le gouvernement russe de l'Asie centrale. La détermination exacte du *sôma* permettrait de reconnaître avec quelque précision l'habitat et la région des migrations antiques des Aryas. La liqueur était sans doute une sorte de bière fermentée, très alcoolique.

ditions identiques et avec les mêmes éléments. Le feu qui sort du bois frotté par un autre bois y était caché, y avait été enfermé par la pluie qui a fait croître ce bois et qui apportait l'étincelle de la foudre céleste. Le beurre, ainsi que le lait d'où on l'extrait, n'est qu'une forme de l'eau céleste bue par les vaches aux sources naturelles; c'est pourquoi les nuages qui contiennent la pluie sont de tout point comparables aux vaches laitières.

Le feu, ajoute M. Bergaigne, joue un rôle encore plus considérable dans la mythologie vêdique. Les hommes eux-mêmes ne sont pour ainsi dire que l'incarnation du feu céleste sans cesse redemandé aux éléments naturels où il est également renfermé; la preuve que le feu est le principe de la vie, c'est que les cadavres sont rapidement refroidis. Le feu du foyer domestique est le véritable ancêtre, le maître de la maison, le prêtre par excellence; c'est ainsi que d'anciens noms du feu, *Angiras*, *Vaçichtha*, *Atri*, et tant d'autres, sont devenus les noms de personnages qu'on a considérés comme les premiers ancêtres et les premiers prêtres de l'humanité. C'est ainsi qu'emportés par le feu auxquels on les a rendus en les brûlant après leur mort (les premiers Aryas enterraient leurs cadavres), les ancêtres revivent dans l'espace et président aux phénomènes décrits et redoutés, sous le nom de *pitr* « pères, mânes, etc. ».

Le rôle que remplissent ainsi les ancêtres devient identique à celui des dieux, des sacrificateurs célestes qui fon en grand là-haut ce que nous essayons de faire en petit ici-bas. Mais cette conception des « dieux » est certainement secondaire; l'idée primitive était de regarder comme des dieux, c'est-à-dire comme des personnages vivant sous une forme extra-terrestre, les éléments mâles et les éléments femelles des phénomènes célestes : le feu, *Agni*, le premier de tous; le *sôma*, feu liquide, feu terrestre dissimulé; l'aurore;

l'eau ; etc. Ces personnages avaient des formes diverses suivant l'époque, le moment, l'endroit et la manifestation des phénomènes. Plus tard, il y a eu, par un travail naturel de l'esprit, un dédoublement de ces personnages en un élément passif ou produit, le phénomène lui-même, et en un élément actif ou producteur, le dieu qu'on prie et qu'on vénère. Ces dieux se classent par ordre d'importance; il se fait un travail de spécialisation : voici *Indra*, le dieu suprême des Vêdas.

M. Bergaigne n'hésite pas à identifier Indra lui-même au soleil ou à l'éclair, ou plutôt à l'élément igné universel. Mais il affirme qu'Indra a été plus rapidement et plus absolument séparé de son élément originel : tandis qu'Agni et Soma ne sont qu'accidentellement, en tant que soleil ou éclair, considérés comme les héros vainqueurs de la sécheresse et de la nuit, comme les conquérants des eaux et les ravisseurs de l'aurore; Indra est devenu le maître qui fait lever le soleil et qui ouvre avec l'éclair les nuages où sont renfermées les eaux bienfaisantes. Si d'ailleurs ces eaux ont été renfermées, si la lumière de l'aurore a été retenue, c'est évidemment par une puissance malfaisante; on a mis par méchanceté les eaux dans une caverne, on a retenu les vaches célestes dans une étable, on a emprisonné l'aurore. De là, la conception dualiste du bien et du mal, des êtres bienfaisants et des êtres malfaisants; Indra est le chef et le type des premiers. Les seconds sont les démons, les *Panis*, *Çuchna*, *Vala* et surtout *Vrtra*. Entre ces puissances rivales, la guerre est perpétuelle; le Rg-Vêda célèbre sans cesse la victoire d'Indra sur *Vrtra*. Indra est ami de la foudre; il est favorable aux humains qui lui offrent le sôma par l'intermédiaire des *Maruts*, prêtres guerriers ou des *Rbhus*, prêtres artisans.

A côté d'Indra, secondairement à lui si l'on veut, il est d'autres dieux, puissants aussi, mais d'un caractère divin plus spécial : les dieux collectifs, les *Açvins*, les *Adityas*, les

Asuras, les dieux isolés *Pardjanya*, *Rudra*, *Savitr*, *Tvachtr*, *Vichnu*, etc. Agni est l'allié d'Indra; les Açvins sont des divinités pacifiques, bienveillantes (on en a fait plus tard les médecins célestes) qui traversent le monde sur leur char d'or étincelant, guérissant les malades et les infirmes, distribuant la fécondité. Les autres dieux ont aussi leurs domaines : Pardjanya, personnification du nuage, est le dieu père qui verse à flots la semence fécondante; c'est aussi le père irrité qui lance la foudre sur la terre et tue les méchants. Rudra, qui représente le ciel ou les nuages, est le gardien du *sôma*, du breuvage vivifiant; il est armé de l'arc qui lance la flèche de foudre et, grâce à la liqueur précieuse dont il a la garde, il est, quand il est bien disposé, le meilleur des médecins. Les Asuras, devenus plus tard les ennemis des dieux, ne sont encore à la période vêdique, comme ils le sont demeurés dans la religion de Zoroastre, que des dieux souverains et bienfaisants. Les Adityas, rois et gouverneurs du monde, régulateurs des jours et des nuits, sont surtout vénérés sous les formes de *Mitra* et de *Varuna*. Mitra, devenu si grand dans la mythologie post-zoroastrienne, est, aux temps vêdiques, comme Varuna, un dieu céleste, une personnification du ciel. Entre autres dieux vêdiques, il faut citer encore *Dyu*, le jour, le ciel lumineux; *Vichnu*, allié d'Indra, préparateur du sôma qu'il a apporté en trois pas dans les trois espaces (son domaine propre, le ciel et la terre); *Pûchan*, dieu de l'agriculture et du pâturage, etc.

Je ne suivrai pas M. Bergaigne dans les détails qu'il ajoute à son étude relativement à la morale des vieux Aryas. Il me paraît plus opportun de laisser le lecteur tirer lui-même du résumé ci-dessus les conclusions qu'il comporte. Je ferai remarquer seulement que M. Bergaigne avoue qu'il a fait une œuvre de réaction contre les procédés d'interpré-

tation généralement adoptés, procédés qui lui paraissent trop empiriques ou trop empreints d'une tendance *a priori*. Mais d'autres adressent presque le même reproche à M. Bergaigne; pour ceux-ci — et je crois qu'ils ont raison en ce point — le *Véda* n'est point un livre populaire mais un ouvrage pour ainsi dire sacerdotal, une compilation de chants déjà remaniés ou dont les auteurs ne comprenaient plus exactement le sens des antiques formules religieuses : de là sans doute des confusions de personnages, des altérations de textes qui contribuent à rendre encore plus difficile l'explication des hymnes et l'analyse de la doctrine religieuse ancienne. Sous ces chants obscurs, sous ces appellations sonores, sous ces formules déjà vieillies, se cachait « une sorte de gnose inaccessible au vulgaire », mal saisie même de la plupart des initiés.

On a dit plus encore : on a affirmé que les hymnes vêdiques reconnaissent un caractère absolu aux dieux, même à ceux qui, comme Agni et Soma, sont tellement liés à des objets sensibles qu'on les confond souvent avec eux. Ce caractère ne serait-il manifeste que dans un seul passage, cela suffirait pour donner le droit de conclure qu'il y a dans la mythologie vêdique autre chose que de l'anthropomorphisme ou de l'animisme, qu'il y a la trace de notions transcendantes, la preuve d'une conception divine provenant de la raison pure. Pour ma part, je trouve ce raisonnement inexact et excessif; il me semble que ce sont précisément les auteurs de ces dernières propositions qui font de l'*a priori*. Sans doute, il est peut-être déraisonnable de nier ce qui n'est pas littéralement dans le Vêda, mais il est encore plus déraisonnable de l'affirmer; et, en tout cas, un détail ne prouve généralement rien contre l'ensemble. Or, l'ensemble du Vêda, œuvre relativement récente et très remaniée, je l'accorde, comme toutes les compilations, mais pourtant fixée à un

moment donné (et c'est justement par ces remaniements que s'expliqueraient les données métaphysiques qu'on croit y retrouver), présente une religion essentiellement naturaliste, animiste ou anthropomorphiste. Il suffirait presque, pour s'en rendre compte, de chercher quelques étymologies : linguistiquement, philologiquement, que veulent dire Indra, Agni, Soma, Varuna, Vichnu, Mitra, Rudra, par exemple? que signifient originairement les mots *dêva* « dieu » et *asura* « démon » dans la mythologie indienne moderne?

Indra vient de *ind* « gouverner », ou de *indh* « brûler »; on en rapproche *indu* « liqueur du sôma » et *indriya* « semence ». *Agni*, c'est *ignis* « feu ». *Sôma* vient de la racine *sû* « engendrer, exciter ». *Varuna* (grec *οὐρανος*, le ciel qui enveloppe) vient de la racine *vr* « couvrir, entourer, cacher ». *Vichnu* se rattache, dit-on, à *viç* « pénétrer ». *Mitra*, proprement « ami, allié », dérive de *mid* « être onctueux, favoriser, aimer ». *Rudra* est formé de *rud* « couler, pleurer ». *Asura*, de *asu* « souffle, vie », n'est point du tout le contraire avec *a* privatif de *sura* « celui qui brille, dieu » comme disent les Indiens modernes. *Dêva* « dieu » est aussi « celui qui brille » : cf. *div* « briller », *diva* « l'air, le ciel », *dyu* « briller », latin *dies*. De *dyu* dérive *dyâus-pitar* « le père étincelant, le ciel », prototype du Jupiter latin,

> Hoc sublime candens quem invocant omnes Jovem;

les exemples de ce sens de Jupiter ne manquent pas :

> ..... Manet sub Jove frigido
> Venator,

dit Horace; en prose d'ailleurs on emploie couramment des expressions telles que *sub dio* « sous Jupiter, sous le ciel » pour rendre notre « en plein air ».

A mon avis, la métaphore est restée longtemps transparente ; de là ces confusions entre *Agni* « feu » et le dieu *Agni*. Comme l'a si bien dit M. René Ménard, « on ne s'offensait pas plus des mille hymens de Zeus ou d'Aphrodite qu'on ne dirait que l'oxygène est un débauché parce qu'il s'unit à tous les corps ». Pourtant, avec la suite des temps, l'allégorie fut oubliée ; les descendants des Aryas établis dans le Décan, sur les rives du Gange, au sud de l'Himâlaya, ne comprirent plus bien le sens des hymnes védiques fidèlement transmises de génération en génération par la tradition orale, parfois si scrupuleuse chez ceux qui ne savent pas écrire. Néanmoins, la langue se modifiait ; les formes grammaticales mêmes changeaient. D'où la nécessité d'une explication, d'un commentaire, d'une traduction du vieux texte ; à côté des « mots » de la prière, du *mantra*, il se développa peu à peu une tradition complémentaire de plus en plus enrichie, allongée et variée suivant les régions et les tribus. Les conditions d'existence des néo-Indiens devaient être naturellement changées ; leur séjour prolongé et paisible dans les contrées fécondes qu'arrosent les affluents des deux grands fleuves en avait fait une population sédentaire et agricole ; la propriété individuelle ou plutôt familiale succéda à la propriété collective ; certains membres de la Tribu furent désormais entièrement absorbés par le travail de la vie quotidienne ; le culte commun n'était plus possible. C'est alors sans doute que la société s'organisa, se hiérarchisa, et que les *castes* prirent naissance : chefs, prêtres, agriculteurs, voilà les trois divisions naturelles et primitives. Plus tard, les progrès de la civilisation amenèrent la formation d'une caste inférieure, les serviteurs, les artisans, les manœuvres. Telle est la société dont les lois de Manou, qui paraît avoir vécu vers le ve siècle avant notre ère (s'il a réellement existé un personnage, un compilateur de ce nom) formaient l'un des codes

régionaux; tout repose sur la distinction absolue des castes : *kchatryas*, rois, princes, guerriers; *brahmanas*, prêtres et savants; *vâiçyas*, industriels, commerçants, agriculteurs; *çûdras*, artisans et serviteurs. Les *brahmanas* ou « brames » conservaient seuls le dépôt sacré des traditions déjà si nombreuses que leur étude et leur conservation suffisaient à occuper toute la vie d'un homme. On avait distingué depuis longtemps déjà le *mantra*, le texte des hymnes, le *brâhmana*, le rituel ou formulaire, et l'*upanichad*, le développement ou commentaire; il fallait distinguer aussi la révélation, la tradition directe qui donnait les explications complémentaires, la *çruti*, et la tradition indirecte, la *smrti*, qui complétait à son tour les explications de la *çruti* : la première était censée d'origine divine, la seconde pouvait être l'œuvre des hommes.

A côté du *Rg-Vêda*, on révère trois autres livres sacrés, qui ont également reçu le nom de *vêda* (ce mot vient de *vid* « savoir », cf. le grec *οἶδα*), le *sâma-vêda*, le *yadjur-vêda* qui est double (il y a en effet le yadjur-vêda blanc et le yadjur-vêda noir), et l'*atharva-vêda*, le plus moderne de tous et celui dont l'authenticité est la moins certaine. Le *Sâma* peut être considéré comme une recension, comme un abrégé du *Rg*. Chaque recueil d'hymnes, chaque *samhitâ*, a ses brahmanas particuliers; le *Rg-vêda* en a deux et le *Sâma-vêda* huit.

Les *brâhmanas*, antérieurs aux *upanichads*, indiquent un état religieux transitoire : ils sont destinés à expliquer l'emploi de certains *mantras*, à justifier la récitation de tels ou tels vers suivant le but qu'on veut atteindre, à rappeler les formes du sacrifice; le tout est mélangé de légendes et de récits mythologiques. Plusieurs de ces traités portent le nom d'*Aranyakas* « composés dans la forêt »; est-ce une allusion à une époque de la vie âryenne? cela veut-il dire

que c'est là une œuvre de pénitents? Quoi qu'il en soit, la doctrine des *Brâhmanas* semble impliquer la croyance à une vie future ou plutôt à une permanence de l'existence au delà du corps, à la récompense ou à la punition inévitable des actions accomplies; le rituel est surtout relatif aux sacrifices. Aux offrandes de beurre et de sôma de l'époque védique on avait ajouté des offrandes de victimes. Quand le feu fut devenu dieu, l'anthropomorphisme exigeait qu'on ne le nourrît plus seulement de beurre ou de liqueur végétale, mais aussi de viandes, de chair animale et peut-être humaine. Plus tard, le sacrifice n'eut plus pour objet unique de fournir aux dieux leur nourriture journalière; on en arriva à désirer leur être agréable pour obtenir leurs faveurs; puis, par une exagération d'idéalisme ordinaire à tous les esprits religieux, la puissance devint absolue : ce ne fut plus une faveur qu'accordaient les dieux, ce fut une obligation à laquelle ils ne pouvaient se soustraire. Plus tard encore, les dieux en viennent à redouter l'effet de certains sacrifices qui pouvaient donner aux hommes des pouvoirs extraordinaires et irrésistibles. On croyait par exemple qu'un *açva-médha* complet et régulier, c'est-à-dire le sacrifice de cent chevaux exécuté suivant toutes les formes, pouvait rendre égal à Indra, c'est-à-dire au prince des dieux, l'auteur même du sacrifice. Aussi était-il naturel que les dieux, menacés dans leurs priviléges, se montrassent parfois jaloux des hommes et fissent tous leurs efforts pour empêcher ou pour troubler les sacrifices. Qu'était-ce en effet que les dieux, sinon des créatures mortelles parvenues au rang suprême par leurs mérites et leurs austerités? On en était arrivé déjà, d'une part, à offrir aux dieux des choses très peu nourrissantes, des fleurs, des objets inanimés, et de l'autre à développer l'idée subjective du sacrifice à ce point que la souffrance physique, les privations de nourriture, l'immobilité dans la

prière et la méditation, étaient considérés comme pouvant produire les mêmes effets que des offrandes plus ou moins sanglantes.

Le mysticisme commençait. A un pareil état d'esprit, les *mantras* des vêdas, les *brâhmanas* même ne pouvaient suffire. Aussi les sages distinguèrent-ils vite, dans le domaine de la science, deux régions bien différentes. La première, la région des œuvres, *karma-kânda*, comprenait ces vieux documents. La seconde, *djgnâna-kânda*, la région de l'intelligence, offrait un vaste champ à la pieuse activité des fidèles. C'est en s'y aventurant, dans toute la plénitude de leur foi, que de saints prêtres composèrent les traités philosophiques connus sous le nom d'*upanichads* : on n'en compte pas moins de trente-deux et même quelques listes vont jusqu'au chiffre de cent cinquante. Ce sont en apparence de simples commentaires de tels ou tels chapitres des *brâhmanas*; en réalité ce sont des ouvrages parfaitement originaux. Les principaux actes de foi qui y sont développés sont les suivants, dans lesquels se résume le système religieux et philosophique de l'Inde vers le VIIe siècle avant notre ère : la matière qui constitue le monde visible est éternelle, car rien ne saurait naître de rien; l'âme, pure abstraction, est également éternelle; l'âme est à la fois générale, universelle, suprême et individuelle; l'âme ne peut penser, savoir, vouloir, qu'à l'état individuel et aussi seulement lorsque, jointe à un corps matériel, elle est en communication avec la matière; l'union de l'âme individuelle et du corps matériel est une chose fâcheuse, car elle produit l'*activité*, c'est-à-dire l'inclination au bien et au mal; or, le bien et le mal devant être récompensés ou punis, ce qui n'est possible que dans l'état individuel de l'âme, il en résulte que l'âme individuelle doit traverser une série immense de corps (huit millions quatre cent mille, suivant l'opinion

vulgaire) avant de pouvoir rejoindre l'âme universelle.

Cette conception philosophique, étudiée dans tous ses détails, se rattache à la religion populaire par sa croyance aux dieux et aux êtres inférieurs, par sa foi dans la cosmogonie vulgaire. L'univers comprend trois étages, trois mondes, inférieur, moyen, supérieur. Le monde moyen, c'est la terre, séjour des hommes et des animaux; le monde supérieur ou si l'on veut paradis, *paralôka*, est le séjour des dieux; le monde inférieur ou enfer, *pâtâlalôka*, est le séjour des démons. Mais ces démons ou ces dieux sont eux-mêmes des êtres corporels, soumis à la loi générale de l'évolution de la transmigration, conséquence fatale de l'activité, du bien et du mal. L'enfer et le paradis sont des lieux de joie ou de peine, de récompense ou d'expiation, essentiellement temporaires, c'est-à-dire où les âmes individuelles ne font que passer pendant le cours de leurs innombrables métempsychoses. Après chacun de ces séjours temporaires, elles renaissent sous une forme corporelle supérieure, moyenne ou inférieure, suivant leurs degrés de mérite ou de démérite. Le but, la fin dernière, est la cessation de l'existence séparée; on arrive à ce but espéré par quatre périodes, par quatre états : *sâlôkya*, vie dans le même séjour que l'âme suprême; *sâmîpya*, vie à côté de l'âme unique; *sârûpya*, vie dans l'assimilation à l'âme universelle; et *sayûdjya*, absorption dans le grand tout, dans l'âme générale, en Dieu. En dernière analyse, cette métaphysique compliquée se réduit au panthéisme absolu.

Elle est caractérisée par ces deux adages sanscrits : *nâvastunô 'vastusiddhih* « rien ne se produit de rien » et *avaçyam êva bhôktavyam krtam karma çubhâçubham* « l'action » commise bonne ou mauvaise, son fruit doit être nécessai- » rement mangé ».

Sur ce thème ont travaillé jusqu'à l'invasion persane tous

les philosophes de la péninsule. On a classé leurs théories en six écoles distinctes dont il importe de résumer les enseignements divers. Ce rapide coup d'œil est indispensable pour faciliter l'intelligence de toute l'histoire religieuse de l'Inde. Les six écoles philosophiques sont celles : du *Nyâya* qui reconnaît pour fondateur un nommé Gâutama, du *Vâiçêchika* qui se rattache au sage Kanâda, du *Sânkhya* de Kapila, du *Yôga* de Patandjali, de la *Mimânsâ* de Djâimini et du *Vêdânta* de Vyâça. Ces différents systèmes ont chacun une riche et abondante littérature; ils sont d'ordinaire expliqués sommairement par des sentences ou aphorismes en vers connus sous le nom de *sûtra* « résumé, condensation, tissu » le plus souvent inintelligibles à ceux qui ne sont point initiés.

I. Gâutama, à qui on attribue l'enseignement du *Nyâya*, était né, dit la légende, dans la région de l'Himâlaya; il vécut d'abord d'une manière fort austère à Prayâga (actuellement Allahabad), puis il se retira dans les montagnes. Son système, celui du *Nyâya* « analyse » part de cette affirmation que la renaissance est la suite déplorable de l'activité; que le bien et le mal, résultats de l'activité, origines de la renaissance, peuvent être évités par la pure sagesse, mais que, pour acquérir la pure sagesse, il faut connaître la vraie méthode de raisonner, seul moyen d'arriver à la certitude. La certitude chasse la fausse connaissance; la fausse connaissance chassée, le sage ne commet plus la faute de se préoccuper des objets extérieurs; alors il cesse d'agir et, ne commettant ni bien ni mal, n'ayant à recevoir ni peine ni récompense, il n'est plus exposé à la renaissance qui est le mal suprême et absolu. Mais avant d'acquérir la certitude, que faisons-nous? partis de l'ignorance, nous sentons, nous réfléchissons, nous doutons, nous discutons et ainsi de suite. Mais qu'avons-nous à étudier? l'âme, le corps,

la vie, les sens, l'objet des sens, l'intelligence, la réflexion, l'activité, la faute, la renaissance, le produit des œuvres, le mal suprême et le bien absolu. C'est par l'intelligence que la vérité arrive à l'âme ; l'intelligence est l'instrument de l'âme, celui par qui elle apprécie ou ressent le plaisir, la peine, le désir, la haine, la volonté et la connaissance. L'activité résulte de la parole, de la pensée et des mouvements du corps ; elle est entretenue par les fautes dont nous nous rendons coupables quand nous nous laissons aller à l'illusion de la vie, quand nous aimons ou quand nous haïssons : tout cela nous condamne à la renaissance, *punarutpatti*, le suprême mal, puisque cela nous éloigne du bien suprême, *mukti*, qui est aussi la délivrance, *môkcha*, ou comme on l'appelle en tamoul le gain, *pêr'u*, la demeure idéale, *vîdu*. Cependant la certitude peut être obtenue de quatre façons, par la perception des sens, par la déduction logique, par la comparaison, enfin par le témoignage d'autrui.

II. Les philosophes qui se rattachent à l'école de Kanâda, sur lequel aucun détail personnel ne nous a été transmis, suivent le système *Vâiçêchika* « division minutieuse », qu'on peut considérer comme dérivé du Nyâya, mais ils prétendent pousser leurs recherches plus loin que dans ce dernier système. Ils se proposent d'analyser les sept *catégories* primordiales, c'est-à-dire la substance, la qualité, l'activité, l'universel, le particulier, la cohérence, la non-existence. Il y a par exemple sept substances : la terre, l'eau, la lumière, l'air, l'esprit (tous les cinq atomiques et éternels quant à leur composition intime), le temps et l'espace (éternels mais non atomiques). Les atomes sont des corpuscules incommensurables, jouets éternels de la force invisible qui coexiste avec eux ; trois atomes forment une molécule perceptible. L'âme humaine est distincte mais infinie, c'est-à-dire qu'elle est répandue dans tout l'univers

mais qu'elle manifeste son existence seulement dans le corps qui lui est assigné. Le but à atteindre est la cessation de cette manifestation de l'âme; il faut la libérer de la matière qui l'obscurcit, car l'idéal, le bien suprême, l'infini, c'est la pure lumière. Au point de vue cosmogonique et religieux, Kanâda ajoute que cette pure lumière est Dieu, toujours et parfaitement heureux, essentiellement sage, tout-puissant et irrésistible. Sa forme visible est la lumière accessible à nos sens, qui procède de la pure lumière; quand le désir de la création se produisit dans la pensée divine, la lumière donna naissance aux eaux d'où procédèrent les innombrables mondes qui flottaient à leur surface sous la forme d'œufs. Dans ces œufs primordiaux, il y avait un liquide sur lequel était étendu *Vichnu*, du nombril duquel sortit un lotus d'où naquit Brahmâ. C'est Brahmâ, qui, suivant les ordres des dieux, a organisé les mondes avec son esprit d'une part, avec les atomes élémentaires de l'autre.

Gâutama enseignait déjà que le monde sensible est formé d'atomes indivisibles, éternels et inanimés qui ont été coordonnés par l'être suprême, l'âme universelle, ou, comme on l'a dit en Europe, par le Grand Tout. L'âme humaine a deux formes, deux états, celui de *paramâtmâ* « âme suprême, infinie » et celui de *djîvâtmâ* « âme vivante, limitée ».

Kanâda n'a garde d'oublier cette distinction de l'âme considérée dans sa nature absolue et dans ses relations avec la nature vivante. Il enseigne également qu'il faut distinguer l'âme et l'esprit, l'esprit et le corps, théorie commune à la plupart des philosophes de l'Inde : l'esprit, *manas*, est un organe matériel spécial, mais invisible et séparé, qui accompagne l'âme et préside à ses communications avec la matière. En résumé le système Nyâya et le système Vâiçêchika tendent au dualisme, puisque, outre le *paramâtmâ*, l'âme universelle suprême et indivisible, ils admettent l'existence

éternelle d'atomes qui sont au contraire le dernier terme possible de la division.

III. Le dualisme était nettement affirmé par Kapila, un sage du royaume d'Aoude que la légende fait vivre plusieurs siècles avant J.-C. et qui inventa le système appelé *Sânkhya* « la synthèse ». Kapila admet que rien ne se produit de rien, mais l'observation lui révèle l'existence éternelle de deux principes infinis et sans cause : *prakrti*, l'imparfait, le complexe, l'apparent, pour ainsi dire « la nature » et le moteur, l'âme individuelle, *purucha* (proprement « le mâle »). La *prakrti* est constamment en œuvre pour le *purucha;* elle a développé successivement, par émanations, l'un de l'autre, vingt-trois principes secondaires (vingt-cinq avec l'âme et la nature). Les sept premiers principes secondaires sont l'intelligence, *mahat,* d'où procède la conscience, *ahankâra.* qui a produit les cinq *tanmantras* « éléments subtils ». Les seize autres sont les produits de ceux-là; ce sont les cinq éléments (éther, air, feu, eau, terre), et les onze organes (*indriya*) dont un organe de l'âme (esprit, *manas*), cinq organes des sens (oreille, peau, œil, nez, langue), et cinq organes d'action (larynx, main, pied, anus, parties sexuelles). La *prakrti* se décompose elle-même en trois éléments : pureté, activité, inertie, tandis que le *purucha* (l'âme) est unique. L'âme jouit de la création comme un infirme porté par un aveugle use du sens de la vue ; elle peut être impressionnée de trois façons : agréablement, désagréablement, indifféremment. Les impressions désagréables sont de trois sortes : celles qui sont intrinsèques, maladies, douleurs morales ; celles qui sont extrinsèques ; celles qui sont d'origine métaphysique ou météorologique. La nature est proprement l'état d'équilibre entre la vérité (*sattva*), la passion (*radjas*) et l'obscurité (*tamas*) ; elle crée spontanément comme la vache donne son lait, comme le lait donne son

beurre. Les âmes sont égales, illimitées, distinctes. Le but de la science pure, c'est-à-dire de la connaissance exacte des vingt-cinq principes est la libération des âmes des liens qui les rattachent à la nature, et cette science peut être atteinte par la certitude résultant de la sensation, de la déduction logique ou de la preuve testimoniale. Le lien entre l'âme et la nature, entre le *purucha* et la *prakrti*, n'est d'ailleurs qu'apparent; ce lien n'existe que dans l'imagination (*tchitta*), c'est une erreur d'expression, c'est comme la teinte rose que prend un morceau de cristal quand il se trouve dans le voisinage d'une rose. La reconnaissance de cette erreur, la libération, met un terme aux épreuves de l'activité, aux effets du bien et du mal. On a désigné sous le qualificatif d' « athée » (*nirîçvara*) le système de Kapila, parce qu'il ne mentionne nulle part un être suprême et ramène toute chose à une essence et à des éléments matériels; c'est là, comme on dit quelquefois, la pure doctrine *sânkhya*. Il y a une école mixte qui est un mélange de ces doctrines et de celles du *yôga* qu'on regarde comme un *sânkhya* déiste (*sêçvara*).

IV. Le fondateur du yôga, Patandjali, paraît avoir vécu deux siècles environ avant notre ère. Le *yôga* « combinaison, réunion » admet une âme suprême (*purucha*) antérieure et supérieure à la matière (*prakrti*). Cette âme suprême réside dans le soleil et aussi, sous des manifestations isolées, dans le cœur de chaque homme; le but de la sagesse doit être de réunir à l'âme suprême solaire ses émanations habitant nos cœurs. Le *yôga* prétend enseigner le moyen de faciliter la réunion des âmes individuelles à l'âme suprême, universelle. Ce moyen, c'est la destruction de l'ignorance et du mal par la science et par la pénitence, les austérités et les prières; et surtout par la méditation, la cessation volontaire de la pensée, l'extase. La méditation fait voir que les éléments, dont on arrive à éviter les influences, sont au fond

identiques et sans différences essentielles entre eux; quand on l'a compris, on est dégagé de l'illusion (*mâyâ*) des sens et, en concentrant de plus en plus son attention sur l'âme universelle, on arrive à détruire en soi toute idée de personnalité et d'individualité. Ce système a pour adeptes la plupart des *yôgis*, pénitents qui se rattachent aux sectes religieuses çivaïstes; nous y reviendrons.

V. Djâimini et ses disciples, c'est-à-dire l'école de la *Mîmânsâ* « étude, recherche », sont comme Patandjali et toute l'école yôga, plutôt des précepteurs religieux que des philosophes. Ce sont en quelque sorte des pères de l'Église, des commentateurs ou des docteurs inspirés. En quelque sorte, ai-je dit, car pour l'adepte de la Mîmânsâ, la religion n'est que le Vêda lui-même et le but de la science est la découverte du devoir sous l'expression parfois difficile à saisir du texte sacré. Le Vêda est éternel et n'a été révélé par aucun être; qu'il existe une individualité supérieure, peu nous importe puisque nous n'avons point affaire à elle. Ce qui nous préoccupe, c'est le Vêda que nous avons sous les yeux. Ces positivistes antiques allaient jusqu'à croire à l'éternité du son; une fois émis, le son ne cesse jamais de retentir bien qu'il ne devienne sensible à nos organes qu'accidentellement et d'une façon temporaire. La méthode consiste à prendre le texte vêdique, à en établir les difficultés, à chercher les doutes qu'il a inspirés, à examiner la valeur des solutions proposées, à trouver enfin la vraie solution par un procédé de raisonnement spécial.

Djâimini paraît être moins ancien que Patandjali; c'était, dit-on, un jeune homme de petite taille, au teint clair, qui vivait de la charité publique à Nîlavata-mûla. Il était né à Dvâita-vana. Son père et son fils sont regardés comme les auteurs de certains livres classiques; quant à lui, il n'a laissé que des *sûtras* exposant sa doctrine. On compte du reste

vingt-six ouvrages fondamentaux sur la philosophie *Mîmânsâ*. Cette école s'appelle encore *pûrva mîmânsâ* « étude ou recherche primitive ». Le vêda comprend en effet trois parties, dont la première, *karma kânda* « partie pratique », préoccupe seuls les adeptes de Djâimini. Cette partie est proprement le texte des hymnes, la *samhitâ;* on ajoute à son étude celle des *brahmanas*.

Pour les disciples de Djâimini, pour les membres de l'école de la Mîmânsâ, l'univers est éternel, sans commencement, sans fin; la création, la conservation, la destruction ou plutôt le renouvellement des choses, sont le pur effet des actions, du mérite ou du démérite. Les images des dieux sont des figures destinées simplement à venir en aide au dévôt à lui préciser l'accomplissement de ses devoirs; peu importe la nature et la forme du culte; le but est l'absorption finale dans l'absolu. Mais tant qu'il y aura de l'activité, il y aura des renaissances, et il y en aura éternellement; ce monde est pour ainsi dire le théâtre où cette activité se manifeste. Les conséquences en sont inévitables; elles accompagnent l'âme individuelle comme l'ombre suit l'oiseau, et apparaissent dans la vie prochaine. L'homme est conduit par ses actions privées comme l'éléphant par le crochet que son cornac lui met à l'oreille.

VI. Le système *vêdanta* est dit aussi *uttara mîmânsâ* « dernière étude », étude de la dernière partie du *vêda*, les *upanichads*. Quant au mot *vêdanta*, il vient de *vêda* et de *anta* « fin, terme » et peut ainsi vouloir dire « fond extrême du vêda ». Ce système, a dit-on, pour fondateur Vyâça, personnage un peu imaginaire et fantaisiste qui est censé l'auteur des ouvrages fondamentaux de la littérature classique de l'Inde ancienne.

On l'appelle quelquefois *sarîraka mîmânsâ* « étude de l'âme corporelle ». Le système diffère du *Sânkhya* en ce qu'il

est unitaire et non dualistique ; du *Nyâya* en ce qu'il regarde l'univers comme émané d'une source unique supérieure et non pas comme l'un des objets de la connaissance ; et de la *Mîmânsâ* en ce qu'il est plus philosophique, plus abstrait et en ce qu'il tient beaucoup moins de la religion commune. Sa doctrine est dite *advâita* « non dualistique » ; l'aphorisme fondamental est en effet le suivant : *êkam êvâdvitiyam* « l'un est ensemble l'indivisible » ce qu'on explique ainsi : « il n'existe véritablement qu'un seul être, Dieu, Brahma (avec *a* final bref) ; tout procède de lui et l'existence indépendante du monde n'est qu'illusion ; l'âme n'est que Dieu lui-même, car tout est en Dieu auquel nous devons le culte le plus simple et le plus légitime ». Dieu, la pure essence universelle, est au monde apparent ce que le lin est au vêtement, l'or au bracelet, la terre au vase. Il est créateur et créature, action et acte. Il est triple dans son unité, étant l'existence, la science et la joie ; aussi le nomme-t-on *Satchtchid-ânanda* (des mots sanscrits *sat* « l'être », *tchit* « celui qui pense », *ânanda* « celui qui se réjouit »). Mais il est indivisible, indivisé, inerte, insensible, inconscient, incompréhensible et incompris, immuable, sans commencement ni fin. Par un phénomène qu'il ignore, se détachent de lui pour sa seule distraction le monde physique et les âmes individuelles, les *djivâtmâ*, qui s'échappent de lui comme les étincelles s'échappent innombrables d'un feu ardent.

L'âme est par conséquent éternelle, sans commencement ni fin puisqu'elle est la substance même de Dieu, et puisqu'elle est comme telle infinie, immortelle, intelligente, consciente, véridique. Sa séparation de Brahma est la cause de son ignorance qui consiste à croire à l'existence indépendante du monde : c'est ainsi que dans l'ombre une corde nous apparaît comme un serpent ; et cette ignorance a le double pouvoir d'envelopper et de projeter. Dans cette Ilu-

sion, l'âme est en effet sujette à s'envelopper des vicissitudes mondaines diverses, qui sont le plaisir, la peine et les autres manifestations de l'activité. D'autre part, la projection la conduit au quatrième des états dont elle est susceptible : veille, rêve, sommeil sans rêve, pure intelligence, et l'y maintient. La pure intelligence de l'âme isolée cause l'obscurité d'où se produisent les cinq éléments subtils : *éther*, substratum du son ; *air*, produit de l'éther, substratum du tact ; *lumière*, produit de l'air, substratum de la couleur ; *eau*, produit de la lumière, substratum du goût ; et *terre*, produit de l'eau, substratum de l'odorat. Ces cinq éléments donnent à leur tour naissance : 1° aux dix-sept corps subtils, *linga-çarîra* (*linga* « signe, marque », *çarîra* « corps »), savoir : les cinq organes inactifs des sens, les deux organes de la pensée (*buddhi* « intelligence » et *manas* « perception »), les cinq organes actifs des sens (bouche, etc.), et les cinq souffles vitaux (expiration, inspiration, souffle digestif, souffle sécréteur, souffle excréteur) ; 2° aux cinq éléments grossiers qui sont une altération matérielle des cinq éléments subtils ; ce sont ces cinq éléments grossiers qui constituent le monde visible et les objets tangibles, les êtres qu'on y rencontre.

L'âme, unie à un corps, vit sous une série d'enveloppes, comme l'oignon sous ses diverses tuniques ; on en compte quatre : *buddhi*, *manas*, les souffles vitaux des cinq organes d'action qui forment l'*âme intérieure* ou subtile, seule susceptible d'être réunie à Brahma ; et l'*âme extérieure*, formée des éléments grossiers dont l'ensemble constitue le corps apparent de Brahma. Le but de la philosophie est d'apprendre à l'âme la vérité, de rompre ses enveloppes factices, de faire cesser l'illusion générale et de lui apprendre que Dieu est tout et qu'elle-même n'est autre chose que Dieu. On n'arrive à la libération absolue que par la connaissance

complète, nette et précise, de la doctrine vêdanta; ni les sacrifices, ni les austérités, ni les prières ne sauraient suffire pour y atteindre. Ces actes, certainement méritoires d'ailleurs, ne peuvent amener qu'une libération temporaire, soit pendant la vie même (et alors on peut accomplir certains actes merveilleux : évocation des ombres des ancêtres, transport corporel instantané à de grandes distances, etc.), soit après la mort (et alors l'âme va se reposer pendant un temps plus ou moins long dans un des paradis célestes).

Le *néo-vêdantisme* prétend même que le monde n'a pas d'existence apparente et n'est qu'illusion ; la vieille doctrine se contentait d'affirmer que le monde, réel ou non, n'était pas la vérité pure. Le *vêdantiste* moderne observe certains devoirs et accomplit certaines pratiques dont ne parlent point les anciens textes; il s'efforce de ne faire du mal à aucun être sensible, de ne jamais dire que la vérité, de ne pas voler, d'observer la continence, de ne point recevoir de cadeaux, de faire des pénitences, d'étudier le Vêda, de se tenir dans certaines positions pour essayer d'arrêter sa respiration, etc. Tout cela est étranger à la doctrine philosophique elle-même.

Ces six écoles, ces six doctrines, ces six « sciences » *çâstras*, comme disent les Indiens, sont vraiment « classiques ». Mais il est en beaucoup d'autres; il est beaucoup d'autres théories, mixtes et intermédiaires, les unes anciennes, les autres modernes. Parmi les plus anciennes on peut citer celle qui est exposée dans le célèbre poème sanscrit connu sous le nom de *Bhagavad-gîtâ* « le chant du bienheureux »; il est censé faire partie de la grande épopée le *Mahâbhârata*. Deux armées sont en présence; Dieu, incarné en *Krchna*, conducteur de char, se manifeste à son maître Ardjuna, l'un des chefs, et lui révèle la pure doctrine. Ardjuna s'inquiétait à la pensée qu'il allait verser le sang des rois, ses parents :

« Fais ton devoir », lui dit le dieu, « car avant tout il faut accomplir l'œuvre de sa caste ; et tu es *kchatrya*, tu es de la caste des guerriers. Et, du reste, ces corps que tu dois tuer sont essentiellement temporaires et périssables ; ils passent et finissent, tandis que les âmes éternelles et immuables ne passent et ne finissent point. Elles changent de corps de même que l'homme rejette de vieux vêtements pour en prendre des neufs ; et elles feront ainsi jusqu'à ce qu'elles soient, par la destruction de l'activité, devenues indifférentes à tout ce qui n'est pas l'absolu. Mais cette indifférence n'est pas l'inaction ; il faut accomplir l'œuvre que la position obtenue sur cette terre impose, il faut remplir son devoir social, tout en sachant que le profit en est médiocre, tout en étant indifférent au mérite des œuvres terrestres, tout en aspirant à l'absolu ». L'auteur s'étend ensuite sur l'utilité et la nécessité des pénitences pour arriver à la destruction de l'individualité : la méditation, la concentration de la pensée révélera l'idée de l'unique universel dont chaque âme immortelle et vagabonde est une émanation tendant sans cesse à s'y réunir. De cet être suprême, parfait, infini, illimité, est également sortie la nature matérielle ; mais cette distinction de la nature et de Dieu est une pure illusion ; c'est par ses trois éléments matériels, le pur, l'actif et l'inerte, que la nature méconnaît son origine. C'est pourquoi l'assistance divine qui peut être obtenue par la prière, est indispensable pour arriver, dans une des vies futures qui nous menacent, à dissiper peu à peu l'illusion des sens et à acquérir la juste connaissance du but suprême. Cette doctrine est, on le voit, nettement « éclectique ».

Comme conclusion à cette rapide revue des subtilités métaphysiques de la scolastique indienne, nous ferons remarquer l'accord de tous les systèmes quant au but final, et par conséquent quant à la morale que doivent pratiquer les

sages. Le suprême bonheur est l'absorption dans l'être unique éternel, l'âme universelle, toujours inerte et incapable de sentiments, qui est la vie pure puisqu'elle ne vit pas, la pensée pure puisqu'elle ne pense à rien de particulier, et la joie pure puisque rien ne la réjouit, ne l'émeut ou ne la trouble. Il faut arriver à la destruction de l'individualité constituée par la connaissance; et comme la naissance est commandée par l'action, il faut éviter avec un soin jaloux et le bien et le mal, et s'anéantir dans la contemplation de l'idéal absolu.

Voilà du moins la théorie. Mais, en fait, les Indiens ont vécu et vivent dans les mêmes conditions que les autres hommes. Quelle société d'ailleurs pourrait, je ne dis pas s'accommoder de telles doctrines, mais seulement les admettre? Ce ne peut être que des spéculations agréablement caressées par un petit nombre d'esprits d'élite, très orgueilleux de leur indiscutable supériorité et fort dédaigneux du vulgaire. Sans les castes, il n'y aurait eu dans l'Inde ni savants, ni philosophes. La vraie doctrine, écrite du reste en sanscrit, langue purement littéraire et souvent incompréhensible à la masse de la nation, ne peut être acquise que par les brahmes; ceux-ci seuls sont les précepteurs des autres castes. Le vâiçya et le sûdra recevront quelques bribes de la science; le kchatrya pourra lire le Vêda mais sous la direction éclairée du prêtre. Les lois de Manu condamnent sévèrement « celui qui, sans en avoir reçu la permission, acquiert par l'étude la sainte écriture ». L'Église catholique interdit de même la lecture de la Bible.

Pourtant le Code de Manu, livre d'une portée pratique journalière, commence et finit par l'exposé des doctrines philosophiques orthodoxes, si l'on peut s'exprimer ainsi. Les âmes des hommes qui ont commis de mauvaises actions prennent un corps destiné à être soumis aux tortures de

l'enfer; et quand ces peines ont été subies, ce corps se dissout et l'âme reprend sa course à travers les corps terrestres. Les âmes des gens de bien vont de la même façon pour un temps dans le paradis céleste. En sortant de l'enfer, le meurtrier d'un brahme devient chien, âne, oiseau ou même paria; l'ivrogne renaît sous la forme d'un insecte; l'incestueux sous la figure d'un végétal ou d'une bête féroce, etc. Dans l'enfer, ils auront déjà subi les supplices suivants : ils auront été dévorés par des corbeaux, ils auront avalé des mets brûlants, ils auront été mis dans le feu « comme les vases du potier », ils auront eu froid; ils auront souffert de l'extrême chaleur, etc. Pour atteindre le but suprême, il faut faire de bonnes œuvres désintéressées, il faut honorer son maître spirituel, dompter les organes des sens, connaître et étudier les *Védas*, comprendre Dieu, et arriver par là à la connaissance de l'âme suprême. Cette connaissance, ainsi qu'il a été déjà dit, est réservée seulement aux brahmes et encore pas à tous, mais seulement à ceux dont le temps est arrivé, à ceux que leurs bonnes actions passées ont fait renaître dans la condition heureuse du brahme parfaitement pur, sage, éclairé.

Pour être du nombre des privilégiés, il fallait passer par une assez longue série d'épreuves. C'était comme une franc-maçonnerie absolument mystérieuse, avec des degrés successifs d'initiation. Les hommes des trois castes supérieures, leur éducation terminée, recevaient, dans une cérémonie appelée *upanâyana* « initiation », le cordon sacré, le triple fil de coton pour les brahmes, le simple fil de chanvre pour les guerriers et de laine pour les marchands. Ils prenaient le nom de *dvidja* « deux fois né ». C'était comme un certificat de capacité. Mais, tandis que le kchatrya et le vâiçya, libres désormais de faire la guerre ou de cultiver les champs, ne pouvaient plus travailler à s'instruire; le jeune brahme com-

mençait au contraire son éducation. Il devenait *brahmatchâri* « futur brahme » et se mettait sous la discipline d'un maître (*âtchârya*), d'un directeur spirituel (*guru*). Chaque brahme devait en outre passer par trois autres états, trois autres grades, si l'on veut, ceux de *grhastha* « maître de maison, pater familias », de *vanaprastha* « anachorète, habitant du bois », et de *bhikchu* « mendiant » ou *sannyâsi* « celui qui pratique le renoncement ». Depuis la conception jusqu'au mariage, il avait dû s'accomplir autour du futur *brahmatchâri* douze cérémonies purificatoires. L'*upanâyana*, qui en était une, se faisait d'ordinaire à huit ans pour les brahmes, à dix pour les kchatryas, à douze pour les vâiçyas.

Voici comment se fait encore de nos jours l'*upanâyana*. Le jeune brahme de sept, huit ou neuf ans, est instruit et préparé longtemps à l'avance. Son père a choisi le mois, la semaine, le jour, l'heure et la minute que la consultation des astres a indiqués comme les plus convenables ; il a fait de grandes provisions de riz, de légumes, de lait caillé, de beurre, de cocos, de feuilles de bétel et de vêtements neufs ; il s'est procuré un vase de cuivre et des vases de terre qui n'ont encore jamais servi ; il a invité pour le jour fixé tous ses parents et ses amis sans exception ; enfin il a réuni un grand nombre de petites pièces de monnaie d'argent. Il a également purifié sa maison dont il a décoré les murs intérieurs de larges lignes verticales de peinture rouge. Le brahme *purôhita*, prêtre domestique, officiant de détail (anciennement le *purôhita* était le sacrificateur ; le sens propre du mot est « préposé », placé devant, *hita puras*) entre le premier dans la maison, apportant l'herbe sacrée *kusa* ou *darbhâ* « poa cynosuroides ou saccharum spontaneum » et tout ce qui est nécessaire à la cérémonie ; il invoque le dieu de la maison et récite un *mantra* « prière, formule pieuse ». Le jeune brahme a eu la tête rasée, à

l'exception d'une touffe de cheveux au sommet du crâne; on lui enduit la tête d'huile, on lui frotte le corps de safran, on le met au bain; on l'habille d'un vêtement de soie, et on le fait asseoir au milieu de l'assemblée. Des hymnes de prières aux dieux, des chants de louange en l'honneur du néophyte précèdent le banquet qui termine la première journée.

Le lendemain matin, les mêmes personnes invitées de nouveau reviennent à la maison du récipiendaire. Celui-ci est frotté, baigné, décoré comme la veille. Assis entre son père et sa mère, sur trois tabourets, dans la galerie couverte qui est devant la façade de la maison, il assiste aux dix sacrifices offerts au feu qu'on a allumé dans un vase de terre. Un repas réunit encore les assistants.

La cérémonie ou si l'on veut la fête dure plusieurs jours; dès lors le nouveau *brahmatchâri* ne doit plus quitter son cordon. Ce cordon est appelé *djanivâra* « signe de naissance » ; il coûte fort cher, mais les pauvres trouvent toujours le moyen de l'acheter, car, pour les aider à se le procurer, la contribution des fidèles est obligatoire : c'est un acte de piété méritoire. Il doit être fait avec beaucoup de soin, et suivant des prescriptions rituelles minutieuses. Le coton dont il est formé doit avoir été cueilli par un brahme; il doit égament n'avoir été préparé, filé et tressé que par un brahme et il faut qu'il n'ait été exposé à aucune souillure.

Le *brahmatchâri* doit étudier le Vêda dans la maison de son maître qu'il doit servir et respecter. Il doit se lever quand celui-ci se lève, marcher quand il marche et s'asseoir, plus bas que lui, quand il s'assied. Il doit, après en avoir reçu la permission de son maître, se nourrir des aliments qu'il a obtenus de la charité publique. Il doit se baigner dans l'eau même où s'est baigné son précepteur. Il doit saluer le soleil le matin et le feu le soir. Il faut que chaque matin il apporte

et prépare l'eau, le bois et tout ce dont on peut avoir besoin dans la maison pendant la journée.

Il y a peu d'exemples d'une oligarchie cléricale mieux organisée et mieux entendue. Le *sannyâsi*, n'attendant plus que la mort, indifférent à tout, sans affections, être inutile et vénéré, reçoit sa nourriture de la pitié, ou mieux, de la piété publique. L'anachorète, tout en préparant son salut, tout en travaillant à détruire en lui-même l'activité, instruit les aspirants, médite, compose, dicte à ses disciples de hautes fantaisies philosophiques à la portée des rares privilégiés. Le *grhastha*, qui se fera anachorète quand ses fils seront établis ou que sa femme sera morte, reste dans la vie séculière, conseille les rois et préside au culte populaire, à la religion officielle. Ainsi procèdent les philosophes des six sectes orthodoxes, pratiquant dans le monde une religion fort inférieure à leurs doctrines. Ceux qui ont osé rêver la simplification du culte, la vulgarisation de la science, l'accord de la théorie et de la pratique, sont de méprisables hérétiques : tel est le cas des *Bouddhistes*.

Qu'était-ce donc que la religion officielle, le culte public brahmanique ? Si l'on cherchait à s'en rendre compte par l'étude des faits contemporains, on se trouverait grandement embarrassé. La religion indienne moderne se présente, en effet, avec un tel caractère de particularisme, qu'il paraît impossible d'y reconnaître une doctrine générale et commune. Chaque caste a sa divinité spéciale, j'allais dire son patron, dont la fête est célébrée à une époque précise, en grande pompe. Chaque village a de même sa fête, sa pagode consacrée à un dieu particulier qu'il n'est point aisé au premier abord de faire entrer dans le cadre général de la mythologie indoue. Toutes ces divinités locales ont leurs légendes, leurs miracles, leurs attributs spéciaux : nous pourrions citer de nombreuses guérisons à rendre jalouses les vierges

de Lourdes et de la Salette, et l'on pourrait raconter mainte histoire de statues oubliées miraculeusement reparues et ne voulant point quitter la place. Les dévots vénèrent d'ailleurs en commun certains dieux; tout le monde salue l'image de Gaṇêça au premier carrefour venu, de même qu'à Rome on saluait le Terme ou le Priape du champ voisin. Enfin on respectait, on priait parfois le dieu d'un village autre que le sien, en raison de ses facultés spéciales et on organisait dans ce but des pèlerinages de famille. La vierge du Pilier, à Saragosse, ne nuit point à celle du Lait, à Valence; et de même que S. Benoît est « l'avocat » de la rétention d'urine ou Ste Polonie « l'avocate » des maux de dents, la déesse Mâriyamman des Dravidiens méridionaux est la dispensatrice redoutée de la petite vérole. La religion est d'ailleurs d'une pratique facile; quelques aumônes, de nombreux dons aux prêtres ou aux pagodes, la récitation de certaines formules, la célébration de la fête locale où l'image du dieu couverte de guirlandes parfumées est traînée sur un char gigantesque par les fidèles de bonne volonté au milieu des bayadères qui chantent et dansent, l'observation de certaines coutumes aux naissances, aux mariages et aux décès, l'abstention de nourriture animale, et quelques autres observances supertitieuses traditionnelles, voilà toute la religion du peuple. Comme les Romains, les Indiens ne comprennent pas le repos obligatoire du dimanche si cher aux Anglais: ils se reposent le plus souvent qu'ils peuvent, dès qu'ils ont leur nourriture d'un jour assurée. Ne les interrogez point sur la trinité ou sur Brahmâ; c'est à peine s'ils en savent les noms. Des musulmans ne m'ont-ils pas dit qu'ils adoraient Ali! et combien de nos paysans ont plus de foi à S. Pierre ou à S. Joseph qu'à Dieu le père ou à Dieu le S. Esprit!

L'humanité a procédé partout de la même façon, et partout la religion, en dépit des théoriciens de mauvaise hu-

meur, s'est vulgarisée par voie d'adaptation et de tolérance. Le brahmanisme s'est incorporé toutes les superstitions locales, toutes les légendes régionales; il s'est inspiré, suivant le temps et les lieux, de tous les systèmes philosophiques et de tous les intérêts matériels. En se répandant sur toute l'Inde, il s'est contenté de débaptiser ou plutôt de rebaptiser telle personnalité qu'on adorait ou qu'on redoutait dans tel endroit, et qui n'a rien perdu de sa puissance en devenant une simple incarnation de Vichnu ou de Çiva, ou une manifestation de quelque divinité secondaire.

La part faite aux coutumes locales consiste soit dans le rôle attribué aux gens du lieu, comme à Madras par exemple, lorsque dans la fête de la déesse locale *Egattâl* « l'unique mère? » c'est un paria (un proscrit, un impur, un *out-cast*) qui a l'honneur d'attacher au cou de l'idole le *tâli*, collier nuptial; soit dans l'emprunt de croyances et de coutumes indigènes : le culte des démons ou mauvais esprits, les sacrifices humains, le culte des serpents, celui du *linga*, etc., primitivement étrangers à la religion vêdico-brahmanique.

Nous reviendrons sur le *linga*, en parlant des sectes çivaïstes; quant aux serpents, leur culte est général dans l'Inde et surtout dans la partie méridionale de la péninsule. On y rencontre très souvent, au bord d'un étang ou d'un cours d'eau, au pied d'un multipliant, des serpents capelles sculptés, la tête dressée, sur une pierre; quelquefois on y voit l'image de deux serpents enlacés l'un avec l'autre; d'autres fois encore, les serpents ont plusieurs têtes; on offre à ces pierres du lait et du beurre fondu, on les oint d'huile, on les frotte de safran et on les décore de fleurs. Le serpent vivant est encore plus vénéré; les femmes stériles surtout — et il convient de remarquer les relations étroites qui existent entre le culte du serpent et les superstitions phalliques —

les recherchent pour leur présenter respectueusement des œufs, du beurre et du lait.

Les sacrifices humains s'accomplissent encore, paraît-il, de temps en temps, malgré la surveillance active et sévère des agents du gouvernement anglais. Les tribus sauvages, Gonds ou autres, pratiquent encore le *Méria*, *Dakki* ou *Kiddi*, c'est-à-dire l'immolation d'une victime humaine achetée ou ravie par la force, et dont le sang répandu doit, dit-on, donner la fertilité à la terre. On a rattaché ces cérémonies au culte de *Kâli*, femme de Çiva, dont nous parlerons plus loin. L'asso-sociation des *Thags* « voleurs », ces étrangleurs de l'Inde, dont nos romanciers ont abusé sous la détestable orthographe anglaise *thug*, n'était au fond qu'une secte religieuse. C'est aux mêmes superstitions que se rapportent les *satis* (orthographe anglaise trop vulgarisée *suttee*) aujourd'hui impitoyablement proscrits et pourtant encore accomplis parfois; on sait qu'on appelle ainsi la cérémonie par laquelle une veuve se brûle avec le cadavre de son mari. Le sens propre du mot *satî* est « la femme sage, vraie, vertueuse ». Mais on a fait remarquer que rien, dans les lois de Manu, ne prescrit ce sacrifice que les Hindous orthodoxes justifient par des textes sacrés relativement modernes et d'ailleurs controversés.

J'ai donné, dans le chapitre précédent, quelques détails sur la « démonolâtrie » de certaines tribus de l'Inde. Mais pour en revenir au brahmanisme classique, les indianistes reconnaissent entre le vêdisme, le vieux brahmanisme philosophique, et la religion moderne, une période de transition, une longue période caractérisée par les œuvres littéraires connues sous le nom de *purânas*. Le cycle des purânas commence en réalité avec les deux grands poèmes connus sous le nom de *Mahâbhârata* et de *Râmâyâna*, attribués le premier au Vyâça compilateur des Vêdas, le second à un sage

poëte nommé Vâlmiki, qui vivait vers le v[e] siècle avant notre ère, à Tchitrakûta, dans le Bandelkhand, au sud de la rivière Djumna. Le Râmâya*n*a qui contient 24000 distiques, raconte la vie de Râma, prince de la race solaire et roi d'Aoude, une des incarnations de Vich*n*u dont nous reparlerons plus loin. Le Mahâbhârata, composé de 220 000 vers et dont la *Bhagavadgîtâ* n'est qu'un chapitre, est le récit des luttes entre les divers princes de la race lunaire, rois de Hastinâpura, l'ancienne Delhy. Ces épopées sont pleines de légendes et d'allusions mythologiques que les *purânas* « antiquités, vieilles histoires » ont ensuite reprises, commentées, développées, modifiées. Il y a dix-huit purâ*n*as classiques. Certains écrivains admettent en outre dix-huit sous-purâ*n*as, mais beaucoup de ceux-ci ne sont pas connus; en revanche un grand nombre d'ouvrages mythologiques, dans toutes les langues de l'Inde, portent le titre de *purânas* et ne figurent point dans les listes. Il y en a de tous les âges et on en fait encore de nos jours. Ce qui caractérise un *purâna*, c'est qu'il doit traiter principalement de cinq choses : la cosmogonie primitive, les créations secondaires, la généalogie des dieux et des patriarches, le règne des rois divins appelé *Manus*, enfin l'histoire d'un ou de plusieurs princes des races lunaire et solaire. Les purâ*n*as ont invariablement la forme d'un dialogue où un disciple interroge brièvement son maître qui lui répond en lui exposant toute une théorie ou en lui racontant toute une série de légendes. Les purâ*n*as contiennent le développement de la vieille doctrine panthéiste, mais en considérant surtout les manifestations accidentelles de l'absolu sous la forme de dieux suprêmes, et en étudiant spécialement quelqu'une des personnalités divines ou semi-divines qui en sont issues. Les lois de Manu appartiennent, littérairement et religieusement, au cycle des purâ*n*as.

On peut résumer ainsi qu'il suit la cosmogonie orthodoxe.

Le monde était dans un état de dissolution complète (*pralaya*, mot qu'on a rendu par « déluge »), lorsque l'être incréé, unique, l'âme universelle, le Seigneur existant par lui-même, s'avisa de le rendre perceptible. La *prakrti* ne pouvait être découverte, devinée, ni révélée, lorsque le Seigneur déploya sa splendeur et fit apparaître le monde. Il produisit d'abord les eaux dans lesquelles il déposa un germe qui devint un œuf brillant comme l'or. Dans cet œuf l'être incréé, *Brahma* (*a* bref, neutre) « l'émanation, le produit », prit naissance, et apparut, sous la forme de *Brahmâ* (*â* long, masculin), père et créateur de tous les êtres: aussi l'a-t-on surnommé *Hiranyagarbha* « issu de la matrice d'or ». Au bout d'une année divine (c'est-à-dire de 3.110.400.000.000 années humaines), par sa pensée seule il divisa l'œuf en deux parties dont il forma le ciel et la terre; au milieu il mit les airs, les huit points cardinaux (nord, nord-est, est, sud-est, etc.) et les eaux. Il produisit les sentiments, les qualités, les éléments, causes éternelles des manifestations d'âmes individuelles. Puis, il se divisa en deux parties, l'une mâle et l'autre femelle, dont l'accouplement engendra *Virâdj*, le grand *Manu*. Manu après avoir pratiqué les austérités les plus pénibles créa dix sages éminents, *Maharchis* : Marîtchi, Atri, Angiras, Pulastya, Puhala, Krtu, Dakcha ou Pratchêtas, Vaçichta, Bhrgu et Nârada. Ces dix saints créèrent à leur tour successivement sept Manus secondaires (Svâyambhuva, Svarôtchicha, Auttami, Tâmasa, Râivata, Tchâkchucha et Vâivasvata), les dieux, les hommes, les animaux et tout le reste du monde matériel. La durée de la création est immense : entre la manifestation du monde et sa dissolution, il s'écoule un *kalpa*, un jour de Brahmâ; entre sa dissolution et sa création nouvelle (car les créations et les dissolutions sont infinies et innombrables), il s'écoule une nuit de Brahmâ, égale en durée au jour divin. Chaque *kalpa* se divise en

quatorze *manvantaras*, périodes pendant chacune desquelles le monde est dirigé par un *manu* et chaque *manvantara* est divisé en quatre âges précédés et suivis d'une aurore et d'un crépuscule : le premier est le *krtayuga* « âge parfait », il compte 4000 années célestes de 360 années terrestres chacune, ou 1.440.000 années vulgaires, précédées d'une aurore de 400 ans (14.400) et suivies d'un crépuscule de 400 autres années (encore 14.400), soit en tout 1.728.000 années humaines de 360 jours; le second, *trêtayuga* « âge du sacrifice », comprend en tout 1.296.000 années ; le troisième, *dvâparayuga* « âge du doute », en a 864.000, et le quatrième, *kaliyuga* « âge de la discorde », 432.000. L'année 1887 est, suivant les Indiens, la 4988e du kaliyuga du premier kalpa (c'est-à-dire du premier jour) du premier mois de la cinquante et unième année de Brahmâ. Le Manu qui nous gouverne est donc Vâivasvata, dont les quatorze successeurs n'ont pas encore été créés. Le jour et la nuit terrestres se partagent ensemble en trente *muhûrttas;* chaque *muhûrtta* en trente *kâlas;* chaque *kala* en trente *kâchtâs;* et chaque *kâchtâ* en dix-huit clins d'œil, *nimichas*[1]. Chaque mois lunaire des hommes vaut un jour et une nuit des *pitr* « pères, ancêtres, mânes » : la quinzaine éclairée est leur jour où ils se meuvent et agissent; la quinzaine obscure est leur nuit où ils se reposent.

Chacun des êtres a son rôle, son séjour, ses attributs; chaque chose créée a son emploi défini. Les castes sont d'origine divine, car Brahmâ a fait sortir le *brahme* de sa tête, le *kchatrya* de sa poitrine, le *vâiçya* de son ventre et le *sûdra* de ses pieds.

Les principaux dieux du panthéon brahmanique sont des personnalités déjà mentionnées dans les Vêdas ; toutefois,

1. D'autres divisions sont plus minutieuses : on divise le jour entier en 30 muhûrttas, le muhûrtta en 12 kchanas, le kchana en 30 kâlas, le kâla en 30 kâchtâs et la kâchtâ en 15 nimichas.

plusieurs ont disparu comme Mitra, conservé seulement chez les Éraniens, et Pardjanya; d'autres, au contraire, sont d'origine postérieure aux Vêdas. Je citerai seulement *Agni*, le dieu du feu, qui a deux visages, trois jambes et sept bras, dont le teint est rouge et qui a pour monture un bélier ou un bouc; — *Indra*, le chef des dieux, le roi du ciel, qui a quatre bras et quatre mains dont deux tiennent des lances, dont la troisième porte la foudre (*vadjrayudha* « arme de foudre ou de diamant »); il est blanc et a pour monture un éléphant; il habite un paradis spécial qu'on appelle *svarga;* — *Kârttikêya* ou *Skanda*, plus connu dans le Sud sous le nom de *Subrahmanya*, le dieu de la guerre, qui a six têtes et douze bras formidablement armés, et qui est monté sur un paon gigantesque; — *Kâma* ou *Manmatha*, le dieu de l'amour, qui est un beau jeune homme monté sur une perruche, armé d'un arc de canne à sucre dont la corde est formée par des abeilles (les flèches sont faites de fleurs); — *Kuvêra*, le dieu des richesses, blanc, mal conformé, couvert de lèpre, ayant à l'œil une tache jaune, ayant huit dents seulement et trois jambes, armé d'un marteau ou d'une massue et monté sur un grand cheval blanc; — *Ganêça* ou *Vinâyaka* ou *Vighnêçvara*, appelé dans le pays tamoul *Pilleiyâr* « l'enfant », dieu des sciences ou de la sagesse; il est représenté assis, avec un gros ventre, une tête d'éléphant portant une couronne, quatre bras (deux levés qui tiennent une corde et un crochet pour conduire les éléphants, deux abaissés qui tiennent un morceau de défense et un gâteau plat); — *Varuna*, le dieu de l'Océan et de la pluie, au teint clair, habillé de blanc, tenant d'une main un nœud coulant de corde et de l'autre des plantes marines, chevauchant sur un crocodile à queue recourbée; — *Vâtch*, la déesse de la parole, plus tard confondue avec la femme de Brahmâ; — *Vâyu*, le dieu du vent, qui va sur une antilope ou sur un

char ardent traîné par deux chevaux pourpres au galop ; — *Yama*, le dieu de la mort, le roi des *pitr* « mânes, ancêtres », qui est noir, qui a les yeux enflammés, qui est armé d'une massue, qui a pour monture un bœuf noir et qui est toujours accompagné de deux chiens terribles qui ont quatre yeux et les narines largement ouvertes ; — les deux *Açvins*, fils du soleil, décorés de guirlandes de lotus, dieux de la santé et de la bonne fortune. J'arrête là cette nomenclature ; il faut pourtant citer encore les êtres malfaisants, *bhûtas*, *nâgas* *piçâtchas*, *prêtas*, *vêtâla* (dragons, serpents, géants, vampires, etc.), les musiciens célestes (*Gandharvas*, *Vidyâdharas* et *Kinnaras*), les musiciens à corps d'homme et à têtes de cheval (*Kimpuruchas*), les ennemis des dieux (*Asuras*), les quatre danseuses célestes (*âpsarâs* : *Urvaçî*, *Mênakâ*, *Rambhâ* et *Tilôttamâ*), etc. Chacun de ces êtres a pris dans la mythologie commune les formes les plus fantastiques et les plus bizarres. On y retrouve la plupart des allégories vêdiques que toutes les races âryennes ont plus ou moins conservées : les *Centaures* grecs viennent par exemple du même prototype que les *Gandharvas* indiens. Un singulier exemple de perversion du sens des mythes est fourni par le mot *asura* qui, dans le système brahmanique, désigne un adversaire implacable des *dêvas*, des dieux, et qui, sous la forme *ahura*, est au contraire le nom des bonnes divinités dans la religion de Zoroastre où les *daêvas* sont des êtres malfaisants.

Parmi les fonctions assignées à ces dieux, qui sont au nombre de « trois cent trente millions », il ne faut pas oublier la surveillance des huit points cardinaux confiée à huit d'entre eux désignés en raison de cet office sous le nom de *lôka-pâlas* « gardiens du monde » : l'est, surveillé par le milan et supporté par l'éléphant Airâvata ou Himapandûra, est gardé par Indra armé de sa foudre ; le sud-est, où l'on

voit le chat et l'éléphant Pu*nd*arîka, par Agni ; le sud (lion et éléphant Mahâpadma ou Vâmana) par Yama ; le sud-ouest (chien et éléphant Kumuda) par le dieu de la lune ou par le roi Nirrti ; l'ouest (serpent et éléphant Sâumanas ou Andjana) par Varu*n*a ; le nord-ouest (rat et éléphant Puchpadanta) par Vâyu ; le nord (éléphant ordinaire et éléphant Virupâkcha ou Sârvabhûma) par Kuvêra ; et le nord-est (lièvre et éléphant Supradîba) par le dieu du soleil ou par Içâna, une des formes de Çiva. Cette terre est entre les sept mondes supérieurs ou *paradis* (des *pitr*, d'Indra, des Manus ou des dieux, des Gandharvas, des personnages illustres et sanctifiés par leur piété, des pénitents et de *Brahmâ*, le ciel supérieur) et les sept mondes inférieurs ou *enfers* (dont le dernier s'appelle *Pâtâla*). On y compte sept mers : l'Océan ou mer d'eau salée et les mers d'eau douce, de lait, de lait caillé, de beurre fondu, de jus de canne à sucre et de miel végétal.

Aux dieux ci-dessus énumérés, il faut ajouter les dieux particuliers, les *Kuladêvatas*, divinités tutélaires des familles, les *Grhadêvatas* qui protègent les maisons, et les *Grâmadêvatas* qui gardent les champs, les villes et les villages. Les *Grhadêvatas* sont ordinairement soit la pierre du seuil d'entrée, soit un pied de *tulasî*, soit un panier de riz, soit une jarre d'eau, soit une statuette de Lakchmî ou de Tcha*nd*î (une des formes redoutables de la femme de Çiva). Les *Grâmadêvatas* chassent les mauvais esprits, préservent de la famine, de l'inondation, de l'incendie ; ils préviennent les épidémies ; ils empêchent la guerre. Leur action est plutôt défensive que bienfaisante. Ga*n*êça, dont la figure hideuse se voit partout au bord des routes, a sans doute pris la place de beaucoup de ces « protecteurs » ; on lui offre des fleurs et on lui adresse des prières. Les principaux Grâmadêvatas du sud de l'Inde, dans le pays de langue tamoule, sont *Aiyanâr*

(ou *Hariharaputra*, fils de Vichnu et de Çiva féminisé), et ses deux femmes *Pûrnikâ* et *Puchkalâ*, qui sont surtout renommées pour chasser les mauvais esprits (leurs temples et leurs statues sont toujours isolés) : les passants leur sacrifient un coq ou un chevreau ou leur offrent des figurines en terre glaise représentant des chevaux; — *Mannârçvâmi*, divinité protectrice des cultivateurs de caste *palli*; — les déesses *Ellammâl* qui guérit la morsure des serpents venimeux et protège les pêcheurs; *Agadammâl*, l'une des protectrices de Madras; *Angalammâl*, *Egattâl*, etc. Accordons une mention particulière à *Mâriyammâl* ou *Mâriyamman*' « la mère de la mort » qui donne la petite vérole et les maladies contagieuses et qui peut par conséquent en guérir; elle a une affection spéciale pour la feuille du margosier, aussi a-t-on soin de mettre des feuilles de cet arbre aux portes des maisons où il y a des varioleux; elle a sept sœurs qui vivent dans la mer. Mâriyammâl a aussi un fils nommé *Kâttavarâya*, dieu de l'ivresse ou si l'on veut du vin. Citons encore *Birappa*, *Pôta*, et autres dieux vénérés par les bergers dans le Maïssour, le Décan oriental, etc.; *Pidâri*, *Bhadrakâli*, *Tchâmundâ* et autres formes ou incarnations de *Kâli*, dont je parlerai tout à l'heure. Tous ces noms sont sans doute antérieurs au brahmanisme, ainsi que ceux des prétendues incarnations de Çiva *Svakchanâtha* à Maduré, *Ekâmbara* à Kântchipura, *Tyâgarâdjâ* à Tirunallâr, etc.

Pendant que tout cet immense personnel se développait, se classait, s'organisait, d'autres conceptions prenaient naissance. Le mélange de la religion importée et des superstitions indigènes enrichissait de jour en jour la mythologie brahmanique; mais, en même temps, l'évolution philosophique se continuait et réagissait sur la religion vulgaire. On admettait dans l'être suprême une triple qualité : vie, pensée, joie, ou plutôt action, pureté, inertie. Il parut bientôt que

ces trois qualités devaient se manifester par trois apparences égales, séparées, mais pourtant uniques (car elles étaient chacune dieu) : la puissance active, la puissance protectrice, la puissance instinctive. Voilà l'idée première de la Trinité, ou, comme on dit dans l'Inde, des *tri-mûrtti* « trois formes, trois manifestations, trois personnes ». A la fin de son *Kalpa*, le créateur Brahmâ, la puissance active, s'endort pour une nuit de durée égale à ce jour. C'est alors que le *pralaya*, la dissolution, commence; tout est réduit par la puissance anti-active. A son réveil Brahmâ crée de nouveau et la puissance protectrice veille à la conservation de la création jusqu'à la fin du nouveau jour. Vichnu et Çiva furent pris pour types des deux nouvelles personnes de la trinité. Çiva, la troisième, préoccupa vivement l'imagination des pieuses gens. On le considéra de bonne heure comme terrible et redoutable, comme un destructeur insatiable; puis on associa son œuvre à la nouvelle création prochaine et l'on en fit la rénovation par excellence; plus tard encore on songea que la destruction, la dissolution, c'est simplement le retour à l'âme universelle et l'on vit dans Çiva l'éternel exemple de l'ascète plongé dans la méditation libératrice; telle est l'origine probable du Çivaïsme sur lequel nous allons revenir.

La trinité indienne a pour formule mystique la syllabe *ôm*, formée de *a*, *u*, *m*, où *a* représente Brahmâ, *u* Vichnu et *m* Çiva; suivant M. J.-C. Thomson, ces trois lettres avaient une autre signification originelle : *a* serait l'initiale d'*agni* « feu », *u* celle de *varuna* « océan, eaux », et *m* celle de *marut* « vent, air »; l'*ôm* représenterait ainsi les trois éléments supérieurs au quatrième, la terre. Rappelons les étymologies probables de *Brahmâ* (l'émané), de *Vichnu* (celui qui pénètre, qui va partout, qui est partout, et de *Çiva* (l'heureux, le bienfaisant). A la naissance de chaque homme, Brahmâ grave sa destinée sur son front par un signe mystérieux.

Un autre ordre d'idées modifia cette conception. L'activité, la puissance, se manifeste surtout dans la nature par la dualité des sexes. On attribua à chaque personne de la trinité une énergie femelle, une *çakti,* dont l'anthropomorphisme conséquent fit une épouse. Brahmâ eut *Sarasvatî,* mère des lettres; Vichnu prit *Lakchmî,* la souveraine bienveillante, patronne de la prospérité; à Çiva fut adjointe *Kâlî,* la vengeresse, ou *Yônî,* personnification de la matrice féconde, ou *Bhavanî,* la pacifique, ou *Durgâ,* la cruelle, ou *Umâ,* la beauté provocatrice, fille de la montagne (*Pârvatî*). Chacun des dieux, des êtres supérieurs ou inférieurs, fut pareillement doté d'une femelle semblable à lui : la femme d'Agni fut *Svâhâ,* celle d'Indra *Çatchî* ou *Indrâni,* celle de Yama *Samaladêvî;* celle de Kâma *Rati* « la volupté, la luxure »; celle de Varuna *Varunî* ou *Kâlikâ,* déesse de l'ivresse; celle de Vâyu, *Andjanâ;* celle de Kuvêra, *Tchitralêkhâ,* etc.

D'autres modifications s'étaient opérées dans le cours des âges sous diverses influences. La révolution bouddhique, injuriée avec tant d'acharnement par les brahmes, a profondément agi sur le culte orthodoxe. Le bouddhisme était en sorte plutôt un mouvement politique que religieux, puisqu'il annulait la suprématie des prêtres, en proclamant l'égalité des castes devant le but suprême; en le combattant, ses adversaires lui ont, ainsi que l'histoire en offre de nombreux exemples, emprunté une partie de ses croyances ou de ses pratiques. On s'accorde généralement à attribuer à des influences bouddhistes la cessation des sacrifices sanglants, le respect de la vie animale, la généralisation de la doctrine de la transmigration, enfin la conviction que la méditation et le renoncement sont les meilleurs moyens d'accélérer la destruction de l'activité.

En revanche, la conséquence du dogme trinitaire fut la part de plus en plus grande donnée à l'être suprême, sous

sa triple manifestation, dans le gouvernement des choses humaines. Cette immixtion dans nos affaires du dieu créateur, protecteur ou rénovateur, ne peut avoir lieu d'une manière efficace que par l'intermédiaire d'organes analogues à ceux qu'on observe dans le monde matériel. De là l'idée de la descente sur la terre, *avatâra*, de l'émanation *partielle*, de l'incarnation d'une personnalité divine sous une forme humaine ou animale. On cite un nombre très considérable d'incarnations de Brahmâ, mais surtout de Vichnu et de Çiva. Les purânas, ces évangiles du brahmanisme, ont surtout pour objet de célébrer et de raconter les incarnations, les descentes sur la terre de Vichnu et de Çiva; ils exposent en même temps les généalogies des dieux et l'histoire légendaire des vieux royaumes de l'Inde; on y trouve aussi très probablement des arrangements littéraires de contes populaires antiques.

Parmi ces mythes, ces légendes, ces fables, si l'on veut, il est de très intéressants récits qui devraient être connus de tout le monde, celui, par exemple, qui exposa la manière dont fut produite l'ambroisie. Les dieux, *dêvas*, vinrent un jour supplier Vichnu de les aider à vaincre à jamais leurs ennemis. Vichnu leur conseilla d'user de ruse, de paraître faire la paix avec leurs adversaires et de les inviter à se joindre à eux pour baratter la mer de lait : les produits de cette opération devaient être équitablement partagés entre les deux camps. L'accord conclu, on jeta dans la mer des herbes médicinales de toute espèce; Vichnu y descendit sous la forme d'une tortue; on plaça sur son dos le mont Mandara pour servir de baratte, et pour corde, on prit le grand serpent *Vâsuki* ou *Adiçêcha :* les dieux tenaient la queue et les démons la tête; ceux-ci étaient incommodés par les flammes que lançait le monstre dans l'ardeur du mouvement. De la mer de lait sortirent successivement la vache

Surabhi ou *Kâmadhênu* qui donne tous les biens, la déesse de l'ivresse *Varunî*, l'arbre *Pâridjâta* qui accorde tout ce qu'on lui demande, les quatre danseuses célestes, la lune aux frais rayons, un poison violent que Çiva avala et qui se fixa dans sa gorge teinte dès lors en bleu foncé. Puis apparurent le sage Dhanvantara tenant dans sa main une coupe pleine du breuvage qui donne l'immortalité (l'ambroisie, *amrta*), et la belle déesse Çrî, femme de Vichnu. Pendant que les dieux rendaient hommage à la déesse, les démons s'emparèrent de la coupe précieuse, mais Vichnu, se métamorphosant en courtisane « Môhinî » séduisit les ennemis des dieux et permit à ceux-ci de reprendre l'ambroisie. Ils s'empressèrent de la boire seuls; deux démons, Râhu et Kêtu, qui s'étaient glissés parmi eux y goûtèrent aussi, mais dénoncés par le soleil et par la lune, ils eurent la tête coupée avant que la liqueur de vie ait pu descendre plus bas que leur cou : ces têtes, désormais immortelles, figurent au ciel parmi les planètes. Irritées contre le soleil et la lune dont elles cherchent sans cesse à se venger, elles réussissent quelquefois à les surprendre et à les avaler, ce qui cause les éclipses.

Les légendes de Râma et de Krchna sont également populaires dans l'Inde. La première, exposée dans le *Râmâyana*, raconte comment Vichnu s'incarna en Râma, fils aîné du roi d'Aoude Daçaratha; comment, poursuivi par la jalousie d'une des femmes de son père, il se retira dans les bois avec son frère Lakchmana et sa femme Sîtâ; comment Sîtâ fut enlevée par le *Râkchasa*, géant à dix têtes, *Râvana*, roi de Lankâ (Ceylan); comment Râma se mit à la poursuite du ravisseur; comment il prit pour alliés sur sa route les singes commandés par Sugrîva et Hanumân, et les ours commandés par Dhûmra; comment il construisit un pont à Râmêçvara; comment enfin il massacra tous les Râkchasas et reprit sa femme, et comment celle-ci, soupçonnée, prouva

sa vertu par l'épreuve du feu. Quant à Krchna, autre incarnation de Vichnu, dont les Jacolliot et autres savants de fantaisie écrivent le nom *Christna* pour en faire le prototype du Christ, son histoire est racontée dans le *Bhâgavata-purâna*, traduit en français par Eugène Burnouf et par M. Hauvette-Besnault. Sa naissance fut miraculeuse : son oncle Kansa, à qui un prophète avait prédit le sort de Laïus, avait emprisonné sa mère Dêvakî, et pris toutes les précautions imaginables pour l'empêcher de venir au monde ; plus tard, il fit massacrer tous les enfants mâles : les dieux sauvèrent miraculeusement le jeune Krchna. Élevé loin de la demeure de Kansa, il défit trois monstres terribles et vécut quelque temps parmi des bergères qui en devinrent toutes amoureuses. Il revint à Mathurâ, tua son oncle et mit son père sur le trône. Krchna eut, dit-on, soixante mille femmes et dix-huit mille enfants seulement. Il pénétra dans le paradis d'Indra, battit les dieux et emporta l'arbre sacré Pâridjâta. Il fut accidentellement tué par un chasseur.

L'aventure de *Çakuntalâ* nous est familière. Fille de la courtisane céleste *Mênakâ* et du pénitent de race royale *Viçvâmitra*, dont les austérités effrayaient les dieux, elle fut recueillie et élevée par l'ermite *Kanva;* égaré à la chasse, le roi de Hastinapuri, Duchyanta, la rencontre, lui promet le mariage et la séduit. Abandonnée et mère d'un fils, Bharata, qui deviendra l'un des plus puissants monarques de la péninsule, elle se met à la recherche de son mari, qui refuse de la reconnaître ; mais le ciel et la terre, témoins du serment solennel fait par Duchyanta dans la forêt, viennent au secours de la jeune femme. J'ai résumé ci-dessus la version tamoule, beaucoup moins connue en Europe que les versions septentrionales, où *Çakuntalâ* doit se faire reconnaître au moyen d'un anneau qu'elle perd en se baignant et qui est heureusement retrouvé par un pêcheur.

Et la touchante histoire de *Nala* et de *Damayantî?* Nala, roi de Nichada, perd au jeu son royaume et tous ses biens; errant dans les bois avec sa fidèle épouse, il l'abandonne endormie sous un arbre; défiguré à force de fatigues et de souffrances, il finit par devenir cuisinier dans un palais où sa femme a été prise comme dame d'honneur. Touchés de sa pénitence, les dieux lui rendent sa beauté première, sa femme, sa fortune et son trône. Mais je m'arrête, car il faudrait tout citer : Indra, séducteur d'Ahalyâ, femme du pénitent Gâutama, maudit par lui et puni par l'apparition sur son corps de mille *pudendum muliebre;* — Vichnu, incarné sous la forme du nain Vâmana pour humilier l'orgueil du roi Mahâbali, lui demandant la concession de trois pieds de terre, et mesurant du premier pas la terre, du second le ciel, et mettant au troisième son pied sur la tête du monarque repentant; — *Triçanku*, élevé au ciel en chair et en os par la puissance des austérités de *Viçvâmitra;* — le dieu de l'amour, *Kâma*, rendu incorporel par Çiva qui le brûla d'un regard de son œil frontal un jour qu'il avait osé s'attaquer à lui; — ce roi qui, pour sauver la vie à un pigeon, donna un poids de sa propre chair égal à celui du pigeon, etc., etc.

Chacun de ces dieux, de ces personnages légendaires, a son domaine limité; chacun a ses temples, ses fidèles, ses cérémonies, et chacun a provoqué chez les contemporains l'éclosion d'une foi particulière.

Je viens de parler de particularisation de la foi. L'idée d'une triple divinité est, en effet, trop subtile pour les masses, et l'égalité du culte entre les trois personnes suprêmes n'a jamais pu être observée. Les chrétiens ont, partout, donné la préférence au Fils Sauveur sur l'Esprit qui donne la force et surtout sur le Père qui a seulement créé. Les Indiens, de même, ont attribué la prééminence à l'un

des trois dieux. Le créateur qui est moins utile à la créature que le protecteur, et beaucoup moins redoutable que le destructeur, a dû voir de bonne heure son culte négligé. Brahmâ n'est plus adoré d'une façon régulière qu'à Puchkâra, dans la Râdjputânâ. Vichnu et Çiva se sont partagé la masse des croyants. Les dévots de chacun de ces deux grands personnages ont naturellement amplifié leurs idoles; et pour eux l'être suprême, l'âme universelle du monde, le grand tout d'où procède la trinité sacrée est vite devenu, non plus Brahma, prototype de Brahmâ, mais le grand Vichnu ou le grand Çiva (neutre), prototypes des deux autres personnes de la triade ordinaire.

Les vichnuvistes interprètent la syllabe mystique *ôm* comme une allusion à la suprématie de leur dieu; *a*, disent-ils, y représente Vichnu; *u*, sa femme Çrî ou Lakchmî, et *m* leur adorateur. Vichnu est l'être suprême, le mâle tout-puissant, la matière brute, le visible et l'invisible, le temps et l'espace, qui s'est manifesté efficacement sous la forme des *Trimûrtti*. Il porte une quantité infinie de noms dont cinq principaux : *Bhûtâtmâ* « âme des choses créées », *pradhânâtmâ* « matière brute », *indriyâtmâ* « âme des sens », *paramâtmâ* « âme suprême », *âtmâ* « âme, esprit qui anime et vivifie » ; les noms les plus connus sont ceux de *Hari* et de *Narâyana* « celui qui va sur les eaux », nom donné aussi à Brahmâ. Il demeure au delà des sept mondes supérieurs, dans un séjour spécial appelé *Gôlôka* ou *Vâikuntha*. Comme seconde personne de la Trinité, il repose sur la mer de lait, étendu sur le serpent *Çêcha* « matière éternelle » ou *Adi çêcha* « matière initiale », dont les nombreux replis forment sa couche et dont les mille têtes dressées lui servent de parasol. Sa femme, Lakchmî, déesse de la prospérité, est son énergie femelle : s'il est le créateur, elle est la création ; s'il est la piété, elle est la dévotion ; s'il est la conception, elle

est la perception; s'il est la pensée, elle est la parole, etc.

En sa qualité de conservateur ou de protecteur, Vichnu, plus qu'aucun autre dieu, intervient dans les affaires de ce monde par ses incarnations, ses descentes, *avatâras*, « en une petite partie de son essence », quand la création souffre, quand l'humanité pieuse est en péril. Ces incarnations sont innombrables; on en cite vingt-cinq, vingt-quatre ou vingt-deux principales dont les dix les plus importantes sont : 1° celle en poisson, *Matsya*, pour sauver les Vêdas qu'un ennemi des dieux, Chachmukha, avait jetés dans la mer; 2° celle en tortue, *Kûrma*, pour servir de pivot au mont Mandara pendant le barattement de la mer de lait; 3° celle en sanglier, *Varâha*, pour tuer le géant Hiranyâkcha, qui avait roulé la terre comme une natte et l'avait emportée dans les profondeurs de l'Océan; 4° celle en homme-lion, *Nara-simha*, pour délivrer le monde de la tyrannie du roi impie Hiranya-kaçyapa; 5° celle en nain, *Vâmana*, dont nous avons parlé; 6° celle en *Paraçurâma* pour assommer, à coups de massue (*paraçu*), les kchatryas qui avaient maltraité les brahmes; 7° celle en *Râma*, dont nous avons plus haut résumé l'histoire; 8° celle en *Krchna*, dont nous avons également parlé; 9° celle en *Buddha*, le réformateur auteur du Bouddhisme; 10° celle (à venir) en cheval blanc, *Kalki*, pour détruire le monde à la fin du kaliyuga et inaugurer, en renouvelant la création, un âge de pureté. D'autres listes font de *Krchna* la neuvième incarnation, et mettent à la huitième *Balarâma*, vainqueur de géants monstrueux, ennemis des dieux. Parmi les moindres incarnations, on cite *Kapila*, l'auteur du système philosophique Sânkhya; *Rchabha*, le premier *Tîrthankâra* des Djâinas; *Môhinî*, la courtisane qui vint détourner l'attention des Asuras et les empêcher de goûter à l'ambroisie; *Vitôbâ*, le compatissant Vichnu, qui, réveillé d'un profond sommeil par le coup de pied d'un

sage, au lieu de se fâcher, comme l'auraient fait Brahmâ et Çiva, s'informa si le sage ne s'était pas fait mal lui-même.

Les vichnuvistes du sud de l'Inde, qui appellent en tamoul leur dieu *Tirumâl* « le prince heureux, le chef sacré », prétendent que l'introduction de leur foi dans le pays est due à douze grands saints qu'ils nomment *âjvâr* « les humiliés » et qui luttèrent avec succès contre les Çâivas déjà établis dans toute la péninsule. On cite notamment, comme suivies d'un triomphe complet, les conférences qu'ils firent à Villiputtûr dans le royaume de Maduré et à Ur'eiyûr dans le Çôja, vers la côte de Coromandel.

Les sectateurs de Vichnu se distinguent de ceux de Çiva par le signe qu'ils portent sur le front; il consiste en une sorte de trident tracé verticalement avec des poudres de deux couleurs : la ligne du milieu est rouge et celles des deux côtés blanches. Ce signe s'appelle *nâma;* la ligne médiane est quelquefois jaune.

On distingue plusieurs catégories de vichnuvistes, dont deux principales, les *Râmânudjas* et les *Râmânandas.*

Les *Râmânudjas* ou *Çrîsampradâyins*, habitent surtout l'Inde méridionale; il s'en rencontre pourtant dans le nord où on les appelle *Çrî-vâichnavas* « les excellents vichnuvistes ». Ils se rattachent à Râmânudja, réformateur du XII[e] siècle, qui vivait à Pérumbûr et qu'on regarde comme une incarnation du serpent *Adiçêcha.* Il voyagea par toute l'Inde, fut persécuté par le roi çivaïste du pays de Çôja (Coromandel) et trouva un refuge chez le roi djâina de Maïssûr qu'il convertit. Il se fixa ensuite à Çrîranga où il mourut. Les partisans de sa doctrine portent la marque de la secte sous la forme d'un trident carré par la base, allant de la racine des cheveux aux sourcils; ils ont d'autres signes religieux tatoués sur les bras et sur la poitrine; ils portent un collier de bois de *Tulasî* (basilic pourpré) et un chapelet de grains de la

même plante. Leur formule de piété ordinaire est *Om! Râmâya namah!* « Om! salut à Râma! » Ils mettent un soin tout spécial à la préparation de leurs aliments; ils ne sauraient être vus par personne pendant cette opération ni pendant leur repas : en cas de surprise, la préparation s'arrête ou le repas cesse instantanément, et les aliments sont enterrés. Ils affirment que Vich*n*u est la cause et le créateur de tous les mondes; qu'il est unique mais double en apparence (forme spirituelle, forme matérielle); que l'univers est formé de trois choses, Dieu, l'esprit pensant et la matière, c'est-à-dire le directeur, l'actif et le passif. Dieu se manifeste, suivant eux, de cinq façons : sous la forme d'objets du culte (images, statues, etc.); dans ses incarnations; dans les *Vyûhas* (arrangements, manifestations, incorporations, *Vâsudêva* ou *Krchna*, *Balarâma*, *Pradyumna* et *Aniruddha;* sous une forme subtile douée des six qualités essentielles (immortalité, amour, vérité, absence de passion, de souci et de besoins matériels); enfin sous celle de l'âme humaine. Dans les cérémonies publiques, ces cinq manifestations sont successivement adorées.

Les *Râmânandas* ou *Râmâvats* sont surtout nombreux dans le Bengale et particulièrement à Agra. Ils disent que leur secte a été fondée par Râmânanda, qui fut un disciple de Râmânudja; d'autres ne font pourtant remonter leur origine qu'au XIIIe, XIVe ou même au XVe siècle. Quoi qu'il en soit, Râmânanda se sépara, dit-on, des Çrî-Vâich*n*avas, parce qu'au retour d'un long voyage il fut soupçonné de n'avoir pas rigoureusement observé les préceptes de la secte relativement à la nourriture, qu'il fut condamné à manger à part et qu'il ne voulut pas accepter cet affront. Il s'établit à Bénarès où il fonda une communauté religieuse, un *mâtha*, comme on dit en sanscrit. Les *Râmâvats* adorent Vich*n*u et Lakchmî, surtout sous les formes de Râma et de Sîtâ; leur formule ordinaire

est *Çrî-Râma* « Râma sacré ! » ; leur *nâma* a la raie rouge médiane plus étroite que celle des Râmânudjas. La principale caractéristique de la secte paraît être l'abolition de la distinction des castes et de la hiérarchie sociale parmi les initiés.

Ces sectes ont chacune leurs subdivisions ; il y a d'ailleurs des sectes secondaires et moins importantes, par exemple celle qui a pour fondateur un blanchisseur de coton d'Adjmîr, Dâdû, qui vivait au XVII° siècle et qu'une voix d'en haut engagea à se vouer à la vie contemplative. Il se retira dans la montagne de Baherana où l'on ne pût le retrouver ; ses disciples prétendent qu'il avait été absorbé en Dieu. Dâdû enseignait que la foi, *bhakti*, est plus efficace que les œuvres, que la science, que la charité, que la subjugation des passions. Ses sectateurs portent un rosaire et sont distingués par un bonnet blanc rond ou carré, qu'ils fabriquent eux-mêmes. On cite encore les sectes de Yâdava, Hira*n*ya, Çankara, Bhâskara, Madhva, Vallabha et Tchâitanya.

Les vichnuvistes brûlent leurs morts ; après l'incinération des cadavres, les ossements sont réunis et jetés dans un étang sacré. C'est sur l'eau de cet étang que les Indiens prêtent serment : le brahme leur en fait boire une gorgée, et ils affirment ou nient alors solennellement.

Vich*n*u est représenté avec quatre bras, sous la forme d'un jeune homme à la figure noble et gracieuse ; son teint est bleu ou vert foncé ; assis à l'ombre d'un arbre au feuillage épais, ou couché sur le serpent Adiçêcha. A ses pieds est sa femme, la rose Lakchmî, qui l'évente. — Disons à ce propos que Brahmâ est représenté avec quatre têtes (il en avait une cinquième, mais Çiva la lui enleva d'un coup d'ongle), que l'un de ses noms religieux le plus vénéré est *Hara* et qu'il a pour monture un cygne. Dans de vieilles légendes, les deux incarnations de Vich*n*u en tortue et en sanglier sont attribuées à Brahmâ.

L'une des formes les plus célèbres de Vichnu, dans le culte populaire, est la statue de *Djagannâtha* « le maître du monde » (*Juggernauth* des Anglais, Jagrenat de nos voyageurs), elle est censée contenir les os de Krchna, accidentellement tué par un chasseur qui le cloua d'une flèche à un arbre de sandal où le cadavre se dessécha. C'est un immense buste avec de grosses jambes et une grosse tête, avec des moignons de bras, sans pieds ni mains. Son principal temple, la célèbre pagode de Jagrenat, est près de la ville de Purî, non loin de Yanaon, sur la côte d'Orissa. On y célèbre deux grandes fêtes annuelles, la *Snân-yâtrâ* « fête du bain » en mai ou juin, et la *Rath-yâtra* « fête du char » le mois suivant; à la première, on baigne l'idole dans l'étang sacré; c'est à la seconde que les fidèles traînent le char qui la porte et que les dévots exaltés se font écraser sous les roues. Il paraît que ces fêtes réunissent chaque fois plus de deux cent mille pèlerins dont deux ou trois mille se sacrifient d'ordinaire volontairement. Les prêtres et tout le personnel de la pagode forment, dit-on, dix-neuf cents familles. Les revenus du temple sont, comme on peut le croire, très considérables. On les évaluait en 1805 à 427 463 roupies, soit 1 068 657 fr. 50; les dépenses ne montaient qu'à 56 342 roupies (140 855 fr.); en 1834, elles étaient réduites à 23 321 roupies (58 302 fr. 50). Les revenus se composent de rentes foncières et des offrandes des pèlerins.

Le Çivaïsme, très répandu dans le sud de l'Inde où il est le culte des quatre cinquièmes des habitants, se présente avec un caractère beaucoup plus spécial, avec beaucoup plus de traits particuliers que le vichnuvisme. Tandis que celui-ci se rattache encore au cycle littéraire des purânas, celui-là est surtout dérivé des *tantras :* on appelle ainsi des ouvrages religieux (le mot *tantra :* veut dire « ruse, finesse, artifice, science ») qui contiennent des formules mystiques, des rites,

et enseignent le moyen d'obtenir des dons surnaturels; la plupart paraissent relativement modernes, bien qu'il y ait chez quelques-uns des traces d'une haute antiquité; ils sont complétés par des légendes dans le genre des purânas. Les tantras sont en forme de dialogues entre Çiva et sa femme Durgâ. Les *tantrikas*, ou adeptes de la doctrine des tantras, les vénèrent et les exaltent à l'égal des Vêdas; ils les appellent même dans leur ensemble le cinquième Vêda. Le point de départ de leur croyance est la foi dans la *çakti*, dans l'énergie divine manifestée surtout sous la forme féminine; la *çakti* suprême émana de Dieu et produisit neuf autres énergies femelles qui, bannies du ciel pour leur arrogance, devinrent sur la terre la plupart des divinités protectrices des villages. Les adorateurs de la *çakti* prennent le nom de *çaktas* qui indique l'objet de leur culte. Les *tantrikas* d'ailleurs se divisent en deux grandes sectes, celles des *Dakchinâtchâris* « partisans de la droite » et *Vâmâtchâris* « partisans de la gauche ».

Philosophiquement, la théorie part de ce principe que la voie du salut est uniquement dans la contemplation de l'être suprême; peu importe le mode de vivre; il est même excellent de commettre tous les excès possibles lorsqu'on ne cesse pas d'avoir son esprit fixé sur le grand et éternel absolu.

La doctrine des çivaïstes est résumée par ces trois mots : *pati* « le chef, le conducteur », *paçu* « l'animal, la bête (lat. *pecus*), l'âme » et *pâça* « le lien, la matière, le monde matériel », qu'on désigne sous le nom général de *tripadârtha* « les trois mots essentiels »; la théorie est dit-on, exposée dans vingt-huit *âgamas*, livres sacrés, censés dérivés des *Vêdas*. *Pati*, c'est le grand Çiva neutre, le *çivam*, omnipotent, immuable, présent partout à la fois, inaccessible à la parole et à la pensée, que ne peuvent faire comprendre ni la méditation, ni la prière, ni le raisonnement; c'est le prin-

cipe suprême, la raison d'être de tout; il n'est intelligible qu'à la pure sagesse obtenue par une grâce spéciale. *Paçu*, c'est l'âme individuelle, éternelle, souillée par le *pâça*. Le *pâça*, éternel et indestructible, consiste essentiellement dans les trois impuretés primordiales: *ânava*, principe d'activité qui produit l'individualité, le moi, cause de l'orgueil (en sanscrit *ahankâra*); *kâmya* (*itchtchâ*), désir, principe de reproduction, d'alternance nécessaire de cause et d'effets; *mâyâ*, principe d'illusion et d'erreur. Aussi y a-t-il proprement trois sortes d'états, d'existences : le *vidjgnânakâla* « état de discernement » où l'âme, sujette au seul *ânava*, voit Çiva comme la pure lumière; le *pralayakâla* « état de dissolution », où Çiva se montre comme un *guru* divin qui enseigne la vraie voie à l'âme soumise à l'*ânava* et au *kâmya;* enfin l'état le plus imparfait où l'âme obscurcie par les trois impuretés ne connaît Çiva que sous la forme d'un *guru* humain. Le but suprême est la libération, *mukti;* mais le *paçu* ne peut être délivré du *pâça* que par le *pati* qui préside à ses renaissances successives jusqu'à sa réunion avec lui; c'est une simple union, mais non point une absorption, car *pati* et *paçu* sont deux substances différentes, deux entités distinctes, qui ne peuvent ni s'amalgamer ni se confondre. Il faut remarquer cependant que la formule recommandée aux méditations des dévots semble impliquer au contraire l'absorption dans la substance suprême unique: *sô'ham* « je (suis) lui ». Le *mukti* ou *môkcha* s'appelle aussi *sâyudjya* « union avec Dieu » ; c'est la quatrième des étapes de la bonne voie, *padavi;* les trois premières sont appelées : *sârdaya* « affection, amour cordial » qui rend l'âme *sâlôka* « habitante du même monde que Çiva », *kriyâ* « pratiques pieuses » qui la rend *sâmîpa* « voisine de Çiva » et *yôga* « union » qui la rend *sârûpa* « ayant une forme semblable à celle de Çiva ». La foi, *bhakti*, est tellement importante en

elle-même qu'une *bhakti* dans une autre religion que le çivaïsme est récompensée par une renaissance dans la foi çivaïste. Les dévots ayant la foi prennent le nom de *bhaktas*, croyants : on dit par conséquent *Çivabhakta* « sectateur de Civa », *Vichnubhakta*, etc. La renaissance est toujours causée par l'activité ; ainsi que l'a dit un sage, « celui qui est mangé a de nouveau faim ; tel est le sort de ceux qui accomplissent les devoirs du monde ».

La contemplation étant fort importante pour les çivaïstes, on trouve parmi eux beaucoup de religieux, *yôgis*, pour ainsi dire réguliers. Ils apprennent le titre tamoul de *tambirân*' « Monseigneur » et sont instruits dans des espèces de séminaires nommés *adhîna* « maîtrise », dont le supérieur, vénéré sous l'appellation de *Sannidhânam* « présence sacrée » exerce une autorité absolue ; il désigne son successeur de son vivant. L'état de *yôgi* est supérieur à tous les autres ; les dieux, qui échappent à la renaissance mais ne peuvent atteindre au *mukti*, lui sont inférieurs et le vénèrent. Les mortifications, les sacrifices, les œuvres sont d'ailleurs inutiles ; tout cela, disent les sages « c'est comme si on lavait une tache de boue avec de la boue ». Ce qu'il faut, c'est dompter et réduire l'intelligence, cause première de l'activité, « ainsi qu'on coupe le cou à un serpent à cinq têtes, parce que si l'on coupait ses têtes une à une elles pourraient repousser au fur et à mesure ».

Les çivaïstes du pays tamoul comptent parmi eux six sectes principales désignées sous les appellations de *Bhâirava*, *Vâma*, *Kâlâmukha*, *Mahâvrata*, *Pâçupata*, *Çâiva*; mais il en est d'autres. L'une des plus anciennes est celle fondée par Çankara-âtchârya vers le VIIIe ou le IXe siècle après Jésus-Christ. Çankara, que les légendes regardent comme une incarnation de Çiva lui-même, était un brahme de la côte occidentale de l'Inde, partisan acharné de la philosophie vêdanta. Il voyagea

beaucoup, du cap Comorin à Kachmîr, et fonda beaucoup de couvents, *mâtha*, dont l'un est encore en pleine existence à Çrîngiri dans les Ghattes occidentales. On lui attribue la division des quatre castes primordiales en dix-huit sous-castes chacune, soit en soixante-douze castes secondaires, dont il détermina les devoirs et les obligations.

Mais la secte de beaucoup la plus importante de toutes est celle des *Djangamas* « instables », *Lingâyats* ou *Lingâvants* « linganistes », caractérisée par le culte du linga. Les membres de cette secte portent le linga dans une petite boîte de cuivre ou d'argent, au cou, au bras droit ou dans le turban. Ceux qui n'adorent dans le linga que la partie masculine s'appellent particulièrement *Vîraçâiva* « çivaïste mâle ». Cette secte a été fondée, dit-on, au XI[e] siècle de notre ère par un brahme nommé Basava, incarnation du taureau Nandi, monture de Çiva; mais le guru de Bavasa, Allama Prabhu, était une des incarnations inférieures de Çiva. Basava épousa la sœur du roi Bidjâla de Kalâyana qui était djâina, et ses entreprises furent favorisées par son beau-frère. Toutefois le roi refusa de se convertir lui-même et fut finalement assassiné par deux linganistes exaltés, ce qui amena le démembrement et la ruine du royaume,

Tantum relligio potuit suadere malorum!

Le *linga* « genre (en grammaire) » est un emblème phallique. Ceux qui sont offerts à la vénération publique ont la forme d'une pierre cylindrique verticale fixée par sa base dans le sol et arrondie à son extrémité supérieure, qui traverse ordinairement une autre pierre plate posée horizontalement à terre et représentant le *yôni*, l'organe féminin. Les *Vîra-çâivas*, comme je viens de le dire, proscrivent ce dernier emblème et n'admettent que le linga simple, symbole

de la création, de la puissance génératrice; par une exagération de mysticisme, ils y voient de plus les signes des cieux dans les mondes invisibles. On trouve des *lingas* dans toute l'Inde, du cap Comorin à l'Himâlaya, des bouches du Gange à celles de l'Indus, en plein champ, au bord des chemins et dans les pagodes. C'est peut-être une adaptation au brahmanisme d'un culte original et primitif ancien.

Les lingas sont bruts ou polis : on les fait aussi en bois; ceux qui ont un *yôni* s'appellent en tamoul *âvudeiyâl* « celle qui a l'union sexuelle (*hâ*, sanscrit) », et les autres *âvudeiyân* « celui qui a cette union ». On en trouve quelquefois plusieurs réunis en carré, en cercle, ou en demi-cercle. Ceux qui sont isolés sont souvent entourés d'un cercle de pierres, brutes ordinairement. Dans les pays de montagnes, on a artificiellement, par un travail de dénudation considérable, donné à des rochers la forme d'un linga, d'une colonne verticale. On regarde parfois les roches naturellement pointues ou allongées comme des lingas spontanés et on a pour elles une vénération toute spéciale. L'un des lingas les plus célèbres de cette espèce est la montagne appelée en tamoul *Tiruvannâmalei*, à plus de cent kilomètres au N.-O. de Pondichéry.

La cosmogonie çivaïste suppose que le grand *Çivàm* (Çiva neutre), l'être infini, illimité, incréé, le seigneur suprême, se tenait, absorbé dans ses pensées, à l'extrémité supérieure des *tatvas*, des éléments subtils essentiels, séjour mystérieux et ineffable nommé *Paraçivam* ou *Brahmam*. Dans ce grand *Çivam* reposaient l'un dans l'autre et apparurent, successivement épanouis l'un de l'autre, huit principes : la *Çakti* suprême, principe de force, émanée du Çivam et dont l'effusion donna le *Nâtha*, principe d'autorité, qui produisit le *Vindu*, principe producteur, d'où vinrent les cinq *Karttâs* « créateurs » : *Sadâçiva* qui illumine tout d'une joie inef-

fable et dont la *çakti* est la sagesse; ***Mahêça*** qui domine et trouble l'intelligence et sa *çakti* le désir, *Itchtchâ*; ***Rudra***, le reproducteur, qui crée, conserve et détruit pour renouveler (sa *çakti* est *kriyâ* « l'action »); *Vichnu* qui crée et conserve, dont la *çakti* est *por'i* « la sensation »; enfin, avec sa *çakti* la science (Sarasvatî), *Brahmâ*, doué seulement de la puissance créatrice, dernier venu des dieux suprêmes. *Çivam*, *çiva* neutre, est proprement « joie, bonheur suprême, perfection, plénitude », *sadâçiva* « le toujours heureux », *mahêça* « le grand seigneur », et *rudra* « l'étourdi, l'emporté, l'irascible » sont trois formes de Çiva masculin, trois manifestations directes de l'être suprême. Les deux autres dieux suprêmes en sont des manifestations moins parfaites : *Vichnu* reposait, soutenu par le serpent Adiçêcha, sur la mer de lait et de son nombril sortit un lotus où apparut *Brahmâ*, l'agent spécial de la création, qui produisit les dieux, les démons, tous les êtres et tous les objets matériels. Il n'est plus question des Manus.

Les ouvrages çivaïstes sont très nombreux en tamoul, en télinga et en canara. Il y a des recueils d'hymnes qui se chantent encore dans les fêtes, des *purânas* racontant les miracles accomplis par Çiva sous de nombreuses incarnations locales et par ses partisans les plus célèbres. On compte soixante-trois principaux saints ou *bhaktas* çivaïstes, appelés aussi *samaya-guru* « les gurus de la secte »; les plus renommés sont *Appa*, *Sundara*, *Sambandha* et *Mânikya-vâtchaka*. Le premier, qui porta d'abord le nom de *Dharma-sêna*, était un prêtre djâina qui se convertit et fit de nombreux prosélytes mais qui fit aussi empaler, dit-on, huit mille djâinas récalcitrants. Le quatrième, premier ministre du roi Ari-marddana de Maduré, se retira à la fin de sa vie dans le temple célèbre de Chellambron (*Çidambaram* en tamoul), où se trouve une statue de Çiva dansant; on raconte qu'il

y a, dans cette pagode, un endroit mystérieux, *rahasya* « secret », fermé par un rideau que personne n'ose franchir; là s'ouvre un passage sombre où Mâṇikyavâtchaka, après la défaite complète des Djâinas et des Bouddhistes, pénétra seul et d'où il n'est jamais ressorti, étant allé tout droit au môkcha en corps et en âme. Un des miracles qu'on lui attribue est d'avoir changé une troupe de renards en un escadron de cavalerie dont avait besoin le roi de Maduré.

L'une des légendes çivaïstes les plus célèbres est celle qui raconte la grande querelle de Vichṇu et de Brahmâ, celui-ci se glorifiant de la création, celui-là affirmant que puisque Brahmâ était sorti de lui, c'est à lui que revenait tout l'honneur. Effrayés de la querelle qui menaçait de détruire l'univers, les dieux, Indra en tête, vont implorer le grand Çiva qui apparaît aux yeux des deux combattants sous la forme d'une colonne de feu. Stupéfaits, Vichṇu et Brahmâ s'arrêtent et partent, le premier, sous la forme d'un sanglier, le second sous la forme d'un cygne, pour reconnaître le bout inférieur et le bout supérieur de la colonne. Après que cent années se furent écoulées et que, descendant toujours, Vichṇu n'eut point vu finir la colonne, il reconnut l'être infini, s'humilia devant lui et obtint son pardon. Mais Brahmâ, plus obstiné, monta pendant plus de cent mille années, sans découvrir non plus le terme du pilier de feu; avec la complicité d'une feuille tombée de la couronne de Çiva qu'il rencontra à sa portée, il affirma pourtant à Vichṇu qu'il avait atteint la tête de la colonne. Mais Çiva lui-même vint lui donner un démenti et, pour le punir, décida qu'il n'y aurait plus désormais sur la terre ni temples consacrés à Brahmâ ni culte spécial rendu à ce dieu. L'endroit où s'accomplit cet événement est la montagne de *Tiruvaṇṇâmalei*; c'est là que Çiva apparut comme une immense colonne, comme un linga infini de feu.

Une autre légende, fort connue dans l'Inde méridionale, c'est la querelle de Çiva, incarné en Svakchanâtha, avec l'Académie littéraire de Maduré ou plutôt avec son président Natkîra, à propos d'une pièce de vers inspirée par le dieu à un brahme nommé Dharmi. Il y était affirmé que la chevelure des femmes *Padminî*, c'est-à-dire des femmes les plus parfaites à tous les points de vue, est odoriférante par elle-même sans le secours de parfums étrangers. C'est ce que contestait Natkîra, qui soutint audacieusement son opinion, même contre le dieu lui-même.

Dans beaucoup de légendes, il est fait allusion à une danse extraordinaire à laquelle Çiva se livra un jour. L'épisode est difficile à expliquer et à comprendre.

Parmi les livres classiques du çivaïsme méridional, on cite le *périyapurâna* « grand purâna » tamoul qui raconte la vie des soixante-quatre saints çivaïstes. Ce poème, qui est fort estimé, parle notamment d'une pieuse femme qui aurait vécu jadis dans la ville de Karikal qui appartient aujourd'hui à la France. Elle s'appelait Punîtavatî; fille du riche marchand Dhanadatta, elle épousa un négociant de Négapatam nommé Paramadatta ; à la suite d'un miracle fait par Çiva en sa faveur, son mari la quitta et alla s'établir dans une autre ville où il épousa une autre femme. Il ne voulut point se réunir à elle, car elle lui semblait d'une nature supérieure à l'humanité; alors, elle implora l'être suprême, et réduite instantanément à l'état de squelette, elle atteignit le but suprême.

La conclusion de tous ces récits, de ces préceptes, c'est que le renoncement est la seule, la vraie voie pour le sage. Aussi le çivaïsme a-t-il, peut-être plus que les autres religions indiennes, poussé à l'ascétisme. La plupart des *yôgis* sont çivaïstes. On appelle proprement *yôgi* (en langage moderne du Nord *djôgi*) un pénitent ambulant, une sorte de

moine mendiant, célibataire, plus ou moins nu; mais quelques-uns restent mêlés à la vie courante. Beaucoup de pénitents çivaïstes sont directeurs ou administrateurs de pagodes; ils portent les titres de *âtchârya* « maître » ou celui plus caractéristique de *Pandâram* « mets, aliments, friandises », et par extension « religieux mendiant ». D'autres sont connus sous la désignation de *Dandi*, nom tiré de celui d'un de leurs vêtements, et de *ândi* qui semble signifier « celui qui se gouverne »; les pénitents vichnuvistes s'appellent ordinairement *dâsas* (transcription tamoule *tâda*); on sait que le nom de *fakir* est réservé aux pénitents musulmans. Les *yôgis* font souvent l'office de devins; d'autres font voir des monstres pour exciter la curiosité publique. Ils peuvent appartenir à toutes les classes de la société.

Le *yôga* ou l'état de *yôgî*, proprement « union (avec dieu) », comprend quatre périodes successives : étude des règles de la contemplation, acquisition de la science parfaite, application de la science et domination des éléments matériels, destruction de la conscience et de l'individualité. Les règles de la contemplation sont très nombreuses ; on les divise en huit catégories. La première dite *yama* « domination » comprend cinq recommandations : se débarrasser de l'envie de faire du tort à autrui; parler et penser avec vérité; ne pas s'emparer du bien d'autrui en pensée, en parole ou en action ; dominer ses sens et ses organes pour vaincre le désir; renoncer à toute inclination au plaisir. La seconde, *niyama* « observances », comprend également cinq choses : pureté d'esprit et de corps, contentement quoiqu'il arrive, austérité religieuse, récitation constante des formules, application à toutes les cérémonies religieuses de l'idée de l'être suprême. La troisième, *âsana* « posture » prescrit huit positions différentes : 1° replier les jambes de façon que les plantes des pieds soient appuyées sur les

cuisses; 2° s'asseoir sur les pieds placés en croix, cheville contre cheville, et tenir un orteil de chaque main ; 3° s'asseoir sur la cheville du pied gauche, mettre le coude gauche sur le genou gauche, étendre les doigts, et regarder le bout de son nez ; 4° s'asseoir sur les plantes des pieds croisées ; 5° se tenir debout, en ayant la cheville du pied gauche appuyée sur la cuisse droite ; 6° s'asseoir sur les chevilles des pieds, en prendre les plantes à pleines mains et rester immobile ; 7° s'asseoir sur la cheville gauche, celle du pied droit étant placée immédiatement au-dessous et tenue avec les mains ; 8° appuyer les deux coudes sur le nombril, poser les mains à terre, allonger les pieds et lever la tête. On permet pourtant de prendre une position plus commode, suivant les exigences de la santé ou de l'âge. Chacune de ces postures a son nom : la première s'appelle la *svastikâ*, la quatrième le *lotus*, la huitième le *paon*, etc.

La quatrième catégorie des règles du *yôga*, appelé *prânâyâma*, consiste en règles pour supprimer ou affaiblir la respiration. Il y en a trois : la première, *pûraka*, prescrit de fermer avec le pouce la narine droite pendant que l'inspiration se fait par la gauche ; la seconde, *kumbhaka*, ordonne de fermer les deux narines à la fois ; la troisième, *rêtchaka*, permet l'expiration par la narine droite, la gauche étant fermée avec les doigts. La cinquième catégorie, *pratyâhâra*, apprend à détourner les organes des sens de toute impression extérieure pour les appliquer uniquement aux perceptions mentales. La sixième, *dhâranâ*, comprend neuf règles pour fixer l'attention sur la gorge, le cœur, le front, le crâne ou le nombril, en songeant à l'être suprême et en récitant des formules pieuses. La septième, *dhyâna*, enseigne à s'absorber dans la méditation sur Çiva. La huitième, *samâdhi*, révèle la vision de soi-même, c'est-à-dire l'état heureux de l'âme libre quoique liée au corps. D'ailleurs, la pure foi reli-

gieuse, *çraddhâ*, est la vraie maîtresse du monde ; c'est elle seule qui accorde l'immortalité et qui élève l'homme au rang des dieux.

Par une rigoureuse pénitence, par l'observation exacte de ces règles, on peut obtenir les huit grandes perfections, *siddhis* : développement des humeurs du corps indépendamment de la nutrition, libération des appétits sensuels, égalité de caractère, unité de vie et de figure, exemption d'infirmités ou de maladies, accomplissement des méditations et des pénitences jusqu'à l'obtention de la pure sagesse, faculté de se transporter partout à volonté, pouvoir de demeurer toujours n'importe où. D'autres listes impliquent la faculté de se rendre à volonté petit comme un atome ou de se grossir sans fin, de se rendre extrêmement pesant ou extrêmement léger, de se procurer tout ce dont on a besoin et de satisfaire tous ses désirs, de pénétrer partout, de contraindre toutes les créatures à obéir à ses desseins et enfin de changer de forme à volonté.

Les sectateurs de Çiva portent sur le front soit un cercle de cendre de bouse de vache (appelé en tamoul *pottu*) soit ce cercle et au-dessous trois lignes horizontales allant de l'un à l'autre sourcil, marque particulièrement appelée *tilaka*. La cendre sacrée, provenant de la crémation de galettes de bouse de vache desséchée au soleil, s'appelle en tamoul *tirunir'u* « cendre sainte » et en sanscrit *vibhûti*. La formule habituelle d'invocation est le pentagramme *namaçivâya* « gloire à Çiva ! » Les çivaïstes ne brûlent pas leurs morts ; ils les enterrent.

Çiva est représenté monté sur un taureau blanc appelé *Nandi* « l'heureux ». Il a lui-même la figure blanche, mais sa gorge est encore bleuie du poison produit au commencement du barattement de la mer de lait et qu'il se dévoua pour avaler. Ses cheveux sont rosés, nattés et relevés sur l'occi-

put : ils renferment le Gange; au sommet du front est le croissant de la lune. Un serpent, emblème du temps et de l'éternité, s'enroule autour de son cou. Il a trois yeux, dont un au milieu du front, par allusion aux trois temps : passé, présent, futur. Il a les reins entourés d'une peau de tigre. Au milieu d'armes innombrables, il tient à la main un trident, symbole de la triple puissance créatrice, conservatrice et destructrice. Il a de deux à trente-deux mains et on lui donne jusqu'à cinq têtes. Le paradis demeure habituelle de Çiva est le *Kâilâça*, montagne d'argent, qu'on place dans l'Himâlaya; Çiva a plus de mille noms dont voici les principaux : ***Rudra***, ***Mahêça***, ***Sadâçiva***, ***Çambhu*** « le sage », ***Içvara*** « le Seigneur », ***Atchârya*** « le maître », ***Bhava*** « l'être », ***Hara*** « le souverain », ***Içâna*** « le chef » et ***Bhâirava*** « le terrible ». Ce dernier nom ou plutôt cette dernière forme est celle particulièrement vénérée par la plupart des pénitents appelés *Dandis*, qui initient les profanes en leur faisant au genou une petite incision : le sang qui coule de la plaie est offert au dieu; ils se rasent la barbe et les cheveux, à l'encontre des ***Nâgas*** qui vont nus, qui se couvrent de cendres et laissent croître leur barbe et leurs cheveux.

La représentation de ce Çiva destructeur est effroyable : il brandit dans ses nombreuses mains des armes redoutables, sa figure exprime la fureur, il foule aux pieds des cadavres, son cou est entouré d'un chapelet de crânes. La femme, la *çakti* de ce Çiva, est la fameuse *Kâli* « la noire » ou ***Durgâ*** « la cruelle », qui prend, dans diverses localités, comme nous l'avons vu plus haut, les noms de *Bhadrakâlî* « la puissante Kâli », de *Pidârî* « la guérisseuse », de *Tchâmundâ* (au Maïssour), etc. Cette déesse est peinte noire ou bleu sombre, piétinant des cadavres, la langue tirée, les mains rouges, les cheveux tombant jusqu'à terre, avec un collier de têtes et une ceinture de mains sanglantes; très souvent

elle foule aux pieds son propre mari, le dieu Çiva. On faisait jadis en son honneur des sacrifices humains; on ne lui sacrifie plus aujourd'hui que des coqs, des boucs, et d'autres animaux domestiques. C'était la divinité particulière des étrangleurs, des *Thags*.

La religion vulgaire, populaire, se résume en quelques observances faciles, des prières, des cérémonies domestiques, des fêtes publiques, des pèlerinages, des pénitences spontanées plus ou moins rigoureuses. Les observances comprennent l'interdiction de manger de la viande de bœuf, les ablutions fréquentes, la récitation de *mantras* ou formules de prières, l'aumône abondante, la recherche et le bon accueil des hôtes, l'assujettissement perpétuel des femmes à leurs pères, à leurs maris ou à leurs fils, l'interdiction aux veuves de se remarier (avec les mariages précoces, on peut se trouver veuve à l'âge de cinq ou six ans), l'abstinence complète du meurtre qui est, dit-on, la première des pénitences comme la *vibhûti* est le premier des ornements du front.

Les cérémonies domestiques, sur lesquelles nous ne pouvons nous étendre, concernent les principaux événements de la vie, la naissance, le mariage, la mort. Elles sont régies par un rituel long et minutieux. Elles sont accomplies avec l'aide du brahme *purôhita*, qui n'officie jamais en public et qui est en quelque sorte le prêtre des familles. On aura une idée de ces cérémonies en se reportant à ce qui a été dit plus haut à l'occasion du cordon sacré des trois premières castes.

Les cérémonies publiques sont de deux sortes : les offrandes et sacrifices dans un but déterminé et les fêtes commémoratives. Les offrandes consistent en fleurs, fruits et aliments déposés par les fidèles aux pieds des idoles, ou en pièces de monnaie données aux officiers des pagodes. Les sacrifices, qui consistaient jadis en immolation de victimes et surtout de vaches (*gômêdha*) ou de chevaux (*açvamêdha*),

ne comprend plus guère que la cérémonie du feu, *hôma;* on brûle cinq espèces de bois, avec de l'herbe sacrée *kuça*, du riz et du beurre liquéfié, et on récite des *mantras;* la cérémonie, qui a pour but l'obtention d'une faveur spéciale, ne peut être faite que par un brahme.

On peut comprendre parmi les fêtes commémoratives les *çrâddhas*, sacrifices funéraires, qui sont peut-être le plus ancien monument du culte public qui soit parvenu jusqu'à nous. Les *çrâddhas* consistent essentiellement en offrandes d'aliments aux *pitr*, c'est-à-dire aux esprits des ancêtres. Il y en a de diverses espèces : les uns ont un but purement respectueux et funéraire; d'autres sont des actions de grâces pour un bonheur survenu; d'autres ont pour objet l'obtention d'une faveur. Il y en a de quotidiens, de mensuels et d'occasionnels. Les *çrâddhas* quotidiens ne consistent plus aujourd'hui qu'en une libation d'eau; les *pitr* sont censés venir la boire. Les autres se font avec plus de solennité, le jour de la nouvelle lune, en présence d'un petit nombre de personnes, rigoureusement choisies (brahmes, parents, amis, etc.), dans un endroit écarté, purifié à l'avance. Le brahme officiant sacrifie d'abord à Agni, à Soma et à Yama, en versant du *ghi* sur le feu sacré qu'il a allumé; puis il offre des aliments au père, au grand-père et au bisaïeul de celui qui fait faire le *çrâddha :* cette offrande se fait en versant de l'eau sur le sol, et en projetant au loin trois boulettes de riz bouilli. La cérémonie se termine par un banquet auquel prennent part les assistants mais dont les restes doivent être brûlés ou jetés à l'eau; ils peuvent cependant être mangés par un brahme, une vache ou un chevreau. Les boulettes sont quelquefois remplacées par de petits gâteaux appelés *pindas;* la femme du personnage qui a fait faire la cérémonie doit manger la moitié d'un de ces gâteaux pour obtenir un fils illustre et doué de toutes les qualités.

Quant aux fêtes proprement dites, elles sont très nombreuses et varient suivant la région, la secte religieuse, la caste, etc. Il y a par exemple les fêtes des divinités purement locales, comme celles d'Ellammâl et de Mâriyattâl ou Mâriyammâl à Pondichéry; celle d'Egattâl à Madras, dont nous avons déjà parlé. Ellammâl et Mâriyattâl sont spécialement adorées par les parias; leur culte est cependant aujourd'hui adopté par les gens de caste, mais les brahmes affectent encore pour ces « superstitions » le mépris le plus profond; leurs fêtes sont célébrées au mois de juillet : elles durent neuf jours; les principales solennités sont de grandes processions nocturnes où figure Tchitragupta, secrétaire de Yama, celui qui inscrit sur son registre les actions des hommes, les bonnes à droite, les mauvaises à gauche. Pour Ellammâl, les dévôts établissent sur le passage du cortège des reposoirs où des enfants figurent des scènes mythologiques. Quant à Mâriyattâl, il paraît que les Indiens cherchent à opposer son culte à celui de la sainte Vierge des catholiques. L'idole, revêtue d'une robe blanche et rouge, couverte de bijoux et de pierreries, courbe sa tête sur ses épaules; elle s'avance sur son grand char précédé de Ganêça qui chasse les obstacles, de son fils Kâttavarâya et de Paraçurâma, au bruit de mille instruments retentissants. Les parias pieux de Pondichéry, quand ils veulent obtenir une grâce spéciale, font en l'honneur de Mâri une pénitence qui consiste à coucher toutes les nuits, pendant un mois, dans le temple, près de l'idole, et à s'abstenir pendant ce temps de tout rapport avec une femme (on ne doit pas non plus mâcher de bétel); ce temps expiré, le pénitent évoque la déesse dans une cruche pleine d'eau, où a été mis un jeune serpent *capelle;* il porte solennellement sur sa tête, dans les rues de la ville, cette cruche qui est finalement jetée à la mer.

Les bergers du Maïssour célèbrent, dit-on, la fête de leur

dieu terrible Birappa d'une manière bien désagréable pour le prêtre officiant : il se met à genoux devant la statue du dieu et, s'appuyant des deux mains à terre, dresse la tête, rasée comme toujours; quatre hommes se tiennent auprès de lui et lui brisent sur la tête les cocos que les fidèles apportent en foule. Aux fêtes de Mâriyammâl, les femmes offrent du riz bouilli, les hommes apportent des boucs, des porcs et des coqs auxquels ils coupent la tête devant la déesse qui est représentée assise, avec quatre mains tenant un tambour, un trident, un paquet de cordes et un crâne. A Kumbhakkônam (angl. Combacanum) non loin de Karikal, se célèbre tous les douze ans, à la pleine lune du mois de Mâçi, qui est censée celle où Jupiter entre dans le signe du Lion, la grande fête du *Mahâmagha* « grande constellation » pendant laquelle il suffit de se baigner dans l'étang sacré de la Pagode pour être sûr d'éviter la renaissance.

Il y a des fêtes d'un caractère plus général, par exemple le *Pongal* (vulgo *pongol*), le *Hôlî*, le *Djanmachtâmi* (en bangalî, *janino-ostomi*), le *Dasara*, le *Dharmmaraya-habba*, le *Dîpâvali* (contraction vulgaire *Déwâli*), la *fête des cattiaux*, etc. Le *Pongal* (mot tamoul qui veut dire « bouillir » : la cérémonie principale consiste à offrir au Soleil du riz bouilli dans du lait), appelé aussi *Sankrantî* ou *Uttarâyana*, se célèbre au mois de janvier et dure une huitaine de jours; c'est l'époque où, à l'imitation des Européens, les Indiens se font des visites de congratulations et de bons souhaits; la fête célèbre l'entrée du Soleil dans le signe du Capricorne. Le *Hôli*, carnaval indien, s'observe surtout dans le nord, en mai, c'est-à-dire au printemps; c'est une sorte de saturnale où les rigueurs des divisions sociales sont un peu atténuées; dans le sud, c'est la fête du Kâma, le dieu de l'amour; au Bengale, on fête la jeunesse de Krchna; ailleurs *Hôlî* est une déesse inférieure, un vampire femelle qui dévore les petits

enfants. Le *Djanmachtâmi*, à la fin de l'été, rappelle la naissance de Krchna. Le *dasara* ou *Durgâpûdjâ* « fête de Durgâ », au commencement de l'automne, dure une quinzaine de jours; chez les Mahrattes, on sacrifie des buffles et des moutons à la déesse; ailleurs la fête est moins sanglante, on offre seulement à l'idole du riz, des fruits, des fleurs et on lui présente, comme pour être bénis, les instruments d'agriculture. Le *Dharmmaraya-habba* rappelle l'un des héros du Mahâbhârata; le propre de cette fête, c'est que les brahmes n'y prennent point part : l'officiant est un Soudra.

Le *Dîpâvali* en octobre ou novembre, est au Bengale, la *Kâlipûdjâ* « fête de Kâli »; elle rappelle la victoire de Kâli sur les monstres Tchanda et Manda qu'elle tua et dont elle massacra toutes les armées. C'est alors qu'ivre de joie, elle se fit un collier de têtes et une ceinture de mains et qu'elle se mit à danser de façon à faire trembler la terre. Çiva vint la prier de cesser; elle ne l'entendit pas et continua sa danse furieuse. Le grand dieu prit alors le parti de se coucher par terre et Kâli vint à marcher sur lui; mais, quand elle s'aperçut de son impardonnable étourderie, elle s'arrêta court et, toute honteuse, tira la langue. En commémoration de cette honte de Kâli, les Indiens, pendant la fête, tirent constamment leur langue toujours rougie par le bétel. Par là s'explique aussi la façon dont la déesse est ordinairement représentée. Dans le midi, il paraît qu'on célèbre à cette date la mort de Râvana, tué par Râma; la nuit, dit-on, les vichnuvistes serrent tout leur argent dans un coffre et l'adorent en l'honneur de Lakchmî, femme de Vichnu.

La fête des *Cattiaux*, nom vulgaire adopté par les Européens, est purement çivaïste. Elle a lieu en novembre et rappelle l'apparition de Çiva sous l'aspect d'une colonne de feu à Tiruvannâmalei. C'est proprement la fête du feu. On tire des feux d'artifice, on illumine les maisons. Les enfants

s'amusent à faire tourner des torches de fleurs de palmier auxquelles on a mis le feu, en criant *mâvaliyômâvê* « ô grand Bali! ô prince! ». Le peuple appelle *cattiaux* (orthographe française) ces torches et les pièces d'artifice indiennes; le mot est une contraction du nom original de la fête, *Kârtikôtsara*.

Il y a encore deux autres fêtes à mentionner, celle des *accrochés*, en juin, et celle de l'*épreuve du feu*, en août. Cette dernière rappelle l'épreuve que subirent, pour affirmer leur fidélité conjugale, Drâupadî, femme des cinq héros du Mahâbhârata, et Sîtâ, femme de Râma, qui franchirent, sans en souffrir, un large bûcher; aussi, lors de cette fête, les dévots passent-ils, plus ou moins impunément, sur une couche de charbons ardents de trois à quatre mètres de long. L'autre fête, en l'honneur de la déesse Mâriyammâl, a plutôt le caractère d'une cérémonie expiatoire : des pénitents se font suspendre par un crochet, qu'on leur enfonce dans le dos et qui est retenu par un bandage de linge, au bout d'une longue perche qu'on fait tourner en l'air par l'autre extrémité sur un pieu élevé qui sert de pivot; ce supplice douloureux donne aux pénitents des mérites très considérables : la déesse leur révèle la voie qui mène sûrement à la connaissance de Çiva.

L'hindou pieux a d'ailleurs de nombreux pèlerinages à accomplir, de nombreuses stations saintes à visiter. Les vichnuvistes vont surtout au Gange, à Puri (temple de Jagrenât), et à *Râmêçvara*, endroit où Râma franchit le détroit qui sépare l'Inde de Ceylan. Les çivaïstes ont un nombre très considérable de lieux saints, où se sont passés les événements merveilleux racontés par leurs légendes. Toutes ces stations, tous ces endroits sacrés, *sthalas*, ont des pagodes renommées.

Ce nom de « pagode » donné aux temples de l'Inde et plus

tard à ceux de tout l'extrême orient, vient, prétendent les étymologistes, d'un mot persan altéré par les Portugais. Ces temples sont formés d'une vaste enceinte; au-devant s'étend une longue cour au milieu de laquelle est une belle allée d'arbres; puis vient une cour pavée, quelquefois couverte, qui conduit à la pagode elle-même. La pagode a une forme rectangulaire; elle est presque toujours isolée dans une cour. Sur les murs sont de longues inscriptions qui constituent d'ordinaire les archives de la pagode, car on y a transcrit les actes de donation et de propriété qui la concernent. On sait qu'au-dessus de la porte d'entrée est un portique souvent très élevé, en granit entièrement sculpté (l'intérieur est en briques creuses). A côté de l'entrée principale est la cloche qui donne le signal des cérémonies. Aux angles des cours sont des *pagotins*, petits temples consacrés à des divinités secondaires. Derrière se trouvent un puits, un jardin destiné à produire les fleurs nécessaires aux usages du culte journalier et l'étang sacré où se font les ablutions et où l'idole est solennellement baignée à certains jours de fête. Les revenus d'une pagode consistent en rentes produites par les terres qui lui ont été données, mais surtout en remises consenties par le gouvernement sur le montant de l'impôt foncier et en dons volontaires. Les revenus d'une pagode s'appellent dans le sud de l'Inde *detchani*.

A chaque pagode est attaché un personnel relativement très nombreux. Il y a des fonctionnaires laïques, le *mâniagâr* (de *mâniyam* « concession territoriale ») administrateur, et le *niranda* (du mot *niranda* « étroitesse, petitesse, détail ») écrivain ou économe; et un personnel purement religieux, des sacrificateurs, des officiants (*pûdjâri*), des sous-officiants, des *talavas* (délégués pour officier dans les pagodes succursales si j'ose m'exprimer ainsi), des serviteurs de toute espèce et des Bayadères. On aura un tableau complet du clergé

indien en ajoutant à cette liste le *purôhita*, devin, prêtre domestique, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois et, chez les linganistes vîraçâivas, le *mahat*, précepteur-spirituel, dont les fonctions sont héréditaires, qui est chargé de l'initiation dans la secte et de l'accomplissement des cérémonies funèbres.

Les bayadères (portugais *balhaderas* « danseuses » ; le mot sanscrit est *dêvadâsî*, tamoul *têvadiyâl* « servantes de Dieu ») sont chargées de chanter et de danser pendant les cérémonies, de laver les statues des divinités principales et secondaires, de les orner de fleurs, etc. En dehors du temple, ce sont assez souvent des courtisanes distinguées ; elles sont relativement fort instruites. Elles se recrutent soit par adoption ou par achat, soit par une coutume générale dans le pays qui affecte à cet emploi la première fille d'un tisserand. Elles sont nourries par la pagode et c'est là tout leur salaire ; elles n'y logent point.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur les religions de l'Inde, mais le résumé qui précède pourra en donner une idée sinon complète du moins générale. Il convient pourtant encore de parler de deux ou trois sectes ou réformes modernes qui ont un caractère particulariste très prononcé et notamment de la très importante religion des Sikhs.

On peut citer tout d'abord la secte ou la société des *Tchârvâkas*, honnis par toutes les écoles, mais qui ne sont pourtant point les plus déraisonnables. Ils n'admettent comme source de la certitude que la sensation ; ils ne reconnaissent que quatre éléments éternels, la terre, l'air, le feu et l'eau ; ils ne distinguent point l'âme du corps et affirment que tout le monde physique s'est produit spontanément. Ils nient le ciel, l'enfer, la délivrance, le monde métaphysique ; et raillent avec un bon sens irréfutable les momeries, les sima-

grées, les prières, les croyances des dévots leurs contemporains : « pourquoi », disent-ils, « donner des provisions aux voyageurs s'il suffit d'exposer de la nourriture pour nourrir des êtres aussi éloignés que les dieux? Si les morts réduits en poussière peuvent revenir à la vie, pourquoi ne reviennent-ils pas voir ceux qu'ils ont aimés? Les sacrifices coûteux ordonnés pour les morts ne servent qu'à l'entretien des prêtres! les auteurs des Vêdas étaient des vauriens, des imbéciles ou des farceurs ». On pourrait certainement plus mal dire. Cette école ne paraît pas avoir fourni une brillante carrière; elle choquait trop de gens et se heurtait à un trop grand nombre de préjugés.

Un réformateur du XIVe siècle, Râmânand, eut douze disciples dont le plus célèbre est Kabîr, qui est revendiqué par les Musulmans et par les Hindous de toutes sectes, mais que ses doctrines rapprochent certainement du vichnuvisme. Suivant les Kabîristes, il n'y a qu'un Dieu, possesseur d'un corps formé d'éléments matériels, et semblable à l'homme sauf qu'il est sans défauts. Il demeura seul pendant soixante-douze âges; puis il éprouva le désir de renouveler le monde; ce désir prit une forme féminine, celle de Mâyâ « l'illusion » avec laquelle Dieu engendra Brahmâ, Vichnu et Çiva. Il se retira alors et laissa Mâyâ libre; elle essaya de séduire les dieux et de dominer l'univers, mais Vichnu résista, et c'est pourquoi on le vénère plus que les deux autres. Sarasvatî, Lakchmî et Umâ furent le premier résultat de cette séduction; Mâyâ les maria aux trois dieux pour produire le monde. La vraie fin de l'homme est par conséquent de comprendre la non réalité de Mâyâ, et, tant qu'il ne l'aura pas comprise, il sera soumis à la renaissance sur la terre et dans les autres planètes. Pour arriver au but, les adeptes ne doivent attenter à la vie d'aucun être, vie qui vient de Dieu, ils doivent observer rigoureusement la charité et la vérité; il est bon

de se retirer du monde; il est excellent de s'attacher à un guru dont on doit auparavant s'être assuré de la science et du mérite. Il ne faut rendre hommage à aucun dieu particulier, il est mauvais de suivre des rites et de faire les cérémonies du culte commun; cependant il ne faut pas se mettre ouvertement en opposition avec les usages de son pays et les exigences de sa caste.

On prétend que, parmi les élèves de Kabîr, le plus éminent fut Nânak, fondateur de la religion des Sikhs. Cette religion, répandue dans tout le Pandjab, mérite d'être étudiée avec quelques détails.

Au mois d'avril de l'année 1469 de notre ère naissait, sur les bords de la Râvî (l'Hydraotes des Grecs), à Talva*ndî*, un peu au delà de Lahore, un enfant remarquable qui révéla de bonne heure, par son intelligence précoce, les hautes destinées auxquelles il était appelé. Son père, Kâlû, de caste kchatrya, était un simple campagnard, pour ainsi dire le fermier d'un riche Râdjpoute converti à l'islamisme. Le jeune Nânak, au lieu de jouer comme les enfants de son âge, était toujours absorbé dans ses méditations sur l'être suprême et quand, à l'âge de sept ans, il dut aller à l'école, il étonna son maître, dès le premier jour, par la profondeur de sa science. Plus tard il se maria, eut deux fils, Lakhmî-dâs et Sirî-tchand, mais il n'en mena pas moins une vie aussi retirée du monde que possible.

L'histoire de sa vie est pleine de légendes merveilleuses. On raconte que lorsqu'il s'endormait à l'ombre d'un arbre, l'ombre de cet arbre restait immobile malgré la marche du soleil et continuait à l'abriter jusqu'à son réveil; que d'autres fois, il était ombragé du soleil par une énorme vipère noire. Des faits plus réels sont racontés : il passait sa vie à méditer, à ne rien faire, à fréquenter les fakirs et les religieux mendiants; sa famille prit le parti de l'envoyer à Sultanpour,

chez son beau-frère Djâiram, employé au commissariat du nabab Dàulat Kkân, dans l'espoir que, sous des influences officielles et puissantes, il changerait de genre de vie. Rien n'y fit. Il ne travailla point davantage, continua à méditer et se lia avec un musicien ambulant nommé Mardânâ avec qui il passait les nuits à chanter les louanges de Dieu.

Un matin, pendant qu'il se baignait, il fut ravi en présence de Dieu qui le consacra prophète, lui offrit une coupe d'ambroisie et lui recommanda de proclamer sur toute la terre le nom de Hari. A la suite de cette vision, Nânak distribua tous ses biens aux pauvres, quitta sa maison et se fit fakir, ainsi que son ami Mardânâ. Il demeura d'abord aux environs de Sultanpour, où il prononça son premier aphorisme : « Il n'y a ni Hindou ni Musulman ». Il fit ensuite cinq tournées ou missions : la première vers l'Est, à Delhi; la seconde vers le Sud jusqu'à Ceylan (voyage bien invraisemblable); la troisième dans le Kachmîr ; la quatrième à l'Ouest, à la Mecque; la cinquième enfin à Gôrakh-ha*t*arî, endroit que l'on ne peut déterminer. Partout il édifiait la population, il faisait de vrais miracles. Il passa le reste de sa vie à Kartârpur, dans le Djalandhar Doâb, au milieu de sa famille et de ses disciples, et il y mourut le 10 octobre 1538.

Après sa mort, on cite neuf *gurus* qui ont été les chefs successifs de la religion qu'il avait fondée et qui allait se développant de plus en plus. Tous ces *gurus*, consacrés chacun par son prédécesseur vivant, devaient à leur avènement, si cette expression n'est pas trop hardie, quitter leur nom propre pour prendre le nom sacré de Nânak. Voici les noms de ces personnages dont les biographies sont remplies de miracles et de merveilles : Angad (1533-1552), Amardâs (1552-1574), Râmdâs (1574-1581), Ardjun (1581-1606), Hargôvind (1606-1638), Har-râi (1638-1660), Har-Kisan (1660-1664), Têg-Bahâdur (1664-1675), Gôvind Singh

(1675-1708). Le premier avait été disciple de Nânak et eut Amardâs pour serviteur. Râmdâs laissa sa place à son fils et fut ainsi le fondateur d'une sorte de dynastie religieuse. Ardjun, homme remarquable et d'une instruction supérieure, organisa la communauté des Sikhs en un gouvernement complet. Son fils Har-gôvind fut le premier qui prit les armes contre le Grand Mogol, et défendit la nouvelle religion contre le fanatisme musulman. La lutte se continua longtemps; Tèg-Bahâdur fut décapité à Delhy; son fils Gòvind Singh, forcé de se soumettre au Grand Mogol, fut envoyé dans le Décan où il mourut assassiné.

Les Sikhs restèrent longtemps sans chefs; puis ils se laissèrent conduire par un certain Bandâ, hindou converti, qui se souleva contre les troupes impériales. Vaincu, poursuivi, assiégé et pris au fort de Gurdâspur avec sept cent quarante de ses hommes, il fut emmené à Delhi où les prisonniers furent cruellement traités; tous les jours, on en « martyrisait » cent. Le huitième jour vint le tour de Bandâ : on lui mit son fils sur les genoux et, lui donnant un poignard, on lui ordonna de le plonger dans la gorge de l'enfant, ce qu'il fit sans trembler et sans hésiter; puis, avec des tenailles rougies au feu, on lui arracha des lambeaux de chair jusqu'à ce qu'il rendît l'esprit.

Les Musulmans entreprirent alors une vraie croisade contre les Sikhs dont beaucoup abandonnèrent la religion de Nânak. Mais les fidèles se réfugièrent dans les montagnes. Puis, quand la révolte des Mahrattes et les dissensions des Nababs vinrent troubler l'empire, ils reprirent courage et, sous la conduite de Djassâ Singh, qui prit le titre de *Khâlsâ*, s'emparèrent de Lahore. Battus par Ahmad Châh, ils recouvrèrent leur indépendance peu après et se constituèrent en une sorte de République. On sait que de 1799 à 1839, ils eurent pour souverain Randjît Singh, dont notre compatriote Allard dis-

ciplina l'armée à l'européenne. Le fils de Randjît, Kharak Singh, ne régna qu'un an. Après des discussions et des querelles intestines qu'il serait oiseux d'énumérer ici, l'Angleterre s'empara du Pandjab en 1845.

Les croyances des Sikhs sont exposées dans l'*Adi Granth* « premier livre », compilé en hindi par le guru Ardjun, et composé actuellement des poésies de Nânak, Angad, Amardâs, Râm-dâs, Arjun et Têg-Bahâdur et d'un couplet unique de Gôvind Singh. Le livre est divisé en neuf *Mahallâs* « palais » et trente et un *râgs*, dont chacun se termine par des citations empruntées aux *quatorze* saints ou pieux personnages hindous reconnus et vénérés par les Sikhs : Bênî, Bhîkan, Dhannâ, Chêkh Farîd, Djâidêv, Kabîr, Nâmdêv, Pîpâ, Râmânand, Ravidâs, Sadhnâ, Sâinu, Sûrdâs et Trîlôtchan, dont la vie est racontée dans l'ouvrage hindi *bhakta-mâlâ* « guirlande des saints ». A la suite de l'Adi Granth est le *Bhôg*, appendice, complément, variantes, sentences des six premiers gurus ; puis vient le *Râg-mâlâ* « guirlande des histoires ou des légendes ».

Gôvind Singh avait fait un nouveau *Granth* qui n'est pas universellement accepté. Écrit dans un langage très obscur, fortement mêlé de persan, il se compose de 199 strophes; on y ajoute l'*akâl astut* « éloge des inopportunités » de 271 strophes et le *Vitchitar nâtak* « admirable tragédie » de 471. Les Sikhs ont encore d'autres écrits moins importants.

La doctrine des Sikhs ou du *khalsâ* (mot arabe « propriété, part de Dieu ») comme on l'appelle depuis Gôvind-Singh, comporte avant tout l'unité de l'être suprême, Brahm, le très-haut Brahm, Paramêsur « le seigneur suprême », Hari, Râm ou Gôvind, qui est l'être absolu, unique, infini, immortel, éternel; qui est doué de toutes les facultés et n'en a aucune à lui spéciale; qui est informe, invisible, incommensurable, indivisible, indescriptible; qui est la source et le fondement

de toutes choses et sans lequel rien n'existe. On peut l'appeler le Créateur, mais ce mot est impropre, car il n'a rien fait de toutes pièces : tout est émané de lui, comme tout doit y retourner. Les phénomènes ne sont que des alternatives d'expansion (*pasârâ*) et de contraction de l'absolu ; les divers êtres ne sont donc que des manifestations locales, partielles et finies de l'être infini, Dieu.

Mais l'être infini ne figure qu'en apparence dans ces manifestations ; il y est aussi peu réellement que l'image d'un lotus dans l'eau est réelle. La cause des phénomènes est la *Mâyâ* « l'illusion » ; c'est comme un jeu de l'absolu.

Sous le dieu suprême se rangent tous les dieux de l'hindouisme, jouets eux-mêmes de l'illusion, avec leurs généalogies, leurs hiérarchies et leurs légendes. Au-dessous est l'homme dont l'âme est comme une lumière, une lueur, une étincelle de l'âme divine, une immortelle émanation de l'absolu infini. Cette lumière éclaire, nourrit, vivifie journellement les quatre-vingt-quatre *lakhs* (8 400 000) de créatures, dont on compte 9 lakhs d'animaux aquatiques, 27 d'êtres souterrains, 10 d'êtres ailés, 23 de quadrupèdes et 4 d'hommes. L'âme doit revenir à la source d'où elle est partie, mais son retour est rendu de plus en plus difficile par les conséquences des actes qu'elle a dû accomplir sous sa forme corporelle, à cause des cinq sens et du *man* « esprit », et qui la condamnent à un va-et-vient perpétuel.

C'est que Dieu a répandu sur toute la création la *Mâyâ*, l'illusion, qui fait que tous, y compris les dieux, conçoivent l'idée de leur individualité, de leur égoïsme pour ainsi dire ; admettent leur existence réelle et distincte en dehors de l'absolu et parallèlement à lui ; et tombent par là dans d'irréparables erreurs. Le premier résultat de la Mâyâ, c'est, dans le développement de la vie, la destruction de l'équilibre nécessaire entre les trois facteurs de l'existence, la vé-

rité (*sattô*), le désir (*radjô*) et l'obscurité (*tamô*). Sous ces influences l'homme est mené, comme une marionnette par la corde du baladin, par une sorte de destinée résultant de la vie elle-même, de la liaison de l'âme avec le corps. C'est pourquoi le but à atteindre, c'est la libération de l'erreur, la perte de l'illusion, la cessation de l'existence individuelle et la réabsorption dans l'absolu; le but suprême c'est le *Nirbân* (nirvâna bouddhiste). Et les gurus sont unanimes pour affirmer que, dans le *kaliyuga*, à notre âge de fer, le seul moyen d'atteindre au *mukti*, à l'émancipation finale, est l'articulation du nom du Très-Haut. Les pénitences, les bains de purification, l'éloignement du monde, l'aumône sont des moyens insuffisants; le poids n'en atteint pas celui d'un grain de sésame, tandis que l'invocation de Hari est décisive et d'un effet immédiat.

Ce nom sacré, cette articulation efficace, cette invocation puissante doivent être appris d'un vrai guru qui peut seul l'enseigner utilement, et qui ne le révèle qu'à celui dont l'heure est venue. Le guru reconnaît l'élu à des signes certains, et l'instruit sous l'inspiration de Hari. Il lui révèle ce nom à l'oreille; le disciple — *sikh* — doit répéter sans cesse ce nom, c'est sa prière habituelle, *gurmantra* (prière de guru); puis il doit méditer sur l'être suprême, et chanter ses louanges. On lui apprend alors à reconnaître l'illusion de l'égoïsme, à abandonner toute idée de personnalité isolée; le plus haut degré de la sagesse, c'est la réflexion résumée par la formule sanscrite *sô 'ham* « je suis lui, je suis l'absolu ». Alors, le disciple découvre clairement que tout ici-bas se ressemble et se confond, joie et douleur, plaisir et peine, haine et amitié; et, sans perdre son temps à une activité néfaste, il s'absorbe dans la méditation de l'être unique auquel il aspire à se réunir et demeure insouciant et inerte, au milieu du monde en mouvement. On arrive à cette connaissance par-

faite par quatre phases, quatre degrés successifs : abolition de l'égoïsme, mépris des actions et des sentiments, indifférence au bien et au mal, absorption en Dieu.

Les devoirs moraux du vrai *sikh* sont le respect du guru, la soumission aveugle à ses ordres, l'obligation de le servir sans cesse, l'abstention du vol et de la fraude, l'inattention à la femme d'autrui, l'aumône, les purifications, les bons traitements envers les animaux. L'interdiction de la nourriture animale n'a pas été maintenue; mais il est encore défendu de tuer une vache. La masse du peuple, qui ne saurait comprendre les hautes spéculations philosophiques, ne croit en somme qu'à un dieu personnel, très défini, qu'il peut prier et invoquer dans ses besoins, et il a peu à peu laissé de côté les nombreuses divinités hindoues.

Le culte est simple. Il n'y a point d'autre temple que le *Harimandar* d'Amirtsar ; là est l'étang sacré où le bain est obligatoire. Partout ailleurs, on ne trouve que des *dharmsâlâs* « enceintes de religion », constructions simples et nues, où l'on s'assemble seulement pour entendre le *Granthi* « lecteur » lire et expliquer un passage du livre sacré. Il n'y a pas de prêtres proprement dits, et Gôvind Singh a défendu tout emploi de Brahme ou de Mullâ. Parmi les cérémonies publiques, la plus importante est la préparation et le partage du *Karâh prasâd* « oblation efficace », sorte de communion sainte. Le *Karâh prasâd* est un gâteau fait de parts égales de *ghî*, beurre clarifié, de farine et de sucre. Le dévôt à son lever, récite ou lit un passage du Granth ; il doit réciter d'autres formules pieuses à divers moments du jour; il doit se baigner deux fois par jour dans l'eau fraîche, peigner deux fois ses cheveux, nettoyer une fois ses dents, porter toujours sur lui du fer, un sabre principalement. Il ne doit croire ni au Vêda, ni aux Çâstras, ni au Qorân; il ne doit vénérer ni temples, ni sanctuaires, ni lieux de pèlerinage;

il ne doit suivre aucune des cérémonies hindoues pour la naissance, le mariage ou la mort; il ne porte aucun signe sur le front; il ne doit point mettre de chapeau, ni se raser les cheveux ou la barbe; le tabac, le jeu de dés, le commerce des prostituées lui sont sévèrement interdits. Il ne doit point manger la viande d'un animal tué, à moins que l'animal n'ait été assommé par un sikh même; il ne doit avoir aucun rapport avec l'infidèle, tant que celui-ci n'a pas été reçu membre de la khalsâ par cinq fidèles qui ont bu avec lui le *pahul*, sorte de liqueur d'amitié. Il ne doit saluer aucun Hindou. Il doit avoir horreur du Musulmân et le tuer sans merci partout où il le rencontre. Ces prescriptions et ces défenses sont surtout observées par les sectateurs de Gôvind Singh; les autres Sikhs vivent à peu près comme les Hindous ordinaires.

La distinction des castes n'est ni proscrite ni condamnée; Nânak a dit seulement que le but suprême était accessible aux gens de toute caste. Le meurtre des filles nouveau-nées est absolument défendu; il n'est nulle part question de la crémation obligatoire des veuves.

On compte plusieurs sectes parmi les *sikhs*. Les principales sont les *udâsis*, les *suthrê*, les *divânê sâdhs*, les *nirmalê sâdhûs* et les *akâlîs*.

Les *udâsis* « bénits » se rattachent à Sirì-tchand, fils aîné de Nânak; ils se divisent en quatre catégories. Ce sont, en quelque sorte, des moines mendiants, voués au célibat. Les *suthrê* « purs », aussi mendiants, pratiquent la plupart des cérémonies hindoues, brûlent leurs morts et les jettent dans le Gange, ont un guru supérieur auquel ils obéissent, etc. — Les *nirmalê sâdhûs* « vrais saints » vivent de la charité publique, vont souvent presque nus, sont célibataires, se réunissent rarement en communauté; ils ne reconnaissent aucune distinction de caste. — Les *divânê sâdhs* « saints insensés », distingués par une grosse plume

au turban, se marient le plus souvent. — Les *akâlîs* « serviteurs de l'être sans temps » restent célibataires, sont vêtus de bleu, portent des bracelets d'acier et se prétendent les plus zélés des fidèles de la doctrine.

Une réforme inspirée par la même pensée que celle de Nânak, mais qui ne pouvait avoir un aussi brillant avenir, est celle de Râm Mohun Roy, il y a quelque soixante ans. Elle peut être également attribuée à l'influence des idées européennes. C'est en janvier 1830 que le brahme célèbre dont nous venons de parler fonda le *Brahma samâdj* « société de Dieu » ; il voulait rétablir l'hindouisme dans sa pureté primitive, le monothéisme absolu, dont il croyait retrouver la formule dans les Vêdas mal interprétés depuis longtemps. Il réunit quelques disciples, mais son école ne prospérait pas beaucoup lors de sa mort, à Bristol, en 1833. Son élève Dêbêndra Nâth Tâgorê le remplaça comme chef de la Société, et compléta l'œuvre du maître en renonçant aux Vêdas dont les doctrines lui parurent, après une longue étude, décidément incompatibles avec le monothéisme ; entre autres progrès, il se prononça contre les castes et déclara qu'il admettrait dans la secte des hommes de toutes les catégories sociales. En 1861, il se maria sans aucune des cérémonies ordinaires qu'il proclamait idolâtriques. Toutefois, il gardait encore des ménagements qu'on lui reprochait. Celui qui le blâmait avec le plus de vivacité était son disciple Kêchab Tchandar Sên, né en 1838, vichnuviste ardent rallié à la foi nouvelle. Kêchab avait un tempérament d'apôtre; la querelle aboutit à une rupture.

Dêbêndra Nâth et les siens formèrent l'*Adi brahma samâdj* « primordiale société de dieu », tandis que les dissidents fondaient, en 1865, le *Bhâratbarcha samâdj* « société de l'Inde propre » qui, grâce au tempérament de son chef, devint bien vite une religion organisée et non plus une secte

philosophique. La croyance fondamentale de ces dissidents est le monothéisme; Dieu se révèle à nous par les harmonies de la nature, par la conscience humaine, par l'action des grands hommes dans l'histoire. La réunion des différentes castes, le mariage des veuves sont recommandés; la vieille théorie de la renaissance est expressément condamnée. L'ascétisme est indiqué comme un moyen de résister aux passions. Kechab, mystique et enthousiaste, disait que les réformes lui étaient suggérées par l'*âdêç*, par l'inspiration. Il en vint à organiser un culte simplifié; des offices eurent lieu tous les dimanches et ils consistaient, à l'instar du piétisme anglais, en lectures tirées éclectiquement de la Bible, de l'Avesta et du Qorân.

Kechab vint en Angleterre en 1870; il se multipliait pour le succès de son œuvre qui grandissait de jour en jour : en 1876, il pouvait compter 128 communautés d'adeptes. Il fit une propagande active contre l'habitude de faire les mariages entre enfants et prêcha la nécessité pour les époux d'être libres et conscients de leurs actes. Il obtint du gouvernement anglais l'interdiction des unions entre garçons de moins de dix-huit ans et filles de moins de quinze. Mais en 1877, par une inconséquence dont les théoriciens absolus offrent trop d'exemples, il maria sa propre fille, âgée de treize ans, au râdjâ de Katch Bêhâr qui avait seulement deux années de plus. Ce fut le signal d'une nouvelle division de la religion déiste, comme on pourrait l'appeler. Les mécontents se constituèrent en *sâdhâran samâdj* « société universelle » qui refusait d'admettre des intermédiaires entre l'homme et Dieu, qui ne voulait croire ni à un livre révélé ni à un chef infaillible et inspiré. De son côté, le vieil apôtre créa, en 1880, le *nâu bidhân* « nouvelle législation », sorte de culte éclectique et mixte où Vichnu et le Christ sont fraternellement associés, mais dont le trait principal paraît être

le culte, très réel, des grands hommes de tous les pays. Kêchab Tchander Sên est mort à Calcutta le 8 janvier 1884.

Deux mois auparavant, le 30 octobre 1883, était mort aussi, à Adjmîr, un autre réformateur indien moderne. Dayânanda Sarasvatî, beaucoup moins hardi que les personnages dont nous venons de parler, est le fondateur de l'*ârya samâdj* « société aryenne » qui croit à Dieu, qui admet la renaissance et qui reconnaît l'infaillibilité du Vêda. Elle repousse d'ailleurs l'idolâtrie, la distinction des castes, la claustration des femmes et permet le mariage des veuves.

En 1881, on comptait dans toute l'Inde, 1 853 000 Sikhs, 187 937 000 Brahmanistes (vichnuvistes ou çivaïstes), 50 120 000 Mahométans, 167 000 Bouddhistes, 1 221 000 Djâinas, 85 000 Pârsis, 1 862 000 Chrétiens, 12 000 Juifs, et 7 500 000 personnes sans religion ou de religions diverses. L'importance du chiffre des Brahmanistes justifie l'étendue du présent chapitre.

CHAPITRE III

LES RELIGIONS DE L'INDE (*Suite*)

Le Bouddhisme. — Vie du Bouddha. — Conciles. — Missions et exils. — Bouddhisme moderne. — Religion du Thibet.

Au VIe siècle de notre ère, le Brahmanisme florissait dans toute l'Inde septentrionale. Le territoire conquis de proche en proche sur les habitants primitifs, plus ou moins sauvages mais en tout cas fort inférieurs aux Aryas, se trouvait divisé en petites principautés indépendantes, très souvent en guerre l'une avec l'autre. L'importante tribu des Çâkya se groupait autour de la ville connue sous le nom de Kapilavastu, sur les bords de la rivière Rôhini, à cent quatre-vingts kilomètres environ au nord-est de l'emplacement actuel de Bénarès. Le roi, le chef des Çâkya, se nommait Çuddhôdana; marié à deux sœurs, filles de Suprabuddha, roi ou chef de la tribu voisine des Kôliya, il se désolait de n'avoir aucun héritier, lorsque l'aînée de ses femmes devint inopinément enceinte, à l'âge de quarante-cinq ans. Elle accoucha, dans des circonstances extraordinaires, d'un enfant plein de talents et de vertus dès le plus bas âge. On prétend qu'il reçut de son père le nom de Siddhârtha qui signifie « le parfait libéré », appellation évidemment in-

ventée pendant l'éclosion de la légende que nous racontons. Le nom distinctif de sa famille était Gâutama, sous lequel il est également désigné. Sa mère mourut sept jours après sa naissance ; il reçut, pendant sa première enfance, les soins de sa tante qui était aussi sa belle-mère. Quoique héritier du trône de Kapilavastu, il montra dès ses plus jeunes années une tendance constante à la méditation. Il apprenait avec une rapidité singulière et bientôt il en sut plus que ses maîtres. Il ne jouait point, ne prenait aucune part aux divertissements de la cour, et, plus tard, lorsqu'il atteignit la puberté, il parut insensible aux traits de l'amour. Il était pourtant d'une beauté remarquable. Mais toutes ses facultés étaient tournées vers l'étude ou plutôt vers la méditation ; il fuyait les compagnies et, heureux seulement dans la solitude, il s'égarait parfois des journées entières dans les forêts et dans la campagne. Pour couper court à ces velléités de renoncement et d'ascétisme, on voulut le marier de bonne heure. Siddhârtha ne se fit pas trop prier, mais il exigea de sa future épouse un certain nombre de qualités difficiles à réunir : une seule femme, sa cousine la belle Gôpâ ou Yaçôdharâ, réalisait le type désiré ; et ce fut précisément elle que, par une intuition heureuse, il choisit à première vue au milieu d'une troupe nombreuse de jeunes filles.

Mais Gôpâ, de son côté, voulait un mari digne d'elle. Il fallut que Siddhârtha l'emportât sur un grand nombre de concurrents, non seulement par les talents de l'esprit mais aussi par ceux du corps. En philosophie, en grammaire, en mathématiques, Siddhârtha se montra naturellement plus fort même que les juges ; mais, chose plus inattendue, il se révéla également supérieur à tous à la course, à la natation, au tir de l'arc et à tous les autres exercices physiques familiers aux gens de sa caste, la caste guerrière des kchatryas. D'autres récits racontent diversement cet épisode : la fiancée

de Gâutama n'y est plus mêlée et son triomphe dans les dix-huit arts n'en est que plus éclatant : les merveilles qu'il accomplit entre autres avec son arc sont innombrables; cet arc, qui rappelle celui d'Ulysse, ne pouvait être bandé par moins d'un millier d'hommes ordinaires et le sifflement de la corde détendue s'entendait au delà de quinze kilomètres. Quoi qu'il en soit, le mariage de Siddhârtha avec sa cousine fut célébré avec toute la pompe orientale et bientôt les jeunes époux donnèrent au monde le spectacle édifiant de la pratique assidue de toutes les vertus domestiques.

Pourtant, cette vie ne pouvait suffire au sage prince. Certes, la vie domestique est un état relativement désirable, car tout y est tourné vers le bien. Mais qu'est-ce que le bien sinon la réparation d'un mal précédemment accompli dans une vie antérieure, réparation toujours incomplète et insuffisante au milieu des occupations journalières de l'homme du monde? et d'ailleurs le mal ne se produit-il pas sans cesse par le seul fait de la vie active? Or, suivant les idées fondamentales de la philosophie brahmanique, le mal, et par suite le bien qui lui fait compensation, ne sont-ils pas une conséquence désastreuse de l'activité, de la faculté de sentir et de vivre, désastreuse parce qu'elle devient ainsi la cause nécessaire de la renaissance? Pour ne pas renaître, pour ne pas être destinée à animer un nouveau corps, pour pouvoir s'absorber dans l'âme universelle, chaque âme individuelle doit, en quittant le cadavre qui l'enfermait, être dans un état d'indifférence, d'inertie absolue. La vie domestique ne prépare point à cet état bienheureux. Seul l'ascétisme, le renoncement, ou plutôt la vie contemplative peut et doit y conduire. Après de longues hésitations, après des discussions pénibles avec ses amis, avec les membres de sa famille, Siddhârtha se résolut enfin à renoncer au monde pour se consacrer uniquement à la recherche de la vérité. Il y fut déter-

miné par quatre visions ou par quatre rencontres, celle d'un vieillard décrépit qui lui apprit la caducité de la jeunesse, d'un malade qui lui révéla la fragilité du corps, d'un cadavre qui lui enseigna le néant de la vie, enfin d'un religieux mendiant qui lui montra l'état le plus parfait que puisse atteindre un être humain. Ce fut au milieu de la nuit qu'il exécuta son dessein, qu'il abandonna tout, palais, richesses, trône éventuel, femme incomparable, parents, amis, pour s'enfuir dans le désert. On savait son projet; on avait placé des gardes dans son appartement, aux portes mêmes de la ville. Il sut triompher de tous les obstacles et bientôt, dépouillé de tous les insignes de son rang, dans la tenue misérable d'un pénitent, il se présentait chez un savant brahme qui lui accordait l'hospitalité prescrite par la religion.

Le jeune prince avait à peine atteint sa vingt-neuvième année; il lui fallut sept ans d'études, de privations, d'austérités, pour découvrir la vraie doctrine. Il commença par suivre les leçons du sage Arâla près duquel il n'eut bientôt plus rien à apprendre, puis du brahme Rudraka renommé dans tout le pays de Magadha : là aussi sa supériorité ne tarda pas à éclater hautement. Il n'était point satisfait. Les enseignements de ces deux maîtres ne lui semblaient pas suffisants pour indiquer la voie du salut, le chemin de la délivrance, le moyen d'anéantir l'activité : il fallait chercher ailleurs. Siddhârtha part, avec cinq disciples, gagne le mont Gayâ, puis se retire aux bords de la rivière Nâirandjanâ, auprès d'un village appelé Uruvilvâ. Il y demeura six années, s'astreignant à la pénitence la plus effroyable, aux privations, aux austérités les plus cruelles. Il n'était plus que l'ombre de lui-même; c'était en vain : la lumière ne se faisait point dans son esprit. Un jour, désespéré et peut-être aussi à bout de forces physiques, il tomba en syncope. On

le crut mort, mais il revint à lui, demanda de la nourriture, et, convaincu de l'inutilité de la pénitence, abandonna toutes ses habitudes ascétiques. Du coup, ses cinq disciples, scandalisés, le quittèrent.

Demeuré seul, Gâutama errait sur les rives de la Nâirandjanâ, toujours plongé dans la méditation. Il recevait sa nourriture d'une femme charitable, Sudjâtâ, et s'asseyait, pour prendre ses repas, à l'ombre d'un certain multipliant, *ficus religiosa*, qui paraît avoir été longtemps vénéré sous l'appellation de « arbre de la sagesse ». Il y resta une fois pendant près de vingt-quatre heures absorbé par ses réflexions. Il se demanda d'abord ce qu'il allait faire désormais, puisqu'il n'avait plus foi dans les pratiques des brahmes; puisque le mal est inhérent à la vie terrestre; ne valait-il pas mieux s'y résigner, reprendre son rang et jouir des douceurs d'une existence princière? Mais avait-il donc tant peiné en pure perte? ne pouvait-il trouver la vraie voie? Et, par le seul effort de sa pensée, cette même nuit, aux dernières heures du crépuscule selon les uns, aux premières heures de l'aurore selon les autres, il acquit enfin la certitude cherchée, il devint *Bouddha*. Ce mot de Bouddha, ou plus exactement Buddha, n'est point un nom propre ; c'est un qualificatif qui signifie « sage, savant, *sapiens* ».

Le Bouddha avait alors trente-six ans. Il examina un moment s'il se contenterait, pour lui-même, du résultat qu'il venait d'obtenir ou s'il en ferait part à la pauvre humanité. La charité l'emporta. Il résolut d'aller tout d'abord chez ses anciens maîtres Arâla et Rudraka, mais il eut le chagrin d'apprendre leur mort. Il songea alors aux cinq disciples qui l'avaient abandonné et se mit à leur recherche. Il les trouva à environ trois kilomètres de Bénarès, dans le bois de la Gazelle (*Mrgadâva*) : l'accueil qu'ils lui firent fut assez froid. Mais, après l'avoir entendu, ils se jetèrent à ses pieds et

embrassèrent avec ardeur sa doctrine. Le discours qu'il leur adressa est célèbre dans les annales du Bouddhisme; c'est le « premier sermon » du maître.

Il se mit alors à parcourir le pays, recrutant partout des adhérents par sa parole chaleureuse, simple, si différente de la phraséologie obscure des brahmes. Il convertit surtout des laïques, hommes ou femmes, et bientôt il put compter autour de lui une soixantaine d'adeptes dévoués. Il les envoya apostoliser le monde, pendant que lui-même poursuivrait sa mission. Il ne cessa pas, en effet, d'enseigner et de prêcher pendant les quarante-quatre ans qu'il vécut encore. Mais il prit l'habitude de ne voyager que pendant la belle saison; pendant les pluies, de juin à octobre, il demeurait dans un même endroit, principalement occupé à perfectionner l'éducation de ses disciples immédiats.

Les principales conversions qu'il opéra furent celles de Bimbisâra, roi de Magadha, de son père Çuddhôdana, et de sa femme. Les légendes racontent que sa femme lui envoya son fils Râhula pour lui réclamer son héritage. Yaçôdharâ entendait l'héritage patrimonial, la fortune, le trône; mais le Bouddha préféra donner à son fils son héritage spirituel et l'admit au nombre de ses disciples.

Vers la fin de sa quarante-quatrième année de prédications, Siddhârtha ou Gâutama se trouva un jour indisposé, après avoir mangé de la viande d'un jeune porc et du riz que lui avait offert un orfèvre nommé Tchunda. Il se dirigea, l'après-midi de ce même jour, vers Kuçinagara, ville située à trente-cinq lieues environ à l'est de Kapilavastu; mais il ne put y arriver. Il dut s'arrêter à quelque distance de la ville. C'est là qu'il mourut, pendant la nuit. Dès que la pénible nouvelle fut connue, une foule immense de fidèles accourut à Kuçinagara, notamment son disciple préféré Kâçyapa. Les funérailles furent splendides; le corps ne fut

brûlé que le huitième jour; les reliques du Bouddha, furent, après des contestations acharnées, divisées en huit parts principales. Recueillies dans huit boîtes cylindriques, elles comprenaient l'os frontal, l'omoplate gauche et l'omoplate droite, quatre dents, quelques cheveux et des cendres. Nous en reparlerons.

Telle est, dégagée de la plupart des circonstances dont l'ont enrichie la légende et la piété postérieure, la vie du fondateur du Bouddhisme. Quelle est encore néanmoins dans tout cela la part de l'histoire? Il serait bien difficile de le dire. Quoi qu'il en soit, Gâutama ou Siddhârtha nous apparaît avec un caractère bien déterminé et tout spécial; dans la série des réformateurs religieux, il occupe une place particulière. Il est certainement très supérieur à Jésus-Christ et à Mahomet par sa valeur personnelle, par sa vie, par ses moyens de propagande, par son succès enfin. Jésus, issu des rangs inférieurs de la société, homme d'un tempérament froid, d'habitudes et de goûts modestes, d'une ignorance profonde et dont un vague sentimentalisme résume tout le caractère, aurait été depuis longtemps oublié sans l'esprit pratique et les audaces de S. Paul. Mahomet, au contraire, est un homme qui a vécu trop longtemps dans une situation de lutte et de misère, et qui ne comprend guère d'autre persuasion que la force appuyée sur une conviction indiscutable de son droit. Le Bouddha, sorti des classes aristocratiques et dirigeantes, a vécu de la vie normale et naturelle; il a connu le monde; il a été fils, mari, père, ami dévoué; son instruction était complète : c'était véritablement un homme. Aussi, sa doctrine ne se présente point avec un caractère de révélation surnaturelle. Il ne doute pas des capacités de l'homme. Il met à la base de son raisonnement le fait même de notre existence, et c'est pour ainsi dire par l'observation, par l'étude intime et minu-

tieuse de la personnalité humaine, qu'il est amené à développer tout le système que nous allons essayer de résumer ci-après sous sa forme la plus simple et la plus ancienne.

On demandait un jour au Bouddha si le monde était éternel ou non; il ne fit aucune réponse à cette question qui lui sembla sans portée ou, si l'on veut, sans rapport avec l'objet direct de la science. Ce genre de réponse, commode en ce qu'il permet de ne pas effaroucher les partisans de l'orthodoxie officielle, a été remis en vigueur par une puissante école philosophique moderne : la théorie de l'*incognoscible* n'est cependant pas autre chose qu'une négation honteuse. Le Bouddha, s'appuyant sur le fait de notre existence, nie d'ailleurs nettement l'âme, la personnalité morale humaine. De même, dit-il, qu'un char n'existe que par ses roues, ses brancards, son siège, qui sont autant de manifestations locales de la substance universelle; de même l'homme n'existe que par les *skandha* « divisions, parties », c'est-à-dire par les éléments matériels, les sensations, les perceptions, les distinctions et le raisonnement conscient, qui sont également des manifestations diverses de la substance. Les éléments matériels (*rûpa*) sont au nombre de vingt-huit : éléments primordiaux (air, terre, eau, feu), organes des sens, attributs de la matière (forme, son, couleur, goût), sexualité, conditions vitales (pensée, mouvement, espace), moyens de communication (geste, parole), nature des corps vivants (élasticité, infirmité, changement, etc). Les sensations (*vêdanâ*) sont de six sortes suivant qu'elles sont reçues par les cinq organes des sens ou par l'esprit aidé de la mémoire. Les perceptions ou abstractions (*samdjgnâ*) comprennent également six catégories correspondant aux diverses sortes de sensations. Les distinctions ou facultés ou potentialités (*sanskâra*) sont de cinquante-deux espèces : contact, sensation, perception, pensée, réflexion, mémoire, vitalité, in-

divisibilité, etc. Le raisonnement conscient ou la raison (*vidjgnâna*), est une amplification des *sanskâras* répartis en quatre-vingt-neuf groupes au point de vue du mérite et du démérite. Quoi qu'il en soit, la mort est purement la cessation du phénomène local, l'effacement des éléments dans la masse. Mais hélas! d'un phénomène en résultent nécessairement d'autres; le fruit de la vie est la renaissance. Tout ce qui vit, anges, hommes, démons, dieux, ne saurait y échapper. Et pourquoi? parce que la sensation produit le besoin, *trchnâ;* que le besoin amène le désir (*upâdhâna*); que le désir amène une combinaison nouvelle des éléments matériels, par la sensualité, l'illusion de l'individualité, et les nouveaux besoins compensateurs des premiers (car le bien amène le mal et le mal amène le bien qui se font équilibre); que le mal et le bien, effets de l'activité, *karma*, survivent à la vie et nécessitent une nouvelle manifestation matérielle jusqu'à ce que, exactement équilibrés, ils soient entièrement détruits. Une lampe, c'est-à-dire un récipient plat avec un bec triangulaire où s'appuie une mèche de coton, une lampe représente le monde, le *substratum* commun : l'huile est assimilable à l'activité, elle produit la flamme, la vie, par l'intermédiaire du corps, qui est comparable à la mèche; or la flamme passe d'une lampe à l'autre, se communique, brûle, se voit, s'entend et n'a pourtant pas d'existence indépendante, c'est un phénomène; pour qu'il ne puisse plus y avoir de flamme, il faut qu'il n'y ait plus d'huile dans la lampe. De même, et c'est une des comparaisons familières aux Bouddhistes, tant qu'il y a de l'activité, il y aura de la vie. Le produit des actions passées pèse sur nous du poids de toute son inconsciente fatalité; il faut le subir, et tout le but de la vie doit être d'en diminuer la force et la vitalité.

Pour atteindre ce but suprême, unique, désirable, il faut d'abord connaître exactement les quatre vérités : la nature

de la douleur, ses causes, sa terminaison, la noble voie qui conduit à cette terminaison. La douleur, c'est la naissance, la vieillesse, la mort, et tout ce qui contribue à la personnalité : l'amour, dont la séparation est la conséquence ; le désir, qui est l'absence de possession et de rapprochement, etc. La cause de la douleur, c'est la sensation qui produit le besoin, la soif d'agir et de vivre, la tendance à l'égoïsme dans le sens le plus absolu du mot. La terminaison de la douleur est obtenue par l'épuisement de cette soif irrésistible, de cette redoutable activité individuelle. La « noble voie » du salut est résumée en huit principes : bonne croyance, bons sentiments, bonnes paroles, bonnes actions, bons moyens d'existence, bon travail moral, bonne mémoire, bonne méditation. « Bon » n'est pas pris ici dans le sens relatif d'« opposé à mauvais », mais dans le sens absolu de « juste, droit, sage ». Cette noble voie s'appelle aussi « la voie moyenne », parce qu'elle est également éloignée de la vaine satisfaction des appétits sensuels et de la vaine exagération de l'ascétisme brahmanique.

Avant d'atteindre le but suprême, il faut passer par quatre états transitoires. Le premier est celui de la conversion, de la connaissance du vrai. L'homme étranger aux doctrines bouddhistes est impur, méchant, pécheur; mais dès qu'il est délivré de l'inconscience de son égoïsme, du doute relativement à la bonne doctrine, de la croyance à l'efficacité des cérémonies, il est apte à comprendre le bien, à entendre le juste, à s'éclairer par la méditation, enfin à pratiquer la vertu. Le sage passe alors au second état, celui qui précède la dernière renaissance, pendant lequel l'illusion, l'envie, les passions sont réduites pour ainsi dire à leur plus simple expression. Vient ensuite l'état d'un être qui vit pour la dernière fois : en lui sont détruits les derniers germes de la sensualité et de la méchanceté; il est devenu

incapable de désir et de haine. Il devient alors *arhat* « vénérable », pour ainsi dire « saint »; il ne lui reste plus qu'à perdre toute idée de renaître sur la terre, tout désir de vivre dans les cieux, toute pensée orgueilleuse, tout sentiment de sa propre sagesse et toute trace d'ignorance, pour être *açâikcha* « non élève » et pour entrer ensuite dans le *nirvâna* « l'extinction, l'anéantissement ».

On a beaucoup discuté sur le véritable sens de ce mot; on a voulu généralement y voir l'anéantissement matériel absolu. Cette interprétation ne me semble point exacte, car elle ne s'accorde pas avec les tendances de toute la philosophie indienne. Puisque la vie n'est qu'une illusion, qu'une apparence, qu'une manifestation partielle de la substance dont l'existence est un fait palpable; puisque la vie n'est que le résultat de l'activité passée, quel doit être le but, le terme, la fin dernière? Évidemment la disparition, l'*anéantissement* de l'activité et rien de plus. Que la substance existe et se transforme après l'évanouissement de notre personnalité, que nous importe? Nous ne serons plus sujets à la douleur, au mal, au bien, au joug effrayant de la vie : les éléments qui composent notre individualité, libres enfin à jamais, débarrassés de toute attraction réciproque, entreront dans le repos éternel ou iront reformer d'autres êtres; mais nous n'avons point à nous en préoccuper, nous qui ne devons aspirer qu'à l'ineffable bonheur de l'effacement infini et éternel.

Il peut sembler étrange qu'une religion ait été fondée sur une philosophie aussi logique, abstraction faite des détails, aussi sage, aussi matérialiste en un mot. Le fait est pourtant incontestable. Il n'y a d'ailleurs là rien d'incompatible avec le caractère et avec les habitudes des peuples de l'Orient, races essentiellement passives et inertes quoique douées d'une imagination puissante. Au fond, le brahma-

nisme n'a pas une conception différente : qu'on admette par exemple une âme personnelle, individuelle; elle devra s'absorber en Dieu, c'est-à-dire dans l'âme unique, générale : qu'est-ce là sinon le *Nirvâna* bouddhiste, la cessation de l'individualité? Ce n'est point dans la théorie que gît la différence entre les deux grandes religions de l'Inde, c'est dans la pratique, c'est en ce qui concerne la domination du monde, la direction des foules, les rivalités d'intérêt et les prétentions des classes devenues par hasard dirigeantes et supérieures. Pour les masses, la religion se traduit partout et toujours par une série d'observances et de prohibitions. Les bouddhistes ont, comme les autres, la vieille morale humaine de l'intérêt, résumée dans la formule qui nous montre nos propres besoins à satisfaire dans la solidarité et la réciprocité sociales.

Pour ne point faire à autrui ce qu'il ne veut pas qu'on lui fasse, le pieux bouddhiste doit avant tout s'abstenir des cinq grands péchés : il ne doit pas tuer ce qui a vie, il ne doit point prendre ce qui ne lui est pas donné, il ne doit point mentir, il ne doit point s'enivrer, il ne doit point rechercher l'union sexuelle en dehors des convenances et des règles établies. Nous n'insisterons pas sur les préceptes de détail; disons seulement que le Nirvâ*n*a n'est pas montré aux fidèles comme d'un accès facile. Tous y sont appelés, mais bien peu y arrivent; il faut se résigner à renaître, et en attendant faire le plus de bien possible pour compenser les mauvaises actions passées, pour hâter le moment de la conversion, de ce premier état de sagesse où l'être commence à entrevoir la possibilité de son anéantissement.

Cette rapide étude serait trop incomplète si nous ne résumions aussi brièvement que possible le développement historique des doctrines bouddhistes; nous verrons ensuite quelles ont été les destinées de cette religion, simple hérésie

brahmanique à l'origine et qui courbe aujourd'hui sous sa loi près de la moitié de l'humanité.

Même aux dernières années de la vie du Bouddha, ses partisans, quel que fut leur nombre ou leur rang, n'étaient proprement que les adeptes d'une secte, d'une école philosophique. Mais dès que le nombre des recrues se trouva augmenté dans des proportions considérales, dès que la mort du chef, en supprimant l'unité fondamentale de direction, eût facilité la prépondérance des influences personnelles locales, dès que le courant eût entraîné les masses ignorantes et peu propres aux hautes spéculations; — il était inévitable que, peu à peu, isolément, des habitudes nouvelles prissent naissance, des légendes se formassent, des cérémonies commémoratives d'abord, significatives ensuite, fussent de plus en plus vulgarisées.

Les premières préoccupations portèrent sur la personne même du Bouddha. On ne regarda bientôt plus Gâutama comme un homme ordinaire, ce fut en quelque sorte un Sauveur prédestiné; et l'on imagina la théorie des vingt-six Bouddhas, dont Gâutama n'aurait été que le vingt-cinquième. Chacun d'eux est venu rétablir la pure doctrine oubliée par l'humanité. Cinq mille ans après la mort de Gâutama, il n'y aura plus un seul bouddhiste sur la terre, où un autre sauveur, *Mâitrêya Buddha* « le Bouddha d'amitié » viendra révéler de nouveau la voie sainte du Nirvâna. La vie de tous les Bouddhas passés, dans la liste desquels on a introduit beaucoup de noms chers au brahmanisme, est longuement racontée dans de pieux recueils où l'imagination indienne s'est donné libre carrière. Il paraît même y avoir eu, au IVe siècle de notre ère, une secte établie près de Çrâvasti, et qui, dédaigneuse du Bouddha historique, prétendait se rattacher aux trois révélations précédentes et surtout à Kâçyapa, prédécesseur immédiat du fils de Çuddhôdana.

Mais les vrais fidèles donnaient au contraire à Siddhârtha un caractère de plus en plus supérieur et extranaturel. Ce fut le premier *Arhat*, le saint par excellence, et l'on racontait sur sa vie les particularités les plus étonnantes. Sa légende se développa avec un épanouissement mythologique extrême : depuis sa naissance jusqu'à sa mort ce n'est qu'une suite ininterrompue de prodiges. On lui donne, dans toutes ces légendes, un grand nombre de noms qui sont presque tous devenus classiques : *Çâkyamuni* « le pénitent de la race Çâkya », *Sugata* « le bienvenu », *Tathâgata* « celui qui est allé, qui est venu comme ses prédécesseurs », *Çâstri* « le précepteur (par excellence) », *Djina* « le vainqueur », *Sarvadjgnâ* « celui qui sait tout », *Bhagavat* « le sage des sages », *Lôkanâtha* « le seigneur du monde », et bien d'autres encore. Le peuple rechercha ses reliques qui furent l'objet d'un véritable culte.

Nous avons vu plus haut qu'elles sont censées provenir de son bûcher funéraire. A Rangoun, on vénère huit de ses cheveux. A Ceylan, on possède deux de ses dents; une autre est chez les Tartares ; la quatrième est conservée à Amarâpura en Birmanie; on prétend en posséder une cinquième à Fou-tchan en Chine. A Balk, on montre aux voyageurs le balai du Bouddha; on a de ses cendres, l'os de son front, ses omoplates, son plat à manger, son écuelle à recueillir les aumônes (*pâtra*), son pot à eau qui a une capacité de quatre-vingt-cinq litres. On vénère encore l'endroit où il congédia son cocher pour se faire ascète; un monument s'y élevait naguère; et le pèlerin chinois Hiuen-Tsang le visita il y a douze siècles. Le même pèlerin put voir aussi, mais déjà à demi effacées et vagues, deux ombres lumineuses du corps sacré du Bouddha; il n'eut cette vision qu'après de longues prières : c'était au fond d'une caverne où l'image apparut brillant d'une lueur jaune rouge, entourée des

ombres plus effacées des Bôdhisatvas et des Çramanas qui lui font escorte.

C'est à Ceylan que sont les reliques les plus précieuses, d'abord la dent sacrée dont nous reparlerons; puis le rejeton authentique de l'arbre sous lequel Siddhârtha arriva à la certitude. Il est issu, dit-on, d'une bouture apportée, en l'an 288 avant notre ère, d'Uruvilvâ à Anurâdhapura. Cet arbre se compose de trois troncs dont le plus grand a deux mètres vingt centimètres de circonférence; ils sortent de la dernière des cinq terrasses superposées où l'on suppose que le tronc décrépit de l'arbre et ses ramifications épuisées ont été successivement enterrés. Les Ceylanais font aussi voir aux touristes, sur le pic dit d'Adam, une excavation de près d'un mètre et demi de long qui offre la forme grossière d'un pied et où ils voient l'empreinte du pied de Siddhârtha; on l'appelle *Çrî-pâda* « pied sacré »; les çivaïstes rapportent cette empreinte à Çiva, les chrétiens à S. Thomas et les musulmans à Ali. Nous reviendrons sur ces reliques qui ne sont pas plus ridicules que toutes celles des catholiques: la sainte face, la sainte larme, le saint prépuce, le saint nombril de Jésus-Christ, ou, comme on peut le voir à Roncevaux, un doigt de sainte Anne et une sainte goutte du saint lait de la sainte Vierge!

Au reste, le Bouddha légendaire s'est introduit dans l'hagiographie catholique; sous le nom de S. Josaphat, on célèbre sa fête le 27 novembre dans quelques églises. La vie de ce saint oriental, ainsi que celle d'un nommé Barlaam, tout aussi authentique sans doute, a été écrite par un moine du VIIIe siècle, S. Jean Damascène, sous le khalîfat d'Almanzor. Les Indiens brahmanistes, de leur côté, se sont bornés à faire du Bouddha une incarnation de Vichnu, ce qui est encore très honorable pour lui.

Siddhârtha a-t-il réellement existé? Il est à peu près impos-

sible d'en douter; mais ce qui est difficile à établir, c'est l'époque exacte de sa vie. D'après les divers chronologistes orientaux, l'année de sa mort varie de 2420 à 543 avant notre ère; la dernière date est généralement adoptée. Cependant, des travaux récents tendent à placer cette mort à une date plus rapprochée de nous. M. Rhys Davids a proposé approximativement la date de 412 avant Jésus-Christ.

Deux mois après la mort du Bouddha, il y eut, sous la présidence de Kâçyapa, l'un de ses premiers disciples, une réunion générale des adhérents près de Râdjagrha dans la province actuelle de Bihar. Cinq cents personnes y assistaient. Le but principal du « Concile » était de fixer les points essentiels de la doctrine contenue tout entière dans un certain nombre de « catéchismes » que tous les fidèles savaient par cœur. Le Concile dura huit mois.

Cent ans plus tard il s'en tint un second, très nombreux, à Vâiçâli (l'Allahabab actuelle), qui condamna sévèrement ce qu'on appelait les dix indulgences. Certains novateurs en effet prétendaient que les moines pouvaient recevoir de l'or ou de l'argent, s'asseoir sur des sièges rembourrés pourvu qu'ils n'aient pas de franges, boire des liqueurs fermentées lorsqu'elles avaient l'apparence de l'eau, etc. Mécontents de cette décision, beaucoup de bouddhistes, — douze mille, à ce qu'on prétend — formèrent un contre-concile encore plus nombreux et que l'histoire appelle par suite la grande assemblée. Ce fut le premier schisme; on compta bientôt dans l'Église jusqu'à dix-huit sectes, dont les différences ne sont pas exactement connues. Une troisième réunion eut lieu, à Pâtaliputra, aujourd'hui Patnâ, deux cent trente-cinq ans après la mort du Bouddha; mille « anciens », on serait tenté de dire mille « pères », y prirent part.

Cependant l'influence de la nouvelle religion grandissait de plus en plus. Elle profitait des changements advenus dans

le régime politique du pays. Les querelles des principicules locaux avaient amené la prépondérance du roi de Magadha dont le trône fut envahi, vers l'époque d'Alexandre, par un certain Tchandragupta, homme de basse caste; les Grecs ont fait de son nom Sandrocottus. Ce fut pour ainsi dire le premier empereur de toute l'Inde. L'unité administrative ne pouvait que favoriser la propagation de la foi nouvelle. Pourtant ni Tchandragupta, ni son fils Bindusâra, n'étaient bouddhistes. Mais le troisième monarque de la race, Piyadaçi, plus connu sous le surnom d'Açôka, qu'on pourrait appeler le Constantin du Bouddhisme, converti par un miracle, devint un partisan fanatique des doctrines de Gâutama. On lui attribue d'innombrables fondations pieuses, couvents, hôpitaux, jardins pour les animaux, etc. Il couvrit tout l'empire d'inscriptions gravées sur des rochers ou sur des colonnes : ce sont les premiers documents indiens écrits que l'on connaisse. Ils remontent au troisième siècle avant Jésus-Christ.

L'un de ces édits est relatif au concile qui fut tenu à Patnâ la dix-huitième année du règne de Piyadaçi. Il s'était produit de nouvelles doctrines hérétiques. C'est à la suite de ce concile que des missionnaires furent envoyés pour la première fois à Ceylan et dans toutes les contrées adjacentes à l'empire.

La mission de Ceylan, la plus importante de toutes, fut dirigée par le propre fils d'Açôka, Mahêndra, qui convertit le roi de la grande île. Quelques années après, la sœur de Mahêndra, Sanghamitrâ, vint le rejoindre à la tête d'une troupe de religieuses qui établirent à Ceylan le premier couvent de femmes; elles apportaient une branche de l'arbre sacré sous lequel, aux bords de la Nâirandjanâ, Gâutama avait conçu sa doctrine. Ce précieux rameau, planté à Anurâdhapura a donné naissance à un multipliant qui existe encore, comme nous l'avons dit plus haut, et qui aurait ainsi, en 1886, l'âge respectable de 2131 ans. C'est le plus vieil arbre que l'on

connaisse sur toute la surface du globe. Malgré les deux invasions tamoules (224-164 et 100-88 av. J.-C.), le Bouddhisme continua à prospérer à Ceylan où il est encore en pleine vigueur. Vers la cinquantième année avant notre ère, on commença à écrire les livres sacrés conservés jusqu'alors par la simple tradition orale; ce fut le point de départ de l'abondante littérature bouddhiste en langue pâlie et en cingalais.

Le succès des autres missions ne fut pas moindre et de proche en proche la réforme s'étendit. Des Ceylanais convertirent les Birmans vers l'an 450 de notre ère, et les Siamois vers l'an 638. Java paraît avoir été gagné par des moines venus du Kalinga vers le XIIe siècle; le bouddhisme passa ensuite à Bali et à Sumatra. Dès le commencement de notre ère, le nord de l'Inde, Kachmîr, Kabul, étaient convertis. Le Népâl et le Thibet le furent à leur tour aux VIe et VIIe siècles. La Chine avait reçu les livres sacrés dès le dernier siècle avant Jésus-Christ; l'an 62 de notre ère un nouvel effort fut entrepris, mais ce fut seulement au IVe siècle que le Bouddhisme devint la religion officielle de l'empire du milieu. La Corée vers 372, le Japon vers 552, la Cochinchine, Ava, les îles Formoses, la Mongolie vers la même époque, vinrent étendre le domaine du Bouddhisme qui, d'autre part, avait pénétré dans les provinces occidentales de la Chine par Kabul, Yachkand, Balk, Bokhâra, Jungâra et Kobdo. Mais de ce côté, le mouvement musulman du XIIIe siècle arrêta les progrès de la religion nirvaniste.

Les Musulmans ne se heurtèrent presque pas aux Bouddhistes dans l'Inde. Le Brahmanisme, sorti de sa quiétude, avait, depuis de longues années, impitoyablement poursuivi, pourchassé, massacré les redoutables réformateurs. Dans la péninsule proprement dite, il ne reste plus guère aujourd'hui, comme représentants des Bouddhistes, qu'un petit

nombre d'hérétiques *djâinas* dont nous parlerons plus loin. Inutile de dire que, nulle part, le Bouddhisme ne resta pur: ainsi, au Japon, en 1262, un nommé Sin Ran fonda une sorte de religion mixte en incorporant dans le culte de Gâutama une grande partie des coutumes Sin-toïstes : la religion de Sin-tô, savante dame du XIIe siècle, n'était autre que la vieille religion naturaliste du Japon.

De précieux renseignements sur l'histoire du Bouddhisme indien nous sont fournis par les relations de voyage des pèlerins chinois, Fa-Hian de 399 à 414 après Jésus-Christ, Sung Yun en 518 et Hiuen-Thsang de 629 à 648, qui ont été traduites et publiées en français par Abel Rémusat et par Stanislas Julien.

Actuellement, le Bouddhisme est florissant chez les Kirghis et les Kalmouks qui constituent pour ainsi dire son avant-poste occidental, et dans la vaste région qui s'étend entre l'équateur et le cinquante-cinquième degré de latitude nord, le quatre-vingtième et le cent quarantième degrés de longitude orientale de Paris. Il est professé par 500 millions d'hommes environ (dont 167 000 seulement dans l'Inde proprement dite), c'est-à-dire par les deux cinquièmes du genre humain; par le nombre de ses adhérents, c'est de beaucoup la première de toutes les religions, celle qui aurait véritablement droit à l'épithète de *catholique*. Aussi a-t-elle été, depuis ces dernières années surtout, très étudiée.

Le développement de ses doctrines et de son organisation est aujourd'hui bien connu. Les disciples du Bouddha, ses *çrâvaka* « auditeurs », qui s'appelaient eux-mêmes *çramana* « les purs », étaient peu nombreux et il n'y avait entre eux ni distinction ni hiérarchie; on en cite cependant quatre-vingts qui ont reçu le nom de *mahâçrâvaka* « les grands auditeurs ». Pendant longtemps il n'y eut point de prêtres dans le Bouddhisme; c'était une association de philosophes,

une société d'hommes religieux, lassés de la vie mondaine et aspirant au *nirvâna*, au but suprême (*gati* « voie, progrès » ou *môkcha* « délivrance »). Mais, plus tard, quand le nombre des adhérents devint très considérable, la distinction entre les laïques et les religieux s'imposa d'elle-même. La règle s'adoucit pour les premiers, s'aggrava pour les seconds. Tout le monde put se faire bouddhiste en continuant à vivre de la vie ordinaire; le Bouddha distinguait déjà deux sortes de disciples : les adeptes zélés, les religieux mendiants comme lui, et les donneurs, les maîtres de maison. Pour faire partie de l'association dégagée des préoccupations terrestres, qui allait partout mendiant et prêchant la pure doctrine, certaines conditions furent exigées. Il ne suffit plus de se présenter et de se mettre à la suite du Bouddha : cette sorte d'enrôlement volontaire dut occasionner de graves désagréments au Maître ; aussi fallut-il justifier qu'on n'avait pas de maladie contagieuse, qu'on n'était ni serf ni soldat, qu'on n'avait point de dettes, qu'on était indépendant, qu'on avait obtenu l'autorisation de sa famille. Il suffisait primitivement de se faire raser la tête et de prendre le vêtement jaune spécial aux membres de l'ordre; il y eut plus tard une cérémonie d'initiation de plus en plus compliquée.

En même temps, la nature de l'ordre changeait : ces mendiants, auxquels les séculiers devaient fournir les choses nécessaires à la vie, devinrent sédentaires lorsque des princes généreux leur eurent donné la sécurité de l'existence en leur attribuant des terres et des maisons. Installés dans ces propriétés, ils devinrent de véritables moines ne quittant plus leur couvent que pendant une des six saisons de l'année (celle pendant laquelle Gâutama se reposait au contraire) pour aller prêcher et mendier au loin; ils revenaient ensuite dans le même monastère où la hiérarchie

s'introduisit par les nécessités de l'administration temporelle, par l'autorité de la science et sans doute par les tendances plus ou moins dominatrices de certains moines.

C'est probablement alors que furent établies les règles observées encore aujourd'hui à Ceylan, pour l'admission dans l'ordre religieux, dans le couvent. Jusqu'à vingt ans, l'adepte n'est pas engagé définitivement, n'est pas « profès » ; il n'est encore que « novice ». La cérémonie ne consiste que dans un examen physique, un interrogatoire moral, des discours, des présents offerts, des formules récitées, un serment prêté d'observer les préceptes de la Loi, et de suivre les instructions du supérieur qu'on se choisit : chaque jeune moine a son directeur, son guide particulier qui l'instruit et le surveille. Le catéchumène doit connaître à fond la doctrine, les formules pieuses, les préceptes pratiques ; il doit observer rigoureusement les dix prohibitions principales : 1° ne détruire aucun être ayant vie ; 2° ne pas voler ; 3° ne pas manquer à la chasteté ; 4° ne pas mentir ; 5° ne pas boire de liqueurs enivrantes ; 6° ne pas manger depuis midi jusqu'après le lever du soleil ; 7° ne pas danser, chanter, jouer et ne pas assister à des danses, à des chants et à des jeux ; 8° ne pas se parfumer et ne se parer d'aucun ornement ; 9° ne jamais accepter d'or ni d'argent ; 10° ne pas avoir un lit élevé de plus d'une coudée ni trop large. Les cinq premières prohibitions constituent les cinq grands péchés, « les péchés capitaux » ; on y substitue, dans d'autres listes, les suivantes : 1° ne pas empêcher un autre religieux de recevoir sa part légitime d'aumônes ; 2° ne pas mettre en péril un autre religieux ; 3° ne pas faire en sorte qu'un autre religieux soit expulsé de la communauté ; 4° ne pas dire du mal des autres religieux ; 5° ne pas parler de façon à amener des discussions dans le couvent. Les cinq péchés ainsi défendus ne peuvent être effacés que par l'ex-

clusion temporaire du coupable. Les cinq autres (nos 6 à 10) sont pardonnés après une cérémonie purificatoire que le supérieur accomplit en jetant du sable au milieu de la cour du *vihâra* « couvent cellulaire ».

Ces dix défenses essentielles sont développées en une abondante série de prescriptions minutieuses : le moine, *çramana* « pur, pénitent, ascète » ou *bhikchu* « mendiant », doit se présenter sans rien dire, un vase à la main, aux portes des maisons et recevoir ce qu'on lui donne ; il passe de porte en porte jusqu'à ce qu'il ait la quantité d'aliments nécessaires pour son repas quotidien. Il ne possède en propre que trois vêtements jaunes, une ceinture, un vase pour recevoir les aumônes en nature, un rasoir, une aiguille, un filtre; ce dernier objet est indispensable : avant de boire, le fidèle doit soigneusement filtrer son eau de peur qu'elle ne contienne quelque animalcule vivant, ce qui le rendrait coupable de désobéissance au premier des commandements négatifs. On raconte à ce sujet qu'un prêtre bouddhiste se laissa mourir de soif, parce qu'on lui avait montré, à l'aide d'un microscope, que l'eau la mieux filtrée est toute pleine d'infusoires; aussi un autre prêtre brisa-t-il l'innocent instrument pour qu'il ne pût faire d'autres malheureux. La pauvreté individuelle des moines bouddhistes est compensée de nos jours par la richesse collective. Ce n'est pas en Europe seulement que l'Église a montré de rares capacités pour la propriété temporelle.

Le religieux bouddhiste doit se lever avant le jour, faire sa toilette, balayer le *vihâra* qu'il habite, balayer les environs de l'arbre sacré, image de celui sous lequel Gâutama est devenu le Bouddha. Ensuite il va chercher l'eau nécessaire pour sa boisson quotidienne, la filtre et la couvre soigneusement. Il médite sur les règles de l'ordre. Il offre des fleurs au monument qui renferme les reliques du Boud-

dha, en songeant aux vertus du Maître et à ses propres imperfections. Puis il va quêter sa nourriture, se lave les pieds, mange, lave son bol, salue encore le Bouddha, et médite sur la charité. Il étudie alors, copie, commente, apprend par cœur les livres sacrés. Au coucher du soleil, il balaye de nouveau l'enceinte sacrée, allume une lampe, écoute les instructions de son directeur, auquel il confesse les fautes qu'il a commises pendant la journée. Il s'endort ensuite dans la plus grande tranquillité d'esprit.

J'ai parlé plus haut des cinq péchés capitaux. Les dévots les plus austères en comptent dix, *daçaklêça*, savoir trois corporels : meurtre, vol, adultère; quatre oraux : mensonge, calomnie, injures, conversation oiseuse; et trois spirituels : envie, méchanceté, scepticisme.

Les supérieurs, dispensés du travail manuel, se livrent avec plus d'ardeur et sans relâche à la réflexion, *bhâvana*. Il y a cinq ordres successifs et réglementaires de réflexions : sur l'*amour* pour les êtres en vie, sur la *pitié* pour l'état malheureux de la société, sur la *joie* qu'il y aurait à une conversion générale du monde, sur les causes nombreuses d'*impureté*, enfin sur la *sérénité*, l'indifférence avec laquelle le sage doit considérer les actions humaines, bonnes ou mauvaises, le pouvoir ou la servitude, l'amour ou la haine, la richesse ou la pauvreté, etc.

Le salut ne saurait être obtenu qu'en suivant la noble voie aux huit principes, et en outre en faisant les *quatre intenses méditations* sur l'impureté, le mal qui dérive de la sensation, la non-permanence des idées, les conditions de l'existence; — par les *quatre grands efforts* pour prévenir le mal, pour le chasser, pour produire le bien, pour l'augmenter; — par les *quatre bases de la sainteté* : la volonté, l'effort, la préparation du cœur, la recherche; — par les cinq *puissances morales* ou les cinq organes mo-

raux : la foi, l'énergie, le recueillement, la contemplation, l'intuition; — enfin par les *sept sagesses :* la foi, le recueillement, la contemplation, l'étude de l'écriture, la joie, le repos et la sérénité.

En attendant le *nirvâna*, un résultat pratique immédiat peut être obtenu. On peut espérer une bonne fortune extraordinaire, pendant son existence au moins, si l'on a acquis les dix pouvoirs surnaturels des dix sagesses surnaturelles. Les dix pouvoirs, *daçabala*, sont obtenus : 1° par la sagesse qui sait ce qu'est la connaissance; 2° par celle qui connaît les conséquences du *karma;* 3° par celle qui comprend la voie du nirvâna; 4° par celle qui connaît l'existence et la nature des divers mondes; 5° par celle qui devine la pensée des autres êtres; 6° par celle qui a reconnu que les organes des sens ne sont pas la personnalité; 7° par celle qui connaît la pureté, résultat de la méditation; 8° par celle qui sait où chacun a vécu pendant ses naissances antérieures; 9° par celle qui sait où chacun vivra dans ses renaissances futures; 10° par celle qui sait le moyen d'annihiler les effets de l'activité et d'éviter ainsi le mal absolu de la renaissance. On peut les acquérir par un état mental particulier nommé *dhyâna*, une sorte d'absorption spirituelle toute spéciale qui, pour être parfaite, n'exige pas moins de quatre degrés successifs de méditation.

Le premier degré de *dhyâna*, de contemplation, est l'état du pur et saint religieux qui applique sa pensée sur un point important de doctrine, qui l'analyse et l'approfondit; c'est un état de joie et de contentement, de liberté complète de pensée à laquelle prépare l'absence de la sensualité et le renoncement au péché. Le second état, dans lequel prédomine l'intuition, est plein de la satisfaction du but atteint; le sage qui y est parvenu a trouvé la solution du problème qu'il s'était posé dans le premier état. Au troi-

sième, le contentement du succès s'est à la fois élargi et calmé et fait place au recueillement, pendant lequel on perd la notion précise du détail considéré. C'est l'annonce du dernier état, celui de l'absorption pure ou, si l'on veut, de l'extase pacifique, sans joie et sans peine, sans empressement et sans regret. Les Bouddhistes septentrionaux ajoutent un cinquième état contemplatif, plus parfait et plus absolu, à ceux que nous venons de décrire.

Les femmes même furent admises à la vie contemplative. Il y eut des couvents de femmes. Elles avaient un vêtement « supérieur », un vêtement « du milieu » et un corsage ou corset; elles portaient un mouchoir « mange sueurs »; suivaient un règlement dont on a publié récemment une traduction, elles pouvaient commettre cent quatre-vingt sortes de péchés véniels, trente-trois péchés entraînant « la confiscation » (par exemple si elles remplaçaient leur vase à aumônes avant qu'il fût cassé au moins en cinq morceaux), onze péchés exigeant une confession publique (celui par exemple de boire et de manger chez des gens dispensés de faire l'aumône comme trop pauvres), vingt péchés exigeant la convocation du *sangha*, de toute la corporation en assemblée générale (qui prononçait au besoin l'exclusion temporaire), enfin huit péchés entraînant l'excommunication ou l'exclusion définitive : immoralité avec les brutes, meurtre ou excitation au meurtre, affirmation qu'on a la certitude, vol, attouchement toléré de la part d'un homme, s'asseoir à côté d'un homme, ne pas dénoncer une compagne surprise en faute, rendre un service personnel à un *bhikchu*. On voit que rien n'était moins agréable que la vie d'une religieuse, d'une *bhikchuní*.

Le monachisme bouddhiste n'a rien de commun avec l'ascétisme brahmanique. Celui-ci est simplement le quatrième état de vie de tout homme appartenant à la caste

supérieure. Celui-là, accessible à tous, peut et doit être considéré comme la seule, l'unique, la vraie vie. La preuve d'une sainteté supérieure est, au moins dans la période moderne du Bouddhisme, un état extatique prolongé, une sorte de catalepsie ou d'hypnotisme spontané, qui a reçu le nom de *Samâdhi*.

Quant aux laïques, ils en eurent vite assez de ces considérations théoriques; il leur fallait un culte à prières, à cérémonies, à idoles. On fit des dieux; on incorpora dans le Bouddhisme ceux du vichnuvisme et du çivaïsme dont on fit les principaux adorateurs d'Avalôkitêçvara, un prédécesseur mystique et imaginaire du Bouddha : nous y reviendrons; il fut ainsi permis aux dévots vulgaires de conserver leur foi dans les charmes, les formules, les cercles magiques. Les hideuses représentations de divinités à têtes énormes, à bras et jambes multiples, reprirent leurs places dans les temples, dans les monastères, aux bords des routes, faisant escorte à l'image du Bouddha. La méditation fut remplacée par la prière, par la récitation de formules indéfiniment répétées. Puis la prière devint machinale. On inventa le guide du dévot, les moulins à prières, les chapelets, etc.

Les Bouddhistes modernes distinguent dans leur religion ce qu'ils appellent « les trois pierres précieuses » *triratna* : le Bouddha, la Loi et l'Assemblée (*sangha*); ils disent que leur doctrine est exposée dans les livres qui forment la triple corbeille, *Tripitaka* : 1° les *sûtra*, aphorismes ou discours du Bouddha, λογία, recueillis par Ananda; on appelle aussi ces recueils *Buddhavatchana* « paroles du Bouddha » ou *Mûlagrantha* « livre du texte »; 2° les *Vinaya*, traités de discipline, rédigés par Upâli; 3° l'*Abhidharma*, code de lois spéciales pour les êtres du monde immatériel ou plutôt traités de métaphysique et de philosophie qu'on dit avoir été composé par le sage Kâçyapa.

Comme le Bouddha parlait souvent de la nécessité de « tourner la roue de la loi », *dharmatchakra*, c'est-à-dire de l'observer complètement, le disque, *tchakra*, est devenu le symbole du Bouddhisme. La question de la *svastikâ* se poserait ici : ce signe, dont le nom indien veut dire « objet de bénédiction », a la figure d'une croix dont chaque branche se termine par un coude perpendiculaire au rayon. C'est évidemment là le signe abrégé d'un cercle ; la croix simple ne serait qu'une réduction. Ces symboles, qu'on trouve chez beaucoup de peuples anciens et modernes, sont considérés comme des emblèmes solaires ; on y a vu aussi des emblèmes phalliques, un signe des puissances génératrices.

Au point de vue de la doctrine principale, c'est-à-dire eu égard à la manière de concevoir la voie du salut, le Bouddhisme se divisa et se divise encore en deux grandes écoles, celle du « petit véhicule », *hînâyana*, et celle du « grand véhicule » *mahâyana* ; « véhicule » est pris ici dans le sens de « moyen d'arriver à la vraie voie ». La première doctrine, plus simple et plus ancienne, est surtout suivie dans les pays méridionaux et occidentaux. A la seconde, relativement moderne et plus compliquée, se rattachent tous les Bouddhistes du Nord et de l'Est ; c'est celle-ci qui a produit la religion thibétaine si étrangement pareille au catholicisme par ses monastères d'hommes et de femmes, par la tonsure et le célibat de ses prêtres, par le culte des reliques, la confession auriculaire, les fêtes, les processions, les cloches, les litanies, les chapelets, l'eau bénite, l'intervention des saints et la hiérarchie sacerdotale.

Les sectateurs du petit véhicule croient aux quatre vérités et aux huit principes de la « noble » voie ; ils ont de plus douze *nidânas* « enchaînement des causes » : l'ignorance qui produit le mérite ou le démérite ; le mérite ou le démérite qui amène la connaissance ; la connaissance qui distingue

le corps et l'esprit; le corps et l'esprit qui utilisent les six organes des sens; les six organes des sens qui poussent au toucher; le toucher qui cause le désir; le désir qui est suivi de la sensation; la sensation qui produit l'affection; l'affection qui appelle un renouvellement de l'existence; le renouvellement de l'existence qui a lieu par la renaissance; la naissance, c'est-à-dire la vie, qui aboutit à la décrépitude; enfin la décrépitude, dont le terme est la mort; c'est pourquoi la cessation de l'ignorance est le commencement du salut. La certitude peut être acquise par quatre voies différentes : la première consiste à rejeter l'erreur de croire à sa propre existence et de dire « je suis », à croire dans le Bouddha, à observer les pratiques et à faire les exercices prescrits; celui qui y est arrivé ne renaîtra plus que sept fois. La seconde voie est réservée à ceux qui sont délivrés de tout attachement et ne renaîtront plus qu'une fois dans le monde des dieux ou dans celui des hommes. La troisième a pour caractéristique l'abolition complète de l'ignorance et de la haine; ceux qui ont atteint cet état demeureront quarante mille *kalpas* dans le monde des dieux. La quatrième voie, la plus parfaite, est celle des *Arhat* « saints » dont l'état, très enviable, n'est inférieur qu'au *Nirvâna*. Le *Nirvâna* est réservé aux religieux réguliers et jamais les laïques ne sauraient y parvenir.

Plus tard, on ajouta à cette théorie une autre conception métaphysique. A côté des vingt-six Bouddhas primordiaux, on inventa les *Pratyêka-buddha* « bouddhas individuels », êtres qui peuvent devenir Bouddhas, mais qui sont incapables de rendre aucun service, qui ne peuvent être utiles aux hommes ni pour la propagande ni pour l'enseignement, et dont le pouvoir est limité. On inventa également les pré-bouddhas, si l'on peut s'exprimer ainsi, les *Bôdhisatva* « possesseurs de l'essence de la sagesse », êtres dont les

renaissances successives aboutiront forcément à l'état enviable de Bouddhas parfaits, possesseurs d'un pouvoir illimité. Mais comme les Bouddhas passés ont accompli leur mission et sont entrés dans le nirvâna, l'attention des croyants s'est reportée sur les Bôdhisatvas qui ont pu vivre parmi nous et dont deux sont particulièrement vénérés, *Mandjuçrî* « le glorieux charme » personnification de la sagesse, et *Avalôkitêçvara* « le seigneur qui regarde d'en haut » personnification de la force; mais comme la force s'affirme par l'attaque et par la défense, on a fini par dédoubler le second Bôdhisatva et on lui a adjoint un *Vadjrapânî* « guerrier armé de la foudre », et voilà l'idée de la trinité. Dans le Bouddhisme septentrional, ces personnifications mystiques ne tardèrent pas à devenir de véritables dieux. On porta ensuite à cinq, au lieu de quatre, les phases successives de la contemplation *dhyâna*, voie principale du salut, et l'on supposa qu'il existe, au delà de notre sphère, seize *brahmâlôka* « mondes de Brahmâ »; dans ces divers mondes, pris d'abord trois par trois et superposés, renaissent ceux qui ont atteint seulement le troisième degré de méditation. Ceux qui sont arrivés au quatrième vont au dixième ou au onzième monde. Ceux qui ont su accomplir la méditation absolue, ceux qui ne doivent plus renaître qu'une fois avant de toucher au nirvâna, revivent dans l'un quelconque des cinq derniers mondes, à chacun desquels préside un Bouddha contemplatif (*dhyâni-buddha*) correspondant à un Bouddha humain (*mânuchi-buddha*) et à un *Bôdhisatva* spécial; voilà, dans la hiérarchie divine, une nouvelle et quintuple trinité. Les cinq *dhyâni-buddhas* qui résident dans les cinq mondes supérieurs sont nommés Vâirôtchana, Akchôbya, Ratnasambhava, Amitâbha et Amôgasiddha; leurs *Bôdhisatvas* sont respectivement Samantabhadra, Vadjrapâni, Ratnapâni,

Padmapâ*n*i ou Avalôkitêçvara et Viçvapâ*n*i; les Bouddhas humains correspondants sont Krakutchanda, Ka*n*akamuni, Kâçyapa, Gâutama et Mâitrêya.

A cette hiérarchie, un couronnement était nécessaire. Ce fut, paraît-il, au xᵉ siècle de notre ère que les Bouddhistes septentrionaux mirent à leur panthéon la pierre suprême. Il se fonda une secte dont les membres croient à un *Adibuddha* « Bouddha primordial », infini, spontané et omniscient, qui aurait fait émaner de lui-même, par sa propre méditation, les cinq Bouddhas métaphysiques dont chacun a produit ou produira (car le cinquième est encore à venir) un Bôdhisatva; de chaque Bôdhisatva est sorti chaque fois un monde nouveau. Notre monde est l'œuvre du quatrième Bôdhisatva, Avalokitêçvara, qui devint plus tard le Gâutama de l'histoire. Cette théorie, même au Thibet, n'est pourtant pas encore officielle et orthodoxe.

Je dis, même au Thibet, parce que c'est là surtout que le système *Mahâyana*, auquel appartient cette théorie des Bouddhas et des Bôdhisatvas hiérarchisés et préposés à différentes sphères de l'univers, a reçu tout son développement. Ce système a pour auteur Nâgârdjuna, un sage du premier siècle de notre ère; on prétend qu'il reçut le livre sacré *Paramârtha* « essence suprême » des Nâgas auxquels le Bouddha en avait fait la révélation spéciale. La conception fondamentale de l'école de Nâgârdjuna, c'est le néant des choses dont l'existence n'est due qu'à l'illusion causée par l'ignorance. Il faut donc abandonner ce monde, puisqu'il n'est pas réel et tâcher d'obtenir l'intelligence de la bonne voie du *nirvâna;* pour éviter la renaissance, il est bon de pratiquer six vertus principales : la charité, la moralité, la patience, l'application, la méditation, la sincérité. Il faut prier les Bôdhisatvas qui interviennent au profit des hommes pour leur montrer le chemin du salut, et qui, pour cela, préfèrent

ne pas encore devenir Bouddhas et subir la renaissance. Les laïques eux-mêmes peuvent arriver au Nirvâ*n*a.

D'autres systèmes philosophiques se sont pour ainsi dire greffés sur celui de Nâgârdjuna. Il y a le système contemplatif d'Aryasanga, où l'âme, qui personnifie le vide des choses, erre tant que sa pureté originelle altérée lui interdit la réunion à la divinité suprême; le système de Buddhapalita, au VIIe siècle, qui s'intitule le système moyen, parce qu'il prétend qu'il n'y a en réalité ni existence, ni non-existence, qu'il est absurde de dire « être » de ce qui n'a pas existé et « non-être » de ce qui a existé et que la vraie sagesse consiste à prendre un terme moyen; et d'autres encore.

Au Xe siècle fut fondée l'école *kâlatchakra* « cercle du temps » dont les doctrines sont fort analogues aux théories tantrikas. C'est elle qui a inventé le Bouddha suprême, *Adibuddha*, qui n'a ni commencement ni fin, et la hiérarchie successive du *Vadjradharabuddha* « bouddha armé de la foudre », dieu supérieur à qui les mauvais esprits jurent de ne plus nuire à l'homme en empêchant la propagation des bonnes doctrines, des bouddhas contemplatifs et des bouddhas humains. Chaque bouddha qui enseigne la loi se manifeste à la fois dans les trois mondes (terre, ciel, nirvâ*n*a). Çâkyamuni est le quatrième Bouddha qui ait apparu jusqu'ici; son *dhyânibuddha* fut Amitâbha et son *dhyânibôdhisatva*, Avalôkitêçvara ou Padmapâ*n*i. Pratiquement, cette théorie impose la méditation calme et patiente sur des sujets religieux, la récitation de prières et de *dhâranis* « sentences mystiques » qui procurent l'assistance des Bouddhas et des Bôdhisatvas, enfin l'usage de cérémonies magiques qui provoquent l'union de l'homme avec la divinité.

Tous ces noms sanskrits disent assez que ces systèmes furent l'œuvre d'Indiens pendant le mouvement d'expansion du Bouddhisme au Nord, car, au Sud, à Ceylan par exemple,

la doctrine est restée plus pure et plus conforme à la tradition originale.

La particularité la plus remarquable du Bouddhisme ceylanais est le culte de la célèbre relique, la dent du Bouddha. Nous avons vu qu'on conservait dans la grande île deux dents du réformateur; l'une d'elles seule est célèbre. C'est, dit-on, la canine supérieure gauche de Çâkyamuni. Recueillie sur son bûcher, par son disciple Kchêma, elle fut par lui apportée dans la ville de *Dantapura* « ville de la dent », capitale du royaume de Kalinga. Elle y resta huit cents ans, mais au bout de ce temps, excité par les réclamations et les plaintes des brahmes, le roi de Pâtaliputra (Patnâ), Pându, envoya une armée pour s'emparer de la précieuse relique. Dès qu'il l'eut en sa possession, il essaya de la détruire. Il la fit jeter dans une citerne remplie de charbons ardents: du puits sortit un lotus éblouissant au sein duquel brillait la dent sacrée; c'est là, paraît-il, l'origine de la célèbre formule *ôm! mani padmê hum!* qu'on peut traduire « oh! la pierre précieuse est dans le lotus ». Alors; Pându la fit plonger dans un marais putride, mais le marais fut purifié et la dent y demeura intacte. Irrité de ces échecs, le despote la fit enterrer: elle reparut au jour sous une fleur de lotus; il la fit battre par un marteau puissant sur une enclume de fer: elle s'y incrusta sans être altérée. Après d'autres tentatives infructueuses, le persécuteur se convertit et renvoya la relique à Dantapura. Mais elle n'y était plus en sûreté; de nouveaux ennemis vinrent pour s'en emparer et le roi de Kalinga prit le parti d'en faire présent au roi de Ceylan, Mahâsêna, vers l'an 910 de Jésus-Christ. Il la lui envoya par sa fille Hêmamâlâ et son gendre Dantakumâra, déguisés en brahmes. Déposée d'abord à Anurâdhapura, près du rejeton de l'arbre sacré, elle fut transportée à Kandy en 1268. Elle y devint l'objet d'un tel culte et d'une telle vénération que

lorsqu'en 1560 les Portugais s'en emparèrent à Jaffna, le roi de Pégou fit offrir au vice-roi Constantin de Bragance trois à quatre cent mille cruzades (un million ou un million et demi de francs) pour le rachat de la précieuse relique. Mais l'occasion était trop belle pour des catholiques; l'offre du roi de Pégou fut dédaigneusement refusée à l'instigation de l'archevêque de Goa, Gaspard de Leon Pereira. Le prélat crut même devoir opérer de sa personne contre cette idole païenne : il la pila de sa propre main dans un mortier, jeta la poudre qu'il obtint dans le feu et les cendres dans la rivière en présence d'une foule considérable.

La mesure fut aussi inefficace que maladroite. Les bouddhistes affirmèrent que la relique détruite par les Européens n'était qu'une copie, un fac-similé de la dent authentique du Bouddha. Soigneusement sauvegardée, celle-ci avait été transportée au Pégou, d'où elle est revenue à Ceylan à une époque plus tranquille. Ceux qui l'ont vue disent que c'est un fragment d'ivoire qui a environ cinq centimètres de long sur deux de large; décoloré et jauni par le temps, il a grossièrement la forme d'une canine. Les Portugais du XVIe siècle disaient que c'était une dent de singe. A ceux qui s'étonnent des dimensions de la dent de Çâkyamuni, les croyants répondent qu'alors les hommes étaient beaucoup plus grands qu'aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, la relique est conservée à Kandy, dans le temple de Maligâva. Une salle magnifique que la lumière extérieure ne peut pas éclairer et qui est toute décorée d'or, de diamants et de pierres précieuses, est garnie de nombreuses châsses à reliques. La plus grande châsse renferme la dent sacrée; c'est une boîte haute d'un demi-mètre environ qui contient, l'une dans l'autre, plusieurs boîtes de plus en plus précieuses. La dernière, en or incrusté de rubis, de diamants et d'émeraudes, est juste de la forme de la dent qui

y repose entourée d'une feuille d'or. On la promène parfois solennellement sur un éléphant, au milieu d'une foule énorme ; le cortège formé de nombreux éléphants, de porteurs d'étendards et de parasols, est vraiment imposant et magnifique.

Il n'y a plus de Bouddhistes dans l'Inde proprement dite; les persécutions violentes des brahmes aidés par le bras séculier ont réussi à les en chasser depuis longtemps. Mais ils y ont laissé de nombreux monuments de leur culte. Les principaux sont les *vihâra*, les *stûpa* et les *tchâitya*. Les *vihâra* sont d'anciens monastères à cellules carrées (une cellule se nomme *grha* « habitation »). Les *stûpa* sont des monuments funéraires, des cénotaphes, élevés en l'honneur du Bouddha ou des saints bouddhistes; ils sont hémisphériques et ont, théoriquement du moins, la forme d'une bulle d'eau car le Bouddha comparait la vie à une de ces bulles; il y en a de différentes dimensions : le plus grand qui est à Sântchi a environ 35 mètres de diamètre, le plus petit qui est à Bhodjpur en a deux. Les édifices où étaient conservées des reliques, et les *tchâitya*, lieux destinés à la prière, sont ordinairement réunis; ce sont des édifices de forme conique, ronds à la base, parfois très élevés, construits sur une élévation naturelle ou artificielle; la surface extérieure est le plus souvent polie ou stuquée; à l'intérieur sont des boîtes ou des vases d'or et d'argent, richement sculptés et décorés, qui contiennent les reliques sacrées. Chaque dâgoba a ses légendes et ses miracles.

Tous ces monuments se retrouvent au Thibet où le bouddhisme a pris une forme particulière et s'est altéré de la façon la plus intéressante. Il a remplacé une vieille religion naturaliste, celle de *Bon*, qui consistait principalement en culte des bons et des mauvais génies et en pratique de sorcellerie; le lamaïsme lui a probablement emprunté la plu-

part de ses termes mythologiques. Nous avons déjà dit que le Bouddhisme s'établit au Thibet au VII° siècle; mais dès le VI°, des voyageurs y avaient introduit la nouvelle doctrine. L'an 371 de notre ère, cinq étrangers, venus de l'Inde, apprirent aux Thibétains qu'il existait dans leur pays un culte réformé bien supérieur à la religion naturaliste transhimâlayenne. Le véritable fondateur du Bouddhisme thibétain fut le roi Srong-tsan-gam-po (617 à 698 de J.-C.) qui fit traduire les livres sacrés bouddhistes dans la langue de son pays; pour fixer et conserver ces traductions, son ministre Thon-mi-sam-bhot inventa un alphabet calqué sur la vieille écriture du nord de l'Inde. Les sages Indiens qui collaborèrent à cette œuvre sont célèbres; ils s'appelaient Padma-Sambhava et Çânta-Rakchitâ. Les deux femmes du roi, Grol-Kar et Grol-Djang, montrèrent pour la nouvelle foi un zèle extrême; elles ont été déifiées depuis et sont représentées, la première blanche et la seconde verte : celle-ci est particulièrement invoquée par les femmes qui désirent obtenir la fécondité.

Les théories admises étaient celles de l'école contemplative d'Aryasanga; mais, sous le roi Kri-srong-dé-Tsan (740-786), des sages, appartenant à l'école moyenne, vinrent au Thibet. Le roi organisa, entre les adeptes des deux écoles, des controverses publiques : les nouveaux venus furent vainqueurs et leur doctrine devint la seule officielle. Plus tard, le roi Lang-darma, revenant aux vieilles coutumes de ses ancêtres, voulut détruire le Bouddhisme et l'extirper à jamais de ses États; il fit massacrer les sectateurs du Bouddha, détruisit et pilla les monastères; mais les tentatives de ce Julien l'Apostat oriental soulevèrent une telle indignation qu'il périt assassiné l'an 900 de notre ère. Une centaine d'années après, une nouvelle immigration d'Indiens apporta les enseignements de l'école Kâlatchakra.

Pour en finir avec ce rapide exposé historique, nous n'avons plus qu'à citer la réforme du XIVe siècle, dont l'instigateur fut le sage Tsong-kha-pa, d'Am-do, dirigée surtout contre les religieux qui menaient une vie trop mondaine et trop facile : les moines se mariaient et pratiquaient mille coutumes superstitieuses. Tsong-kha-pa rétablit l'obligation du célibat, restaura la discipline et imposa aux réformés, pour leurs vêtements, la couleur jaune. Ceux qui résistèrent à la réforme gardèrent l'habit rouge ; les bouddhistes rouges subsistent surtout au Bhoutan et au Népâl. Une de leurs sectes qui s'appelle *Ur-gyen*, et qui prétend se rattacher à Padma-sambhava, pratique largement la sorcellerie.

La religion thibétaine admet le *nirvâna* qu'elle appelle *myang-das* (contraction de *mya-ngan-las-das-pa* « la délivrance de toute peine »), regardé comme le bonheur suprême; c'est le repos idéal et la délivrance absolue ; on y arrive par la répression des désirs, la pratique des vertus, la récitation des prières, la confession, l'observation des rites magiques. En attendant, on peut renaître sous l'une des six formes suivantes, selon son degré de mérite ou de démérite : *lha* (sansk. *dêva*) « dieu, bon génie » *mi* « homme », *lha-ma-yin* (sk. *asura*) « démon, mauvais génie », *dud-gro* « animal », *yi-dvag* (sk. *prêta*) « revenant » et *myal-ba* (sk. *naraka* « enfer ») « damné ». Au-dessous du *nirvâna*, est un séjour particulier où l'on éprouve un bonheur moins parfait. C'est la demeure des saints où conduit la vertu ; on n'y est plus sujet à la renaissance, mais on y existe encore à l'état individuel. C'est là qu'habite *Amitâbba* (en thibétain *Od-pag-med* « éclat sans mesure »), que l'on invoque lorsqu'on aspire à y aller revivre. Il y a là, affirme-t-on, un grand lac couvert de fleurs parfumées de lotus; c'est dans ces fleurs que viennent se reposer les sages ; ils peuvent

quitter momentanément ce séjour de paix, pour venir au secours des hommes, et reprendre, pendant quelque temps, la forme humaine.

Le nirvâna ne peut être atteint que par les religieux; les laïques ne peuvent aspirer tout au plus qu'au bonheur secondaire dont nous venons de parler. On distingue en effet, au point de vue intellectuel, trois sortes d'hommes : ceux dont l'intelligence est vulgaire, ceux chez qui elle est moyenne et ceux chez qui elle est supérieure. Il suffit aux premiers de croire à Dieu et à la vie future, fruit naturel de la vie actuelle, et de pratiquer les dix vertus. Les esprits moyens ajoutent aux dix vertus la sagesse, la moralité, la méditation; ils croient à la non-existence des choses dont l'apparente réalité résulte de l'enchaînement des causes. Les hommes supérieurs vont plus loin : pour eux, tout est périssable et il n'y a rien de réel dans les choses; tout est imperfection et, par suite, douleur, aussi la fin principale est-elle la cessation de l'existence pour supprimer la douleur; aux pratiques déjà indiquées, ils joignent celles des six vertus transcendantes.

Tous les fidèles ont le devoir strict d'éviter les cinq grands péchés (meurtre, vol, adultère, mensonge, ivresse), et de remplir les huit devoirs capitaux suivants : chercher son refuge dans le Bouddha seul, prendre la résolution d'atteindre la plus grande somme possible de perfection, adorer le Bouddha et vénérer son image, lui offrir des choses agréables aux six sens (par exemple de la lumière, des fleurs, de l'encens, des aliments et des boissons, des étoffes), l'honorer par de la musique ou des chants qui célèbrent sa personne et ses doctrines, confesser ses fautes avec un repentir sincère et avec la ferme résolution de ne pas y retomber, se réjouir des bonnes actions de tous les êtres et désirer pour eux la délivrance finale, prier les Bouddhas qui sont dans

le monde de demeurer longtemps parmi nous et de continuer à « tourner la roue de la religion » pour le salut des hommes. On voit que les bouddhistes du Thibet sont devenus tout à fait déistes. La plupart croient à l'efficacité, pour le bonheur ou le malheur terrestre, de l'intervention des Bouddhas, des dieux, des génies et des mauvais esprits.

Parmi les Bouddhas les plus vénérés, au premier rang viennent les « Bouddhas de confession », au nombre de trente-cinq, quarante et un ou cinquante et un, suivant les sectes (il y a une dizaine de sectes au Thibet). Ces Bouddhas accordent à ceux qui les implorent la rémission de leurs péchés; ce sont d'anciens personnages célèbres déjà parvenus au nirvâna, Çâkyamuni (dont le nom thibétain est *Çâ-kya-Thub-pa*), six lamas, un sage chinois, etc. Il faut citer aussi les seize *Nas-tan* (sk. *sthavira* « vénérables »), c'est-à-dire les premiers missionnaires qui, suivant la légende, vinrent au Thibet un siècle après la mort du Bouddha.

Le Panthéon thibétain est très riche; il comprend un très grand nombre de dieux et de déesses qui sont regardés comme des personnifications particulières de l'unique sagesse suprême. Il y a d'abord toutes les personnalités du grand véhicule : *Avalôkitêçvara* (thib. *tchen-re-si*), *Mandjuçrî* (thb. *Djam-pal*), etc., puis de nombreux dieux particuliers. Il suffira de nommer ici *Thse-pag-med* (sk. *Amitâyu*), dieu de la longévité; *lha-mo* (sk. *Kâlâ* ou *Kâli*), déesse de l'infortune; *Thsang-pa* (sk. *Brahmâ*, dieu de la création); *Phyag-dor* (sk. *Vadjrapâni* ou *Indra*, chef des dieux); *Dod-nas-bang-po*, dieu de la richesse, etc. Le dieu de la mort *Chin-dje* (sk. *Yama*) ne saurait être oublié ici; quand le terme d'une existence est arrivé, il envoie ses serviteurs chercher l'âme du défunt dont il a vu toutes les actions dans son grand miroir; il pèse ces actions dans sa balance sacrée

et envoie l'âme à la destinée que lui ont méritée ses actes. Avant de renaître, l'âme est dans l'état de *Bar-do;* elle erre sans corps dans l'espace et peut apparaître aux hommes sous l'apparence informe d'un morceau de chair crue. On repousse de pareilles visions par des offrandes et par des formules pieuses. Le *Bar-do* commence à la mort et cesse à la renaissance.

Les génies, êtres intermédiaires, sont également très nombreux. Ils sont empruntés à la mythologie hindoue. Citons les génies femelles *Hêruka*, *Samvara* (thibétain *De-tchog* « excellent »), d'autres qui se promènent dans l'air, etc.

Les mauvais esprits (*gra* « ennemi », *geg* « diable »), sont les *Lha-ma-yin* et les *Dud-po*. Ces derniers, serviteurs de Chin-dje, juge des morts, tentent journellement les hommes, troublent les réunions de sainteté, empêchent les dévotions, etc. Les *lha-ma-yin* correspondent aux yakchas, aux nâgas, aux râkchasas des Indiens; outre leurs méfaits habituels, ils ont créé et peuvent prolonger l'état de *Bar-do :* ils ont pour ennemis spéciaux quatre rois qui habitent le quatrième gradin du mont Mêru dans l'Himâlaya. Il y a d'ailleurs des dieux spécialement chargés de combattre les mauvais esprits; ils portent le nom de *drag-ched* « bourreau cruel »; on cite parmi eux *Lha-mo*, *Thsang-pa*, *Phyag-dor*, *Yab-yum-khyud-pa* « celui qui embrasse son père et sa mère », et les cinq grands rois protecteurs *Ku-nga-gyal-po :* *Bi-har*, protecteur des monastères, dont la monture est un tigre rouge; *tchhos-kyong*, dieu spécial des devins et des astrologues, qui chevauche sur un lion jaune; *gra-lha*, patron des guerriers, qui va sur un cheval jaune; *lu-bang*, dieu des nâgas, dont la monture est un crocodile bleu; et *ha-og-tchhos* à qui un daim jaune sert de cheval.

Tous ces personnages ont leurs légendes. Celle de *Thsang-*

pa (adaptation de *Brahmâ*) raconte par exemple que Thsang-pa était jadis un disciple du Bouddha; que, tenté par un démon sous la forme d'une femme, il se laissa séduire. Il perdit ainsi tous ses mérites et ne put obtenir, après sa mort, un autre rang que celui de suivant du Bouddha; aussi fit-il le serment, qu'il a fidèlement tenu, de se livrer sans relâche à l'extermination des mauvais esprits.

La légende de *Phyag-dor* est un spécimen encore plus intéressant des récits de la mythologie thibétaine empruntés à l'Inde et arrangés. Les Bouddhas, raconte-t-on, étaient réunis sur le mont Mêru et délibéraient sur ce qu'ils pouvaient faire pour le bonheur des hommes. Les démons avaient inventé contre l'humanité un poison terrible; les dieux résolurent d'y opposer l'eau « de vie » qu'ils pouvaient extraire de l'Océan. Ils se mirent tout de suite à baratter la mer; quand la bonne eau eût été produite, le vase qui la renfermait fut remis à *Phyag-dor* pour le garder jusqu'à la prochaine réunion où l'on s'occuperait de la distribuer. Le démon *Gra-tchan* (sk. *Râhu*) découvrit l'affaire et se mit en devoir de dérober le précieux liquide. Il épia les faits et les gestes de Phyag-dor, et, profitant d'un moment d'inattention et d'oubli du dieu, il pénétra dans sa demeure, s'empara du vase, but toute l'eau « de vie » qu'il remplaça par son urine. Puis, il prit la fuite, poursuivi par le dieu qui n'avait pas tardé à s'apercevoir de son imprudence et à découvrir le larcin. En passant, dans sa fuite, devant le Soleil et la Lune, Gra-tchan les menaça de sa vengeance, s'ils révélaient à personne la route qu'il avait prise. Aussi le Soleil répondit-il jésuitiquement aux questions de Vadjrapâni: « J'ai bien vu quelqu'un, mais je ne sais qui c'était; je ne me souviens plus de la direction qu'il a prise ni de l'époque de son passage ». Plus franche et plus courageuse, la Lune indiqua au dieu la retraite de son voleur. Bientôt atteint,

Râhu, coupé en deux, fut changé en un monstre horrible; irrité contre le Soleil et la Lune, il cherche toujours à les dévorer, ce qui cause les éclipses. Pour punir Phyag-dor de sa négligence, les dieux le condamnèrent à boire l'urine empoisonnée du mauvais génie. Le corps du dieu en devint tout noir; sa haine contre les démons ne fit que s'accroître. Quand le corps de Gra-tchan avait été coupé en deux, il tomba sur la terre de l'eau « de vie » qu'il avait avalée et ce fut l'origine de la fécondité de la terre. — On aura reconnu la légende indienne de l'ambroisie.

Ces légendes sont racontées dans les livres sacrés. La littérature religieuse thibétaine est très abondante. Elle comprend deux sortes d'ouvrages, les uns traduits du sanskrit, les autres originaux. Les premiers forment deux recueils, le *kan-gyur* et le *tan-gyur*. Le *kan-gyur* renferme les « paroles du Bouddha », en 108 volumes, dit-on; il remonte au IXe siècle; le *tan-gyur*, dont les différentes parties ont été composées du IXe au XIe siècle, comprend 225 volumes et contient la doctrine et les commentaires. Les ouvrages originaux sont : une histoire légendaire de la propagation du Bouddhisme au Thibet, des recueils de légendes et de prières, parmi lesquels on cite le *rab-sal* « principale clarté » et le *run-dui* « collection de charmes ».

Les prières n'existaient pas dans les temps primitifs; mais on dut chanter des hymnes à la louange du Bouddha, ou pour le remercier d'avoir révélé la vraie voie. Le développement du formalisme, dans l'école mâhâyana, amena l'usage de véritables prières, de demandes d'aide et d'assistance aux Bôdhisâtvas qui errent dans le monde pour protéger les humains. De toutes les prières, la plus efficace est la célèbre formule : *ôm ! mani padmê hum !* dont la signification littérale, à part les deux exclamations qui la commencent et la terminent, paraît être : « la pierre précieuse est

dans le lotus! ». On l'écrit de plusieurs manières, en toutes lettres ou, surtout sur les monuments publics, sous une forme abrégée monogrammatique (dans un encadrement rappelant la forme d'une feuille de figuier). Nous avons dit plus haut que, suivant certains docteurs, l'origine de cette formule rappellerait la réapparition glorieuse de la dent sacrée persécutée par Pându. D'autres y voient la louange de *Padmapâni* ou *Avalôkitêçvara*, issu du lotus qui est le symbole de la perfection. La puissance de cette prière augmente si on l'écrit en rouge, en lettres d'argent, en caractères d'or : une prière rouge en vaut cent huit noires. Elle peut être indéfiniment répétée. On possède d'énormes manuscrits qui ne contiennent absolument que ces quatre mots écrits des millions de fois les uns à la suite des autres. Dans ces conditions, la prière devient purement machinale.

Aussi comprend-on que, pour en faciliter l'exercice, on ait inventé le guide-manuel du dévot, le chapelet de 108 grains, dont chaque pieux Thibétain est muni. On s'avisa plus tard que la quantité des prières compensait leur qualité et, prenant au propre la figure chère à Gâutama qui conseillait de « tourner la roue de la loi » c'est-à-dire de se mettre en marche en se conformant aux prescriptions du devoir naturel, on inventa ces étranges moulins à prières qu'on peut observer dans toutes les vallées du Thibet. Pleins de petits papiers où sont écrites les prières usuelles, les passages les plus célèbres de la sainte écriture, ils tournent sans cesse au fil de l'eau des ruisseaux dans chaque rue, au caprice de la brise sur les toits de chaque maison; il en est aussi qui sont mus par une manivelle : ces derniers sont souvent portatifs. Ils ont dans ce cas, environ un décimètre de haut et la roue mesure cinq à six centimètres de diamètre. On les appelle *khor-ten*, ou *Mani-tchhos-khor* « roue de la loi Mani » ; sur l'axe est enroulée une bande de papier où est répétée la plus célèbre

et la plus puissante des prières. Au loin dans la plaine, le voyageur peut admirer les fameux « arbres de la loi », simples poteaux qui se terminent par un drapeau de soie où est gravée la formule fatidique : *ôm mani padmê hum*.

Les moulins à prières et les arbres de la loi sont d'ailleurs les moindres des monuments religieux du Thibet. Il y a aussi les *mani*, murs longs de 30, 80, 150 ou 180 mètres, épais de dix à vingt centimètres et hauts de deux mètres environ, couverts d'inscriptions consistant d'ordinaire dans la simple répétition de la formule vénérée. Les arbres de la loi sont fixés souvent au milieu des rochers par des tas de pierres accumulés à leurs bases et nommés *lâb-tse;* le pavillon lui-même s'appelle *dar-djôg :* il est rectangulaire; fixé au mât par l'un de ses grands côtés, il est maintenu déployé par un petit bâton rouge attaché à l'un de ses petits côtés. Les *tchô-rtên* « offrande-gardes, réceptacles des offrandes », correspondent aux *stûpa* ou aux *tchâitya* hindous; les *stûpa* ont à peu près la forme d'un cube surmonté d'une coupole hémisphérique : dans les *tchô-rtên*, la coupole est renversée et forme une cavité au milieu de laquelle s'élève un cube de moindres dimensions que celui de la base; au milieu se dresse toujours un arbre de la loi. La hauteur totale moyenne varie d'ordinaire de deux à cinq mètres. Tout pieux passant y dépose son offrande, le plus souvent une offrande symbolique dite *thsa-thsa :* c'est un petit cône d'argile pétri à la main. Au lieu d'arbres de la loi, on se contente quelquefois de simples tas de pierres élevés aux cols des passages montagneux; les voyageurs pieux ne manquent jamais d'y apporter leur pierre en disant *gsôl-lo gsôl-lo* « je prie, je prie » : ces tas de pierres protègent les voyageurs contre les mauvais esprits.

Il y a dans les temples des tcho-rtêns minuscules en argile moulée ou en métal fondu. Les temples, qui sont presque toujours réunis à des monastères, ont généralement la forme

d'un grand carré ou d'un vaste rectangle. Les parois extérieures sont habituellement peintes, celle du nord en vert, celle de l'est en blanc, celle du sud en jaune et celle de l'ouest en rouge. On accède dans le monument par un large vestibule où sont de grands moulins à prières que des lamas ont soin de faire tourner continuellement. Des salles latérales sont réservées à la bibliothèque et au service ; ce sont en quelque sorte des sacristies. Au milieu est la grande salle carrée où se célèbrent les offices, l'église proprement dite. Les murs sont blanchis à la chaux et on y a peint les images des dieux, des génies et des saints. La nef est délimitée par deux rangées de piliers auxquels sont suspendus, outre les instruments de musique, de grands écrans de soie frangés ; au fond de la nef est l'autel formé d'une table de bois où l'on monte par des degrés sur lesquels sont déposés les instruments qui servent au culte : vases pour oblations, encensoirs, clochettes, livres sacrés, etc. On trouve naturellement dans les temples des statues des Bouddhas ; elles sont en argile moulée et toujours conformes à un type traditionnel : Çâkyamuni par exemple est toujours représenté dans l'attitude d'un maître, la main droite levée ; la main gauche des Bouddhas tient ordinairement le bol à recueillir les aumônes. De pareilles statues se trouvent aussi partout ; il y en a même au bord des routes. Elles sont parfois très grandes et ont ordinairement de 6 à 15 mètres de haut ; on dit qu'à Leh il y en a une si grande que sa tête sort par le toit du temple.

Les monastères, qu'on appelait *vihâra* dans l'Inde, sont construits en général sur une position dominante, en haut d'une colline par exemple et toujours assez près des villes ou des villages. Ce sont de grandes maisons en pierres, en bois, en briques ou en bambous, couvertes de feuilles et d'argile. Le toit est surmonté de mâts de prière ; un cube terminé

par une pointe conique indique la demeure d'un chef, d'un supérieur. Les édifices ont plusieurs étages, toujours avec une galerie ; il n'y a point de cellules destinées à un seul religieux ; ils habitent toujours plusieurs la même chambre. L'entrée principale, à l'est ou au sud, est à 1 ou 2 mètres du sol d'où l'on y arrive par un escalier. Tout autour sont des jardins à fleurs, des vergers, des potagers.

La construction d'un monument religieux, quel qu'il soit, est toujours précédée de la bénédiction du sol et de la consécration solennelle à la divinité choisie comme patronne tutélaire. L'inauguration en est faite aussi avec beaucoup de solennité.

Ce sont les *Lamas* qui président à ces cérémonies. Ce mot (proprement *blâ-ma*) signifie « supérieur » ; on sait que le lamaïsme est de tout point comparable à l'organisation sacerdotale du catholicisme romain. Véritable théocrate, le Grand Lama ou chef des prêtres, réunissait naguère entre ses mains le pouvoir absolu et l'infaillibilité spirituelle. Il n'a plus guère aujourd'hui qu'une autorité temporelle nominale, car la Chine s'est emparée de la haute administration du pays, mais il n'est pas sur la terre d'autorité moins contestée et plus redoutable que celle du Dalaï Lama. Il faut le voir trôner, dans toute sa magnificence, dans la grande cathédrale de Lha-sa. Le long vaisseau où deux rangs de piliers séparent la nef des ailes, où deux voiles en treillis d'argent séparent de la nef le chœur et le sanctuaire, présente à son extrémité une immense statue dorée du Bouddha devant laquelle est l'autel ou table des offrandes élevé de plusieurs marches au dessus du parvis. Les degrés supérieurs sont décorés de petites idoles ; sur les degrés inférieurs on pose les lampes, les sonnettes, les encensoirs et autres instruments du service divin. A gauche de la statue est le trône du Bouddha vivant, du Dalaï Lama ; à droite, le siège du second Lama (le

Pan-tchên rin-po-tchê) ; de chaque côté s'étagent les sièges des *Hubilghans* « transformés » ou *Hutuktus* « éminents » (mots mongols auxquels correspond le thibétain *Thse-râbs-bla-ma* « lamas plusieurs fois nés »), sortes de cardinaux en qui s'est incarné l'esprit du Bouddha; des abbés et supérieurs de monastères; et du clergé inférieur hiérarchisé en dix-huit catégories différentes. Tous portent le manteau et la chape; tous avant de s'asseoir, les jambes croisées, à leur rang, s'inclinent trois fois devant le pape oriental. La cloche retentit : chacun murmure à voix basse les dix préceptes et toutes les autres formules sacrées. Un nouveau son de cloche donne le signal du chant en chœur. Puis, les offrandes sont bénies et... acceptées.

L'organisation hiérarchique actuelle du Thibet ne date que du XVe siècle; c'est depuis cette époque que les couvents ont perdu leur indépendance pour être groupés en diocèses, si cette expression n'est pas trop impropre. Du temps du Bouddha, il n'y avait, parmi ses disciples, ni grades, ni rang; il suffisait au premier venu de se raser la tête, de se couper la barbe, de prendre un vêtement spécial et de suivre le maître; peut-être tout au plus, quand le nombre des suivants devint trop considérable, les divisa-t-on en groupes confiés chacun à la direction d'un disciple plus ancien. On vivait alors en plein air. Plus tard, quand le troupeau sacré se fut dispersé pour l'évangélisation du monde, on institua des réunions périodiques dans des endroits déterminés. Puis, on affecta à ces réunions des édifices spéciaux construits par la générosité des fidèles ou dus à la munificence de quelque prince. Plus tard, enfin, il y eut des moines sédentaires réunis pour toute leur vie dans des *vihâra*. Mais dans l'Inde, les vihâras, toujours indépendants les uns des autres, s'administraient eux-mêmes et jouissaient d'une autonomie absolue.

Il n'en est plus de même au Thibet. Le jeune homme est voué à la vie religieuse de très bonne heure, souvent par les soins de son père ou de ses parents ; il est dit alors *ge-nyén* « subordonné », « candidat », « aspirant ». Quand il est en âge et en état de rendre des services à la communauté, quand il a prouvé sa capacité religieuse et son instruction théologique, il est élu, par le conseil des moines, *ge-tsûl*, pour ainsi dire « diacre » ; puis il est fait *ge-lông* « prêtre ordonné ». Il est alors *Lama*, et peut obtenir, à l'élection, l'un ou l'autre des deux grades supérieurs de *ge-bkôs* « surveillant » ou de *bu-dzâd* « chef des chœurs ». Ceux qui arrivent à ces grades se trouvent placés sous les ordres immédiats des *khân-po*, supérieurs ou abbés des monastères, élus dans les lamaseries de peu d'importance, nommés par le Grand Lama dans les autres. A côté du Grand Lama, un peu au-dessous de lui toutefois, est le *Pan-tchên Lama* ou *Pan-tchên rin-po-tchê* « joyau des savants », supérieur du grand couvent d'An-tchi-lhun-po, sorte de vicaire du Grand Lama, qui est regardé comme l'incarnation d'Amitâbha, père d'Avalokitêçvara. Le *Dalaï-Lama* (le mot mongol *dalaï*, *dalaé*, *talé*, veut dire « océan, supérieur ») est considéré comme l'incarnation du dhyani Bôdhisatva Avalokitêçvara, qui se réincorpore à la mort de chaque Grand Lama dans son successeur par une émanation, sous forme de rayon lumineux, de la suprême sagesse divine. Le Dalaï-Lama est choisi par voie d'élection ; les *hutuktus*, pour ainsi dire les cardinaux, et les premiers des *khân-po* se réunissent en conclave. On leur amène les trois enfants nouveau-nés en qui une enquête préliminaire a révélé la possibilité de la venue de l'âme divine ; les noms de ces enfants sont inscrits sur des fiches d'or qu'on jette dans un vase d'or, et, après une invocation à l'esprit saint, le hasard prononce. Aujourd'hui l'élection est vérifiée ou contrôlée par

la Chine, et elle n'est valable que si elle a été explicitement approuvée par le Fils du Ciel.

Le Grand Lama n'est pas le pontife suprême incontesté du monde bouddhiste septentrional. Les Mongols ont un chef particulier, appelé *Gisontampa* (ou *Târanâtha* « seigneur élevé » en sanskrit); il habite chez les Khalkhas, au grand Kouren. Les Chinois en ont jusqu'à trois, à Pékin même : le principal est le *Tching-Lama*. Il y a encore un Grand Lama au Bhoutan; il réside à Tassissoudon et porte le titre de *Dharmarâdjâ* (« roi du devoir » en sanskrit); c'est le chef de la secte « rouge », tandis que les autres se partagent la vénération des bouddhistes « jaunes »).

Les *hutuktus*, qui sont au nombre d'environ deux cents, sont remplacés également par voie d'élection. Quand l'un d'eux vient à mourir, on attend qu'il renaisse et qu'il se révèle à l'âge de deux ou trois ans. On présente à l'enfant des objets qui ont appartenu au Hubilghan décédé; s'il fait mine de les reconnaître, on le proclame « rené ».

Il n'y a pas que des Grands Lamas, il y a une « Grande Lamase », si ce féminin nous est permis. C'est la supérieure du couvent du lac Phal-te qui est regardée comme l'incarnation de la femme de Çiva (nommée *Bhavânî* « l'excellente » lorsqu'elle est considérée sous son aspect bienveillant et bienfaisant). Elle porte en thibétain le nom de *Dô-rdje-phâg-mo* « truie de diamant »; mais *phâg-mo* « truie » est censé rendre le sanskrit *yôginî* « pénitente contemplative ».

On sait que le Grand Lama a sa résidence dans le monastère de Potala, près de Lhassa. Il y reçoit les visites des pieux pèlerins qui se prosternent devant lui, la face contre terre, et il les bénit en leur touchant la tête avec une houppe de soie fixée à l'extrémité d'une baguette.

L'institution du pontificat et l'organisation actuelle du Lamaïsme datent de la réforme de Tsong-kha-pa, c'est-à-dire

du commencement du xve siècle. Mais ce ne fut guère qu'au xvie siècle que le Dalaï-Lama de Lhassa acquit la prépondérance qu'il conserve aujourd'hui et qui paraît lui avoir été longtemps disputée par le Pan-tchên rin-po-tchê. Celui-ci est proprement le supérieur religieux de la province de *Tsang* « pure » du sud-ouest du Thibet central. Le Dalaï-Lama est celui de la province orientale de *Ou* « centre ».

Les lamas vivent dans le célibat ; la permission de se marier est cependant accordée à quelques-uns d'entre eux, aux *Tsis-khan*, *phya-khan*, *ngag-pa*, qui exercent la profession d'astrologues, de charmeurs, de devins. Les lamas vivent, soit en communauté dans les monastères dont le nom spécifique thibétain est *Gon-pa* ou *Tchhos-dé*, soit seuls dans les villes et les villages ; mais dans ce dernier cas, ils sont officiellement rattachés à certains monastères où ils sont tenus de revenir, en retraite dirions-nous, à des époques déterminées. Ils ont à suivre un règlement très sévère qui ne comprend pas moins de deux cent cinquante articles ; au premier rang de leurs obligations sont la chasteté et la pauvreté. Ils sont fort nombreux, puisqu'on compte un lama sur treize ou même sur sept habitants au Thibet occidental ; en Birmanie, il y a un religieux bouddhiste (talapoin) sur trente personnes ; chez les Kalmouks, la proportion est d'un sur cent cinquante à deux cents ; elle est d'un sur huit cents à Ceylan. Il y a au Thibet des « lamaseries » qui comptent, dit-on, plusieurs milliers d'habitants.

Dans leurs couvents, les lamas sont occupés à dire le chapelet, à tourner les cylindres à prières, à servir aux offices ou à les diriger, à graver ou à écrire des prières, et à faire des images des dieux dont la vente est un de leurs petits bénéfices ; le reste du temps, ils vont mendier leur nourriture ou s'occupent de jardinage. Leur vie est en somme relativement douce. Il leur est permis de manger de tout, mais

il leur est recommandé de s'abstenir autant que possible de viande; la nourriture animale est absolument défendue à certaines fêtes et les jours de confession. Quant aux boissons, les liqueurs spiritueuses seules leur sont interdites.

Le vêtement des lamas consiste en un bonnet dont la forme indique le grade (les simples lamas portent un chapeau de feutre bas et conique; les supérieurs et les chefs ont une sorte de mitre en drap rouge ou jaune ou une tiare hexagonale en carton), une veste de dessous sans manche, un pantalon retenu à la taille par un lacet à la façon des mauresques, une robe, un manteau qu'on appelle *bla-gôs* (c'est un châle quadrangulaire d'un mètre de large sur trois à six de long qui passe sous le bras droit et qui se jette ensuite sur l'épaule gauche; celui des supérieurs est de couleur violette, assure-t-on); enfin des bottes de feutre épais rouge ou blanc, ornées de rayures verticales, avec une mince semelle de cuir. A leur ceinture pendent un couteau dans sa gaine; des pochettes pour les brosses à dents, le râcle-langue, le cure-oreilles, le briquet, le tabac, le bétel, la pipe et quelquefois les dés qui servent pour les prédictions; les boîtes à amulettes; les rosaires; un ou deux moulins à prières, etc. Le rosaire est aussi porté autour du cou; c'est un grand chapelet de cent huit grains (autant qu'il y a de volumes dans le *Kan-gyur*) : ceux à l'usage des laïques n'ont jamais que de trente à quarante grains; ils sont en bois, en pierre, en os (en os de saints lamas, prétend-on). Les boîtes à amulettes contiennent des reliques (os, cendres, cheveux, lambeaux de vêtements), des médailles, des images, des prières écrites sur de petits morceaux de papier, des charmes; ces charmes consistent en morceaux de cuivre fondu, où est imprimée la figure de la foudre, enveloppés de drap rouge, ou en sceaux du Dalaï-lama imprimés en rouge sur du papier et qui sont très recherchés par les dévots parce qu'on leur

attribue le pouvoir d'empêcher ceux qui les portent sur eux de mourir noyés.

Le service religieux quotidien appelle les lamas trois fois par jour : au lever du soleil, à son coucher et à midi ; il dure une demi-heure chaque fois. Il consiste en chants, en prières, en offrandes reçues du peuple, en parfums brûlés ; à la fin des offices, les lamas bénissent les fidèles qui se prosternent trois fois jusqu'à toucher le sol de leur front. Les offrandes présentées aux dieux sont de la farine, du beurre clarifié, du bois odoriférant, des fleurs et des fruits ; les chants sont toujours accompagnés par un orchestre de trompettes, de cymbales, de tambour et de flageolets. Parmi les cérémonies religieuses, on range les représentations de drames sacrés, analogues aux mystères du moyen âge ou aux pastorales contemporaines des Bretons et des Basques, qui personnifient la lutte entre les démons et les dieux protecteurs des hommes. Les fêtes ordinaires ou les jours sacrés sont les jours de la pleine lune, où l'on doit s'abstenir de manger de la viande, et les jours de confession générale où le jeûne est de rigueur ; les grandes fêtes sont le nouvel an en février, la conception du Bouddha en mars, la fête de la moisson en août, etc.

Il faut citer aussi la célèbre cérémonie du *khrus-gsol* « prière de purification ». Tous les lamas réunis adressent d'ardentes prières à l'esprit du Bouddha qui plane invisible sur la sainte assemblée ; chacun d'eux tient un objet sacré. Un prêtre élève en l'air un miroir de métal, appelé *Me-long*, sur lequel un autre prêtre jette de l'eau mélangée de sucre et de safran : c'est, dit-on, pour recueillir l'esprit du Bouddha. L'eau qui coule sur le miroir tombe sur une image du monde que présente un troisième prêtre, puis elle est soigneusement recueillie par un quatrième qui passe dans les rangs et jette sur les mains de chaque religieux

quelques gouttes du liquide divinisé. Chacun s'empresse de porter la main ainsi bénie au sommet de sa tête, à son front, à sa poitrine, puis de humer pieusement ce qui peut rester de la liqueur sacrée. On essuie le miroir avec une serviette de soie. Les chants éclatent. L'encens emplit de parfums toute l'église, où se presse, avide et recueillie, une foule immense. Ne croirait-on pas, à lire de pareilles descriptions, qu'il s'agit d'une fête catholique?

La religion du Thibet, c'est-à-dire la forme moderne et dernière du système Mahâyana, se retrouve aussi chez les Kalmouks, chez les Mongols et en général chez tous les bouddhistes du Nord, avec des particularités spéciales. En Mongolie, par exemple, on professe une vénération extraordinaire pour la déesse appelée au Thibet *lha-mo*, qu'on y connaît sous le nom de *okkin yameri;* les Mongols croient aussi, entre autres choses, que le dieu de la mort tient un registre des actions des hommes : quand l'un d'eux meurt, un bon esprit et un mauvais esprit amènent son âme devant le souverain juge et comptent ses bonnes et ses mauvaises actions à l'aide de cailloux blancs ou noirs qu'ils rangent en ligne sur le sol. Je dirai au chapitre IV quelques mots du bouddhisme des Chinois et des Japonais. En Birmanie, la plupart des pagodes sont surmontées de l'ombrelle royale, symbole de la naissance illustre du Bouddha.

Le petit véhicule est florissant dans l'Asie méridionale et surtout à Ceylan. C'est à cette école que se rattache une secte philosophico-religieuse et mystique, qui s'inspire également du spiritisme américain, et qu'on pourrait appeler les néo-bouddhistes; il en sera question au chapitre IX : ils se nomment eux-mêmes *théosophes*.

J'ai dit plus haut que le bouddhisme n'était plus représenté, sur le territoire même de l'Inde, que par l'hérésie jâiniste. La religion des Jâinas se prétend pourtant tout à fait

indépendante; elle revendique même une plus grande ancienneté que la doctrine de Gâutama. Le mot *jâina*, ou plus exactement *djâina*, signifie « celui qui tient à Jina (ou Djina), partisan de Jina », et *Djina* c'est « le victorieux ». Ce terme, analogue à celui de Bouddha, est le nom mystique d'un personnage légendaire qui est regardé comme le fondateur du djâinisme. L'histoire de sa vie rappelle beaucoup celle de Çâkyamuni.

On raconte en effet que, dans sa dernière renaissance, le *Djina* était fils d'un roi nommé Siddhârtha. Mais, dans ses vies antérieures, il avait successivement été : 1° dans le pays de Vidjâya, Nayasâra qui avait pu, après sa mort, s'élever jusqu'à l'un des seize mondes divins ; 2° Maritchî, petit-fils du sage Rchabha, qui avait atteint le monde de Brahmâ ; 3° plusieurs brahmanes de mœurs dissolues ; 4° une brahmine, etc. Mais le fils de Siddhârtha, Mahâvîra, était appelé à de hautes destinées. Il épousa Yaçôdâ, fille du prince Sanaravîra, dont il eut une fille. A l'âge de vingt-huit ans, il perdit son père et sa mère ; alors, renonçant au monde, il céda le trône à son frère Nandivardhana et se fit ascète. Au bout de dix années d'austérités et de méditations, il sortit des bois et se mit à errer par le monde, jeûnant plusieurs mois de suite, observant un silence absolu et tenant toujours ses regards obstinément fixés sur le bout de son nez : il était servi par un messager céleste d'Indra, le prince des dieux. Il ouvrit la bouche, pour la première fois, au bout de neuf ans, afin de répondre à une question d'un nommé Gôçâla, bouffon de basse origine, qui s'était mis à le suivre avec une imperturbable fidélité. Ce fut seulement au bout de douze ans et huit mois que le Djina atteignit la science unique, le *Kêvala*, sous un arbre *Sâla*, au bord septentrional de la rivière Rdjupâlikâ. Dès lors, sa voie était tracée ; il se mit à parcourir le monde, prêchant sa doctrine et formant de

nombreux disciples qui, après sa mort, brûlèrent son cadavre et recueillirent, comme de pieuses reliques, ses os et ses dents.

A l'exemple des bouddhistes, les djâinas ne se sont pas contentés d'un seul fondateur, d'un seul « victorieux ». Ils en ont bien fait un dieu suprême, sous le nom d'Arhat, mais ils prétendent qu'avant lui ont vécu vingt-trois précurseurs; le vrai Djina, le grand Arhat, le Vardhamâna, Mahâvîra, n'était que le vingt-quatrième des *Tîrthakâras* « sages parvenus à la science parfaite » sur lesquels on raconte les détails les plus extravagants : il y a eu deux tîrthakâras rouges, deux bleus, deux noirs, et les autres répandent une lueur dorée; le premier, qui s'appelait Vrchabha, avait mille mètres de haut et a vécu 8 400 000 ans; le vingt-troisième, Pârçvanâtha, avait une taille normale et ne vécut que deux cents ans. Le premier des Tîrthakâra, Vrchabha, naquit sous le quatorzième et dernier *Manu*, pendant le troisième âge (nous sommes actuellement dans le cinquième) du premier *yuga*.

Ce fut à l'âge de quarante ans que Mahâvîra mourut, c'est-à-dire atteignit le « but suprême », vers l'an 526 avant notre ère, affirme-t-on. Le premier témoignage certain de l'existence des djâinas ne remonte pourtant qu'au cinquième siècle après Jésus-Christ. Si l'on ajoute que, suivant une légende locale, un disciple de Mahâvîra, Indrabhakta, portait le surnom de Gâutama, il devient tout à fait indubitable que le djâinisme est dérivé du bouddhisme.

Comme le bouddhisme, et surtout comme le bouddhisme septentrional, le djâinisme est devenu une religion complète. On y retrouve un dieu suprême, Arhat ou Djinapati, qui n'a pas moins de mille huit noms sacrés (Vâma, Vinâyaka, Bouddha, Djinêndra, Varada, Mâl, etc.); qui demeure sous l'arbre *açôka;* qui s'abrite sous un triple parasol orné de la pleine lune; qui a quatre visages sacrés dont la couleur est

celle de la mer en furie; qui brandit les trois roues de la Justice; qui a triomphé des cent quarante-huit activités de la vie; qui est la science, la puissance, l'intelligence parfaites, etc., etc. Les trois parasols d'Arhat sont en perles, en or, en pierres précieuses; le premier est désigné sous le nom de *tchandravrddha* « accroissement de la lune », le second sous celui de *sakalapâtchana* « expiation totale », le troisième sous celui de *nityavinôda* « joie éternelle ». Le mot *Arhat* est proprement, comme on l'a vu plus haut (p. 144 et 145), le quatrième et dernier état des sages aspirant au Nirvâna; les trois états précédents sont ceux de *çrôta-âpatti*, *sakrdâgâmin* et *anâgâmin*.

Près d'Arhat est une déesse exécutrice, Çâsanadêvî, et sous lui se rangent les saints protecteurs, *ganadharas*, et tous les dieux de l'hindouisme, avec quelques divinités particulières, par exemple *Ambhamâthâ*, une déesse dont on peut voir encore les ruines des temples dans le Marwâr. Ces dieux et ces déesses sont regardés comme de pieux disciples de Mahâvîra parvenus au *môkcha*.

Le culte est simple : il consiste à faire le tour du temple où est l'image, la statue, de l'un des Tîrthakâras; à saluer cette image; à lui offrir des fleurs ou des fruits; à réciter des *mantras* ou formules sacrées d'adoration et de respect. Quelques fidèles observent des jeûnes rigoureux; d'autres font des pèlerinages à de pieuses stations et notamment au pays de Bihar où est un sanctuaire du vingt-troisième tîrthakâra, c'est-à-dire de l'avant-dernier.

Dans certains endroits, on pratique la confession auriculaire, on sonne de la clochette pendant les offices, etc. Mais, on peut dire qu'en général, le *credo* djâina se compose d'une série de prescriptions négatives, de prohibitions formelles dont la principale est indiquée par la formule sanskrite : *ahimsâ paramô dharmah* « le non-meurtre est le suprême

devoir ». A ce point de vue, la religion des Djâinas se présente comme une sorte de jansénisme bouddhiste ; cependant, suivant les Indiens, ce serait plutôt un positivisme prudent. Les philosophes du pays désignent en effet les Djâinas par le surnom de *Syâdvâdin* « celui qui dit : cela peut être », tandis qu'ils appellent les bouddhistes *Çûnyavâdin* « celui qui dit : néant ».

Quoi qu'il en soit, voici, suivant les textes orthodoxes djâinas, un résumé de leur doctrine.

Le temps est éternel et indestructible ; il est divisé en deux périodes consécutives, de six époques chacune. La première période, l'*Avasarpinî* comprend les époques ou âges excellent, bon, mixte où le bien domine, mixte où le mauvais domine, mauvais, très mauvais ; le premier âge a duré quarante millions de fois dix millions d'océans d'années, les autres vont en diminuant de durée jusqu'à vingt mille océans d'années; la valeur d'un océan d'années n'a pas été révélée à l'homme. Pendant l'*avasarpinî*, la taille et les qualités de l'homme diminuent progressivement, ainsi que la durée de la vie, à la façon de la pleine lune décroissante ; d'une taille de mille longueurs d'arcs l'homme s'abaisse jusqu'à une coudée et sa vie décroît de trois *palla* (durée inconnue) à quinze ans. L'*utsarpinî* est tout l'opposé de l'*avasarpinî* : l'homme grandit et l'univers remonte du mal au bien. Nous sommes actuellement dans le cinquième âge de l'*avasarpinî*. Le cycle formé par les deux périodes est un *yuga*.

L'univers est éternel, il a toujours existé ; il n'a jamais été créé et ne sera jamais détruit (peut-être dans le sixième âge, par un déluge, disent quelques schismatiques). L'univers comprend trente-huit mondes : un monde inférieur, sept enfers, dix purgatoires, cinq mondes terrestres (le premier est réservé aux démons et le cinquième aux musiciens

célestes), le monde lumineux des étoiles, les seize mondes des dieux, le monde d'Indra et enfin le séjour d'Arhat, *Môkchalôka*, qui est le *gati* « marche, voie, but suprême ».

Le but suprême de la vie, la fin dernière de l'homme, c'est l'arrivée au *môkcha;* ce mot, qui dérive du radical *môkch*, abandonner, quitter, libérer, etc., a proprement le sens de « libération, délivrance ». Les âmes sont en effet éternelles, mais, unies depuis l'éternité à des corps formés d'une matière très subtile dont elles doivent se débarrasser complètement; elles ne se séparent tout à fait de la matière que quand elles arrivent au *môkcha.*

Les *djîvâtmâ* « âmes vivantes » deviennent alors « âmes suprêmes » *paramâtmâ*. La *paramâtmâ* n'est plus soumise aux lois, c'est-à-dire aux imperfections de la matière; aucun changement ne peut l'affecter; elle ne souffre d'aucun mal et ne se souille d'aucune faute. Elle est plongée dans un bonheur immense qui est le résultat de son indifférence absolue. En cet état, elle n'est pas l'égale de Dieu, elle est Dieu lui-même, c'est-à-dire que toutes les âmes qui arrivent au monde suprême se confondent en une seule substance, et cette substance est Dieu. C'est là le but suprême, le *gati*, le *môkcha*, appelé aussi par les écrivains tamouls *vîdu* « la maison » et *pér'u* « le gain, le profit ».

Pour arriver au *môkcha*, il faut que l'âme soit dans un état complet d'indifférence; il faut qu'elle ait échappé au bien et au mal, qu'en elle soit complètement détruite l'*activité* qui est la seule cause de nos bonnes ou de mauvaises actions. Quand nous avons fait plus de mal que de bien, nos âmes vont souffrir dans l'un des mondes infernaux; quand nous n'avons fait que le mal, elles reparaissent sur la terre sous une forme animale; quand le bien et le mal se contrebalancent, nous renaissons sous la forme humaine comme il est nécessairement arrivé maintes fois à chacun de nous,

car le nombre de nos vies passées est incalculable, et nous ignorons combien de fois encore nous pouvons renaître. Les moralistes tamouls ont trois mots remarquables pour exprimer la destinée des âmes ; ils appellent *immei* « cet état-ci » la vie actuelle, *mar'umei* « l'autre état » la vie future, et *ummei* « l'état intermédiaire » la vie passée, et plus spécialement la vie immédiatement antérieure à la vie actuelle, celle dont par conséquent nous sentons journellement l'influence. En effet, le bien que nous avons fait ou le mal que nous avons commis pendant sa durée ne manquent pas de porter des fruits nombreux. Sommes-nous heureux? c'est que nous avons accompli, dans la vie précédente, de bonnes actions. Un malheur nous frappe-t-il? c'est l'effet d'une mauvaise action de nos vies passées et surtout de la dernière.

La morale des djâinas est par suite basée sur la nécessité de détruire l'activité et d'arriver à l'oubli absolu du bien et du mal. Aussi l'ascétisme est-il en honneur parmi eux et la vie conjugale, source de tant d'actions bonnes ou mauvaises, leur paraît-elle très défectueuse. Ceux qui ne se livrent pas à l'ascétisme sont appelés *çrâvahas* « auditeurs, catéchumènes » ; il y en a de trois espèces : le *jaghanya* « inférieur » qui, absorbé par les affaires terrestres, pratique à peine la religion ; le *madhyama* « moyen », dont la dévotion est plus rigoureuse, et l'*uttama* « supérieur », qui vit presque comme un pénitent.

On prétend que les « commandements » à l'usage de ces *çrâvakas*, de ces « laïques », sont au nombre de douze mille ! Voici quelques-unes de ces obligations ou prohibitions : il ne faut détruire aucun être sensible, pas même un arbre ; il ne faut ni voler, ni mentir, ni convoiter la femme d'autrui, ni désirer trop vivement les biens matériels ; il ne faut jamais quitter son pays ou même sa ville natale ; il faut jeûner fréquemment et surtout aux quatre lunaisons, éviter toute espèce de peur physique ou morale ; il faut ne dési-

rer ni vivre ni mourir ; il ne faut pas se baigner pendant les éclipses, s'incliner devant une vache, boire de l'eau sans la filtrer, ou manger pendant la nuit (parce qu'on pourrait, sans s'en douter, avaler des animalcules), etc. Mais les *çrâvakas* ne sauraient atteindre au *môkcha* auquel n'arriveront jamais non plus ni les *sûdras*, ni les animaux sans raison, ni les dieux, ni les démons, ni les femmes. Quelques docteurs admettent cependant que les femmes peuvent dépasser le monde d'Indra, le *svarga*.

La mention des Sûdras dans la liste de ceux à qui le *môkcha* est interdit indique que les Djâinas acceptent la division des castes. Elles ont cependant en général peu d'importance parmi eux.

On distingue trois espèces principales de pénitents, d'ascètes ou de religieux jâinas, *yôgas* ou *yatis* : les *digâmbaras*, les *çvêtâmbaras* et les *raktâmbaras*. Les *digâmbaras* « ceux qui sont vêtus d'air », appelés aussi *nirgranthas* ou *çramanas*, sont censés être parvenus à se débarrasser de tous désirs, de tous besoins matériels ; ils vivent solitaires et silencieux, loin de la société, au fond des bois ; aussi font-ils fi de toutes les convenances et ne portent-ils aucun vêtement. Les *çvêtâmbaras* « ceux qui sont vêtus de blanc » habitent plus spécialement le nord et les *raktâmbaras* « ceux qui sont vêtus de rouge (plus exactement de jaune-orange foncé) » habitent plus particulièrement le sud de l'Inde. Les observances auxquelles sont soumis les pénitents sont innombrables, mais ils peuvent atteindre immédiatement le but suprême si, à l'exemple d'Arhat, ils savent éviter les cent quarante-huit causes d'activité dont les huit fondamentales sont : la sagesse imparfaite, l'intelligence obscurcie, la faiblesse, l'illusion, l'âge, le nom, la race, les obstacles matériels. Arhat ne saurait d'ailleurs aider personne à arriver au *môkcha*, car il n'exerce et n'a jamais exercé aucune action

personnelle, pas plus qu'il n'a jamais rien créé ni rien détrui mais il a révélé la vérité et montré la voie où l'on ne pe entrer qu'à l'aide des *triratnas* « trois joyaux » qui sont : connaissance parfaite du Djina, la science parfaite et sagesse parfaite.

A quelle date peut-on placer l'origine du Djâinisme? No avons vu que, suivant les légendes des Djâinas, Mahâvîra sera devenu Djina 526 années avant notre ère; mais ils dise que le çivaïsme date du premier de leurs tîrthakâras, q le vichnouvisme fut inventé sous le treizième, que les sacr fices sanglants de l'hindouisme furent mis en usage à l'époq du vingtième, enfin que l'apparition du vingt-troisième coï cida avec l'établissement du mahométisme, ce qui ramèn rait au IXe siècle de notre ère la vie terrestre d'Arhat. Cet date n'est pas plus exacte que la première : Mahâvîra n vécu ni vers l'an 550 avant Jésus-Christ ni vers l'an 800 notre ère; le djâinisme date vraisemblablement des IIIe IVe siècles, il est probablement contemporain du triomp définitif du christianisme en Europe.

Je ne puis ici résumer sa longue histoire fort imparfait ment connue, mais il convient de rappeler que les Djâinas o dominé dans les provinces de Mêwâr et de Marwâr, dans Décan et notamment dans le Maïssour, où ils ont laissé bea coup d'inscriptions et de monuments, du VIe au XIIe siècle notre ère. Ils ont été très puissants dans le royaume de Pân (Maduré) où ils ont fait une guerre impitoyable aux bou dhistes; mais les çivaïstes les ont à leur tour cruelleme persécutés. L'époque de leur domination est l'âge d'or de littérature dravidienne; la moitié environ des livres tamou qui sont parvenus jusqu'à nous ont pour auteurs des Djâina ce sont d'ailleurs les ouvrages les plus anciens, les mieu écrits, les plus importants et les plus originaux. Il en est d même pour la littérature canara.

On trouve aujourd'hui des djâinas en petit nombre, un peu partout dans l'Inde, au nord, à l'ouest et au sud-ouest, et principalement à Calcutta, Delhi, Djeipour, Patnâ, Bénarès, dans le nord ; à Seringapatam, Kântchîpura, Ratnagiri, au centre ; à Râjamahêndra, Pérumanḍûr et Sittâmûr, dans le sud. A Sittamûr, qui est à 48 kilomètres à l'ouest de Pondichéry, ils ont une pagode ; on trouve à Pondichéry même quelques familles de Djâinas ; en 1868 on en comptait quinze familles à Madras : c'étaient des marchands ou des maîtres d'école.

Lors du recensement de 1881, il y avait dans l'Inde proprement dite, Ceylan non compris, 166 000 bouddhistes (dont 158 000 dans le Bengale et le Pandjab), et 1 221 000 djâinas (dont 498 000 dans la province de Bombay et 378 000 dans la Râdjputânâ). Ceylan contenait environ 2 000 000 de bouddhistes ; il y en avait 3 251 000 dans la Birmanie anglaise.

CHAPITRE IV

RELIGIONS DE LA CHINE ET DU JAPON

Cultes naturalistes originaux. — Confucius. — Mencius. — Lao-Tseu. — Le bouddhisme. — Le Sin-to. — Les juifs et les mahométans en Chine.

Le cerveau des Chinois paraît naturellement rebelle aux conceptions religieuses; en tout cas, ils sont, au fond, essentiellement éclectiques et sceptiques. Les Chinois d'un rang élevé et d'une éducation supérieure professent avec une égale sympathie les trois religions officiellement reconnues dans leur pays, ce qui est peut-être le moyen de n'en professer aucune. L'empereur, en vertu même de son rang, est pour ainsi dire le chef suprême et incontesté de ces trois cultes, le *bouddhisme*, le *confucianisme* et le *taoïsme*.

Le *bouddhisme* a été introduit en Chine, aux premiers siècles de notre ère; dès l'an 67 après Jésus-Christ, des missionnaires indiens l'y avaient apporté, mais il y était connu depuis plus de deux cents ans, car des relations avaient été établies vers l'an 126 avant Jésus-Christ entre le nord de l'Inde et la Chine, et les ambassadeurs chinois, Chang-kien et Hu-kiuping, avaient raconté à l'empereur Ou-ti tout ce qu'ils avaient appris de la religion du Bouddha. Ce fut l'empereur Ming-ti (58-76 de notre ère) qui, inspiré par un songe divin, envoya chercher les livres sacrés du bouddhisme; la mission

·éussit parfaitement, rapporta des manuscrits, des statues, les reliques, et ramena même deux prêtres indiens, Matanga :t Gôbharana, qui arrivèrent à la capitale, Lo-yang, en ;7: on construisit aussitôt un temple, sous le vocable du cheval blanc » pour rappeler le voyage des missionnaires. De nombreuses immigrations de bouddhistes indiens eurent eu pendant les siècles suivants, et la plupart de leur livres icrés furent traduits en chinois. Le nouveau culte se répandit ıpidement dans le pays où, trois cents ans après Ming-ti, il ;vint général et prépondérant, En 335, il y avait, à Lo-yang ulement, quarante-deux monastères bouddhistes. Ces pro- ès n'allèrent pas sans entraves; à l'instigation des confu- anistes et des taoïstes, l'exercice public du bouddhisme la profession religieuse furent sévèrement interdits en 10, 714, et 845; le premier édit rendu en 1662 par Kang-hi, quatrième empereur mandchou, et non encore révoqué, ındamne formellement le bouddhisme comme « reposant ır une série de contes sans fondements ».

Le bouddhisme chinois procède du système Mahâyana; il ·oit au paradis, lac de lotus en fleurs où revivent les sages et le nomme *ngyan lo* « plaisir », *kyo lo* « empire du plaisir », *ing tu* « glorieux pays ». Il n'a pas, comme les Thibétains, ·aduit d'ordinaire les noms sacrés; il les a transcrits le plus ›uvent : Çâkya est devenu *Tcha-ka;* Çâkyamuni, *Chi-kia- ëu-ni;* Arhat, *a-lo-han;* Bouddha, *Fëu-t'o* ou *Fo-t'o* et par ›réviation *Fo* (on dit *Phot* à Siam); Amitabha, *ho-mi-to-fa;* valôkitêçvara, *a-fo-lu-tchi-toi-fa-lo;* Mandjuçrî, *man-tchu- e-li;* mâitrêya, *mi-ta-li-e;* pratyêka, *pi-le-tchi-ti-kia;* Bô- lisatva, *fu-sa* ou *pu-sa* qu'en Europe on écrit d'habitude ›*us-sah*. De même, on a *Fan-lan-mo* pour Brahmâ; *mo-ho- -na-ti-po* pour *Mahâyanadêva* (le dieu du grand véhicule); *-lo-motho* pour Paramârtha; *to-tha-kia-tho* pour Tathâgata; ›*mi* pour *mani*, etc. Kapilavastu est devenu *kia-pi-lo-p'o-*

su-tu et le Nirvâna est appelé *Nie-pan* ou *Ni-puan-n*
Quelques noms sont traduits : le nirvâna est rendu par *tchin*
kio « intelligence accomplie » ; maitrêya par *miao-ki-tsian*
pratyêka par *t'o-khio;* mahêçvara par *ta-tseu-tsaï* « le grai
maître » ; tathâgata par *ju-laï* « même ou ainsi venu
kapilavastu a été nommé *hoang-tch'u* « le lieu jaune ». l
dhyâna est en chinois *chen;* les véhicules y sont dits *chin*
(*ta-ching*, le grand, *siao-ching*, le petit); etc. L'enseign
ment philosophique chinois, basé sur des traductions
deux grands livres indiens *saddharmapundarîka* « le lot
du vrai devoir » et *lalitavistâra* « le développement du jeu
comprend les cinq voies du salut (celle des bouddhas, d
bôdhisatvas, des pratyêkabouddhas, des çrâvakas et d
hommes purs); les cinq agrégats naturels (cinq conditio
d'existence : décrépitude et mort, naissance, existence ph
sique, conception ou attachement, et soif ou désir), les ci
prohibitions (*u-kiaï*), les cinq facultés divines, les cinq a
ments purs, les cinq éléments de la personne du Boudd
(*rûpa*, *vêdanâ*, etc., en chinois : *se*, *chëu*, *siang*, *hin*
chi); les *tripitaka* (*sen-t'sang*) et les *triratna* (*sen-pao*), et
Parmi les objets du culte, il y a les cinq ombres (*u-in*
dont l'ombre de Bouddha (*Fo-in*, en sanskrit *Buddh*
tchhayâ). Le bouddhisme chinois eut ses *stûpas* (*fëu-thi*
Il s'incorpora les génies des vents et des eaux, les mânes,
toutes les figures du vieux culte national, dont il fit auta
de *poussahs*. Il multiplia les cérémonies religieuses. Il
partagea en diverses sectes ayant leurs divinités particulière
la plus importante adore la déesse *kuan-in*, seule femm
dit-on, que Gâutama eût reçue parmi ses disciples : c'est
déesse de la miséricorde; invoquée d'une façon toute spécia
par les marins, elle est représentée avec dix têtes et quaran
bras. On la regarde comme une incarnation d'Avalôkita.

Le nom *Kuan-in* est, dit-on, contracté de *kuan-chai-*

« celui qui entend les cris des malheureux »; cette appellation correspond religieusement à *avalôkita* « celui qui regarde d'en haut ». On considère le culte de *Kuan-in* comme très ancien en Chine où il aurait été introduit vers l'an 190 de notre ère. A Pu-to, la déesse est surnommée *Kuo-hai* « celle qui a traversé la mer ». En même temps qu'elle, on adore son père Amitayuch ou Amitâbha (*o-me-to*); le séjour de ces deux divinités est le paradis *Sukhâvatî* « la (terre) bienheureuse ». L'articulation du nom *mi-to* (amitâbha) ou de la prière *na-mo-o-mi-to-fut* (*namô 'mitâbhâya* (salut à *Amitâbha*) » est une source abondante de mérites et de bénédictions.

La période florissante du bouddhisme chinois va du VIe au VIIe siècle; c'est alors que de pieux pèlerins se rendirent à travers mille difficultés dans la patrie de Çâkyamuni; outre Fa-Hian (399-414), Sung-Yun (518) et Hiuen-Thsang (629-648) que nous avons déjà cités, il convient de nommer I-tsing (671-691), qui alla dans l'Inde par mer. C'est alors qu'on traduisit en chinois quinze cents livres religieux indiens. Au VIe siècle, on comptait en Chine 42318 temples de la religion de Fô, desservis par 213148 *bonzes* ou religieux.

Les religieux et les religieuses se recrutent dans toutes les classes de la société. On peut être admis comme novice (*cha-mi, cha-mi-ni*, skr. çramana, çramanî) dès l'âge de huit ans, mais on ne devient profès qu'à vingt ans; c'est alors que l'on prend l'habit et que les hommes sont tonsurés. Les novices jurent : de ne rien tuer, de ne pas voler, de ne pas se marier, de ne pas mentir, de ne pas boire de spiritueux, de ne pas fumer, de n'assister ni aux danses ni aux spectacles, de ne pas s'asseoir sur des sièges élevés et luxueux, de ne manger qu'à des heures fixes, de ne posséder ni bétail, ni or, ni argent, ni pierres précieuses. Les moines sont généralement très ignorants, car il leur est surtout prescrit de se livrer à la contemplation.

Les temples chinois, ou pagodes (*tâ*, dans la langue d
pays), sont copiés sur ceux de l'Inde, mais la forme en a ét
modifiée. Ils ont tous des tours à cinq, sept, neuf, onze e
treize étages ; les toits, couverts de tuiles bleues et blanches
sont relevés aux quatre coins et sont bordés de très nom
breuses clochettes. Les couvents, dont la façade regard
ordinairement le Midi, sont entourés d'arbres au milie
desquels a été creusé un étang ; l'édifice principal est tou
jours précédé d'une vaste cour et d'un vestibule préliminaire

Les deux autres religions officielles de la Chine sont véri
tablement originales et indigènes et se rattachent directemen
aux anciennes superstitions, aux traditions historiques d
la Chine proprement dite.

Autant qu'on peut le supposer en dégageant les traces d
la civilisation antique des altérations, des arrangements, de
ornements, des développements postérieurs, il est arriv
chez les Chinois ce qui est arrivé chez toutes les races humaines
A un certain moment l'impression physique extérieure
donné naissance à la réflexion, à la préoccupation des causes
à la recherche des moyens préventifs : les Chinois eurent, eu
aussi, peur des phénomènes de la nature et virent dans le
nuages, les rochers, les arbres, les torrents, des êtres mal
faisants qu'il convenait de se rendre favorables par de
prières, des présents et des sacrifices, parce qu'ils avaien
une force matérielle considérable. A chaque pas, l'homm
peut être la victime de ces « génies » invisibles dont la pré
sence se manifeste par les accidents incessants de l'existence
dont la voix retentit dans le moindre souffle de la brise, don
la main frappe au milieu de la solitude et de la nuit. N
constatons-nous pas aujourd'hui à ce propos, dans le
sociétés modernes, un très curieux exemple de métamor
phose régressive ? Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter le
yeux sur les publications spirites contemporaines. Un cer

tain nombre de Parisiens, fort honnêtes d'ailleurs, vivent constamment entourés des esprits de ceux qu'ils ont aimés ou haïs et sont en perpétuelle communication avec eux : ces esprits modernes manifestent pourtant leur présence d'une manière assez étrange, par exemple en déboutonnant les bottines des dames dans l'obscurité. Il y a là simplement, si nous osons nous exprimer ainsi, de l'atavisme ; c'est par de rêveries de ce genre que toutes les religions ont commencé : l'objet plaît ou fait peur ; on le personnalise ; on l'anime ; bientôt il n'est plus que la manifestation d'une puissance invisible dont les proportions grandissent avec les siècles. Puis on classe ces personnalités extra-humaines ; on les hiérarchise, et voilà le bouddhisme tout formé. Plus tard encore, viendra l'idée d'un être suprême qui résume tout, et d'où par conséquent tout émane. Il ne reste plus qu'un pas à faire pour en arriver au panthéisme et par suite au naturalisme conscient, à l'athéisme raisonné.

A l'origine, la religion consistait, par conséquent, chez les Chinois comme ailleurs, en une série d'actes intéressés ; on cherchait à se ménager la faveur des êtres redoutés et l'on se comportait avec eux comme on l'aurait fait vis-à-vis des autres hommes. Le culte était donc essentiellement personnel ; l'homme primitif est essentiellement égoïste. Néanmoins, quand l'idée de famille fût née, quand le principe d'autorité commença à poindre, le culte devint d'un intérêt général : le père pria pour tous les siens. Puis cet usage se généralisa : les chefs accomplissaient les sacrifices pour leur tribu. Mais comme à mesure que le culte devenait ainsi collectif, les « dieux » diminuaient en nombre, se classaient, se hiérarchisaient ; il vint un temps où chaque catégorie sociale, chaque caste, chaque personne eut sa fonction religieuse propre. Les particuliers adoraient les arbres, les rochers, les fontaines de leur domaine patrimonial ; les chefs

de clans rendaient leurs hommages aux montagnes, au
rivières, aux forêts, aux puissances secondaires; l'empereu
seul adorait les neuf grandes montagnes, les grands fleuve
la Terre et le Ciel. Le ciel était déjà devenu le dieu suprême
le *Chang-Ti*, principe actif de toute la création.

Tel était, envisagé d'une façon générale et sommaire, l'ét
religieux de la Chine aux premières périodes de son histoire
Les tribus qui formaient alors ce qu'on appellerait aujour
d'hui la nationalité chinoise erraient à l'aventure, si l'on e
croit les traditions indigènes, dans les épaisses forêts qu
couvraient toute la province actuelle de Chan-si; ils y étaien
venus de l'ouest, d'au delà du désert de Mongolie. Leur do
mination s'établit vite sur ces contrées fertiles, habitées pa
des hordes sauvages, qui reculèrent de plus en plus vers l
montagnes, abandonnant aux nouveaux venus toute la régio
des plaines. C'est à l'année 2356 avant Jésus-Christ qu
commence l'histoire du pays, telle qu'on peut la lire dans
Chu-king. Après une longue série de princes sages et pieu
la religion se trouva n'être plus strictement observée, l
mœurs se relâchèrent, les guerres civiles se multiplièren
le vol et le mensonge devinrent habituels, l'empire « d
Milieu » marchait à une ruine prochaine, lorsque naqu
Confucius, au milieu du VIe siècle avant notre ère (l'an 551

Sa naissance fut à ce qu'il paraît, accompagnée de nombreu
prodiges. Sa mère Tching-Tsaï, obéissant aux conseils d'u
messager céleste, était en pèlerinage sur le mont Ni; c'est l
dans une caverne, qu'elle accoucha du grand philosoph
Son père Chan-liang-hei, était un vieux soldat robuste, q
s'était marié à l'âge de soixante-dix ans. L'enfant privilég
montra de bonne heure un goût singulier pour l'étude; il s
passionnait surtout pour les recherches historiques et d
mandait au passé les causes de la décadence de sa patrie.
se maria de bonne heure; mais, comme il arrive souvent au

travailleurs, dont l'esprit trop peu pratique s'accommode mal des réalités objectives, il ne trouva dans la vie conjugalé qu'ennuis et mécomptes; il dut bientôt se séparer de sa femme qui lui avait pourtant donné un fils. Il abandonna également les fonctions officielles qu'il occupait, celles de « gardien des champs et des terres », pour se livrer tout entier à l'enseignement philosophique. Il n'eut jamais qu'un nombre très restreint de disciples proprement dits, malgré la foule toujours croissante de ses auditeurs; il ne pouvait souffrir les gens ignorants, inintelligents ou paresseux. C'est à l'âge de vingt-deux ans qu'il fit sa première leçon.

Huit ans après, sa réputation était déjà universelle. Il fut reçu, avec des honneurs extraordinaires à la cour de l'empereur de Tchaou, quand il s'y rendit pour conférer avec le vieux philosophe Lao-Tseu, fondateur du taoïsme. L'entrevue des deux sages fut, dit-on, très peu cordiale; Lao-Tseu était une sorte de positiviste, fort insouciant du bien-être de ses semblables et préoccupé avant tout de sa propre tranquillité; il devait avoir en médiocre estime ce jeune rêveur qui prétendait à lui seul renouveler la face du monde.

Confucius, ou, pour lui rendre son nom chinois, Koung-fou-tseu, n'en continua pas moins ses études et ses leçons. L'occasion lui fut offerte de mettre en pratique ses théories; il l'accepta courageusement. Il consentit à rentrer dans la vie publique, d'abord comme gouverneur de la ville de Chang-tou, puis comme surintendant des travaux publics, enfin comme ministre de la justice. On raconte des merveilles sur les résultats de son administration. Mais le souverain du Lou se fatigua de la sagesse de son ministre, et Confucius, disgracié, se réfugia successivement dans les États de Wei, de Tching, de Tchhin, de Tsin et de Tsou, en butte aux persécutions, à l'envie, à la mauvaise fortune, dont il se consolait en s'adonnant avec plus d'ardeur que jamais à la philosophie;

sa principale distraction était la musique pour laquelle i avait un goût tout particulier. Des temps plus heureux l ramenèrent, à soixante-trois ans, dans le pays de Wei, d'où i repartit six ans plus tard pour revenir dans son pays natal le Lou, le plus oriental des États entre lesquels était divisé la Chine d'alors. Il y mourut au printemps de l'année 478 avan Jésus-Christ; ses disciples l'enterrèrent aux bords de la rivièr de Szi et, pendant trois ans, ils demeurèrent là, veillant et pleurant jour et nuit autour de sa tombe. Elle existe encor aujourd'hui pieusement vénérée; on montre, à côté, la tomb de son fils Li que l'histoire d'ailleurs a presque entièremen oublié.

Le petit-fils du philosophe, Tze-tze, est censé l'auteur de deux ouvrages importants le *Tchang-yang* « la science du moyen » et le *Ta-hio* « le grand enseignement » ; c'est dans ces deux livres, ainsi que dans le *Lan-yu* « les aphorismes » que se trouve exposée toute la doctrine de Confucius : nous allons la résumer ci-après, en prenant pour guide M. Rober K. Douglas dont l'excellent traité sur la religion de la Chine fait partie de l'intéressante collection : *Non christian religiou systems.*

Confucius ne se préoccupait ni du surnaturel ni de la vie future : « Nous ne savons rien de la vie », disait-il « commen saurions-nous quelque chose de la mort? » Aussi les questions d'origine et de fin le laissaient-elles tout à fait indifférent. Ce qui lui paraissait surtout intéressant, ce qui lui semblait seul digne d'étude, c'était la vie, sous sa manifestation la plus remarquable, l'homme.

L'homme apparaissait au philosophe comme maître unique et souverain de sa destinée, en théorie du moins. Le type idéal, l'homme parfait, est l'égal du ciel et de la terre, c'est-à-dire des puissances qui se manifestent comme créatrices; il doit influer sur le cours de la nature et sur le développe-

ment des autres êtres animés. Produit des forces naturelles, terrestres et célestes, il a été fait originairement bon, sage, juste. Mais ces qualités natives sont sujettes à mille accidents, de même que les eaux des montagnes, dans leur course vers l'Océan, sont sujettes à être absorbées par les sables des déserts ou à être de plus en plus souillées dans leur passage à travers les champs et les plaines.

Il est pourtant au moins une catégorie d'hommes qui en sont restés à la pureté primitive; ce sont les Sages proprement dits, hommes supérieurs, parfaits, inaccessibles aux défaillances ainsi qu'aux faiblesses. Les confucianistes déclarent qu'il n'a existé que quatorze Sages, dont Confucius fut le dernier. Mais, au-dessous de ces sages, il a existé, il existe encore, il existera vraisemblablement, un certain nombre d'hommes distingués dont la nature et les qualités sont tout à fait enviables. Le but de l'homme, le résultat proposé à son activité, son devoir, est de tendre vers cet état d'homme distingué. Pour y arriver, voici les principes généraux de la morale recommandée.

Le philosophe, j'allais dire le néophyte, doit en premier lieu perfectionner et compléter son instruction; il doit chercher à arriver à la science complète, avec mesure et méthode d'ailleurs, sans précipitation imprudente, sans légèreté prétentieuse : la vérité, la connaissance de sa propre nature, la vie des Sages, l'histoire du monde, sont les principales sources d'informations qui peuvent conduire à la certitude, objet principal de la science.

Le sentiment de sa propre nature amène la sincérité des intentions, la rectitude de la pensée, l'accommodation des désirs au principe de justice, et par suite la droiture du cœur, le respect et le soin de sa propre personnalité qui tend par une loi naturelle d'harmonisation à l'amélioration de la personnalité d'autrui. C'est ainsi qu'on peut atteindre à la con-

naissance et à la pratique de la vertu : « A quinze ans, dit Confucius, je touchais au point culminant de la science ; à trente j'acquis le commencement de la certitude ; à quarante, je n'avais plus aucun doute ; à cinquante, je compris les décrets du ciel ; à soixante, mon oreille était docile à la voix de la vérité ; à soixante-dix, je pouvais suivre les impulsions de mon cœur sans craindre de transgresser les lois de la justice ».

La vertu, premier principe de la nature humaine, dont la joie pure est le rayonnement naturel, n'est certainement pas une et invariable. Elle est toute relative et proportionnée à la nature de chaque individu. Mais en général on peut la définir comme comprenant la science, l'amour de l'humanité, le courage, la bienveillance, la loyauté, le respect de la dignité d'autrui, la fidélité. Celui qui a le sentiment de la vertu ainsi comprise est essentiellement apte à fonder, à élever, à gouverner une famille. Par la famille, on entend l'ensemble des plus proches parents ; et le gouvernement de la famille s'étend aux relations de mari à femme, de père à enfants, de frères à frères.

A la base de toutes les vertus domestiques est le respect filial, ce vieux culte des ancêtres, traditionnel en Chine et bien antérieur à Confucius. C'est ce culte, ce respect qui, disent les moralistes de l'empire du Milieu, distingue l'homme de la brute, qui établit les rapports naturels et véritables entre l'enfant et le père, entre le père et le ciel ; qui seul complète et conserve l'harmonie universelle du monde. Il faut obéir à ses parents, les servir docilement pendant leur vie, leur faire à leur mort des funérailles convenables, leur offrir enfin plus tard des sacrifices honorables. Les préceptes les plus minutieux ont été formulés à ce propos : un fils doit chercher à éviter à ses parents toute cause d'affliction ; il ne doit point s'absenter sans leur autorisation ou du moins sans les prévenir et sans leur faire connaître où il se rend ; il doit être

levé le premier et couché le dernier, pour pouvoir veiller à ce que leurs désirs et leurs besoins soient satisfaits. Il doit éviter de faire ou de laisser faire devant eux de fâcheuses allusions à la vieillesse ; on recommande à cette occasion, comme le meilleur exemple à suivre, la conduite du philosophe Laou-Lai-Tseu qui, à l'âge de soixante-dix ans, craignait tellement que ses parents ne s'aperçussent de leur grand âge qu'il s'habillait comme un petit enfant et se mettait à jouer par terre dans leur chambre. Rien de plus naturel d'ailleurs qu'un tel culte : ce corps qui nous fait vivre ne le tenons-nous pas de nos parents et par eux de la grande puissance céleste? Un grand seigneur bien connu sacrifiait à ses ancêtres éloignés dans les mêmes formes qu'au ciel ; mais à son père il rendait les mêmes honneurs qu'à Chang-ti.

Toutefois, le respect filial ne doit pas être aveugle. Le sage peut déplorer les actes de ses parents qui sont contraires à la justice, il doit même leur adresser en ce cas, mais avec le plus grand respect et les plus grands égards, de fermes remontrances.

Comme extension, comme développement de la piété filiale, il est recommandé au ministre de servir loyalement son prince, au mandarin de remplir exactement les devoirs de sa charge, au soldat de se dévouer sans réserve à sa patrie. De même l'ami doit rester fidèle à son ami ; à plus forte raison, l'amour fraternel est-il strictement d'obligation. Une affection plus recommandable encore, c'est celle du mari pour sa femme et ses enfants : « l'union des époux et des enfants », a dit Confucius, « est comme l'harmonie des luths et des harpes ». La femme, au surplus, tant qu'elle n'est pas mère, est un être relativement inférieur dont le principal et presque l'unique devoir est l'obéissance. La maternité seule la relève, en lui assujettissant jusqu'à sa mort ses fils et ses filles.

Le mariage est une œuvre sainte, c'est l'accomplissemen du but essentiel de la vie qui est de laisser après soi des enfants pour sacrifier sur les tombes des ancêtres. Aussi u veuf sans enfants ne saurait-il se dispenser de se remarier l plus tôt possible; aussi encore la stérilité est-elle l'une de sept causes légales de divorce : les six autres sont la désobéissance aux beaux-parents, l'inconduite, la jalousie, l lèpre, le bavardage et le vol. L'âge le plus convenable pou le mariage est celui de vingt ans pour l'homme, de quinz ans pour la femme. La polygamie n'est point une mauvais chose, puisqu'elle ne peut que contribuer à augmenter l nombre des enfants; c'est pourquoi nul ne saurait trouve mauvais que le mari d'une femme stérile entretienne une o plusieurs concubines.

Les moralistes occidentaux et surtout les adeptes de diverses sectes chrétiennes trouveront sans doute ces dernières tolérances excessives et ces usages « immoraux ». Rien n'est pourtant plus juste et plus naturel, au point de vue de la morale générale humaine. Aussi ne nous y arrêtons-nous pas; mais nous tenons à faire remarquer combien ces préceptes absolus, ces croyances à la nécessité de la descendance filiale, sont peu compatibles avec les absurdes accusations prodiguées à l'excès contre les Chinois par les missionnaires apostoliques : l'infanticide, plus coupable peut-être en Chine qu'ailleurs, n'y a certainement pas été plus fréquent, à moins de circonstances occasionnelles spéciales, et il faut toute la niaiserie et la mauvaise foi des propagateurs de la religion romaine pour soutenir que les cochons blancs ou violets des bords du fleuve Jaune ou du fleuve Bleu se nourrissent ordinairement de petits Chinois.

Le système confucianiste ne s'en tient pas d'ailleurs à la morale individuelle. Il comprend tout un ensemble de règles sociales, tout un plan de gouvernement que nous ne pouvons

exposer ici, pour ne pas allonger démesurément cette esquisse; mais nous ne pouvons nous dispenser de dire encore quelques mots sur l'histoire de cette grande religion.

Confucius eut le sort ordinaire des réformateurs, des travailleurs, des inventeurs. Il eut peu de succès de son vivant et, à l'heure de sa mort, il put croire son œuvre à jamais finie. La réaction ne fut pas longue à se produire. Ses disciples et ses continuateurs, dont le plus célèbre fut Mencius (Meng-tseu), propagèrent ardemment ses doctrines. L'empereur Chi-houang-ti ordonna de brûler tous les livres conservés dans ses États; mais les écrits authentiques ou apocryphes de Confucius furent épargnés par le zèle des étudiants qui les savaient par cœur et qui d'ailleurs surent cacher de précieux manuscrits dans les murs de leurs maisons ou sous la terre.

L'avènement de la dynastie des Han (206 ans avant notre ère) marque la reconnaissance officielle de la « bonne doctrine ». L'empereur Ping-Ti (1re année de notre ère) conféra à Confucius le titre de « le complet et illustre Duc Ni »; et l'an 89, Ho-Ti l'appela « l'illustre et honorable Comte ». Quatre cents ans après, il reçut le nom de « le Sage accompli ». Il fut successivement élevé aux rangs de « Roi accompli et perspicace » (vers 750), d' « Empereur » (1075), de « Sage le plus complet et le plus parfait, Roi accompli et perspicace » (1300). Depuis l'empereur Chi-tsang, de la dynastie des Ming (1506-1532), il est désigné sous l'appellation de « Sage Parfait, Ancien Précepteur ».

Ces titres honorifiques ne sont point de vaines formules. Confucius est l'objet d'un véritable culte. On a élevé plus de quinze cents temples en son honneur; sa statue, magnifiquement décorée, s'y dresse, entourée de celles de ses principaux disciples, et l'on y conserve pieusement ses ouvrages et ceux de ses élèves. Le premier et le quinzième jour de

chaque mois on y célèbre des offices réguliers; deux grand fêtes, au printemps et à l'automne, attirent un concou énorme de fidèles. On évalue le nombre d'animaux sacrifi à cette occasion à 6 bœufs, 27000 cochons, 5800 mouto 2800 daims et 2700 lièvres; en même temps, on offre à s image des pièces de soie dont le nombre a atteint jusq 27600. Les deux principaux temples confucianistes so celui qui est à côté de sa tombe à Chan-tang et le Kouo-t kin à Pékin, où l'empereur va solennellement deux fois p an, invoquer les lumières et la protection du Sage.

Il serait bien difficile de donner le chiffre exact des sect teurs de la religion du Confucius, puisqu'elle n'est p exclusive et s'allie fort bien aux pratiques bouddhistes aux superstitions taoïstes. Le taoïsme est la troisième rel gion reconnue en Chine; nous allons en résumer ci-après l principaux traits.

Son fondateur, Lao-Tseu, était un contemporain de Co fucius. Il était né bien avant lui toutefois, l'an 604 ava notre ère, et exerçait les fonctions d'archiviste ou de trés rier à la cour de Tchaou, lorsque Confucius vint s'entreten avec lui, sous prétexte de le consulter sur les anciens rite Le vieux philosophe fit au jeune réformateur un accueil fo peu aimable; il lui reprocha son ambition, ses prétention ses allures propagandistes, et profita de l'occasion pour aff mer ses théories d'abstention politique et de philosoph individuelle. Quelque temps après, malgré son indifféren tisme, Lao-Tseu ne se trouva plus en sécurité dans la pos tion officielle qu'il occupait. Il donna sa démission et pas dans la province de Ho-nan, où il fut le précepteur de Yi Hi; mais il en repartit de nouveau et s'avança vers l'oues on n'eut jamais plus de ses nouvelles.

Il avait laissé entre les mains d'un de ses élèves un volume cinq mille caractères résumant toute sa doctrine, le *Tao-ti*

King, ouvrage conservé jusqu'à nos jours et fort difficile à comprendre. Aussi le jésuite Amyot y trouvait-il dès les premières lignes la trinité chrétienne et Rémusat lui-même y découvrait-il une transcription chinoise du nom sémite Iahveh ou Iéhovah.

Les interprètes plus modernes ont fait justice de ces fantaisies. Le livre de Lao-Tseu consiste dans l'explication des rapports de l'univers avec le *Tao;* ce dernier mot peut être rendu par « voie, méthode, activité, effet et cause ». Le *Tao* est impalpable, invisible, inépuisable, inaccessible, inexprimable, invariable, illimité; c'est la source et l'origine de tout; il comprend à la fois l'absolu idéal et le monde matériel relatif. La connaissance du *Tao* est la seule base de la certitude et le seul fondement de toute la morale.

L'un des principes les plus essentiels à la vie sociale, c'est la destruction de l'égoïsme : de même que l'eau d'arrosage fertilise toutes les terres, de même le sage étend sa bienveillance à tous les êtres. La nature de l'homme est primitivement bonne ; il faut tendre à ramener les beaux jours de la pureté originelle, à combattre la violence, l'oppression, l'injustice, à supprimer la guerre, le vol, le mensonge. Ce doit être l'œuvre des rois, des chefs de famille, des sages. Au point de vue personnel, la vraie morale c'est de rendre le bien pour le mal ; le véritable homme vertueux est généreux, magnanime, bienfaisant, respectueux d'autrui, fidèle et loyal. Il doit s'observer sans cesse pour ne pas laisser poindre en lui la moindre pensée de mal. Il doit parler peu, penser beaucoup, mais surtout étudier et apprendre.

Quant à la vie future ou plutôt quant à ce qui advient de la vie, Lao-Tseu, pas plus que Confucius, ne songe à la renaissance métaphysique, à la survivance d'un principe extérieur immatériel. L'homme, comme le ciel, comme la terre, comme tout ce qui est, procède, un et entier, du grand *Tao*

dont il est seulement une manifestation locale, partie accidentelle et limitée. La mort est simplement la cessat du phénomène; mais, pendant sa durée, c'est-à-dire pend notre vie, la seule morale qui nous soit naturellement diquée, n'est-elle pas celle de la solidarité, de la réciproci de l'intérêt bien entendu en un mot?

En comparant ces théories avec celles de l'Inde, a celles des philosophes anciens du monde classique, on peut s'empêcher d'être frappé de leur immense supérior sur les conceptions étroites et mesquines de la race sér tique, qui, sous l'étiquette des diverses sectes chrétienn font encore peser leur joug énervant sur tout le monde m derne. L'œuvre de Jésus-Christ et de saint Paul cause à société un préjudice immense, qu'il faudra de longs sièc pour réparer. Quel chemin n'aurait pas fait l'humanité si l doctrines de Confucius, de Lao-Tseu, de Bouddha, et de ta d'autres penseurs, avaient pu seules servir de base à l'éd cation des races humaines? Non d'ailleurs que ces théori évidemment inaccessibles aux masses, n'aient elles au développé des cultes extérieurs à observances, à rites, formules; mais, parce que, sous les altérations de la form le philosophe peut toujours retrouver la sagesse matérialis ou si l'on veut naturaliste du fond.

Des savants européens et des voyageurs chinois ont réce ment essayé de démontrer publiquement que les religio du grand empire ne sont point basées sur le matérialism c'est à tort suivant eux, qu'on traite les Chinois d'athées qu'on leur refuse la croyance à l'immortalité de l'âme. preuve en est, disent-ils, qu'il n'y a pas en Chine de mot co respondant à « athée »; l'objection est faible et il suffit, po la réfuter, de demander quel est le mot chinois qui signi dieu, car pour dire « sans dieu », il faut d'abord avoir « dieu ». On répondra sans doute en rappelant le n

Chang-ti « souverain seigneur » donné depuis longtemps au ciel, « ciel moral », et bien différent de *tien*, mot relativement récent, « ciel matériel ». On a cité de nombreux passages des deux grands livres canoniques du confucianisme (qu'on appelle aussi la religion des lettrés), le *Chi-King* et le *Chu-King* où il est question du ciel considéré comme un dieu personnel. On ajoute que Lao-Tseu était spiritualiste puisqu'il recommandait la méditation, la vie contemplative, comme le meilleur moyen de débarrasser l'âme des liens de la matière. On ajoute un peu naïvement qu'une preuve de la croyance à l'immortalité de l'âme est la suivante : « le caractère par lequel sont désigné les esprits (des éléments des montagnes, etc.) est le même dont les Chinois se servent pour représenter idéographiquement les mânes des morts, l'âme dégagée de ses liens terrestres ».

Tout cela est bien naïf, comme je viens de le dire, et même bien maladroit. L'identité des mânes, des esprits, des génies et des âmes, si l'on veut, démontre purement et simplement qu'il y a eu dans la religion chinoise une période animiste. Or, y a-t-il rien de plus matérialiste que l'animisme? Je ne m'attarde pas à réfuter les autres arguments que je viens de résumer; ils ont été inspirés par des considérations étrangères à la science : les uns croient relever leur pays en le lavant du soupçon d'athéisme, les autres veulent plaire à une certaine coterie, spiritualiste en apparence, très cléricale au fond, toute-puissante aujourd'hui. En fait pourtant, les Chinois contemporains, comme la plupart des autres peuples, ont des idées religieuses peu métaphysiques. Ni les confucianistes, ni les bouddhistes, ni les taoïstes n'ont des conceptions bien supérieures au monde matériel.

Plus encore que le confucianisme, en effet, le *taoïsme*, tel que le pratiquent aujourd'hui ses adeptes, s'est éloigné

des pures doctrines spéculatives. Dès le ve siècle avant notre ère, Lieh-yu-Kao, plus connu sous le nom de Lieh-Tseu, commenta les doctrines de Lao-Tseu dans le sens d'un égoïsme absolu : « Jouissons du présent, puisque nous ne vivons que pour un temps limité et que nous avons pour unique objectif le grand *Tao* ». La vie, la société, le monde, tout cela n'est qu'un phénomène, qu'une apparence, qu'un rêve. L'art peut produire de pareils phénomènes : ici apparaît l'ébauche des pratiques de sorcellerie qui occupent une si grande place dans le taoïsme moderne. L'origine des êtres remonte au chaos d'où les ont tirés le grand changement, le grand commencement, le grand premier, le grand pur, qui ont produit Un, puis Sept, puis Neuf, puis ont reconstitué Un qui est devenu la forme, mère du ciel, tandis que les composants impurs devenaient la terre. Ces aberrations montrent quelle foi avait Lieh-Tseu dans le surnaturel et quelle action fatale il a exercé sur les croyances taoïstes. Moins mystique et moins crédule fut Tchouang-Tseu, l'autre grand docteur de la secte, pour qui cependant la suprême sagesse était le doute : il rêva un jour qu'il était devenu un papillon volant de fleur en fleur; à son réveil, il se demanda si c'était bien l'homme qui avait cru être un papillon ou si c'était maintenant le papillon qui croyait être un homme. Sa morale pratique se résumait dans les soins à prendre de la vie présente, et en même temps dans un parfait mépris de la mort.

Toutes ces fantaisies, ces élucubrations d'école, n'étaient point faites pour le peuple. Au bout d'un petit nombre d'années, personne n'y pensait plus. La morale de l'intérêt réduite à la personnalité subjective conduisit à cette aspiration : prolonger sa vie, revivre. Et vite surgit la croyance au merveilleux, aux îles d'or, séjour des ombres survivantes; aux communications entre les morts et les vivants, aux esprits,

à la magie, au pouvoir de maîtriser les forces de la nature. Lao-Tseu devint aux yeux des partisans de sa doctrine un dieu véritable entouré d'un grand nombre de divinités secondaires; des légendes extrêmement variées se formèrent sur sa naissance, sur sa vie, sur sa mort, sur ses écrits. Il eut pour compagnon le grand Chang-ti, gouverneur du monde; les cinq éléments de l'univers: métal, bois, eau, feu et terre, représentés par les planètes Vénus, Jupiter, Mercure, Mars et Saturne. La grande ourse devint la demeure de deux puissances mâle et femelle, *Tao-mu* et *Kuei-sing*. Le Tonnerre, la Lumière, l'Océan, la Chaleur, le Serpent ou Dragon, devinrent l'objet de pareils actes d'anthropomorphisme. Enfin, le nombre des génies, des personnalités surnaturelles, bonnes ou mauvaises, devint innombrable. La vie du dévot se passe en une série d'invocations, de cérémonies, de pratiques superstitieuses. Les maladies sont l'effet de la présence des démons que les prêtres ont le pouvoir de faire passer dans des œufs, absolument comme Jésus-Christ faisait passer dans un troupeau de cochons la légion de diables qui tourmentaient les villageois de Gérasène. De saintes ablutions guérissent tous les maux à l'instar de l'eau célèbre de Lourdes. *Nil sub sole novum;* les mêmes causes produisent les mêmes effets : les Chinois auraient beau jeu à rire des missionnaires qui raillent les superstitions orientales.

Théoriquement, la morale taoïste moderne est résumée dans deux ouvrages populaires, le *Kang-ying-pîn* « livre des récompenses et des peines » qui ne remonte pas au delà du XVe siècle de notre ère et qui comprend deux cent douze aphorismes dont Stanislas Julien a donné une excellente traduction française; et le *Yin-tchih-houan* « livre des bénédictions secrètes ». Nous en extrayons les citations suivantes suffisamment caractéristiques :

« Le bien ou le mal entraîne sa récompense ou sa punition

es à la porte de leurs demeures; ce parfum suffit
irter momentanément les esprits. Dans l'intérieur
aison, on voit presque toujours l'image d'un tigre
: le *taï-ki* : c'est une sorte de tableau magique repré-
'union, l'association, la pénétration réciproque des
ncipes mâle et femelle, le *yang* qui préside au
ı jour, au bonheur, et le *yin* qui domine dans la
ıs la nuit, dans le malheur. Sans l'accord, l'union
principes, l'équilibre du monde serait détruit et
irions misérablement victimes de la plus épouvan-
catastrophes.

: l'égalité, la fraternité, si ce mot n'est pas trop pré-
des trois religions nationales de la Chine, le boud-
est certainement en décadence. Un grand nombre
stères, inhabités, tombent en ruines. Mais ce grand
n est pas moins encore véritablement national,
ire pratiqué par des populations originaires du pays
l en est autrement des autres religions que l'on
e dans l'empire et dont il nous reste à dire quelques

Foung-fou, capitale du Ho-nan, vivent quelques juifs,
nérés, seuls restes des tribus sémitiques qui vinrent

comme le corps tient à son ombre. — Il ne faut ni trahir l'amitié, ni maltraiter les animaux, ni médire d'autrui, ni se vanter de son mérite, ni envier le bien ou les qualités des autres, ni flatter les méchants, ni assimiler les fautes aux crimes, ni oublier les services rendus, ni regretter d'avoir fait l'aumône, etc., etc. — Mais il faut être humain et charitable, respecter les vieillards, avoir pitié des orphelins, prévenir le mal, donner beaucoup et recevoir peu, donner sans espérer qu'on vous rendra, etc., etc. — Il faut se servir de poids justes et ne pas écraser le peuple de taxes; allumer un flambeau à sa fenêtre pour guider les voyageurs; ne pas détruire de papier où il y a quelque chose d'écrit; faire des instructions publiques pour l'éducation et la moralisation du peuple; éviter tout rapport avec les méchants, etc., etc. »

Si l'indifférence ou plutôt la tolérance a permis aux Chinois la pratique simultanée des trois religions nationales, on se doute bien que ce n'a pas été sans une pénétration réciproque, sans un échange incessant de croyances et de coutumes. De plus, comme ces trois religions sont surtout en principe des écoles philosophiques, il s'est formé, à l'usage du grand public, une sorte de code général neutre, le *feng-tchui*, qui est d'autant mieux observé qu'il n'a rien d'officiel ou d'obligatoire. Si l'on en croit M. Élisée Reclus qui en parle d'après des notes manuscrites de M. Léon Metchnikov, le *feng-tchui* comprendrait un ensemble de cérémonies par lesquelles l'homme peut se rendre favorables les esprits des airs et des eaux, c'est-à-dire la nature tout entière, y compris les âmes errantes des morts. Chacun de nous en effet possède une âme triple, *huen :* l'âme rationnelle qui réside dans la tête, l'âme passionnelle dont la poitrine est le siège, et l'âme matérielle dont la demeure est le bas-ventre. La première âme peut être fixée après la mort dans les tablettes commémoratives; la seconde demeure dans le tombeau;

mais la troisième erre dans l'espace et cherche sans cesse à pénétrer dans un autre corps. Aussi, tout le souci des vivants doit être de ne pas offenser ces âmes errantes, d'accomplir exactement les devoirs de piété envers les ancêtres. Pour se garer de toute surprise, les fidèles font brûler des baguettes parfumées à la porte de leurs demeures; ce parfum suffit pour écarter momentanément les esprits. Dans l'intérieur de la maison, on voit presque toujours l'image d'un tigre qui porte le *taï-ki* : c'est une sorte de tableau magique représentant l'union, l'association, la pénétration réciproque des deux principes mâle et femelle, le *yang* qui préside au soleil, au jour, au bonheur, et le *yin* qui domine dans la lune, dans la nuit, dans le malheur. Sans l'accord, l'union des deux principes, l'équilibre du monde serait détruit et nous péririons misérablement victimes de la plus épouvantable des catastrophes.

Malgré l'égalité, la fraternité, si ce mot n'est pas trop prétentieux, des trois religions nationales de la Chine, le bouddhisme est certainement en décadence. Un grand nombre de monastères, inhabités, tombent en ruines. Mais ce grand culte n'en est pas moins encore véritablement national, c'est-à-dire pratiqué par des populations originaires du pays même. Il en est autrement des autres religions que l'on rencontre dans l'empire et dont il nous reste à dire quelques mots ici.

A Kaï-foung-fou, capitale du Ho-nan, vivent quelques juifs, fort dégénérés, seuls restes des tribus sémitiques qui vinrent en Chine, sous la dynastie des Han (206 avant notre ère à 204 après), et qui s'installèrent à Nanking, à Péking et à Ning-po. Ils se sont presque tous convertis au mahométisme.

Les mahométans de la Chine, tous Sunnites, c'est-à-dire appartenant à la secte qui regarde Omar comme l'héritier légitime du prophète et non comme un usurpateur, sont

venus, par les provinces septentrionales, vers la VIIe siècle. Ils se sont maintenus en relations constant leurs coreligionnaires occidentaux. Ils sont fort nom dans les provinces du nord de l'empire et surtou celles de Kan-sou. Ils ont fondé des établissements co ciaux très prospères. De 1856 à 1860, pour résister au tentions de quelques mandarins, ils se révoltèrent en l'insurrection fut terrible et causa de grands ravages.

Les chrétiens, recrutés par les missionnaires eur souvent à prix d'argent parmi les plus misérables et l dégradés des habitants du pays, sont à peine au n de 400 000 sur une population de plus de 400 mi C'est tout ce qu'ont produit trois siècles d'efforts. ravant, paraît-il, les Nestoriens avaient fondé des c nautés prospères; mais depuis l'an 635, où les pr prêtres syriens arrivèrent à Si-ngan-fon, si l'on s'e porte à une célèbre inscription bilingue (syro-chi leurs prosélytes ont oublié les dogmes nestoriens; ils converti au mahométisme, probablement à l'époq Tamerlan.

Les religions de la Chine se sont plus ou moins rép sur les pays voisins, Corée, Japon, Tonquin, Annam, bodge, Siam, etc., où ils ont remplacé de vieux cult turalistes ou animistes. On vénère encore au Tonqu esprits tutélaires des villes qu'on regarde comme d'il guerriers « déifiés », ceux des montagnes *Son-tinh*, ce eaux *thuy-tinh;* il y a également ceux des premiers m des inventeurs des métiers : *tho-chü*, esprit du bie *ku*, esprit de la terre; *vua-bep*, esprit de la cuisine (surtout par les femmes); *ou-dou*, esprit des monticul *nang*, esprit des arbres. Le culte rendu à ces génies c en offrandes de fleurs ou de paquets de papiers dorés d par les voyageurs et les passants.

Au Japon, de même qu'en Chine, on voit ce spectacle étonnant de trois religions qui coexistent pacifiquement et dont la pratique simultanée est fréquente; le même individu peut-être *confucianiste*, *bouddhiste* ou *sintoïste*.

Nous avons exposé plus haut la doctrine de Confucius dont le nom japonais est *Kosi*. Introduite au Japon au VIe siècle de notre ère avec tout son cérémonial, elle s'y propagea surtout parmi les lettrés et les gens des classes dirigeantes. Les dévots, si l'on peut donner ce nom aux adeptes d'un culte essentiellement philosophique et spéculatif, se réunissent dans des édifices appelés *séido* « maisons de sainteté »; ce ne sont en définitive que des espèces de cercles scientifiques auxquels sont annexés d'importantes bibliothèques.

Le bouddhisme a été beaucoup plus répandu. Il arriva, par la Corée, également au VIe siècle de l'ère chrétienne. Ce fut presque la religion officielle, car c'était celle des *syôguns* ou *taïkuns*, ces maires du palais, ces vice-empereurs qui usurpèrent presque tout le pouvoir exécutif. Le Japon a reçu de la Chine, à l'époque où les historiens du pays reportent l'introduction des deux religions que nous venons d'indiquer, pour ainsi dire les premiers éléments de la civilisation, l'écriture par exemple. Le bouddhisme chinois apportait sa hiérarchie sacerdotale, ses cérémonies pompeuses, un code complet de lois morales; mais il ne tarda pas à se modifier, à s'altérer de diverses façons : les dieux et les saints reçurent parmi eux, sous le nom générique de *gon-gen*, de nombreux personnages locaux. Des pénitents zélés ou des missionnaires arrivèrent de l'Inde avec des légendes nouvelles et des livres sacrés écrits dans la langue de *Chaka* (nom japonais du bouddha Çâkyamuni, que les Portugais ont écrit *Xaca*) : on a retrouvé de précieux ouvrages sanskrits conservés par les *siu-kiu* (bonzes ou prêtres), dans les *téras* (temples bouddhistes), du Japon; en 1881, M. Max Müller a

eu communication d'un manuscrit en langue sanskrite qui appartient à la Bibliothèque impériale du Japon et qui remonterait à l'an 609 de notre ère ; ce serait ainsi le plus ancien manuscrit sanskrit connu. Les *téras* sont des monuments splendidement décorés ; surchargés d'ornements d'or, ils renferment des miroirs de cristal ou de métal poli, symboles de la clairvoyance divine, et des statues fondues avec une inflexible rigueur sur les vieux modèles indiens. On cite notamment le *daïbouts* (grand bouddha) de Kamakura, qui a 13 mètres de haut, et celui de Nara qui en a plus de 16 et qui pèse 450 000 kilogrammes. Les prêtres du Japon ont la tête rasée ; leurs vêtements sont en taffetas jaune et violacé ; ils ne portent aucune espèce d'armes.

On compte sept sectes principales de bouddhistes. Les unes et les autres se prétendent orthodoxes ; elles diffèrent surtout par des pratiques et des légendes originales, les unes et les autres relativement récentes. La secte la plus populaire est celle qui vénère *Kuannon* « la déesse de la miséricorde aux mille mains secourables » ; cette divinité, d'origine chinoise (*Kuanin*), a trente-trois formes diverses ; la plus célèbre est une image dorée dont la tête porte une couronne de petits enfants.

Le culte populaire ne connaît pas les moulins à prières du Thibet, mais on a des boîtes à « dix mille prières » et l'on sait faire des ruisseaux, par des appareils ingénieux, un véritable flux perpétuel d'oraisons. Les fidèles invoquent sans cesse le nom de Bouddha ; ils écrivent leurs demandes sur des bandelettes de papiers qui, roulées en boules, sont lancées contre l'idole ou enfouies dans la statue creuse du dieu vénéré.

Après la révolution de 1867 qui réunit tout le pouvoir aux mains du véritable empereur, du *mikado*, le bouddhisme fut en défaveur : on confisqua beaucoup de ses temples, dont la plupart furent transformés en sanctuaires

du *sinto*; on fondit ses cloches pour en faire de la monnaie. Beaucoup de temples servent concurremment aux deux cultes ; une simple natte sépare, l'une de l'autre, les parties réservées aux deux religions. Les temples purement *sintoïstes*, les *miya* ou *yasiro*, sont construits sur le flanc d'une colline ou dans le milieu d'un bois ; en avant s'ouvrent deux ou trois *torii* (portiques) en bois brut, formés de deux poutres verticales supportant deux poutres horizontales ; les temples eux-mêmes sont en bois simplement poli ; entourés d'une ou plusieurs enceintes concentriques en bois, ils ne renferment aucune image. Les temples bouddhistes ont aussi des *torii*, mais ceux-là sont de formes variées ; et ils peuvent être en bois peint en rouge, en pierre ou en bronze.

Qu'est-ce donc que le *sintoïsme*, la religion du *sin-tô*? Ce dernier mot qui est chinois, et qui est, dit-on, le nom de la fondatrice de cette religion, une très sàvante dame, désigne le culte antique du Japon, la vraie religion spontanée et originale qu'on appelle, dans la langue du pays, *Kami-nomitsi* « la voie des génies ». Nous avons vu que les temples sintoïstes se dressent dans des endroits pittoresques, en face de la seule nature. Le *sin-tô* n'est en effet qu'une religion naturaliste : c'est le culte des forces physiques, des mânes, ombres ou âmes des morts qui survivent dans notre pensée, et des génies innombrables (huit millions au moins) qui tourbillonnent, volent, courent, rampent partout dans le monde, et se manifestent par les mille incidents de la vie. Ces forces, ces mânes, ces génies aériens ou terrestres (*kami*, chinois *sin*), il convient de se les rendre favorables ; de là des prières, des incantations, des offrandes : les *torii* (et l'on prétend que ce mot veut dire « repos d'oiseau ») n'étaient originairement que les perchoirs où l'on plaçait les oiseaux domestiques que l'on offrait aux dieux pour les avertir du lever du jour.

Ce culte, dont les sectateurs sont appelés *sin-siu*, était purement domestique à l'origine; mais peu à peu, il s'est constitué un clergé héréditaire, la caste des *Zay-siu* ou *Kannusi*, gardiens des temples, conservateurs des rites, officiants, vendeurs d'amulettes (morceaux de bois sacrés enveloppés de papier, etc.). Le rituel se réduit à l'ordonnancement de deux sortes de cérémonies, les *haray* et les *matzuri*. Les *haray* sont les conjurations, les invocations, les prières; la pratique des *haray* paraît avoir été primitivement réservée à certaines familles nobles; chaque localité avait aussi son *haray* particulier : à Nikko, par exemple, il avait pour objet les effroyables tempêtes du nord-est auquel le pays est trop souvent sujet. Les *matzuri* (*zay* chinois) sont des représentations théâtrales, des pantomimes, des processions, où les *zay-siu*, armés de sabres et de poignards, suivent des statues de divinités ou de personnages allégoriques portées sur les épaules des dévots.

La littérature du *sin-tô* est assez pauvre, et par elle le vieux culte ne nous est pas connu dans toute sa pureté primitive : on y trouve de nombreuses traces d'influences bouddhistes. Le plus ancien livre, le *Véda* ou la Bible de cette religion, est le *Ko-zi-ki* (nom chinois) que les japonisants préfèrent appeler du nom japonais de *Furu-koto-bumî*. Ce recueil de traditions, de croyances et de légendes historico-mythologiques n'a été rédigé que sous l'impératrice *Gen-Mey*, au commencement du VIII[e] siècle après Jésus-Christ. On raconte que cet ouvrage fut entièrement brûlé lors d'un incendie terrible qui détruisit le palais impérial; mais par bonheur, l'empereur l'avait fait apprendre par cœur à une femme de la cour qui put le dicter exactement à des secrétaires. Quoi qu'il en soit, le *Ko-zi-ki* est l'un des livres les plus anciens, les plus authentiques et les plus importants de la littérature japonaise. Les autres ouvrages sintoïstes sont des formu-

laires, de purs rituels, indiquant comment on doit saluer la résidence impériale, les temples sacrés, les châsses des dieux de la maison ; prier les dieux du vent, du foyer, de l'eau, des latrines, des anciennes études ; invoquer les génies protecteurs de l'endroit où l'on se trouve, les mânes des ancêtres, les dieux de l'année, etc.

Les temples les plus célèbres sont ceux d'Atsuma, de Hiyeï-zen, et surtout ceux de *Ge-ku* et *Naï-ku*, à Yamada (province de Tsé), qui sont consacrés à *Ten-sio-daï-zin* la déesse du soleil, en japonais pur *Amatérasuno-mikoto*, la patronne du Japon. Ces temples sont démolis et exactement refaits tous les vingt et un ans.

Depuis 1880, la religion est séparée de l'État au Japon ; et, chose remarquable, cette réforme qui effraye les libéraux de l'Europe s'est accomplie là-bas sans difficulté ; elle y a été la conséquence de la révolution de 1867 qui pourtant avait donné l'autorité officielle au sintoïsme. Il paraît qu'aujourd'hui les libres penseurs abondent au Japon : ils sourient entre eux de la crédulité et de la faiblesse de leurs femmes qui apprennent à leurs enfants le catéchisme et sont dévotes à leurs moments perdus, entre la toilette et le théâtre ; eux-mêmes d'ailleurs, tout en se moquant de leurs ancêtres qui se tuaient sur la tombe du *daïmio* leur suzerain, manquent rarement de jeter dans la tombe d'un grand seigneur la figurine d'argile qui symbolise aujourd'hui ce sacrifice traditionnel.

Faut-il parler des chrétiens du Japon? On sait que les jésuites portèrent leur religion dans ce pays au XVI[e] siècle, mais on sait aussi qu'au XVII[e] elle y fut rigoureusement interdite; une persécution implacable l'en extirpa complètement : la légende des martyrs japonais est une de celles que le catholicisme romain a le plus exploitée. On n'ignore pas davantage que c'est à partir de cette époque que le Japon fut

entièrement fermé aux Européens, ce qui prouve, pa-
renthèse, que la propagande religieuse est un auxiliaire
défectueux de la colonisation.

CHAPITRE V

'eligion des Perses, des rois Achéménides. — Les Mages. — Zoroastre — Les Parsis. — Le Manichéisme, les Cathares ou Albigeois.

lu nord de la côte occidentale de l'Inde, à Bombay, à 'ate, à Baroda et dans le Goudjarate, on trouve une popu- on d'environ cent mille personnes tout à fait différente ses mœurs, ses habitudes et sa religion des autres habi- :s du pays. Ces cent mille hommes sont désignés sous le ı de *Pârsis*, c'est-à-dire « Persans »; ils sont en effet ;inaires de la Perse d'où ils ont été chassés il y a onze les par la conquête musulmane. Forcés de choisir entre · foi religieuse et l'abjuration, la soumission absolue au ıométisme, ils ont opté pour le culte national et ont ux aimé s'expatrier que renoncer aux convictions de leurs ɜs. Quelques-uns cependant ont pu demeurer en Perse et ɪntinuer la pratique de leur religion; on en comptait, il six ans, environ cent cinquante à Téhéran, près de quinze ts à Kirman, au sud d'Ispahan, et six mille cinq cents à t de cette capitale, à Yezd; ceux-là étaient connus comme dorateurs du feu » et ont été appelés par les anciens ageurs *Gaures* ou *Guèbres*, deux mots qui paraissent :re que deux formes du persan *gabr* ou *gebr* « païen, dèle ».

ˌes Pârsis ou Guèbres, qui suivent la religion de Zoroastre,

forme originale que l'on possédait également e
écrite en langue *zend* (terme assez peu exact, mai
par l'usage) : le zend était l'éranien oriental,
langue de la Bactriane selon les uns, de la Médi
autres. Le zend n'est point le père du perse, ni]
quent du pehlevi. Le perse que l'on parlait à l'ouest
temps qu'on parlait zend à l'est, était la langue de
Xerxès, de Cyrus, la langue de la première colon
criptions cunéiformes multilingues. On sait coı
s'appuyant, d'une part sur le persan moderne et s
krit, et d'autre part sur les formes des noms p
nous ont transmis les historiens grecs, des savan
porains sont parvenus à déchiffrer ces inscripti
caractères sont constitués par un assemblage var
en forme de clous à large tête et à pointe effilée, e
on a reconstitué de toutes pièces plusieurs lan
rentes dont la plus récente est précisément celle
ménides. Le perse et le zend sont cousins ge
apparentés tous deux au sanskrit.

Le zend qu'on pouvait lire, mais qu'on ne comp
était donc la langue sacrée des Parsis. Pour lire l
pour comprendre et connaître leur religion, il fal

Zoroastre, la traduction huzvarèche d'une partie de ces écrits et une version sanskrite de l'un d'eux.

Abraham-Hyacinthe Anquetil-Duperron était le second frère de l'historien clérical Anquetil; le puîné, qui accompagna le cadet dans l'Inde, y devint un employé de la Compagnie française et fut plus tard son agent commercial à Surate. Abraham-Hyacinthe, né à Paris en 1731, avait été élevé dans un petit séminaire; il compléta son éducation en Hollande où il étudia l'hébreu. Des amis de sa famille lui firent obtenir une petite pension, avec le titre d'« élève pour les langues orientales ». Il avait à peine atteint l'âge de vingt-trois ans lorsqu'il eut occasion de voir quatre feuillets en écriture zende, calqués sur un manuscrit des œuvres de Zoroastre, apporté récemment de l'Inde à Oxford, où, par mesure de précaution, on le conservait dans la bibliothèque de l'Université, attaché avec une chaîne de fer. Le jeune savant se sent pris d'un bel enthousiasme, son imagination se monte : il veut aller dans l'Inde étudier sur place le zoroastrisme et y rechercher tous les documents possibles sur les religions de ces contrées. Il se met en campagne, sollicite une mission, s'impatiente de la lenteur des formalités administratives (il s'en serait au moins autant impatienté de nos jours) et, apprenant le départ pour Pondichéry d'un convoi militaire, s'engage comme simple soldat au service de la Compagnie des Indes. Ce coup de tête fait, malgré les représentations de ses parents et de ses amis, il quitte Paris, à pied, avec ses camarades, le 7 novembre 1754: pour tout bagage il emportait deux chemises, deux mouchoirs de poche, une paire de bas, une *Bible* hébraïque, les *Essais* de Montaigne et la *Sagesse* de Charron.

Ses protecteurs intervinrent et lui firent rendre son engagement. La Compagnie lui accorda un passage gratuit et le 7 février 1755, après avoir failli manquer le départ, il quit-

tait Port-Louis, près Lorient. Ce fut seulement le 10 août suivant qu'il débarquait à Pondichéry où il fut plus que froidement accueilli : que venait faire ce jeune homme impétueux, indépendant, un peu rude d'allures, et qui n'était ni commerçant ni militaire? Sans se rebuter, sans perdre de temps, en dépit de tous les obstacles, Anquetil se mit à étudier le tamoul, le persan, l'hindoustani; puis il fit une série de voyages et d'excursions dans l'intérieur, au Bengale, sur la côte de Malabar, toujours en quête de livres, de manuscrits et de renseignements. J'ai trouvé de ses nouvelles dans les lettres du Conseil supérieur de Pondichéry aux directeurs de la Compagnie des Indes en France. Ainsi, à la date du 30 octobre 1757, on écrit : « Les deux sieurs Anquetil sont ici, le cadet vient d'arriver de Pattena par terre et c'est par lui que nous avons appris les nouvelles que nous donnons à la Compagnie. On continue à leur payer, à l'un et à l'autre, tant la pension accordée à l'un d'eux sur la Bibliothèque du roi que celle à eux allouée ici sous le bon plaisir de la Compagnie pour les mettre en état de s'appliquer au genre d'études qu'ils ont embrassé... », et le 10 juillet 1758 : « Les deux sieurs Anquetil ont passé à Surate, où le cadet qui était à Bengale, et qui est revenu ici par terre, trouvera plus de facilité que dans aucun autre endroit de l'Inde pour cultiver le talent qu'il a pour l'étude des langues orientales. Nous avons accordé à l'aîné, qui sait travailler aux affaires de commerce auxquelles nous l'avions employé ici, de remplir les fonctions de sous-marchand à Surate; et les avons recommandés l'un et l'autre au sieur Le Verrier, chef dudit lieu ». Enfin, le 15 janvier 1759 : « On fera payer au sieur Anquetil les 500 livres que la Compagnie a reçues de M. Bigon. Il est actuellement à Surate et nous ne pouvons rendre compte, à cause de son absence, des progrès qu'il fait dans les langues orientales ».

C'est le 1er mai 1758 qu'Anquetil s'installait à Surate. Après dix longs mois de démarches, de sollicitations, d'intrigues, d'incidents tantôt dramatiques et tantôt comiques; à travers les privations et les contrariétés de toutes sortes, il eut enfin la satisfaction d'avoir entre les mains le code religieux des Pârsis. Il en commença la lecture, la transcription et la traduction avec le *destûr* c'est-à-dire à peu près le docteur Darab, le 24 mars 1759. De peur d'être entendu par des profanes, Darab expliquait à son élève les textes zends et pehlevis en persan et non en hindoustani, langue vulgaire. Anquetil écrivait tout. Il réussit même à assister aux cérémonies religieuses des Pârsis et, en partie, à l'une de leurs cérémonies funèbres. Au mois de septembre, son œuvre était terminée; il se remit en route pour continuer ses études sur les antiquités scientifiques du pays, mais la guerre vint déranger ses combinaisons. La prise de Pondichéry par les Anglais, le 15 janvier 1761, porta un coup fatal à l'influence des Français dans l'Inde. Anquetil, réduit à réclamer la protection de nos vainqueurs, fut embarqué à Surate le 15 mars 1761. Une terrible émotion lui était réservée à ce moment : le vaisseau allait lever l'ancre, lorsque les prêtres pârsis qui avaient vendu au jeune Français leurs manuscrits et qui l'avaient aidé à les lire, firent irruption à bord, réclamant à grands cris leurs livres qui, disaient-ils, ne leur avaient pas été payés. Une pareille mésaventure est arrivée à celui qui écrit ces lignes, le 1er avril 1861, à Karikal : un sacrifice d'argent fut nécessaire. Anquetil, lui, dût subir une sorte de jugement et produire des témoignages.

Mais ses soucis ne s'arrêtèrent pas là ; il se vit retenu prisonnier en Angleterre, contre toutes les habitudes du droit des gens ; ces manuscrits, si précieux, si péniblement acquis, furent déposés insouciamment dans les magasins humides de la douane de Portsmouth. Il ne lui fallut pas moins de six

mois pour recouvrer sa liberté. Le 14 mars 1762, à six heures du soir, il rentrait à Paris, et, dès le lendemain matin, il apportait à la Bibliothèque royale les textes sacrés de la religion de Zoroastre. Il avait failli les perdre en route, les courroies qui attachaient sa malle derrière la carriole qui le portait s'étant rompues près de Saint-Denis.

La mission d'Anquetil avait été fructueuse pour la France et elle avait, au demeurant, fort peu coûté. Une pension de 500 francs sur la cassette royale, une indemnité annuelle de 1500 francs (portée à 2400 pendant la dernière année seulement) allouée par la Compagnie des Indes : voilà les seules ressources avec lesquelles cet énergique travailleur avait parcouru toute l'Inde et recueilli des trésors littéraires. Les mœurs ont bien changé depuis; la France dépense maintenant chaque année des sommes considérables pour des expéditions scientifiques, pour des « missions » d'un intérêt parfois très contestable et qu'a si bien appréciées Louis Raybaud dans son trop véridique chapitre du grand Trottemard. On a d'ailleurs reproché à Anquetil l'excès de son désintéressement et la fierté farouche avec laquelle il refusa toutes les pensions, toutes les « places » qui lui furent offertes. Il est célèbre pour avoir un jour mis violemment à la porte un de ses amis qui lui apportait de la part du roi Louis XVI un sac, contenant une somme de 3000 francs, que le savant jeta vivement dans l'escalier, à travers les jambes du malencontreux visiteur. Et pourtant Anquetil était pauvre, si pauvre même qu'on lui offrait l'aumône dans la rue, tant ses vêtements accusaient, non seulement l'insouciance du travailleur, mais encore l'extrême indigence. Il avait vécu à Surate de riz et de lentilles, il vivait à Paris de pain et de lait et ne dépensait, pour sa nourriture, que *quatre* sous par jour. Cette austérité, peut-être un peu affectée, n'est pas faite pour nous déplaire; elle témoigne d'une de ces rares indé-

pendances d'esprit qui consolent de la platitude de tant de savants de second ordre, avides rongeurs du budget de l'État. Ajoutons qu'Anquetil a été toute sa vie, comme, hélas! beaucoup d'hommes de lettres, victime de l'inintelligente parcimonie des libraires.

L'authenticité des manuscrits d'Anquetil, fortement contestée d'abord, est aujourd'hui universellement reconnue. Mais ses traductions, faites de seconde main, d'après l'interprétation des prêtres indigènes qui avaient perdu la clef du langage antique, ne sont plus guère qu'un objet de curiosité. Elles ont été refaites d'une façon plus scientifique, et c'est ainsi qu'on a pu avoir une idée complète de la vieille religion des Perses. Les livres que nous possédons ne représentent d'ailleurs qu'une partie des écrits attribués à Zoroastre. La tradition rapporte que son œuvre contenait vingt et une parties dont une seule, le *Vendidâd* a survécu. C'est un traité essentiellement cosmogonique, et il forme avec le *Yaçna*, qui est un rituel de sacrifices, et le *Vispered* qui est purement liturgique, le recueil qu'on appelle l'*Avesta*[1]. Il y a encore un certain nombre de petites pièces qu'on appelle le *Petit Avesta*. Quoi qu'il en soit, ces divers textes qui paraissent avoir été composés dans l'Éran oriental, et qui remontent au plus tôt au IVe siècle environ avant notre ère, ne sont évidemment que l'œuvre d'une seule et même main; les traces de compilation sont trop certaines. Quelle peut être là-dedans la part de Zoroastre ? Et Zoroastre lui-même a-t-il existé ?

Ce dernier point ne paraît guère douteux. Quelque mythique et fabuleuse que soit la légende de Zoroastre, il est vraisemblable qu'il a existé, à une époque indéterminée, mais antérieure au règne des Achéménides, un personnage

1. Ces documents, rangés dans un ordre purement liturgique et confondus l'un avec l'autre, chapitre par chapitre, constituent ce qu'on a appelé le *Vendidâd sadé*.

de ce nom, originaire de l'Airyana vaêja, c'est-à-dire du pays au sud-ouest de la mer Caspienne, au nord de la Médie et à l'ouest de la Bactriane. Il avait un fils appelé *Içàt-vâçtra* « celui qui aime, qui cultive les prairies » ; ce nom permet de supposer pour celui de père la forme *zàràt-vâçtra* « celui qui aime l'agriculture », prototype de la forme *zarathustra* dont l'étymologie est fort obscure : les uns traduisent « possesseur de chameaux ardents », d'autres « brillant comme l'or », d'autres « étoile d'or », d'autres « chanteur excellent », etc. Les formes éraniennes modernes sont *Zarthucht, Zartucht, Zarathucht, Zarducht, Zardust;* les Grecs transcrivaient *Zaratos, Zarês, Zaradês, Zathraustês*, et plus généralement *Zôroastros*.

Quoi qu'il en soit, les traditions orientales font descendre Zoroastre d'une race illustre. Son père s'appelait *Pourusaçpa* et sa mère *Dughdha*. Sa naissance fut annoncée par des prodiges. A peine né, il se met à rire, ce qui est l'indice d'une grande sagesse; aussi, pris de peur, les démons se mettent immédiatement à l'attaquer : à leur instigation, le roi du pays, Durânsarûn, va pour le poignarder dans son berceau, mais la main de l'assassin est subitement frappée d'impuissance. Les démons l'emportent dans le désert, le plaçent sur un bûcher enflammé, le mettent sur le passage d'un convoi de bœufs, le jettent parmi des loups furieux; l'enfant est toujours sauvé, miraculeusement allaité par deux vaches célestes. Une autre fois, un breuvage empoisonné lui est présenté; mais il refuse de boire. Ces persécutions ne finirent qu'à sa trentième année.

Zoroastre commença par prêcher dans son pays, mais, conformément au proverbe, il dut y avoir peu de succès, car il se dirigea presque aussitôt vers l'est. Il franchit l'Araxe à pied sec, est éclairé par une vision, est conduit par le saint *Vohu-Manah* au dieu Ormuzd (*Ahura-mazdâ*) qui lui fait subir

une longue série d'épreuves morales et physiques, lui révèle la vraie doctrine, lui remet le texte des livres sacrés et lui ordonne d'aller enseigner la loi sainte à la cour du roi *Vistâçpa* (Hydaspes des Grecs?), à Bâkhdhi (*Bâkhtris* en perse, *Balkh* moderne). Les démons lui livrent un nouvel assaut, plus furieux que jamais, dont il sort encore vainqueur. A la cour du roi, il eut à lutter contre les philosophes ou les prêtres qui allèrent jusqu'à employer contre lui les manœuvres les plus déloyales; il les convainquit tous de fausseté et réussit à convertir le roi, la cour et tout le peuple. Il eut trois femmes : la première lui donna un fils et trois filles; la seconde, deux fils; la troisième, par une intervention divine, ne put devenir enceinte, mais les enfants qu'elle aurait dû avoir se produisirent ou se produiront sous la forme de prophètes sauveurs. Zoroastre mourut, à soixante-dix-sept ans, frappé de la foudre, disent les uns, victime de la guerre, disent les autres.

Il convient maintenant d'esquisser la religion qui lui est attribuée, de résumer la foi mazdéenne comme on dit. Ce mot *mazdéen* vient du zend *mazdâ* « le grand sage, le grand savant »; on pourrait penser que de là vient aussi notre mot *mage*, mais il n'en est rien : *mage*, qu'on retrouve sous la forme *magus* dans les inscriptions cunéiformes, est probablement un vieux mot mède, antérieur au zoroastrisme et dont le sens propre serait « prêtre ». Darius raconte, dans la grande inscription de Behistoun, l'histoire du *mage Gaumâta* qui s'était fait passer pour *Bardiya* (Smerdis), frère de Cambyse (*Kambudjiya*).

Tout le système du mazdéisme repose sur le *dualisme*, non pas sur le dualisme indien de Dieu et de la nature, mais sur le dualisme des principes, le bien et le mal, luttant à armes égales, sans qu'aucun des deux ait été jamais supérieur à l'autre. Il est bien évident qu'au physique et au moral, le

mal existe dans le monde, qu'il est l'opposé du bien auquel il fait contrepoids, à ce point que les Hindous ont considéré l'équilibre absolu de ces deux *causes* comme la seule voie du salut, comme le seul moyen de libérer l'âme des liens limités de la matière. Les Éraniens ont également admis ces deux principes comme coexistant indépendamment l'un de l'autre, mais leur idéal n'était pas l'indifférence envers l'un ou l'autre; le but, selon eux, est la subordination du mal au bien, sa destruction est le bonheur absolu de l'humanité. Il n'y a rien en dehors de ces deux principes, rien au-dessus; il y a seulement de nombreux dieux, agents de l'un, et de nombreux démons, agents de l'autre.

Le premier dieu du premier groupe, du groupe bon, du groupe lumineux, est *Ahura mazdâ* « seigneur très sage » dont les Perses écrivaient le nom *Auramazdâ;* c'est l'*Oromadzês* des Grecs, *Oromasdes* des Latins, *Ormuzd* et *Ormazd* des dialectes éraniens modernes. Nous avons vu le mot *mazdâ* tout à l'heure; quant à *ahura*, il correspond à l'*asura* sanskrit (*h* zend représente *s* indien : cf. *ahmi* et *asmi* « je suis », perse *amiy*) qui a été appliqué, dans la mythologie postérieure, aux ennemis des dieux. Ormuzd est le dieu grand, maître, souverain; on l'appelle aussi *Çpenta mainyu* « l'esprit d'augmentation, l'esprit créateur ». Il a tout créé en effet, le monde, les hommes, les séjours agréables, les saints; mais à chacune de ces créations le premier dieu du mal opposait une création mauvaise. Ce premier démon, *Anra mainyu* « l'esprit destructeur », *Ahriman* des modernes, *Arimanes* des Grecs et des Latins, égal à Ormuzd, coéternel avec lui, est doué comme lui d'attributs purement anthropiques, purement corporels. Les démons qui le secondent dans son œuvre mauvaise, sont les *daêvas* (*dêv*, *div* des Persans modernes) : ce mot n'est que le sanskrit *dêva* « dieu » dont il faut remarquer l'étrange perversion de sens.

Il reste d'autres personnages, bons ou mauvais, à faire connaître : *Mithra*, une divinité védique, crée par Ormuzd, selon les mazdéens pour qui il est le dieu de la lumière créée et, par une conséquence logique, le dieu de la véracité et de la bonne foi; il a pour fonctions spéciales de juger les morts[1]; — *Çraosa*, la loi vivante, la sainte écriture incarnée, le vainqueur irrésistible; — *Rasnu*, le dieu vigilant et justicier; — *Arstât*, déesse de la sincérité; — *Verethraghna*, le dieu de la victoire; — les *Amesas çpentas* « saints immortels » qui sont au nombre de six ou sept, suivant qu'on y comprend ou non Ormuzd lui-même (ce sont les *Amchaspands* modernes); — les *Yazatas*, génies bienfaisants innombrables. Il faut encore citer les divinités des éléments : *Atar* « le feu », fils d'Ormuzd, intermédiaire entre le fidèle et lui (*âtech* moderne; aryen primitif *atr?*); *hvare*, le soleil; *mâh*, la lune; *tistrya*, l'étoile Sirius; *Raotchah*, l'éclat; *Qarenah*, la splendeur majestueuse; — *Ap*, l'eau; *apam*

1. Les limites étroites qui me sont imposées dans ce volume ne me permettent pas de donner les détails qui seraient nécessaires sur le culte spécial dont Mithra a été l'objet. Il semble qu'il s'était développé en Perse, à une époque relativement très ancienne, une sorte de religion philosophique et symbolique où Mithra était principalement adoré; en sa qualité de dieu vrai et juste, il était regardé par ses fidèles comme le dieu suprême, comme l'intermédiaire entre Ormuzd et Ahriman, comme le souverain juge entre le bien et le mal. La religion de Mithra formait une secte exclusive et fermée où l'on n'était admis que par voie d'initiation, après une longue série d'épreuves. Le culte mithriaque, introduit dans l'Occident romain par les soldats de Pompée, vers l'an 68 ou 70 avant Jésus-Christ, s'y répandit très vite et y persista au moins jusqu'au IVe siècle de notre ère. Mithra était considéré comme un dieu solaire, témoin les invocations : *deo. soli. invicto. Mithræ*, comme le soleil mâle et femelle, symbole de la fécondité et de la création. Il paraît que dans les mystères mithriaques on figurait les migrations des âmes; ces mystères se célébraient dans des cavernes et étaient caractérisés par la *taurobolie*, le sacrifice du taureau; Mithra lui-même était représenté, sur les monuments, comme un beau jeune homme coiffé du bonnet phrygien, le genou appuyé sur le cou d'un taureau qu'il immole et dont un scorpion pique les parties génitales. Le serpent figure aussi sur les monuments mithriaques.

napat, le petit-fils des eaux, le mâle fécondant, qu'on a assimilé à l'*Agni* védique; *Anahita*, connu des Grecs sous le nom d'Anaïtis, « la pure », déesse fécondatrice et fertilisarice; — *Vâta*, le vent; — *Râman*, l'air, dieu de la saveur et du goût; — *Açman*, le ciel sphérique, l'horizon; — *Thwasa*, l'espace infini; — *Zem*, la terre; — *Haoma*, la liqueur enivrante, le *sôma* hindou (devenu *hôm* dans la tradition moderne), divinité fécondante et secourable. On doit ajouter à cette liste *Daêna*, la loi révélée (*dîn* moderne « foi »); *asi vanuhi*, la prière; *manthra çpenta*, le texte saint; les *phravasis*, type idéal des êtres intelligents; *drvâçpa*, l'âme du taureau, divinité protectrice du bétail, et *Zrvâna*, le temps incréé.

Quant aux collaborateurs d'Ahriman, de même que leur chef est l'adversaire personnel d'Ormuzd, de même chacun d'eux lutte contre une bonne divinité. Les démons *Aesma* (*Asmodée* biblique), *Açtôvídhôtu*, *Apaosa*, *Azi*, sont les ennemis respectifs de Mithra, des Phravasis, de Tistrya, du feu; le second est le démon de la mort. Le nombre des démons est incalculable, il y en a de mâles, il y en a de femelles; il y en a dans le ciel, sur la terre, partout, toujours prêts à attaquer les hommes qui pour se défendre ont surtout la prière, la récitation du texte sacré et les sacrifices. Parmi eux nous remarquons un *Gandarewa* au talon d'or, qui correspond aux *Gandharvas* indien et aux *Centaures* grecs. A côté des démons, on rencontre les *Drujes*, êtres malfaisants femelles, dont les principales sont le sommeil, l'impureté, l'impudicité, le serpent à trois têtes; les *pairikas* (*péris* modernes), sortes de guerrières démoniaques, ennemies des hommes; les *yâtus*, enchanteurs; les *djanis* trompeuses; les *çâtars*, tyrans méchants. On y ajoute les hommes impies, *asemaoghas*, les hétérodoxes, les infidèles.

C'est le premier des dieux, Ormuzd, qui a révélé la bonne

doctrine à Zoroastre. Il l'avait déjà révélée auparavant à un autre prophète, *Yima*, sur lequel nous ne savons rien. Tout le *Vendîdâd* est en forme de dialogue : Zoroastre interroge et Ormuzd répond. Voici ce que le bon génie apprend au prophète sur la création du monde. Deux êtres éternels, Ormuzd et Ahriman, de puissances égales, l'un la perfection même, l'autre le mal accompli, habitaient loin l'un de l'autre, le premier dans la lumière incréée la plus pure, la plus élevée, le second dans l'obscurité sans commencement, la plus noire, la plus profonde ; le premier prévoyait l'avenir, ce qui lui donnait une supériorité sur son adversaire. Entre eux s'étendait un vaste espace vide. Quand Ahriman reconnut l'existence d'Ormuzd, il résolut de l'anéantir et il créa ses daêvas et ces drujes, tandis que le bon esprit créait les dieux du bien. Ahura-mazdâ, pour prendre le temps de se préparer, proposa à son rival une trêve de neuf mille ans. L'imprévoyant A*n*ra-mainyu y consentit, mais, au bout de ce terme, il eut le sentiment de sa défaite future et se réfugia au plus sombre de son domaine pendant trois mille ans. Alors Ahura-mazdâ créa le monde matériel, comme un obstacle, un rempart entre le royaume de son adversaire et le sien : il mit une année entière à cette création. Au bout de trois autres milliers d'années, Ahriman commença la lutte qui doit durer six mille ans, et c'est par la vertu de Zoroastre qu'il sera définitivement vaincu.

Ormuzd créa successivement le ciel, l'eau, la terre, les arbres, les animaux, les hommes. Le premier être vivant créé fut le « Taureau unique » qui mourut au milieu des attaques réitérées d'A*n*ra-mainyu : son âme devint une divinité protectrice des animaux ; ses membres produisirent les plantes salutaires ; sa semence, recueillie par la lune, forma deux êtres, mâle et femelle, d'où se produisirent deux cent soixante-douze animaux. De même, la seconde créa-

ture, *Gaya-maretan*, l'Homme primitif, succomba sous les coups des mauvais esprits et sa semence donna naissance à l'homme; c'est le *Gayômard* ou *Gayômarch* des Éraniens postérieurs. Parmi les bonnes créatures, le chien tient le premier rang et ensuite vient le castor. A chaque création d'Ormuzd, Ahriman oppose une création mauvaise; c'est de lui que procèdent, par exemple les grenouilles, les serpents et les fourmis, que le devoir de tout bon mazdéen est de tuer impitoyablement.

Lorsqu'un homme meurt, son âme demeure deux nuits à prier près de la tête du cadavre. Un esprit vient alors la prendre et la mène au pont *Tchinvat* « pont du jugement (la voie lactée?) » gardé par des chiens, où siègent les trois dieux juges Mithra, Çraosa, Rasnu. Du haut du pont, le démon Vîzaresa précipite dans l'abîme les âmes damnées. Les âmes sauvées passent le pont; elles franchissent les trois sphères de la bonne pensée, de la bonne parole et de la bonne action, pour atteindre enfin le paradis d'Ormuzd, séjour de la lumière increéée. De même, les autres, avant d'arriver à l'enfer ténébreux d'Ahriman, ont traversé les sphères de la mauvaise pensée, de la mauvaise parole, de la mauvaise action. Les âmes ne demeureront point éternellement en enfer ou en paradis; elles y attendront le jour de la résurrection qui sera celui de la fin du monde.

La création du monde n'a eu pour but que d'aider Ahuramazdâ à vaincre A*n*ra-mainyu; aussi deviendra-t-il inutile et sera-t-il détruit. Il se sera écoulé quatre périodes: la première celle de Zoroastre, les trois autres celles successives des trois sauveurs issus de la semence qui aurait dû féconder la troisième femme du grand prophète. Le dernier, *Çraosyat*, offrira un grand sacrifice: tous les hommes renaîtront tels qu'ils auraient été à l'âge de quarante ans et les enfants à quinze; ils accepteront tous la loi mazdéenne, et seront

ıs bons et purs. Tous les mauvais génies se trouveront éantis à ce moment; il ne restera plus que le serpent et riman : le premier se consumera dans l'airain fondu ; le ernier s'abîmera au fond de l'enfer; l'enfer lui-même se issoudra dans les flammes et le monde désormais immortel emeurera délivré de toute souillure.

On voit par ce rapide exposé que la doctrine mazdéenne est ssentiellement mixte. Certains mots, certaines étymologies, ious ramènent aux traditions des temps védiques; d'autres iennent d'une ou de plusieurs autres sources. Il y a dans ces héories une part très probable d'originalité et de spontanéité ; nais il y a sans doute aussi des emprunts nombreux aux croyances des indigènes. Les Aryas, quand ils arrivèrent en Perse, y trouvèrent en effet des peuples d'origines différentes ; ce n'étaient pas des tribus inférieures, des sauvages comme paraissent l'avoir été les précurseurs ou les prédécesseurs des Indiens ; aussi est-il naturel que la religion des derniers arrivés, des derniers maîtres du sol, de ceux dont Alexandre vint détruire l'autonomie, offrît un amalgame de conceptions variées.

La religion de Zoroastre n'admet pas la damnation éternelle; puisque, à la fin du monde, tous les morts ressusciteront et seront convertis à la vraie foi par laquelle ils vivront éternellement heureux, la pratique des vertus et la fidèle observance de la loi n'ont pour résultat avantageux que d'éviter le séjour désagréable quoique temporaire dans l'enfer d'Anra-mainyu. Le bon mazdéen était qualifié de « pur » et, quand il avait péché, son code religieux lui offrait de nombreux moyens de purification. L'impureté, œuvre des mauvais esprits, souillait celui qui ne rejetait pas avec soin ses heveux coupés, sa barbe rasée et les rognures de ses ngles; celui qui touchait un cadavre; celui qui s'approhait de plus de trois pas d'une femme affectée du flux pério-

macaux ou intestinaux ; celui qui mentait ou trompai
qui se mettait en colère, qui battait et tuait des h
des chiens ou des animaux de la bonne création, e
principaux moyens de purification consistaient à se lav
de l'urine, de vache principalement; à apporter
pour le feu sacré; à tuer des grenouilles, des crapauds
fourmis; à recevoir des coups d'aiguillon ou de f
prononcer certaines prières; à payer une amende ou
à offrir aux prêtres ou à d'autres personnes des objet
à leurs fonctions; à procurer comme femme à un
juste une jeune fille vierge et saine; enfin à défricher
inculte.

La morale de la religion que nous étudions cons
pratiquer les actes contraires à ceux qui rendent im
faire des œuvres de charité et de bienfaisance, et
à croire à la loi révélée, à sa puissance : réciter la l
le moyen de se purifier moralement et de guérir le m
sique. Il ne faut pas seulement croire, mais pratique
et en observer avec soin, sans réflexions, sans rési
toutes les prescriptions. Une action n'est bonne ou m
que parce qu'elle est qualifiée de bonne ou de m
par le texte saint. Le célibat est sévèrement réprouvé.

avait pour la naissance, le mariage et la mort; celles qui étaient pratiquées à la mort d'un fidèle étaient très importantes et de stricte obligation. Quand un enfant venait de naître, on lui faisait avaler une goutte de *haôma*, on le lavait pour le purifier des souillures morales qu'il avait contractées dans la vie intra-utérine, et on lui donnait solennellement un nom. A l'âge de quinze ans, l'enfant, garçon ou fille, prenait la ceinture (dite actuellement *kosti*) qui est le signe apparent du mazdéisme : c'est un cordon de laine ou de poil de chameau, composé de soixante-douze fils, qui fait deux fois le tour du corps et qui est deux fois noué dans le dos; l'âge de cette cérémonie a été aujourd'hui abaissé jusqu'à sept ans, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de raison, âge avant lequel les parents sont seuls responsables des fautes commises par leur enfant à qui ils doivent enseigner le bien et le mal, conformément aux prescriptions de l'Écriture sainte. Quant au mariage, on n'en connaît point les formes, mais on sait que la femme devait avoir atteint l'âge de quinze ans; on sait aussi que les mariages consanguins était non seulement licites mais recommandés : un bon mazdéen pouvait même épouser sa mère et sa fille; il pouvait avoir plusieurs femmes.

La mort est l'objet de prescriptions minutieuses dans l'*Avesta*. Il est expressément défendu de brûler ou d'enterrer un cadavre d'homme (ou de chien); ce sont des crimes abominables. Le cadavre, dépouillé de ses vêtements, est tout d'abord déposé, pendant trois ou quatre jours, dans un endroit parfaitement sec appelé *kata* ou *çkemba;* puis deux hommes viennent le prendre et le portent, par un temps sec et clair, à un endroit clos, entouré d'une muraille de la hauteur de deux hommes environ; ces cimetières ou plutôt ces charniers, ont souvent la forme d'une tour ronde, et on les nomme en zend *dakhma*. Ils doivent être loin de toute

habitation, loin du feu, loin de tout cours d'eau : il faut que les chiens et les oiseaux de proie puissent y venir facilement lacérer les cadavres sans qu'il leur soit possible d'en emporter des morceaux. Les porteurs se purifient au moyen d'urine de vache ou d'urine des parents du mort. On purifie la route qu'a suivie le convoi, en y faisant passer à trois reprises un chien fauve qui a deux taches au-dessus des yeux (ce qui donne l'apparence de quatre œils) ou un chien blanc à oreilles fauves. Au bout d'un certain temps, le *dakhma* est abandonné, l'enceinte est démolie, le sol est nivelé et la terre est rendue à la culture.

La plupart des cérémonies exigent la présence d'un prêtre. Leur nom général est *âtarvan*, proprement « prêtre du feu » ; les cérémonies en effet comportent un sacrifice ou une prière devant le feu, et c'est ce rôle important attribué au feu qui a fait considérer les Pârsis comme principalement ignicoles. Il y avait, parmi ces prêtres, une hiérarchie ; on y distinguait l'invocateur qui récitait le texte sacré, le pileur qui gardait le mortier où se triturait la plante *haôma*, l'allumeur et le surveillant du feu, le purificateur, le confesseur qui récitait une confession générale et publique pour tous les assistants, etc. ; on compte ordinairement un officiant, un invocateur, et sept diacres ou servants. Dans la suite des temps, ces sept acolytes ce réduisirent à un seul, le *raçpi*. Chez les Pârsis actuels, les ecclésiastiques comprennent les *destûrs*, les *môbeds* et les *herbeds*. Ceux-ci sont les élèves, les aspirants ; les *destûrs* sont les prêtres instruits qui dirigent les cérémonies et savent la loi de mémoire et d'esprit, les *môbeds* sont les opérateurs ordinaires. On prétend que le mot *môbed* est une contraction de *magapat* « chef des mages, mage-chef » ; « mage », *maga* et *magus*, en zend et en perse, était en somme le nom laïque, séculier, des prêtres perses; c'étaient les savants, les philosophes, les docteurs, les

clercs, etc. Les prêtres formaient une caste fermée; les familles qui en faisaient partie étaient Mèdes d'origine; pour devenir prêtre, il fallait être fils de prêtre et être régulièrement initié.

Le culte, public ou privé, exigeait la récitation de prières spéciales. La plus importante est celle qu'on a appelée l'*honover* (forme moderne de *ahura vairya*) et dont voici le texte zend : *yathâ ahû vairyô athâ ratus asaâtchît hatchâ vanhèus dazdâ mananhô skyaothnanam anhèus mazdâi khsathremtchâ ahurâi â yim dregabyô dadat vâçtârem* ; la traduction en est fort difficile à faire, mais on est généralement d'accord pour admettre que cette prière proclame la souveraineté d'Ormuzd. La seconde prière efficace est l'*asem vohû* : *asem vohû vahistem açtî ustâ açtî ustâ ahmâi hyat asâi vahistâi asem* « la bonne pureté est le bien suprême ; salut à celui qui est le plus pur en pureté ». La troisième est une formule de louanges pour ceux qui ont reçu la révélation d'Ahura mazdâ.

Les Perses n'avaient point de temples proprement dits; mais il paraît que, dans la suite des temps, il devint nécessaire d'élever des abris pour protéger, contre les intempéries des saisons, le feu allumé en plein air. Ces abris ou autels, nommés par les Perses actuels « maison du yaçna » ou « porte de Mithra (*der-i Mihr*) », s'appelaient jadis, suivant les écrivains grecs, *atergatis* « autels du feu ». C'est là que se célèbre le sacrifice, *yaçna* (mot correspondant au sanskrit *yadjgna*).

Le feu, allumé dans un endroit pur, élevé, ne peut être entretenu par le souffle, mais par la ventilation ; l'haleine de l'homme souille le feu; aussi les assistants se couvrent-ils le nez et la bouche d'un voile appelé aujourd'hui *penom* (zend *paitidâna*) ; c'est un morceau d'étoffe de douze à quinze centimètres carrés qui s'attache derrière la tête. On est coiffé de

la mitre ou tiare de laine. L'invocateur tient à la mai faisceau de baguettes de dattier, de grenadier et de tam appelé *barsom* (zend *bareçman*). Il invoque d'abord un g nombre de divinités; il verse à terre de l'eau consacré prie divers dieux. Il invite ses aides et les assistant joindre leurs prières aux siennes. Après ces prières, il g lui-même et distribue aux fidèles qui sont en état de pu (ce serait un crime pour les impurs de participer à la c monie) la viande sacrée déposée sur un gâteau, *drao* offert au feu; cette communion est probablement emblé tique et rappelle les sacrifices véritables d'aninaux, taure ou chevaux, anciennement pratiqués; aujourd'hui mêm viande est remplacée par du beurre ou du lait dont le *dra* est enduit. Après de nouvelles prières, on offre au feu *draonas* sur lesquels on a exprimé le *haôma* dont on cha les louanges; le *haôma* est aussi distribué aux assistant la cérémonie se termine par de longues actions de grâces

Déchue de son rang officiel, privée de sa qualité de relig d'État, la religion de Zoroastre languit sous les rois gr successeurs d'Alexandre et sous les Arsacides qui fondèr l'empire des Parthes. Mais elle redevint le culte national s les Sassanides, à partir du troisième siècle de notre ère fut très florissante jusqu'à la conquête musulmane. C'est qu'on a nommé le moyen âge éranien. On rapporte à c époque la formation de diverses sectes dont nous devons d quelques mots.

On raconte tout d'abord qu'un nommé Khawwâf, du p de Nîsâpûr, abandonna le culte du feu et prêcha la réfor la secte, dont il fut le fondateur, a reçu le nom de se des *Sâisânites* ou *Bihâfrîdites*. Ils regardaient com illicites les mariages entre frère et sœur, fils et mère, p et fille; ils s'interdisaient l'usage du vin; ils priaient e tournant vers le soleil et en mettant un genou à terre; ils

sacrifiaient aucun animal jeune. Vivement poursuivis par les « Mages », leur chef fut pris et amené au Chah qui le fit tuer à l'entrée de la grande mosquée de Nisâpûr, d'où ses disciples prétendent qu'il s'éleva au ciel sur un cheval jaune : il en reviendra un jour pour tirer une éclatante vengeance de ses ennemis. Cette secte ne paraît avoir qu'une importance toute locale.

Celle des *Zervanites* et celle de *Gayômardites* ont été beaucoup plus répandues. La première comptait un grand nombre de partisans dans l'Éran occidental, vers Babylone. Les Zervanites disaient que le monde, étant une création, devait avoir un créateur et que ce créateur ne pouvait être que *le Temps*. Le temps produisit *Zrvan*, c'est-à-dire « le destin, la fortune » *bakht*, ou « l'éclat », qui était le premier d'un très grand nombre d'êtres spirituels, divins, métaphysiques. Zrvan désira, pendant 1000 ans suivant les uns, pendant 9999 ans suivant les autres, un fils nommé *Ormuzd* qui pourrait faire toute la création. Comme il ne l'obtenait pas, Zrvan se prit à douter de l'existence du monde et de ce doute naquit Ahriman. Mais le désir de Zrvan produisit en même temps Ormuzd, de sorte que les deux enfants se trouvèrent dans la même matrice maternelle. Ormuzd, placé plus près de la sortie, devait naître le premier, mais Ahriman s'avisa d'une ruse qui le fit venir au monde avant son frère et il devint ainsi maître de l'univers. Zrvan en effet avait juré de donner le pouvoir au premier-né de ses deux fils, car il prévoyait la pré-naissance d'Ormuzd « le Bon, le Lumineux ». Quand Ahriman « le Mauvais, l'Obscur » se présenta devant lui, Zrvan ne voulut pas le reconnaître, se mit en colère et allait le chasser violemment; alors apparut Ormuzd à qui Zrvan remit le rameau Bareçman et qu'il délégua pour accomplir l'œuvre créatrice. Mais Ahriman rappela à leur père son serment; Zrvan partagea en deux le temps de durée du monde, donna

la puissance à Ahriman pendant les neuf mille premières années et décida qu'elle appartiendrait ensuite à Ormuzd pendant les neuf mille autres années. Ils se mirent tous deux à l'œuvre et la double création, bonne et mauvaise, commença. Le ciel fut créé en quarante-cinq jours, l'eau en soixante, la terre en soixante-quinze, puis en quatre-vingts le Taureau prototype du règne animal et l'homme primitif Gayômard qui produisit en soixante-quinze jours Machya et Machyâna (ou Mécha et Méchâna), l'Adam et l'Ève des Éraniens.

Les *Gayômardites* admettent deux principes opposés, le bon qu'ils nomment Yazdân et le mauvais qui est Ahriman. Yazdân existait de toute éternité, lorsqu'il vint à penser : « qu'arriverait-il si j'avais un adversaire ? » De cette pensée se produisit une obscurité inharmonique à la pure lumière de Yazdân et cette obscurité, formée du Mal, du Laid, de la Corruption, de la Discorde et de la Nocuité, fut Ahriman. La lutte s'engagea tout de suite entre Yazdân et Ahriman ; mais les anges intervinrent et un accord fut conclu, par lequel le monde inférieur devait appartenir à Ahriman pendant 7000 ans. Il naquit alors un homme, Gayômard, et un animal, le Taureau, que le mauvais esprit mit à mort. Mais l'homme fut remplacé par un Ribâs (l'arbrisseau Rheum Ribas) de la racine duquel naquirent Mécha et Méchâna, le premier homme et la première femme, pendant que tous les animaux se produisaient de la semence du Taureau. Le créateur lumineux laissa aux hommes le choix de vivre dans le monde supérieur ou de lutter corporellement contre Ahriman et ils adoptèrent ce dernier parti.

En 498 après Jésus-Christ apparut un nouveau réformateur, Mazdak, de la ville d'Istakhr. Il avait reçu sa révélation du feu lui-même et il convertit le roi en lui faisant, par un artifice de comédie, entendre la voix du feu. Mazdak admettait les deux principes opposés, la lumière et l'obscurité, mais le

premier seul agissait librement et consciemment, tandis que le second était aveugle et incertain. Les deux principes se mélangèrent accidentellement; la délivrance de la lumière sera le fait du hasard. Tout se réduit à trois éléments primordiaux, l'eau, le feu et la terre, d'où provinrent également l'ordonnateur du Bien et celui du Mal. Le roi de l'empire supérieur, sur son trône, a devant lui *quatre* forces, la Distinction, l'Intelligence, la Mémoire et l'Allégresse, qui correspondent au clergé terrestre (*Môbed*, *Herbed*, *Sipâhbad* « général d'armée » et *Râmichgar* « musicien ». Ces forces gouvernent à l'aide de *sept* « vizirs » qui ont à leur tour sous leurs ordres *douze* êtres spirituels qui portent des titres manifestement aryens. Les disciples de Mazdak se partagèrent en quatre sectes distinctes; les adeptes d'une de ces sectes s'appellent *Sapêdjâmagân*, nom qui est la traduction du *Çvêtâmbara* djâïniste. Leurs doctrines, qui ne furent pas très répandues, se développèrent géographiquement de l'est à l'ouest; elles ont certainement subi l'influence du bouddhisme.

Ce fut vers la fin du premier tiers du VIIe siècle que les Musulmans envahirent la Perse. Le dernier roi sassanide, *Yezdidjird*, qui monta sur le trône en 632 après Jésus-Christ, envoya contre eux une armée commandée par Rustam Ferokhzâd, qui fut complètement battu à Kâdseâh, en 638, la dix-septième année de l'hégire. L'étendard impérial, le tablier de kawa, sorte de palladium de la monarchie persane, tomba entre les mains des envahisseurs. Yezdidjird leva une armée de 150000 hommes dont il donna le commandement à un illustre général, Phîrâuzîn; l'enthousiasme fanatique des Arabes décida encore de la victoire en leur faveur, à Nâhâvand, hameau situé à vingt lieues environ au sud de l'ancienne Ecbatane. Les débris de l'armée errèrent pendant une dizaine d'années dans le pays; puis le roi fut tué par un meunier

non loin de Merv et la Perse fut désormais musulmane. Persécutés, violentés, massacrés, les Persans qui étaient demeurés fidèles au culte de leurs ancêtres se décidèrent enfin, une cinquantaine d'années après la bataille de Nâhâvand, à un exil volontaire. Ils descendirent d'abord jusqu'à l'île d'Ormuz (Hormazd), dans le golfe Persique ; mais ils ne s'y trouvèrent pas encore en sécurité et repartirent, quinze ans plus tard, pour Diu, petite île à l'extrémité de la péninsule indienne du Kâthyavâr. Ils y restèrent dix-neuf ans, puis ils passèrent à Sandjân, dans le Goudjarate, où ils débarquèrent en 717. Ils s'y maintinrent pendant plus de trois cents ans ; de temps en temps, se détachaient de la colonie quelques jeunes commerçants qui allaient s'établir dans les villes environnantes, à Surate, Cambay, etc., et enfin à Bombay au xe siècle de notre ère. En 1848, on estimait à 114 698 le nombre des Pârsis de Bombay ; on y comptait 47 471 hommes, 40 294 femmes et 26 933 enfants des deux sexes au-dessous de quatorze ans. Le recensement de 1881 fixe à 85 000 le nombre des Pârsis de l'Inde ; il y en aurait 73000 à Bombay et 8000 dans le Goudjarate ; le reste comprendrait les Pârsis, en petit nombre, établis sur les côtes de Malabar, à Madras et à Calcutta. Il y en a d'autres à Ceylan, en Chine, à Batavia, à Aden même.

La doctrine des Pârsis de l'Inde ne diffère sensiblement qu'en un point des enseignements de Zoroastre. Les docteurs de la secte, sous l'influence de l'ardent monothéisme musulman, ont fait cette concession d'admettre la supériorité du bon principe sur le mauvais. Dans les catéchismes en langues vulgaires qu'ils annexent au *khorda avesta* (petit avesta), ils affirment — ce qui est absolument contraire aux croyances mazdéennes antiques — qu'il y a un seul dieu, créateur de tout, seul adorable, sans forme, sans égal, incompréhensible, qu'il faut tutoyer parce qu'il est unique, et

qui porte mille et un noms dont les principaux sont *Hormazd* « Ormuzd, grand esprit », *Yâzdan* « le tout-puissant », *dârdar* « le justicier » (?), *parvardigâr* « le pourvoyeur », *parvartâr* « le protecteur ». Il convient de prier en regardant les créations de gloire, de lumière et de hauteur (le soleil, la lune, les étoiles, le feu ou l'eau); entre l'homme et dieu, il ne faut pas d'intermédiaires. Il n'y a pas, il n'y aura pas de sauveurs. Nos bonnes actions (vertu, justice, vérité, charité, modestie, douceur de paroles, patience, respect) et nos mauvaises (meurtre, vol, jeu, colère, ivresse, luxure) seront récompensées ou punies dans un autre monde. Au-dessous de Dieu, il y a des anges créés par lui et préposés, pour aider les bons, aux diverses parties de la création; ils sont toujours en lutte contre les anges déchus qui ont péché jadis et dont le principal est Ahriman.

Les dévots modernes reprochent à leurs coreligionnaires d'avoir adopté beaucoup de superstitions indiennes. Le *pantchâyat*, sorte de concile, réuni à Bombay en 1819 interdit sévèrement la fréquentation des pagodes de Lakchmî et de Çiva, l'observation des fêtes indiennes ou musulmanes, le port des charmes ou des amulettes brahmaniques. Il y avait même des Pârsis qui allaient faire des offrandes à la sainte Vierge portugaise de Bandurâ (à Salcette), Nossa Senhora de Monte.

Personne avant Anquetil n'avait pénétré dans un temple Pârsi et n'avait assisté à des cérémonies religieuses mazdéennes, excepté, dit-on, le grand-mogol Chah Akbar qui crut devoir, en qualité de bon musulman, faire au feu sacré l'outrage que Louis XIII aimait à faire aux femmes trop décolletées. La visite d'Anquetil est devenue légendaire; on en parle comme d'un savant mobed étranger. Ce fut le 20 juin 1760 qu'il entra dans l'un des deux *derimhers* de Surate dont il a écrit une description complète. Il le représente

comme un carré long, ouvrant, par un vestibule découvert, sur un carré, « endroit à prières », où est étendu un grand tapis maintenu par un cadre de bois. A gauche est l'*atech-gâh* « porte de feu » (ancien *atergatis*); c'est une sorte de chapelle où se dresse, au milieu, le vase à feu dont deux portes grillées, à l'ouest et au nord, permettent la vue. A droite est la chapelle où s'assied sur une pierre, devant une sorte de pupitre en pierre où est posé le livre sacré, le prêtre qui doit réciter l'*Izechné*, c'est-à-dire la prière. Dans le reste de l'édifice, se trouvent la bibliothèque, le puits, les pépinières, les vergers et les jardins. Les principales offrandes sont en effet des fleurs et des fruits, ainsi que des viandes qu'on dépose sur un *darum* (pain non levé, ancien *draona*). Le vase à feu, *atech-dan*, est une espèce d'urne en cuivre ou en airain.

Il y a deux sortes de feux, le feu ordinaire, *âdaran*, et le feu traditionnel, *behram*. Ce *behram*, provenant dit-on de l'inflammation due à des causes naturelles des bitumes de la mer Caspienne, est censé ne s'être jamais éteint; il est entretenu sur une grille d'argent par du bois de sandal; il n'y a que trois temples où il soit conservé de ce feu, à Udaipur, à Nâusâri et à Bombay. Les principaux autres temples de l'Inde sont à Surate, à Gandave, à Allahabâd, à Pounah, Calcutta et à Udhawadâ. Ce dernier qui est à une quinzaine de lieues au sud-ouest de Surate, est le plus ancien de tous; il aurait été bâti par un certain Andjumân de Sandjân en l'an 720 de notre ère.

Les cérémonies religieuses se font au bruit de la flûte, *sanaï*, du tambour, *duhul*, et de timbales, *tâl*. Les purifications se font au moyen d'eau simple, de trois sortes différentes d'eau bénite ou consacrée, de terre et d'urine de vache.

Anquetil vit aussi le *dakhma* de Surate; c'était une tour

ronde haute de trois mètres et demi environ, dont le sol intérieur était élevé d'un mètre au-dessus du sol extérieur; au milieu de la hauteur, s'ouvrait à deux battants une porte qui mesurait un peu plus d'un mètre de haut sur soixante centimètres de large.

Les Pârsis se divisent en laïques, *behdîn*, et en prêtres (*môbeds*, *herbeds*, *destûrs* ou *andhiâras*, et *nasar-sâlâ* « serviteurs, porteurs des morts ») qui ont un turban blanc pour signe distinctif. Quand un enfant naît, on le purifie par l'eau et l'urine de vache et on tire son horoscope; à trois ans, on offre pour lui un sacrifice à Mithra; à sept ans, sept mois et dix jours, il revêt le *sadra* (Anquetil écrit *sadéré*), chemise qui le protège contre Ahriman, et le *kosti*; de sept ans à dix ans, il a la demi-responsabilité de ses péchés dont l'autre moitié retombe sur ses parents; à dix ans, il atteint sa majorité religieuse; à quinze ans il est fait *nozud* « initié » (*nâu-zâd*, nouveau-né), et devient alors *behdîn*. Les mariages se font, à la mode indienne, entre enfants; le *môbed* lit une longue bénédiction, pendant que les fiancés, assis sur deux chaises autour desquelles est plusieurs fois enroulé un long fil, se tiennent les mains croisées : un mouchoir suspendu entre eux les empêche de se voir.

Les morts sont enveloppés dans du coton. Les porteurs ont les mains, les pieds et la tête couverts de linges blancs. Le cortège funèbre suit par couples; un mouchoir est toujours déployé entre chacune des personnes ainsi accouplées. Personne, excepté les pasteurs, n'approche du *dakhma* à moins de soixante-douze pas.

Les Pârsis ont des lois civiles particulières. Ainsi chez eux l'héritage du père est recueilli par le fils, la fille ou la veuve, dans cet ordre. Si le *de cujus* laisse un ou plusieurs fils, une ou plusieurs filles et une veuve, les fils, quel que soit leur nombre, ont droit aux douze seizièmes de l'héritage,

les filles aux deux seizièmes et la veuve aux deux derniers seizièmes.

Ils ont une chronologie spéciale, l'ère de Yezdidjird, dernier roi sassanide de Perse. L'année 1887 est la 1254e année de cette ère. Au commencement du XVIIe siècle, un prêtre nommé Djamasp, qui arrivait de Perse, s'aperçut d'une erreur d'un mois dans le calendrier usuel. Ceux qui ont adopté sa réforme ont pris le nom de *kadimis;* ceux qui ont gardé l'ancien comput se nomment *rasmis.* L'année comprend douze mois de trente jours et cinq jours complémentaires. Outre un certain nombre de jours sacrés, les principales fêtes sont : 1° le *Nâu-rôz*, nouvel an, anniversaire du couronnement de Yezdidjird; 2° le 19 du premier mois, la fête des anges tutélaires; 3° le 3 du second mois, l'*Ardîbihist*, fête de l'ange qui garde les clefs du Paradis; 4° le *Nâu rôz-i Djamchîd*, carnaval, fête de la joie, qui tombe en février ou mars; 5° la fête des morts qui termine l'année.

Les Guèbres de la Perse ont à peu près les mêmes coutumes que les Pârsis de l'Inde. Ils prononcent pourtant différemment certains mots de la langue sacrée; ils ne revêtent leurs enfants du *sadra* et du *kosti* qu'à l'âge de dix ans. Ils se disent monothéistes. Au milieu des ruines de leurs anciens « autels du feu », un seul reste debout, à Yezd; il porte douze flammes dont la première a été, dit-on, allumée avec une lentille au soleil. Ils invoquent, pour revendiquer le droit d'exercer librement leur culte, une lettre du khalife Alî. Ils sont pourtant assujettis à l'impôt des infidèles. Il leur est défendu de chevaucher autrement que sur un âne; et si, sur leur route, ils rencontrent un musulman, ils doivent mettre pied à terre et s'incliner devant le sectateur du vrai Dieu. On voit que les mazdéens qui étaient restés en Perse ont été beaucoup moins heureux que ceux qui se sont

expatriés et dont la plupart comptent aujourd'hui parmi les plus riches négociants de l'Inde.

Nous ne saurions quitter la Perse sans parler d'une secte religieuse qui se rattache certainement au zoroastrisme et qui a joué un grand rôle dans le monde; nous voulons parler du manichéisme ainsi appelé du nom de son fondateur.

On raconte que Manichée, Manès, ou plus exactement Mânî, né vers l'an 240 après Jésus-Christ, avait étudié les manuscrits recueillis par une veuve dont il avait été l'esclave sous le nom de Kubrikus. La veuve les tenait elle-même d'un de ses hôtes qui avait pris en Perse le nom de Budas, mais qui s'appelait en réalité Térébinthe. Celui-ci les avait reçus de son maître Scythyanus (M. Spiegel voit dans ce nom une altération de Çâkya, Çâkyamuni). Scythianus, riche Arabe très instruit, avait voyagé en Egypte, dans l'Inde, en Syrie; il était allé à Jérusalem du temps des apôtres, et avait consigné ses opinions dans quatre ouvrages : les *Mystères*, les *Capitales*, l'*Évangile*, les *Trésors*. C'est dans ces quatre ouvrages que Manès puisa sa doctrine. Il la prêcha autour de lui et réunit bientôt vingt-deux disciples. Pour montrer la supériorité de sa science, il se fit fort de guérir d'une maladie le fils du roi, mais le prince mourut et Manès fut mis en prison. Il envoya alors à Jérusalem trois de ses disciples, Thomas, Hermas et Addas qui s'instruisirent dans la religion du Christ et rapportèrent à leur maître les livres sacrés des chrétiens. Échappé de sa prison, le réformateur trouva un refuge en Arabie; par l'intermédiaire d'un chrétien nommé Marcellus il eut une discussion contradictoire avec un prêtre chrétien nommé Trypton et avec l'évêque Archelaüs. Livré au roi de Perse par les Arabes, il fut écorché vif et sa peau, gonflée de foin, fut exposée en public pour servir d'exemple et d'avertissement aux imposteurs (274 ap. J.-C.).

Il avait désigné, comme chef de ses adhérents, un certain Sîs que les Occidentaux appellent Sisinnius; celui-ci désigna à son tour son successeur. La secte, dont Babylone devint la capitale religieuse, grandit et des schismes s'y déclarèrent. Sous le pontificat de Mihr, successeur régulier de Mânî (vers 705 ap. J.-C.), un certain Zâdhurmuz se sépara de la communauté, érigea à Madâin un temple dont il se déclara le chef; ce rebelle eut pour successeur Mîqlas qui donna son nom à la secte. Les manichéens orthodoxes prirent le nom de *Mihristes*, par opposition aux *Mîqlasites*. Un peu plus d'un siècle après, un nouveau schisme éclata; il eut pour fauteur un nommé Yazdânbakht.

Après la mort de Mânès, ses partisans se retirèrent à l'ouest, au delà de Balkh, parmi les Tartares, chez lesquels avaient déjà pénétré les croyances bouddhistes. A la chute des Sassanides, ils revinrent en Perse et à Babylone, leur ville sainte. Le fanatisme musulman les obligea à fuir encore. Ils passèrent dans le Khorassan, laissant une colonie à Samarkande. Ils finirent par s'éteindre peu à peu en Orient; mais en Occident les doctrines manichéennes se répandirent de très bonne heure et causèrent longtemps de graves soucis aux défenseurs de la religion chrétienne.

Le système de Mânî et de ses disciples a pour point de départ la croyance à deux principes opposés, incompatibles et en lutte l'un avec l'autre, la lumière c'est-à-dire le bien et l'obscurité c'est-à-dire le mal. La lumière est identique à Dieu, roi du paradis lumineux. La suprême lumière se compose de cinq parties corporelles : la douceur, la science, l'intelligence, la méditation et l'intuition; et de cinq parties spirituelles : l'affection, la foi, la vérité, la noblesse et la sagesse. Dieu est sans commencement; avec lui et comme lui sont sans commencement le ciel lumineux et la terre lumineuse, dont chacun se décompose également en cinq

parties. Celles du ciel sont les mêmes que celles de Dieu; celles de la terre sont l'air, le vent, la lumière, l'eau et le feu. De son côté, l'obscurité se partage aussi en cinq composantes : le nuage, l'empyreume, le vent chaud, le poison et les ténèbres ; elle a son ciel et sa terre, dense et compacte. Le monde lumineux et le monde obscur confinent l'un à l'autre ; l'étage supérieur du monde obscur touche à l'étage inférieur du monde lumineux, mais l'un et l'autre est infini à son autre extrémité. L'obscurité est plus matérielle que la lumière ; chez elle règne Satan, avec sa tête de loup, son corps de dragon, ses ailes d'oiseau, sa queue de poisson, ses quatre pattes de reptile. Dès l'apparition de Satan, il y eut des troubles sur la limite séparative des deux empires et de la lumière se trouva mêlée à l'ombre. Pour rétablir l'ordre, l'être lumineux suprême créa le prototype humain par sa seule puissance : ce prototype, ce premier Homme n'avait au fond rien de la nature humaine, c'était un simple agrégat des éléments lumineux comme Satan était l'agrégat des éléments obscurs. L'Homme s'arma des composants de la terre lumineuse : il s'enveloppa de l'air subtil et de la lumière ardente comme d'un manteau ; il mit par-dessus l'eau pleine d'atomes et le vent impétueux, et prit le feu à la fois pour lance et pour bouclier. De son côté, Satan s'enveloppa des cinq parties essentielles de l'obscurité. Ainsi équipés, les deux adversaires marchèrent l'un contre l'autre. Le combat fut acharné, et l'Homme succomba : Satan lui dévora une partie de son armure et l'entoura de ses propres armes. Alors le roi du Paradis envoya l'ami de la lumière, l'Esprit de vie, au secours de l'Homme qui, délivré, remonta dans les sphères lumineuses.

Satan avait été aidé par les *Archontes*, princes du mal ; aussi l'Esprit de vie avait-il amené avec lui trois *Forces* qui descendirent dans le royaume des ténèbres, s'emparèrent

des Archontes et les portèrent dans le ciel où ils furent cru-cifiés et d'où ils nous apparaissent sous forme d'étoiles.

Mais, comme les Archontes avaient dévoré une partie d l'armure de l'Homme, un peu des éléments lumineux s trouva au pouvoir de l'obscurité. Ces éléments se combinèrent avec ceux qui leur correspondaient dans le mond inférieur. La vapeur et l'air associés donnèrent naissance à l'âme, qui procède de la première, et à la vie animale, qui procède de la seconde. Le feu et l'empyreume produisirent, d'une part la propriété de briller, d'autre part celle d'éteindre. De la lumière et de l'obscurité vinrent l'or et les autres métaux ainsi que les corps épais et impurs. Le vent infernal et le vent céleste engendrèrent nos divers vents désirables ou redoutés. L'eau et le poison donnèrent la pureté et la puissance destructive. L'Homme redescendit alors dans l'abîme, coupa les racines des cinq essences ténébreuses et revint sur le champ de bataille ; il ordonna à un ange de tirer vers le ciel le mélange de lumière et d'ombre et de l'y retenir, pendant qu'un autre ange surveillait les parties mélangées jusqu'à ce que la création du monde actuel devînt possible.

Cette création, faite par les *éons*, anges ou esprits lumineux, a pour but de dégager les éléments purs des substances qui les souillent. Un mur fut élevé entre le monde pur et la partie mélangée de ténèbres ; au pied de ce mur fut creusé un fossé large et profond où devra être ensevelie l'obscurité que le mur séparera à tout jamais du monde. Le mélange produisit dix cieux et huit terres superposés ; chacun de ces cieux a douze portes ouvrant sur de vastes vestibules, au fond desquels s'élèvent deux grandes portes où l'on arrive par six marches; chaque marche correspond à treize cavernes menant chacune à douze places successives. Le Soleil et la Lune ont été séparés de l'obscurité ; le Soleil vient de la Lumière que retenait le diable chaud et la Lune de celle don

s'était emparé le diable froid. La partie de la lumière rendue libre repose sur la Colonne de louanges (figurée par la voie lactée, le pont Tchinvat de Zoroastre), composée des hymnes de louanges, des bonnes paroles et des bonnes œuvres. La partie encore esclave reste dans la chaleur, produit sur la terre les arbres et les plantes, et sera délivrée en passant successivement par les douze godets de la grande échelle (ou roue) qui la conduira à la lune, au soleil et à la lumière suprême ; on voit dans ces douze godets ou seaux les douze signes du Zodiaque.

Quant à la partie sombre du mélange, elle a produit la vie animale. L'homme, Adam, et la femme, Ève, sont le résultat de l'accouplement d'un Archonte, de l'étoile et de la force d'attraction, de l'Avidité, de la Convoitise et du Péché. Mais cinq anges, voyant les souillures de la lumière divine, supplièrent le messager de la joie, la mère de la vie, l'Homme primitif et l'Esprit de vie de porter secours aux deux êtres nouvellement créés ; ils envoyèrent alors Isa (Jésus?) accompagné d'un dieu qui devait l'aider à vaincre les archontes et à sauver le premier couple. Caïn et Abel, descendants du premier homme, avaient, le premier une plus grande part d'obscurité, le second une plus grande part de lumière. Un démon livra Ève à Caïn, son fils, qui engendra d'elle Abel, et deux filles, la Concupiscence qu'épousa Caïn et la Philosophie qu'Abel prit pour femme. D'Abel et de la Philosophie, un ange fit naître deux filles dont la naissance fit soupçonner à Abel que Caïn pouvait être leur père ; il abandonna sa femme. Irrité, Caïn se mit à la poursuite de son frère, le tua, et épousa la Philosophie. Les Archontes avertirent Ève de ce meurtre ; elle se rapprocha d'Adam, et en eut un fils, le beau Seth, que les démons cherchèrent à faire mourir. Adam voulut le nourrir de lait, mais les démons détruisirent toutes les génisses. Avec l'aide de Dieu, Adam put donner à Seth du lait produit par

un lotus merveilleux. Les démons suscitèrent à Adam e
Seth mille embûches, Ève trahit son mari plusieurs fo
finalement vainqueurs, Adam et Seth se retirèrent en Ori
où Adam mourut et d'où il monta au Paradis. Seth, les de
filles d'Abel et leur mère pratiquèrent la bonne doctri
Ève, Caïn et leur fille la Concupiscence furent précipi
dans l'enfer.

Cependant la race des hommes se développait. Chaq
homme est composé d'un corps et d'une âme : il y a tro
sortes d'âmes, celles des *Élus*, celles des *Lutteurs* ou *Audi*
teurs et celles des *Athées* (parmi ces dernières sont toutes le
âmes de ceux qui ne sont pas manichéens). Quand un Él
meurt, l'Homme primitif envoie un dieu lumineux, un
Vierge et trois dieux porteurs de l'Urne à eau, du Vêtement
du Bandeau, de la Couronne et du Flambeau. Les démon
de la Concupiscence, du Péché et d'autres essayent vainemen
d'arracher l'âme aux dieux ; ceux-ci la prennent, la revêten
du Vêtement, de la Couronne et du Bandeau, lui mettent à l
main l'Urne de purification et la conduisent, par la Colonn
de louanges, à l'Homme primitif. Le soleil, la lune et le
autres dieux lumineux retirent du cadavre les forces vive
célestes (eau, feu, souffle pur) et les réunissent dans le sole
d'où ils passeront à l'état de dieu. Le reste du cadavre es
précipité dans l'enfer.

Moins heureux est le sort des Lutteurs ou Auditeurs. Leu
âmes, sans Vêtement et sans Couronne, errent dans l'espac
en proie à l'angoisse et à la frayeur, jusqu'à la libératio
complète de la lumière qui est en eux, c'est-à-dire jusqu'à
fin du monde. Les Impies, tout à fait abandonnés des êtr
célestes, erreront de même jusqu'à la fin du monde où l'e
fer les recevra pour jamais. Les âmes qui ne montent p
droit au ciel sont sujettes à de nombreuses transmigratio
où celles des lutteurs se purifient de plus en plus ; el

peuvent prendre un corps d'homme ou d'animal, animer une plante, s'incorporer même dans une substance inerte; chaque renaissance est, suivant sa nature, une récompense ou une peine proportionnée aux actions faites pendant l'existence qui vient de finir.

Quand enfin la lumière sera débarrassée, au plus haut degré possible, de l'obscurité qui s'était infiltrée en elle, l'ange qui supporte la terre et celui qui gouverne le ciel abandonneront leur poste; l'univers se confondra en une masse désordonnée où s'allumera un immense incendie, qui ne s'éteindra qu'après la purification complète de la lumière. A ce moment, l'obscurité sera ensevelie pour jamais dans la fosse qui lui est réservée. L'incendie durera 1468 années; en 271 de l'hégire (884 ap. J.-C.), on calculait qu'il n'y avait plus que 300 ans avant la fin du monde; il y avait donc 11700 ans que l'obscurité avait été mêlée à la lumière.

Une secte manichéenne, les *Mâsites*, croyait que la lumière ne pourrait jamais être complètement purifiée.

Les manichéens ont été considérés par les chrétiens comme des hérétiques. Il est probable en effet que les doctrines de Manès et de ses disciples s'infiltrèrent dans le christianisme oriental, ou plutôt que le christianisme rencontra dans son développement des populations manichéennes dont les croyances se répandirent peu à peu dans le vieux monde latin. On reprochait aux manichéens de regarder Manès comme un apôtre du Christ, de rejeter l'Ancien Testament et de corriger le Nouveau, de condamner le baptême d'eau, de regarder Jésus-Christ et le Saint-Esprit comme inférieurs à Dieu le Père, de ne croire à l'incarnation de Jésus-Christ que comme à un phénomène apparent sans réalité matérielle. On a adressé les mêmes reproches aux *Runcariens*, aux *Tisserands*, aux *Poblicans*, aux *Patarins*, aux *Bogomiles* « serviteurs du dieu miséricordieux », aux *Bulgares*, enfin aux

Cathares ou *Albigeois :* toutes ces appellations s'appliquent à des hérétiques chrétiens fortement imbus des doctrines manichéennes.

Ce fut au xe siècle, après la conversion des populations danubiennes par Cyrille et Méthode, et pendant les derniers conflits du clergé local avec les pontifes de Rome, que se manifestèrent, dans l'Europe orientale, les tendances dualistiques. Elle envahirent peu à peu tout le continent pendant les trois siècles suivants par un double courant, l'un arrivant en Allemagne par la Hongrie et la Bohême, l'autre traversant la Thrace, la Dalmatie, l'Italie et la France où elle s'étendit jusqu'aux Flandres. Il y eut des *Cathares* en Champagne, dans l'Orléanais, dans le Poitou, dans le Périgord et surtout en Aquitaine.

Les *Cathares*, c'est-à-dire « les purs », sont surtout connus sous l'appellation d'*Albigeois*, du nom d'une des principales villes où ils dominaient. C'est à la fin du XIIe siècle que leur puissance atteignit son apogée. Ils étaient organisés en *Églises*, « réunions de parfaits », gouvernées par des *Évêques*, assistés d'un *Fils majeur* et d'un *Fils mineur*, ce dernier élu et destiné plus tard à remplir par succession les deux offices supérieurs; au dernier degré de la hiérarchie, venaient les *diacres*, simples servants. Leurs temples étaient de grandes salles nues garnies de bancs; sur une table était le Nouveau Testament ouvert au premier chapitre de S. Jean. Les cérémonies ne consistaient qu'en une lecture du Nouveau Testament, une courte prédication, la bénédiction et le partage du pain commémoratif de la Cène, enfin la récitation de l'oraison dominicale, seule formule de prière admise et où l'on disait « pain consubstantiel (c'est-à-dire spirituel) » au lieu de « pain quotidien ».

La grande affaire était d'être admis au nombre des « parfaits ». On ne le devenait, par une cérémonie appelée *cons*

lamentum (qui consistait en une imposition de mains), qu'après une longue série de prières, de jeûnes et d'abstinences minutieusement vérifiés et contrôlés. Les *parfaits*, qui suppléaient les ministres, étaient soumis entre autres aux obligations suivantes : ne pas mentir, ne plus toucher à aucune femme, ne pas voyager, ne pas dormir sans être vêtu, ne manger ni viande, ni œufs, ni laitage.

Les Cathares disaient que Dieu est la bonté absolue, que par suite le mal et les imperfections ne sauraient venir de lui ; il doit donc exister, par opposition au bon principe, un mauvais principe, un mauvais dieu, que le peuple appelait *Diable*, *Lucifer*, *Luciabel*, *Collan* et *Collipan* (des deux mots hébreux *'oholâh* et *'oholibâh*[1]) et que quelques sectaires adoraient. Ce mauvais dieu a fait un mauvais monde comme Dieu a fait le bon ; ce mauvais dieu, c'est celui de l'Ancien Testament. Il n'y a point de libre arbitre et c'est pourquoi des êtres célestes ont pu céder à la fascination de Lucifer et descendre vers lui. Fier de ce premier succès, le Mauvais sortit de l'abîme et tenta d'escalader les cieux, mais il fut vaincu par Michel et repoussé dans son ténébreux domaine. Pour retenir à jamais les êtres célestes tombés, Lucifer les enveloppa de corps matériels; telle fut la création de l'homme. Pour pouvoir remonter au séjour pur de la lumière, les âmes doivent être purifiées, et c'est pour apprendre aux hommes la voie de la délivrance que Dieu a envoyé sur la terre l'esprit principal, le consolateur, son émanation, son fils, Jésus-Christ, qui a pris l'apparence d'un homme et ne s'est point réellement incarné puisque le bon ne peut s'allier à la matière.

Les femmes, êtres naturellement impurs, ne remonteront

1. *'Oholâh* et *'oholibâh* sont employés par Ézéchiel comme les noms de deux prostituées sous lesquelles il représente Jérusalem et Samarie (XXIII, 4 et suiv.).

point au Ciel sous une forme féminine mais sous la bonne forme virile.

Telle était en quelques mots la religion des Albigeois. On sait comment s'y prit l'Église chrétienne pour la détruire et quelle page sanglante souille à cette occasion l'histoire de France. Ainsi se justifiait une fois de plus la vieille imprécation de Lucrèce !

CHAPITRE VI

LE JUDAÏSME

Credo des Juifs français contemporains. — Leur origine. — Migrations des Juifs. — Sémitisme antique. — Les Juifs à Rome et à Alexandrie : Philon.

Suivant le « *Précis élémentaire* d'instruction religieuse, adopté par le Consistoire central à l'usage des jeunes israélites », les Juifs français contemporains doivent croire à un Dieu, créateur, souverain maître, gouverneur de l'univers et conservateur des créatures. Il n'y a et il ne peut y avoir qu'un seul Dieu, doué de six attributs principaux : il est, a été, et sera toujours le même, d'où son nom d'*éternel* (en hébreu *Jéhovâh* ou *Iahvéh*); il est tout-puissant (*chaddaï*); il est infiniment sage; il est présent partout, voit tout et connaît tout; il est infiniment bon, clément et miséricordieux; il est infiniment juste. Le *credo* suivant résume au surplus toute la doctrine, comprise en « treize articles fondamentaux de la foi » :

« Je crois : 1° que Dieu est, qu'il a été et qu'il sera éternellement; 2° qu'il n'y a qu'un seul Dieu; 3° que Dieu n'a point de corps ni rien de corporel; 4° que Dieu a créé tout ce qui existe; 5° que c'est à lui seul que nous devons adres-

ser nos prières; 6° que nos prophètes ont été inspirés par Dieu; 7° que Moïse est le plus grand de tous les prophètes; 8° que la loi, tant écrite qu'orale, que nous suivons, est celle que Dieu a donnée à Moïse; 9° que Dieu ne la changera jamais; 10° que Dieu connaît toutes les pensées des hommes; 11° que Dieu récompense les bons et punit les méchants; 12° que Dieu, à l'époque qu'il lui a plu de fixer et que lui seul connaît, nous enverra le Messie annoncé par les prophètes et qui, assisté de la puissance divine, fera triompher la croyance à l'unité de Dieu et fera disparaître de la terre la guerre, les vices et toutes les plaies humaines; 13° que l'âme est immortelle et qu'un jour viendra où Dieu rappellera les morts à la vie ».

Les devoirs d'un bon israélite sont de trois sortes, envers Dieu, envers les hommes, envers lui-même.

I. Les devoirs envers Dieu se résument dans l'amour pour le créateur, qu'on lui témoigne surtout en faisant bon usage des choses qu'il nous accorde; dans l'amour du prochain, ses créatures comme nous, à qui il faut faire ce que nous voudrions qu'on nous fît à nous-même; enfin dans l'observation exacte de la « loi ». La loi est écrite ou orale; la loi orale, censée transmise oralement depuis Moïse, est purement traditionnelle; elle a été écrite tardivement, à l'époque de la captivité de Babylone, et forme les recueils connus sous le nom de *Michnâh* et de *Gemara* (*Talmud*). La loi écrite, l'écriture sainte proprement dite, la *Bible* (du grec « le livre [par excellence] »), comprend : 1° la loi, *Tôrâh*, c'est-à-dire le Pentateuque (Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome, dont les noms hébreux, tirés de leurs premiers mots sont : *Berêchîth*, *Chemôth*, *Vayiqrâ*, *Bemidbar*, *Elleh hadebârîm*); 2° les prophètes, *nebiyîm* (Josué; les Juges, en hébreu *Chôphetîm*; Samuel, en hébreu *Chemû'êl*; les Rois, en hébreu *Melakîm*; Isaïe, Jérémie, Ézéchiel; Osée,

ımos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, ie, Aggée, Zacharie, Malachie); 3° les hagiographes, *îm* (Psaumes ou *Thehillîm*, Proverbes ou *Michelê*, *héléth* ou Ecclésiaste, *Chîr ha chîrîm* ou Cantique ntiques, Ruth, les Lamentations, Esther, Daniel, Néhémie, et les Chroniques ou paralipomènes en hébreu *Dibrê hayâmîm*).

levoirs envers Dieu sont rappelés incessamment par *ıtiques* de dévotion : 1° le port des *tephîllîn* ou *ères*, bandeaux de cuir attachés à des étuis cubiques ıant quatre passages, écrits sur des morceaux de par-, du Pentateuque (Exode, XIII, 2-10 et 11-17; Deuté-, VI, 4-9 et 13-22); tout pieux israélite doit les à son front et à son bras gauche pendant ses prières in, par application du verset 9 du chapitre XIII de : « Et ceci sera comme un signe sur ta main, et un monument entre tes yeux »; 2° le port des *tsitsîth*, sacrées aux quatre coins des habits, qui sont desti- rappeler les devoirs journaliers qu'on a à remplir Dieu; en raison du costume adopté en Europe, on lée par le port du *talith*, écharpe ou voile frangé; ge de la *metsûtsâh*, cylindre de métal contenant une de parchemin où est écrite la prière du *Chema'*; on l cet étui à la porte de l'habitation, suivant la recom- ion des versets VI, 9 et XI, 20 du Deutéronome : s écriras (les commandements) sur les poteaux de ta et sur tes portes »; 4° la récitation de prières le à midi et le soir, pour louer Dieu, pour invoquer son ıce, pour le remercier des faveurs qu'il nous a ées, pour lui demander le pardon de nos fautes; 'écitation du *Chema'* (Deutéronome, VI, 4-9 et XI, , dont voici la formule initiale : *chema' israêl adônaï nû adônaï ékhâd* « écoute, Israël : l'Éternel est notre

Dieu, l'Éternel est un[1] »; on ajoute : ***bârûkh chêm kebôd malkûthô le'ôlâm vâ'éd*** « béni soit à jamais le nom de la gloire de ton règne ».

Pour prier, on doit être dans un état absolu de propreté corporelle; de là est venu l'usage de se laver les mains avant la bénédiction donnée par le père de famille au commencement de chaque repas. Il y a des prières générales, des prières laissées à la libre initiative de chacun, et des prières spéciales traditionnellement formulées, celles, par exemple, des bénédictions solennelles, celles chantées pendant les fêtes, celles qui accompagnent les cérémonies funéraires, etc. Il est recommandé aux fidèles, pendant les fêtes, de reposer leur corps, de se livrer à la méditation, de fréquenter les lieux de prières; il leur est défendu de faire aucune autre œuvre servile que la préparation des aliments pour eux et pour leurs familles: le scrupule va jusqu'à l'interdiction de monter à cheval, d'aller en voiture ou en bateau et de porter sur soi de l'argent monnayé.

Les fêtes israélites sont principalement commémoratives ; elles commencent et finissent toujours au coucher du soleil. Le *chabbâth* (sabbat) hebdomadaire rappelle que Dieu s'est

1. Il y a dans le texte, non pas *adônâi* « le Seigneur », mais « l'Éternel » *jéhovah* ou *iahvéh*. Ce dernier mot, écrit en hébreu par quatre lettres radicales I H V H' est ce qu'on a appelé le tétragramme mystique. Il figure ou figurait en tête de beaucoup de documents prétendus scientifiques ou philosophiques, qui n'avaient ou n'ont d'ailleurs rien d'israélite. Comme, par suite d'un scrupule excessif, les Juifs anciens ne prononçaient jamais ce mot, véritablement ainsi devenu ineffable; et comme, ainsi qu'ils font encore aujourd'hui, ils prononçaient à sa place *adônâi;* la forme sonore originelle s'en était perdue et quand on a inventé les points-voyelles, on lui a attribué ceux de *adônâi;* c'est, dit M. Renan, comme si l'on prononçait *Purèse* au lieu de *Paris* en joignant aux consonnes P R S les voyelles de *Lutèce*. Quoi qu'il en soit, les linguistes ont établi que IHVH' devait se prononcer *iahvéh;* ce serait un dérivé de la racine *hava* « souffler, respirer » et par suite « exister, être », avec un sens causatif ; « ce qui donne le souffle ou la vie, ce qui fait être ».

eposé le septième jour de la création. La Pâque, *peçâh* « passage », pendant laquelle il n'est pas permis de manger du pain levé, rappelle la sortie d'Égypte : cette fête commence le 15 niçân[1] et dure huit jours. La Pentecôte ou fête des semaines, *Chebu'ôth*, vient sept semaines après Pâque; on célèbre alors l'anniversaire du jour où la loi fut donnée par Dieu à Moïse sur le mont Sinaï. La fête des Trompettes ou du nouvel an (*rôch-hachanah*), qui dure deux jours et commence le premier tichrî; elle a pour but de solenniser la création du monde et de rappeler le jugement futur : on sonne, pendant cette fête, de la trompette appelée *chôphâr* pour avertir qu'au jour du jugement, Dieu appellera bruyamment les hommes; la fête du grand jeûne, du grand pardon, *Iôm Kipur*, vient dix jours après; c'est l'époque des expiations, des réconciliations, de la pénitence; cinq jours après, le 15 tichrî, commence la fête des cabanes, *sukkôth*, pendant laquelle chaque famille devrait régulièrement prendre ses repas sous une cabane de feuillage (*sukkah*) sept jours durant, en souvenir du séjour des Hébreux dans le désert. Le soir du septième jour de *sukkôth* com-

1. L'année religieuse des juifs se compose de douze mois : *tichri* qui a 30 jours, *hechvân* (29 j.), *kiçlév* (30 j.), *tébéth* (29 j.), *chebath* (30 j.), *adâr* (29 j.), *niçân* (30 j.), *iyâr* (29 j.), *çîvân* (30 j.), *tammûz* (29 j.) *âb* (30 j.), et *elûl* (29 j.); l'année israélite a donc 354 jours seulement, et est lunaire (le comput actuel date du IVe siècle ap. J.-C.). Par compensation et pour la raccorder à l'année solaire, on lui ajoute, sept fois en dix-neuf ans, un mois supplémentaire. Ce mois, qui prend le nom d'*Adâr*, a 29 jours et s'intercale entre *chebath* et *adâr* qu'on appelle alors *ve-adâr* (adâr second). L'année 5647 a commencé le 30 septembre 1886 et finira le 18 septembre 1887; elle n'aura que douze mois, mais l'an 5649 en aura treize. Les années de treize mois, années embolismiques, sont les 3e, 6e, 8e, 11e, 14e, 17e et 19e de chaque cycle de dix-neuf ans; l'an 5647 est la 4e du cycle courant. Tous les sept ans, il y avait l'année sabbatique, pendant laquelle on devait laisser reposer la terre. Tous les quarante-neuf ans, on célébrait la grande fête du jubilé sabbatique.

mence la « fête de clôture », *chemini atséréth*, qui se termine le lendemain et qui est consacrée à des actions de grâces ; le jour suivant est appelé « la fête de la loi » *simkhat tôrâh*, parce qu'on y lit la dernière section (*parâchah*) du Pentateuque.

A ces fêtes, commandées par la loi de Dieu, on en ajouta plus tard quelques autres, par exemple celle de *Purîm*, le 14 *Adar*, en commémoration d'Esther qui sauva les Juifs de la persécution préparée par Hâman, et pendant laquelle on doit lire l'histoire d'Esther[1], se livrer à des réjouissances et faire des aumônes aux pauvres ; et le 24e *kiçlev*, la fête de *Hanukâh* ou des illuminations, pendant laquelle on doit rendre grâces à Dieu et illuminer les temples et les maisons particulières, pour célébrer le rétablissement du culte et la purification du temple, après la victoire décisive remportée à Beth-sura en 164 avant Jésus-Christ sur Lysias, général d'Antiochus Épiphane, par Judas Macchabée[2]. Il y a encore d'autres fêtes moins importantes : le 18 *iyar* pour célébrer la fin d'une épidémie qui décima l'école du sage Aqibha-ben-Joseph, au commencement du second siècle de notre ère ; le 15 *Ab*, pour rappeler que ce jour-là, en 136, les habitants

1. Les israélites pieux ont chez eux, spécialement pour cette lecture, un exemplaire du livre d'Esther copié à la main par des scribes, qui font profession de copier ainsi les livres saints sur des petits rouleaux de parchemin montés sur un manche en bois. Chacun de ces rouleaux s'appelle une *megillah* « rouleau (de parchemin), volume, livre ». Dans la classification des diverses parties de la Bible, on appelle spécialement *megillôth* (pluriel de *megillah*) les cinq livres suivants : Esther, Ecclésiaste, Cantique des Cantiques, Lamentations de Jérémie, Ruth.

2. On rappelle, à cette occasion, le miracle qui s'accomplit alors. Quand on voulut restaurer le culte, il ne restait plus pour garnir les lampes du sanctuaire, qu'une très petite quantité d'huile sainte dans un tout petit vase ; or, cette petite quantité d'huile fut suffisante pour éclairer et illuminer tout le temple pendant huit jours, temps nécessaire pour la préparation de l'huile consacrée.

e Bêthâr purent donner la sépulture à leurs frères massa-
rés par les soldats d'Adrien; le 15 *Chebath*, qui est comme
.e premier jour du printemps, le jour où la végétation est
censée reprendre vigueur en Palestine, etc.

Outre le jeûne du Grand Pardon, on doit observer cinq autres jeûnes institués par les prophètes: le 17 *Tammûz*, en souvenir des deux prises de Jérusalem par Nabuchodonosor et par les Romains; le 9 *Ab*, pour l'anniversaire de la destruction des deux premiers temples de Jérusalem; le 3 *Tichrî*, en commémoration de l'assassinat du pieux Gédaliah, nommé par Nabuchodonosor gouverneur de la Judée, après la destruction du premier temple; le 10 *Tébeth*, pour l'anniversaire du commencement du siège de Jérusalem par Nabuchodonosor; enfin le 13 *Adar*, pour rappeler le jeûne que fit Esther avant d'affronter la colère d'Assuérus. Pendant ces jours de jeûne, il est recommandé de se livrer à la pénitence et de faire de nombreux actes de piété et de bienfaisance.

C'est un grand péché de désobéir à la loi de Dieu; on en est absous par la pénitence, par le repentir, par la confession à Dieu seul et par la ferme résolution de ne pas recommencer.

Parmi les prescriptions de détail, il faut signaler celles relatives à l'alimentation : il est défendu de manger des mets où le laitage et la viande sont mélangés; il est défendu de manger de la chair des animaux impurs (sont réputés purs : les animaux qui ruminent, qui ont le pied fourchu et la corne fendue; les poissons qui ont des nageoires et des écailles; les reptiles qui volent, qui marchent à quatre pieds et qui ont des pattes pour sauter; cf. *Levitique*, XI, 2-43). Ces diverses conditions doivent être réunies : ainsi le lièvre qui rumine mais qui n'a pas l'ongle fendu; le porc qui a le pied fourchu et l'ongle divisé mais qui ne rumine pas; la tortue qui a quatre pieds sans pattes, etc., sont sévèrement inter-

dits. Il n'est pas permis non plus de manger des ois
carnivores. Est également prohibée la chair des animaux
n'ont pas été tués suivant les rites, c'est-à-dire saignés e
rement (*Lévitique*, XVIII, 13 ; XIX, 26) ; le sang et le
sont aussi interdits. Les aliments permis sont dits ***kâ***
« purs » ; telle est la prononciation et la signification
trois lettres hébraïques qu'on peut lire, à Paris, sur la
vanture et sur les prospectus de la plupart des restaur
juifs.

II. Les devoirs envers les hommes, c'est-à-dire enver
prochain, consistent surtout à faire à autrui ce que n
voudrions qu'on nous fît et à ne pas faire ce que n
ne voudrions pas qu'on nous fît. Il faut notamment f
l'aumône aux pauvres, réconcilier les gens en désacco
consoler les malheureux, visiter les malades, pratiquer l
gement l'hospitalité. Le respect envers les parents est le
mier devoir : il convient par exemple de ne pas s'asseo
leur place habituelle, de ne pas les déranger pendant qu
reposent, de ne jamais les contredire ni les interrompre,
ne pas approuver leurs paroles sur un ton autoritaire
décisif. Le service militaire, dû à la patrie, est obligatoi
et, pendant sa durée, l'observation des devoirs purem
religieux est suspendue.

III. Le pieux israélite se doit à lui-même de faire le b
et de pratiquer la vertu ; de donner le bon exemple ; de s'i
truire, d'étudier et de méditer la loi divine.

La majorité religieuse, fixée à treize ans pour les garç
(c'est à cet âge qu'Ismaël fut circoncis, *Genèse*, XVII, 25
douze ans pour les filles, doit être solennisée par une pro
sion formelle de la loi traditionnelle. Cette cérémonie,
est désignée communément sous le nom d'***initiation***,
d'origine récente. Elle a été manifestement imitée, e
forme, de la *première communion* catholique (j'ai sou

ntendu de jeunes israélites l'appeler ainsi) : les jeunes filles sont habillées de blanc, etc. C'est de même à l'imitation des habitudes catholiques qu'est due l'invention de médailles, d'ordinaire en forme de triangle, dont on décore les enfants : ces médailles en argent, en cuivre ou en or, ne portent aucune image ; on y a gravé seulement le mot *chaddaï* « tout-puissant », l'un des surnoms de Iahvêh.

Inutile de rappeler que les juifs pratiquent la circoncision des nouveau-nés, précaution hygiénique même en Europe, et appelée en hébreu *mîlah;* elle se fait le huitième jour après la naissance, conformément aux prescriptions de la Genèse (XVII, 12), par les soins d'un fonctionnaire spécial, le *Mohêl* qui ne se sert point, comme on le croit vulgairement, d'un couteau de pierre. L'opération a lieu en public, à la synagogue, si elle tombe le jour du grand jeûne, ou tel autre jour où tous les fidèles doivent être réunis dans le temple. C'est l'une des rares occasions où les femmes entrent dans le parvis, car elles sont d'ordinaire reléguées dans les tribunes supérieures[1]. Pour une circoncision, en effet, c'est la marraine qui doit tenir l'enfant dont le parrain écarte les jambes au moment de l'opération.

La femme entre aussi dans le chœur le jour de son mariage ; les époux doivent être à jeun depuis la veille au soir. Ils se tiennent debout, sous un poêle fixé à leur épaule, l'un à côté de l'autre, du côté droit de l'enceinte sacrée et c'est là qu'ils reçoivent la bénédiction religieuse. Ils boivent ensuite, dans le même verre, quelques gorgées d'un vin généreux et le verre est ensuite brisé sur le parvis.

1. Les femmes sont si bien considérées comme des êtres inférieurs que, dans maints livres de prières journalières à l'usage des Juifs, on trouve des formules différentes pour chaque sexe. La femme dit à Dieu : « Je te remercie de m'avoir fait à ta volonté » ; mais l'homme : « Je te remercie de ne pas m'avoir fait femme ».

Les cérémonies funèbres sont assez simples. On met sur les yeux et sur la bouche du mort de la terre sainte, qui a été apportée de Palestine. On le porte au cimetière, où il est enseveli au milieu de chants religieux. Il n'y a point de caveaux de famille dans les cimetières israélites[1]; chaque mort y a sa place particulière où il doit reposer jusqu'à la fin des siècles. Les tombes se touchent immédiatement; elles sont recouvertes d'une dalle où une courte inscription en hébreu et dans la langue du pays, rappelle le nom et l'âge du défunt; quelquefois, on y ajoute une sentence morale, un verset de l'Écriture; souvent l'inscription est accompagnée d'une figure symbolique : une main, un livre ouvert, le chandelier à sept branches, etc. Les tombes des rabbins sont fermées d'une double dalle disposée en dos d'âne.

Les doctrines actuelles des Juifs français, et sans doute des Juifs italiens, sont-elles exactement conformes à la tradition mosaïque? Il y a eu évidemment à cette tradition des modifications plus ou moins importantes, nécessitées par les circonstances. Tant que les Juifs étaient « hors la loi », ils pouvaient et devaient demeurer rigoureusement fidèles aux croyances et aux habitudes de leurs pères, mais du jour où ils devenaient citoyens actifs, électeurs, admissibles aux emplois publics, des tempéraments, des concessions s'imposaient à eux, dans leur propre intérêt. Le repos sabbatique par exemple a beaucoup perdu de sa rigueur dans certains cas : les élèves israélites de nos lycées notamment ne sauraient, sous peine de demeurer trop en arrière, s'abstenir d'écrire le samedi; les employés des administrations publiques ne sauraient exiger des congés exceptionnels; les membres des assemblées délibérantes ne sauraient faillir à leur mandat.

1. A Paris cependant, les Israélites ont des caveaux de famille.

ituation des Israélites français a été réglée à cet égard
 décisions doctrinales du Grand Sanhédrin de 1807.
à Paris, cette grande assemblée — la première depuis
›ersion d'Israël, dit le procès-verbal officiel, — se
sait de soixante et onze docteurs et notables de la Loi,
s et laïques délégués par les communautés de la
: et de l'Italie; elle s'ouvrit le 9 février. Les savants
:s commencèrent par établir ce principe que la « Loi »
end deux parties principales, la partie religieuse et la
politique, la première d'ordre divin, fixe et immuable,
onde d'ordre humain, essentiellement modifiable et
ɜante. Partant de là, ils examinèrent neuf questions
ɔlus haute importance et décidèrent : 1° que la poly-
serait désormais défendue et qu'on ne pourrait, sauf
: cas de divorce légal, épouser une seconde femme du
de la première; 2° que la répudiation d'une femme
ırrait être faite dans les formes mosaïques qu'après le
e légalement prononcé; 3° que les mariages ne seraient
és religieusement qu'après la cérémonie civile; que les
ʒes mixtes entre Israélites et Chrétiens n'entraîne-
pas anathème, mais ne seraient pas susceptibles d'être
:rés par une cérémonie religieuse; 4° que les Israélites
:nt comme frères et concitoyens avec tous leurs com-
tes, français et italiens, quel que soit le culte de
i; 5° qu'ils exerceraient de même désormais, envers
eurs actes ordinaires de justice et de charité; 6° que
:raélite, né en France ou en Italie, devrait désormais
érer la France ou l'Italie comme sa seule patrie, la
la défendre, obéir à ses lois, se conformer aux pres-
›ns de son code civil: pour faciliter l'accomplissement de
/oirs, le Sanhédrin dispensait les militaires, pendant la
de leur service, de toutes leurs obligations rigoureuses;
l était à souhaiter que les Israélites exerçassent des

professions libérales, des métiers mécaniques ou manuel; qu'il était même désirable qu'ils devinssent acquéreurs (propriétés foncières ; 8° que le mot *néchékh* du verset 19 d chapitre XXIII du Deutéronome devrait être entendu comm parlant d' « intérêt » et non d' « usure », qu'en conséquen un Israélite ne devait exiger pour prêt d'argent aucun intér d'un coreligionnaire besogneux, sauf dans le cas où le pr teur exercerait une industrie ou un commerce à risque; 9° que, dans les prêts entre Israélites et non Israélites, l'i térêt ne devrait jamais dépasser le taux légal.

Les Juifs de France forment trois groupes principaux di férant par leur origine historique et géographique, et mên par leurs caractères ethnographiques ; on peut les désign sous les appellations de : *Juifs allemands* généralemei blonds ou châtain clair, portant des noms germaniqu (Blum, Schmidt, Mayer, Dreyfus, etc.) ou des noms pur ment hébreux (Lévy, Cohen, etc.) ; *Juifs espagnols* ou *po tugais*, ordinairement bruns, appelés de noms péninsulair (Pereyre ou Pereira, Carvalho, Gomès, Silva, Léon, etc.) enfin *Juifs provençaux* dont les noms de famille sont frai çais (Naquet, Dubourdieu, Jardinet, etc.), bien que quelques uns aient une physionomie particulière (Bédarrides, Alphan déry, etc.).

Les Juifs allemands viennent des bords du Rhin ; anciei nement établis en Alsace et en Lorraine, c'est depuis l'ai nexion de ces deux provinces à la France et surtout depu la Révolution, qu'ils ont rayonné dans tout le pays. Les Jui portugais sont pour la plupart d'origine espagnole ; ils n sont arrivés en France (à Bayonne, dans le Béarn et à Boi deaux) que depuis trois siècles, et ont gardé le souvenir d leur douloureux exode. Convertis de force, affublés de nom castillans (on les baptisait par troupes nombreuses au quelles un grand d'Espagne quelconque, Gomez ou Mendez

servait de parrain); dépouillés de leurs propriétés et de leurs biens, chassés de partout à la fois avec une extrême rigueur en 1492, réfugiés misérablement en Portugal, ils durent quatre ans plus tard fuir encore, par mer, précipitamment, abandonnant le peu qui leur restait.

Débarqués sur les côtes de Gascogne, ils y vécurent assez mal, à peine tolérés sous le nom de nouveaux chrétiens et contraints d'accomplir extérieurement toutes les cérémonies du culte catholique. Les plus vieilles tombes des cimetières juifs ne portent qu'un nom et une date; à La Bastidé-Clairence par exemple, nous trouvons des inscriptions telles que les suivantes : « S^a de Simon Fazzolo; faleceo 8 de Marso de 1630 »; — PES DE LEON, NATVRAL DE SEVILHA, 1631 »; vers la fin du XVIIe siècle, la date hébraïque apparaît: « 19 kislev 1639; — 18 DE YAR 5460 Q. CORR. A... DE 1699 »; vers 1725, les caractères hébreux commencent à se mêler aux lettres latines; mais c'est seulement après la Révolution que le jargon hispano-portugais a fait place à la langue française. Dès 1550 d'ailleurs, les Portugais « nouveaux chrétiens » étaient autorisés à résider en France (lettres patentes de Henri II, confirmées en 1574 par Henri III, enregistrées au parlement de Bordeaux seulement le 19 août 1580); on essaya plusieurs fois depuis de révoquer cette autorisation, mais en fait les Juifs, sous le nom de « Portugais », continuèrent à demeurer à Bordeaux et à Bayonne. Dans cette dernière ville, les deux siècles qui suivirent furent remplis par des querelles entre les Juifs et la municipalité; cantonnés au faubourg de Saint-Esprit, sur la rive droite de l'Adour, ils ne purent venir habiter Bayonne même qu'après le décret du 28 janvier 1790 par lequel l'Assemblée constituante les déclara « citoyens actifs ».

Quant aux Juifs provençaux, leur origine est beaucoup plus ancienne; ils remontent à ces vieilles communautés

qui, répandues en Gaule dès le commencement de notre ère, s'étaient réfugiées dans le comté de Toulouse d'abord, puis dans les États du pape où ils trouvaient sinon la *liberté* absolue, du moins une tolérance relative. On leur imposait à Avignon un costume spécial, et l'obligation de demeurer dans un quartier séparé; mais ils étaient libres d'exercer leurs industries et de vivre suivant leurs lois propres. Ils se gouvernaient eux-mêmes, à l'aide d'un conseil de quinze membres, et dépendaient d'un *viguier* (*vicarius*, vicaire) pontifical particulier.

Les premiers Juifs qui arrivèrent en Occident y vinrent sans doute de Rome, et grâce à l'esprit d'activité, de ténacité et d'énergie de leur race, y acquirent assez vite une situation importante. Agriculteurs, artisans, commerçants, ils y prospéraient, confondus parmi les nombreux immigrants qui se disputaient le pays, barbares ou gallo-romains; les plus connus d'entre eux étaient orfèvres ou médecins. Unis les uns aux autres par la solidarité du langage et de la religion, ils étaient en relations constantes les uns avec les autres, et devinrent ainsi les intermédiaires presque obligés des hommes d'affaires des diverses régions; ils développèrent généralement l'usage des lettres de change si commodes pour les payements à distance.

Quand les monarchies barbares se furent solidement assises, quand le christianisme put hautement revendiquer l'appui du bras séculier, la condition des Juifs changea peu à peu : le meurtre d'un Juif ne fut plus légalement considéré que comme un crime deux fois moindre que l'assassinat d'un Chrétien; on défendit aux Israélites d'exercer des emplois publics et de servir dans l'armée; on entreprit de les convertir de gré ou de force, et de temps en temps, pour le bon exemple sans doute, quelques récalcitrants étaient massacrés par l'ordre des rois ou des évêques. Louis le Débon-

les protégea pourtant et leur accorda certains privi-
et, sous son règne, les Chrétiens fanatiques eurent la
ur de voir quelques-uns des leurs embrasser le judaïsme.
sous ses successeurs, le clergé reprit les armes, et la
ace surexcitée se livra plusieurs fois à des actes de
ice contre les Juifs : à Béziers, le jour des Rameaux, ils
t plusieurs années de suite assaillis à coups de pierre;
louse, jusqu'au XIII° siècle, on les obligeait à la *cola-
tion*, c'est-à-dire que le vendredi saint, le syndic de
mmunauté juive recevait publiquement un grand souf-
n expiation de la mort de Jésus-Christ; ailleurs, on
quait leurs biens territoriaux au profit des églises.
fut surtout à partir des croisades que la foi chrétienne
e persécuta les Juifs avec une ardeur et une cruauté
lles. A Blois, en 1171, Thibaut de Champagne fit brûler
ne cinquantaine de Juifs; vingt ans plus tard, Philippe-
ste en fit périr plus de cent à Bray-en-Champagne; le
roi eut un jour la fantaisie d'annuler toutes les créances
uifs contre les Chrétiens, sauf un cinquième qu'il at-
a au trésor royal. Le prétexte invoqué était toujours la
de Jésus-Christ d'abord, puis mille crimes imaginaires
gés par la crédulité publique : on racontait des histoires
ties consacrées achetées à prix d'or et saignantes sous
teau d'un rabbin fanatique; on prétendait que la Pâque
se célébrait en égorgeant et en dévorant un enfant
ien. Mille autres accusations tout aussi insensées avaient
il n'y a pas plus d'un siècle : ne prétendait-on pas à
ne que les Juifs de Saint-Esprit, lorsqu'ils prenaient
ourrices chrétiennes, leur faisaient vider le sein dans
ux les jours où elles avaient communié, pour que leur
e gardât pas la moindre parcelle du corps divin de
-Christ? Sans doute, comme le fanatisme appelle le
isme, il a pu y avoir quelques faits qui, mal interprétés,

justifiaient ces accusations. Un livre espagnol du XVIIe siècle, que j'ai eu sous les yeux, contenait un chapitre ainsi intitulé : « Pourquoi on a raison d'appeler les Juifs *chiens* ».

La croisade des Albigeois ruina les communautés israélites du Midi ; dans le Nord, pendant le même temps, on dépouillait légalement leurs coreligionnaires : ceux même qui se faisaient baptiser voyaient leurs propriétés confisquées au profit du roi. Saint Louis fit la guerre au *Talmud :* en 1242, vingt-quatre charretées d'exemplaires de ce livre furent solennellement brûlées à Paris. Sous Philippe le Bel, le 24 avril 1288, l'Inquisition fit brûler à Troyes non plus les livres, mais les hommes, et livra au bûcher treize Israélites ; en 1306, le 22 juillet, le lendemain du jour du jeûne d'Ab, tous les Juifs des États du roi furent arrêtés et emprisonnés, puis on les expulsa, sans leur laisser rien emporter que ce qu'ils avaient sur eux. Ils revinrent sous Louis X et sous Charles V, mais furent définitivement proscrits par Charles VI en 1394. Ils se réfugièrent pour la plupart dans le comtat Venaissin, dans le Piémont et en Allemagne. Entre temps, en 1349, Charles le Téméraire les avait bannis de la Franche-Comté, en confisquant leurs biens ; ceux qui avaient été soupçonnés de dissimuler ou de cacher leur argent avaient dû laisser en gage leurs titres de créances, leur bétail et leur linge.

Les Juifs d'Allemagne, j'entends les Juifs établis au delà du Rhin avant les persécutions dont je viens de parler, sont d'ailleurs d'origine française. Ils s'y sont répandus peu à peu, aux IXe et Xe siècles, grâce à la protection intelligente dont les couvraient les premiers Carlovingiens ; leurs plus anciennes communautés furent celles de Worms, de Mayence, de Magdebourg, de Ratisbonne, puis ils s'étendirent jusqu'en Bohême, en Moravie et en Pologne. Avec le mouvement de ferveur religieuse suscité par les croisades, la situation des israélites d'outre-Rhin devint lamentable : en mai 1096, la

ɪurbe fanatique, qui était pour ainsi dire l'avant-garde improvisée de l'armée sainte, vint ravager toute l'Allemagne, ɾ massacra, dit-on, plus de douze mille Juifs, pillant, volant, mendiant et baptisant tout sur son passage. L'archevêque de Cologne lui-même fut impuissant à protéger les Juifs de son diocèse. Cinquante ans plus tard, au début de la seconde croisade, le pape Eugène II dispensa les croisés de payer leurs dettes aux Juifs que l'on recommença à massacrer dans l'Allemagne méridionale, sur les prédications de moines fanatiques ; mais saint Bernard eut assez d'autorité pour mettre un terme à ces violences.

La tranquillité ne dura pas longtemps; les empereurs d'Allemagne, et à leur exemple les principicules de l'empire, imposèrent aux Juifs les taxes les plus odieuses, sous le double prétexte que les Juifs, à Jérusalem, s'étaient rendus aux Romains sans conditions, et qu'ils méconnaissaient la divinité du Christ. Le peuple alla plus loin et, persuadé que les Juifs étaient les alliés et les amis des Sarrasins, des Turcs, des Mongols, se rua sur eux en Alsace, en Franconie, le long du Rhin septentrional, à la fin du XIIIe siècle et au commencement du XIVe siècle. Beaucoup d'Israélites, voulant fuir la persécution, partirent pour la Palestine; ceux-là échappèrent aux épouvantables massacres de 1349. La peste noire qui ravagea l'Europe occidentale de 1348 à 1350 fut attribuée aux Juifs qui « empoisonnaient les puits et les fontaines ». A Strasbourg, à Mayence, à Spire, à Bâle, à Worms, à Francfort, à Cologne, à Bruxelles, etc., on brûla, on noya, on chassa les Juifs. Ceux qui survécurent, misérablement tolérés, furent soumis à des conditions humiliantes et peu à peu expulsés de tout le pays; au commencement du XVIe siècle, il n'en restait plus qu'à Worms, à 'rancfort et à Ratisbonne : la grande masse s'était réfugiée n Pologne et en Turquie où ils trouvaient asile et protection.

Déjà, les Juifs avaient été exilés de l'Angleterre et des pays qui en dépendaient, notamment de la Guyenne, par Édouard Ier, en 1290. Auparavant, on les avait arrêtés et pendus, on avait confisqué leurs biens; sous Jean-sans-Terre, on les avait individuellement dépouillés de leur fortune. Sous Richard Cœur de Lion, la troisième croisade s'ouvrit à Londres par une véritable guerre contre les Juifs, dont on incendia les maisons et les synagogues; à York, ils durent se réfugier dans la citadelle royale où ils soutinrent pendant six longs jours un siège en règle contre une populace acharnée; le septième jour, le 17 mars 1190, n'ayant plus de vivres, ils détruisirent leurs trésors, mirent le feu à la citadelle, et se tuèrent les uns les autres; les survivants, cinq cents environ se rendirent en acceptant le baptême, mais ils furent tous passés au fil de l'épée. L'origine des communautés israélites d'Angleterre remontait à Guillaume le Conquérant, à la suite duquel les Juifs avaient passé le détroit.

En Espagne, ils étaient établis depuis longtemps quand les Sarrasins envahirent la péninsule. Peut-on supposer qu'ils avaient suivi les Romains ou doit-on croire qu'ils remontent à l'arrivée des colonies carthaginoises? Ils ont longtemps prétendu être innocents de la mort de Jésus-Christ, puisque, disaient-ils, leurs ancêtres étaient déjà en Ibérie à l'époque de sa condamnation, et ils produisaient la copie d'une lettre, écrite alors par leurs chefs à Ponce Pilate, réprouvant en excellents termes le supplice du fils de Joseph. Ils descendaient en effet, affirmaient-ils, d'anciennes familles de la tribu de Juda qui, après la captivité de Babylone, préférèrent émigrer en Occident que revenir en Palestine. Quoi qu'il en soit, à l'époque de la domination gothique, les Juifs étaient, en Espagne, riches, influents et considérés; favorisés par les princes ariens, comme eux en butte à la haine des

oliques orthodoxes, ils furent au contraire peu à peu
uillés de leurs biens, de leurs privilèges, de leur liberté,
s la conversion de Récarède et même, en 694, ils furent
réduits en servage et forcés de livrer leurs enfants à de
tiques baptiseurs.
invasion musulmane vint leur apporter la tolérance et
rendit la prospérité. Les communautés de Cordoue, de
ına, de Grenade, devinrent bientôt célèbres par la science,
ichesses et l'habileté de leurs membres. Les rois chré-
s de Castille, d'Aragon, de Navarre, eux-mêmes, leur
oignaient une grande considération; et ce fut chez
que se réfugièrent les Juifs et les Chrétiens chassés de
dalousie, au XIIe siècle, par les fanatiques Almohades;
ette époque datent les communautés de Tolède, de Bar-
ne, de Gérone et de Tudela. En 1290, on comptait en
ille plus de huit cent mille Israélites, riches commerçants,
ecins habiles, astronomes hardis, patients traducteurs,
lligents diplomates; il y en eut qui devinrent les amis et
onseillers des rois. Mais ils prirent le parti de don Pedro
re Henri de Transtamare et le triomphe de ce dernier
ta leur puissance à son apogée (1369). L'intolérance
tienne se réveilla : incendies, pillages, massacres, bap-
es forcés, obligations humiliantes, rien n'y manqua.
eaucoup se firent chrétiens, du moins en apparence;
nus sous les appellations de néo-chrétiens ou *marranos*
l'araméen *mâran athâ* « le Seigneur est venu », employé
saint Paul (I Cor., XVI, 22), comme complément du mot
thème (à ceux qui attendent encore le Messie), ils n'ins-
rent jamais confiance et furent étroitement surveillés.
t contre eux que sévit particulièrement l'Inquisition;
gré la faveur dont jouissait Abravanel à la cour des rois
oliques, l'édit de Grenade (31 mars 1492) prononça l'ex-
ion définitive des Israélites. Trois cent mille durent ainsi

prendre le chemin de l'exil ; la plupart de ceux qui passèrent en Navarre, au Maroc, en Italie, périrent misérablement. La troupe la plus nombreuse (80 000) personnes environ gagna le Portugal où la persécution les suivit et d'où ils furent chassés par un édit du roi dom Manuel du 4 décembre 1496 ; ceux qui se convertirent, les *marranes*, ne tardèrent pas d'ailleurs à être à leur tour persécutés par l'Inquisition et, après la conquête du Portugal par Philippe II, ils durent s'échapper en France où, tolérés comme *Portugais néo-chrétiens*, ils durent pratiquer ostensiblement le christianisme, leurs rabbins étant métamorphosés en prêtres, sous les yeux implacables d'une populace sauvage [1], et dans les Pays-Bas, où ils trouvèrent pleine et entière liberté. La communauté d'Amsterdam devint bientôt comme le centre et le foyer du judaïsme dispersé.

C'est de la Hollande que revinrent en Angleterre, au XVIIe siècle, les pères des Israélites anglais contemporains. Ils revenaient en même temps peu à peu de la Pologne en Autriche et en Allemagne ; en France, ils obtinrent enfin le droit de pratiquer leur religion et de renoncer à l'hypocrisie du catholicisme. La Révolution fit tomber les dernières barrières qui les séparaient de leurs compatriotes et en fit des citoyens actifs, des électeurs admissibles à tous les emplois publics ; le décret du 28 janvier 1790, relatif aux Juifs portugais, espagnols et avignonnais seulement (rendu par 374 voix contre 224) fut complété par celui, plus général, du

1. Le 18 mars 1619, une Portugaise, c'est-à-dire une Juive, Catarina Fernandez, fut surprise par un prêtre comme elle crachait dans son mouchoir l'hostie qu'elle venait de recevoir, dans l'église de Saint-Jean-de-Luz. Elle fut arrêtée et enfermée dans la sacristie : l'officialité et le pouvoir civil furent saisis de l'affaire et commencèrent à l'instruire, mais une foule de marins et de femmes envahirent l'église, s'emparèrent de la prisonnière et la menèrent sur la place publique où ils la brûlèrent vive. Le lendemain, tous les Portugais furent expulsés de Saint-Jean-de-Luz où, depuis, il n'y a jamais plus eu de Juifs.

28 septembre 1791 : on sait la part prise par Grégoire à l'émancipation des Israélites. Ce n'est qu'après 1830 que le culte israélite eut sa part du budget; ce n'est qu'en 1846 que fut abolie la forme spéciale de serment *more judaïco* et que les Juifs purent jurer devant les tribunaux comme tous les autres citoyens français.

Cependant, le culte israélite ne fut pas toléré en Espagne avant la chute d'Isabelle II, en 1868. En Angleterre, il y a une trentaine d'années qu'ils ont pu forcer les portes du parlement : reconnus électeurs en 1832, éligibles aux municipalités en 1845, c'est en 1858 seulement qu'un des leurs, M. de Rothschild, fut admis comme représentant la Chambre des communes; en 1885, un autre Rothschild est entré à la Chambre des lords. Mais, dans l'Europe orientale, ils sont loin d'être aussi heureux; il suffit de rappeler les massacres, les pillages, les expulsions en masse qui ont eu lieu récemment en Russie, en Roumanie, en Hongrie, les procès comme celui de Tisza-Eszlar, le mouvement antisémite transrhénan. En Italie, ils ne sont libres que depuis l'unité, car auparavant on connaît les scandaleuses affaires Mortara et Cohen ; nous y reviendrons.

On évalue aujourd'hui à près de six millions et demi le nombre des Juifs répandus sur toute la surface du globe; il y en a cinq millions et demi environ en Europe dont un peu moins de deux millions et demi en Autriche et en Allemagne. En France, on en compte de soixante-trois à soixante-cinq mille : 40000 à Paris (12000 en 1842, 3000 en 1806, 500 en 1789), 3500 à Bordeaux, 2500 à Bayonne et Toulouse, etc.

Le culte israélite en France est administré par un consistoire central siégeant à Paris et par douze consistoires territoriaux, à la tête de chacun desquels est un grand rabbin. Au point de vue de la forme du culte, les Israélites français suivent deux rites différents, le rite allemand et le rite portugais.

Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, la
religieuse juive, qui n'est peut-être point tout à fait u
aujourd'hui, a nécessairement beaucoup varié avec l
avec les milieux, avec les conditions diverses où se tr
les enfants d'Israël.

Isrâêl « le combattant de Dieu » est le nom gé
d'une vieille tribu sémitique de l'Asie antérieure.
que la race sémitique, qui parlait des idiomes d'un
linguistique toute spéciale, occupait jadis toute l'A
dentale depuis la Mésopotamie jusqu'au Bosphore, d
Caucase jusqu'au golfe Persique. Son centre d'origin
avoir été l'Arabie septentrionale, d'où elle s'élo
deux rameaux principaux vers le Nord et le Sud. Les
du Sud sont les ancêtres des Arabes modernes, des
rites, des Éthiopiens; ceux du Nord sont devenus les
niens, les Assyriens, les Hébreux, etc. Le groupe
trional succéda vraisemblablement dans la Babylon
populations de langues agglutinantes qu'on désigne
noms d'*Accadiens* ou de *Sumériens*. Ces peuples, qui
écrire, avaient sans doute une mythologie dont les A
ont dû hériter, en partie du moins; on suppose q
d'eux que viennent le caractère sacré attribué au

religions de l'Asie antérieure, concordent avec les découvertes que la science moderne a pu faire en déchiffrant les inscriptions cunéiformes et avec les résultats de l'étude comparative des religions sémitiques.

La cosmogonie est, par exemple, au fond la même partout. Elle repose sur la conception d'un double principe, mâle et femelle, dont l'union a produit l'univers matériel : la mer et l'abîme ont engendré le chaos — *mummu* — d'où se sont séparés la force et l'éclat, le ciel et la terre ; d'autres fois, les créateurs sont le souffle et le chaos par l'intermédiaire du désir, l'éther et l'air, le temps et la nuée. De là est venue l'idée du dieu androgyne, des divinités accouplées, du dieu mâle toujours accompagné de son parèdre femelle[1]. Il y avait, paraît-il, en Assyrie, douze grands dieux, ayant chacun une faculté spéciale, et chacun prince d'une ville particulière : *Anu*, roi des esprits, sans doute l'*Anos* de Damascius et l'*Oannes* de Bérose, dieu de la ville d'Erech (et sa déesse *Anatu*) ; *Bel* (et *Belit*), le créateur ; *Hea*, le vengeur ; *Sin*, le grand, dieu d'Ur ; *Merodakh*, le juste, dieu de Babylone ; *Vul*, le fort, chef de l'air, dieu de Muru ; *Ninip*, le guerrier ; *Ichtar*, etc. ; parmi les autres dieux, on peut citer *Sakkat*, *Tammûz* (accadien *Dumzi*), etc. Ces dieux ont engendré des enfants : le fils d'*Anu* est *Bil-kan*, le dieu du feu ; la fille d'*Ichtar* est *Astarté*, la Vénus sémitique. Au-dessous sont les dieux inférieurs : *Igege*, les anges du ciel ; *Annunaki*, les anges de la terre, au milieu desquels gravitent une multitude innombrable de génies ou d'esprits.

Les douze grands dieux, par leurs attributs, leurs fonctions ou leur étymologie, se classent en *un* dieu suprême : *El* (accadien *Ilu*) ou *Assur* ; *trois* dieux cosmiques : *Anu*,

1. Dans le *Pœnulus* de Plaute (acte V, sc. I), le Carthaginois Hannon invoque, dans sa langue, « les dieux et les déesses » de son pays : *alônim v-alônûth*.

Dans les écritures les plus anciennes, l'idée de la d
exprimée par une étoile à huit rayons, et ce ca
la signification de « ciel »; répété trois fois,
indique l'ensemble du système stellaire. L'origin
de la religion assyrienne est donc très probable.

On a trouvé, dans les nombreux documents en c
cunéiformes, malheureusement incomplets, qui s
jusqu'à nous, des fragments plus ou moins considé
longues épopées mythologiques qui jettent un jour
sur les origines religieuses de l'Asie occidentale
apprenons la création de l'homme à l'état d'in
sa tentation par le serpent *Tiamat*, dragon de la
chute des *Adamu* « hommes noirs » opposés à la
Sarku « hommes clairs »; la guerre entre les di
sept mauvais esprits (léopard, dragon, esprit de
instrument de massacre, etc.), peut-être pour la p
de « l'arbre sacré »; la victoire de Bel ou Merod
dragon; le péché du dieu Zu dérobant les insig
souveraineté à son père Elu endormi, prototype
gende de Cham (Khâm) et Noé (Nôha); la corru
hommes et la construction d'une tour gigantesqu
lone, cause de la colère des dieux, tour dont les ét

expliqué que par le sage Heabani, sur l'invitation du dieu Chamas, malgré l'opposition de ses frères Samhat et Harimtu. Vainqueur du tyran Humbala, après un pénible voyage à travers une vaste forêt, pleine de bêtes féroces, Izdubar devient roi. Ichtar, fille du dieu Hea et de la déesse Anatu, veuve de Dumuzi (Tammuz), s'éprend d'amour pour Izdubar, mais il repousse ses avances ; elle vient se plaindre à ses parents qui la consolent et lui donnent, pour l'aider à triompher, le taureau divin ; celui-ci, ayant succombé dans la lutte contre l'inflexible sage, Ichtar va chercher des secours en enfer. Izdubar a un nouveau songe qui l'oblige à se mettre en route avec Heabani ; on nous raconte leurs souffrances dans une immense forêt où Heabani trouve la mort ; en proie à la douleur, Izdubar erre à la recherche du sage Hasisadra qui devra lui expliquer les mystères du passé et qui lui raconte le grand déluge. Chamas avait prévenu Hasisadra (le Xisuthrus de Bérose) que la terre devait être prochainement détruite par les eaux ; il lui avait prescrit de faire construire un immense vaisseau, d'y mettre ses richesses, d'y faire monter les membres de sa famille, et d'y enfermer un certain nombre d'animaux. Adra-hasis ou Hasis-adra s'y réfugia lui-même. Un déluge épouvantable commence et dure sept jours entiers. Le septième jour après la fin du déluge, une fenêtre est ouverte et une colombe est lâchée, mais elle ne trouve pas où poser le pied et revient vite. Une hirondelle, lancée ensuite, n'est pas plus heureuse. Mais un corbeau, envoyé en troisième lieu, ne revient plus. Les habitants de l'*arche* l'ouvrent alors, envoient les animaux aux quatre vents, sortent et dressent un autel où est offert un sacrifice pour prévenir le renouvellement du déluge.

Ces croyances et ces légendes ont été emportées par les tribus diverses qui, partant de la Babylonie et s'éloignant

vers le Nord-Ouest, ont successivement peuplé la Syrie, la Palestine, l'Asie Mineure : Cananéens, Moabites, Édomites, Israélites, Araméens, etc. *Térakhite*, comme ceux qui l'avaient précédé, c'est-à-dire issu de la famille ou de la race de Térakh, Abrâhâm, père des Israélites, était originaire d'Ur-kasdîm, ville située sur la rive droite de l'Euphrate, au sud de Babylone, à l'endroit où se voient les ruines d'un village appelé Mugheir, en Babylonie; il monta vers Arphakchad (Arrhapachitis) dans le pays actuel des Kourdes et redescendit de là dans la vallée du Jourdain. Partout il trouva des immigrants, venus comme lui de l'Ouest, avec leurs dieux, leurs fétiches et leurs légendes : Melchissedec (*Malkîtsédéq*), par exemple, à Châlêm, était *kohên*, c'est-à-dire prêtre, d'Êl-Eliôn « le dieu Très-Haut » qui semble avoir été aussi à ce moment le dieu suprême des Hébreux. Les descendants d'Abrâhâm allèrent en Égypte, dans la terre de Mitsraîm; lorsqu'ils en eurent été chassés, leur dieu principal était *Iahvêh* ou, si l'on préfère la forme épellative, *Jéhovah*. Parallèlement à Iahvêh, les autres tribus avaient chacune leur grand dieu : les Moabites adoraient *Kemôch;* les Ammonites, *Môlokh, Molékh* ou *Milkôm;* les Philistins, *Dâgôn* (dieu moitié homme et moitié poisson)[1], etc.

C'étaient des dieux jaloux, sombres et terribles, exigeant

1. Ces mots dérivent respectivement : *Kamôch* ou *Kemôch*, de la racine *Kâmach* « brûler, rougir »; *Môlokh* ou *Môlekh* et *Milkôm* de la racine *Mélakh* « régner »; *Dâgôn*, de *Dagan* « blé » (suivant Chavée, ç'aurait été anciennement un dieu agricole, le dieu des laboureurs, le protecteur des céréales) ou de *Dâgâh* « poisson » suivant d'autres. De même *Ba'al* vient du verbe *Bâ'al* « dominer, commander » et veut dire « maître, seigneur »; on le trouve au pluriel (*Ba'alim* « les dieux ») employé comme synonyme d'*Élohim*.

On sait que les Moabites occupaient la région au sud-est de la mer Morte; que les Édomites étaient du même côté, plus au sud; que les Amalécites à l'ouest, et les Madianites à l'est, se partageaient la péninsule qui est au fond de la mer Rouge; que les Ammonites vivaient au nord des Moabites; et que les Philistins dominaient, à l'ouest, le long de la côte méditerranéenne.

ices humains, satisfaits seulement par le sang et la
es victimes : qu'on se rappelle les massacres reli-
la Bible (et entre autres l'épouvantable meurtre
ır Samuel), les offrandes d'Abel et de Caïn (propre-
él et Qaïn), la mort abominable de la fille de Jephté,
· que courut Isaac (Itsehâq), quand un bélier fut
sa place, comme la biche qui prit la place d'Iphi-
'on songe ensuite aux fêtes cruelles en l'honneur
h à Carthage. C'est le feu qui joue le principal rôle
cérémonies; Iahvêh apparaît toujours aux Hébreux
ımme, soit qu'il consume les victimes qu'on lui offre,
veuille seulement manifester sa présence. Manassé
ınc pas si coupable de faire passer ses fils par le feu
xxi, 6; Chroniques II, xxxiii, 6). L'idée de la divi-
portait toujours une idée de terreur, témoin la
sentence : « La crainte de Iahvêh est le commen-
e la sagesse » (Psaume cxi, verset 10).
rinités, dont nous venons de parler, étaient d'ail-
tes, à l'origine du moins, doubles, c'est-à-dire mâle
e, personnifiant d'une part le soleil, le ciel, la lune,
.es et de l'autre la terre féconde. Chez les Sémites
a divinité femelle, symbole de la puissance végéta-
tale, était adorée sous les arbres, dans les bois
étaient à Babylone *Bilit* (femme de Bel; cf. *Ba'alâth*,
e Ba'al); en Assyrie, *Mylitta* ou plus exactement
« la génératrice » appelée aussi *Zirpanit* « la pro-
les germes »; à Carthage, *Tanit;* à Tyr, *Astarté;* à
chez les Philistins, *Derkéto;* chez les Arabes, *Allât*,
t, femelle de *Êl* ou *Ilu*[1]. Ce dernier dieu, *Èl*, d'où

te (liv. I, chap. cxxxi) dit que Vénus est adorée par les Perses
ı de *Mitra*, par les Assyriens sous celui de *Mylitta* et par les
ı celui d'*Alitta;* il ajoute (III, chap. viii) que les Arabes adorent
s le nom d'*Orotal* et Uranie sous celui d'*Alilat*.

vient *élôh* « dieu secondaire? », avait son nom accompagné souvent d'épithètes telles que *chaddaï* « tout-puissant », *qadôch* « saint, sacré », *éliôn* « supérieur », etc.; on a vu dans ces appellatifs des noms d'anciennes divinités locales analogues à celles qui servent encore à désigner certains mois du calendrier judaïque, *Adar*, *Tammûz*, etc. Les autres dieux portaient de pareils surnoms : Ba'al par exemple était appelé à Hébron *Ba'al tsebûb* « dominateur des insectes », d'où est venu le nom Beelzébub, Belzébuth donné au diable; il y avait de même le Ba'al de Pe'or ou Pegor, d'où on a tiré Belphégor; le Ba'al Berîth, adoré à Chekhém par les Hébreux après la mort de Gédéon, etc.

Les compagnons et les premiers descendants d'Abrâhâm étaient certainement polythéistes et fétichistes. Il est souvent question dans la Bible du dieu de telle ou telle personne, de telle ou telle ville; lorsqu'un traité ou un contrat est conclu, chacun invoque sa propre divinité. Quant aux fétiches, on se rappelle les *Terâphîm* de Lâbân que lui vole sa fille Rachel (Râkhêl) et sur lesquels elle s'assied si irrévérencieusement; on se rappelle également les dieux (*élôhîm*) et les pendants d'oreilles que Jacob enterre sous un arbre près de Sichem (Chekhém). Si l'on songe en outre au veau ou plutôt au taureau d'or fabriqué par Aharôn avec les boucles d'oreilles des femmes et des enfants et au taureau au front cornu, au taureau de fer, sous la forme duquel on représentait Moloch ou Melkart en Phénicie; si l'on se souvient des veaux d'or que Jéroboam fit élever à Dân et Bèthêl en disant que c'étaient là les dieux qui avaient conduit ses sujets hors d'Égypte (I Rois, XII, 18-19); si l'on pense au serpent d'airain que *Môchéh* ou Moïse opposait aux serpents du désert; si l'on remarque que les *kerubîm* (chérubins!), gardiens du paradis, étaient des monstres en forme de taureaux (sphinx ou griffons) ailés à tête humaine dont le prototype est con-

servé sur les monuments de la Babylonie; si l'on n'oublie pas que le Dâgôn des Philistins avait la forme d'un poisson; si l'on se rappelle enfin que la Bible a souvent le pluriel *élôhim* « les dieux » dans des passages où l'on a plus tard traduit « dieu » sans prendre la peine de toujours faire les corrections grammaticales nécessaires[1]; on ne peut guère douter du polythéisme naturaliste des Hébreux. Du temps du roi Josias, les Juifs adoraient encore Ba'al, le soleil, la lune et toute la milice céleste (II Rois, XXIII, 5-11). Avant de mourir, Josué leur avait donné le choix entre Iahvêh, les dieux des Amorrhéens, et les dieux qu'avaient adorés leurs pères en Mésopotamie et en Égypte. Le polythéisme apparaît dans les plus anciens textes où se retrouvent les impressions de la terreur religieuse qu'inspiraient les souffles et les bruits de la nature, les rêves et les songes d'une imagination surexcitée, les visions d'anges anthropomorphes, les apparitions d'échelles lumineuses allant du ciel à la terre, les voix retentissant dans les solitudes, etc.

Je viens de faire allusion à des remaniements qu'aurait subi la Bible. On sait en effet que ce recueil est très composite et qu'il a mis longtemps à se faire. Ce n'est guère que fort peu d'années avant l'ère chrétienne qu'il a atteint sa forme actuelle; il avait fallu dix siècles pour la lui donner. La Bible comprend cinq parties distinctes : historique, législative, prophétique, lyrique et spéculative ou sapientiale. La partie historique se divise en deux, la première qui date d'environ 500 ans avant Jésus-Christ va de la Genèse à la fin des rois; la seconde (Chroniques, Esdras, Néhémie) date de 330 environ. Elle comprenait *onze* rouleaux manuscrits qui

1. Cf. par exemple *Genèse*, XX, 13 et XXXV, 7, où le sujet *élôhim* est accompagné de verbes au pluriel : « les dieux me firent errer », « les dieux lui apparurent ». Dans ces deux passages, la version samaritaine a le singulier.

formaient deux groupes, le Pentateuque d'abord, puis les autres livres. On y trouve des traces évidentes de compilation; les critiques ont depuis longtemps signalé le dualisme de la Genèse par exemple qui est formé de deux récits entremêlés : le premier *élohiste*, plus original, plus ancien, plus poétique; le second *jéhoviste*, plus court et plus sec (dans certains textes « dieu » est toujours *élohîm;* dans d'autres, il est toujours *jéhovah*, c'est-à-dire *iahvêh*). D'ailleurs, d'anciens livres, aujourd'hui disparus, et remontant probablement au xe siècle, à une époque où la légende mosaïque était à peine ébauchée, sont cités dans les Nombres (xxi, 14), dans Josué (x, 13) et dans Samuel (II, i, 18) : le *Çèphèr Milhamôth Iahvêh* « livre des guerres de Jéhovah » et le *Çêphèr hayyâchâr* « le livre du juste ». Des morceaux, certainement étrangers et souvent fort anciens, apparaissent comme manifestement intercalés, par exemple dans la Genèse, le chant de Lamekh (iv, 23-24), l'ivresse de Noé (ix, 20 et suiv.), l'aventure de Sara avec Abîmelekh (xx, 2 et suiv.) qui fait double emploi avec l'erreur de Pharaon (xii, 11 et suiv.), le roman de Joseph (xxxvii et suiv.)[1], etc. L'un des documents originaux les plus anciens ainsi conservés est peut-être le chant de Déborah (*Juges*, v, 2-31).

D'ailleurs, même à l'époque où Iahvêh était le grand Dieu, le Dieu suprême, on ne négligeait pas les autres : Salomon avait fait place dans son fameux temple (Cf. I Rois, xi, 4-7) à Kamôch, dieu des Moabites; à 'Achtôrèth, déesse de Sidon; à Melkar, Milcom ou Molec, dieu des Ammonites, le terrible minotaure phénicien qui exigeait le sacrifice des premiers-

1. L'histoire de Joseph se retrouve dans le Qorân (sura xii) avec d'intéressantes variantes. Ainsi l'innocence du jeune Hébreu et la culpabilité de l'épouse de son maître sont immédiatement reconnues; et si Joseph est mis en prison, c'est qu'il le demanda lui-même pour se soustraire aux entreprises amoureuses de toutes les femmes du pays.

nés, fils ou filles, de race royale. Nul n'ignore la concurrence souvent heureuse faite à Iahvêh sur son propre terrain, par Ba'al : il suffit d'ouvrir au hasard les livres des *Rois* et les *Chroniques*. On sait aussi combien Achéra, 'Achtôrêth ou Astarté, l'épouse d'Ichtar, avait de dévots en Israël. Les colombes et les tourterelles que les jeunes mères apportaient au Temple étaient autant de restes du culte d'Achéra, dont le « pieu » se dressait à Jérusalem dans la propre demeure de Iahvêh : ces symboles d'amour rendaient hommage à la déesse de la nature féconde. Les marchands, établis aux abords et dans les pas perdus du Temple, que Jésus-Christ chassa si sévèrement, vendaient précisément ces gracieux animaux aux pèlerins; ils leur vendaient aussi sans doute, comme à Lourdes, à la Salette, à Montmartre, des médailles, des bijoux sacrés, des amulettes au milieu desquelles devaient se glisser parfois les figures d'Achéra. D'un culte analogue à celui de Molokh venait l'usage de « présenter » le nouveau-né dans le parvis sacré. Abraham, Jephté, et d'autres sacrifièrent ou voulurent sacrifier leurs enfants à Iahvêh, comme Mécha roi de Moab sacrifia son fils à Kamoch (II Rois, III, 27) ; la circoncision, qui paraît d'origine égyptienne, n'est-elle pas un reste de ces anciennes coutumes? Tout premier-né appartenait à Iahvêh (*Nombres*, III, 13 et ailleurs).

Si la déesse était adorée surtout dans les bois, le dieu l'était sur les montagnes; leurs cultes étaient presque toujours associés et l'on voyait sur les hauts lieux, *bâmôth*, le pieu d'Achéra à côté de la stèle de Ba'al. Ba'al était probablement un dieu solaire, prince de la fécondation et de la végétation ; il se dédoubla ou plutôt se transforma : ce ne fut plus qu'un dieu aimable et jeune, adoré par le peuple sous le surnom d'Adonis (*adôn*, *adônâï* « le seigneur »), mais qui représentait le babylonien *Tammûz* où l'on voit une ancienne

divinité accadienne (*dum* fils, *zî* vie, « le dieu de la vie » : Adonis meurt à l'automne et renaît au printemps). Le peuple célébrait en son honneur deux grandes fêtes, à l'automne, au mois de *Tammûz*, et au printemps, pendant le mois de *Iyâr*; c'étaient des fêtes funèbres, avec des lamentations, des processions symboliques où étaient figurés la douleur de Ba'alâth, et la mort de son époux tombé sous la dent d'un ours ou la défense d'un sanglier; le septième jour, on se réjouissait bruyamment de la résurrection du dieu. Pendant ces fêtes, les femmes devaient sacrifier leur chevelure ou se prostituer tout un jour aux étrangers: le prix de la prostitution était offert à Ba'alâth.

On sait d'ailleurs quel rôle important jouaient, dans les religions sémitiques, la prostitution; il y avait des prostitués, *qédéchîm*, et des prostituées, *qédéchôth*; ces deux formes du même mot ont le sens propre de « saints, voués, consacrés » et sont apparentés à *Qadôch* « saint, sacré » un des surnoms d'Iahvèh. Ils avaient leurs tentes même à Jérusalem, jusque dans le Temple. Manassé et d'autres firent établir ces « maisons » et ces « bocages » dans l'enceinte sacrée; Josias fit démolir ces lieux de débauche (II Rois, XXIII, 7). Ils parcouraient le pays, avec une escorte de musiciens, attiraient autour d'eux la foule, s'excitaient par des chants et de cris, se blessaient au bras dans leur ivresse sacrée, et, dégouttants de sang, prophétisaient des merveilles et des horreurs.

Il n'y avait pas que les prostitués ou les eunuques qui prophétisaient; la Bible est pleine des prédictions, des harangues, des lamentations des Prophètes, des *Voyants*, des *Nebiyîm* de Iahvèh; ils gourmandaient les rois, prêchaient le peuple, insultaient leurs rivaux et passaient inébranlables à travers les lois, les superstitions et les usages, depuis Balaam (*Bilé'âm*), l'homme à l'ânesse, qui bénit Israël au nom de Iahvèh sur les hauts lieux de Ba'al; depuis Élie (*'Éliyah*

fit mettre à mort quatre cent cinquante prophètes de
l; depuis Isaïe (*Icha'yâh*) qui détaille avec une exactitude
ronde les turpitudes d'Israël; jusqu'à Jérémie (*Irémiâh*)
léplore l'impiété de ses contemporains; tous se signalent
leur haine contre les dieux rivaux des leurs. Dans ces
nts, dans ces prophètes, dans ces prédicateurs inspirés,
it voir sans doute, à l'origine, les sorciers et les guéris-
s des tribus sauvages de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amé-
e contemporaines. On retrouve de même chez les Sémites
eur des esprits malfaisants du jour, des spectres re-
ables de la nuit, des revenants, comme le grand-prêtre
uel que la magicienne de Hendor fit voir à Saül. Le natu-
me primitif se révèle aussi chez eux par leur vénération
les eaux, pour le Jourdain par exemple, où la lèpre pou-
être guérie par une septuple immersion; par leur res-
pour les forêts; par leur culte pour les rochers et les
tagnes : c'est sur les montagnes que l'on se rend en
de pompe pour adorer les dieux; c'est sur les hauts lieux,
ôth, qu'est la demeure de Ba'al ou de Iahvêh (*bêth-êl* « la
on d'Êl »); c'est là qu'on sacrifie devant des blocs de
re où réside la puissance divine et qu'on a consacrés par
ibations d'huile, de vin, ou de sang.

ais on en arriva certainement — les gens lettrés, les
mes des hautes classes du moins — au monothéisme pur;
ahvêh finit par devenir le seul dieu officiel, le maître
ntesté. Aussi avait-il à son service un personnel très
ent et très nombreux : une armée de servants ou es-
s, *nethînîm*; les aides (chantres, joueurs de flûte, cou-
s de bois, porteurs d'eau); les prêtres inférieurs, etc.,
u sommet de la hiérarchie, le grand-prêtre héréditaire,
able monarque irresponsable et tout-puissant.

autre part, à côté et sous le couvert de l'orthodoxie reli-
se, il se forma des sectes philosophiques analogues à

celles de la Grèce et de l'Inde. Il convient de dire ici quelques mots de trois d'entre elles : les *esséniens*, les *saducéens* et les *pharisiens*.

Les *esséniens*, dont le nom n'a pu être encore clairement expliqué, remontent environ au IIe siècle avant notre ère. On était admis parmi eux, après une année d'instruction et deux années d'épreuves, par une cérémonie spéciale d'initiation. Les initiés prêtaient un serment solennel de piété, de justice, d'obéissance, d'honnêteté, et juraient de garder le secret sur le livre de la secte et sur « les noms des anges ». On distinguait deux sortes d'esséniens : les *contemplatifs* ou *théoriciens* et les *pratiques*. Ils étaient fatalistes et admettaient la prédestination absolue ; ils croyaient à l'immortalité de l'âme, à une autre vie où les actions de la vie terrestre étaient punies ou récompensées. Ils portaient un costume spécial et vivaient en communautés ; ils n'admettaient pas la propriété individuelle. Ils étaient généralement agriculteurs ou médecins ; leurs chefs élus procédaient au partage des produits de leur industrie.

Les hommes qui entraient dans leurs rangs sans être mariés restaient pour la plupart célibataires. Ils considéraient la femme comme un être impur et n'en toléraient quelques-unes parmi eux qu'après un stage prolongé ; ils adoptaient volontiers de jeunes enfants, qu'ils élevaient dans leurs idées. Les *esséniens* étaient célèbres par leur austérité et leurs scrupules ; ils avaient la réputation de pousser à l'extrême le sentiment de la justice ; ils avaient en horreur la guerre et l'esclavage. Ils vivaient d'ailleurs à la façon des Juifs ordinaires et observaient très rigoureusement le sabbat ; le Temple ne leur paraissait pas toutefois un endroit asssez pur pour qu'ils y fissent leurs prières. La propreté corporelle était chez eux d'observance religieuse : ils faisaient de grandes ablutions d'eau froide ; entre autres singularités,

; détournaient à gauche pour cracher et s'abstenaient
tisfaire leurs besoins naturels pendant le jour pour ne
ffenser le soleil. A l'époque de Jésus-Christ on en comp-
environ quatre mille établis au nord-ouest de la mer
; ou dispersés dans les villages qui entouraient Jérusa-
Il y a, dans leurs doctrines, des traces évidentes d'in-
ces mazdéennes.

s *saducéens*, disciples, dit-on, d'un nommé Sadoc, ou
t leur nom du mot sémitique *tsedek* « justice », sont
rieurs aux esséniens. Ils formaient le parti dominant à
ialem, sous le gouvernement des Grecs et des Romains
ils se montraient chauds partisans. Au point de vue
ieux, ils se posaient en réformateurs, en *protestants*, et
ussaient tout ce qui leur paraissait des innovations. Ils
oyaient ni à l'immortalité de l'âme, ni à la résurrection,
r conséquent aux peines ou aux châtiments d'une autre
ii à la prédestination ; ils affirmaient le libre arbitre de
ıme et prétendaient s'en tenir au seul texte de la loi.

s *saducéens* avaient pour adversaires principaux les
isiens qui se proclamaient au contraire « traditionna-
; » et dont le nom (araméen *perîchîn*, hébreu *perû-*
), signifierait « les séparés, les distingués ». Ils sont
us par le rigorisme de leurs pratiques extérieures et
leur foi aux traditions transmises verbalement depuis
e; on les identifie aux *khasîdîm* « fervents » du temps
Macchabées. Ce sont ces traditions qui ont servi plus
de base à la *Michnâh*. Ils croyaient au destin, aux
immortelles, aux esprits. Ils disaient que la Providence
e a établi à jamais l'ordre des choses visibles et invi-
ı, mais ils admettaient que l'homme est néanmoins
, qu'il peut choisir entre le bien et le mal, et qu'il est
nsable de ses actes. Ils affirmaient que les âmes immor-
des bons étaient après la mort récompensées au ciel,

dans l'*Eden*, et qu'elles devront revenir un jour sur la terre animer de nouveaux corps; quant à celles des méchants, elles seront éternellement punies, sur la terre, dans la *Géhenne* (*Gê-hinnôm*, vallée près de Jérusalem où, au moins au temps du roi Achaz, les Juifs brûlaient leurs enfants en l'honneur de Molokh). Il y a deux sortes d'esprits, êtres d'une nature intermédiaire entre celle de dieu et celle des hommes, les bons commandés par sept archanges et les mauvais dont Satan est le chef unique.

Il y avait, en outre, la grande et vieille hérésie des *Samaritains* qui habitaient le pays au nord de la Judée; c'étaient les descendants, plus ou moins croisés avec les Juifs, des étrangers idolâtres introduits dans le pays, à la place des Hébreux, par les rois d'Assyrie (Rois, II, XVII, 24). Ils avaient adopté la religion israélite; mais les orthodoxes de Jérusalem les accusaient d'avoir mêlé au culte de Dieu mille superstitions païennes, d'avoir pactisé avec l'impiété et d'avoir des mœurs impures; le mot *samaritain* était une injure à Jérusalem, comme on peut s'en rendre compte dans plusieurs passages des évangiles, où l'exemple du bon Samaritain (Jean, x, 30-35) est présenté comme d'autant plus louable qu'il s'agit d'un hétérodoxe. En fait, les Samaritains n'admettaient comme livre sacré que le Pentateuque; ils s'en tenaient à la lettre de la loi et repoussaient les traditions interprétatives; et ils avaient élevé à Garizim, près de Samarie, un temple qui faisait à celui de Jérusalem une concurrence redoutable. Ils paraissaient avoir développé toute une théorie de manifestations, émanations ou vertus divines, avec une longue hiérarchie de personnalités mystiques et un Grand Ange au sommet.

Les Juifs n'étaient déjà plus isolés dans le monde; leurs relations avec les Occidentaux leur avaient fait connaître de nouvelles doctrines; beaucoup de leurs colonies, établies

divers pays, surtout depuis Alexandre, avaient pu déve-
r des idées particulières. La communauté extérieure la
importante fut celle d'Alexandrie. Protégée par les
mées, elle arriva au pouvoir et opprima le peuple, qui
rasé d'impôts. Plus tard, ils prirent le parti de César
e Cléopâtre. Au temps d'Auguste, ils étaient l'objet de
probation générale en Égypte. Il y eut, en l'an 38 de
ère, un soulèvement populaire contre eux à Alexan-
beaucoup d'entre eux y perdirent la fortune et la vie.
ıur reprochait d'avoir, par dérision, couronné roi un
Furieuse, la populace envahit leurs quartiers et les
ıssa vers la mer, les écrasa dans les cimetières et dans
ısses à fumier. On pilla leurs maisons et leurs bou-
s. On en massacra, on en brûla, on en crucifia un grand
ıre. On épargna seulement les femmes qui consen-
t à manger de la viande de porc. Une députation fut
ıée à Rome par leur *Sénat*. Caligula reçut la députation
ant qu'il visitait une de ses villas en construction à
ıoles. Il s'amusa d'eux, les raillant, leur demanda pour-
ils ne mangeaient pas de viande de porc, et finit par les
édier sans leur donner tort ni raison. C'est Claude qui
rendit justice.

Alexandrie, en effet, ils étaient gouvernés par un Sénat
ıarante membres et par un magistrat spécial qui por-
le titre d'*alabarque* et qui était élu parmi les membres
ı « famille » aristocratique et sacerdotale (la tribu de
). Le chef de leurs ambassadeurs de l'an 38 paraît avoir
ı frère de l'alabarque qui était alors Alexandre Lysi-
ıe. Il s'appelait Philon et pouvait avoir une soixantaine
ıées. Sa doctrine philosophique est célèbre et nous ne
ons nous dispenser de la résumer ici.

caractère général du judaïsme alexandrin paraît avoir
ette tendance à l'ascétisme qu'ont exagérée plus tard

Jamblique et Plotin. Mais, dans le grand mouvement scientifique de la capitale des Ptolémées, dans le contact incessant des sages qui y accouraient de toutes parts, un éclectisme général planait sur toutes les théõries.

Philon se rattache incontestablement au pharisianisme; pour lui, tout vient de Dieu, tout retourne à Dieu; et la base de ses croyances est le dualisme : Dieu et l'univers qu'il a créé; mais entre Dieu et l'univers, Philon suppose un être intellectuel, le *Logos* « Verbe, raison, intelligence », la plus universelle des idées, l'archétype primordial, l'ange par excellence, l'archange proprement dit. Dieu se livre au repos absolu dans l'Infini; le Logos est son énergie (les Indiens diraient sa *çakti*); le Logos est omniscient, parfait, tout-puissant; c'est le Médiateur, c'est lui qui a apparu à Moïse, qui apparaît aux saints et aux hommes pieux. Les Chrétiens l'assimileront plus tard à Jésus-Christ.

Pour Philon, Dieu est un et tout, *εἷς καὶ τὸ πᾶν*; c'est l'être immortel et absolu entouré de puissances ou d'émanations qui pénètrent l'univers tout entier et en dirigent les diverses parties. La première puissance est le *Logos*, émanation primordiale, qui crée le Logos extérieur ou Verbe prononcé, raison active et énergie efficace; le Logos extérieur produit l'univers, qui produit à son tour la puissance directrice, et ses aides les puissances rémunératrice et vengeresse qui forment avec elle la Providence. Les puissances procèdent de Dieu par un obscurcissement graduel de sa lumière pour être la vie et la lumière de l'Univers. Il y a des verbes inférieurs ou anges, êtres qui président aux diverses parties de la nature, âmes nageant dans l'éther et venant quelquefois se réunir aux âmes des hommes.

L'homme est libre mais il reçoit la grâce nécessaire pour féconder le germe du bien inhérent à son existence; la grâce agit par réversibilité : elle est personnifiée en un homme

qui devient la victime expiatoire des méchants. Dieu est la source du bien dont il a déposé les germes dans les âmes; le mal a été produit par la coopération des puissances inférieures dans l'œuvre créatrice.

Lorsque Philon et ses compagnons de voyage arrivèrent à Rome, ils y trouvèrent une colonie juive nombreuse, mais ceux qui la composaient étaient pour la plupart pauvres et mal vus. Le bas peuple leur faisait mille vexations; les gens des classes supérieures les méprisaient à cause du mystère dont ils entouraient leurs pratiques religieuses, à cause de leur exclusivisme matrimonial (ils ne se mariaient qu'entre eux), à cause de leur alimentation étrange et si en dehors des habitudes occidentales, et parce qu'ils ne mangeaient qu'avec leurs coreligionnaires. On leur reprochait de plus une insatiable « soif du lucre », on les accusait d'être « taquins, grognons, plaignards, sales, d'avoir les yeux toujours malades, de sentir mauvais ». Ils exerçaient toutes sortes de métiers inférieurs (chiffonniers, brocanteurs), et se livraient à la mendicité la plus éhontée.

Ils étaient venus à Rome, disaient-ils, depuis que les Macchabées y avaient envoyé une ambassade; l'opinion commune est qu'ils s'y établirent seulement après l'occupation de Jérusalem par Pompée (63 av. J.-C.). Quoi qu'il en soit, ils étaient déjà bien connus dans la République du temps de Cicéron : on sait par quel calembour il fait allusion aux rapports avec les Juifs dont on accusait l'infidèle proconsul de Sicile. Dans son discours pour Flaccus, le grand orateur affirme déjà la rapacité des Juifs, leurs habitudes de faire affluer tout l'or monnayé de l'Occident à Jérusalem, et leur turbulence à Rome même (§ 28). Tacite en a parlé fort longuement, au début du cinquième livre de ses *Histoires :* il les suppose originaires de l'Égypte d'où le roi Bocchoris les aurait chassés parce qu'ils auraient été infectés de lèpre.

Fugitifs au hasard, sous la conduite d'un garçon hardi, nommé Moïse, ils auraient été sauvés de la mort par un troupeau d'ânes[1] qui les conduisit à une source forestière, et après six jours de marche pénible, presque à jeun, ils auraient découvert le pays auquel ils ont laissé leur nom. Tacite donne sur leurs observances des détails précis, auxquels on trouve d'autres allusions dans Pline (*Hist. nat.*, XXXI, 44), dans Juvénal, et ailleurs. Il parle de leur abstention de la viande de porc (à cause de la lèpre que cet animal leur avait donnée en Égypte), de leur sabbat, de leurs longs jeûnes, de leur dieu-esprit qu'ils ne représentent par aucune image, etc. Juvénal (III, 12-14; VI, 159-160; XIV, 97-107) et Martial (V, 5; VII, XXXV, 1-4; LV, 6-8; LXXXII, 5-6) en parlent fort dédaigneusement, mais en termes qui donnent à penser qu'ils étaient nombreux et jouaient un rôle important à Rome; les Juifs, en effet, recrutèrent des adeptes parmi les Romains comme ils en avaient recruté parmi les Grecs. Il y eut d'ailleurs, de l'an 150 avant Jésus-Christ à l'an 200 après une période de propagande et de prosélytisme israélite; c'est alors, croit-on, que les Tartares khozars se convertirent au judaïsme. Mais, pour revenir en Occident, il y avait des Grecs et des Romains non circoncis qui menaient *vitam judaicam*; il y en avait même qui se faisaient circoncire (Cf. Juvénal, *Sat. XIV*, v. 97 et ss.) :

Quidam sortiti metuentem sabbata patrem
Nil præter nubes et cœli numen adorant,
Nec distare putant humana carne suillam

1. Aussi croyait-on qu'ils adoraient un âne. On a prétendu que cette erreur venait de la confusion du grec μόνος (Θεὸς μόνος « un seul dieu ») avec ὄνος. En tout cas, elle a persisté longtemps et s'est étendue aux chrétiens eux-mêmes. Une caricature trouvée en *graffito* sur les murs du palais des Césars au mont Palatin et qui est probablement une malice de quelque page vis-à-vis d'un de ses camarades, représente un personnage adorant un homme crucifié qui a une tête d'âne.

> Qua pater abstinuit, mox et præputia ponunt.
> Romanas autem soliti contemnere leges,
> Judaicum ediscunt et servant ac metuunt jus
> Tradidit arcano quodcumque volumine Moses;
> Non monstrare vias, eadem nisi sacra colenti,
> Quæsitum ad fontem solos deducere verpos.
> Sed pater in caussa, cui septima quæque fuit lux
> Ignava, et partem vitæ non attigit ullam.

On les confondait avec les Chrétiens, et il paraît que ceux-ci faisaient bon ménage avec eux, car saint Jean Chrysostome défend expressément aux Chrétiens d'aller dans les synagogues.

Je n'ai point l'intention de rappeler ici les querelles des Juifs avec les Romains, la révolte de l'an 70 motivée par de prétendus actes de luxure qui auraient été commis dans le temple, les insurrections amenées à la fois par les exactions des agents du fisc et par les persécutions religieuses, de 85 et de 132; ces faits sont du domaine de l'histoire générale.

Les Juifs avaient sans doute été aidés dans leur établissement en Europe par leur merveilleuse faculté d'adaptation et d'assimilation. Aux premiers siècles, en Orient, ils portaient des noms tatares; en Italie, aux ve et vi^e^ siècles, ils prirent des noms romains. Des documents des xiie et xiiie siècles nous montrent qu'en Bourgogne leurs femmes et leurs filles s'appelaient « Angélique, Ivette, Fleurette, Mérone, Bonne, Joie » et, en Catalogne, « Berengera, Dulcia, Merona » comme les Chrétiennes. Leurs noms ordinaires sont proprement des noms religieux, théophores suivant l'expression admise : *Michel* (*Mi-khâ-êl*, qui est semblable à Él?), *Michée* (*Mî-kâ-yâh*, qui est semblable à Jéhovah?), *Samuel* (*Chemûêl* « l'exaucé de Dieu »), *Gabrîêl* « l'homme de Dieu », *Ichmâêl* « Dieu est l'exauceur », *Gaddêl* « bonheur de Dieu », etc. cf. le moabite *Kemôchgad* (Kemôch est le bonheur), le phénicien *Bodostort* « serviteur d'Astarté » et

Bodtanit « serviteur de Tanit » (*bod* pour *abod*), le carthaginois *Hannibal* « faveur de Ba'al » et *Salambô* (pour *Tsélamba'al* « image de Ba'al », l'arabe *Abdallah* « serviteur d'Allah) », etc. (cf. aussi nos *Diodore, Artémidore, Héliodore, Théodore, Isidore, Dieudonné*, etc.). Il y a aussi, par opposition, des noms tels que *Ierubba'al* « démolisseur de Ba'al », surnom de Gédéon. On a fait remarquer, à propos de ce dernier surnom rapporté par le livre des *Juges* (vi, 32), qu'il est remplacé dans *Samuel* (II, xi, 21) par *Ierubbéchéth*, de même que *Echba'al* « l'homme de Ba'al » (fils de Saül, *Chroniques*, I, viii, 33; ix, 39) est devenu *Ichbochéth* (*Samuel*, II, ii, 10 et suiv.). *Béchéth* ou *bochéth* veut dire « infamie » : ce mot a été évidemment substitué à *Ba'al* par un pieux copiste que le nom de la divinité ennemie effarouchait[1]; une correction plus adroite est celle de *Be'éliâdâ* (un fils de David) « Ba'al a connu » (*Chroniques*, I, xiv, 7) en *Eliâdâ* « Dieu a connu » (*Samuel*, II, v, 16). On a de même changé le nom *Merîbbâ'al* « querelle de Ba'al », d'un fils de Jonathan, (I *Chron.* viii, 34) en *Mephîbochéth* (II Sam. iv, 4). Tous ces noms et d'autres analogues montrent combien le culte de Ba'al a été populaire en Israël. Un nom de formation analogue, et qu'il convient de rappeler ici, est celui que, suivant les traditions locales, portait Moïse en Égypte : *Osarsuph;* ce nom signifierait « protégé par Osiris : Osiris (est) derrière (lui) ».

Après la prise de Jérusalem, le culte israélite fut frappé

1. C'est en raison des mêmes préjugés ou de préjugés analogues que certains noms et certaines syllabes sont, dit-on, proscrits des couvents. Un écrivain facétieux du xviie siècle mentionne expressément ces *on-dit* (*Virgile Goguenard*, Paris, 1652, in-4°, p. 92-93). Je tiens d'une petite fille que, dans une certaine école congréganiste de Saône-et-Loire, on épèle toujours *d, i, a, dia*; *b, l, e, ble; démon* : dans la même école la dix-septième lettre de l'alphabet est appelée *k* composé.

d'interdit et ce fut seulement sous Antonin qu'on recommença à en tolérer l'exercice. Le *sanhédrin*, qui s'était établi à Tibériade, devint le dépositaire et le conservateur des traditions; il était composé d'anciens (*zakenîm*), de deux vice-présidents (l'*ab-bêth-din* « père de la maison de justice » et le *kaham*) et d'un patriarche suprême (*nasi* « prince »). Le patriarcat était héréditaire dans une famille de la maison de David; il fut aboli par Théodose II, l'an 425 de notre ère : le sanhédrin n'existait déjà plus depuis longtemps.

Pendant ces quatre siècles, les docteurs juifs furent surtout occupés à rédiger la loi traditionnelle, le *talmud*, complément de la loi écrite et primitivement révélée, *tôrâh*. Suivant un ancien rabbin, le talmud est un véritable « océan » (*yâm ha talmud*) : il développe six cent treize lois dont deux cent quarante-huit prescriptives et trois cent soixante-cinq prohibitives. Cette compilation se préparait depuis l'époque des Macchabées. Le *talmud* (du verbe *lâmad* « enseigner ») comprend la *michnâh* « la tradition » (de *chânah* « répéter ») et son commentaire la *gemara* (de *gâmar* « achever »). La *Michnâh* consiste en prescriptions législatives désignées sous le nom générique de *hâlakha* (rac. *hâlakh* « marcher ») entremêlées de digressions historiques et scientifiques; de légendes, de contes et de proverbes populaires; d'allégories satiriques; d'ordonnances médicales; de dissertations philosophiques, distinguées par l'appellation de *haggada* « causerie » (rac. *hâgad* « partager » ou *nâgad* « raconter »). Les docteurs qui ont travaillé à recueillir les traditions ont reçu le nom de *tanaîm* « les maîtres » (rac. *tânah* « prodiguer »); le plus célèbre des *tanaîm* est Juda le Saint (Iehûda-ha-qâdôch) qui vivait à la fin du second siècle après Jésus-Christ. C'est sa rédaction qui a été adoptée et qui forme la *michnâh* autorisée et authentique, divisée en six livres (*sedarîm* « ordres »); chaque livre se subdivise en traités (*mâse-*

khôth « tissus »), en chapitres (*perakîm*), et en paragraphes (*halakhôth*). Les six livres ont pour objet principaux les lois agraires, les fêtes, le mariage et les successions, la propriété et l'honnêteté, les rites sacrés, les purifications.

Les docteurs qui vinrent ensuite ne touchèrent pas à la rédaction de Juda le Saint; mais ils y ajoutèrent leurs commentaires. Ils se rattachaient à deux écoles principales dont les interprétations ont formé ce qu'on a appelé le *talmud de Jérusalem* qui paraît remonter au IVe siècle et le *talmud de Babylone*, œuvre plus savante et plus précise, qui date de la fin du Ve siècle.

Dès lors, on ne toucha plus au *talmud*, mais des ouvrages analogues à ce qui constituait la *haggada* furent composés par les savants et les dévots; c'est ce qu'on a appelé les *midrachîm* « analyses, explications, recherches » (de *dârach* « fouler, fréquenter, chercher »).

Malgré la dispersion de plus en plus grande des Juifs, malgré les persécutions et les vexations des chrétiens d'abord et des mahométans ensuite, les études religieuses ne furent pas abandonnées. Babylone en demeura le foyer permanent. Vers la moitié du VIIe siècle, il se produisit, au sein du judaïsme, une réaction contre le talmud. Anan-ben-David fonda la secte des *karaïtes* (de *mikra* « l'écriture ») qui rejetait toute la tradition orale, le talmud, les prières rituelles et l'usage des *Tephillîn*, et qui avaient en horreur les partisans du talmud appelés *Rabbanites* (de *Rabbi* « le maître » (par excellence), Juda le Saint). Le karaïsme domina surtout en Palestine; il subsiste encore dans quelques communautés de Crimée et de Lithuanie. C'est aux karaïtes qu'on doit la *Massora*, c'est-à-dire la fixation définitive du texte de la Bible : les docteurs massorètes déterminèrent exactement à l'aide de points-voyelles, de signes diacritiques et d'accents, la prononciation du texte sacré dont on

ta rigoureusement les versets, les mots et les lettres. études, ces discussions et la connaissance des œuvres iires et scientifiques de l'Occident, amenèrent, au sein rthodoxie israélite, le goût de la philosophie. Il y eut, siècle, l'école égyptienne de Saadia, qui enseignait la iorité de la raison sur la foi, qui considérait la loi ie ayant simplement pour but d'aider au travail na- de la raison et qui interprétait très hardiment les légen- iiraculeuses de la Bible.

is c'est surtout en Espagne, après la conquête musul- , que la renaissance judaïque s'affirma. Les écoles de ia, de Grenade, et surtout de Cordoue devinrent le foyer iudes talmudiques en Occident. Plus tard, pendant la quête, la suprématie doctrinale passa aux commu- s des pays chrétiens, aux rabbins et aux docteurs de e, de Barcelone, de Gerone et de Tudela. C'est alors récut le *Maïmonide*, proprement Moïse-ben-Maïmon -1204); exilé de Cordoue par le fanatisme musulman, ablit en Égypte. Sa doctrine philosophique dérive sur- les théories péripatéticiennes; il a largement recours terprétation allégorique; il combat avec acharnement perstitions, la sorcellerie, la magie; il croyait à l'im- ilité de l'âme et à la résurrection corporelle. C'est onide qui a rédigé les treize articles de foi qui consti- aujourd'hui le *Credo* israélite.

ès l'Espagne, vinrent la France et l'Allemagne. En e, il y eut les *Tossafistes*, disciples de Rachi, à Troyes lamerupt en Champagne, qui prennent leur nom du *sâfôth* « commentaires ». Il y eut, dans le Languedoc is la Provence, à Narbonne, à Montpellier, à Lunel, à on, des partisans célèbres et des adversaires fameux ctrines de Maïmonide. Bientôt les discussions les plus s'élevèrent et il se produisit comme un schisme entre

les Juifs de la Champagne, de l'Allemagne, de l'Orient, de l'Espagne d'une part, et ceux du midi de la France de l'autre; les premiers tenaient pour les croyances et les observances traditionnelles, les seconds étaient hautement rationalistes et dédaignaient le vieux culte traditionnel. Le synode de Barcelone (26 juillet 1305) prononça l'anathème (*hêrêm*) contre les novateurs et consacra la victoire des orthodoxes.

Mais déjà grandissait une doctrine nouvelle, redoutable par ses conséquences, puissante par son caractère mystique et spéculatif, la *Cabbale*. Elle remonte aux deux premiers siècles avant l'ère chrétienne et fut résumée au moyen âge principalement dans un livre chaldéen, qui date probablement du XII[e] siècle, le *Zohar*. La Cabbale est un mélange de conceptions alexandrines, échos du mysticisme post-mazdéen, et de rêveries mathématiques. Les cabbalistes croyaient à un être suprême (*encôph*) illimité, infini, substance universelle, s'ignorant lui-même, mais d'où émanent dix *degrés* (*séphirôth*), manifestations immuables de son être : le *diadème* qui a produit la *sagesse*, principe mâle, et l'*intelligence*, principe femelle (ces trois séphirôths forment une indivisible trinité); la sagesse et l'intelligence ont un fils immatériel et idéal, la *science*, mais de l'intelligence sortent la *justice* et la *grâce* qui se réunissent dans la *beauté* pour former une trinité secondaire, d'où émane une troisième trinité, le principe numérique, le principe actif, le principe générateur. A ces trois trinités, s'ajoute l'harmonie suprême, la *royauté*. La réunion des trois trinités forme la trinité suprême par qui Dieu prend conscience de lui-même et devient le prototype, l'homme idéal, Adam-Kadmon. Dieu engendre alors l'univers par une progression décroissante de *séphirôths* variables : la *parole* ou le *verbe*, l'*air*, l'*eau* (et la *terre*), le *feu*, les quatre points cardinaux et les deux pôles. Avec

tout ou partie de ces éléments primordiaux se sont formés tous les êtres : les dix myriades d'anges dont le chef, *Métatrôn*, est le régulateur universel; les anges déchus et leur prince, Satan, dont l'empire sera éphémère; les hommes enfin, composés d'*esprit* (Verbe), d'*âme* (beauté) et de *sentiment* (royauté, harmonie matérielle). Chaque homme est double : il a un corps matériel, fini et imparfait, et un corps idéal, libre et parfait, destiné à venir se refondre en Dieu, quand il se sera purifié de l'obscurcissement qu'amène la vie matérielle, ce qui n'est possible qu'après des épreuves plus ou moins longues dans des renaissances successives; Satan lui-même reviendra à Dieu et son enfer sera un lieu de délices. La venue du Messie marquera la fin du monde matériel.

A ces doctrines philosophiques se joignaient des pratiques et des conceptions bizarres fondées sur les formes géométriques et sur les propriétés des nombres appliquées aux caractères de l'alphabet hébraïque, et appelées « les trente-deux voies de la sagesse ». Les combinaisons fortuites des lettres dans les mots prêtèrent à des théories fantastiques d'où provint tout un systèmes de conjurations, d'invocations, d'évocations, de formules magiques commençant presque toujours par le mot *agla*, acrostiche de la prière *athâh gibôr lé'ôlam adônâï* « tu es puissant et éternel, Seigneur ».

Les études religieuses et philosophiques souffrirent des persécutions qui marquèrent la fin du moyen âge et le commencement de la Renaissance; il y eut pourtant, au XVIe siècle, en Hollande, en Italie, en Turquie, quelques travailleurs renommés.

Les persécutions amenèrent un autre résultat; en mettant en contact des Juifs venus de divers pays, elles firent ressortir les différences rituelles et cérémonielles des communautés anciennes qui se classèrent peu à peu en deux grandes

catégories, les *Sephardîm* (partisans des rites espagnols et portugais) et les *Achkenazîm* (partisans des rites allemands et polonais). Les premiers étaient en général plus savants, plus riches, plus larges d'esprit, moins formalistes; les seconds étaient plus ignorants, plus pauvres, plus superstitieux, plus fidèles à la rigueur des traditions. Ni les uns ni les autres d'ailleurs ne furent à la hauteur de leurs ancêtres: les époques de tolérance virent se développer à Amsterdam un fanatisme farouche qui se montra dans la pénitence publique imposée à Uriel da Costa qui se tua de dégoût, et dans l'excommunication solennelle de Spinoza, dont le système panthéiste procède au fond du doute cartésien. En Pologne, l'enseignement religieux tomba dans le *pilpul* « méthode des grains de poivre », qui consistait en une dialectique quintessenciée accompagnée d'un formalisme puéril. En même temps, les illusions cabbalistiques se répandaient de plus en plus et donnaient naissance à de nombreuses sectes hétérodoxes, les khasîdîm, les crypto-sabbatiens, les zoharites, entre autres; il y eut d'ardents prédicateurs ambulants, et l'on vit apparaître plusieurs prétendus Messies.

L'une de ces sectes existe encore et est dominante en Pologne; c'est celle des *néo-khasîdîm*, forte d'environ quatre cent mille âmes. Elle prétend se rattacher aux antiques esséniens; elle aime les ablutions fréquentes, les vêtements blancs, les prières joyeuses et bruyantes; ses adeptes prétendent arriver à se réunir à Dieu par la contemplation: dans ce but, ils se livrent à de longues macérations, à de cruelles privations; ils portent un cilice d'étoffe rugueuse; ils se baignent en plein hiver dans l'eau glacée; ils ne mangent ni œufs, ni beurre, ni miel, ni viande. Ils ont des chefs locaux, actuellement au nombre de cent environ, auxquels ils obéissent passivement. A côté des *khasîdîm*, on rencontre les *karaïtes*, dont nous avons déjà parlé: il y en

a à Alep, à Constantinople, en Crimée, en Égypte et l'on en compte environ quarante mille en Galicie. Ceux-ci sont pour ainsi dire les jansénistes juifs : ils observent la loi, parce que c'est la loi, sans espoir de récompense ou sans crainte de peine; aussi rejettent-ils tous les commandements qui ne sont pas expressément dans la loi : ils prient debout, se refusent à prêter aucun serment et ne font commerce que des produits de leur industrie et de leur travail. Ils parlent un jargon mi-tatare et mi-hébraïque.

Depuis le XVIII[e] siècle et surtout depuis la Révolution française, l'histoire des Juifs est plus politique que religieuse. Pourtant, tandis que l'esprit de tolérance se répandait de plus en plus dans l'Europe occidentale, tandis qu'en Espagne on les laissait enfin tranquilles, tandis qu'en Angleterre on les faisait entrer au parlement; en Allemagne, en Russie, et dans les provinces danubiennes, il se produisait contre eux une réaction violente. Dans ces dernières contrées, la populace s'attaquait à leurs personnes : on pillait et l'on incendiait leurs maisons, on les volait, on les chassait impitoyablement[1]. En Hongrie, en Bohême, en Pologne, on en revenait aux sottes accusations du moyen âge : empoisonnement des eaux potables, meurtres rituels de chrétiens, etc. Le célèbre procès fait au gardien de la synagogue de Tiszla-Eszlar, Joseph Scharf, accusé d'avoir tué une jeune fille protestante, âgée de quatorze ans, Esther Solymossy, pour pouvoir célébrer la Pâque avec du sang chrétien; l'arrêt récent de la cour de Cracovie qui a acquitté

1. Il faut rappeler ici qu'en 1858, l'autorité pontificale s'empara, à Bologne, d'un petit juif, Edgard Mortara, sous prétexte qu'il avait été baptisé, huit ans auparavant, en cachette, par une servante chrétienne. On le conduisit à Rome dans l'hospice des catéchumènes : il est devenu depuis, paraît-il, membre de la Compagnie de Jésus. Les plaintes et les réclamations de sa famille sont restées infructueuses. Pareil attentat fut encore commis quelque temps après sur le petit Cohen.

deux juifs, Ritter et Stechlinski, condamnés en première instance par des tribunaux inférieurs pour avoir commis « un meurtre rituel » sur la personne de la servante Marie Miniels; l'affaire de Julia Weiss, condamnée vers 1850 pour le même crime, sur la dénonciation du prêtre Alexandre Bartos qui avoua, depuis, la fausseté de son accusation; sont encore présents à toutes les mémoires. En Allemagne, c'est au nom de la science, de l'ethnographie notamment, qu'on a commencé et qu'on poursuit avec acharnement la campagne. Un congrès antisémitique (ce siècle pourra décidément être appelé le *siècle des congrès*) a été tenu, en septembre 1886, à Bucharest. C'était, bien entendu, un congrès international. Il y a été solennellement résolu que « les Juifs étaient indignes de rester plus longtemps en Europe » et qu'il fallait désormais « ne leur accorder aucune concession, aucun prêt, aucun privilège; ne leur louer ni affermer quoi que ce soit; ne les admettre à aucun emploi public ou privé; ne les autoriser à ouvrir aucune boutique ni à tenir aucun hôtel; enfin ne rien leur acheter et ne rien leur vendre ».

C'est surtout dans l'Europe orientale qu'on en veut aux Juifs. Là, comme ailleurs, on leur reproche leur activité, leur résistance vitale, leur génie commercial; on se plaint de leur envahissement, on déplore leur puissance prolifique. Il est certain qu'en Allemagne, comme ailleurs, les Juifs savent faire fortune là où d'autres végètent et se ruinent; il est également certain qu'ils vivent trop isolés, qu'ils se marient trop exclusivement entre eux et de très bonne heure. On ne saurait non plus mettre en doute leur remarquable souplesse, leur étonnante faculté d'assimilation : il suffit de jeter les yeux sur les Israélites de l'Algérie pour s'en rendre compte : les pères sont à demi-sauvages (si ce mot n'est pas excessif), les fils sont déjà presque complètement francisés. Le remède à la situation est peut-être dans les

mariages mixtes ; on obtiendrait sans doute des produits remarquables si, pour employer l'expression brutale de M. de Bismarck, on croisait plus souvent « l'étalon chrétien avec la jument juive ». L'opposition à de pareilles alliances viendrait d'ailleurs en général des Juifs eux-mêmes, qui, dans beaucoup de localités encore, se tiennent trop à l'écart et conservent trop fidèlement des habitudes, des coutumes, et même un langage que le préjugé religieux ne suffit pas à justifier.

CHAPITRE VII

LE MAHOMÉTISME

L'Arabie et les Sémites. — Cultes préislamites. — Mahomet. — Les premiers khalifes. — Philosophes. — Sectes modernes : les Mahdis. — Congrégations algériennes.

Nous avons vu dans le chapitre précédent que les Juifs sont originairement venus de la Babylonie ; là paraît avoir été le berceau primitif de tous les Sémites qu'on partage en deux groupes principaux : celui du nord (Babyloniens, Assyriens, Chananéens, Hébreux) comprenant des peuplades généralement sédentaires, et celui du sud (Arabes, Himyarites, Éthiopiens) composé de tribus généralement nomades. Ce mot de *Sémites*, dérivé du nom *Sem* de l'un des fils de Noé, est fort mauvais ; une appellation géographique serait de beaucoup préférable, mais l'usage de l'expression mythologique a depuis longtemps prévalu.

La grande péninsule que nous appelons l'*Arabie*, du nom original '*Arab*, est l'un des pays les plus tristes de la terre; la plus grande partie de son sol est analogue à celui du Sahara, les cours d'eaux y sont rares et de peu de longueur et la population y est par la force des choses disséminée en tribus souvent presque inconnues les unes aux autres.

ı région méridionale, dite *Arabie heureuse*, est toutefois
ıns de meilleures conditions que les autres. On y dis-
ıgue notamment les provinces naturelles du *Nadjd*, pla-
au central élevé, et de l'*Hedjaz* qui s'étend le long de la
er Rouge et où sont les deux villes importantes de La
ecque et de Médine ayant pour ports respectifs Djeddah et
ımbo; au sud sont les pays d'*Hadramaut* et d'*Oman*, dont
principale ville est le port de Mascate. Les habitants
tuels de l'Arabie se partagent en trois catégories quant à
ur manière de vivre : ils sont pasteurs et nomades (c'est
ux qu'on appelle proprement *Bedawî* « Bédouins »); ils
nt marchands et voyageurs; ils sont enfin sédentaires,
cupés à l'agriculture, ou faisant un commerce de détail
ec les centres maritimes voisins.

Il est impossible de dire exactement quand et comment
Arabie a été peuplée; il est certain qu'elle l'a été assez
nciennement. Nous n'attachons qu'une médiocre impor-
ınce à la lettre des légendes bibliques, mais l'existence des
aditions qui ont inspiré ces légendes prouve évidemment
u'elles reposent sur un fondement historique. Il est pro-
ıble que les pères des Arabes modernes, alliés aux Juifs
aux Assyriens, sont descendus du Nord à une époque bien
ıtérieure à la naissance de Jésus-Christ. Plusieurs expédi-
ons des Ptolémées trouvèrent le sud de la péninsule déjà
ıbité par des tribus sédentaires.

Ces populations préislamites s'étaient peu à peu fait une
ligion que les dévots de toute espèce qualifient d'idolâtrie.
s Sémites ont peu d'imagination; leurs préoccupations ne
étendent pas au delà du cercle étroit de leur tribu : armes,
ıevaux, chameaux, femmes, voilà les principaux objets de
urs convoitises et de leurs querelles. Leur pays inspire à la
is des idées tristes et graves et une résignation passive qui
va pas sans un certain fonds de noblesse et de fierté. Un

ciel toujours pur, un soleil ardent et majestueux, l'immensité des plaines silencieuses, la splendeur des nuits vivifiées par une lune éclatante ; tels étaient, tels furent les premiers objets de leur admiration, de leur reconnaissance, de leur culte. Leur religion primitive fut sans doute un naturalisme fétichiste fort raisonnable et fort bien raisonné. Ils faisaient des sacrifices au soleil et aux forces naturelles ; ils vénéraient de grosses pierres informes. Des traces de ces croyances ont passé au mahométisme moderne. Chaque centre de population devait avoir sa divinité protectrice particulière ; les Himyarites adoraient notamment Sin et Athtar, divinités originairement babyloniennes. Plus tard, celles de La Mecque obtinrent la prépondérance sur toutes les autres : on allait en pèlerinage à La Mecque pour demander de la pluie à la grande « pierre noire », et l'on entrait respectueusement à la Kaabah où était cette pierre, — un aérolithe sans doute, — entourée de trois cent soixante autres plus petites : on a vu là l'emblème d'un culte solaire (les petites pierres auraient figuré les jours de l'année), de même que l'on voit dans les sept tours que doivent faire les pèlerins autour du temple la figuration de la révolution des astres tout autour du ciel ; le dieu principal de La Mecque, *Allât*, ou plutôt la déesse, car *Allât* est une forme féminine[1], aurait été la personnification du ciel ou du soleil. On cite, parmi les

1. Nous avons vu plus haut, au chapitre VI (p. 289), qu'Hérodote donne les formes *Alitta* et *Alilat* pour le nom de la déesse principale des Arabes. *Allât*, *alahât*, *allahât*, est sans doute le parèdre femelle du dieu babylonien *El*, *Ilu*, etc., devenu *Allah* chez les Sémites du sud et qui dérive, dit-on, de la racine arabe *alaha* « protéger, défendre, adorer » (hébreu *âlâh* « jurer, consacrer »). — Hérodote parle aussi de Bacchus, adoré par les Arabes sous le nom d'Orotal : c'était, paraît-il, le dieu des Édomites et ce mot signifierait « lumière, ou éclat, ou verdeur d'El », *órôt-al*. Les préislamites vénéraient aussi *Sohail* (l'étoile Canopus), *Aldebaran* (α du Taureau), *Alchira* (Sirius), *Otarod* (Mercure), *Al-Zohirah* (Vénus), *Al-Mochtari* (Jupiter), *Al-Zohal* (Saturne), etc.

autres divinités de La Mecque : *hubal*, l'homme ; *suwâh*, la femme ; *wadd*, le ciel ; *yaghûth*, le lion ; *yâ'ûq*, le cheval ; *nasr*, l'aigle ; *huzzâ*, Vénus figurée par l'acacia ; *manât*, la pierre du sacrifice[1], etc. A côté de ces idoles, il y avait, dans la Kaabah, les images d'Abraham et d'Ismaël.

La pierre sacrée est un fragment de basalte volcanique, veiné de cristaux colorés, de forme demi-circulaire et mesurant 15 centimètres environ sur 18 : on la voit encore aujourd'hui scellée dans le mur de la Kaabah, à l'angle oriental, au milieu d'un cadre d'argent, à près d'un mètre et demi du sol.

Parmi les familles ou tribus importantes de La Mecque, il en était une, au VIe siècle de notre ère, qui prétendait à une antiquité reculée, celle des Qoréichites. Une généalogie très complète la rattache à Ismaël, fils d'Agar et d'Abraham, qui aurait épousé la fille de Modadh, un chef de La Mecque. On cite, parmi ses descendants, par cette femme, un nommé Nadhr (134 ap. J.-C.), père de Malik, père de Fikr *Qoraîch* ou *Qoreîch* (200) ; de celui-ci descend, à la onzième génération, Mahomet, le Prophète. Parmi les parents de Mahomet, figurent tous les personnages qui ont joué un rôle important dans l'histoire primitive de l'islamisme : Abu-bekr, premier khalife, qui se rattachait à Morrah, septième ancêtre de Mahomet ; Omar-ibn-al-khattâb, second khalife, qui descendait collatéralement de Qaab, père de Morrah ; Amînah, mère du prophète, fille de Wahb, venant de Kilab, fils de

1. Vers l'an 615, Mahomet fit des concessions à ses adversaires polythéistes. Il récita, à la Kaabah, le passage suivant de la *Surah* 53 : « Et ne voyez-vous pas Allât, et Huzzâ, et Manât la troisième autre ? Ce sont les deux grues qui planent en haut, et en vérité leur intervention est désirable ». Mais il eut des remords, et, à l'instigation de l'ange Gabriel (qui lui apprit que ces lignes lui avaient été suggérées par le démon), il substitua à la dernière phrase ce qui suit : « Quoi ! y aurait-il des produits mâles pour Lui et des femelles pour vous ? Ce serait un étrange partage. Ce ne sont que des noms inventés par vous et vos pères ».

Morrah ; Khadîdjah, première femme de Mahomet, qui avait pour ancêtre Abd-el-ozza, arrière-grand-oncle d'Abd-allah, son père ; Othmân-ibn-Talha qui descendait aussi d'un arrière-grand-oncle d'Abd-allah et à qui fut confiée la clef de la Kaabah laquelle s'est transmise dans sa descendance de génération en génération.

Mahomet, ou plus exactement *Muhammad* « le loué », fils d'Abd-allah et d'Amînah, naquit à La Mecque le 11 novembre 570 après Jésus-Christ ou suivant d'autres le 20 avril 571 ; il est appelé quelquefois le fils des deux sacrifices, parce qu'il descend d'Ismaël d'abord et d'Abd-allah ensuite : il paraît que Abd-al-muttalib, grand-père de Mahomet, avait fait le vœu d'offrir un de ses fils en sacrifice s'il lui en venait dix et qu'il était sur le point d'immoler Abd-allah, lorsqu'une intervention divine arrêta sa main : l'enfant fut racheté par le sacrifice de cent chameaux.

Mahomet fut élevé loin de la ville ; il fut nourri par une Bédouine, Halîmah, qui appartenait à une tribu errante, au milieu de laquelle il respira l'air salubre du désert et apprit un langage plus pur et plus correct que celui des villes. Vers l'âge de cinq ans, il fut attaqué d'une maladie nerveuse, et sa mère crut devoir le reprendre chez elle. L'année suivante, Amînah le conduisit à Médine (appelée alors Yathrib) où était le tombeau de son père ; mais elle mourut pendant le voyage de retour, et le jeune Mahomet fut recueilli dans la maison de son grand-père ; ce vénérable vieillard, Abd-al-muttalib, remplissait dans la ville de hautes fonctions religieuses : c'est à lui notamment qu'était confiée la garde du puits sacré *Zem-Zem*, dans la Kaabah. Mahomet fut donc, comme on dirait aujourd'hui, très religieusement élevé. Le culte d'alors tout « idolâtre » qu'il était[1], comprenait des obser-

1. Hérodote (III, 8) rapporte que lorsque deux Arabes se jurent une foi mutuelle, un homme se met entre eux, leur fait à chacun une incision près du

vances rigoureuses : il fallait faire, chaque année, trois jeûnes de sept, neuf et trente jours ; il fallait prier trois fois par jour, au lever du soleil, à son coucher et à midi, en se tournant chaque fois du côté de la *Qiblah* « point d'adoration », qui était la Kaabah. Tous les ans, une foule de pèlerins affluaient à La Mecque où passaient aussi de grandes caravanes de marchands.

A l'âge de douze ans, Mahomet accompagna son oncle qui fit avec une de ces caravanes un voyage vers le Nord, jusqu'en Syrie et parmi les populations chrétiennes. On prétend que déjà le Très-Haut avait étendu sur lui sa main ; un moine nestorien reconnut, paraît-il, sur sa figure, l'illumination divine et se fit d'office son précepteur.

On cite d'autres signes de la protection céleste : les arbres reverdissaient pour le couvrir, les ailes de son ange gardien l'ombrageaient visiblement du soleil. Après son retour, il s'occupa beaucoup de questions religieuses ; il avait notamment, raconte-t-on, de fréquents et longs entretiens avec les prêtres étrangers qui venaient à la foire d'Ukâz, célèbre entre autres par son concours poétique : on sait que le poème couronné était suspendu à la voûte de la Kaabah, d'où le nom de *mu'allaqat* « suspendus », sous lequel sont désignés ces vieux poèmes.

A vingt-quatre ans, il entra au service d'une riche veuve de sa famille, Khadîdjah, qui le chargea de surveiller et de diriger les caravanes de commerce qui augmentaient tous les ans sa fortune. Le jeune conducteur plut beaucoup à sa maîtresse qui l'épousa peu de temps après ; leur union fut très heureuse, ils eurent six enfants, dont seulement deux gar-

pouce, prend à chacun un flocon de leur vêtement et oint de leur sang sept pierres qu'on a mises entre les deux contractants, en invoquant Bacchus (*Orotal*) et Uranie (*Alilat*). — *Allât* est la parèdre d'*Allah*, comme, suivant M. H. Derenbourg, *huzzâ* est la parèdre d'*âziz* « puissant ».

çons qui moururent en bas âge. Indépendant désormais, Mahomet paraît avoir mené une vie assez retirée, méditant et songeant beaucoup, et ne confiant qu'à sa chère Khadîdjah le secret désordonné de ses pensées. Il continuait, d'*ailleurs*, à voyager beaucoup pour les affaires de son commerce, et probablement aussi pour ses recherches religieuses. On dit qu'il éprouvait de plus en plus un insurmontable dégoût pour le polythéisme et pour l'idolâtrie grossière de ses compatriotes. Il aimait à se retirer dans une grotte du mont 'Hirâ, à une lieue au nord de La Mecque; c'est là qu'il eut les crises nerveuses qui constituèrent plus tard ses extases, ses révélations, ses conversations avec les messagers célestes. Les biographes les moins suspects affirment qu'il était sincère et de bonne foi, et qu'il croyait réellement à sa mission providentielle. Mahomet était de taille moyenne; son port était très noble; il avait la face ovale, le teint clair, des yeux noirs très vifs, un nez aquilin très prononcé, de belles dents; il portait toute sa barbe qu'il avait fort belle.

Ce fut après qu'il eût atteint sa quarantième année, un soir du ramadhan[1], qu'il reçut dans sa grotte la première visite de l'ange Gabriel qui lui apportait le *Qoran* écrit sur une pièce de soie : la première parole du messager céleste fut *iqra* « lis ». Les relations de l'ange et du Prophète se prolongèrent pendant deux ou trois ans; c'est ce qu'on a

1. L'année mahométane (arabe ou turque) est lunaire comme l'année juive; elle comprend douze mois de 30 et de 29 jours, savoir : moharram (30), safar (29), rabi 1er (30), rabi 2e (29), djumada 1er (30), djumada 2e (29), redjeb (30), chaban (29), ramadhan (30), cheval (29), djulqadeh (30), et djulhedjeh (29, ou 30 dans les années hyperhémères ou embolismiques) : je conserve, bien qu'elle soit très défectueuse, l'orthographe adoptée dans les livres occidentaux. Le dernier mois a 30 jours les 2e, 5e, 7e, 10e, 13e, 16e, 18e, 21e, 24e, 26e et 29e année de chaque cycle de trente ans. L'année a donc 354 ou 355 jours. L'ère de l'hégire a commencé le vendredi 6 juillet 622. L'an 1304 a commencé le 30 septembre 1886 et finira le 18 septembre 1887.

ppelé la période de la *fatrah* « l'intervalle ». Mahomet s'ouvrit alors à sa femme, à ses fils adoptifs Zâid (ancien esclave :hrétien de Khadîdjah) et Ali (son cousin germain), à Abu- ›ekr (plus tard son beau-père) : ceux-ci lui procurèrent de ıouveaux adeptes, entre autres Othmân qui fut le troisième :halife ; au bout de trois ou quatre ans, la petite église comp- ait une quarantaine de fidèles et Mahomet — sur l'ordre de)ieu — se décida à prêcher publiquement sa doctrine.

Il convainquit un assez grand nombre de ses compatriotes, ›urtout des pauvres gens et des esclaves ; mais il rencontra aussi, et dans sa famille même, des adversaires déterminés. Pendant plusieurs années, ses partisans et lui passèrent par des alternatives de succès et de contrariétés : la nouvelle foi se développait pourtant, grâce au zèle de quelques jeunes et ardents convertis, mais surtout en dehors de La Mecque. Menacés dans leurs intérêts, les administrateurs de la ville sainte en étaient venus à des mesures de rigueur ; les disciples du Prophète furent plusieurs fois obligés de chercher leur salut dans la fuite. En 615, eut lieu un premier départ de)nze personnes, dont Othmân et sa femme Rukaiyah, fille de Mahomet : ils se réfugièrent au delà de la mer Rouge, en Abyssinie. Ils revinrent, puis repartirent, et deux ans après il y avait, chez la Négus (arabe *nadjdjâchî*) une colonie d'une centaine de « mahométans ». C'est vers cette époque que se place la conversion d'Omar, le second khalife, et de Hamzah, un oncle de Mahomet. Après quatre années d'émotions et d'inquiétudes, Mahomet se vit lui-même l'objet de vives menaces à l'approche du grand pèlerinage annuel, et il dut enfin se résoudre à prendre la fuite le 16 juin 622, et à se réfugier à Médine, où il arriva douze jours après[1]. C'est là la date exacte de l'hégire (arabe *al hidjrah* « le départ, l'exil, la séparation,

1. D'autres personnes donnent à l'hégire la date du 20 septembre 622.

la fuite »). Médine s'appelait Yathrib; et c'est alors qu'on lu donna le nom de *Madinah-en-nabi* « la Ville du prophète »

Mahomet fit à Médine une entrée triomphale. C'est là qu de simple prédicateur, il devint « le Prophète, l'Apôtre », et qu'il organisa définitivement le nouveau culte; c'est là qu'i donna par son exemple une sanction officielle à la polygamie il y épousa même sa dernière femme[1]; c'est de là que par tirent les premières expéditions qui ne consistèrent qu dans l'attaque et le pillage des caravanes. La guerre reli gieuse ne commença réellement qu'à la bataille de Badr (jan vier 624), où trois cent cinq « fidèles » défirent un millie de Qoréichites qui revenaient de Syrie; les prisonnier furent, pour la première fois, massacrés de sang-froid aprè la victoire. Le « Prophète » prit, dès lors, le ton d'un maîtr et exerça sur les siens un pouvoir dictatorial. Mais les Qoréi chites envoyèrent trois mille hommes attaquer Médine, a commencement de 625, et les *musulmans* (arabe *muslin* « disciple soumis », par opposition à *kafir* « infidèle, celu qui rejette le messager de Dieu ») furent entièrement défait à Ohod; Mahomet fut lui-même blessé et forcé de prendre l fuite. Il n'en continua pas moins à envoyer des expédition et à ordonner le massacre des infidèles; il épousa deux nou- velles femmes et des malheurs domestiques l'obligèrent à

1. Khadidjah était morte en 620; Mahomet avait épousé, deux ans après la mor de sa femme dévouée, Sâudâ, veuve d'un de ses premiers partisans, et s'étai fiancé en même temps à Ayechah, fille d'Abu-bekr, âgée de six ou sept ans. E 624, il se maria à Hafza, fille d'Omar; en 625, à Zâinab, veuve d'un com- battant de Badr; en 626, à Um-Salmâ; six mois après, en juin 626, il épousa un autre Zâinab, femme de Zâid, qui la répudia pour la donner à son père adop tif. En 628, il épousa Marie, une esclave copte que lui avait envoyée le gou verneur de l'Égypte en répondant à sa circulaire. En 629, il fit entrer dan son harem Zafiyah, dont les « fidèles » avaient assassiné le mari Kinan riche juif de Khaibar; puis Um-Habibah, veuve d'un de ses ennemis. En 62 à La Mecque, il épousa sa dernière et onzième femme, Maïmunah, parente deux hommes qui devinrent célèbres plus tard, Khalid et Amr.

établir le divorce. En 628, il marcha, à la tête de quinze cents hommes, vers La Mecque. Avant d'y arriver, il put conclure avec les Qoréichites un armistice ou un traité de paix pour dix ans; alors il envoya des ambassadeurs au roi des Perses Siroès (fils de Chosroès le restaurateur du zoroastrisme), à l'empereur Héraclius, aux gouverneurs de l'Égypte et de la Syrie, pour les inviter à embrasser la religion de l'*Islâm* (arabe « soumission, résignation »); cette invitation demeura naturellement sans résultats.

L'année suivante, le Prophète vint pacifiquement à La Mecque où il accomplit les cérémonies ordinaires des pèlerins et où il épousa sa onzième et dernière femme. Il revint ensuite à Médine, mais profitant de certains incidents qu'il considéra comme des atteintes au traité, il repartit le 15 janvier 630 à la tête d'une véritable armée et s'empara de La Mecque presque sans coup férir. La soumission graduelle de l'Arabie tout entière fut la conséquence de ce coup de main; l'ambition de Mahomet ne connut plus de bornes et, dès 631, Ali prêchait, de sa part, la guerre sainte pour la conquête du monde. Mais les jours du Prophète étaient comptés; il tomba malade et mourut, en revenant de la mosquée, le 8 juin 632, la tête appuyée sur les genoux d'Ayechah, sa troisième femme.

Abu-bekr, père d'Ayechah, désigné par le Prophète lui-même pour lui succéder, fut proprement le premier khalife (ar. « commandant, chef »); il envahit la Syrie et défit les troupes impériales; mais il mourut le 23 août 634 et fut remplacé par Omar, cousin éloigné d'Abd-allah, père de Mahomet. Omar, qui étendit son domaine jusqu'à Damas, Antioche, Alep et Jérusalem, pendant que ses lieutenants s'emparaient de la Perse (636) et de l'Égypte (640), fut le premier khalife qui prit le titre de « prince des fidèles » ou « chef des croyants », mais il n'affectait aucune allure mo-

narchique, il ne s'entourait d'aucun luxe royal, comme on le vit par exemple à son entrée à Jérusalem où il apparut monté sur un chameau ordinaire, en simples vêtements, ave son sac de dattes et sa cruche à eau à ses côtés. Assassiné le 23 novembre 644, il laissa le pouvoir à Othmân qui descendait d'un des ancêtres de Mahomet et qui était l'un des six commissaires chargés par Omar, de son vivant, de pourvoir à sa succession. Élu par ses collègues, Othmân commanda jusqu'en 654, mais son âge avancé (il avait soixante-dix ans lors de son élection) et la faiblesse de son caractère amenèrent de nombreux mécontentements; il y eut des tentatives de révolte et le khalife fut assassiné à son tour en 654. Ali, fils d'Abu-tâlib, oncle de Mahomet, et de plus gendre du Prophète dont il avait épousé la fille Fathmah (ou Fatime), fut reconnu khalife par la grande majorité des musulmans, mais Amr, gouverneur de l'Égypte, et Muavìa, gouverneur de la Syrie, appuyés par Ayechah, veuve du Prophète, refusèrent de reconnaître son autorité. C'est alors qu'éclata, entre les musulmans, une véritable guerre civile. Muavìa fit de son gouvernement un État indépendant auquel il ajouta bientôt l'Égypte; il était arrière-petit-fils d'Omeyya, un Qoréichite, cousin germain d'Abd-el-Muttalib, grand-père de Mahomet. Ali, frappé à mort par un fanatique dans la mosquée de Kouffa, en Perse, mourut le 23 janvier 661. Son fils aîné, Hasan, reconnu khalife en Arabie et en Babylonie, céda tous ses droits à Muavìa, au bout de six mois, et se retira à Médine où il vivait en priant et en faisant l'aumône, et où il fut empoisonné par sa femme, à l'instigation, dit-on, du soupçonneux Muavìa. Ce dernier mourut en 679 et eut pour successeur son fils Yézid; mais le second fils d'Ali, Husain, se souleva à La Mecque et prétendit réclamer les droits qu'il tenait de son père. Il se mit en route pour aller attaquer l'usurpateur, mais, surpris et cerné à Kerbela, il y fut

massacré avec soixante-douze de ses partisans. Yézid, désormais le maître et le souverain khalife, étendit son empire jusqu'aux portes de Constantinople, jusqu'au fond du Turkestan et jusqu'aux colonnes d'Hercule.

Avant le triomphe des Omeyyades et l'éviction définitive des Alides, avait éclaté, en 659, la révolte des *kharidjin* « rebelles ». Sous le commandement d'Abdallah-ben-wahd-al-racilî, douze mille musulmans se séparèrent de la communauté, se déclarèrent indépendants, combattirent même le principe du khalifat; repoussés d'Asie, ils pénétrèrent en Afrique où ils recrutèrent de nombreux partisans chez les Berbères; il en existe encore en Algérie.

Ce fut Muavìa qui organisa administrativement le gouvernement du khalifat, dont la capitale officielle fut dès lors Damas, en Syrie. Il fit, de son vivant, reconnaître son fils comme son successeur présomptif et substitua ainsi l'hérédité à l'élection. Le khalife était le chef spirituel et temporel, et portait le titre de *Amîr-al-mûminîn* « chef ou émir des croyants ». Il déléguait ses pouvoirs à des préfets provinciaux (*ummâl*), dont l'étendue de l'empire avait rendu l'institution nécessaire. Quant aux revenus du trésor, dès Omar on avait créé un bureau spécial, chargé de les percevoir et de les distribuer, sous le nom persan de *dîwân* (d'où vient le français *douane*). Les revenus comprenaient le *zakât*, taxe des pauvres, payée par tous les musulmans; le cinquième de tout butin de guerre; la *djizyah* (contribution personnelle) et le *kharâdj* (impôt foncier) exigés des « infidèles » : les chrétiens et les juifs payaient une taxe personnelle de un à quatre deniers d'or, suivant leur fortune. Les fonds ainsi recueillis étaient à l'origine répartis entre les fidèles : on allouait douze mille drachmes à Ayechah, l'épouse favorite du Prophète; dix mille à chacune des autres veuves de Mahomet et autant à chacun des membres de sa famille; cinq mille aux premiers conver-

tis de La Mecque et de Médine, et de quatre mille à trois cents aux autres musulmans majeurs. Muavìa s'entoura de factionnaires, de gardes du corps, d'officiers ; en un mot c'est lui qui organisa une cour et créa une étiquette qu'il copia plus ou moins sur celle des rois et des empereurs de son temps.

Cependant, l'Islamisme continuait sa marche triomphante ; sous Valid Ier (705-716) le khalifat de Damas atteignit l'apogée de sa puissance. Valid commandait, à sa mort, depuis la vallée de l'Indus jusqu'aux Pyrénées. On sait la traversée du détroit de Gibraltar par les soldats de Tarik et leur débarquement à Algésiras le 28 avril 711, la trahison du comte Julien et l'invasion de l'Andalousie; la défaite à Xérès le 31 juillet 711 du roi wisigoth Rodrigue ou Roderic qui périt dans la bataille. On sait aussi comment l'inondation musulmane fut arrêtée à Poitiers par Charles Martel le 7 octobre 732. Vingt-quatre ans après, en 756, arrivait en Espagne un prince de la maison des Omeyyades, Abd-er-rakhman (Abdérame), qui fonda le khalifat de Cordoue. Il avait été chassé de l'Orient par l'usurpation des Abbâsides dont le second, Abu-djafar ou Almanzor, dixième successeur de Valid, transporta à Baghdad sa résidence. L'Égypte échappa à son tour à la domination du khalife d'Orient cent cinquante ans plus tard : en 909, Obéid-ullah fonda le khalifat du Caire.

Ce dernier khalifat dit *fatimite* (Obéid-ullah se prétendait petit-fils d'Ali et de Fatime ou Fathmah) finit en 1171 par l'arrivée des mameluks qui cédèrent la place aux Turcs en 1517. En Espagne le khalifat de Cordoue ne dura que jusqu'en 1031 ; il y eut alors les royaumes séparés de Séville, Saragosse, Valence, Tolède ; on sait qu'en 1246 les « Maures » devinrent tributaires des rois de Castille et que la capitulation de Grenade, le 25 novembre 1491, marque la fin du mahométisme dans la Péninsule. Quant aux Abbâsides, les Turcs

vinrent les détrôner en 1258; Othmân fut le premier qui prit le titre de *sultân* (« souverain »), en 1299; nous n'avons pas à raconter ici les tentatives des Turcs sur l'Europe, la prise de Constantinople (29 mai 1453), les excursions en Hongrie, etc.; ni à parler de la conquête de l'Inde du xe au xiiie siècle.

Le mahométisme aujourd'hui n'a perdu de son ancien domaine que les provinces de l'Europe occidentale : Espagne, Narbonnaise, Corse, Sardaigne, Sicile et côtes méridionales de l'Italie, et il est encore pratiqué en Turquie et dans les principautés danubiennes; en Afrique, il est répandu sur tout le territoire qui s'étend au nord d'une ligne allant du golfe de Guinée aux grands lacs; en Asie, il occupe tout l'occident et s'avance jusqu'au cœur de la Sibérie; il compte de nombreux adeptes dans l'Inde; on en rencontre aussi dans le Yun-nan, au nord du Tonkin, et dans la presqu'île de Malakka. Enfin, on trouve des musulmans à Sumatra, à Java, à Bornéo et dans les Célèbes. On évalue à cent millions en nombre rond le chiffre des hommes qui observent la religion de l'Islâm.

Cette religion, comme toutes les autres, doit être considérée sous le double point de vue de la « foi » et des pratiques, des « œuvres ». La foi, *îmân*, se réduit au dogme essentiel et fondamental du monothéisme, opposé au polythéisme anté-islamique et à la trinité chrétienne; on connaît la *kalimah*, symbole ou formule sacrée : *lâ ilâh illâ allah Muhammad rasûl allah* « il n'y a pas d'autre dieu que Dieu et Mahomet est le Prophète (ou plutôt l'Apôtre) de Dieu ». Dieu est unique, indivisible et éternel. Quant à Jésus-Christ, dont la naissance miraculeuse est admise, y compris l'annonciation par Gabriel et la virginité de Marie, ce n'est tout au plus que « l'esprit de Dieu », *ru'ha' llah*, qu'un très respectable prophète, un simple précurseur de Mahomet,

spécialement envoyé aux Israélites qui le méconnurent; sa mort ignominieuse ne fut qu'apparente : Dieu substitua à son prophète une figure matérielle. Dieu a d'ailleurs sous ses ordres deux catégories de serviteurs : les *génies* (*Djinn*), sortes de figures monstrueuses, qui peuplent les forêts et les montagnes, fantômes secourables ou trompeurs (il convient de voir dans la croyance aux génies un reste de la vieille religion des Arabes qui en faisaient avant Mahomet des fils des dieux) ; les *anges*, faits comme les génies d'une matière ignée très subtile, mais dont la nature est moins grossière. Les *anges* sont les messagers que Dieu envoie directement aux hommes ; ils soutiendront le trône de Dieu au jour du jugement dernier; il y en a de différents degrés, mais les quatre principaux sont *Gabriel*, l'ange de la Révélation; *Michel*, le protecteur spécial des Juifs; *Azrael*, l'ange de la mort, qui sépare les âmes des corps et les entraîne, suivant les cas, avec douceur ou avec violence; enfin *Isrâfîl* qui sonnera de la trompette fatale au dernier jour. Un cinquième ange éminent, *Azazîl*, déchu pour avoir refusé à Dieu de rendre hommage à Adam, est devenu le démon *Iblis* ou *Châitân* « Satan ».

L'homme d'ailleurs a son sort irrévocablement fixé par Dieu de toute éternité et rien ne saurait le soustraire à sa destinée. Les mahométans croient au surplus à la pureté originelle, à la chute d'Adam, à l'expiation terrestre, aux récompenses dans le ciel, aux punitions dans l'enfer. Il y a évidemment là une remarquable contradiction : pourquoi un jugement, pourquoi une récompense ou une peine si les actions humaines ne sont pas dirigées par le libre arbitre? Quoi qu'il en soit, le salut est, paraît-il, réservé à ceux qui suivent la voie divine révélée par le Qoran.

Un vrai fidèle, un bon mulsulman, pour espérer le salut, doit croire à tout ce que dit le livre sacré; il ne doit rien

faire que « au nom de Dieu clément et miséricordieux (*Bismi 'llah ar-rakhmân ar-rakhim*) » ; il doit prier souvent, car la prière est la « colonne de la religion » et la « clef du paradis ». Les prières particulières obligatoires sont au nombre de cinq par jour : au lever du soleil, à midi, avant et après le coucher du soleil, à la nuit tombée ; lorsqu'il se sent plus ou moins impur, le fidèle doit faire précéder chacune de ces prières d'une ablution, *wuzûh*, totale ou partielle (la tête, la figure, les bras jusqu'aux coudes, les jambes jusqu'aux genoux) dans une eau pure qui peut être, en cas de force majeure, remplacée par du sable fin. La circoncision qui est généralement pratiquée n'est point cependant d'observance légale ; elle se fait à l'âge de six à douze ans. Les devoirs moraux dont l'accomplissement est recommandé sont de secourir les pauvres et les infirmes, de venir en aide aux voyageurs, de faire rendre justice aux orphelins, d'aimer et de respecter son père et sa mère, de ne jamais se servir que de poids justes, d'être généreux sans prodigalité.

L'aumône et l'hospitalité sont naturellement au nombre des principales vertus ; on distingue les aumônes en volontaires et en obligatoires : parmi celles-ci figure la remise « au Prophète » de la cinquième partie de tout butin de guerre. Tous les testaments doivent être certifiés par deux témoins, hommes justes ; et le testateur ne peut attribuer à des personnes étrangères à sa famille qu'un tiers tout au plus de sa fortune. On a vu plus haut comment Mahomet établit le divorce et légalisa la polygamie : il est permis à tout musulman d'avoir quatre femmes légitimes et autant de concubines qu'il peut en entretenir.

Le Qoran parle souvent de l'inutilité et de la vanité des richesses ; aussi l'usure est-elle sévèrement interdite, ainsi d'ailleurs que le vol et le meurtre volontaire. Des prescriptions très précises sont faites relativement à l'alimentation :

c'est un abominable crime que de manger du cochon, de la viande d'un animal mort naturellement ou qui a été saigné, ou qui a été tué au nom d'un faux dieu; le vin et toutes les liqueurs spiritueuses, ainsi que les jeux de hasard, sont sévèrement prohibés : on sait par quelle interprétation ingénieuse des textes l'absinthe a pu trouver grâce devant la loi; en revanche, les commentateurs ont étendu la défense des spiritueux à l'opium inconnu de Mahomet. En définitive, les pratiques religieuses (*dîn*) consistent essentiellement en : 1° récitation de la formule sacrée *lâ ilâh*, etc.; 2° prières avec ablution; 3° jeûnes; 4° aumônes; 5° pèlerinages.

Voilà pour ce qui regarde le fidèle pris individuellement. Mais, lorsque le musulman n'est pas isolé, lorsqu'il habite un pays où son culte est dominant, officiellement reconnu ou autorisé, on sait que les prières se font dans les mosquées. L'*azân* ou *adhân*, appel à la prière, chanté du haut des minarets par le *muezzin* ou *muedhin*, est ainsi conçu : « Dieu est grand (quatre fois). Il n'y a qu'un Dieu (deux fois). Mahomet est l'apôtre de Dieu (deux fois). Venez ici pour prier (deux fois). Venez ici pour être sauvés (deux fois). Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu ». Le matin et le soir, on ajoute: « La prière est meilleure que le sommeil ».

C'est surtout le vendredi que les fidèles se rendent à la mosquée; les prières sont dirigées par l'*imâm*, sorte de ministre officiant, qui est le chef de la mosquée dont il choisit le personnel. Parfois, un *khatîb* ou prédicateur monte en chaire; il intercale dans son sermon une prière pour le souverain du pays. La fréquentation des mosquées n'est pas absolument nécessaire; où qu'il se trouve, à l'heure de la prière, tout bon musulman doit se retirer à l'écart, étendre un petit tapis sur le sol, quitter ses chaussures, et, se tournant vers la *qiblah* de La Mecque, accomplir les dévotions réglementaires. Les femmes vont rarement aux mosquées;

les prient chez elles; elles peuvent cependant accompagner urs maris au pèlerinage de La Mecque. Après les prières de ommandement, le pieux islamite peut s'asseoir à son aise, s jambes croisées, et faire telles autres prières qu'il voudra u dire son chapelet de quatre-vingt-dix-neuf grains (autant u'Allah a de noms) sur chacun desquels il murmure une ourte formule.

Le grand jeûne du *ramadhân* (ou *ramazân*), au neuvième mois de l'année mahométane, est une des observances les lus rigoureuses. L'homme vraiment religieux doit demeurer à jeun, de la façon la plus absolue, depuis le lever du soleil usqu'à son coucher ou plus exactement tant qu'il est possible, en plein air, de distinguer un fil blanc d'un fil noir; endant cet intervalle, il n'est même pas permis de prendre ntre ses lèvres une simple goutte d'eau. Mais, la nuit, le orps peut prendre sa revanche et l'on sait quelles orgies le amadhân peut amener. Le ramadhân se termine par la ête du *Hîd-al-fitr* (*Ramazan-Beyram* chez les Turcs) qui ccupe les trois premiers jours du dixième mois; ces fêtes se omposent de réjouissances publiques et privées, de visites et d'aumônes aux pauvres.

On célèbre encore deux autres grandes fêtes, le *Hid-al-oha*, le dixième jour du dernier mois, et la « grande fête », ui dure trois jours. La première coïncide avec l'époque des èlerinages; la seconde est caractérisée par le sacrifice d'une ictime, par des visites et des cadeaux à des amis : elle a emplacé le « grand pardon » que Mahomet avait tout 'abord emprunté aux juifs.

La fête du *Moharram*, qui se célèbre pendant les dix premiers jours de l'année, n'est pas rigoureusement orthodoxe, ais elle est d'usage général. Il convient, pendant cette fête, se livrer à la joie et de distribuer de nombreuses aumônes. Je ne parle pas des autres fêtes, moins importantes.

Il est recommandé de faire des pèlerinages, principalement à La Mecque. Ce voyage est une source abondante de bénédictions, s'il ne suffit pas pour assurer le salut. Il paraît qu'on peut le faire faire par procuration et même, au besoin, après sa mort. Des témoins oculaires affirment que la réunion d'une foule immense à La Mecque n'est, dans la Kaaba même, rien moins qu'édifiante et qu'il s'y produit fréquemment des scènes immorales et scandaleuses. C'est un peu le cas de tous les pèlerinages. Arrivés à la dernière des six *mîqât* « stations » qui marquent l'approche de La Mecque, les fidèles revêtent un costume spécial, l'*ihrâm*, composé de deux pièces d'étoffe sans couture dont l'une est enroulée autour du corps et dont l'autre est jetée sur les épaules. Les pèlerins vont de plus la tête nue.

La mosquée de La Mecque, ou *la sainte mosquée* (Masdjid-al-haran) est un vaste quadrilatère, surmonté de coupoles et de minarets. A l'intérieur est une large cour, avec des arcades et des colonnades, au milieu de laquelle est la Kaabah, grand cube de douze mètres de haut. On y entre par une porte d'argent ouverte trois fois par an seulement aux pèlerins. C'est dans le mur extérieur qu'est la célèbre pierre noire dont nous avons parlé plus haut; une légende raconte qu'elle fut remise à Ismaël par l'ange qui vint à son secours: c'était une pierre céleste que Dieu lui envoyait pour l'aider à construire un temple à l'Éternel; primitivement claire et transparente, elle est devenue noire et opaque pour avoir réfléchi les péchés des hommes qui ont passé devant elle, ou plutôt sous les baisers des pèlerins; on ajoute qu'elle fut mise à sa place actuelle par Mahomet lui-même qui, comme tous les habitants de La Mecque, dut travailler personnellement à la reconstruction ou à la réparation de la Kaabah, en 606. Dans une chapelle latérale, on voit la fontaine *Zam-Zam*, où, dit-on, se désaltérèrent Agar et son

u miraculeuse passe pour guérir tous les maux.
lue à cinq ou six mille le nombre des pèlerins qui
léfiler en un jour dans l'enceinte sacrée, et parmi
beaucoup se crèvent les yeux pour ne plus rien voir
ir contemplé le sublime sanctuaire.
lerins font le *tawâf*, c'est-à-dire qu'ils font sept
ur de la *Kaaba*, trois fois à pas lents et quatre fois
e course, en touchant chaque fois la pierre noire.
slamites accomplissaient la même cérémonie, après
ils se dépouillaient de leurs habits et en même
ce qu'il paraît, de leurs péchés. Pour avoir droit au
hadjî « saint » (mot persan dérivé de l'arabe *hadjdj*
age »), les pèlerins doivent de plus aller prier Dieu
inte montagne d'Arâfat, à sept ou huit heures de
au nord-est de La Mecque; le cadi de La Mecque
foule qui crie : *labbaik allahumma labbaik* « nous
à toi, ô notre Dieu; nous sommes à toi ! » Au passage
qui mène à l'Arâfat, on fait le simulacre de la
n du diable Eblis et l'on fait le sacrifice de quel-
imaux domestiques. Ce sont évidemment là de
outumes traditionnellement conservées depuis les
itérieurs au mahométisme. La durée ordinaire des
ies, prières, sacrifices, etc., des pèlerinages est de
quinze jours.
renons de voir que, suivant certains musulmans, la
la Kaabah suffit pour assurer le salut. Beaucoup
également que l'intervention de Mahomet peut être
it de vue fort utile, ainsi que celle des imâms et des
ixquels on a élevé des monuments publics et qu'on
comme intermédiaires entre l'homme et Dieu. Il y a
nouvelle contradiction avec la théorie du fatalisme
itiel. On affirme aussi, toujours en contradiction
e théorie, que l'observation exacte des lois de Dieu,

la foi parfaite, la distribution des aumônes, les bonnes œuvres, peuvent procurer le salut. Les musulmans seuls, suivant les doctrines modernes, y atteindront; Mahomet y admettait aussi les juifs et les chrétiens. On sait que le salut consiste dans l'entrée en paradis, paradis tout matériel où les fidèles goûteront des joies très peu métaphysiques, à table, dans les bras de *houris* aux yeux noirs, au milieu de jardins toujours verts, et revêtus d'habits de soie. Les infidèles, au contraire, demeureront dans l'enfer, sans prendre jamais aucune nourriture, au milieu d'une épaisse fumée noire, tourmentés par un vent brûlant et aspergés d'eau bouillante, ou plongés dans des flammes ardentes. L'enfer est le paradis sont séparés par le mur *el aarâf;* ils sont partagés chacun en sept régions distinctes. Le paradis comprend : le séjour de l'éternité, celui du repos, l'éden, l'endroit des rencontres, la demeure des plaisirs, la résidence du Très-Haut et le Paradis propre. L'enfer se subdivise en : géhenne, lieu du feu allumé, lieu du feu ardent, séjour des flammes, séjour du feu dévorant, séjour du feu furieux, abîme.

Après sa mort, un musulman doit être enterré couché sur le côté droit, les yeux tournés vers l'est, c'est-à-dire vers La Mecque (de sorte que dans l'Inde ils regardent au contraire du côté opposé) : de petites baguettes de bois recouvertes de feuillages empêchent la terre, qu'on entasse au-dessus en forme de monticule, de toucher le cadavre : les baguettes sont vite brisées et le monticule s'affaisse au bout de peu de jours.

Mais, pendant la première nuit de son enterrement, le musulman a reçu la visite des deux anges *Munkîr* et *Nakîr;* comme son âme n'a pas encore quitté son corps, il ressuscite momentanément pour répondre aux questions de ces inquisiteurs célestes. Si les réponses sont satisfaisantes, l'âme est doucement emportée ; sinon elle est violemment

ntraînée par les anges. Elle est conduite au *Berzakh* « la barrière », où elle demeurera, heureuse ou malheureuse, jusqu'à ce qu'elle se réunisse au corps qui l'animait, lors de la résurrection finale et du jugement dernier.

Alors, on entendra la trompette retentissante d'Israfil; les corps se réveilleront et les âmes y reprendront place; le livre des actions humaines sera ouvert et consulté; les œuvres de chacun seront pesées dans la balance colossale suspendue au-dessus du paradis et de l'enfer; les justes passeront à droite de Dieu et les injustes à gauche; puis, les fidèles franchiront les abîmes de l'enfer, sur le pont *As Sirât* plus fin qu'un cheveu, plus mince que le tranchant d'une épée, et entreront au paradis à la suite du Prophète.

La bonne doctrine est enseignée dans « le livre unique » *al kitab;* dans « le volume » *al muchaf,* dans « le livre par excellence » *al furqân,* dans « la lecture » *al Qorân.* On sait que cette « Bible », mélange confus de légendes, de réflexions morales, de prescriptions impératives, est généralement regardée comme l'œuvre personnelle de Mahomet, comme le résumé des révélations successives qui lui ont été apportées par le messager de Dieu. Le Qorân comprend cent quatorze chapitres ou chants, *sûrah* (proprement un rang de briques dans un mur) de longueurs fort inégales. Ces *sûrah* étaient recueillies, au fur et à mesure de leur inspiration, et conservées de mémoire par l'entourage immédiat du Prophète; puis, quand elles devinrent plus nombreuses, on les transcrivit sur des feuilles de palmier, sur des pierres blanches, sur des morceaux de cuir, sur des omoplates de moutons et de chameaux. Mais, sous le khalifat d'Omar, une copie ou une rédaction officielle fut faite par Zâid-ibn-Thâbit, l'un des secrétaires du Prophète. Ce manuscrit, qui servit de prototype à tous ceux que les fidèles voulurent se procurer, demeura en la possession des khalifes. Othmân,

ayant découvert que des erreurs de lecture avaient altéré le texte de certains de ces manuscrits, les réquisitionna tous, les fit collationner avec le texte authentique, fit détruire les copies défectueuses et en fit faire d'exactes qu'on envoya aux principales villes de l'empire. Malheureusement, le texte officiel n'a point respecté l'ordre chronologique et a rangé les diverses *sûrah* dans un ordre fantaisiste et arbitraire; mais il paraît y avoir de sérieuses raisons pour croire que nous possédons le texte même des paroles de Mahomet.

Le *Qoran* prétend à une autorité absolue, non seulement en matière de foi, mais en toute autre matière : révélé à l'ignorant comme au savant, il est la source de toute science, de toute justice, de toute sagesse. Le mot *Qoran* (plus exactement *Qurân*) signifie proprement « la lecture, la leçon » c'est-à-dire « le livre par excellence ». Toutefois, les lacunes que l'expérience a fait constater dans le Qoran sont complétées par la tradition, par la *Sunnah*. Le sens propre de ce mot est « la Coutume »; on nomme plus particulièrement *hadîth* les traditions de Mahomet. Il y a six recueils principaux de ces traditions ; ils ont été formés sous les Abbâsides. Il y a aussi l'*idjmâh* « jurisprudence raisonnée », et les *qiyâs* « analogies»; on y ajoute enfin, sous le nom d'*athâr*, les décisions juridiques des khalifes.

Mais l'autorité des *sunnah* n'est pas admise par tous les musulmans; ceux qui la rejettent forment la secte des *C'hîas*. Ils prétendent qu'Ali seul est le successeur légitime du Prophète, que seul il a reçu par héritage naturel le dépôt de la révélation divine; aussi ajoutent-ils à la formule ordinaire ces mots « et Ali est le khalife de Dieu »; ils disent que la base de toute la religion est la connaissance des *douze imâms*, guides, conducteurs par excellence : Ali, Hasan, Husain, Zain-al-abid-dîn, et leurs descendants. On pourrait appeler les Chîas — qui se désignent eux-

mêmes sous le nom d'*adliyah* « société des justes » — « les jansénistes » du mahométisme ; les *Sunnites*, partisans des *sunnah*, seraient « les traditionnalistes ». Les *Sunnites* dominent en Turquie, en Égypte, au Maroc, et dans le nord de l'Inde ; les *Chîas* en Perse, où les *Sunnites* payaient naguère un impôt plus élevé que leurs adversaires ; et dans l'Inde méridionale.

L'islamisme, malgré son caractère autoritaire et absolu, malgré le fanatisme naturel à ses partisans, n'a point échappé aux lois générales de l'évolution. Les peuples musulmans auraient toujours été intellectuellement inférieurs aux autres, si l'esprit de tolérance et de critique ne s'y était glissé à l'époque où la puissance des khalifes était à son apogée.

M. J. Darmesteter a fait remarquer que la philosophie grecque, chassée d'Alexandrie et d'Athènes par le christianisme et par Justinien, s'était réfugiée à la cour de Baghdad. Le mouvement fut commencé par les Abbâsides Al-Mansour (754-775), Haroun-ar-Rachid (786-809), Al-Mamoun (809-834) et se continua dans toutes les parties de l'empire. On sait la part brillante qu'y prit l'Espagne musulmane. Al-Mansour ou Almanzor fit traduire en arabe, en persan ou en syriaque, les principaux livres des Grecs et des Latins ; il encouragea l'étude de l'astronomie et le culte de la poésie ; ses successeurs suivirent son exemple et s'entourèrent de philosophes, de savants et de poètes. Ils étaient pourtant très pieux, car Haroun allait en pèlerinage à La Mecque : ce fut même le dernier khalife qui fit ce voyage. Mais ce mouvement fut suivi, sous Motawakkil (847-861), d'une violente réaction religieuse ; parmi les dévots, le mot *filsuf* « philosophe » devint une injure aussi déshonorante que *zendik* « mécréant » ou que l'est aujourd'hui l'appellation *farmasun* « franc-maçon » dont on qualifie en Algérie

les libres-penseurs. Il est vraiment remarquable que la franc-maçonnerie ait inspiré des haines si vives aux deux religions les plus intolérantes du globe, le catholicisme et l'islamisme.

La période de supériorité philosophique des musulmans, l'âge d'or de leur littérature, dura quatre siècles, de 750 à 1250 environ. « C'est pour conserver et pour mieux comprendre la lettre du texte sacré du Qoran », dit M. Stanislas Guyard, « que les premiers croyants fondèrent la grammaire et la lexicographie, et recueillirent les poésies anciennes et contemporaines où ils trouvaient l'explication des termes rares employés par le Prophète. C'est pour élucider les questions de dogme qu'ils créèrent la théologie ». L'étude de la théologie conduisit à celle de la philosophie et la nécessité de comparer les théories autogènes, pour prouver leur orthodoxie et leur supériorité, avec celles des anciens et des peuples étrangers, rendit indispensable la connaissance des langues occidentales mortes ou vivantes, et la traduction des principaux livres écrits dans ces diverses langues.

L'étude critique des dogmes du Qoran fut inaugurée à Bassorah, dès le VIIe siècle, par l'école de Hasan-al-Basrî, dont le disciple le plus connu fut Wâsil-ben-Atâ, fondateur de la secte des *Mutazilites*. Wâsil niait les attributs de Dieu affirmés par le Qoran, sous prétexte que si ces attributs étaient réels et réellement éternels, ils constituaient en quelque sorte autant de divinités distinctes du Créateur ; il ne faut donc pas dire par exemple : *il y a une justice de Dieu*, mais simplement *Dieu est juste*. Wâsil rejetait aussi la prédestination, incompatible avec la récompense ou la punition des actions de cette vie dans une vie future, récompense ou punition qui présuppose le libre arbitre ; enfin il admettait, entre l'Enfer et le Paradis, un séjour intermédiaire et transitoire, le Purgatoire catholique. Les *Mutazilites* « dissi-

nts » furent aussi appelés *Qadarites* du mot *Qadar* ou
ıder « pouvoir » par allusion à leur croyance dans la
erté d'action nécessaire aux hommes.

Par opposition aux *Qadarites*, les *Djabarites*, du mot
iabar « contrainte, nécessité », prétendaient que l'homme
a aucun libre arbitre et que son sort présent ou futur a
é réglé par Dieu de toute éternité; c'est la théorie de la
édestination absolue. De leur côté, les *Sifatistes* « attri-
ıtistes » affirmaient qu'il faut toujours s'en tenir à la lettre
ı Qoran, y croire quand même, ne rien chercher au delà,
: n'admettre nulle part de figure, de comparaison ou
'allégorie.

Plus tard, les *Chîas* entrèrent dans une voie encore plus
ardie et plus éloignée de la tradition. Quand ces partisans
l'Ali furent devenus les maîtres à peu près exclusifs de la
'erse, l'islamisme se transforma entre leurs mains dans un
ens plus matériel, en adaptant à ses croyances les traditions de
ı vieille mythologie éranienne dont Ali devint le centre et
e principal personnage. Les idées gnostiques et dualistiques,
es légendes manichéennes s'infiltrèrent dans le mahomé-
isme. Pour certains, les khalifes devinrent presque comme
es dieux; pour tous le Qoran ne fut plus qu'une vaste
ıite d'allégories. C'est aux premiers *Chîas* que se rattachent
es *Ismaélites* ou *Bathéniens*, bien connus en Europe sous le
: nom d'*Assassins* (proprement « mangeurs de *hachîch* »,
omposition enivrante faite avec de l'extrait de chanvre) et
ont nous reparlerons. C'est aux écoles mystiques que se
attachent les doctrines çufistes dont nous reparlerons
galement ci-après.

Parmi les philosophes de l'époque où l'empire musul-
nan avait la suprématie intellectuelle du monde, on cite
articulièrement les noms d'*Al-Kindî*, d'*Al-Farabî*, d'*Avi-
cenne*, d'*Abu-Saïd*, d'*Avempace* et d'*Averroès*. Al-Kindi, de

Bassorah, vivait au IXe siècle ; *Al-Farabî*, d'Othrar, au Xe ; *Avempace*, proprement *Ibn-Badjâ*, et son disciple Averroès, ainsi que le mystique Abu-Saïd, au XIIe. Al-Kindi et Al-Farabi ont déjà la doctrine de l'intellect double, actif et passif : le but de l'homme est d'arriver à s'unir de plus en plus étroitement avec l'intellect actif, c'est-à-dire avec la raison ; mais ce but heureux et idéal ne saurait être atteint dès cette vie : la récompense de la vertu ou de la perfection n'est ici-bas que le sentiment même de cette supériorité, de cette vertu ou de cette perfection. C'est ce que répète un contemporain d'Al-Farabi, l'incrédule et libéral *Avicenne* (proprement *Ibn-Sîna*) de Bokhara. Savant médecin, il mena une vie passablement vagabonde où le plaisir occupa une grande place, et qui fut abrégée par les excès : le vin et l'amour vinrent à bout de sa robuste constitution. Il disait que Dieu est l'unité absolue, et que Dieu ne saurait avoir une action immédiate sur le monde ; il est le centre de la roue, la laisse rouler suivant son caprice ou ses impressions, et demeure immobile au milieu des agitations et des révolutions de la périphérie. L'âme humaine conserve sa personnalité après la mort ; elle aspire à devenir en quelque sorte le miroir de l'univers ; elle peut atteindre son but par la purification intérieure et par la perfection morale qui préparent le vase où doit se répandre l'intellect divin. Les théories d'Avicenne sont fortement empreintes de l'esprit des doctrines péripatéticiennes.

Ces doctrines, empruntées surtout aux Alexandrins, par Al-Kindi, Al-Farabi et bien d'autres encore, étaient enseignées dans les grandes écoles de Baghdad et de Bassorah ; elles ont servi de base au système d'Averroès qui vivait au XIIe siècle, à l'autre extrémité du monde musulman. On connaît le remarquable ouvrage que M. Renan a consacré à Averroès, le plus grand peut-être de tous les philosophes arabes.

Les philosophes musulmans, toutefois, interprétaient et développaient largement à leur idée les doctrines d'Aristote. En général, leur enseignement se résume en deux points fondamentaux : l'éternité de la matière, la théorie du double intellect. Ils affirmaient l'éternité de la matière, car, disaient-ils, la génération suppose un mouvement et le mouvement n'a lieu que dans une substance, et tout mouvement étant la conséquence d'un mouvement antérieur, le mouvement est éternel comme la substance où il se produit. Le moteur, c'est Dieu, c'est-à-dire proprement la raison générale des choses, car Dieu ne saurait s'occuper de l'individu et du détail; s'il le faisait, il innoverait dans l'ordre des choses; or, innovation signifiant caprice ou liberté, il y aurait inconséquence et irrégularité là où l'essence même des choses veut nécessité et logique. Entre le moteur suprême, Dieu, et l'homme, est le ciel, être vivant, composé de dix orbes ou sphères ayant chacune leur intelligence qui est leur forme et leur âme, comme notre âme est la forme de notre intellect; elles sont hiérarchiquement subordonnées l'une à l'autre et constituent de Dieu à nous une chaîne ininterrompue de moteurs. La première sphère est la sphère extérieure enveloppante; puis viennent la sphère des astres fixes, puis les sept sphères des planètes, et enfin celle de l'intellect actif. C'est la dernière intelligence intermédiaire entre Dieu et l'homme. L'intellect actif gouverne notre monde et agit particulièrement sur notre esprit.

L'intellect actif n'est d'ailleurs que l'un des deux éléments de l'âme humaine : il en est l'élément formel, actif, séparé, éternel, incorruptible, qui rend tout intelligible. L'autre élément est l'intellect matériel, passif, en usance ou en puissance, corruptible, périssable, pouvant s'abstraire et se transformer dans l'objet de sa pensée. L'intellect actif, supérieur à l'autre, lui est extérieur; quoi qu'il soit son moteur,

sa forme, son intelligence, il est en dehors de lui, il est essentiellement impersonnel et absolu, et il est unique pour tous : c'est pour ainsi dire l'âme des âmes, de là le nom de *monopsychisme* donné à cette doctrine. L'intellect passif aspire à s'unir à l'intellect actif, comme la puissance appelle l'acte, comme la matière appelle la forme, comme la flamme s'échappe vers le corps combustible. Cette union, dite en arabe *ittisâl*, est directe et complète; alors la dualité de l'intellect disparaît, l'homme devient semblable à Dieu, connaît tous les êtres et est ces êtres eux-mêmes.

Comment atteindre ce but? L'humanité doit forcément l'atteindre, car il est dans la nécessité de la nature qu'il y ait toujours un être humain qui connaisse la raison. Certains prédécesseurs d'Averroès recommandaient l'ascétisme; il voulait lui, pour arriver à la fin suprême, qu'on se contentât du mysticisme rationaliste, de la science. Mais les bonnes intentions de l'homme, sa liberté naturelle, sont gênées par les matérialités extérieures. Si l'on veut, le bien, c'est l'œuvre de Dieu; le mal, c'est la conséquence fatale de la matière. L'espèce humaine est immortelle, mais l'individu est périssable; il se reproduit précisément pour immortaliser l'humanité; c'est d'ailleurs la seule consolation de sa misère. L'âme individuelle n'existe que par l'imagination, et l'imagination n'est que l'illusion de l'erreur. Aspirer à une vie future et à un bonheur individuel, c'est méconnaître les conditions générales, c'est une morale d'intérêt personnel contraires aux lois scientifiques du monde.

Averroès, proprement *Ibn-Rochd*, né à Cordoue en 1120, était médecin comme Avicenne. Il fut cadi de Séville, puis grand-cadi de Cordoue et eut l'oreille des souverains. Exilé comme impie, à la suite d'une intrigue, il mourut à Maroc en 1198. Sa réputation ne s'est point bornée au monde arabe; il fit école chez les chrétiens du moyen âge, surtout

à Salerne et en Italie : on sait que Dante le cite fort honorablement, ainsi qu'Avicenne d'ailleurs :

> Hippocrate, *Avicenna*, e Galieno,
> *Averrois*, che 'l gran commento feo.
>
> (*Enfer*, IV, 143-144.)

L' « averroïsme », de transformations en transformations, de commentaires en commentaires, devait aboutir, au XVIIe siècle, dit M. Renan, à « la négation du surnaturel, des miracles, des anges, des démons, de l'intervention divine », et à l' « explication des religions et des croyances morales par l'imposture ».

Mais par un mouvement de réaction contre les novateurs, les musulmans orthodoxes avaient étudié la philosophie pour battre les audacieux sur leur propre terrain. En tête de ces « conservateurs » se place Aboul-Hasan-al-Achari qui vivait au Xe siècle et qui est l'inventeur du système mixte du *kalâm* qui est resté depuis classique en Orient. Les partisans de ce système, qu'on a appelés les *Mutakalamîn*, soutenaient la théorie de la création incessante, continuelle et immédiate; il n'y a, dans la nature, ni lois générales, ni effets, ni causes; il n'y a que des atomes matériels isolés, que des accidents, que des individus. En fait, il n'y a que Dieu créant tout par sa seule puissance, l'être et le non-être.

Il est impossible de suivre ici la philosophie arabe dans tous ses développements, de même qu'on ne saurait faire l'histoire de toutes les sectes religieuses de l'islamisme. Il faut du moins essayer de donner une idée des principales d'entre elles, de celles qui ont encore aujourd'hui de l'importance dans le monde musulman.

Les *Chiites* ou *Chîas*, de la Perse, se subdivisent en un très grand nombre de sectes, dont les principales sont

pales sont celles des *Ali-Allahi*, des partisans de *Baba-bouzouq*, des *Kirindi*, des *Çûfî* et des *Babistes*.

Les *Ali-allahi* regardent Ali comme une des mille et une incarnations d'Allah; pour eux, Omar n'est autre que le Satan de l'éranisme postérieur; quelques-uns adorent les douze *imâms*, descendants d'Ali. Leurs croyances devinrent religion d'État au XVIe siècle. Ils ont reconstitué toute une hiérarchie sacerdotale; ils ont des images vénérées — les Sunnites ont au contraire les images en horreur, — mais ils représentent toujours Ali la figure voilée, parce que rien ne peut donner une idée de sa divine beauté. Une des manifestations populaires du culte est la représentation de drames, de pastorales ou de mystères si l'on veut, qui racontent d'ordinaire l'histoire d'Ali, sa mort tragique dans la mosquée de Koufa, l'empoisonnement et l'égorgement de ses fils Husaïn et Hasan; Husaïn est regardé comme le gendre du dernier roi sassanide Yezdidjîrd.

Les sectateurs de *Baba-bouzouq* rendent hommage à un grand saint de ce nom et ignorent tout à fait Mahomet. Les *Kirindi*, forgerons, adorent leur ancêtre Daoud. Les *Babistes* se rattachent à un certain Ali-Mohammed, dit le *Bab* « la porte »; leur doctrine est toute pacifique, toute bienveillante; elle conseille l'arbitrage général; elle recommande de ne pas frapper les enfants, elle permet de rire, elle condamne la polygamie, elle proscrit le vol, elle exhorte les riches à partager leurs biens avec les pauvres. En 1848, ils eurent à subir une violente persécution de la part de la secte dominante. Parmi les membres les plus célèbres de la secte, on cite une sainte femme *Zerein-Tadj*.

Quant au *Çûfîs*, très nombreux dans la Perse et dans l'Inde, ils ont adapté au mahométisme les théories panthéistes du brahmanisme. Le *çûfisme* est plutôt une philosophie, une manière de comprendre et de pratiquer la

religion, qu'une religion même; c'est une doctrine essentiellement mystique. On prétend qu'elle a été enseignée tout d'abord par une femme, Râbia, qui vivait au premier siècle de l'hégire et dont les étrangers ou les fidèles peuvent voir le tombeau à Jérusalem. C'est vers le milieu du VIII[e] siècle après Jésus-Christ que le *çûfisme* commença à se développer et à s'étendre. A l'origine, ses adhérents prétendaient que Dieu seul est digne d'amour, que la vie est méprisable, que le seul bonheur terrestre est dans l'extase qui permet la contemplation parfaite de l'être exclusivement adorable; puis on en arriva à ne plus pouvoir rien admettre en dehors de Dieu, car la création émane de son essence et doit y retourner; et l'on conclut que le but, la fin de l'homme, est l'union absolue à Dieu, l'incorporation et l'absorption en lui, *ittihâl*. Il y eut des convaincus qui déclarèrent que tout homme est Dieu, et l'un d'eux, Hallâdj, fut, pour cette affirmation, mis à mort sous le khalifat de Moqtadir (932-934). La plupart des *Çûfis*, plus prudents, disent seulement que Dieu est tout, mais sans ajouter que tout est Dieu. Ces doctrines conduisent au renoncement, à l'ascétisme, au monachisme; le nom des *Çûfis* vient, dit-on, du manteau de laine dont ils se revêtaient anciennement par humilité : en arabe, *çûf* veut dire « laine, blancheur[1] ».

Une secte très importante, mais plus moderne, est celle des *Ismaéliens* qui tirent leur nom d'Ismaël, septième imâm descendant d'Ali. Le fils d'Ismaël, Mohammed, passe pour avoir été le fondateur de la secte, au IX[e] siècle de notre ère. C'est un pur naturalisme; la pleine connaissance de ses doctrines n'est pas acquise par moins de neuf initiations successives. Au premier degré, on est simplement admis, on

1. La dynastie des rois de Perse qui fut renversée par Nadir-chah en 1736 et qui datait de 1499, tirait son nom (*çofi*) du mot *çûfi*. Elle se rattachait généalogiquement à un sage de cette secte.

est pour ainsi dire *apprenti*. Au deuxième, on apprend que l'autorité des imâms est la seule qui soit inspirée de Dieu; au troisième, qu'il y a eu *sept* imâms; au quatrième, que le monde existe depuis sept périodes, à chacune desquelles correspondait un *imâm* et son lieutenant ou vicaire. A l'aspirant parvenu au cinquième grade, on enseigne le mépris des traditions et de l'interprétation littérale du Qoran. Au suivant, on lui révèle la méthode rationnelle, on lui fait voir que le raisonnement est supérieur à la tradition. Le septième initié est mis à même de comprendre que chaque *imâm* ou prophète ayant eu un aide, vicaire ou lieutenant, il y a eu et il y a, partout et toujours, deux êtres, deux principes qui forment ensemble l'harmonie du monde : le principe actif qui donne, *sâbiq* « le précédant » ; le principe passif qui reçoit, *tâli* ou *lâkhiq* « le suivant ». Le sage qui a pu franchir la huitième épreuve est plus dégagé des liens de la foi et de la doctrine : il constate la progression infinie des êtres pouvant tous et toujours s'élever à un état supérieur, plus parfait; il comprend que les théories de résurrection et de jugement par exemple sont simplement l'emblème des phénomènes naturels d'évolution de la matière. Le dernier grade donne à l'initié une liberté absolue de pensée; il peut croire et nier ou affirmer toute doctrine.

Sur l'ismaélisme se sont greffées de nombreuses sectes, les *Fatimites* d'Égypte, les fameux *Assassins* de Syrie, les *Nosaïris* et les *Druzes* du Liban. Elles ont ce point commun qu'elles regardent toutes plus ou moins les descendants d'Ali comme les vrais *imâms* et qu'elles attendent la venue du *Mahdi* « le dirigé, l'inspiré » (du verbe *hadaya* « diriger »). Ce Messie islamite (Messie est proprement en hébreu *mâchîha* « l'oint » de *mâchah* « oindre ») ne sera, pour les chiites, qu'une réapparition d'Ali qui n'est point mort et qui doit revenir faire régner la justice sur la terre. Toutes ces théories

ianiques se rattachent aux vieilles traditions éraniennes. supposent toutes une période de décadence, de corrup- d'impiété, avec un tyran abominable, un antéchrist, qui être mis à mort par le dernier envoyé de Dieu. Il y a eu ombreux Mahdis, depuis le VIIe siècle jusqu'à nos jours, ur insuccès n'a pas découragé la foi des musulmans dans uveur à venir. Je n'ai pas à résumer l'histoire des Mahdis ont apparu jusqu'à ce jour en Perse, en Arabie, en Tur-, à Tunis, en Égypte ; je rappellerai seulement le *Cheick-ohdi* auquel nos soldats eurent affaire lors de l'expédi- de la fin du dernier siècle. On sait quelle page sanglante rqué dans l'histoire de l'Angleterre le dernier Mahdi du lan, Mohammed-Ahmed.

ι sait que les *Assassins* conservèrent leur indépendance lant près de cent soixante ans (1190-1257) ; qu'ils occu- nt Alamont et ses environs, dans le Liban, et que leur s'appelait le *Vieux de la Montagne*. Ils regardaient le rtre de leurs ennemis comme un devoir et le mépris de ıort comme une vertu. Ils formaient, au point de vue ;ieux, une secte fermée dont les adeptes recevaient leur uction par sept degrés d'initiation successifs. — Quant *Nosaïris*, c'était une secte de Syrie; on leur reprochait orer personnellement Ali, de croire à la métempsycose, ılérer la pédérastie, de recommander les mariages entre ؛s et sœurs. — Les *Fatimites* d'Égypte basaient aussi ؛ doctrines sur la légitimité d'Ali.

ıs hérésies que nous venons d'énumérer et qui sont au- de rameaux détachés du *chiisme* remontent originelle- t à un juif converti, contemporain d'Ali lui-même, Abd-, fils de *Wahab*, fils de Sabâ, qui prétendit qu'Ali était incarnation de Dieu. C'est au même personnage que ındent se rattacher les *Wahabites* contemporains, qui bent sous leur joug de fer toute l'Arabie centrale. Ils

se présentent comme des réformateurs qui veulent en revenir à la pureté des temps mahométiques ; ils trouvent qu'on rend trop d'honneurs aux prophètes et condamnent sévèrement le culte des saints et des pieux imâms. Ils blâment la pompe des cérémonies, condamnent l'habitude « sale » de fumer, et ne veulent aucun prêtre, aucun intermédiaire entre Dieu et l'homme. C'est sans doute à l'instigation de quelque wahabite qu'il y a deux années environ le gouvernement ottoman a pris à Constantinople le singulier arrêté que voici :

« Attendu que, de par la loi du *cheri*, le voile est imposé aux femmes musulmanes, et que l'obligation de le porter est absolu ; — Attendu, néanmoins, que bon nombre de ces femmes n'observent pas cette prescription dans leurs courses en ville et à travers les bazars, ainsi que dans les lieux de promenade ; — Attendu qu'il a été constaté qu'elles se promènent dans des accoutrements qui sont incompatibles avec la morale, la pudeur, les usages du pays, et la chasteté islamique ; — Attendu que ces exhibitions scandaleuses sont vues avec dégoût par les gens honnêtes et vertueux ; — Attendu, d'ailleurs, que cet état de choses est contraire aux prescriptions du *cheri*, aux désirs et aux ordres de notre bienfaiteur le padischah, protecteur de la religion et du cheriat, consolidateur de la morale ; — Bien qu'il soit permis à tout le monde de se promener (littéralement : de prendre l'air) ; — Un ordre spécial de S. M. le sultan prescrit de punir, conformément à la loi, toute femme qui serait vue dans une mise ou une manière d'être contraire aux prescriptions du *cheri* et de la morale : les hommes qui, de leur côté, se livreraient à la poursuite galante de ces femmes, oublieuses de la chasteté islamique, seront également punis ; — Des instructions ont été données, en conséquence, à tous les agents de police, pour qu'ils aient à surveiller, dès à présent, et à réprimer ces excès des deux sexes ; — Afin que

personne n'en ignore, la police porte cette décision à la connaissance du public ».

Les *Druzes* vivent, au nombre de cinquante ou quatre-vingt mille hommes, dans la partie la plus méridionale de la chaîne du Liban. Leur secte ou plutôt leur religion date du IIIᵉ siècle de l'hégire : les uns en attribuent la fondation à un mage persan ; les autres, amalgamant diverses légendes, lui donnent pour premier chef le khalife fatimite El-Hakem (996-1021) qui se serait proclamé Dieu. Quoi qu'il en soit, il paraît que l'hérésiarque, mage ou khalife, aurait été massacré par les musulmans fidèles et que ses partisans, au nombre de seize mille, se seraient réfugiés dans le Liban, sous la conduite de *Mohammed-ed-deruzi*, duquel ils auraient tiré leur nom.

Les *Druzes* se disent *unitaires;* ils croient en effet en un seul Dieu qui s'est manifesté trois fois sous la forme humaine : il fut d'abord Ali, puis le khalife El-Hakem, puis Hamza qui fut leur principal réformateur. En dehors de ces incarnations, Dieu, qui est tout-puissant, reste absorbé en lui-même et remet le gouvernement du monde à certains êtres inférieurs. Il a créé deux esprits opposés : celui de lumière, de raison, ayant un coadjuteur, issu de la lumière, qui est l'âme du monde ; celui de ténèbres, ayant un coadjuteur, issu de lui-même, qui est l'esprit des bas lieux. Hamza fut l'esprit de lumière, Mohammed fut son ombre et la femme de Mahomet fut l'esprit des bas lieux. Il y a eu plusieurs prophètes successifs : à chaque prophète du mal fut opposé un prophète du bien. La création humaine fut causée par le mélange de la lumière et des ténèbres qui se produisit accidentellement dans l'espace vide qui séparait les deux esprits ; le mélange était formé d'un nombre égal de parties de chacun des deux composants. Le nombre des âmes formées de ce mélange est par suite limité ; aussi les âmes doivent-elles renaître et passer

de corps en corps, comme un liquide qui passe de vase en vase : les bonnes vont animer des corps nobles et riches; les mauvaises vont dans le corps des animaux. La destinée de chacun a été fixée de toute éternité; elle a été écrite et elle est cachée sous une des pyramides d'Égypte. A la fin du temps, Hamza apparaîtra, avec le glaive de El-Hakem à la main; il fera triompher la vraie religion et distribuera aux âmes les récompenses ou les peines qui leur sont réservées.

Les *Druzes* sont sobres, justes, loyaux; ils sont monogames; ils honorent et respectent la femme, si mal traitée chez les musulmans. Ils accueillent mal les étrangers, importuns et indiscrets. Ils ont des livres sacrés qui sont des compilations du Qoran, de la Bible, et d'ouvrages grecs. Ils vénèrent Jésus-Christ et les grands saints du christianisme. Ils ont le plus profond mépris pour les statues et les représentations figurées : leurs temples sont de simples enceintes, gardées par des sages qui y vivent contemplativement; ils s'y assemblent le vendredi pour prier et pour y prendre en commun une collation de pain et de raisins secs. Quoique fatalistes, ils croient que l'on peut acquérir des mérites et ils admettent l'efficacité de la pénitence. On leur reproche de nombreuses habitudes superstitieuses. On distingue parmi eux les *ocquals*, sages, instruits, tempérants, passant leur vie à faire de bonnes œuvres et les *johhals*, ignorants et vulgaires.

Le nombre des sectes musulmanes s'élève, dit-on, à soixante-douze. Parmi celles que je ne puis étudier ici, il faut au moins mentionner les *Qarmates* qui proscrivent les pèlerinages et permettent l'usage du vin.

Le bas peuple a partout une religion fort grossière. Les *Bédouins* du désert ne prient jamais : leur seule morale est celle de l'intérêt pratique immédiat et ils ont assez peu le souci d'une vie future extra-terrestre. Les *fellahs* de la Syrie et de l'Égypte ont encore des fétiches; ils rendent hom-

mage à des rochers et à des arbres : ils ont des « stations saintes », *makân*, où sont de petites constructions qu'on regarde comme les tombeaux de chefs (*cheikh*, proprement *chaïkh* « vieux, ancien, maître ») ou de prophètes ; les noms de ces saints sont probablement ceux d'anciennes divinités locales. Devant ces édicules, on égorge des agneaux : on y fait des danses sacrées : on y entretient des lampes constamment allumées et l'on suspend des *ex-voto*, des morceaux d'étoffe généralement, aux arbres qui entourent le tombeau vénéré.

Le culte des saints est l'une des grandes particularités du mahométisme moderne ; ils sont vénérés sous l'appellation de *walî* « voisin, ami » : les voyageurs les ont désignés souvent sous le nom des *santons*. Les légendes relatives à ces pieux personnages sont analogues à celles qu'on retrouve dans toutes les religions ; de leur vivant ils sont doués de facultés extraordinaires : ils volent dans les airs, ils marchent sur les eaux, ils se transportent instantanément d'un endroit dans un autre, ils voient de très loin (de Bagdhad à la Kaabah par exemple), ils mangent et boivent indéfiniment ou au contraire restent un temps indéfini sans manger ni boire (voilà qui dépasse les jeûneurs à la mode !), ils sont éclairés par une lumière céleste pendant leurs prières ; ils font des miracles : résurrection des morts, guérison des malades, don de la parole accordé à des arbres et à des animaux, etc. Ils ont laissé des reliques vénérées : cheveux, fragments d'habits, objets usuels. Ils habitent dans leur gloire près de leurs tombeaux et se manifestent parfois à leurs fidèles : il y en a qu'on ne peut voir ainsi sans être frappé de mort à l'instant. Quelques-uns ont pour spécialité de protéger les champs, les maisons, les récoltes. Tout cela n'est évidemment que l'adaptation de légendes et de pratiques religieuses et fétichistes anciennes. Il y a même des saintes : la plus fameuse, regardée

longtemps en Europe comme la seule, est une certaine Râbiâ-al-adâwîdjah dont nous avons déjà parlé.

Dans l'Inde, le mahométisme s'est également fort altéré sous l'influence des coutumes et des traditions brahmanistes. La plupart des fêtes musulmanes y sont calquées sur les fêtes hindoues. On y vénère les prétendus tombeaux de Seth et de Job à Faïzabad ; on y adore les empreintes du pied de Mahomet (*qadam-i charîf*) près de Bénarès, à Cattack, à Naraingang, et ailleurs encore ; on avait élevé à Kadapah (en 1721 de notre ère) un monument spécial pour y conserver, dans une boîte d'or, un poil de la barbe du Prophète : cette précieuse relique, transportée à Seringapatam par Haïder-Ali, n'y a pas été retrouvée après la mort de Tipou et la prise de la ville par les Anglais en 1795[1]. Mais la grande particularité de l'islamisme indien, c'est le culte des saints, *pîrs* « anciens » ou *walîs*, honorés à peu près à l'égal des dieux hindous. Les uns sont des sages légendaires (Khâdja-Khizr, Sâlâr Maçûd Ghâzi, Chohan goga, Qutb-Addin, Kalandar, etc.), les autres ont réellement existé (Babu Lal au XII[e] siècle, Kabîr au XIII[e], Madar au XV[e], Châb Dôla, etc.), ou du moins sont historiquement connus en dehors des traditions religieuses. Le culte que l'on rend à ces saints consiste en processions à leurs tombeaux, en récitations de prières spéciales, en offrandes de fleurs et d'aliments sucrés, en dons de pièces de monnaie pour l'entretien du tombeau. Il existe des congrégations ou corporations religieuses de fakirs, qui prennent le nom de *pîrs* et auxquels les dévôts vont demander des amulettes, morceaux de papier où sont transcrits des versets du Qoran et des noms de saints.

1. Dans beaucoup d'endroits, on montre aux voyageurs des cheveux de Mahomet qui ont la curieuse propriété de s'allonger, quand on les coupe pour en donner aux pèlerins. A Delhi, on conserve un de ces cheveux, et aussi les sandales du Prophète. En Arabie, on peut voir, sur une certaine montagne les marques des pieds du chameau de Mahomet.

; fêtes religieuses ordinaires : martyre de Husaïn au de moharram, guérison de Mahomet au mois de safar, du prophète en rabi, le *chab-i barât* « nuit de la déli-e » (fête des morts), la mort d'Ali (21 ramazan), sont rées avec un luxe extrême de cérémonies : processions ars, de piques et de bannières, représentations des tom-s sacrés, images jetées dans les rivières à la fin des , distribution aux pauvres de riz parfumé et de volailles s, etc.

ns le sud de l'Inde, à Pondichéry et à Karikal notam-, la principale fête musulmane est celle des *Jamsès* ou artyre de Husaïn, dont on raconte ainsi la fin lamentable : il, épuisé, blessé, le fils d'Ali s'assit à la porte de sa ; buvant une goutte d'eau, un dard le frappe à la bouche, ux beaux enfants, son fils et son neveu, sont tués dans ras : il lève au ciel ses mains dégoûtantes de sang, et la prière funèbre. Dans un accès de désespoir, sa sœur le la tente et conjure les chefs des soldats de Yezid de is souffrir que Husaïn soit maltraité : le vieux chef ne retenir son émotion ; ses larmes coulent sur sa barbe able et les soldats les plus déterminés reculent devant ros mourant ; mais un autre chef, Chamar, leur re-e leur lâcheté, et le petit-fils du Prophète tombe sous oups de trente lances ou épées ; son corps est foulé aux ; on lui tranche la tête qui fut portée à Damas où elle nterrée ; de là, elle fut transportée à Ascalon, puis au par les khalifes fatimites. La tente de Husaïn fut puis livrée aux flammes, ses femmes furent en butte à les outrages ; ses enfants furent tous massacrés : de e, il n'en survécut qu'un seul, Ali Zayn el Abidin, le rième imâm légitime des Chîas ».

ns l'Inde méridionale, les musulmans affirment que tous qui prendront part à la fête funèbre recevront une

récompense spéciale dans le ciel. Dès que la nouvelle lune sort de l'horizon, le premier moharram, chacun doit pleurer et soupirer ; puis on prépare le festin de deuil : de l'eau pour les passants, des sorbets pour les pleureuses ; on se frappe la tête en gémissant devant la représentation de la tombe sacrée. Dans une salle tendue de noir, on lit, chaque soir des dix jours que dure la fête, le récit de la mort du martyr ; les assistants interrompent à chaque instant le lecteur par des sanglots et par les cris de *salam! salam!* « paix! paix ! » Les trois derniers jours, quelques dévots exaltés parcourent les rues, à pied ou à cheval, en criant *Hasan-Husaïn!* Dans la nuit du 10 au 11, se déroule une vaste procession dont le terme est un grand étang de la banlieue : un char est censé y figurer le tombeau de Husaïn. On en fait ordinairement plusieurs, qu'on promène solennellement et qui sont décorés de feuilles de talc où l'on a peint des ornements de couleur et qui brillent sous l'éclat de mille lanternes allumées ; ces chars sont appelés par le vulgaire *goun*. En fait, la cérémonie a un caractère plus joyeux que triste : des deux côtés du cortège marchent des porteurs de torches et de bannières, des bouffons se mêlent à la foule dont ils provoquent l'hilarité par leurs contorsions et leurs déguisements bizarres, les pauvres de toutes les croyances se gorgent avidement et bruyamment du riz parfumé qui leur est généreusement distribué. Il y a environ deux mille musulmans à Pondichéry, dix mille dans l'établissement de Karikal ; on en compte quarante et un millions dans toute l'Inde, sur cent millions qui représentent le chiffre total des islamites.

En somme le mahométisme de l'Inde est caractérisé par de nombreux emprunts aux formes religieuses du brahmanisme et par la vénération pour la mémoire des saints locaux, dont plusieurs n'étaient peut-être pas musulmans, et dont les tombeaux sont l'objet de nombreux pèlerinages.

Ce culte des saints locaux est bien connu de tous ceux ui ont habité l'Algérie. Les pèlerinages à leurs tombeaux, t en général partout ailleurs qu'à La Mecque, s'appellent *iara* « visites » ; on appelle *w'ada* « vœux » les offrandes u'on y apporte, les ex-votos qu'on y dépose, les sacrifices l'un bœuf, d'un mouton ou d'un jeune chameau qu'on y ccomplit. Des sortes d'oratoires, nommés *kobba*, servent ncore à la piété des fidèles. Les saints musulmans, les parons des groupes d'habitation ou des localités, sont désignés ous le nom de *walî* « ami de Dieu », titre qui n'est jamais lonné à un vivant. Il y a aussi les *chérîf* (*charîf*, pl. *cheurfa*) « nobles », qui sont censés descendre du Prophète par sa a fille Fathma-Zohra. Les lieux ordinaires de réunion des idèles sont de deux sortes : les grandes mosquées, *djamâ*, ù il y a un *member* « une chaire » pour la *khotba*, la grande omélie du vendredi ; et les petites mosquées *masdjid*, ns chaire. Le personnel attaché à chaque mosquée comrend un *mufti*, interprète de la loi, qui rend des décisions ppelés *fetvas* et qui est le chef local. Il n'y a pas de *mufti* ans toutes les mosquées; mais il y a partout un *imâm* lur. *aïma*) « chef, supérieur », un *muderrès* « profesur », un *hazzab* « lecteur », et un ou plusieurs *mueddins* 1 *muezzins* « crieurs ».

On sait que le Qoran étant le livre unique, il est regardé mme la seule base du droit; à côté du Qoran, il y a des cueils de *fetvas*, interprétations et décisions judiciaires des uftis, dont s'aident les juges arabes, les *qâdis*. La jurisudence musulmane, basée sur les *hadîth* et sur les *athâr*, rattache à quatre grandes écoles de droit, à quatre rites *ızâhib arbia*) pour employer l'expression adoptée : les rites *anéfi*, *chafiite*, *maléki* et *hanbalite*. Le premier est surut observé dans l'empire ottoman et dans l'Inde sepntrionale; il remonte au docteur Abu Hanîfah, imâm de

Baghdad au IIe siècle de l'hégire. Le rite *maléki*, usité en Afrique, date d'une cinquantaine d'années plus tard; purement traditionnel et moins libéral que le premier, il a pour premier docteur un certain Mâlik ben Anas, de Médine. Au siècle suivant, parut à Baghdad le savant Châfii, élève de Mâlik, dont le système dit châfiite a surtout été adopté en Égypte, dans le Yémen et dans le sud de l'Inde. Les doctrines les moins répandues sont celles d'Ibn Hanbal, qui enseigna un peu plus tard, à Baghdad, la méthode appelée d'après son nom hanbalite, la plus intolérante de toutes, adoptée surtout en Arabie. A côté de ces systèmes, classiques et pour ainsi dire orthodoxes, il y en a beaucoup d'autres dont l'autorité, purement locale, est très contestée.

En dehors de ce qu'on pourrait appeler le clergé séculier, il y a le clergé régulier, les pénitents, les mendiants, les moines contemplatifs. Tout le monde a entendu parler des *faquirs* (*faqîr* sing., *foqara* plur., « pauvres ») de l'Inde et de l'extrême Orient, et des *derviches* (proprement *darvéch*) de la Turquie et de la Perse. On distingue les *derviches suivant la loi*, et les *derviches sans loi* qui n'ont guère de musulman que le nom. Les derviches hurleurs, les derviches tournants, les derviches dansants sont connus. Ces pénitents forment une sorte de franc-maçonnerie, de confrérie mystérieuse; ils se livrent à des mortifications vraiment pénibles et s'imposent souvent de très dures austérités. Leurs principales obligations sont la méditation (*muraqaba*) et la prière (*dikr* ou *zikr*) ; l'une des formes les plus appréciées du *zikr* consiste dans la répétition incessante des syllabes *la-il-la-ha* à chaque expiration, et de *il-lal-la-ho* à chaque inspiration (ce qui veut dire : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu »). Il y a aussi la récitation des quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu; c'est pour faciliter cet exercice qu'on a inventé le chapelet de quatre-vingt-dix-neuf grains, *masba'hah*. L'usage de

ces rosaires viendrait des bouddhistes, et les chrétiens à leur tour l'auraient emprunté aux musulmans à l'époque des croisades.

En Afrique, les religieux musulmans sont connus sous le nom de *marabouts* (propr. *marabût* « l'instruit »); ils ne sont pas astreints à une résidence fixe, bien qu'ils aient à leur usage des *zauïas*, sortes de monastères-hôtelleries. C'est surtout là que se forment les étudiants (*tholbâ*, plur. de *thalâb*). En 1880, il y avait en Algérie cent quinze familles de marabouts, dont vingt à Oran, quarante à Constantine et cinquante-cinq à Alger. On y comptait aussi trois cent cinquante-cinq *zauïas* comprenant ensemble, sur trois millions de musulmans sujets français, 168 974 affiliés, dont 1955 *marabouts* et 167 019 *khuans*. On appelle de ce dernier nom les membres des congrégations pieuses contemporaines qui ont surgi en très grand nombre depuis quelques années dans le sein du mahométisme. Ces sectes ont été fort bien étudiées par le commandant Rinn qui leur a consacré un excellent ouvrage : les *khuans* de l'Afrique correspondent aux *faquirs* et aux *derviches* de l'Orient; les *marabouts* correspondent aux *walis*.

L'origine de toutes ces congrégations est dans le *çûfisme*. Elles ont pour but de procurer à leurs adeptes la béatitude éternelle par la connaissance de la bonne voie, *thrîqa* « chemin » ou *ward* « accès, arrivée »; la voie a été révélée en premier lieu à Mahomet par l'ange Gabriel, et le Prophète à son tour l'a transmise aux fondateurs des ordres religieux. Depuis Mahomet, il y a eu une chaîne continue de saints; toujours vivants, mais pour la plupart inconnus, les saints, sauveurs précieux, *ghûts-el-âlam* « le refuge du monde », sont en petit nombre, quatre ou cinq cents tout au plus, et sont distribués suivant une hiérarchie rigoureuse. On distingue, parmi eux, sept catégories : 1° un chef suprême, le

ghûts-adam « grand soutien » ; 2° son vizir, *qôthb* « pôle » ; 3° quatre *âûtâd* « poignets » ; 4° sept *khîâr* « élus » ; 5° sept, quarante ou soixante-dix *âbdâl* (sing. *bâdil*) « changeants » ; 6° soixante-dix *nedjab* (sing. *nedjib*) « distingués » ; 7° trois cents *neqîb* « chefs ».

Les *khuans* d'Algérie forment plusieurs ordres ; il y en a où l'on admet des femmes qui prennent le titre de sœurs, *khuatât*[1]. Chaque ordre a un chef, un cheikh, désigné par son prédécesseur et qui nomme des *moqaddem* « préposés » qui dirigent les initiations. Les membres de l'ordre se réunissent en *hadar*, assemblées générales, puis en *zarda*, assemblées régionales ; ces réunions sont accompagnées de repas. Chaque ordre a sa prière spéciale, son *dikr*. Les nouveaux membres sont reçus, après une longue retraite et après un jeûne prolongé ; ils prêtent un serment spécial et sont soumis à des épreuves souvent pénibles. Les initiés s'appellent entre eux *açhab* « compagnons, amis ».

On n'arrive à la connaissance de la bonne voie que par plusieurs phases successives. La plupart des ordres en admettent sept. L'initié est d'abord *talamîd* « disciple, assistant, novice » : il étudie la loi, est astreint à certaines pratiques et à la récitation du *dikr*. Il devient ensuite *murîd* « aspirant », puis *faqîr* « pauvre », puis *çûfî* « élu, pur », puis *salâk* « marchant (dans la vie) », et enfin *medjezûb* « ravi » ; le bienheureux qui arrive au dernier degré de la certitude est *tukidî* « possédé de l'esprit de Dieu ». Le *murîd* visite les stations saintes et se livre à l'extase ; le *faqîr* a des extases passionnées ; le *çufî*, des extases du cœur ; le *salâk*, des extases de l'âme immatérielle : il peut obtenir des révélations et il a des visions divines ; le *medjezûb*, dans ses extases mystérieuses, est dans un état d'exaltation ou de

1. Il y a eu des couvents de femmes en Orient, en Arabie même ; le plus célèbre est celui qui fut ouvert en Égypte l'an 684 de l'hégire (1285 après J.-C.).

folie constante, et vit pour ainsi dire toujours dans le monde métaphysique et tout près de Dieu. Dans l'état de *tukidî*, ou des extases d'obsession, l'âme a perdu le sentiment de son individualité et même celui de son absorption en Dieu qui est réalisée. Pour arriver à la perfection, il faut se livrer sans relâche à la méditation, aux jeûnes, aux veilles, à l'ascétisme. Tout cela est du pur *çûfisme*.

On recommande aux initiés l'observation des cinq grands commandements : craindre Dieu; se conformer aux traditions et imiter le Prophète; n'avoir aucun amour pour les créatures; être toujours content de son sort; attribuer et rapporter tout à Dieu. Ils doivent renoncer au monde, vivre dans la retraite, assister aux réunions générales et locales, réciter le *dikr*, faire des *ziaras*, payer des *hadias* « amendes propitiatoires », se livrer à l'abstinence et aux veilles.

Le résumé qui précède suffira-t-il pour donner une idée exacte de la religion de Mahomet? Tout le monde sait que cette religion donne à ses adeptes une conviction fanatique, une résignation absolue, une incroyable ardeur pour la propagande. Aussi les missionnaires, anglicans ou catholiques, en sont-ils le plus souvent pour leurs frais avec eux. Il faut lire, à ce propos, une très intéressante lettre adressée d'Aumale au *Journal des Débats* (n° du 14 septembre 1886). La lettre débute ainsi : « Quand un voyageur qui sait l'arabe passe quelques heures devant une tente, au milieu d'indigènes un peu naïfs, il est rare qu'il ne s'amuse pas à débiter des formules musulmanes, pour jouir de leur étonnement. S'il prend soin de dire : « Dieu est grand; louange à Dieu, Seigneur des deux mondes, etc. », en évitant de nommer Mahomet, l'effet est sûr. Les jeunes gens lui disent : « Ajoute : Mahomet est apôtre de Dieu : Tu seras musulman. Pourquoi ne veux-tu pas être musulman? Tu sais l'arabe, tu connais les paroles du Coran. Il te suffirait de trois mots pour aller

au paradis ». La discussion se termine ainsi : le voyageur dit : « Chacun naît et meurt dans la religion de ses pères », et les vieux approuvent de la tête en concluant : « Dieu seul distinguera entre tous les hommes au jour du jugement ».

Le correspondant des *Débats* résume ensuite une conversation qu'il eut avec un mzabite très instruit et très intelligent de la secte wahbite, auquel il racontait qu'il avait ainsi failli devenir musulman. Son interlocuteur lui démontra que les Évangiles même témoignent de la vérité de la foi mahométane. Si Jésus-Christ a envoyé des démons dans un troupeau de porcs, c'est pour déclarer que la chair du porc est impure. S'il a dit qu'il ne boirait plus du jus du fruit de la vigne jusqu'au jour où il en boirait de nouveau dans le royaume de son père (Marc, XIV, 25), si l'ange a prédit à Zacharie que son fils ne boirait pas de vin (Luc, I, 15), c'est que le vin doit être prohibé sur terre mais qu'on en boira dans le paradis. Le pieux Arabe continue en apprenant au rédacteur du journal parisien que ces raisonnements sont courants dans le monde islamique; que beaucoup de chrétiens s'y sont rendus en Afrique, en Égypte et en Syrie et se sont faits musulmans; enfin que l'illustre cheick Amhammed-Atfieh de Beni-Sgen que les Mzabites appellent « l'étoile polaire » a composé un livre de propagande, qui obtient tous les jours les plus grands succès et qui a pour titre : *Redd ech churûd ila el haûd el mûrud* « Ramener les animaux épars à la voie de l'abreuvoir ». Et notre confrère conclut : « Il me serra les mains en me faisant mille excuses et retourna auner de la toile dans la boutique d'un de ses confrères, me laissant méditer sur les chances des prêtres de Notre-Dame d'Afrique qui essaient de convertir des musulmans ». — M. Garcin de Tassy, mon éminent prédécesseur, constatait, dans ses revues annuelles de 1869 à 1877, que beaucoup d'Européens se faisaient musulmans dans l'Inde, et non seu-

ent des Européens pauvres, ou de basse extraction, mais
ne des fonctionnaires supérieurs et des femmes distin-
es, telles que la fille de sir Mac Naghten et la femme de
l Ellenborough, gouverneur général de Calcutta. Ces
versions étaient sans doute dans les desseins de Dieu;
ıme dirait un vrai croyant, « *c'était écrit* », *mektub*. Il
aît qu'un jésuite même a embrassé le mahométisme. On
ıt, en effet, regarder le paradis du Prophète, avec ses
ıris et ses orgies, comme très supérieur au paradis des
rétiens où, par exemple, selon un catéchisme de persévé-
ıce, ceux qui auront gardé le vœu de chasteté ici-bas pas-
ront l'éternité à « chanter des cantiques d'actions de grâces
suivant l'Agneau ».

CHAPITRE VIII

LE CHRISTIANISME

Jésus-Christ et son temps. — Saint Paul. — Constantin. — Conciles, schismes et hérésies. — Moines et missionnaires. — Le culte ordinaire. — Chrétiens d'Orient et d'Occident. — Protestants, jansénistes et gallicans.

Au VIIIe siècle de la fondation de Rome, lorsque Auguste ferma solennellement le temple de Janus, l'empereur croyait sans doute, avec cette infatuation habituelle aux despotes, inaugurer ainsi l'ère de la paix universelle. Fantaisie menteuse, comme celle du prince Louis-Napoléon proclamant à Bordeaux le caractère pacifique de l'empire à la veille de l'absurde guerre de Crimée! En réalité, l'avènement d'Auguste marque l'apogée de la puissance romaine; c'est avec lui que la décadence va commencer, latente encore pendant de longues années, mais réelle et progressive. Les expéditions contre les Germains ne furent que le premier choc du monde civilisé contre la barbarie, que la première rencontre des races amollies de l'Europe classique et des tribus jeunes, vierges et rudes, du Nord et de l'Est.

Quoi qu'il en soit, huit cents ans environ après l'époque légendaire de Romulus, la Ville par excellence jouissait insouciamment du fruit de ses victoires. Une aristocratie

riche et toute-puissante y menait la vie la plus désordonnée : elle ne gardait des vieilles religions qu'un reste de coutumes et de pratiques extérieures; elle professait un scepticisme bienveillant en apparence, injurieux au fond; elle n'avait ni préjugés ni passions généreuses; ses mœurs et son éducation s'étaient raffinées au détriment de sa vigueur et de sa morale : on était vraiment mûr pour le despotisme. La littérature avait atteint une perfection encore inconnue, et pourtant les Virgile, les Horace et leurs rivaux ne valent point — par le caractère — les Lucrèce, les Ennius, les Lucile et les vieux tragiques; Cicéron lui-même était un peu oublié, car il avait eu le tort d'être une victime du coup d'État. Seuls, quelques esprits chagrins vivaient à l'écart, se complaisant dans le souvenir du passé et conservant le culte de la liberté : phalange glorieuse, fidèle aux doctrines stoïciennes, qui comptera parmi ses membres Lucain, Tacite, Juvénal, Sénèque, Pline l'Ancien, Quintilien; on cite aussi les noms de Cremutius Cordus, de Thraséas, et de quelques femmes admirables : Arria, Fannia, Turia entre autres.

Quant au peuple, il avait gagné aux événements plus de bien-être et il lui suffisait de s'amuser aux frais de l'État pour qu'il saluât de longues acclamations les maîtres du jour. Le contact habituel des étrangers qui envahissaient de plus en plus la capitale du monde, Gaulois, Carthaginois, Égyptiens, Grecs et Orientaux de toute espèce, l'avaient rendu à la fois tolérant et sceptique. On honorait toutes les religions à Rome, sans doute pour avoir le droit de n'en pratiquer aucune.

Parmi ces étrangers, cependant si bien accueillis par le fils des vieux Latins, il était une nation qu'on n'aimait pas, qu'on méprisait d'un commun accord, les Juifs. Romains et étrangers détestaient également ces orientaux de petite taille, humbles, sordides, rapaces, dont la cupidité était aussi

basse qu'insatiable, dont les coutumes religieuses étaient une insulte perpétuelle au bon sens. J'ai rapporté dans le chapitre précédent les témoignages caractéristiques des écrivains. Mais les Juifs étaient très nombreux à Rome; ils s'imposaient à l'attention publique et l'on ne tarda pas à apprendre, vers la fin du règne de Tibère, qu'il s'était déclaré parmi eux deux sectes ennemies, l'une pour ainsi dire conservatrice, l'autre plus ou moins révolutionnaire, celle des *christiani*, qui tirait son nom d'un obscur agitateur mis à mort à Jérusalem par le procurateur Ponce-Pilate.

Historiquement en effet, le christianisme ne se présente à nos yeux que comme un simple accident local du judaïsme. Outre les trois grandes écoles des Esséniens, des Saducéens et des Pharisiens, il y avait eu et il y avait de nombreuses sectes religieuses. Beaucoup de prophètes, *nabiîm*, se levaient et parcouraient les pays, promenant autour d'eux une escorte plus ou moins nombreuse de disciples, prêchant la venue prochaine du Messie, l'avènement du royaume de Dieu, l'ère de la justice et de la punition des coupables qui frayaient avec l'étranger. Judas de Gamala, en Galilée, partisan des doctrines pharisiennes, mais proclamant comme le devoir suprême l'obéissance à Dieu seul, souleva les Juifs contre les Romains, qui le firent mourir misérablement; ses trois fils, jacques et Simon, crucifiés par le procurateur Tibère Alexandre, et Menakhem, qui joua un rôle important lors du siége de Titus, continuèrent le mouvement. Les *Baptistes*, dont le nom indique la cérémonie purificatoire d'initiation et dont le plus célèbre est « le précurseur de Jésus », Jean, dont on connaît la fin lamentable; et beaucoup d'autres, entretenaient la fermentation parmi le peuple. Il y avait les Zélotes, *Kenaîm*, qui se glissaient dans la foule, armés de poignards, et qui massacraient les impies qu'ils surprenaient violant la loi. Les jours de fête, il fallut souvent faire occuper

le parvis du temple par une cohorte militaire pour maintenir l'ordre, et l'on attribue une sédition à la gaminerie d'un soldat qui aurait un jour montré son derrière aux fidèles entrant dans l'enceinte sacrée.

C'est vers l'an 28 de notre ère, selon M. Renan, que Jean dit le Baptiste (Jean est en hébreu *Iéhôhânân* « Iahvêh est propice ») devint célèbre en Palestine. Il vivait près d'Hébron, à la porte du désert, dans l'abstinence et les austérités, entouré de disciples de plus en plus nombreux. Il recommandait la purification morale et la figurait par le baptême qui consistait en une immersion totale; il présidait à la cérémonie, qui avait lieu, sans doute à des époques déterminées, au bord du Jourdain. La légende a fait de Jean à la fois le précurseur et le cousin de Jésus.

Vers l'an 40, il y eut à Samarie un mouvement plus sérieux qui fut écrasé par Pilate. Un soi-disant prophète avait soulevé le peuple; il prétendait connaître l'endroit où Moïse avait enterré les vases sacrés dont il se servait. Quatre ans plus tard, un certain Theudas annonça la délivrance prochaine d'Israël; il se fit suivre d'une foule nombreuse qu'il conduisit au désert, en passant à pied sec le Jourdain, dit la légende; il imposait à ses adeptes un baptême : il fallut envoyer contre lui de la cavalerie. Les Juifs d'Égypte eux-mêmes, vers l'an 56, se soulevèrent à la voix d'un nouvel agitateur, se retirèrent en grand nombre dans le désert et ne purent être réduits qu'à la suite d'un fort envoi de troupes. C'était une exaltation générale : prédicateurs, thaumaturges, guérisseurs de possédés, illuminés célèbres par leurs austérités et leurs longs jeûnes, se succédaient sans relâche et apparaissaient de tous les côtés à la fois : le caractère religieux du mouvement en cachait mal le but politique, en dissimulait peu les théories révolutionnaires et socialistes. Le monde occidental n'était d'ailleurs pas exempt de ce dange-

reux mysticisme : Virgile lui-même n'annonçait-il pas l'avènement d'un âge nouveau? Mais c'était en Orient et chez les Sémites, par réaction contre les persécutions des *rois de* Perse, sous l'influence plus ou moins inconsciente des vieilles doctrines éraniennes, que l'exaltation ou la folie, comme on le voudra, avait pris le caractère d'une sorte d'épidémie dangereuse.

Parmi cette foule de prophètes et de prophétesses, de voyants, de saints (Jean-Baptiste, Juda, Mathias, Siméon, Anne et tant d'autres), on comprend que les gouverneurs et les commandants romains aient fait peu d'attention à Jésus-Christ ; c'était un perturbateur, un anarchiste vulgaire, qu'on fit bien de punir, parce qu'il encourageait à la rébellion ces incorrigibles séditieux : *Auctor nominis ejus Christus*, dit Tacite, *Tiberio imperitante per procuratorem Pontium Pilatum suppticio affectus erat* (*Ann. XV*, 44).

Jésus naquit à Nazareth, en Galilée, où sa famille occupait une situation des plus modestes. La légende le fait naître à Bethléhem, où son père et sa mère auraient dû se rendre pour se faire inscrire, lors du recensement de Quirinius; mais outre que le recensement de Quirinius, qui avait un but purement administratif et budgétaire et qui ne devait s'opérer que dans les pays réduits en provinces romaines, est certainement postérieur à la naissance de Jésus, il est tout à fait invraisemblable que les autorités romaines aient imposé des déplacements aussi vexatoires et aussi inutiles aux habitants du pays. Il est tout aussi peu certain que Jésus fût de la race de David. Mais, suivant les traditions et les prophéties, le Messie devait descendre de David et devait naître à Bethléhem.

On croit généralement que Jésus vit le jour vers l'année 749 de la fondation de Rome, quatre ans environ avant le commencement de l'ère dite chrétienne. Le nom

ésus était une forme populaire, une altération, un diminutif de *Josué* (hébreu *Ichû'a*, *Yehôchû'a* « Iahvêh est secourable »).

Son père, *Joseph* (proprement *Yôçêp* « le multiplicateur »), était un simple charpentier ; pauvre et veuf, chargé d'une assez nombreuse famille, il s'était remarié, à un âge assez avancé, avec une jeune fille de sa condition, nommée *Marie* (plus exactement *Miryâm* « la grosse, la forte »), qui paraît ne lui avoir donné aucun autre enfant que Jésus. Celui-ci, choyé sans doute par son vieux père et par sa mère, peut-être aimé, peut-être secrètement jalousé par ses frères Jacques, Jude, Joseph, Simon, et par ses sœurs dont nous ignorons les noms, eut sans doute une enfance relativement heureuse. Ses sœurs et ses frères se marièrent à Nazareth que ses parents ne quittaient guère, car il faut sans doute mettre au rang des fables le fameux voyage à Jérusalem où Jésus, âgé de douze ans, fut perdu par sa mère et retrouvé trois jours après discourant au milieu des docteurs émerveillés de sa science (Luc, II, 42-51).

Comme tous les enfants gâtés, Jésus fut assez ingrat et assez dur envers sa famille ; qu'on se rappelle les paroles cruelles qui lui sont attribuées par ses historiens (Luc, II, 49 ; Mathieu, XII, 48 ; Marc, III, 33 ; Jean, II, 4). Il ne faut pas d'ailleurs lui en faire un crime ; les Orientaux n'ont vraiment pas ce que nous appelons le sentiment de la famille : ils craignent plus qu'ils ne respectent leur père, et quant à leur mère, c'est malgré tout une femme, c'est-à-dire un être inférieur. Puis il faut faire la part de l'exaltation religieuse ; ce n'est pas seulement dans les opéras que les Jean de Leyde s'attribuent un rôle providentiel et se mettent au-dessus de l'humanité.

En Orient, et surtout chez le bas peuple, il n'y a pas ce que les Anglais appellent le *home*. On vit beaucoup en

plein air, dans la rue, et ce n'est guère que pour travailler (le moins possible), pour manger et pour dormir, que les hommes et les enfants rentrent à la maison. Comme les autres, Jésus dut passer son enfance sur la voie publique, au milieu des gamins de son âge, jouant, courant, maraudant, plus souvent battu que battant, attentif au moindre événement public, poursuivant de ses sollicitations et de sa curiosité indiscrète les voyageurs et les étrangers. Alla-t-il à l'école? ce n'est pas probable; savait-il lire et écrire? il n'est pas possible de le croire, car si on le représente écrivant sur le sable lors de l'aventure de la femme adultère (Jean, VIII, 6), rien ne dit qu'il écrivait au sens propre du mot : il dessinait peut-être, absorbé dans ses pensées ou sans penser à rien, des arabesques fantaisistes, et Vrain-Lucas seul a osé produire un autographe du *rabbi* de Nazareth. Quant à l'épisode de la pièce de monnaie à l'effigie de César (Luc, XX, 24), il n'était pas nécessaire d'être grand clerc pour reconnaître une tête souveraine.

Les nombreuses citations des anciens textes religieux que les biographes prêtent à Jésus ne prouvent pas davantage, lorsqu'elles ne sont pas supposées, qu'il savait lire. Les Orientaux lisent peu et d'ailleurs les livres étaient fort rares à cette époque reculée ; il n'y en avait peut-être pas un seul dans tout Nazareth. L'enseignement est surtout oral et mnémotechnique en Orient; chacun sait combien la mémoire est vive chez les illettrés : il n'est pas rare de rencontrer, en France même, de vieux paysans qui n'ont jamais rien lu de leur vie et qui savent par cœur, en latin, la messe et les vêpres. C'est par la fréquentation des *nabiîm*, des prophètes, des exaltés religieux, que Jésus dut acquérir son modeste bagage de connaissances littéraires et scientifiques.

Nous avons rappelé plus haut quel était, il y a dix-neuf cents ans, l'état moral de la Judée. Insurrections sur la

ns, émeutes sur émeutes, rébellions sur rébellions
daient sans relâche et partout apparaissaient à
nstant voyants et prophètes. Jésus, naturellement
de son père, déserta souvent sans doute la bou-
l'établi paternels pour écouter et suivre peut-être
t ces prédicateurs enthousiastes. Peu à peu, la
t la foi le gagnent lui-même; il s'enhardit à parler
es compagnons de son enfance; plusieurs d'entre
plaudissent et l'encouragent tandis que d'autres se
de lui. Rendu plus libre par la mort de son
par la faiblesse de sa mère, il ne travaille plus, il
prêche; comme tous les gens faibles, il passe d'une
é à l'autre, de la timidité ridicule à l'assurance
ire: un beau matin, secouant la poussière de ses
sur sa ville natale où il n'est pas pris au sérieux, il
pour n'y plus revenir, avec quelques amis dévoués.
paraît s'être établi d'abord à Capharnahum, au nord
de Génésareth ou de Tibériade, à une dizaine de
e Nazareth. Dès les premiers temps de sa mission, si
t s'exprimer ainsi, il se rendit, avec les quelques dis-
u'il avait déjà réunis, auprès de Jean-Baptiste qui le
solennellement et le consacra pour ainsi dire pro-
uis, il revint en Galilée annoncer avec plus d'éclat
torité le prochain avènement du « royaume de
Il parcourait le pays et prêchait d'ordinaire le jour
at, soit dans les synagogues (le premier venu
se lever et prendre la direction du culte), soit sur la
ublique ou dans les champs et les campagnes; mais
ait toujours se reposer à Capharnahum où il comp-
nombreux auditeurs dévoués qui lui offraient une
ité simple, discrète et respectueuse; partout d'ail-
usage était que les prophètes logeassent ainsi chez
rtisans ou chez des admirateurs improvisés, chez

des convertis pour ainsi dire (Cf. Luc, x, 38; xiv, 1; xiii, 5; xxii, 9-12; etc.).

C'est à cette époque que se place le célèbre sermon sur la montagne; c'est alors aussi qu'il reçut de Jean prisonnier un message qui ne put que le flatter et l'encourager et qui lui donna peut-être l'idée d'étendre son activité jusqu'à Jérusalem. Il commença par faire régulièrement le voyage de Jérusalem, à l'époque de la fête de Pâques; il s'y montra, d'année en année, de plus en plus entreprenant et audacieux. Il fut ainsi de plus en plus connu dans la capitale; il y eut des partisans et des ennemis. Les prêtres en arrivèrent à craindre de sa part une concurrence redoutable; ils réussirent à corrompre un de ses disciples et, le dénonçant au bras séculier, trompèrent la surveillance de ses amis et le firent arrêter au jardin des Oliviers, le soir de la troisième journée avant Pâques, le jeudi 13 nissan (2 avril 33?). On sait le reste et comment Jésus mourut d'une mort ignominieuse, sur la croix, entre deux voleurs de grand chemin.

Aux tortures de ce supplice se joignit sans doute la douleur, plus poignante encore, de l'abandon. Dès son arrestation en effet, tous ses disciples s'étaient dispersés et plusieurs avaient lâchement déclaré ne pas le connaître, quitte à sortir ensuite, pour pleurer « amèrement ». Seules quelques pauvres femmes venues avec lui de la Galilée osèrent assister, de loin, à la longue agonie du « maître »; tant il est vrai que les femmes ont toujours plus de fidélité et de dévouement à leurs affections que les hommes. Jésus paraît avoir été beaucoup aimé des femmes, mais, s'il se plaisait dans leur compagnie, il les redoutait en quelque sorte plus qu'il ne les aimait lui-même. Il dut conserver toute sa vie une chasteté absolue et par là s'explique un peu ce caractère inégal, doux et faible, inquiet et timoré, avec ses réactions de violences et ses ardeurs subites, avec ses alter-

atives rapides d'audaces et de découragements. Aimable et on aux faibles, inconsciemment jaloux des puissants et des iches, dur à ses parents et à ses amis, entraîné plutôt que onvaincu, Jésus nous apparaît, à travers les légendes invraisemblables et contradictoires des divers âges, comme une sorte de grand enfant maladif, nerveux et impressionnable, mécontent de sa vie, porté à un rôle actif trop lourd pour sa nonchalance native, ennuyé de ne pouvoir rêver à son aise au milieu des sollicitations de son entourage, s'exaltant peu à peu et pour ainsi dire se grisant de sa chimère pour se précipiter, à la fois fier et blasé, dans le gouffre où il devait trouver la mort, le repos et la gloire.

Il n'avait jamais songé à fonder une nouvelle religion; tout au plus voulut-il réformer le vieux culte d'Israël. Aussi est-ce surtout comme insurgé politique qu'il a été condamné; si les prêtres juifs l'accusaient entre eux de blasphème et d'impiété, ils ne l'ont dénoncé aux autorités romaines que comme aspirant à la royauté temporelle. Cette accusation était assurément basée sur quelques paroles imprudentes de Jésus qui, à force de prêcher l'avènement du Messie, avait été regardé par les simples qui l'entouraient comme étant lui-même le Messie, et qui peut-être avait fini par se croire vraiment le fils de Dieu, conception mazdéenne qui avait fait son chemin dans toute l'Asie occidentale.

Ses doctrines étaient essentiellement métaphysiques et ne s'étendaient pas bien loin au delà de cette terre, c'est-à-dire au delà de la Judée. Il rêvait un « royaume de Dieu » où Dieu, le Père suprême, absorberait tout et présiderait à tout; où les hommes, insouciants des vulgarités pratiques, seraient tout amour, tout fraternité, tout confiance; où le riche partagerait avec le pauvre, où l'injure ne rencontrerait que le pardon, où l'hypocrisie n'aurait plus à cacher de vices ni de convoitises, où le serment deviendrait inutile, où le talion

serait la suprême injustice et le divorce une insulte à la nature, où la prière ne serait qu'un acte de foi, d'espérance et d'amour. Partant point de prêtres, point de cérémonies, point de temples ; Dieu le père, et l'homme, son fils, toujours et partout face à face. Les mortifications et les sacrifices ne servent de rien, et toute morale doit être basée sur la fraternité en Dieu. Malheureusement la société idéale n'existe point encore, le monde appartient à l'ennemi de Dieu (ici encore se retrouvent les vieilles théories zoroastriennes) ; il faut le renouveler. De là ces attaques incessantes contre les riches, contre les prêtres, contre les pharisiens hypocrites; de là ces annonces de la fin prochaine du monde que suivra l'ère de la rénovation universelle où Dieu régnera véritablement et siégera sur son trône de gloire, avec ses prophètes à sa droite, au milieu de ses élus.

Pour commencer, Jésus établit la communauté absolue dans la petite troupe qui l'entourait : « Vendez vos biens et distribuez-en le prix aux pauvres, disait-il à ses recrues (Luc, XIV, 33; Mathieu, XIX, 21), puis abandonnez vos familles et suivez-moi ; nous vivrons des aumônes des auditeurs, de la charité publique, et nous nous entretiendrons dans nos espérances par des conversations incessantes où nous nous éclairerons les uns les autres. Associés ainsi, nous ne sommes vraiment plus qu'un; je suis en vous, vous êtes en moi; allez, prêchez, prophétisez, faites des miracles : c'est comme si nous étions tous et toujours là où est chacun de nous ». Et le royaume de Dieu arrivera, qui sera la réparation, qui sera l'avènement des pauvres; car tous les disciples de Jésus sont des petits et des pauvres. Son cortège habituel se composait de six à huit femmes, dont une ou deux avaient mené une vie assez désordonnée, de quelques artisans de village, et surtout, à la fin, de ceux qu'on a nommés les

douze « apôtres » : Képhas ou Pierre et André, fils de Jonas, pêcheur de Capharnahum, le premier au moins marié et père de famille; — Jacques et Jean, fils de Zébédée et de Salomé, pêcheurs aussi; — Philippe; — le fils d'un nommé Talmaï, *Bar-Thalmaï*, Barthélemy; — Thaddée ou Lebbée, ou Jude; — Simon le Zélote; — Thomas ou Didyme; — Lévi ou Mathieu, le Publicain (c'est-à-dire quelque chose comme un receveur des douanes, de l'octroi ou des contributions indirectes), l'homme lettré de la bande; — et le trop célèbre Judas, fils de Simon, de Kérioth (petite ville de la tribu de Juda), le seul qui ne fut pas Galiléen.

Les « douze » l'avaient accompagné à Jérusalem, lors de son dernier voyage, et avec eux étaient venues Marie de Magdala (village au sud-est du lac de Tibériade) la pécheresse convertie, Marie Cléophas, Salomé femme de Zébédée, Jeanne femme de Khouza, une certaine Suzanne et peut-être, suivant une légende bien inadmissible, Marie, la propre mère de Jésus. Elles seules assistèrent à son supplice; elles seules aidèrent à l'ensevelissement provisoire du cadavre qu'on enleva le soir même, pour que le jour du sabbat pascal ne fût pas souillé par sa présence. On sait que cet ensevelissement fut dû aux soins pieux de quelques amis riches que Jésus s'était faits à Jérusalem et principalement de Joseph d'Arimathie (ville de Judée un peu au sud de Joppé) et de Nicodème. Ils placèrent le corps du maître dans une grotte, remettant au surlendemain l'enterrement définitif. Or, il paraît que lorsque Marie de Magdala, ou si l'on veut Marie-Magdeleine, arriva, la première, ce jour-là, devant la grotte qu'on avait fermée d'une lourde pierre, celle-ci était écartée et le cadavre avait disparu. Malgré les doutes de Thomas, la résurrection de Jésus fut le premier dogme, le premier acte de foi de ses fidèles.

Dispersés à la première alerte, l'habitude et la communauté

des intérêts et du péril les avaient vite réunis. On raconte qu'ils repartirent pour la Galilée où ils reprirent bientôt courage, où l'impression des événements auxquels ils avaient assisté à Jérusalem ne tarda pas à s'affaiblir. Ils revirent les lieux chers au maître, les ombrages où sa parole avait retenti, le lac et les montagnes témoins de ses miracles et pour ainsi dire pleins de son esprit. Là leur foi s'affermit; ils se décidèrent à aller prêcher la bonne doctrine, à attaquer l'ennemi dans son propre foyer et à s'installer définitivement à Jérusalem. Ce fut probablement un an après la mort de Jésus qu'ils revinrent dans la capitale religieuse de leur pays, vers Pâques sans doute.

Ils vécurent d'abord tout à fait entre eux, recrutant à peine de loin en loin quelque prosélyte. Ils habitaient en commun, observant très exactement les formes du judaïsme, fréquentant assidûment le temple. Ceux qui avaient un métier travaillaient et partageaient leur gain avec « les frères ». Tous vivaient d'ailleurs très simplement et très pauvrement, sobres et austères autant qu'on peut l'être. Ils prenaient leurs repas ensemble, priaient en commun, se rappelaient les discours et les actions du maître qui, dans leur imagination, revêtaient de plus en plus un caractère miraculeux. Les diverses apparitions, la descente de l'Esprit, le don des langues sont les principales légendes qui datent de cette époque primitive. Personne ne s'offensait de leur existence; on avait vu bien d'autres sectaires : les Esséniens notamment ne menaient guère un train de vie différent. Ils allaient, venaient, priaient, causaient librement dans le parvis du temple, y discutaient même parfois avec des Juifs pieux et bienveillants. Les « douze » — car Judas avait été remplacé par un nommé Mathias, un des plus anciens disciples de Jésus, — devinrent naturellement les chefs de la secte; on aimait ce nombre *douze* qui rappelait celui des

ribus d'Israël. Il s'agissait en effet de faire une nouvelle conquête de la Terre promise; c'est alors sans doute qu'on conçut les premiers projets de missions de propagande.

C'est que, plus le nombre des fidèles augmentait, moins la doctrine pouvait rester uniforme; les différences des caractères s'accusaient et des tendances opposées se manifestaient parmi les fidèles, les uns tenant pour une prudence excessive, les autres s'enhardissant jusqu'à la témérité. Il y eut des discussions, des départs volontaires, des expulsions de la communauté, des châtiments mystérieux de coupables (Cf. la mort subite d'Ananie et de Saphire, sa femme, qui avaient dissimulé une partie du prix de vente de leur terre : *Actes*, v, 1-11); ceux qui restèrent groupés autour des douze n'en formèrent qu'une agrégation plus puissante et plus compacte. Parmi les « douze », Pierre avait pour ainsi dire le premier rang; presque à son égal on vénérait Jacques, dit *obliam* « le juste », « frère du Seigneur », qui n'est pas compté dans la liste des Apôtres; il y avait aussi, dans la communauté des cousins germains de Jésus, Jacques le Mineur, et Siméon qui paraît avoir été « évêque » de Jérusalem.

Les premiers convertis ne furent pas seulement des Juifs, il y eut aussi parmi eux des Grecs, c'est-à-dire des Israélites hellénisants; on cite entre autres Joseph le Lévite (*ha-lévî*) dit *Bar-nebûâ* « le fils de la Prophétie » (Barnabé), Maason, Jean dit Marc, et sa mère Marie, Philippe, Andronic et Junie, et Stéphane ou Étienne qui est devenu célèbre comme le premier martyr du christianisme. Ces conversions d'hellénisants, ces fréquentations de gens qui parlaient un autre langage, diminuèrent peu à peu la répugnance des frères pour les étrangers et pour les langue étrangères; déjà ils avaient sans doute perdu la mauvaise prononciation provinciale qui les faisait si bien reconnaître (Mathieu, xxvi, 73).

Il n'y avait pas encore néanmoins une religion nouvelle.

Les disciples de Jésus et leurs nouveaux amis ne formaient qu'une secte juive : on allait prier au temple, on observait la loi mosaïque, mais on croyait que Jésus avait *été* un homme inspiré par Dieu, un vrai Messie qui avait *révélé* la voie du salut. On baptisait par l'eau les nouveaux adeptes; on leur donnait, par l'imposition des mains sur la tête, l'esprit nouveau. Les réunions étaient présidées par un « ancien », en grec *presbyteros :* il n'y avait ni rituel, ni prêtres, ni culte spécial. On recommandait le partage des biens, on condamnait les hiérarchies et les distinctions sociales, on conseillait le jeûne et les privations.

Grâce au zèle des hellénisants, le nombre des convertis (et il y en avait qui étaient originaires de diverses contrées) augmenta rapidement; la vie commune, et surtout le partage des revenus, devinrent de plus en plus délicats et difficiles. Il y eut des plaintes et des réclamations (*Actes*, VI), et il devint nécessaire d'organiser une véritable administration purement temporelle; on élut dans ce but sept *diacres*: Étienne, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parmenas et Nicolas d'Antioche. Ils eurent le soin de concilier les deux fractions, déjà dissidentes, des Hébreux et des Grecs; de visiter les malades et les veuves; de pourvoir aux affaires matérielles et extérieures de « l'Église », et devinrent ainsi les agents les plus efficaces d'une propagande active, consciente ou inconsciente. Telle était, à la fin du premier tiers du premier siècle, l'organisation de la nouvelle secte qui comptait déjà trois mille adeptes.

Le zèle du diacre Étienne qui annonçait la venue du Messie, Jésus, et condamnait ses juges, causa sa mort, attira l'attention des orthodoxes sur la communauté, provoqua la « persécution » à laquelle le nom de Saül de Tarse (saint Paul) est attaché et amena la dispersion de l'Église. Les membres du pieux troupeau devinrent, par la force des choses, autant de

missionnaires. Philippe parcourut la Samarie et toutes les régions environnantes; il fonda les communautés de Sébaste, de Gaza, de Césarée, et convertit le premier incirconcis, un eunuque de la reine Candace d'Éthiopie qu'il rencontra sur son chemin (*Actes*, VIII, 27-39). D'autres pieux voyageurs établirent des communautés analogues à Lydda, Joppé, Jaffa, dans l'île de Chypre, à Antioche, et à Damas; elles étaient toutes organisées sur le modèle de celle de Jérusalem : au commencement de chaque réunion, on donnait des nouvelles des chefs et des frères absents, on lisait « la correspondance ». C'est près de Damas que Saül eut une apparition et que, touché par la grâce, il devint le plus ferme appui et le vrai fondateur du christianisme. Intelligent, relativement instruit, maladif, timide et ardent, entier et autoritaire, il ne fut pas longtemps d'accord avec les *douze* dont il aspira tout de suite à élargir les doctrines. Il vint à Jérusalem, y vit Pierre et Jacques « le frère du Seigneur », les choqua par la hardiesse de ses propositions, n'y fut compris que par Barnabé qui le rejoignit plus tard, et s'éloigna mécontent mais résolu. Il eut des visions; pour justifier son opposition aux habitudes de Jérusalem, il affirma que Jésus lui avait révélé le rôle spécial qu'il lui destinait, celui d'apostoliser les Gentils, les incirconcis. Il rompit ouvertement avec les pratiques alimentaires des Juifs, et vint s'installer à Antioche où, malgré les protestations des Hiérosolymites, la bonne doctrine se répandait de plus en plus parmi les païens.

La propagande de saint Paul, comme celle de saint Pierre et de leurs amis, est toujours mêlée de récits de miracles, de visions, de révélations, d'inspirations divines. C'était pour ainsi dire la mode, le goût ou, si l'on veut, la maladie du temps. Les croyants juifs, les prophètes, les aventuriers comme cet Apollonius de Tyane qui avait ressuscité une

jeune fille, durent faire au christianisme naissant un tort considérable. Nous avons parlé plus haut de Theudas qui parut vers l'an 44, et de l'Égyptien de l'an 56. Le doctrinaire qui contraria le plus les progrès de la secte naissante fut un certain Simon (de Gitton, petit village samaritain), dont nos historiens ecclésiastiques font le premier hérésiarque. Admis parmi les disciples de Jésus, il aurait été jaloux des miracles qu'il voyait faire aux premiers apôtres et il aurait offert de l'argent à saint Pierre pour que celui-ci lui révélât le secret, on dirait aujourd'hui le *truc*, de ses miracles, ce qui n'était peut-être que la preuve d'un fort scepticisme. Repoussé avec perte, il aurait fait un pacte avec le démon qui lui aurait appris à faire de faux miracles. Ce qui paraît plus exact, c'est que ce Simon aurait eu des relations avec la communauté de Jérusalem et qu'il prêchait un gnosticisme mixte, doctrine résumée dans un livre, *La Grande Exposition*, dont nous ne connaissons que des fragments d'une authenticité douteuse. Simon proclamait qu'au sommet de l'univers il y a l'être qui est, qui a été et qui sera, en qui tout est et qui est tout. La création se produit par des émanations hiérarchisées et réalisées en puissances individuelles, mâles et femelles, actives et fécondes, à commencer par « la Providence », mâle, ayant pour parèdre femelle « la grande Pensée » surnommée « Hélène » parce qu'elle provoque les divisions et les querelles parmi les hommes. Simon paraît avoir eu beaucoup de partisans; ses idées lui survécurent : il y eut des *Simonistes* jusqu'au IIIe siècle, et il y en eut dans toute l'Asie antérieure; mais le côté philosophique et spéculatif de ses doctrines fit vite place, semble-t-il, à la thaumaturgie; ce ne fut plus qu'une secte de magiciens et de prestidigitateurs, comme les écoles indiennes modernes des Tantras.

Cependant la religion de Jésus poursuivait sa marche grandissante, grâce au zèle intelligent des nouveaux adeptes. C'est à Antioche qu'elle prit un nom distinct et que les croyants s'appelèrent pour la première fois des *chrétiens* (*Actes*, XI, 26). Quel est l'inventeur de ce mot? Paul ou Barnabé sans doute; c'était un appellatif formé du grec *christus* traduction du « Messie » hébreu. L'Église de saint Pierre ne porta jamais ce nom; chez les Juifs orthodoxes, les partisans de Jésus s'appelaient *Nazaréens* : on désigne encore ainsi les chrétiens dans beaucoup de pays musulmans. Antioche devint vite la seconde capitale du christianisme, bien plus importante que Jérusalem, dont la primauté ne tenait qu'au fait d'avoir été la patrie du nouveau culte. C'est d'Antioche que partirent désormais les principales missions. Le christianisme s'étendit bientôt sur toute la Syrie, en Macédoine, en Grèce, en Italie, à Rome même; il y arrivait d'ordinaire à la suite et pour ainsi dire à la faveur du judaïsme pur. Plus tard il se répandit sur toutes les côtes de la Méditerranée, jusqu'en Gaule et en Espagne.

Paul avait pris la direction du mouvement ; il fit trois grands voyages de propagande, le premier à Chypre et en Galatie, avec Jean-Marc qui le quitta bientôt et Barnabé qui lui resta fidèle; le second en Galatie, en Macédoine, à Athènes, à Corinthe, avec Silas; le troisième à Éphèse, en Macédoine, à Corinthe. Les missionnaires procédaient toujours de la même façon; ils se rendaient, le premier samedi après leur arrivée, à la synagogue où, bien accueillis en leur qualité d'étrangers, ils annonçaient « la bonne nouvelle »; entre-temps, ils parlaient aux gentils, aux païens, dont plusieurs furent convaincus. Ainsi se formèrent les premières églises : la légende a accompagné ces conversions de nombreux miracles, guérisons de malades, mort ou cécité subite de gens hostiles, etc. On connaît le discours célèbre attribué

à Paul, dans l'aréopage d'Athènes, où il aurait commenté si habilement une vieille inscription « au Dieu inconnu » (*Actes*, XVII, 15 et suiv.).

Nulle part, les églises n'étaient très nombreuses; elles se composaient de dix, vingt ou trente membres tout au plus; nous devons citer les noms de quelques-uns des premiers « chrétiens » qui formèrent ces communautés : Siméon le Noir, Lucius de Cyrène, Menakhem (frère de lait d'Hérode Antipas), à Antioche; Timothée, sa mère Eunice et sa grand'-mère Loïs, à Lystres en Galatie; le médecin Luc, à Troas; Épaphrodite, Clément, et les femmes Lydia, Évodie, Syntyché, à Philippes en Macédoine; Jason, Gaïus, Aristarque, Secundus, à Thessalonique; Aquila et Priscille, Titus Justus, Crispus, Stéphanas, Fortunat, Éraste, Chloé, à Corinthe; Phœbé, à Cenchrées; Philémon, Appia, Archippe, à Colosses; Épènéte, Apelle, Rufus, Stachys, les diaconesses Marie, Tryphène, Tryphose, et bien d'autres à Rome. A Athènes, les prédications de Paul paraissent n'avoir eu qu'un très médiocre succès; on y était à la fois trop instruit, trop tolérant et trop sceptique pour croire notamment à la résurrection des morts (*Actes*, XVII, 32); mais partout ailleurs, il y eut des conversions assez nombreuses, très sincères, et l'on put organiser un culte.

Les réunions étaient présidées par un « ancien », élu par les fidèles ou désigné par Paul lui-même, qu'on appelait « le surveillant », en grec *episcopos*. Il y avait des « diacres » et des « diaconesses » pour le service temporel, ainsi que des « catéchistes » pour l'enseignement des recrues et pour la propagande parmi les infidèles. On était initié par le baptême; on pouvait même se faire baptiser pour ses ancêtres morts qui se trouvaient ainsi admis aux bénéfices de la foi nouvelle. Les femmes et les hommes se réunissaient toujours ensemble et n'avaient point de fonctions diverses; ils s'exci-

es uns les autres au travail, à la charité, à la vertu
.ique, en attendant la venue de Jésus-Christ dans toute
re et l'avènement du royaume de Dieu. Les croyants
ıblaient chez l'un d'eux; ceux des assistants qui se
nt inspirés prenaient tour à tour la parole et prê-
t, admonestaient, prophétisaient; parfois des cou-
avouaient leurs fautes et s'en excusaient; on lisait
.res de Paul ou des autres fondateurs de l'Église; on
assait fraternellement et on partageait ensemble le
le vin en mémoire du dernier repas de Jésus le Mes-
Jésus-Christ. Cette cérémonie, d'abord quotidienne,
de plus en plus solennelle, et on ne l'accomplit plus
ertains jours déterminés, le lendemain du sabbat no-
nt, anniversaire de la disparition, c'est-à-dire de la ré-
tion du Christ. On fêtait la Pâque et la Pentecôte, mais
angea la signification de ces fêtes : la Pâque, qui rappe-
passage de la mer Rouge, c'est-à-dire le salut des Juifs,
lisa désormais le salut des hommes par la révélation
le affirmée à la résurrection de Jésus; la Pentecôte,
ı printemps, de la moisson, de la rénovation, figura
ıvation morale par l'esprit de Dieu, par l'esprit saint.
ıbole de la foi était presque la formule qu'ont adoptée
les mahométans : « Nous n'avons qu'un Dieu, le père,
toutes choses procèdent et nous sommes en lui; et
Seigneur, Jésus-Christ, par qui toutes choses arrivent
qui nous existons (I, Corinthiens, VIII, 6) ».

aix ne dura point longtemps dans les églises. Il y eut
s occasions de trouble. Des dissensions locales dues à
ersité des caractères des fidèles, à leurs positions
s, à leurs différences d'origine et d'instruction,
ent un peu partout; d'autre part, des désordres et des
ements de mœurs se produisirent; puis vint la grande
le entre Paul, d'une part, et Jacques, de l'autre, ou,

pour parler le langage moderne, entre les conservateurs et les progressistes. Les premiers, les hiérosolymites, dirigés par « le frère du Seigneur », soutenaient que les doctrines de Jésus n'étaient faites que pour les Juifs; qu'il fallait continuer à observer la vieille loi, s'abstenir des aliments impurs et exiger la circoncision des adeptes. Les autres affirmaient que Jésus avait promis le royaume de Dieu à tous les hommes, que rien n'est impur dans la création, que la circoncision — pratique recommandable — n'est pas de droit absolu et que Jésus n'avait point exclu de sa révélation les incirconcis. Entre les deux partis, Pierre, qui avait admis l'affiliation des gentils et la tolérance des viandes non *kacher*, n'osa aller jusqu'à la circoncision facultative et se rangea parmi les adversaires de Paul. Des émissaires furent envoyés dans plusieurs églises et notamment à Antioche et en Galatie, où leur arrivée provoqua une division, un véritable schisme; Paul adressa à cette occasion aux Galates cette remarquable épître qui commence par une apologie personnelle, qui continue par de violentes attaques contre Jacques et Pierre, et qui se termine par un sermon passionné et par une déclaration formelle de l'inutilité de la circoncision. Dans cette épître, qu'on s'accorde à croire authentique, Pierre est présenté comme un hypocrite, comme un trembleur, cherchant un peu à ménager tout le monde, mais complètement dominé par ses vieux camarades de Jérusalem. Paul l'emporta; la grande majorité des chrétiens admit l'initiation des gentils sans circoncision, et le christianisme, qui aurait sans doute misérablement végété comme une simple hérésie juive, put désormais aspirer aux plus hautes destinées.

Pierre était pourtant le véritable interprète de la pensée de Jésus; le Maître, en effet, est avant tout un juif pratiquant et exclusif. Quand on lui demande quel est le premier de

us les commandements, il répond par la récitation du
ιema' : « Écoute, Israël ; le Seigneur notre Dieu, le Seigneur
st un (Marc, xii, 29) ». Il déclare catégoriquement que la
onne nouvelle n'est ni pour les gentils ni pour les Samari-
ıins, mais pour les brebis qui ont péri de la maison d'Israël
Mathieu, x, 5-6) ; qu'il est venu seulement pour les brebis
'Israël (Id., xv, 24) ; il dit à la Samaritaine que le salut est
des Juifs » (Jean, iv, 22). Si, dans les *Actes des Apôtres*
I, 8), Jésus, après sa résurrection, annonce le prochain
ιaptême de l'esprit, l'évangélisation du monde entier, saint
'aul et Barnabé disent aux Juifs (Id., xiv, 46) qu'ils se tour-
ιent vers les gentils à cause de l'indignité de ceux qui
taient primitivement désignés pour recevoir la parole de
lieu.

Paul raconte, dans la lettre aux Galates que nous venons
e citer, qu'il a fait plusieurs voyages, entre ses diverses
ıissions, à Jérusalem, et qu'il y a déjà eu des dissentiments
ntre lui et les premiers apôtres. Les aumônes abondantes
u'il apportait chaque fois, les prosélytes qu'il amenait et
ui témoignaient de la réalité de son œuvre, rien n'avait pu
ésarmer les rancunes, les jalousies ou les susceptibilités, et
ırsqu'à son dernier voyage Paul fut arrêté par les autorités
ımaines, ses amis purent accuser de dénonciation autant
s disciples de Jésus que les Juifs orthodoxes. On sait com-
ιent Paul, invoquant sa qualité de citoyen romain, fut con-
uit à Rome où il mourut, décapité dit la légende, l'an 65 de
otre ère.

Il y avait déjà des chrétiens dans la capitale de l'empire.
quila et Priscille, de Corinthe, auraient été les fondateurs de
colonie qui s'augmenta vite dans ce milieu éminemment
vorable. Nous avons vu plus haut que beaucoup de Romains
daïsaient ; aussi fut-ce à la faveur du judaïsme que les doc-
nes de Jésus et de Paul s'introduisirent à Rome. La secte

dut même faire quelque bruit, s'il faut en croire Suétone; l'historien des Césars rapporte en effet que Claude la proscrivit en masse : *Judæos, impulsore Chresto, assidue tumultuantes Roma expulit* (*Claude*, xv). Or Claude a régné de 41 à 54, et Dion Cassius confirme que, sous son règne, les Juifs se multipliaient : *τοὺς τε Ιουδαίους πλεονάσαντας*, dit-il (LX, vi, 4). Tacite dit d'ailleurs, à propos de la persécution de Néron, que la superstition chrétienne avait été antérieurement réprimée, « *repressaque* in præsens exitiabilis superstitio *rursus* erumpebat » (*Annales*, xv, 44). Quoi qu'il en soit, c'est vers Rome qu'il faut maintenant tourner nos regards. Avec le voyage et la mort de Paul, Rome devient le centre du monde chrétien. L'Église, qui avait été persécutée à plusieurs reprises à Jérusalem, qui avait subi la redoutable concurrence des thaumaturges, va désormais entrer en lutte avec les vieilles religions de l'empire.

Pierre vint-il réellement à Rome, à la suite de Paul, soit pour aider au salut de l'apôtre des Gentils, ce qui est bien improbable, soit à l'instigation des hiérosolymites, pour combattre ses hardiesses, ce qui est bien difficile à admettre? A cette dernière hypothèse se rattacherait la fable de Simon le Magicien convaincu d'imposture à Rome même par le prince des apôtres, fable ou roman inventé par les judaïsants de l'école de Pierre où, sous le nom de « Simon », c'est Paul lui-même qu'on aurait voulu attaquer. Suivant M. Ed. Zeller, non seulement Pierre ne vint pas en Italie, mais encore il n'y eut pas d'évêque à Rome avant le IIe siècle. Néanmoins, la légende admise par l'Église catholique affirme que Pierre et Paul moururent à Rome; le premier aurait été crucifié (la tête en bas, dit-on, à sa demande, pour ne pas mourir tout à fait comme « le Seigneur »), le second aurait eu la tête tranchée en sa qualité de citoyen romain. On dit que la femme de saint Pierre périt avec lui. Il est probable que ces exécu-

elles eurent vraiment lieu, firent partie des mas-
:données par Néron à la suite du grand incendie de
n s'en prit aux chrétiens, tourbe vile et remuante;
ıormité de l'accusation et la férocité des supplices
des larmes aux moins sympathiques : *Abolendo*
non decedebat infamia quin jussum incendium cre-
dit Tacite (*Ann.*, xv, 44), *Nero subdidit reos et quæ-*
s pœnis affecit quos, per flagitia invisos, vulgus
nos appellabat... Primum correpti qui fatebantur,
indicio eorum multitudo ingens, haud perinde in
incendii quam odio humani generis *convicti sunt.*
ıntibus addita ludibria, ut, ferarum tergis contecti,
canum interirent, aut crucibus affixi, aut flam-
atque ubi deficisset dies, in usum nocturni luminis
ır... Unde, quanquam adversus sontes et novissima
ı meritos, miseratio oriebatur, tanquam non utilitate
, sed in sævitiam unius absumerentur. Suétone dit
ınt que, sous le règne de Néron, il y eut beaucoup de
s et que notamment on châtia les chrétiens : *Afflicti*
iis christiani, genus hominum superstitionis novæ
ficæ. Il est vrai, comme le rappelle l'empereur Julien,
ıvait fort peu de gens distingués parmi les chrétiens
ɜmps-là; ce n'étaient guère que des esclaves et des
ɜs.

fut « la première persécution »; jusqu'au triomphe
' du christianisme, les historiens ecclésiastiques en
ıt neuf autres : la seconde sous Domitien (an 95) où
an, plongé dans de l'huile bouillante, près de la porte
en sortit sain et sauf, dit-on, et où périrent à ce qu'il
'apôtre André et Timothée; — la troisième sous
(107) où mourut Ignace, évêque d'Antioche; — la
me sous Marc-Aurèle (161) qui fut fatale à Polycarpe,
de Smyrne, et à Justin, de Naplouse; — la cinquième,

sous Septime-Sévère (202), signalée par de grands massacres en Égypte, à Carthage et dans les Gaules; — la sixième, sous Maximin (235), dont sainte Barbe de Nicomédie fut l'une des principales victimes; — la septième, sous Décius (250), l'une des plus terribles et des plus implacables, qui est célèbre par le martyre de sainte Agathe de Catane et de Polyeucte, de Mélitine, immortalisé par notre Corneille; — la huitième, sous Valérien (257), pendant laquelle saint Laurent, diacre de Rome, fut littéralement grillé à petit feu; — la neuvième, sous Aurélien (273) — et la dixième sous Dioclétien (303), la plus terrible de toutes, à ce qu'on raconte, où moururent dans d'atroces supplices sainte Agnès, sainte Lucie, le comédien Genès, saint Sébastien et une foule d'autres chrétiens de tout âge, de tout sexe, de tout rang et de toute condition[1].

Ces persécutions, cette guerre à outrance, peuvent paraître surprenantes de la part d'empereurs comme Trajan et Marc-Aurèle, et surtout en présence de la tolérance bien connue du polythéisme latin; mais, outre que les faits ont été exagérés par les chrétiens, il ne faut pas oublier qu'ils ont participé à l'horreur qu'inspiraient les Juifs, horreur causée surtout par leur ardent prosélytisme; les chrétiens étaient évidemment de mauvais soldats et de mauvais citoyens: emportés par un zèle ridicule, ils bravaient l'opinion publique et allaient souvent faire du scandale dans les temples. En fait, la rivalité du culte nouveau et de l'ancien devint

1. La plupart des légendes relatives aux saints et aux martyrs sont apocryphes et paraissent avoir été forgées vers le VII[e] siècle. Les plus authentiques seraient, à ce qu'il semble, le récit, rapporté par Eusèbe de Césarée (*Histoire ecclésiastique*, liv. V, ch. II), de la persécution des chrétiens de Lyon et de Vienne en 177. L'évêque du IV[e] siècle reproduit une lettre des fidèles de la Gaule à ceux d'Asie et de Phrygie, où l'on rend compte de cette persécution où périrent l'évêque Pothin, le prêtre Zacharie, le diacre Sanctus, et quarante-cinq fidèles dont vingt femmes (Blandine, Émilie, etc.) et un enfant (Pontique).

arement politique; le paganisme mourant et le christia-isme naissant obéissaient à la grande loi de la concurrence itale et luttaient pour l'existence.

La lutte se termina par la victoire du christianisme, vic-)ire qui peut dater de la prise de Rome par Constantin, le 7 octobre 312. Le sang des martyrs avait été vraiment une emence féconde! Le nombre des chrétiens s'était tellement aultiplié qu'ils formaient une nation dans la nation; en se léclarant pour eux, Constantin n'eut d'autre but que de s'as-surer le concours dévoué d'une multitude organisée et puis-sante; et le roi des Francs, notre Clovis, ne fera que l'imiter leux siècles plus tard. La fable du *Labarum*[1] qui aurait apparu à l'empereur au-dessus du soleil couchant, après qu'il eut invoqué le dieu de Constance, les visions mêmes de Constantin et ses entretiens avec Jésus-Christ rapportés par Eusèbe de Césarée, ressemblent beaucoup à la légende de Clovis implorant le dieu de Clotilde à Tolbiac. Ces pieux récits n'enlèvent rien au caractère peu spontané de ces deux conversions dont l'Église, si elle n'en calculait que la valeur propre et individuelle, n'aurait guère à s'enorgueillir. Cons-tantin, qui se fit baptiser l'année de sa mort, vingt-cinq ans après sa prétendue conversion, et encore par un prêtre arien; Clovis, qui massacra chrétiennement ses parents et ses alliés; ne furent que deux soudards, perdus de vices, sans préjugés et sans scrupules, pour qui le christianisme ne fut qu'un moyen de succès et qu'un appui pour leur despotisme. D'ail-leurs, Constantin, tout en favorisant les chrétiens, ne pré-tendait pas le moins du monde persécuter leurs adversaires. Il autorisa la construction d'églises chrétiennes, mais il éleva Constantinople même des temples à la Fortune, à la mère

1. Le mot *Labarum* est d'origine chaldéenne; la croix, qui était depuis long-temps un signe religieux vénéré en Égypte, dans l'Inde, chez les Scythes, en Syrie, etc., était un symbole du Soleil.

des dieux, aux Dioscures; il en laissa élever d'autres à Rome et ailleurs. Il n'exclut point les païens des fonctions publiques, mais il y admit les chrétiens, aux prêtres desquels il étendit la prérogative dont jouissaient et dont continuaient à jouir les prêtres païens. Les monnaies qui portent son nom sont à l'effigie de Jupiter, de Mars, de la Victoire, du Soleil, aussi bien qu'au type chrétien; il y en a même où les symboles des deux cultes sont éclectiquement associés.

En réalité, depuis son arrivée à Rome, le christianisme, qui s'était développé par une propagande active et incessante, n'aspirait qu'à la domination du monde. Tous les moyens lui étaient bons pour recruter des adeptes. Il s'adressait d'abord aux petits, aux pauvres, aux déshérités de la société, à qui il promettait la réhabilitation prochaine avec l'avènement du royaume de Dieu. Peu à peu, il pénétrait, — par l'intermédiaire des esclaves et des domestiques qui séduisaient les jeunes enfants, — dans les familles, où les hommes vraisemblablement haussaient les épaules, mais où les femmes étaient touchées de pitié envers ce beau jeune dieu mort ignominieusement pour sauver l'humanité et étaient charmées de ces mots d'amour et de fraternité. Ajoutez la faveur dont jouissaient depuis déjà longtemps à Rome les religions orientales. Puis l'exaltation du néophyte, la contagion de l'exemple, la pitié pour les victimes, l'horreur pour les bourreaux, achevèrent l'œuvre commencée. Vainqueur avec Constantin, le christianisme se hâta de profiter de sa victoire; il réclama sa part d'autorité, d'honneurs, de privilèges. Sous les successeurs de Constantin, il détruisit des temples, défendit l'exercice du culte païen, chassa les rhéteurs et les philosophes, et massacra à son tour un nombre considérable de gens trop peu pressés d'adorer le supplicié du Golgotha.

Quelles étaient les croyances et les pratiques des chrétiens

e temps-là? Elles ne devaient plus être tout à fait celles aint Pierre et de saint Paul. Tertullien résume dans son *logétique* les doctrines du IIe siècle : « Nous croyons, l, à un seul Dieu, créateur, tout-puissant, impalpable, mpréhensible, qu'on peut toutefois connaître par l'*Écri-* révélée anciennement aux Juifs; mais les Juifs s'écar- at des voies de Dieu, et Dieu résolut de transporter autres sa grâce. Il envoya donc son fils qui se fit homme s le sein d'une Vierge; son fils, c'est-à-dire un de ses ns, son émanation, son esprit, son Verbe éternel, le vrai sie, qui prêcha, mourut, ressuscita, et monta au ciel dans nuage qui le déroba à tous les yeux. Au-dessous de Dieu, a des substances spirituelles, guides et inspirateurs, ibles d'accomplir tous les prodiges, des êtres bons ou vais, des anges et des démons... Nous nous assemblons r prier Dieu; pour lire les saintes Écritures; pour pro- cer les exhortations, les corrections, les réprimandes, la présidence de vieillards élevés à cet honneur par seul mérite. Chacun apporte mensuellement son offrande ntaire pour secourir les pauvres, les infirmes, les ma- s, les prisonniers. On fait en commun des repas frater- appelés *agapes*, où règne la sobriété [1], où l'on cause

[1] Les *agapes* étaient présidées par l'évêque ou le prêtre : il prenait place ntre de la table qui avait la forme d'un demi-cercle; les assistants se ient seulement du côté extérieur et le service se faisait par l'intérieur. avons des représentations figurées de ces repas fraternels qui avaient nt lieu dans les églises; dans l'une d'elles, les servantes, qui portent les allégoriques de *Agapé* « affection » et de *Iréné* « paix », sont ainsi inter- es : *Agape, misce mi* « mêle de l'eau à mon vin » ; *Irene, da calda* « donne- le l'eau chaude (les anciens aimaient à boire chaud) ». Le repas com- ait par une prière; puis on mangeait, on se lavait les mains et on enton- des chants pieux. Si l'on s'en rapporte à Prudence, les menus comprenaient ralement du pain, du vin, des fruits, de la viande, du lait, du fromage, du Dès le IIIe siècle, des abus et des excès se produisirent dans les agapes; Ambroise les proscrivit entièrement.

doucement comme sous les regards de Dieu, où, après les ablutions et les flambeaux allumés, on chante des cantiques, improvisés parfois par l'un des frères. Quant à notre morale, non seulement elle nous défend de tuer, de commettre l'adultère, de faire injure à personne, de mal agir, mais encore elle nous recommande de ne pas même nous mettre en colère, d'éviter la concupiscence solitaire des yeux, de pardonner les injures, de mal parler, de prier pour nos ennemis. Après la fin du monde, chacun renaîtra pour l'éternité pendant laquelle il sera récompensé ou puni pour chacun des actes de la vie mortelle; les bons seront toujours près de Dieu, les mauvais seront plongés dans des flammes éternelles qui ne les consumeront jamais. Un moyen sûr de racheter ses péchés, c'est de verser son sang pour sa foi ».

Le même Tertullien nous apprend quels reproches ses contemporains adressaient aux chrétiens : on les accusait de manger dans leurs *agapes* de jeunes enfants qu'ils égorgeaient (les chrétiens ont plus tard accusé à leur tour les juifs d'égorger ainsi de jeunes enfants chrétiens pour célébrer leur Pâque), de commettre tous les adultères et tous les incestes après avoir fait éteindre les flambeaux par les chiens qu'ils associaient à leurs orgies, de se recruter parmi des débauchés et des courtisanes, de ne pas sacrifier pour les empereurs.

D'autre part, on connaît la correspondance célèbre de Pline le Jeune avec Trajan (an 105 environ). Le gouverneur de la province de Bithynie expose à l'empereur (*Epistolæ*, X, 97) que des chrétiens, revenus de leur erreur, rendaient le compte suivant de leur culte : *Stato die ante lucem convenire (solitos esse); carmenque Christo, quasi deo, dicere secum invicem, seque sacramento non in scelus aliquod obstringere, sed ne furta, ne latrocinia, ne adulteria committerent, ne fidem fallerent, ne depositum appellati abne-*

garent : quibus peractis morem sibi discedendi fuisse, rursusque coeundi ad capiendum cibum, promiscuum tamen et innoxium. Ces déclarations avaient été confirmées par deux servantes, deux *diaconesses* sans doute (*duabus ancillis, quæ ministræ dicebantur*). Aussi le savant proconsul conclut-il que le christianisme n'est qu'un ramassis de superstitions, *superstitionem pravam et immodicam.* Il ajoute que ces superstitions ont envahi la ville, les villages et les campagnes; qu'elles sont pratiquées par des gens de tout rang, de tout sexe et de tout âge. Mais il ajoute que l'on en vient aisément à bout, plus même par la persuasion et la fermeté que par la violence, car déjà il y a eu beaucoup d'inculpés qui ont sacrifié aux dieux, et qui *Christo maledixerunt;* déjà les temples abandonnés sont mieux fréquentés, les sacrifices recommencent et les victimes immolées aux dieux trouvent aisément des acheteurs: c'était un grand crime aux yeux des chrétiens que de manger des viandes offertes aux idoles.

Quoi qu'il en soit, il résulte de ces documents que le christianisme se propageait très rapidement dans tout l'empire, surtout parmi les gens du peuple; que les persécutions (si l'on veut maintenir, avec sa signification étroite, ce mot très inexact) furent plutôt politiques que religieuses; enfin qu'à côté des « martyrs » et des « confesseurs de la foi » il y eut un assez grand nombre de renégats. Quant aux doctrines, on voit que la divinité de Jésus était devenue un dogme, et que la résurrection et le jugement n'étaient plus attendus qu'à la fin du monde, conformément aux théories éraniennes, fin du monde prochaine d'ailleurs. L'impression qui se dégage de ces documents, c'est que les assemblées des chrétiens, pendant les trois premiers siècles, offraient à peu près le même caractère que les loges des francs-maçons au XVIIIe siècle les jours de fête solsticiale : la plus importante de toutes leurs cérémonies était un banquet où, à la fin, on partageait

solennellement le pain et le vin en répétant les paroles que la tradition attribuait à Jésus lors de la *Cène*.

Beaucoup de détails sur les croyances et les pratiques des chrétiens, aux premiers siècles de l'Église, nous ont été révélés par les *Catacombes*. On n'admet plus aujourd'hui que les chrétiens de Rome y tenaient leurs assemblées religieuses : ce n'étaient que des cimetières. Les Romains ne brûlaient pas tous leurs morts; ils les ensevelissaient : la crémation était en quelque sorte le privilège des riches et des grands. Les chrétiens ne firent que suivre un usage général, d'autant plus que, en raison de leurs espérances dans une prochaine résurrection, ils ne pouvaient songer à détruire les corps de leurs coreligionnaires; aussi durent-ils chercher de plus en plus des endroits propres à servir de sépulture. On creusa la terre aux environs de Rome, et non sous Rome même; ces nécropoles présentent jusqu'à cinq étages de galeries basses et étroites immédiatement superposées, où l'on plaçait les cadavres, un à un, dans des niches latérales taillées juste à la mesure du corps, et qu'on fermait avec des tuiles et du ciment ou avec une plaque de marbre.

Les plus anciennes tombes paraissent être du IIe siècle; c'est au IIIe que se rapportent la plupart d'entre elles; à partir de la reconnaissance du christianisme comme religion officielle, on commença à enterrer dans les églises ou autour d'elles. Les plus anciennes sépultures n'ont aucune inscription, aucun emblème; il n'y en a guère de datées avant le IVe siècle. On y voit des noms, des symboles de professions, des insignes religieux : une colombe, une branche d'olivier, une palme (que l'on trouve aussi dans des sépultures païennes et qui n'est donc pas le signe exclusif du martyre), une ancre, un poisson. Le poisson, en grec ἰχθὺς, est l'acrostiche de ἰησοῦς χριστὸς, θεοῦ υἱὸς, σωτήρ « Jésus-

hrist, fils de Dieu, sauveur[1] ». On y voit aussi des figures umaines : des *orantes*, c'est-à-dire des femmes levant les ras, en les écartant du corps, vers le ciel, ce qui était alors 'attitude de la prière; le bon pasteur, portant sa brebis sur es épaules; etc. Plus tard, vers la fin du III[e] siècle, on dessina le vraies scènes mythologiques, par exemple la mère du hrist tenant son fils (sans aucun autre signe mystique qu'une toile), le baptême de Jésus-Christ dans le Jourdain; il y a nême la représentation du jugement, mais non de l'exécu-ion, d'un chrétien. La croix, simple symbole, sans la figure u crucifié, n'apparaît qu'au IV[e] siècle: l'instrument du sup-lice de Jésus ne devint d'un emploi solennel dans l'Église u'au V[e] siècle; de même, c'est seulement du moyen âge que atent les Vierges nimbées, la Madone, le Crucifix, saint oseph, etc.

Les tombes des « papes » portent le simple titre d' « évê-que »; il y a des sépultures de prêtres : l'un était médecin lans la vie civile; un autre est enterré avec sa femme, etc. es inscriptions des dernières époques sont les plus longues; n y vante les vertus du défunt, on exprime des regrets de a mort, on désire qu'il repose en paix, dans la société des aints.

On ne croyait encore ni à la primauté de Pierre, ni à l'au-orité suprême du pape; on ne séparait pas l'eucharistie de 'agape; on ne priait pas pour les morts, c'est-à-dire qu'on ne royait pas au purgatoire; on n'avait pas encore conçu l'in-ercession possible des morts, des saints, en faveur des ivants. Au surplus, pour bien des détails, il n'y avait pas

1. Cf. Augustin, *De Civitate Dei*, liv. XVIII, ch. XXIII : *horum autem græ-orum quinque verborum... si primas litteras jungas, erit* ἰχθύς, *id est* Piscis, *n quo nomine mystice intelligitur Christus, eo quod in hujus mortalitatis byssо velut in aquarum profunditate vivus, hoc est sine peccato, esse po-tuerit.*

uniformité dans les croyances. Les écrivains postérieurs, qui ont inventé une orthodoxie originelle, mentionnent, sous le nom d'hérésies, diverses opinions ou appréciations locales. Il y avait les disciples de *Cérinthe*, pour qui le *Christ*, émanation de Dieu, s'était uni à Jésus-homme dans le baptême du Jourdain, l'avait quitté à sa mort au Golgotha et reviendra avec lui le jour de la résurrection pour établir le royaume de Dieu, lequel devra durer un millier d'années. Il y avait les *ébionites* (de l'hébreu *ébionîm* « les pauvres ») qui vivaient en communauté, réunissant toutes leurs ressources, croyaient à Jésus, ministre de Dieu, chef des anges, et recommandaient le mariage : ils toléraient même, dit-on, la polygamie. Il y avait encore les *docètes* pour qui le corps humain de Jésus était une pure illusion des sens; les *nicolaïtes* (secte du diacre Nicolas) pour qui la foi suffisait et rendait licites les actes les plus immoraux; et bien d'autres sectes.

La croyance des *cérinthiens* sur le règne millénaire des justes fut très répandue dans l'Église au IIe siècle : Papias, évêque de Hiéraple, Justin, Irénée, Tertullien, Lactance, en furent les partisans convaincus. Plus tard, on cite les *eucratites* ou *continents*, ennemis du mariage, qui croyaient aux émanations, à la non-réalité du corps de Jésus, et remplaçaient le vin par l'eau dans la commémoration de la Cène; les *modalistes*, qui affirmaient l'unité indivisible de Dieu dont le Père, le Fils et l'Esprit ne sont que trois noms, trois formes, trois manifestations, trois forces; et les *montanistes*, vers la fin du IIe siècle. Montanus était un eunuque de Phrygie qui, assisté de deux femmes dévouées, Priscille et Maximille, prêcha une doctrine austère et bouleversa l'Église : il condamnait le mariage, la nourriture animale, l'étude des sciences, et admettait les femmes à tous les emplois de l'Église. Montanus se donnait comme inspiré par l'esprit de

Dieu pour répandre et terminer l'œuvre complète de Jésus-Christ : Tertullien fut une des recrues les plus importantes de montanisme. Son contemporain Origène (185-254) ne fut pas non plus exempt d'hérésie : on l'accusa d'avoir cru à la préexistence des âmes (la doctrine actuelle de l'Église est que Dieu crée les âmes en même temps que les corps) et d'avoir nié l'éternité des peines.

On accusa également Origène d'avoir affirmé l'incorporéité de Dieu qui, soutenait-il, n'a point de forme propre et peut en prendre occasionnellement une quelconque à son gré : il y eut, sous le patriarcat de Théophile à Alexandrie, la grande querelle des *anthropomorphites*, adversaires d'Origène (qui s'appuyaient sur le fameux : « Dieu a fait l'homme à son image ») et des *athées*, comme on appelait les partisans de ses doctrines. Saint Jérôme fut excommunié par l'irascible Théophile comme ignorant et comme anthropomorphite.

Vers le milieu du IIIe siècle fut soulevée la question des *libellatiques*, c'est-à-dire des chrétiens qui avaient obtenu des magistrats de l'empire des certificats constatant qu'ils avaient sacrifié aux dieux et qui cependant affirmaient être restés fidèles et n'avoir eu ces certificats protecteurs qu'à prix d'argent ou par complaisance; et d'autres qui, ayant apostasié, se faisaient délivrer par ceux qui avaient souffert pour la foi des lettres de paix et de pardon. L'Église se divisa : fallait-il ou non admettre à la communion les porteurs de pareilles pièces? C'est à Carthage que le conflit s'accentua; l'évêque Cyprien se prononça pour la négative; les partisans de l'opinion contraire élurent pour évêque Fortunat. Une querelle analogue se produisit à Rome quelque temps après, les uns affirmant qu'on devait admettre les apostats à la pénitence, les autres disant qu'ils devaient être à jamais exclus; les premiers se rangeaient sous les ordres

de Corneille, évêque de Rome; les autres prirent pour évêque Novatien, qu'on a appelé depuis « le premier antipape ».

Il ne s'agissait là guère que d'une question de *discipline*. Mais quant aux points de doctrine, la plupart des théories soi-disant hérétiques, que nous venons de mentionner, se rattachent au *gnosticisme*, qui ne peut être étudié sans qu'on jette un coup d'œil rapide sur toute la philosophie alexandrine.

On sait que les Ptolémées, et surtout les Lagides, avaient inauguré une ère de science et de travail dont l'éclat n'est point encore effacé. Alexandrie était comme le centre du monde; toutes les nations y avaient des colonies; toutes les religions et toutes les philosophies s'y heurtaient à chaque pas. Il s'y fonda beaucoup d'écoles dont le Muséum était le point naturel de rencontre; le premier résultat qu'amena cette lutte et cette opposition permanente de doctrines fut une sorte de scepticisme général. L'invasion de plus en plus grande des croyances métaphysiques de l'Orient, les théories mixtes de Philon, d'Apulée et de Pythagore, donnèrent naissance, au second siècle de notre ère, à ce qu'on a appelé l'*éclectisme* ou le *néo-platonisme*. Le fondateur de la nouvelle école fut Ammonius Saccas (vers 193 après J.-C.) qui chercha à mettre d'accord Platon et Aristote; puis vinrent Numenus qui introduisit dans la doctrine les théories mosaïstes; Longin qui fit de la philosophie; Plotin (205-270) faisait de la divinité un pur absolu accessible seulement par la progression extatique de l'âme et se manifestant par des émanations successives; Porphyre (232-304), qui expliquait les mythes de la Grèce; Jamblique (vers 310), l'ennemi du christianisme; Proclus (412-485), qui donna aux enseignements de l'école une forme scientifique et raisonnée; Hiéroclès (vers 450) et la belle Hypatie que les chrétiens massacrèrent en 415. Plotin et Porphyre transportèrent leur

enseignement à Rome; Proclus était le chef de l'école pour ainsi dire secondaire d'Athènes; les autres demeurèrent à Alexandrie où leur école fut fermée par Justinien en 529.

Placée géographiquement entre l'Orient et l'Occident, et par sa composition même pour ainsi dire entre le christianisme et le paganisme, l'école alexandrine combina l'éclectisme platonicien avec le mysticisme oriental. Elle enseignait qu'il y avait un Principe unique, éternel, absolu et immuable, Dieu, raison générale des choses, de qui tout procède et d'où émanent principalement deux éléments primordiaux : l'*intelligence* qui réfléchit le principe et qui produit (avec l'*âme*, principe et cause de tout mouvement, moteur du monde), et le *verbe* en qui toutes les idées sont représentées. Le monde est éternel, car l'âme n'a jamais pu être une force inactive; le monde est la manifestation nécessaire des idées et les idées ne sont que les types invariables des choses. Les âmes humaines émanent de l'âme du monde; elles se sont éloignées de Dieu par une évolution de création, aussi tendent-elles à remonter à leur état primitif et à revenir s'absorber en Dieu, l'unité suprême, qu'elles connaissent seulement par cette tendance et cette intuition abstraite; mais le but ne pourra être atteint que par celles qui auront développé en elles la vie divine; celles qui ne se seront pas élevées au-dessus de la vie purement humaine renaîtront sous la forme d'homme; celles qui auront abusé des sens renaîtront à l'état de plantes végétatives, et celles qui auront vécu à la façon des animaux renaîtront sous la forme animale. La connaissance du but est révélée par la vraie science qui est acquise par illumination, mais à laquelle on se prépare par le raisonnement qui est la conséquence de la sensation. Pour atteindre le but, il faut se dégager successivement des obstacles qui en rendent l'accès difficile et qui procèdent de la matière, substratum de la création, pure abstraction né-

gative, antagoniste de Dieu, cause première du mal. Par cet intermédiaire négatif, l'unité suprême remplit le monde de mouvement, de vie, de va-et-vient, d'existences isolées plus ou moins entachées de mal. Le monde est un flux et un reflux perpétuel d'émanations et de réabsorptions. On atteindra le but par les vertus, vertus physiques qui amènent le perfectionnement du corps, vertus morales qui perfectionnent la société, et vertus théorétiques qui rendent l'âme plus parfaite par sa propre contemplation. C'est par là que l'âme arrive à la vie divine et se rend digne de contempler Dieu. Pour parcourir ces diverses phases de dégagement et d'élévation, l'âme a besoin du secours de Dieu; d'où la nécessité de prières, de symboles, de cérémonies et de rites religieux.

En face des néo-platoniciens, il paraît qu'il se fonda, à Alexandrie, vers la fin du IIe siècle, une école chrétienne qui dura un peu plus de deux siècles. Établie, dit-on, par deux philosophes convertis, Athenagoras et Pantænus, elle compta successivement, parmi ses professeurs, Clément, Origène, Heraclas, Denys, Théognoste, Pierre le Martyr, Didyme, et d'autres moins célèbres théologiens. Leur enseignement comprenait l'étude du texte de l'Écriture sainte et son explication méthodique; mais leur méthode était naturellement empreinte des doctrines de Philon et de l'esprit néoplatonicien.

De l'alexandrisme procéda le *gnosticisme*, qui fut bien, si l'on veut, une philosophie chrétienne, mais qui fut aussi la doctrine générale des esprits supérieurs — juifs, chrétiens ou païens — des deux premiers siècles. Le mot *gnose* « connaissance » était pris comme opposé à la foi aveugle et irraisonnée; celle-ci était bonne pour les masses, mais la gnose n'était accessible qu'aux élus, qu'aux sages. Au fond des croyances gnostiques est le dualisme éranien, la lutte de la matière contre l'esprit, du mal contre le bien. Dieu, principe

suprême, surnaturel, spontané, éternel, invisible, se manifeste par des émanations qu'on nomme des *éons*, dont chacun procède d'un des attributs divins. Les *éons*, qui formaient la transition entre l'infini et le fini, produisirent à leur tour les êtres les plus inférieurs qui demeurent dans la sphère de l'Infini, mais qui, par le développement des émanations successives, se rapprochent de plus en plus du Fini. Ce Fini, le monde matériel, le monde créé opposé au monde émané, est l'œuvre d'un éon, le *démiurge*, qui créa la matière et l'organisa. Il y a donc deux royaumes, celui de l'esprit, de la lumière et du bien, et celui de la matière, de l'obscurité et du mal. L'âme humaine est un mélange de bien et de mal, de lumière et de ténèbres, d'esprit et de matière; le but est d'en chasser les éléments inférieurs pour qu'elle arrive au royaume lumineux. Le démiurge s'oppose constamment de toutes ses forces à cette délivrance des âmes; mais contre lui est venu ou viendra un *éon* sauveur. Pour les chrétiens, ce sauveur était Jésus que Jean baptisa Christ et qui avait uni son esprit divin à un corps matériel. Jésus fut le précepteur spirituel qui révéla la gnose aux apôtres.

On distingue quatre groupes principaux de gnostiques, un en Palestine, un en Syrie, un en Égypte, et un en Asie. Le premier, contemporain de Jésus et des apôtres, compta quatre ou cinq écoles en Judée, celles de Simon le Mage et de Cérinthe entre autres: Simon le Magicien ou le Mage n'était probablement pas chrétien; nous en avons parlé plus haut. Quant à Cérinthe, dont nous avons parlé aussi, il enseignait que la création était l'œuvre d'un principe séparé de Dieu et l'ignorant; que Jésus, fils naturel et charnel de Joseph et de Marie, avait reçu l'esprit sauveur, qui l'avait fait Christ, au baptême de Jean; que l'esprit était remonté aux cieux avant la passion. — Les écoles de Syrie (Saturnin, Bardesane d'Edesse) prospérèrent surtout sous Adrien; on y enseignait qu'il y avait deux choses

essentielles : Dieu, le père inconnu et la matière mauvaise et ingouvernable d'où procéda Satan; et, par suite, deux mondes, le monde pur et le monde immatériel. A la limite du monde pur, sept puissances créent l'homme dont l'âme, étincelle de vie, doit revenir à Dieu. Saturnin prétendait que Jésus-Christ n'a eu qu'une existence matérielle apparente; le but réel de son apparition fut la destruction du démiurge qui était le dieu des Juifs. Bardesane admettait deux principes suprêmes, le bien et le mal. — Les écoles d'Égypte jetèrent le plus vif éclat, avec Basilide d'Alexandrie, Valentin, etc., jusqu'à la fin du IIe siècle. Basilide croyait à une cause première, un dieu suprême, *Abraxas*[1], qui créa l'Intelligence, d'où vint le Verbe, qui produisit la Providence, d'où sortirent, l'un de l'autre, la Puissance, la Sagesse, la Justice, la Paix, les anges supérieurs et inférieurs (dont était le dieu des Juifs), au nombre de 365 en tout. Jésus vint enseigner la bonne doctrine; le salut n'est promis qu'aux âmes et encore ont-elles à renaître pour se purifier en souffrant des fautes commises dans la vie passée.

Les Valentiniens croyaient à un dieu suprême double, d'une part un abîme d'existence spontanée, de l'autre une conscience silencieuse. De cette dualité naquirent successivement trois autres *syzygies* ou groupes de deux éons : l'intelligence et la vérité, le verbe et la vie, l'homme et l'Église; douze autres couples sont issus de ce dernier et dix autres du précédent. L'ensemble forme le *plerôma*, royaume de lumière; mais du dernier éon se produisit à l'extérieur le royaume des ténèbres, l'*akhamôth*. La lutte constante entre les élé-

1. Je n'ai pas à rappeler le rôle cabalistique, divinatoire, etc. de ce mot. On a fait remarquer que la valeur numérique des lettres qui le composent est 365 (a = 1, b = 2, r = 100, a = 1, x = 60, a = 1, s = 200) et que *Mithra* (Meithras) a la même valeur (M = 40, e = 5, i = 10, th = 9, r = 100, a = 1, s = 200).

:haque couple pour la révélation au couple sui-
cause première avait amené ce résultat par l'excès
on satisfait du dernier éon; dans l'*akhamôth* est
: de vie, le *démiurge*, auteur du monde matériel.
toujours la purification de l'âme, la séparation de
et sa réception dans le *plerôma*. — Le principal
ques d'Asie fut Marcion, de Sinope, qui vivait au
ers du IIe siècle, et qui croyait à trois principes, le
auteur du mal, créateur du monde, dieu de l'An-
ment, le dieu bon qui a envoyé son fils pour dé-
lémiurge, et le diable qui est entre eux deux; il
a transmigration des âmes et niait la résurrection

ınt, le christianisme continuait sa marche ascen-
ıesure que le nombre des chrétiens augmentait, leur
leur sagesse primitives diminuaient très rapide-
écrits de saint Jean Chrysostome, les épîtres de
me, le témoignage de l'empereur Julien, celui
Marcellin et d'autres encore révèlent, de singu-
ls sur la vie des chrétiens de leur temps. L'em-
lien reproche aux habitants d'Antioche, chrétiens
lupart, leurs allures badines et efféminées, leur
parures et des parfums,

... non bene olet qui bene semper olet,

Martial (II, XII, 4). Chez tous ces « Galiléens », le
ınt et de mauvais goût, la profusion, la soif insa-
plaisirs, étaient les moindres des vices. Les dames
:s à Constantinople suivaient la mode — qu'on
lée récemment — de porter leurs cheveux frisés
; ramenés sur le front d'une tempe à l'autre, ce
habitude ordinaire des courtisanes.

A Rome, les vierges chrétiennes, austères en public, aimaient fort la bonne chère et l'orgie nocturne; elles donnaient des rendez-vous à leurs galants dans les églises (ce qui ne pouvait se faire en Orient où les hommes et les femmes occupaient des places différentes, les hommes dans le parvis, les femmes dans les galeries supérieures); les grandes dames ornaient leurs corsages de scènes de l'Ancien ou du Nouveau Testament à l'imitation des païennes qui se décoraient des débauches de Jupiter ou des amours de Vénus et d'Adonis. Quant aux veuves, leur zèle religieux cachait trop souvent des débordements scandaleux. Les prêtres, sortis des rangs du peuple, étaient de vrais sybarites, d'une gourmandise raffinée, assiégeant le lit des agonisants pour capter les héritages, prenant « les ordres » pour avoir plus facilement accès auprès des femmes. Les membres du clergé inférieur prenaient leurs concubines parmi les filles du peuple; ceux du haut clergé séduisaient des patriciennes. Tous ces prêtres et tous ces évêques se jalousaient et se querellaient sans cesse; on eut le spectacle complet de la fureur de ces convoitises jalouses en 366, lors de l'élection du pape Damase auquel ses adversaires suscitèrent un compétiteur, Ursin, sur lequel il ne l'emporta définitivement que douze ans après, en 378.

Le clergé d'Orient ne valait pas mieux. Du temps de saint Jean Chrysostome (398-408), les prêtres étaient tous plus ou moins enclins à l'avarice, à la gourmandise et à la luxure; ils scandalisaient les vrais dévots par leur association avec des femmes qu'ils nommaient leurs sœurs spirituelles, leurs sœurs *agapètes*, et qui n'étaient pas autre chose que leurs concubines. En Syrie, treize évêques furent convaincus d'avoir acheté les voix de leurs électeurs.

Implacables aux païens, les chrétiens n'étaient pas plus doux pour leurs propres frères égarés. Les Alexandrins

massacrèrent l'évêque arien Georgias (362); les habitants d'Edesse, pourtant ariens, furent plus que cruels envers les valentiniens; sous Constance (337-361) on égorgea les hérétiques à Samosate, à Cyzique, en Bithynie et en Galatie. Nous ne parlons pas des exils et des simples proscriptions. L'empereur Julien, « l'Apostat », n'avait-il pas raison de dire que les chrétiens n'avaient pris des Juifs « que leur colère et leur fureur » contre le genre humain? Il est vrai qu'en retour les émésiens mirent le feu aux églises chrétiennes; ils n'épargnèrent que la principale dont ils firent un temple de Bacchus.

Malgré les progrès de la religion, l'organisation intérieure des églises restait toujours à peu près la même. Chaque réunion avait ses *servants*, ses diacres (et ses diaconesses) et son président, toujours un *ancien*, *presbyteros* (plus tard *prêtre*); il y avait enfin, dans chaque localité importante, un surveillant, *episcopus* (plus tard *évêque*), qui était le chef officiel et responsable de la communauté. Il y avait là, en embryon, toute l'organisation du clergé catholique. La première épître à Timothée (III, 2-7) et l'épître à Tite (I, 7-10) prescrivent de ne prendre pour évêques que des hommes irréprochables, probes, sobres, prudents, instruits, bienveillants, modestes, généreux, époux d'une seule femme; de bons chefs de maison, auxquels leurs enfants obéissent; il faut qu'ils soient considérés de tous; il ne faut pas que ce soient des nouveaux convertis, des néophytes : cette dernière recommandation se comprend fort bien. Quant aux diacres, le même document veut qu'ils soient chastes, non adonnés à l'ivrognerie (I Tim., III, 8-13), non suspects de l'amour du lucre, bons croyants, probes, époux d'une seule femme, bons pères de famille. Les diaconesses (III, 11) doivent également être chastes, honnêtes, fidèles, sobres. C'est dans cette épître que l'infériorité des femmes aux hommes est nettement établie : Adam a été

formé avant Ève, et il n'a pas été séduit comme elle; aussi la femme doit-elle être simplement vêtue; elle ne saurait porter ni or ni pierres précieuses, ni se tordre (et se tresser) les cheveux; elle ne doit point enseigner, mais seulement écouter et prier en silence (I Tim., II, 9-15), la tête couverte parce qu'elle doit avoir sur la tête une marque de l'autorité dont elle dépend (I Corinthiens, XI, 5-16). Quant aux *prêtres*, aux anciens, il faut qu'ils soient « sans crime », qu'ils n'aient qu'une femme, qu'ils aient des enfants chastes et soumis (Tite, I, 6). Les femmes ne sauraient d'ailleurs exercer aucun emploi si elles ne sont veuves d'un seul mari et si elles n'ont atteint l'âge de soixante ans (I Tim., V, 9). Les épîtres à Timothée et à Tite sont regardées comme apocryphes; suivant M. Renan, elles dateraient des années 90 à 100 environ, c'est-à-dire qu'elles auraient été écrites une trentaine d'années après la mort de l'apôtre auquel elles sont attribuées.

Les écrits qui forment le Nouveau Testament sont en effet d'époques très différentes; la composition même de cette collection a beaucoup varié. Dans son état actuel, tel qu'il a été arrêté par le concile de Trente, le Nouveau Testament comprend vingt-sept pièces distinctes, savoir d'abord les quatre Évangiles selon Mathieu, Marc, Luc et Jean, et les *Actes des Apôtres* (attribués à Luc), puis vingt-deux documents pour lesquels un anglican zélé a fabriqué la formule mnémotechnique suivante :

Rom, Cor, Cor, Gal, Ephe,
Phil, Col, Thess, Thessale,
Timy, Timy, Tit, Philemon,
Hebrews, Jacobus, Pet, Pet, John,
John, John, Juda, Revelation

c'est-à-dire les *quatorze épîtres* de Paul (une aux Romains, deux aux Corinthiens, une aux Galates, une aux Éphésiens,

ıne aux Philippiens, une aux Colossiens, deux aux Thessaloıiciens, deux à Timothée, une à Tite, une à Philémon, et ıne aux Hébreux), l'*épître* de Jacques, les *deux épîtres* de 'ierre, les *trois épîtres* de Jean, l'*épître* de Jude et l'*apocaypse* ou *révélation* attribuée à l'apôtre Jean. Tel est du ıoins le « canon » adopté par le concile de Trente le 8 avril 545.

Il s'en faut pourtant que ces documents aient tous la ıême valeur. Suivant les dernières conclusions de la criique moderne, les trois évangiles de Mathieu, de Marc et e Luc, appelés *synoptiques* parce qu'ils sont — généraleıent — d'accord, sont des compilations anciennes, pluieurs fois remaniées. Le plus vieux de tous est celui de larc, mais sous sa forme primitive il ne comprenait ni le écit de la passion ni les détails de l'ascension. Mathieu été fait à l'aide de Marc et aussi d'un recueil en hébreu raméen des discours ou paroles de Jésus (quelque chose omme les *vatchanas* bouddhistes), écrit sans doute peu près la mort du Maître par quelqu'un de ses disciples. Luc utilisé les deux documents précédents et de plus a puisé onguement dans d'autres traditions orales ou écrites. Quant l'évangile qui porte le nom de Jean, il a été composé, ongtemps après la mort du fils de Zébédée, dans quelque cole orientale mystique, plus ou moins entachée de gnostiisme. Les Actes, à part certains remaniements postérieurs, atent environ de l'an 80; la tradition leur donne le même uteur qu'à l'évangile de Luc. Sur les quatorze épîtres attriuées à saint Paul, quatre, celles aux Romains, aux Galates, t les deux aux Corinthiens, sont seules authentiques et ncore s'y trouve-t-il des passages probablement interpolés; es deux épîtres aux Thessaloniciens et aux Philippiens sont rès discutées; celles aux Colossiens, aux Éphésiens et à Philémon sont plus que douteuses; et on est d'accord pour re-

garder comme apocryphes celles à Tite et à Timothée qui auraient été composées de 90 à 100. La lettre aux Hébreux, qui peut dater de 65 à 70, n'est certainement pas de Paul dont elle ne porte pas le nom d'ailleurs : M. Renan l'attribuerait volontiers à Barnabé et la croirait adressée aux Juifs de Rome. Les épîtres de Jacques et de Pierre datent du milieu du II[e] siècle; celle de Jude tout au plus de la fin du premier; celles de Jean ont la même origine que son évangile et l'Apocalypse : ces derniers documents sont le produit d'une école mystique orientale affiliée au gnosticisme, qui date du II[e] siècle avant Jésus-Christ et à laquelle on rapporte les livres bibliques de Daniel, de Hénoch, d'Esdras, etc. Au III[e] et au IV[e] siècle, les docteurs de l'Église, en Afrique et en Orient, Grégoire de Nazianze en tête, étaient d'accord pour nier l'authenticité de l'*Apocalypse*.

A côté de ces documents, il faut en ranger beaucoup d'autres analogues dont plusieurs ne nous sont connus que par des fragments, mais dont d'autres nous sont parvenus en entier. Il y a d'abord les *évangiles* spécialement adoptés par chaque secte : celui des *Hébreux* ou *Nazaréens*, pour les chrétiens judaïsants (où nous apprenons que Barrabas avait été condamné pour sédition et homicide), fort analogue à celui de Mathieu; les évangiles des *Ébionites*, de *Cérinthe*, de *Barnabé*, des *Égyptiens*, de *Marcion*, d'*Appelle*, et ceux de la *Nativité de Marie*, de l'*Enfance du Sauveur*, de *Joseph*, de *Nicodème*, de *Thomas*, de *Jacques le Mineur*, etc. Dans ces derniers sont rapportées beaucoup de légendes admises aujourd'hui par la mythologie catholique : l'histoire d'Anne et de Joachim, le mariage de Marie avec Joseph grâce à la verge fleurissante, la fuite en Égypte, l'Assomption, etc. Ces divers livres étaient écrits en grec, en hébreu, en copte, en arabe, à en juger par ce que nous en connaissons. Il y avait aussi les épîtres de Barnabé et de Clément, l'Apocalypse de

ierre, et le *Pasteur* d'Hermas recueil de visions, de pré-
ɜptes et de contes religieux, qui a joui longtemps d'un
rédit considérable.

Dans un *canon* de la fin du IIe siècle, ces deux derniers
ocuments figurent parmi les livres regardés comme au-
ıentiques, ainsi que l'épître de Jude, *deux* épîtres de Jean
; *douze* de Paul : il manque une épître à Timothée, celle
ıx Hébreux et celles de Jacques et de Pierre. Ces der-
ières se trouvent dans le célèbre manuscrit du mont Sinaï,
écouvert en 1844 et 1859 et publié par Tischendorf; ce
ıanuscrit, qui date du milieu du IVe siècle, contient aussi
épître de Barnabé et le premier livre du *Pasteur*. C'est le
lus ancien texte connu du Nouveau Testament; après lui,
ient le manuscrit plus incomplet du Vatican, qui est presque
on contemporain; puis on possède une centaine de copies
ıanuscrites, qui datent du IVe au XVe siècle. Le texte sacré
ı'a jamais reçu une forme définitive, arrêtée. La première
édition imprimée l'a été par les soins d'Érasme, à Bâle, en
1516. A côté du texte grec, il y avait les deux versions latines,
'*Italique*, très répandue en Afrique, dont nous n'avons que
les fragments, et la *Vulgate*, faite à Rome en 383 et les
ınnées suivantes par saint Jérôme. Il y aussi des traductions,
lont quelques-unes remontent au IIe siècle, en copte-égyptien
(trois dialectes), en éthiopien, en arabe, en arménien, en
géorgien, en persan, en syriaque, en gothique, en esclavon,
en anglo-saxon et en vieux-français. La meilleure édition
critique du texte grec est celle de Tischendorf, publiée en
1872 : on sait que dès 1707 un savant anglais avait déjà
relevé dans le livre sacré plus de trente mille variantes.

Parmi les apocryphes que la vulgate n'a pas admis est le
livre apocalyptique de Hénoch, écrit originairement en grec,
mais dont nous ne possédons le texte complet qu'en éthio-
pien.

Le concile de Trente, et après lui le saint-siège ont également arrêté le texte officiel de la Vulgate (fort altérée depuis saint Jérôme par les copistes successifs) et ont formé le canon catholique de l'Ancien Testament. Il diffère de la Bible hébraïque en ce qu'il classe différemment certains textes et en ce qu'il en admet d'autres regardés comme apocryphes par les Juifs. Il confond *Samuel* et les *Rois* en un seul recueil, *les Rois*, auxquels il donne quatre livres; il a cent cinquante et un psaumes (et non cent cinquante); il ajoute à Daniel *deux* chapitres, XIII et XIV, contenant l'histoire de Suzanne; fait de *Néhémie* le deuxième livre d'*Esdras*, auquel il en ajoute deux autres. Il admet *Barukh* (parmi les petits prophètes), *Tobie*, *Judith*, la *Sagesse de Salomon*, l'*Ecclésiastique* et les *Macchabées* (livres I et II); tous ces livres, sauf celui de Tobie, dont nous possédons un texte hébreu, ne nous sont parvenus que par la version grecque des *Septante :* on sait que cette version, œuvre, selon la tradition, de soixante-dix docteurs, a été faite à Alexandrie sous les Ptolémées. Elle n'est pas toujours conforme au texte hébreu courant. Adoptée par les premiers chrétiens, hellénisants pour la plupart, c'est d'après elle qu'a été faite la première version latine (*itala vetus*), courante surtout en Afrique et antérieure à la traduction de saint Jérôme, que par parenthèse saint Augustin ne voulait pas admettre et qui, plus ou moins altérée, est devenue la vulgate catholique.

Les plus anciennes versions de la Bible, dans d'autres langues que l'hébreu et le grec, sont, comme on l'a déjà vu plus haut, en *éthiopien* (d'après le grec, IVe siècle); en *arabe* (d'après l'hébreu, d'après le syriaque et d'après le grec, du Xe au XIIe siècle); en *arménien* (sans doute d'après le grec, au Ve ou VIe siècle); en *copte* (d'après le grec, vers le IVe siècle : on en connaît trois, dans les trois dialectes de Memphis, de Thèbes et de la basse Égypte); en *gothique*

(d'après le grec, par Ulphilas, évêque arien des Goths, au IVe siècle); en *syriaque* (d'après l'hébreu, vers le IIIe siècle; d'après le grec, vers le VIe). Il ne faut pas oublier le Pentateuque samaritain plus conforme avec les Septante qu'avec le texte hébreu adopté; ni les traductions chaldéennes, c'est-à-dire araméennes, du Vieux Testament, connues sous le nom de *Targums* et qui, relativement récentes d'ailleurs, sont antérieures au XIIe siècle de notre ère. Je parlerai plus loin des versions en langue moderne qui ont été publiées à l'époque de la Réforme[1].

Mais pour en revenir au moment où le christianisme va être désormais la religion officielle (fin du IIIe siècle et commencement du IVe), c'est alors que le monachisme prit un développement extrême. On connaît l'apostrophe de Rutilius Numatianus à propos des ermites de Caprara :

Processu pelagi jam se Capraria tollit :
  Squallet lucifugis insula plena viris.
Ipsi se *monachos* graio cognomine dicunt,
  Quod soli nullo vivere teste volunt.
Munera fortunæ metuunt, dum damna verentur.
  Quisquam sponte miser, ne miser esse queat?
Quænam perversi rabies tam stulta cerebri,
  Dum mala formides, nec bona posse pati?
Sive suas repetunt ex fato ergastula pœnas,

1. Les versions protestantes sont généralement plus exactes que les versions catholiques; celles-ci sont faites sur la Vulgate latine, tandis que les premières sont traduites sur l'original grec ou hébreu. Le principal reproche adressé par les protestants aux catholiques est d'avoir mis le mot *pénitence* là où il y a dans le grec *repentir* (sept passages du Vieux Testament et quarante-huit du Nouveau : par ex. Mat. III, 2, 8, 11; IV, 17; XI, 20-21; Marc, I, 4, 15; VI, 12; Luc, III, 3, 8; X, 13; XI, 32; XIII, 3, 5; XV, 7; XVI, 30). En outre, les traductions catholiques rendent également par *prêtre* les deux mots πρεσβύτερος « ancien » et ἱερεύς « sacrificateur, prêtre juif ». Enfin, elles ont parfois ajouté un ou deux mots, ou ont employé certaines tournures, dans le but évident de faire interpréter des passages assez vagues dans un sens déterminé et conforme à la doctrine romaine.

Tristia seu nigro viscera felle tument.
Sic nimiæ bilis morbum assignavit Homerus
Bellerophonteis sollicitudinibus :
Nam juveni offenso, sævi post tela doloris,
Dicitur humanum displicuisse genus.

(*Itinéraire*, I, 439-452.)

Plus loin, dans le cours de son voyage, le poète déplore éloquemment le sort d'un de ses anciens amis christianisé :

Assurgit ponti medio circumflua Gorgon,
Inter Pisanum Cyrnaicumque latus.
Aversor scopulos, damni monumenta recentis :
Perditus hic vivo funere civis erat.
Noster enim nuper, juvenis majoribus amplis,
Nec censu inferior, conjugiove minor,
Impulsus furiis, homines terrasque reliquit,
Et turpem latebram credulus exsul adit.
Infelix putat illuvie cœlestia pasci ;
Seque premit læsis sævior ipse Deis.
Non, rogo, deterior Circæis secta venenis ?
Tunc mutabantur corpora, nunc animi !

(*Ibid.*, I, 515-526.)

A Rome même, il n'y eut véritablement des « religieux » qu'à partir de la visite d'Athanase, patriarche d'Alexandrie, qui amenait avec lui deux moines d'Égypte (vers 341). Leur seule présence, leurs allures austères, exercèrent une influence considérable sur cette société corrompue, lassée et mobile. Plusieurs grands personnages se retirèrent dans les îles du littoral, comme l'ami de Rutilius ; de nobles dames romaines se réunirent et fondèrent entre elles sur l'Aventin une sorte de couvent : on cite les noms de Marcella, Asello, Furia, Fabiola, Paula et ses deux filles, Mélanie qui partit pour l'Égypte, abandonnant aux soins de la municipalité son fils en bas âge.

Déjà, la mode des pèlerinages s'était établie : on allait en

dée, à Jérusalem, et l'on revenait par l'Égypte, où l'on ait vu, fréquenté, admiré, touché les *cénobites*, les *reclus* les *anachorètes*. Les premiers vivaient en commun; les conds, seuls ou deux à deux, habitaient des cellules sépaes; les derniers, tout à fait isolés, passaient leur vie dans s plaines désertes, dans des grottes, sur des arbres, sur des lonnes (comme le célèbre Siméon près d'Antioche, comme miel près de Constantinople), vivant, au hasard, de la chaté publique. On comptait cinq mille moines dans le désert e Nitrie, dix mille à Arsinoé, cinquante mille dans la haute hébaïde, et plus encore dans la basse : à Oxyrhinque, il y vait, dit-on, vingt mille religieuses et dix mille moines. Les oms de quelques-uns de ces fous nous ont été transmis : acôme, Sérapion, Arsène, Pambon, Hilarion, Macaire, Paul Ermite, Marie l'Égyptienne et le fameux Antoine, moins onnu peut-être par les tentations auxquelles il résista que ar la fidélité de son compagnon légendaire. Le monachisme n Égypte datait du II[e] siècle environ; les moines y renouelaient les austérités extravagantes des pénitents de l'Inde. Beaucoup ne vivaient que de pain et d'eau; toutefois, les vieillards pouvaient manger des légumes frais et boire un peu de vin. On cite, comme un vrai festin, le menu suivant d'un repas qui eut lieu un dimanche de grande fête : trois olives, cinq pois chiches, deux prunes et une figue, par tête bien entendu.

On a peine à s'imaginer à quelles étranges aberrations se laissaient aller ces religieux : les uns se vouaient à un mutisme perpétuel; d'autres se privaient de sommeil; d'autres se tenaient continuellement pliés en deux; d'autres demeuraient debout les mains attachées derrière le dos; d'autres allaient nus et broutaient l'herbe; d'autres ne se lavaient jamais et entretenaient avec soin la vermine qui dévorait leurs corps; — Alexandre vécut dix ans couché au fond d'un

tombeau, la face contre terre; Jean de Nisibe partageait le séjour d'une caverne avec deux lions; Apelle brûlait d'un fer rouge le visage des femmes qui passaient à sa portée; Siméon Stylite se tenait sur un seul pied au sommet de sa colonne; Pacôme dormait tout debout sans point d'appui. Saint Jérôme, qui a mené cette vie, avoue qu'au milieu de pareilles extravagances, les tentations sont plus impérieuses qu'au sein du monde le plus dissolu, et que ces moines ont toutes les jalousies, toutes les méchancetés et tous les vices.

A ce propos, il ne sera pas inutile de dire ici quelques mots sur les principaux ordres religieux catholiques. L'un des plus anciens paraît avoir été celui des *Bénédictins*, fondé, dit-on, au mont Cassin par saint Benoît en 529, en même temps que sa sœur, sainte Scholastique, installait à cinq milles de là un couvent de religieuses; cet ordre fut introduit en France par un disciple de saint Benoît, saint Maur, qui s'établit à Glanfeuil dans l'Anjou. Il y avait « les bénédictins agriculteurs » et les « bénédictins savants ». La « règle » de saint Benoît fut suivie par la plupart des religieux qui se constituèrent en communautés en France, dans la suite des temps. Quelques-uns adoptèrent pourtant la règle plus austère de saint Colomban d'Irlande, qui vint s'établir à Luxeuil vers 580, et chassé par Brunehaut s'en alla mourir en Italie. A la fin du xe siècle, saint Bernard de Menthon renversa une statue de Jupiter qu'on adorait encore sur les Alpes, et fit construire à la place le monastère du « Grand Saint-Bernard ». Vers la même époque, saint Romuald institua l'ordre des *Camaldules* (du nom d'une localité de la Toscane); saint Jean Gualhert bâtit *Vallombreuse* dans l'Apennin. Un siècle plus tard, saint Bruno, persécuté par l'archevêque de Reims dont il condamnait hautement la vie scandaleuse, fonda l'ordre des *Chartreux* dans les Alpes dauphinoises : on sait par quelle industrie profane cet ordre a acquis une juste

célébrité. C'est au XIIe siècle que Robert d'Arbrissel établit la double communauté d'hommes et de femmes de Fontevrault; que saint Bernard[1], sorti du monastère de Citeaux, fonda celui de Clairvaux; que saint Norbert inventa les *Prémontrés* (nom topographique). A la même époque prirent naissance les ordres à la fois religieux et militaires de Saint-Jean de Malte (1104), des Templiers (1118), qui opéraient en Orient; de Calatrava (1158), qui avait pour objectif les Maures d'Espagne; de Notre-Dame des Allemands ou des chevaliers teutoniques (1128), qui défendirent l'Allemagne contre les Prussiens barbares; et les ordres hospitaliers du Saint-Esprit, de Saint-Lazare (pour les lépreux spécialement), de la Sainte-Trinité (en 1198, par Jean de Matha), pour la rédemption des chrétiens prisonniers chez les musulmans.

Un peu plus tard, vers 1210, l'Espagnol saint Dominique d'Osma inventa les *Dominicains* et les *Dominicaines*, les premiers devant prier et prêcher[2], les secondes devant prier et « contempler »; et l'Italien saint François d'Assise, vêtu seulement d'une tunique et d'une ceinture de corde, les *Frères mineurs* ou *Franciscains* et les sœurs *Clarisses* : on sait que François d'Assise est le premier *stigmatisé* connu. A la même époque se rapportent les *Augustins* et les *Carmes* (dont le premier couvent aurait été construit sur le mont Carmel). Les dominicains, les augustins, les carmes et les franciscains vivaient d'aumônes; aussi forment-ils les quatre ordres mendiants; par assimilation avec la couleur de leur robe, on a appelé *les quatre mendiants* un dessert composé de quatre sortes de fruits : raisins secs, figues, amandes et

1. Ascète à la façon des brahmanes, il était tellement absorbé en Dieu qu'il ignorait la forme de sa cellule, qu'il but un jour de l'huile en croyant boire de l'eau, etc.

2. Parmi les plus célèbres dominicains ou *frères prêcheurs*, il faut citer Thomas d'Aquin (1227-1274) et Vincent Ferrier (1357-1415).

noisettes. Ces quatre ordres imaginèrent de s'associer des laïques, soumis à un certain règlement de vie et à certaines obligations rigoureuses, qui constituent les « tiers-ordres ».

Le XIVe siècle vit naître les religieux de Sainte-Brigitte, les *Hiéronymites* d'Espagne et les *Olivétains* d'Italie. Du XVe datent les *Minimes* de saint François de Paule, les sœurs de l'*Annonciade* dont la fondatrice fut Jeanne de Valois, fille de Louis XI, femme répudiée de Louis XII, les *Pénitents noirs* de la Miséricorde et d'autres encore. Le XVIe siècle est marqué par l'éclosion de nouveaux ordres : les *Théatins* (1524), les *Capucins* (1526) ou frères mineurs réformés, les *Récollets* « recueillis » ou frères de l'Observance, les *Barnabites* (1530), les *Ursulines* (1537, par Angèle de Brescia), les frères de *Saint-Jean-de-Dieu* (1540), les *Oratoriens* (1564, par Philippe de Néri) et les *Jésuites*. Plusieurs de ces ordres avaient pour but de soigner les malades et les infirmes; d'autres se proposaient de se livrer à l'éducation de la jeunesse; d'autres voulaient surtout aller évangéliser les païens et les barbares. Les *Jésuites* se partageaient ces deux dernières occupations.

Déjà les franciscains et les dominicains avaient pénétré aux XIIIe et XIVe siècles en Tartarie, en Perse, dans l'Inde et jusqu'à Pékin; c'est même à cette époque que fut inventé l'épiscopat *in partibus* (*infidelium*)[1]. La découverte de l'Amérique et le succès de la tentative de Vasco de Gama surexcitèrent le zèle des propagandistes. C'est alors que naquit la *Compagnie de Jésus*, approuvée le 27 septembre

1. D'autres prétendent qu'il fut inventé du temps des croisades, que les sièges ainsi qualifiés appartenaient aux pays conquis sur les Turcs puis repris par eux, et où par conséquent les prélats envoyés d'Occident ne purent se maintenir. Il est à remarquer en effet que presque tous les évêchés *in partibus* portent le nom d'une localité de l'Asie-Mineure, de la Turquie ou de la Grèce.

1540 par la bulle du pape Paul III : *Regimini militantis ecclesiæ*. On sait qu'elle eut pour fondateurs un soldat basque, mystique comme tous ses compatriotes, natif de Loyola en Guipuzcoa, et nommé Ignace Iagnez; un autre Basque, François, dont le nom de famille Xavier est une variante orthographique de la forme connue Etcheverry; un Savoyard, Pierre Lefèvre; et trois Espagnols, Jacques Lainez, Alphonse Salmeron et Nicolas Bobadilla. Leur règle comportait quatre vœux : obéissance, chasteté, pauvreté et dévouement absolu au pape, dont les ordres doivent être exécutés sans murmure et sans retard. Ils se répandirent en Amérique et en Orient. On connaît les scandaleuses affaires commerciales qui amenèrent leur suppression par les parlements, les rois et le pape lui-même au dernier siècle : il est vrai que ce pape, Clément XIV, mourut, comme dit Béranger, « dans les coliques », et que Pie VII rétablit les jésuites en 1814[1].

Dans l'Inde et en Chine, ils eurent des discussions très vives et très longues avec les autres missionnaires à propos des rites chinois et malabares. En Chine, ils permettaient aux convertis de rendre hommage à Confucius, ils toléraient les cérémonies en faveur des ancêtres, et ils traduisaient Dieu par *tien* « ciel » : Benoît XIV, en 1742, leur donna tort contre les franciscains et les cordeliers. Dans l'Inde, la contestation au sujet des « rites malabares » fut plus grave encore et dura beaucoup plus longtemps; elle se rattache à la vieille dispute entre les prêtres portugais ou le clergé de Goa et les missionnaires français, italiens, etc., qui venaient pour ainsi dire chasser sur leurs propres terres. Pour « faciliter » la conversion des Indiens, les jésuites du Maduré, et à leur tête le père Robert de' Nobili, parent du cardinal Bellarmin, né en 1577 et mort

1. Bulle *Sollicitudo omnium ecclesiasticorum* du 7 août 1814; le bref de suppression datait du 21 juillet 1773 et commençait par les mots *Dominus ac redemptor*.

en 1656, avaient inventé de permettre le port du cordon brahmanique, de tolérer le ko*d*umbi ou toupet de cheveux, de permettre l'usage d'une marque de poudre de sandal sur le front et des bains fréquents, enfin de séparer les castes dans les églises. Le tribunal de l'Inquisition de Lisbonne, par une décision du 23 janvier 1621, et le pape Grégoire XV, par une bulle du 31 janvier 1623, autorisèrent, dans l'intérêt de la religion, ces concessions aux habitudes locales. Mais la querelle reprit. En 1704, le cardinal de Tournon (alors patriarche nominal d'Antioche) vint à Pondichéry, envoyé par le pape, pour examiner la question; il se prononça nettement contre la méthode des jésuites. Des brefs pontificaux du 24 août 1734, de 1739 et de 1744, condamnèrent cette « méthode » : il paraît que la publication de ces décisions amena « l'apostasie » de 50000 chrétiens indigènes. Dans les mémoires qu'ils produisirent pour se défendre, les jésuites invoquaient, — témoignage précieux à retenir, — l'usage traditionnel qui avait fait substituer des fêtes chrétiennes aux fêtes païennes en en conservant l'apparence extérieure, mais en en modifiant le but intérieur, pour ne pas effaroucher les populations par de trop brusques changements.

Depuis Ignace de Loyola, la Compagnie de Jésus a compté vingt-deux « généraux », dont quatre Espagnols, onze Italiens, un Allemand, un Suisse, trois Belges, un Bohémien, un Polonais, un Hollandais et pas un seul Français. Le général réside à Rome; il est le maître absolu de tout l'ordre et il nomme à tous les emplois, sauf ceux d'*admoniteur* et d'*assistants;* l'*admoniteur* est en quelque sorte le contrôleur, le surveillant du général; les *assistants*, au nombre de quatre, forment le conseil secret du général, mais n'ont que voix consultative. Le général, l'admoniteur et les quatre assistants sont élus par la « congrégation générale » des pères

provinciaux, des supérieurs des maisons de profès, des recteurs et des délégués des congrégations provinciales, qui compte d'ordinaire environ quatre-vingts membres. Les *provinciaux* administrent chacun une province; on compte vingt-trois provinces groupées en cinq *assistances* (France, quatre provinces; Grande-Bretagne et Amérique du Nord, quatre; Espagne et Amérique du Sud, cinq; Italie et Orient, cinq; Allemagne, cinq). Le corps provincial est formé par les pères *profès;* ceux-ci sont pris parmi les *coadjuteurs spirituels* (titre qu'on donne à l'âge de vingt-cinq ans aux *scholastiques* ou élèves) qui ont été ordonnés prêtres; aucun jésuite ne peut être ordonné prêtre avant d'avoir atteint l'âge de trente-trois ans. Avant d'être *scholastique*, on fait un noviciat de deux ans; on ne peut être admis au noviciat, sauf dispense du Général, avant l'âge de quatorze ans. Il y a des fonctionnaires spéciaux dont les emplois s'expliquent par leurs dénominations : *visiteurs* (inspecteurs), *commissaires*, *supérieurs* de maisons de profès, *recteurs* de collèges, *maîtres* des novices, *syndics* et *surveillants*, etc.

C'est également au XVIe siècle que vécut Thérèse Sanchez, d'Avila, la réformatrice des carmes et des carmélites, qui est devenue célèbre par les extravagances de son mysticisme (1515-1582)[1].

Au XVIIe siècle furent fondées les *visitandines* (par Jeanne de Chantal, la grande amie de François de Sales, en 1618), les *filles du Calvaire* (1621), les *filles de la Charité* (par saint Vincent de Paul, de Pouy, Landes, en 1617), la *congrégation de Saint-Sulpice* pour la préparation au sacerdoce (1642), les *oratoriens* français (1613), les *lazaristes* (1624, par

1. Il faut remarquer que sainte Thérèse est morte le 4 octobre 1582; ses unérailles furent célébrées, avec une pompe extraordinaire, à Alba de Torres, le lendemain, mais ce jour-là a dû être compté pour le 15, d'après la réforme du calendrier décrétée par le pape Grégoire XIII.

saint Vincent de Paul), etc.; en 1621 et en 1662 furent réformés en France les bénédictins de Saint-Maur et les moines de l'ordre de Cîteaux à la Trappe (Orne). En 1681, le *vénérable* de la Salle, chanoine de Reims, fonda l'institut célèbre des *frères de la Doctrine chrétienne*, qui devait avoir pour principale mission l'instruction, surtout religieuse, des enfants pauvres; je n'ai pas besoin d'insister sur l'importance qu'a prise cet institut, qui comptait en 1886, 951 maisons et 9172 membres[1], ni sur les rapports d'une nature toute spéciale qu'ont trop souvent encore quelques-uns des « frères » avec la justice.

L'organisation intérieure des couvents et les divers stages par lesquels doivent passer les religieux sont à peu près les mêmes partout. Chaque couvent avait et a sa *règle* spéciale que tout religieux doit scrupuleusement observer, d'où le nom de clergé *régulier* que l'on donne aux moines, en général par opposition au clergé *séculier*, qui vit dans le *siècle*. Le religieux, en effet, le moine, doit vivre dans un monastère, qu'il y soit cloîtré, c'est-à-dire enfermé toute sa vie, ou qu'il puisse en sortir plus ou moins souvent. Tout monastère comprend plusieurs parties, fréquemment représentées par des bâtiments différents, dans lesquels on retrouve l'ordonnancement des maisons romaines : le cloître ou jardin entouré d'un promenoir couvert, le réfectoire, la cuisine, le dortoir ou les cellules, le chapitre ou salle des délibérations, le parloir, la trésorerie, l'hôtellerie pour les pèlerins ou les voyageurs, la chapelle ou église, et quelquefois l'usine, la distillerie ou la fabrique. Il y a des couvents, en effet, où l'on se livre à diverses industries; d'autres où l'on cultive la terre; d'autres où l'on vit contemplativement. Partout on

1. D'après un rapport de M. de Ravignan, les frères des écoles chrétiennes ont reçu, de 1876 à 1879, des sommes dont le total s'élève à 1 200 367 981 francs.

prie et on célèbre tous les jours tous les offices de l'Église. Il y a des *frères lais*[1], c'est-à-dire *laïques*, véritables domestiques, et des *frères profès* qui ont prononcé leurs vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, ce qui ne leur est permis qu'après un *noviciat* plus ou moins long. Les *supérieurs*, *prieurs* ou *abbés* sont généralement nommés à l'élection.

Les couvents d'hommes et les couvents de femmes sont toujours séparés, bien que — les méchants en ont fait la remarque — il y ait presque toujours un couvent de femmes à peu de distance d'un couvent d'hommes. Il y a eu très anciennement des couvents mixtes : nous laissons à penser la vie qu'on y menait.

La vie des moines et des religieuses ne fut pas, en effet, toujours édifiante. Les témoignages abondent: « gourmands, cupides, avares, menteurs, paresseux, hypocrites », sont les épithètes ordinaires qu'on leur donne au moyen âge. Au XVIe siècle, une inspection faite dans les couvents de l'Autriche et des pays qui en dépendaient fit connaître qu'il y avait, dans cent vingt-deux monastères, quatre cent trente-six moines, cent soixante religieuses, cent quatre-vingt-dix-neuf concubines, cinquante-cinq femmes mariées et quatre cent quarante-trois enfants. Eudes Rigaud, archevêque de Rouen, visita au XIIIe siècle le prieuré de Villarceau; il y trouva vingt-trois religieuses professes et trois converses: la prieure s'enivrait chaque nuit; les sœurs se battaient; neuf d'entre elles, nommément désignées, quittaient de temps en temps le cloître pour aller vivre avec des hommes — des clercs le plus souvent — dont elles avaient des enfants. Clémangis disait, au XVe siècle, que faire prendre le

1. Dans les couvents de femmes, la portière s'appelle *tourière*; les sœurs *converses* correspondent aux frères lais qu'on appelle aussi d'ailleurs quelquefois frères *convers*.

voile à une vierge, c'était « la vouer publiquement à la prostitution ». Isidore de Séville, au VII[e] siècle, distinguait déjà six sortes de moines, dont trois à tous égards méprisables. En Espagne, même sous le règne de Philippe II, les « bâtards » ayant pour père des membres du clergé [1] et des moines étaient si nombreux que les Cortès purent les soumettre à une taxe spéciale.

En France, sous les deux premières races, les moines pressuraient le peuple, chassaient, jouaient, couraient la ville et la campagne, entretenaient des concubines, débauchaient les filles nobles, allaient volontiers à la bataille, et faisaient le commerce. D'autre part, on sait qu'ils n'accueillaient parmi eux ni les esclaves, ni les serfs, ni les infirmes, et qu'ils étaient durs aux pauvres. Les moines errants étaient de véritables pillards, la terreur des fermiers, et des paillards effrontés, l'effroi des mères. On sait quel rôle ils jouent dans les contes et les fabliaux. L'histoire des ordres religieux ne parle que d'abus et de réformes; et l'on cite maints exemples de « frères » se révoltant pour résister aux réformes. Quant à la science et aux travaux des reclus du moyen âge, ce n'est plus aujourd'hui qu'une légende démentie par les faits : à part de trop rares exceptions, nous les voyons laisser manger aux vers, pourrir et moisir les manuscrits de leurs bibliothèques, en couper les marges pour y écrire des oraisons qu'ils vendent aux bonnes femmes, les gratter pour y griffonner leurs patenôtres, ou les mutiler comme ce religieux de Provence, à Villeneuve-

1. Le clergé séculier ne valait pas mieux en effet; quoique mariés, les prêtres et les évêques étalaient les mœurs les plus dissolues. Ce fut encore pis quand le célibat leur eût été imposé : une vieille loi de la Biscaye, qu'on dit apocryphe, autorise les curés du pays à entretenir chacun une *barragana* « concubine », afin qu'ils ne troublent plus les ménages; et de Lancre, en 1609, observe encore que les prêtres du pays basque vont partout, les armes à la main, accompagnés chacun de cinq à six « belles filles ».

lez-Avignon, qui s'était fait, au détriment d'un nombre considérable de livres, une superbe collection d'initiales qu'il collait avec soin sur un grand cahier[1].

Comme nous l'avons déjà dit plus haut, les chrétiens vainqueurs n'eurent rien de plus pressé que de faire sentir à leur tour aux païens, *pagani* « habitants des villages », « ruraux », dirait-on de nos jours, demeurés fidèles au vieux culte polythéiste, le poids de leur haine et de leur rancune. Théodose, en 391, ordonnait déjà que les testaments des apostats seraient nuls. Libanius se plaint que les moines s'emparent, avec l'aide du pouvoir civil, des domaines qui leur font envie, sous le prétexte plus ou moins vrai que les propriétaires ont sacrifié aux idoles. Théodose II, en 423, condamne à la peine de mort ceux qui seront pris en flagrant délit de sacrifice; en 425, il prescrit de rechercher les temples et les sanctuaires, de les détruire et d'élever des croix à leur place : Justinien confirme ces ordonnances draconiennes. Qu'en résulte-t-il? des conversions apparentes et, par suite, la paganisation du christianisme.

Mais, en même temps, on s'organisait. Les *prêtres* et les *évêques*, qui depuis longtemps déjà exerçaient de véritables fonctions, devinrent des fonctionnaires publics, prirent les costumes, les titres, les privilèges des prêtres romains. L'évêque de Rome, qui se trouva être le premier fonctionnaire de Rome quand les empereurs désertèrent la ville capitale, bénéficia de sa résidence et acquit vite une autorité supérieure; il appuya ses prétentions sur la venue légendaire de saint Pierre à Rome et sur la primauté accordée par Jésus sur les onze autres apôtres au renégat du soir de son arrestation. L'évêque de Rome succéda tout naturel-

1. Les congrégations religieuses, autorisées ou non, payaient en France, en 1880, 2 090 688 fr. 25 de contributions, dont 1 220 568 d'impôt foncier, 3056 fr. 95 pour les billards, 1853 fr. 50 pour les chiens, etc.

lement au grand pontife, *Pontifex Maximus*, des païens; il prit presque son costume, une robe blanche (le grand pontife avait une robe blanche et rouge) et s'entoura d'un appareil fastueux. Pour des raisons analogues, Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Constantinople, devinrent des résidences épiscopales supérieures, des métropoles, des patriarcats.

Les prétentions de l'évêque de Rome à la primauté furent encouragées par l'appel que lui adressèrent plusieurs fois les chrétiens d'Orient, au milieu des luttes et des compétitions sanglantes qui déchiraient leurs Églises. L'une des périodes les plus troublées fut le règne d'Arcadius, marqué par la lutte entre le patriarche de Constantinople, saint Jean Chrysostome, d'une part, et de l'autre l'impératrice Eudoxie, cette princesse dont il condamnait publiquement l'orgueil et les vices, et les patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, dont il blâmait les abus d'autorité. Il avait, dans un voyage en Syrie, déposé treize évêques coupables de simonie avérée et avait soulevé de profondes rancunes. La coalition de tous ces adversaires amena sa déposition, son exil et sa mort. L'évêque de Rome, Innocent, fut presque le seul à le soutenir et à lui rester fidèle; même après que la plupart des évêques d'Afrique, y compris Augustin d'Hippone, avaient semblé reconnaître la régularité de ce qui avait été fait contre Chrysostome, Innocent ne consentit à communier avec Atticus de Contantinople, Porphyre d'Antioche et Théophile d'Alexandrie, que s'ils inscrivaient le nom du proscrit sur la liste des pasteurs légitimes de Constantinople. Théophile et Porphyre refusèrent; Atticus céda, après qu'Alexandre qui avait remplacé Porphyre eut accompli d'office cette formalité.

Quant au titre de « pape », il était primitivement porté par tous les évêques. Le mot bas latin *papa* n'est qu'une

adaptation du grec πάππας « père ». Le nom des prêtres russes, *pope*, a tout à fait la même origine.

Le pape n'est donc proprement qu'un des anciens grands chefs locaux de l'Église, un des *patriarches*. Il y eut d'abord trois patriarcats, à Rome, à Antioche et à Alexandrie; plus tard, on créa celui de Jérusalem, et plus tard encore celui de Constantinople, quand cette dernière ville fut devenue la capitale de l'Empire. Les *patriarches*, qui n'avaient aucune autorité les uns sur les autres, étaient originairement les chefs, les évêques des plus anciennes Églises; ils eurent ensuite la primauté sur les évêques que l'augmentation du nombre des églises fit instituer dans leurs ressorts, et plus tard sur les *archevêques*, qui durent se partager la surveillance des évêques devenus trop nombreux; les archevêques ont porté différents titres : *métropolitains* en Orient, *senes* en Afrique, *episcopi primi* en Occident. Les évêques, dès le IVe siècle, étaient assistés chacun par un *archidiacre*, qui lui servait de second. C'était en réalité l'évêque qui était le vrai et le seul fonctionnaire ecclésiastique; le *prêtre*, c'est-à-dire l'ancien, n'était qu'un agent pour ainsi dire d'ordre à peu près laïque, conseil naturel de l'évêque; les prêtres ne prirent place qu'assez tard dans la hiérarchie, quand l'évêque surchargé de travail leur délégua une partie de ses pouvoirs : Justinien fixa à trente-cinq ans en Orient et à trente ans en Occident l'âge auquel on pouvait être appelé à la prêtrise. Pour la commodité du service, il y eut des *archiprêtres*; c'est ainsi qu'en France les curés de chaque chef-lieu de canton (inamovibles aux yeux de la loi) prennent aujourd'hui le titre de *doyens;* on sait que ce sont là les seuls véritables curés : les autres chefs des paroisses, qu'on appelle *recteurs* en Bretagne, dans le pays basque et ailleurs, sont de simples *desservants*. Chaque curé est aidé par un ou plusieurs *vicaires* (*vicarius* « remplaçant », *viguier*),

et chaque évêque par des *grands vicaires*. Le titre d'*archiprêtre* n'est plus qu'une dignité honorifique confiée aux curés des paroisses principales dans les grandes villes.

La hiérarchie catholique actuelle comprend, en outre, des *cardinaux* et des *chanoines*. Les *chanoines* étaient primitivement des clercs qui se réunissaient pour mener une vie canonique; ils vivaient de *prébendes*, c'est-à-dire qu'ils avaient part aux revenus temporels, au casuel de l'église près de laquelle ils s'établissaient. Ils prenaient part à la célébration de l'office. Aujourd'hui, les chanoines ne vivent plus en communauté; ce sont des prêtres choisis pour leurs talents et leurs vertus et qui forment le *chapitre* ou conseil particulier de l'évêque. En cas de vacance du siège épiscopal, c'est le chapitre qui administre provisoirement le diocèse, sous l'autorité de *vicaires capitulaires* qu'il désigne. Il y a des chanoines titulaires, des chanoines honoraires et des chanoines d'honneur. Ce sont ordinairement des chanoines qui remplissent les fonctions de l'*officialité* ou de tribunal ecclésiastique; l'*official* est en effet proprement le juge chargé de prononcer sur les contestations entre ecclésiastiques, entre ecclésiastiques demandeurs et laïques défendeurs, au civil; au criminel, sur les crimes et délits commis par les ecclésiastiques; c'est aussi le juge souverain de tout ce qui touche au contentieux spirituel.

Quant aux *cardinaux*, c'étaient jadis les curés des principales églises de chaque diocèse. Mais au XIe siècle, les papes réservèrent ce titre à des ecclésiastiques de Rome dont ils formèrent leur conseil ordinaire, et qui prirent le pas sur les évêques et les archevêques : un laïque peut être directement élevé au cardinalat. Sixte V fixa le nombre des cardinaux à soixante-dix[1], dont six cardinaux-évêques, cin-

1. En 1881, il y avait seulement 63 cardinaux en exercice; on comptait à

quante cardinaux-prêtres et quatorze cardinaux-diacres : ces titres sont simplement honorifiques, car un évêque peut être cardinal-diacre, tandis qu'un prêtre ordinaire peut être cardinal-évêque. L'évêque d'Ostie est, de droit, le doyen, c'est-à-dire le président du *sacré collège;* c'est lui qui sacre le pape. On sait en effet que le souverain pontife doit être élu par les cardinaux réunis en *conclave*, hors de toute communication avec le monde extérieur.

On sait que primitivement les prêtres étaient élus par les fidèles, et les évêques aussi; c'était par acclamation que l'élection était faite. Il y eut, naturellement, dans la suite des temps, des intrigues, des cabales, des coteries, des actes de pression, des voix achetées. Puis, à l'époque de la féodalité, les seigneurs finirent par imposer leur choix; bientôt, ils laissèrent les chapitres faire l'élection, sauf confirmation par eux. Le pape intervint plus tard; Jean XXII supprima même le principe de l'élection, que le concile de Bâle rétablit. En France, la constitution civile du clergé de 1790 décréta la nomination des évêques par un corps électoral spécial; depuis 1516 en effet, ils étaient nommés par le roi et confirmés par le pape, état de choses qu'a remis en vigueur le concordat du 15 juillet 1801.

La nomination aux fonctions épiscopales ne se fait plus par voie d'élection dans les églises latines, ni dans la plupart des églises protestantes; mais en Orient, les évêques sont encore, dans beaucoup de régions, élus par les curés et élisent à leur tour les archevêques et les patriarches. Le corps électoral comprend même des laïques. Ainsi, le patriarche de Constantinople est nommé par un congrès formé de 117 électeurs, dont 40 évêques qui votent par lettres,

la même époque 1135 patriarches, archevêques et évêques catholiques et 290 évêques *in partibus*. — Il y avait en France, en 1883, 55385 ecclésiastiques et 5538 séminaristes.

17 métropolitains et 60 laïques (savants, lettrés, négociants, grands seigneurs, délégués des corporations de métiers) qui prennent séance. Les 77 membres siégeants de l'Assemblée, après avoir dépouillé les votes par correspondance de leurs 40 collègues, arrêtent une liste définitive de trois candidats, sur laquelle, après une procession et une invocation au Saint-Esprit, les 17 métropolitains élisent, par bulletins recueillis dans un ciboire, le patriarche qui doit être un métropolitain en exercice depuis trois ans au moins et sujet musulman.

La hiérarchie est à peu près la même dans les églises orientales que dans celle d'Occident : elles possèdent, outre leurs patriarches suprêmes, des archevêques, des évêques et des curés, secondés chacun par un nombre de plus en plus restreint de fonctionnaires spéciaux. L'identité des appellations et la rivalité des communions ne laisse pas que d'amener des confusions constantes. Outre les évêques et archevêques romains *in partibus* qui portent les titres de villes de la Grèce ou de l'Asie-Mineure, les papes préconisent douze patriarches catholiques, qui ne résident généralement pas au siège de leur patriarcat, à Constantinople, à Alexandrie, à Antioche, à Jérusalem, à Venise, aux Indes occidentales, aux Indes orientales (c'est l'archevêque de Lisbonne qui porte ce titre), etc. Il y a trois patriarches catholiques d'Antioche : un pour les Melchites, un pour les Syriens, un pour les Maronites. Les Arméniens dissidents ont leur patriarche d'Eckmiadzin (couvent célèbre près du mont Ararat) qui ne veut lui-même d'autre appellation que celle de *catholicos;* il y a d'ailleurs un patriarche catholique d'Arménie. Il y a, d'autre part, un patriarche copte d'Alexandrie et un patriarche jacobite d'Antioche. Le premier réside au Caire; le second à Mossoul, après avoir longtemps habité Baghdad. Chacun des groupes de chrétiens grecs d'Antioche, de Jérusalem et de Chypre a son patriarche particulier, élu et tout à fait indépendant.

Entre autres querelles de juridiction, il faut citer celle qui vient de prendre fin et que les historiens ont désignée sous le nom un peu prétentieux de *schisme de Goa*. Le bref *Inter cætera* d'Alexandre VI, rendu en 1493, avait partagé « les Indes » entre l'Espagne et le Portugal; en conséquence, les Portugais à peine établis dans l'Inde y envoyèrent des prêtres, et surtout des jésuites, qui se livrèrent avec ardeur à la conversion des natifs et à la répression de l'hérésie nestorienne. Le territoire de toute l'Inde fut, au point de vue religieux, partagé en quatre diocèses : l'archevêché de *Goa*, au nord-ouest, et ses suffragants les évêchés de *Saint-Thomé* ou *Méliapour* (propr. *Mayilâppuram* « village du paon ») au nord-est, de *Cranganore* (propr. *Kodungâlûr* « la ville au canal tordu ») à l'est, et de *Cochin* (propr. *Kotchi* « feu? ») au sud. Les rivalités entre les missionnaires européens et les prêtres réguliers locaux, les discussions entre les missionnaires eux-mêmes, la ruine de la domination portugaise, l'arrivée dans l'Inde de colons des diverses nations de l'Europe amenèrent le pape à intervenir. Il organisa successivement, de 1659 à 1883, *vingt* vicariats apostoliques, dont l'administration était confiée à des évêques *in partibus*, et qui étaient ainsi soustraits à la juridiction des vieux sièges épiscopaux portugais : ces évêques et le clergé qu'ils gouvernent appartiennent aujourd'hui à diverses congrégations : *jésuites français*, *missionnaires* de la rue du Bac, *oblats de Marie*, *salésiens d'Annecy*, *jésuites belges*, *jésuites allemands*, *carmes* et *bénédictins italiens*, *missionnaires de Milan*, *missionnaires irlandais*. Les prêtres de Goa résistèrent à l'invasion, mais, faibles, ignorants et accusés de dépravation et de corruption, ils durent finalement céder. Le pape vient de créer des prélats titulaires dans l'Inde : le vicaire apostolique de Pondichéry a reçu le titre d'*archevêque de Pondichéry;* jusqu'à présent, ceux qui avaient occupé ce

siège portaient des appellations parfois un peu singulières : ils étaient évêques de Drusipare, de Thermopyles, de Flaviopolis, etc.

Bien entendu, le clergé anglican et le clergé syriaque ont leur organisation parallèle. Les premiers protestants qui arrivèrent dans l'Inde y vinrent sous le même prétexte qu'invoquaient les missionnaires romains, l'indignité du clergé indigène formé par les Portugais et le préjudice qu'en recevait la religion. La première mission fut organisée par les Danois : le 29 novembre 1705 deux pasteurs de la confession d'Augsbourg, désignés au roi de Danemark Frédéric IV par l'Université de Halle, Barthélemy Ziegenbalg (de Pulnitz) et Henry Plutschau (de Wesenberg), s'embarquaient à Copenhague; ils arrivèrent à Tranquebar le 9 juillet 1706. En 1714 ils y publièrent un Nouveau Testament en tamoul; de 1726 à 1733 fut imprimée une Bible dans la même langue; Ziegenbalg était mort en 1719.

Mais en même temps que le monachisme se développait dans le christianisme naissant, on continuait à y copier les vieilles institutions religieuses. Les évêques étaient élus par le peuple, comme jadis les flamines; ils portaient la mitre ou la tiare, coiffures des prêtres orientaux, et leur crosse n'est pas autre chose que le *lituus* des augures. Il y eut des *diacres*, des *sous-diacres*, des *exorcistes*, des *acolytes*, des *lecteurs* et des *portiers*, fonctions d'abord purement laïques, qui répondaient assez au personnel des temples romains (néocores, aruspices, sacrificateurs, hérauts); on a fait, depuis, des quatre derniers, les *ordres mineurs* du sacerdoce chrétien.

Les églises remplacèrent les temples et dans beaucoup d'endroits le même édifice passa tranquillement d'un culte à l'autre. Comme disait Grégoire le Grand à la fin du VI[e] siècle, cela avait l'avantage de ne rien changer aux habitudes des

gens; ce pape célèbre autorisa, en Angleterre, la célébration de la fête de la dédicace des églises et l'institution d'un grand nombre de fêtes de saints, pour pouvoir permettre au peuple de décorer de feuillage le fronton des temples et de faire ses festins « religieux » accoutumés.

Les églises chrétiennes comprenaient quatre parties distinctes : le *narthex* ou vestibule extérieur couvert, l'*atrium* ou *aula*, cour intérieure découverte, le *narthex* ou vestibule intérieur et la *nef* (en grec ναός) toujours couverte; l'aula et les *narthex* portaient aussi le nom grec de πρόναος, pour ainsi dire *pré-nef*, vestibule. Au bout de la nef était une enceinte semi-circulaire, le βῆμα ou ἱερατεῖον, réservé aux ministres du culte : au fond était la chaire de l'évêque qui faisait face au peuple et qui avait devant lui l'autel; devant l'autel se plaçaient les clercs et les chantres, autour et au-dessous de l'*ambon*, chaire à deux escaliers bilatéraux, affectée spécialement aux lecteurs. Sur les côtés de l'enceinte arrondie s'ouvraient les portes du Trésor (*gazophylacium*), de la chambre de service (*diaconicum*), et de l'appartement réservé aux choses sacrées (*secretarium*, sacristie). Près de l'autel, on plaçait une petite table mobile destinée à recevoir pendant l'office le pain, le vin, les instruments et ustensiles sacrés, etc.

La décoration même des temples fut utilisée; on adopta beaucoup des pratiques païennes; on imita beaucoup de rites. Tertullien, Lactance, Grégoire de Nazianze qualifient de « païenne » la coutume d'allumer des flambeaux dans l'église en plein jour; païens aussi sont les costumes, les mitres, les tiares, la crosse épiscopale qui est l'ancien bâton des augures, l'autel, les fleurs, les mosaïques, les images et les statues[1]. On sait que beaucoup de statues actuellement

1. Par un sentiment d'opposition aux habitudes païennes, les premiers chrétiens n'avaient ni images ni statues. Les premières croix datent du IVᵉ siècle,

très vénérées ne sont que d'anciennes idoles païennes : Jupiter est devenu saint Pierre et beaucoup d'Isis se sont métamorphosées en Vierges (par exemple la Vierge noire de Chartres)[1]. On remplaça de même les fêtes anciennes par d'autres : la *Noël*, l'*Épiphanie*, fêtes joyeuses, ont continué les saturnales (c'est à la Noël qu'on célébrait encore au XIV[e] siècle la *fête de l'âne* ou la *fête des fous*)[2]; la *Circoncision* a remplacé la fête de Janus, aux calendes de janvier; la *Purification* de la Vierge n'est pas autre chose que les anciennes *Luper-*

les premières images du IV[e] ou du V[e] et les premières *statues* du V[e] ou du VI[e].

1. Suivant certains archéologues, la célèbre statue de sainte Anne d'Auray ne serait qu'une Vénus anadyomène.

2. On l'appelait aussi la fête des *Sots*, des *Innocents*, des *Conards* ou des *Cornards ;* à Sens, on en a retrouvé le missel et le formulaire. On élisait un évêque ou même un pape des Fous, les prêtres dansaient et chantaient des chansons obscènes dans le chœur, les diacres mangeaient des boudins et des saucisses sur l'autel, on mettait dans les encensoirs des morceaux de vieilles savates, etc. A vêpres, on conduisait un âne au lutrin et on chantait la fameuse prose :

Orientis partibus
Adventavit asinus,
Pulcher et fortissimus,
Sarcinis aptissimus.

Hic in collibus Sichem,
Enutritus sub Ruben,
Transiit per Jordanem,
Saliit in Bethlehem.

Ecce magnis auribus
Subjugalis filius,
Asinus egregius,
Asinorum dominus.

Saltu vincit hinnulos,
Damas et capreolos
Super dromedarios
Velox madianeos.

Aurum de Arabia
Thus et myrrham de Saba,
Tulit in ecclesia
Virtus asinaria.

Dum trahit vehicula
Multa cum sarcinula,
Illius mandibula
Dura terit pabula.

Cum aristis hordeum
Comedit et carduum,
Triticum a palea
Segregit in area.

Amen dicas, asine,
Jam satur ex gramine,
Amen, amen itera,
Aspernare vetera.

Après chaque couplet, les assistants répétaient en chœur : « Hé! sire Ane, hé! »

cales, etc.; la cérémonie des *Rogations* au printemps est la reproduction d'une cérémonie païenne qui avait également pour but la bénédiction des fruits de la terre; les neuvaines ont été substituées aux *Novendiales* romaines; les *processions* aux *théories*[1], etc. Le culte des saints a pris la place de celui des dieux : saint Michel rappelle Mercure, saint Hippolyte l'Hippolyte grec, saint Roch Esculape, sainte Félicité les Juvénales; je ne parle pas de ces saints apocryphes fort vénérés dans certaines localités et dont le nom même indique l'origine païenne : saint Panti (Pan), saint Donat (Aïdoneus), san Pelino (Pelina). La Vierge a beaucoup usurpé les fonctions et les mérites de Cérès ou de Vénus; n'y a-t-il pas une « Notre-Dame des Épis »? En Serbie, saint Élie commande au tonnerre, la Vierge aux éclairs et saint Pantaléon à la tempête qui est en Grèce sous les ordres de saint Nicolas, et à Corfou sous ceux de saint Spiridion; ailleurs, la Vierge préside à l'aurore et les quarante martyrs au printemps. En Grèce, saint Georges est le patron des laboureurs; en Italie, saint Antoine celui des chevaux. En Espagne (il n'y a qu'à ouvrir un almanach populaire pour s'en assurer) on vénère entre autres saint Benoît comme le guérisseur spécial du « mal d'urine » (12 janvier); saint Ovide, comme celui des maux d'oreille (21 février); sainte Rolinde (13 mai) et saint Sérapion (14 novembre) guérissent des coliques; saint Laurent, comme on peut s'y attendre, des brûlures (10 août); sainte Barbe arrête la foudre (4 décembre); saint Dominique de Silos (20 décembre) et sainte Quiterie[2] (22 mai) empêchent l'hydro-

1. La procession de la Madonna dell' Arco à Naples, où les fidèles vont le front orné de feuillage, n'est pas autre chose que l'antique fête de Bacchus et Ceres libera, comme le fait remarquer M. Alfred Maury.

2. Sainte Quiterie est célèbre pour avoir marché en portant sa tête dans ses mains après sa décollation; le même miracle est attribué à saint Clair, à saint Nicaise, à saint Léon de Bayonne, à saint Denis de Paris, à sainte Solange du Berry, à saint Didier de Langres, à saint Just d'Autun, à saint Firmin

phobie et font une concurrence déloyale à M. Pasteur; saint André Avelino rend impossibles les morts subites (20 novembre), etc. En France même de pareilles superstitions ne sont pas rares : saint Aignan guérit de la teigne, disent encore beaucoup de braves gens; saint Genou de la goutte; sainte Claire des maux d'yeux; saint Eutrope de l'hydropisie; saint Mammard des maladies de sein, etc. J'ai compté, dans un calendrier espagnol, cinquante-quatre vierges différentes : des Victoires, de la Miséricorde, de la Pitié, des Grâces (d'où le nom de Mercédès), de la Lumière, du Bon voyage, des Vignes, des Remèdes, du Pré, du Lait, du Carmel (Carmen), du Pilier (Pilar), de l'Orient, etc.

Sous l'étiquette chrétienne, bien des coutumes païennes ont persisté : la lampe qui brûle devant la Vierge domestique est un reste du vieux culte des Lares; dans le Jura et dans le Morvan, on mettait encore naguère entre les mains d'un mort ou sur la croix qui ornait le lit funéraire la pièce de monnaie qu'attendait jadis Caron; les étrennes, la bûche de Noël, le feu de la Saint-Jean, la « belle de mai » (*Maïa*), sont autant de vestiges d'un paganisme invétéré. On n'en finirait pas si l'on voulait citer toutes les pratiques superstitieuses ou fétichistes des chrétiens : saints jetés à l'eau pour faire pleuvoir (saint Pierre à Oloron, saint Galderic à Perpignan); consul-

d'Amiens, à saint Maurice, à saint Espéric, à saint Lucain, à saint Ovide, à sainte Valérie, à saint Ausone, à saint Gaudens, à saint Genès, à saint Piat, à saint Aventin et à d'autres encore. Une légende, rappelée par les Bollandistes (à la date du 27 mai) fait de Boèce un saint et raconte qu'il soutint de ses deux mains sa tête détachée par les bourreaux, qu'il alla s'agenouiller devant une église et qu'il rendit là le dernier soupir. — L'explication la plus naturelle du mythe est dans une fausse interprétation de la peinture ou de la statuaire : l'artiste, pour indiquer que le personnage dont il faisait l'image vénérée avait eu la tête coupée, l'avait représenté le cou coupé et avait imaginé de lui mettre la tête entre les mains, attitude qui a été prise au pied de la lettre.

ations des sorts bibliques; attribution des phénomènes atmosphériques aux esprits célestes ou infernaux; coutumes magiques et astrologiques générales aux trois premiers siècles; statues de vierges ou de saints rendant fécondes les femmes stériles et amenant des cultes comme celui de saint Fix ou saint Vit en Bresse, dans les Alpes et ailleurs[1]. A cette édifiante énumération, on me permettra d'ajouter les adaptations d'ouvrages païens au christianisme : des moines ou même des laïques ont fait des Virgiles, des Horaces, des Ovides et même des Martials chrétiens[2]. Je reviendrai sur ces extravagances dans le neuvième chapitre; j'y parlerai aussi des *reliques*, conséquence naturelle du culte des saints, et des *médailles*, adaptation des amulettes de l'antiquité sous la forme primitive de jetons ou de pièces de monnaie.

Le culte des arbres, des fontaines et des sources — et la

1. Il est certain que dans beaucoup de régions de la France on trouve des traces d'un culte phallique, reste du vieux naturalisme. Au congrès tenu à Paris en 1878 par l'Association pour l'avancement des sciences, M. Sacaze a donné de très curieux détails sur des superstitions et des coutumes indécentes des paysans de la Haute-Garonne et des Hautes-Pyrénées et sur les hommages rendus par eux à certaines pierres coniques et cylindriques dans les montagnes. — Dulaure (*Des divinités génératrices*, Paris, 1825, in-8) a cité les noms de *saint Foutin* ou *Fotin* (Pothin?) en Provence et en Auvergne; *saint Guerlichon* ou *Greluchon* à Bourges; *saint Guignolé* en Bretagne; ailleurs *saint Regnaud* (*rognon*?); et d'autres, vénérés comme dispensateurs de la fécondité. Beaucoup de superstitions populaires se rapportent au culte du phallus : la croyance que la mandragore est aphrodisiaque (Cf. *Genèse*, XXX, 14-16); les anciennes amulettes appelées *higo* en Espagne, *fica* en Italie, *figue* ou *fesne* (lat. *fascinum*), en France; etc.

2. J'ai cité, dans la *Revue de linguistique* (t. XIV, p. 426-428), les *Parodies sacrées* de Martial, par Burmeister (Goslar, 1613, in-12), où le vers suivant (XI, LXXVIII, 10) :

> Si fuerit c..... res peregrina tibi

est *parodié* ainsi :

> Si *crus hæc* fuerit res peregrina tibi.

fameuse apparition de Lourdes, auprès du Gave, dans une grotte où une source a jailli, en est un récent et caractéristique exemple — n'est qu'un reste du vieux paganisme, du naturalisme primitif. Il y a eu d'ailleurs des païens jusqu'au VIIIe et au XIe siècles; la religion chrétienne, en effet, ne se pratiquait guère que dans les villes : les habitants des campagnes isolés, séparés des bourgs où résidaient les clercs par des forêts ou des déserts difficiles à franchir[1], étaient en quelque sorte abandonnés à leurs instincts naturels. Au surplus, la piété du moyen âge était étrange; à examiner les sculptures des vieilles cathédrales gothiques, à lire les mémoires historiques, à étudier les tableaux, les mystères, les chansons de geste, elle offre un mélange singulier de prières et de croyances naïves d'une part, de mœurs déplorables de l'autre : les clercs, quoique mariés, entretiennent des concubines qui dans les églises troublent les offices par leurs chansons libidineuses (les églises d'ailleurs servaient à toutes sortes de choses, c'était en somme la maison commune); les mystères sont pleins de propos obscènes; à certains jours, les barons ou les paysans pillent les lieux saints, s'y livrent à des orgies indicibles et font servir les vases sacrés à des usages plus que profanes. Les pèlerinages sont de vraies parties de plaisir où, dégagés des soucis matériels, hommes et femmes se divertissent joyeusement, faisant durer le plaisir le plus longtemps possible. Les croisades ne furent que des expéditions de ce genre où la religion était ce qui préoccupait le moins ceux qui y prenaient part, attirés surtout par le plaisir de la bataille, les joies du pillage, la variété des aventures; et puis c'était une mode; le couplet de *Richard* exprime bien l'esprit de ce temps :

1. On a vu plus haut que le mot *païen*, *paganus*, veut dire proprement « habitant d'un *pagus*, hameau, village ».

Qu'un seigneur, qu'un haut baron
Vende jusqu'à son donjon
Pour aller à la croisade;
Qu'il laisse sa camarade
Dans les bras des gens de bien,
C'est bien!

Une des indications les plus curieuses sur l'état des esprits de nos pères qui soit venue jusqu'à nous est le développement extrême de la sorcellerie dans les campagnes jusqu'au XVIIe siècle. Des villages entiers, des troupes de plusieurs milliers d'hommes se rendaient chaque nuit au *sabbat*, y prenaient en imagination leur revanche des misères et de l'esclavage du jour, y violaient toutes les lois en commettant à l'envi les incestes et les adultères, y adoraient, faute de jamais sentir l'action du dieu du bien, Satan le dieu du mal, dont ils célébraient, suivant un formulaire obscène, l'office terminé par la communion donnée avec une hostie noire : les femmes y accouraient en foule; c'était une maladie générale à laquelle bien peu échappaient. Qui ne sait combien dans nos campagnes on trouve encore de superstitions, de croyances aux sortilèges, de pratiques bizarres et inexpliquées, reste du fétichisme originel, de l'ancien paganisme et de la sorcellerie? Même à des époques où la foi devait être surexcitée par la controverse, par la lutte contre l'hérésie, bien des faits nous sont rapportés qui nous donnent une étrange idée de la dévotion et de la piété des gens placés au plus haut degré de l'échelle sociale; je ne rappellerai ici que le trait du maréchal de Fervacques rapporté par Tallemand des Réaux : ce guerrier facétieux ne s'avisa-t-il pas, pour guérir une religieuse « possédée », de lui faire donner un lavement d'eau bénite (*Historiettes*, éd. Monmerqué et Paulin Paris, t. Ier, p. 402, note)?

A peine triomphante, l'Église eut à soutenir un assaut

redoutable de la part de ses propres enfants ; je veux parler de l'hérésie arienne qui divisa la chrétienté pendant plusieurs siècles. Arius, prêtre et chef de la principale église d'Alexandrie (où l'on comptait alors, paraît-il, neuf paroisses), commença le mouvement en l'an 319. Alexandre, évêque d'Alexandrie, prêchant un jour que « le Verbe était égal au Père et de même substance que lui, et qu'il n'y avait ainsi qu'une seule nature en Dieu », Arius l'interrompit vivement et lui répondit qu'il se trompait, que le Fils procédant du Père et lui étant subordonné ne pouvait être de la même nature que lui, que par suite il était une créature et n'était devenu le Fils de Dieu que par un privilège d'adoption spéciale ; aussi le Fils, le Verbe, le Logos, capable de vice comme de vertu en sa qualité de créature, est-il seulement l'intermédiaire entre Dieu et le monde, l'instrument de la création et du salut.

Un grand nombre de prêtres et d'évêques, et notamment Paulin de Tyr et Eusèbe de Nicomédie, embrassèrent ardemment les opinions d'Arius. Constantin, lassé des criailleries et des plaintes des deux partis, convoqua à Nicée les chefs de l'Église ; il vint, dit-on, trois cent dix-huit évêques orthodoxes et vingt-deux évêques ariens. C'est ce qu'on a appelé le premier concile œcuménique (an 325). On y rédigea le document connu sous le nom de symbole de Nicée, où il est affirmé que Jésus-Christ, fils de Dieu, est *consubstantiel* à son père, en grec *ὁμοούσιος* ; les ariens admirent le mot, mais ils l'écrivirent *ὁμοϊούσιος*, ce qui faisait « semblable en substance » et non plus « de même substance ».

Quoi qu'il en soit, l'hérésie ne s'en porta pas plus mal. Constantin lui-même prit parti pour elle ; le principal adversaire d'Arius, Athanase, successeur d'Alexandre, fut déposé et exilé. Constance, à la mort de son père, continua à protéger les hétérodoxes ; il exila de nouveau Athanase, prit un

arien pour évêque de Constantinople, chassa de Rome Libérius qui fut remplacé par l'« antipape » Félix, expulsa même, dit-on, l'évêque de Poitiers Hilaire. Les empereurs qui régnèrent après lui protégèrent aussi les ariens, contre lesquels Théodose fut le premier à se prononcer. Entre temps, Julien avait voulu rétablir la vieille religion : il y perdit son temps et sa peine[1]. Le christianisme continua à l'emporter, mais une grande partie de l'Orient demeura arienne et les Goths embrassèrent ces doctrines : on sait que tel fut du moins le prétexte invoqué par Clovis lorsqu'il déclara la guerre à Alaric (507).

Le concile de Nicée fut donc le premier concile œcuménique. L'Église romaine en compte en tout dix-huit. Suivant la doctrine orthodoxe, le second concile œcuménique serait

1. Julien, fils de Jules Constance et de Basilina, petit-fils de Constance Chlore et neveu de Constantin, naquit à Constantinople le 6 novembre 331, devint empereur en 361 et mourut le 25 juin 363 d'une blessure reçue dans un combat contre les Parthes. Très instruit, très intelligent, sobre et austère, un peu sauvage et renfermé, plus par le fait des circonstances de son éducation que par nature ; il prit de bonne heure une haine violente contre le christianisme qui l'avait torturé dès son enfance. Longtemps lecteur à l'église, il en connaissait à fond les dogmes, les convoitises et les pratiques. Initié aux larges et fières doctrines des philosophes grecs, il ne pouvait que mépriser le culte mesquin des chrétiens et les étroites conceptions du sémitisme, auquel il préférait de beaucoup les vieux cultes si humains et si naturalistes de la Grèce et de la Perse ; c'est par un sentiment assez légitime de réaction qu'il prescrivit aux Juifs de rebâtir le temple de Jérusalem. Les légendes des chrétiens sur sa mort sont parfaitement apocryphes : sa mort fut digne, calme et sereine ; ce fut vraiment la fin d'un philosophe et d'un sage. Nous ne pouvons oublier que Julien est pour ainsi dire l'un des fondateurs de la ville de Paris qu'il appelle sa « chère Lutèce » (*Misopogon*, IV). Il commença par proclamer la neutralité religieuse et ne fut vraisemblablement amené à poursuivre les chrétiens que par les excès de ces derniers, car il terminait son fameux édit de 362, qui interdisait aux professeurs chrétiens la lecture publique des auteurs grecs, par ces lignes remarquables : « Peut-être serait-il juste de les guérir malgré eux, comme on fait pour les frénétiques, mais nous leur accordons à tous la pleine liberté de rester malades ; car il faut, selon moi, instruire et non pas punir les gens dépourvus de raison (*Lettres*, XLII) ».

celui de Constantinople, en 381; en fait, il y eut trois réunions d'évêques : deux d'évêques orientaux à Constantinople en 381 et 382, une d'occidentaux à Rome en 382 aussi. Le premier concile est célèbre par les luttes dont l'évêché d'Antioche fut le sujet; le second pourvut définitivement aux sièges métropolitains de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem et notifia assez dédaigneusement sa décision aux occidentaux réunis à Rome qui devaient avoir pour président Ambroise de Milan et qui en furent réduits à ne traiter que des questions dogmatiques. On s'occupa dans ces diverses assemblées des hérésies qui troublaient l'Église, celle de Sabellius (IIIe siècle) qui voyait dans les trois personnes de la Trinité simplement trois façons de considérer Dieu, comme créateur, vivificateur ou sanctificateur; d'Apollinaire de Laodicée qui disait que le Verbe, consubstantiel au Père, avait pris seulement une enveloppe charnelle, mais qu'il n'avait point d'âme raisonnable sujette comme celle des hommes à l'erreur et au péché; de Mélétius, évêque d'Antioche, qui avait inventé la théorie des trois hypostases égales composant l'hypostase divine unique; enfin de Macédonius qui prétendait que le Saint-Esprit n'était pas Dieu, mais seulement une créature du Verbe fils de Dieu.

Le troisième concile œcuménique fut réuni à Éphèse en 431; après des querelles violentes et acharnées, où les chefs des deux partis opposés s'excommunièrent et s'anathématisèrent réciproquement, il se prononça contre l'hérésie nestorienne. Nestorius, prêtre syrien d'Antioche, appelé en 428 par Théodose II et sa sœur Pulchérie, contrairement aux règles établies, paraît-il, au siège archiépiscopal de Constantinople, prêchait et avait fait prêcher par son *syncèle* (c'est-à-dire son secrétaire) Anastase, que Jésus-Christ, fils de Dieu, ne pouvait se confondre avec le fils de Marie; que la chair ne pouvait engendrer que la chair; que la créature n'a

pu faire le créateur; qu'il n'y avait entre le Verbe et l'Homme qu'une union d'affection, d'opération et de grâce; que, par conséquent, la vierge Marie ne pouvait être appelée « mère de Dieu » θεοτόκος, mais seulement ἀνθρωποτόκος « mère de l'homme », ou tout au plus χριστοτόκος « mère du Christ ». Cette doctrine eut beaucoup de partisans en Orient et surtout en Syrie, où elle a persisté jusqu'à nos jours. Les chrétiens de Saint-Thomas, que les jésuites portugais persécutèrent dans l'Inde au XVI[e] siècle, sont nestoriens. Quoi qu'il en soit, le concile d'Éphèse proclama la maternité divine de Marie et déclara que, en Jésus-Christ, Dieu s'était uni hypostatiquement[1] à la nature humaine.

Le principal adversaire de Nestorius fut Cyrille d'Alexandrie, neveu et successeur du fameux Théophile, ennemi de Jean Chrysostome, héritier aussi de ses passions et de ses vices. Théophile avait pillé les temples païens et dévalisé le Sérapéum, dispersé la deuxième bibliothèque[2], mis à sac jusqu'aux cellules des moines; Cyrille avait débuté par lancer contre les juifs d'Alexandrie une populace avide et implacable et par faire assassiner par son lecteur Pierre la belle doctoresse Hypatie, qu'on déchira en morceaux à l'aide de coquillages tranchants et de tronçons de pots de terre, sous le vestibule même d'une église chrétienne. En revanche, le patriarche Jean, d'Antioche, se prononça en faveur de Nes-

1. J'ai trouvé cet adverbe aussi beau que difficile à comprendre dans un *catéchisme* daté de 1835 du diocèse de Toulouse, et destiné à être mis entre les mains des enfants : « On peut et on doit adorer le cœur de Jésus-Christ, parce qu'il est uni *hypostatiquement* à la personne du fils de Dieu ».

2. On sait que la première, celle de Ptolémée, avait été brûlée pendant le siège d'Alexandrie par Jules César; la seconde, formée, sous Cléopâtre, par la réunion de celle du Sérapéum et de celle d'Eumène de Pergame, fut détruite par Théophile. Les livres qui restaient furent brûlés par Amr, de même qu'au XIII[e] siècle les croisés brûlèrent la bibliothèque arabe de Tripoli et que les Espagnols anéantirent au XVI[e] les monuments épigraphiques du nouveau monde.

torius en 431 ; il soutint l'archevêque de Constantinople, pendant que Memnon d'Éphèse prenait parti pour Cyrille. Celui-ci sut gagner à sa cause l'évêque de Rome d'abord, avec lequel il se réconcilia, reconnaissant enfin la légitimité de l'épiscopat de Jean Chrysostome, puis l'empereur qu'on fit circonvenir par sa sœur Pulchérie, sa femme Eudoxie et par les autres dames de la cour. Théodose ratifia les décisions des Cyrilliens et leur prêta l'appui de l'autorité impériale, sans donner suite à une conférence contradictoire entre seize évêques, huit des deux partis, qu'il avait provoquée à Chalcédoine.

Le troisième concile condamna de plus définitivement le pélagianisme déjà condamné par plusieurs synodes, par plusieurs papes (bien que l'un d'eux, Zosime, ait commencé à le soutenir) et par la majorité des évêques. Pélage, savant moine écossais, contemporain de saint Augustin qui fut son principal adversaire, soutenait que la bonté de Dieu ne saurait faire retomber sur quelqu'un la faute d'un autre, que le péché d'Adam n'a par conséquent nui qu'à lui seul, que l'homme est soumis aux impuretés de la matière et aux causes de mal qu'elle produit, qu'il est en naissant également propre au bien et au mal, qu'il se détermine uniquement par son libre arbitre qui est absolu, et que la grâce actuelle n'est pas nécessaire car la vraie grâce consiste dans le don du libre arbitre et dans le pouvoir conféré à l'Église de remettre les péchés; aussi, le supplice et la mort de Jésus n'ont-ils point procuré à l'homme le salut qu'il pouvait obtenir par son seul effort, mais sont seulement une figure et un exemple. Augustin prêchait au contraire la perversion originelle de l'homme par le péché d'Adam et la nécessité de la grâce pour le ramener des voies du mal à celles du bien.

C'est à Chalcédoine que fut assemblé le quatrième con-

cile, en 451. Il y avait eu, deux ans auparavant, à Éphèse, une réunion d'évêques qu'on a qualifiée de *brigandage;* sous la direction de Dioscore, successeur de Cyrille à Alexandrie; on y avait donné raison à Eutychès précédemment condamné dans un synode tenu à Constantinople; les deux partis en présence s'étaient d'ailleurs querellés, battus et même assassinés, car le patriarche de Constantinople Flavien mourut des coups qu'il y avait reçus; la populace d'Éphèse aida puissamment au triomphe d'Eutychès. Eutychès, archimandrite, c'est-à-dire supérieur, d'un couvent situé Jans la banlieue de Constantinople, soutenait, par opposition aux doctrines de Nestorius, non seulement qu'il n'y ivait qu'une personne en Dieu, mais encore qu'il n'y avait n lui qu'une seule nature. Le Verbe divin, hypostase de la Trinité, avait bien pris une seconde génération dans le sein le Marie, mais les éléments de cette seconde génération taient divins et n'appartenaient à l'humanité qu'en apparence; Jésus était consubstantiel à son père et non à sa nère; le corps matériel de Jésus était ou formé d'une substance divine éternelle ou créée par le Verbe lui-même; Marie i'avait été en quelque sorte que dépositaire d'un être livin; cette théorie supprimait la Rédemption, puisqu'elle upprimait le médiateur entre Dieu et l'homme. Cette nouvelle iérésie fit couler des flots de sang. L'empereur confirma les lécisions prises à Éphèse; mais il mourut peu après et le ouvoir passa aux mains de sa sœur Pulchérie qu'il avait hassée. Celle-ci, qui associa à l'empire son mari Marcien, rit naturellement parti contre Eutychès. Elle appuya ses dversaires, soutenus par Léon (saint Léon le Grand), vêque de Rome, et convoqua le concile de Chalcédoine où il ut déclaré que Jésus-Christ, Dieu et homme, c'est-à-dire me et corps, était un, mais en deux natures distinctes fornant par leur union une seule hypostase.

C'est avec un pareil galimatias qu'on mène les hommes!

Le cinquième concile (à Constantinople, en 553) eut une bien moindre importance. Les évêques grecs y étaient en très grande majorité. L'affaire à traiter était celle des *trois chapitres*, c'est-à-dire d'un ouvrage de Théodore (évêque de Mopsueste), des écrits de Théodoret (évêque de Cyr) et d'une lettre d'Ibas (évêque d'Édesse) au Persan Maris, documents tout à fait nestoriens. Les occidentaux furent longtemps avant de reconnaître l'autorité de ce concile, réuni par Justinien, au milieu des démêlés de sa femme Théodora avec les évêques de Rome. Théodora soutenait les eutychiens; elle renversa le « pape » Libère et lui substitua une de ses créatures, Vigile, qui paraît cependant n'avoir pas voulu demeurer l'instrument aveugle des passions de l'impératrice.

Ce fut encore à Constantinople que se réunit, en 680, le sixième concile, où fut anathématisé comme hérétique le pape Honorius (625-640). Celui-ci aurait pactisé avec les *monothélites;* on nommait ainsi ceux qui, admettant les deux natures de Jésus-Christ, ne consentaient pourtant à reconnaître en lui qu'une seule volonté, la volonté divine, sans laquelle la nature humaine du Fils de Dieu ne saurait rien opérer.

La septième assemblée se tint d'abord à Constantinople, puis alla se terminer à Nicée (787). On y condamna les *iconoclastes* qui, sous l'inspiration des empereurs Léon l'Isaurien et Constantin Copronyme, s'étaient prononcés contre le culte des statues et des images; on avait brisé des crucifix, brûlé des livres et des tableaux, massacré des religieux, et en 754 un concile de trois cent trente-huit évêques orientaux avait solennellement anathématisé les adorateurs des images. Les décisions du second concile de Nicée ne furent pas admises sans résistance; en 794, trois cents prélats

ccidentaux, réunis à Francfort, rejetèrent ces décisions omme impies, car elles prescrivaient, disaient-ils, de rendre ux figures un culte dû seulement à la Trinité divine.

Près d'un siècle après, un huitième concile œcuménique it convoqué, toujours à Constantinople, par l'empereur asile le Macédonien (869). Cette réunion était motivée par ne querelle violente entre l'église d'Orient et celle d'Occient. Photius, favori de l'empereur Michel II, avait été ommé par lui patriarche de Constantinople à la place d'un ertain Ignace; il y avait eu là surtout une lutte d'influences ntre les partis qui divisaient la cour et la ville. Rome et Constantinople s'anathématisèrent tour à tour. Le prétexte religieux fut la foi au Saint-Esprit « procédant du *Père et du Fils* » enseignée par les églises latines depuis le concile provincial de Tolède (589). L'assemblée de 869 ne se prononça pas sur ce point, mais elle donna raison au pape Adrien contre Photius. Celui-ci se réconcilia avec l'empereur, et le pape Jean VIII consentit à le reconnaître comme patriarche légitime de Constantinople. Condamné de nouveau par l'empereur Léon le philosophe et par le pape, Photius mourut en exil.

L'Église ne reconnaît point, entre 869 et 1123, de conciles généraux; mais elle admet comme tels trois assemblées tenues au palais de Latran à Rome en 1123, 1139 et 1179. Ce n'était plus avec les empereurs d'Orient que les papes étaient en lutte; c'était avec les souverains de l'Occident. En 1123, on condamna l'antipape Grégoire VIII et on refusa à l'empereur d'Allemagne le droit de faire les *investitures*, c'est-à-dire de pourvoir aux vacances des fonctions ecclésiastiques. En 1139 et en 1179, on s'occupa surtout des antipapes Anaclet II, Victor IV, Calixte IV, Innocent III. On y anathématisa aussi Gilbert de la Porrée, évêque de Poitiers, et Arnaud de Brescia, disciples d'Abailard et de son maître

Roscelin : on sait que saint Bernard fut l'adversaire acharné du malheureux amant d'Héloïse. L'école philosophique à laquelle se rattachent les noms que nous venons de citer avait, en somme, aux yeux de ses adversaires, le tort de prétendre justifier la foi par le raisonnement, c'est-à-dire de proclamer la souveraineté de la raison et d'opposer le principe de liberté à celui d'autorité.

Je devrais parler ici de la philosophie scholastique, car c'est à elle que se rattachent les hérésies du moyen âge et c'est elle en définitive qui a préparé la réforme. Mais l'histoire en est longue, délicate et complexe; il suffira de rappeler qu'elle forme la chaîne qui relie la philosophie moderne au néo-platonisme et aux écoles de l'antiquité classique, et qu'elle a été puissament aidée et influencée par les écrits des Juifs et des Arabes.

La théologie était pour elle la science fondamentale; mais, puisqu'elle en faisait une science, elle la soumettait au raisonnement et lui imposait la nécessité d'une méthode. Pour l'étude de cette science, on dut se préoccuper de ce qu'on a appelé le *trivium*, c'est-à-dire la grammaire, la logique, la rhétorique; la dialectique naquit et les trois groupes des *réalistes*, des *nominalistes* et des *conceptualistes* se partagèrent les penseurs et les croyants lettrés. On sait que les *réalistes* admettaient un monde extérieur d'idées correspondant au monde matériel et disaient qu'il existe des formes universelles indépendamment des conceptions de l'esprit ; — que les *nominalistes* niaient l'existence objective de ces idées universelles où ils ne voyaient qu'une pure expression vocale, qu'une erreur de la parole pour ainsi dire, *nomina numina* ; — que les *conceptualistes* enfin affirmaient l'unité absolue de la vérité sous toutes ses formes et de l'intellect qui conçoit. Je reviens à la série des conciles.

Le douzième concile, réuni encore à Rome au palais de

Latran en 1215, consomma la spoliation du comté de Toulouse en approuvant les horreurs de la croisade contre les Albigeois. Ce concile proclama la *transsubstantiation* du corps et du sang de Dieu fait homme dans l'eucharistie, c'est-à-dire que désormais il fallut croire que le pain et le vin étaient véritablement, par la parole du prêtre officiant, changés en corps et en sang de Jésus-Christ. Cette doctrine, émise au IXe siècle par un moine, Paschase Radbert, avait amené de longues controverses; elle avait été très vivement attaquée, de 1040 à 1070, par Bérenger, archidiacre d'Angers, qui ne voulait voir dans les saintes espèces qu'une figure. Bérenger, combattu par Lanfranc depuis archevêque de Cantorbéry, fut deux fois cité à Rome, fut deux fois condamné, se rétracta deux fois, vit brûler ses livres et dut renoncer à ses bénéfices. Le quatrième concile de Latran prit d'autres décisions importantes : il défendit le commerce avec les juifs; il substitua l'obligation d'une confession et d'une communion annuelles aux anciennes prescriptions suivant lesquelles on devait se confesser et communier trois fois par an, à Pâques, à la Pentecôte et à la Noël; et il décréta la recherche, l'*inquisition*, et la punition implacable des hérétiques.

Le treizième concile (Lyon, 1245) n'eut d'autre but que de soutenir Innocent IV dans la lutte du sacerdoce et de l'empire : l'empereur Frédéric II y fut solennellement déposé et excommunié. Le quatorzième (encore à Lyon, 1274) fit une tentative infructueuse pour faire rentrer les chrétiens d'Orient, les Grecs, au giron romain. Le schisme datait de deux cents ans : nous y reviendrons.

Le quinzième concile (Vienne en Dauphiné, 1311) prononça définitivement la suppression de l'ordre des Templiers, convenue entre Philippe le Bel et Bertrand de Got devenu pape sous le nom de Clément V. On sait que ce pape

fixa sa résidence à Avignon, ce qui amena la rivalité entre cette ville et Rome et fut une des causes du grand schisme d'Occident. De 1378 à 1418, l'Église d'Occident fut divisée entre deux et même trois papes : Urbain VI et Clément VII, en 1378, se partagèrent la chrétienté, le premier retenant sous sa domination l'Italie, la Hongrie et les pays du Nord; le second seul reconnu en France, en Espagne, à Naples et en Allemagne. Urbain VI fut remplacé à Rome par Boniface IX (1389), puis par Innocent VII, Grégoire XII, etc.; Clément VII eut pour successeur, à Avignon, Benoît XIII. Un concile spécial, tenu à Pise en 1409, déposa ces deux derniers et élut pape unique Alexandre V qui, mort en 1410, fut remplacé par Jean XXIII. Mais les deux autres ne renoncèrent point à leurs droits et l'infaillibilité papale, à laquelle d'ailleurs on ne songeait point encore, dut se partager entre trois têtes. Ce fut seulement au concile de Constance, en 1417, qu'on s'accorda pour déposer les trois papes et pour reconnaître la seule autorité d'un nouvel élu, Martin V. En même temps le concile de Constance, dans ses quatrième et cinquième sessions, proclama la souveraineté spirituelle des conciles, même au-dessus des papes.

Le concile de Constance s'occupa des *flagellants* et condamna les hérésies de Jean Huss et de Wickliffe. Confesseur du roi de Bohême Wenceslas et de la reine Sophie, Jean Huss, dès 1405, avait signalé les vices du clergé (cupidité, simonie, impureté) et protesté contre la vente des indulgences; plus tard, il nia la nécessité de la confession auriculaire, et traita d'idolâtrie le culte de la Vierge et des saints. Cité à Constance devant le concile, arrêté malgré un sauf-conduit de l'empereur Sigismond, il y fut brûlé vif le 6 juillet 1415. On lui avait vivement reproché d'avoir pris parti pour Wickliffe et ses doctrines. Wickliffe, docteur en théologie d'Oxford, avait en 1360 commencé une vigoureuse

campagne contre les ordres religieux mendiants; il attaqua ensuite l'abus des bénéfices ecclésiastiques, puis vint à traiter des points de dogme : il admettait bien la présence réelle, mais niait la transsubstantiation. Ses prétentions étaient plutôt politiques que religieuses : il réclamait la réforme disciplinaire du clergé et sa subordination temporelle au pouvoir civil; il avait traduit la Bible en langue vulgaire : de nombreuses copies de sa traduction circulaient parmi le peuple. Les partisans de Wickliffe continuèrent la campagne après sa mort; ils furent en butte à de vives persécutions, et plusieurs entre autres une femme, Jeanne Boughton, furent brûlés vifs, sous Henri VII (1494). Connus sous le nom de *lollards*, ils se continuèrent sous Élisabeth par les *puritains* dont nous reparlerons. Quant aux partisans de Huss, ils se divisèrent en deux branches, les *taborites* et les *calixtins*. Les premiers ne reconnaissaient que l'autorité de l'Écriture et rejetaient les traditions, repoussaient la confession auriculaire, ne regardaient comme obligatoire que l'observation du dimanche, n'admettaient ni la cérémonie de l'Élévation, ni le purgatoire, ni l'invocation des saints, ni les prières pour les morts, ni le culte des images. Moins avancés, les *calixtins* demandaient seulement la communion sous les deux espèces (aussi les appelait-on *utraquistes*, du latin *utraque* (*specie*), la liberté de prêcher et la juridiction des autorités civiles sur les clercs criminels. Les deux partis se combattirent longtemps; ils se prononcèrent pour ou contre la réforme; après la guerre de Trente ans et grâce à une propagande acharnée des jésuites, les uns se firent catholiques, les autres devinrent les anciens *frères moraves* qui croyaient à la présence réelle mais non à la transsubstantiation et qui, persécutés, dispersés, découragés, cessèrent à peu près d'exister en 1671 à la mort de leur dernier évêque.

Les *flagellants* furent aussi condamnés à Constance. Le

mouvement avait commencé en 1260 à Pérouse et av rapidement gagné l'Italie, la Hongrie, l'Alsace, la Bohêm la Bavière, la Pologne; encouragé par la grande épidém de 1348, il avait pris un développement inquiétant.

Les *flagellants* proclamaient la nécessité absolue d pénitences publiques, surtout en cas de violation du rep sabbatique, de blasphème, d'usure et d'adultère; deux fo par jour, ils se mettaient nus jusqu'à la ceinture et, milieu de chants pénitentiaux, recevaient la flagellation la main du chef armé d'un fouet à nœuds. Ils faisaie remonter l'origine de leur secte à saint Pierre qui, disaien ils, l'avait autorisée par une lettre qu'on avait trouvée u jour sur l'autel dans l'église de Jérusalem; ils niaient l'au torité des prêtres, demandaient un baptême de sang au lie du baptême d'eau, repoussaient la transsubstantiation regardaient les sacrements comme rendus inutiles par la fl gellation.

En 1431 s'ouvrit à Bâle une autre assemblée; transfér à Ferrare en 1438, puis à Florence en 1439, elle y termi ses travaux en 1442 et est connue sous le nom de « seizièn concile œcuménique ». A Bâle, les pères déclarèrent nouveau qu'ils étaient supérieurs au pape. A Ferrare et Florence, les orientaux prirent part aux délibérations et co sentirent à la fusion des deux Églises; mais ni l'empereur le peuple grec ne voulurent s'y prêter: les évêques, de reto de l'Occident, s'empressèrent de reprendre leur anci enseignement et tout l'Orient continua à nier que le Sain Esprit procède autant du Fils que du Père. Les écrivai catholiques ne manquent pas de faire remarquer que la pri de Constantinople par les Turcs (29 mai 1453) vint presq aussitôt punir de leur obstination les acharnés schism tiques.

Le dix-septième concile est celui de Trente qui dura

1545 à 1563. Il s'occupa surtout de combattre le protestantisme et de fixer définitivement les points fondamentaux de la doctrine catholique. Le dix-huitième et dernier concile, celui de Rome (1870) accorda enfin au pape l'infaillibilité qu'il réclamait et qui est manifestement contraire à toutes les traditions et à toute l'histoire de l'Église. Le pape s'était déjà passé du consentement des évêques pour proclamer, en 1854, le dogme extravagant de « l'immaculée conception de la sainte Vierge » : on sait que la petite visionnaire de Lourdes, Bernadette Soubirous, racontait que la Vierge lui avait dit, le 11 février 1858, cette niaiserie : « Je suis l'immaculée conception », en patois : « You souy l'immaculée concepcioun. »

C'est en s'appuyant sur les canons de ces dix-huit conciles, complétés par diverses décisions papales, que l'Église catholique romaine a rédigé sa doctrine qui est officiellement résumée dans les petits livres manuels publiés, depuis trois siècles environ, par les soins des évêques, et qui portent le titre de « Catéchismes ou abrégés de la doctrine chrétienne ».

Les catéchismes commencent par déclarer qu'un chrétien est « celui qui, ayant été baptisé, croit et professe la doctrine chrétienne »; la doctrine chrétienne comprend la connaissance des vérités révélées, de la voie du salut, de la manière d'obtenir l'assistance divine et de la façon dont se manifeste cette assistance. Pour plus de précision, l'ensemble de la doctrine est renfermé en quatre points principaux : le dogme, la morale, la prière et les sacrements.

Le dogme est résumé dans la vieille formule connue sous le nom de *symbole des apôtres*, qui peut être divisé en douze articles principaux et qui est ainsi conçu : « 1° Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre; 2° et en Jésus-Christ, son fils unique, notre Seigneur; 3° qui

a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie; 4° a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers; 5° le troisième jour, est ressuscité des morts; 6° est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu, le Père tout-puissant; 7° d'où il viendra juger les vivants et les morts. 8° Je crois au Saint-Esprit, 9° à la sainte Église catholique, à la communion des saints; 10° à la rémission des péchés; 11° à la résurrection de la chair; 12° et à la vie éternelle. »

Les huit premiers articles sont relatifs à Dieu et comprennent les « mystères » de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption. Dieu est l'unique créateur; ses plus parfaites créatures sont les hommes et les anges : il y a de bons anges qui ont pour fonctions de louer Dieu, d'exécuter ses ordres et (devenant nos anges gardiens) de veiller sur nous et de nous protéger; il y a aussi de mauvais anges : perdus par leur orgueil, chassés à jamais hors de la présence de Dieu, ils cherchent à nous entraîner au mal et à nous faire partager leur sort, parce qu'ils sont jaloux du bonheur suprême que nous a fait espérer le mystère de la rédemption. En mourant ignominieusement en effet, Jésus a obtenu pour nous l'entrée au ciel, fermé à notre race depuis Adam dont le péché nous souille dès notre naissance (péché originel). De pieuses croyances affirment qu'il y a une hiérarchie parmi les anges et qu'ils forment trois groupes principaux subdivisés chacun en trois groupes secondaires : — I. 1° Les *séraphins* embrasés d'amour; 2° les *chérubins* qui connaissent bien Dieu; 3° les *trônes* qui entourent le trône du Seigneur; — II. 4° Les *dominations* qui exécutent les volontés divines; 5° les *puissances* qui peuvent opérer des merveilles; 6° les *vertus* qui écartent les obstacles à la volonté du Seigneur; — III. 7° Les *principautés* qui régissent les affaires humaines; 8° les *archanges* qui sont les messagers ordinaires de Dieu;

9° les *anges*, guides, surveillants et conseillers des hommes.

Le neuvième article enseigne que l'Église est la société des fidèles, gouvernée par le vicaire de Jésus-Christ, le pape infaillible, et par ses subordonnés les évêques qui sont aidés à leur tour par les prêtres et les curés des paroisses. L'Église est triple : triomphante, souffrante et militante, c'est-à-dire qu'elle comprend les fidèles morts et déjà récompensés au ciel, ceux qui expient encore leurs fautes vénielles dans le purgatoire et ceux qui luttent sur la terre contre les mauvais anges ennemis de leur salut : c'est là ce qu'on appelle la communion des saints. L'Église, comme le déclare l'article suivant, a le pouvoir de remettre les péchés. Les deux derniers articles traitent des fins dernières de l'homme : la mort, le jugement, le ciel ou l'enfer, c'est-à-dire la récompense ou la peine. Le jugement dont il s'agit ici est le jugement particulier qui suit la mort; mais, à la fin du monde, il y aura un jugement général : les âmes reviendront reprendre leurs corps qui ressusciteront et seront avec elles à jamais punis ou récompensés : il n'y aura dès lors nécessairement plus de purgatoire.

La morale consiste surtout à observer les commandements de Dieu et ceux de l'Église. Les commandements de Dieu, au nombre de dix, connus sous le nom de *Décalogue* (Exode, xx, 2-17), ont été, pour la commodité des fidèles en France, mis en vers (et quels vers!) il n'y a guère plus de deux siècles : on connaît ces sentences distiquées en *ras* et en *ment* qui ne sont ni correctes ni compréhensibles et qui répondent assez mal au texte de la Bible. Le culte de Dieu, résumé dans les trois vertus théologales[1] (foi, espérance et charité : la charité consiste à aimer Dieu par-dessus toutes choses et à

1. Il y a aussi quatre vertus *cardinales*, c'est-à-dire principales : justice prudence, tempérance et force.

aimer son prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu), doit être exclusif; mais on peut prier les saints de servir d'intermédiaires entre l'homme et Dieu, aussi peut-on honorer leurs reliques et vénérer leurs images. On connait également les six commandements de l'Église[1]. La désobéissance à la loi

1. C'est du moins le chiffre généralement adopté en France depuis le Concordat; mais dans beaucoup de diocèses avant la Révolution on en comptait en France un plus grand nombre. Le catéchisme de Nîmes, en 1877, a encore ce *septième* commandement :

> 7° Les noces ne célébreras
> Hors le temps qu'on te le défend.

A Saint-Claude, on en enseigne un septième différent :

> 7° Hors le temps noces ne feras,
> Les célébrant chrétiennement.

Mais le second vers est une addition récente. Anciennement, en effet, la formule comprenait deux commandements et était ainsi conçue (Cf. Saint-Flour, 1710; Agen, 1711; Cambrai, 1736; Dax, 1740; Oloron, 1676 et 1742; Chartres, 1788) :

> 7° Hors le tems noces ne feras,
> 8° Payant les dixmes justement.

Ils étaient toutefois séparés à Cambrai (1601), à Bayonne (1651), et le sont encore aujourd'hui au Canada, me dit-on; le huitième offre en effet cette variante :

> 8° Les droits et dixmes payeras
> A l'Église fidellement.

Dans beaucoup de diocèses encore, à Tarbes par exemple, on a conservé le premier vers du septième :

> Hors le temps noces ne feras.

Dans d'anciens catéchismes (Dax, 1740, entre autres), il y avait dix commandements de l'Église :

> 9° Les excommuniés tu fuiras,
> Les dénoncés expressément.
> 10° Quand excommunié tu seras,
> Fais-toi absoudre proprement.

ie s'appelle le *péché;* il y en a de deux sortes, le riginel (dont nous avons parlé tout à l'heure) et le tuel, celui-ci seul conscient et spontané, qu'on peut tre dès qu'on a l'âge de raison (sept ans) et qui est ı mortel : le péché mortel condamne à l'enfer, l'autre atoire seulement; il y a sept grands péchés ou capitaux : l'orgueil, l'avarice, l'envie, la luxure, la ıdise, la colère et la paresse.

stance divine se manifeste surtout par la grâce, « se- ıe Dieu nous accorde par pure bonté et en vue des de Jésus-Christ, pour nous aider à faire notre salut». est habituelle, c'est-à-dire permanente; mais elle e aussi actuelle, c'est-à-dire destinée à secourir moment du danger. Elle s'obtient par la prière et acrements; mais on peut, hélas! ne pas demander et même lui résister. Les principales prières sont le l'*Ave Maria* ou salutation angélique.

aux sacrements, « signes sensibles institués par ırist pour produire la grâce dans nos âmes et pour ıctifier », l'Église catholique en compte sept: le bap-

et en Espagne on n'en compte que cinq : 1er Observation du di- des fêtes; 2e jeûne du carême, des quatre-temps, des vigiles, et vendredi et du samedi; 3e confession annuelle et communion pas- erdiction des noces hors le temps prohibé; 5e paiement des dîmes. prohibé pour les mariages s'étend du premier dimanche de l'Avent nie et du jour des Cendres au dimanche de Quasimodo.

mandements de Dieu n'ont pas eux-mêmes un texte mmuable et à Nîmes (1877) on récite ainsi le neuvième :

> La femme ne convoiteras
> De ton prochain aucunement.

, on est plus pudibond et, fondant en un seul le sixième et le neu- dit :

> Désirs impurs rejetteras
> Pour garder ton cœur chastement.

tême, la confirmation, l'eucharistie, la pénitence, l'extrême-onction, l'ordre et le mariage. Le baptême efface le péché originel et rend chrétien : on sait que la marque du chrétien est le signe de la croix. La confirmation donne à l'homme le Saint-Esprit et ses sept dons (sagesse, intelligence, conseil, force, science, piété, crainte de Dieu); ce sacrement est conféré par l'imposition des mains et par le saint chrême : les évêques seuls ont le droit de confirmer[1]. La pénitence remet les péchés par la contrition, la confession et la satisfaction, c'est-à-dire par le repentir, l'aveu et la réparation (prières, bonnes œuvres, jeûnes, aumônes, etc.); la peine temporelle due aux péchés déjà pardonnés peut être remise par les *indulgences* qui sont partielles ou plénières, c'est-à-dire absolues et complètes, et qu'on acquiert par certains actes de piété : on peut appliquer les indulgences aux âmes du purgatoire. L'eucharistie est la réception du corps et du sang, de l'âme et de la divinité de Jésus « sous les espèces ou apparences du pain et du vin » ; ce sacrement a été institué dans la cène, le dernier repas de Jésus avec ses apôtres. L'extrême-onction a pour but le soulagement corporel et spirituel des malades. L'ordre rend capable d'exercer les fonctions ecclésiastiques. Le mariage « sanctifie l'alliance de l'homme et de la femme » ; il y a d'ailleurs « un état plus parfait et plus agréable à Dieu » que le mariage, c'est l'état « de la virginité chrétienne et du célibat religieux ».

Plusieurs des points exposés ci-dessus méritent d'être étudiés de près. Ainsi, le baptême n'est que la cérémonie d'admission, d'initiation au christianisme. Le baptême, en lui-même, n'a rien de spécialement chrétien; il y avait une allégorie trop naturelle entre la purification matérielle par

1. Ce droit est quelquefois délégué occasionnellement à des ecclésiastiques d'un ordre inférieur, par exemple aux préfets apostoliques des colonies françaises.

l'eau et la purification spirituelle pour qu'elle ne fût pas mise en pratique par beaucoup de religions ou même de sectes philosophiques. Ovide, comme le rappelle si bien Voltaire, se plaignait déjà que, dans le préjugé populaire, la forme de cette cérémonie emportât le fond :

> Ah! nimium faciles, qui tristia crimina cædis
> Fluminea tolli posse putetis aqua !
>
> (*Fastes*, II, 45-46).

Jésus-Christ avait été baptisé par Jean dans le Jourdain; on adopta donc le baptême pour cérémonie d'initiation. A l'origine, il se donnait en plein air, dans les rivières, dans les fontaines, aux sources naturelles, aux puits, et toujours par immersion complète (Cf. *Actes*, VIII, 36-39); dans les pays froids, la rigueur de la température obligea bientôt de remplacer l'immersion par une infusion ou par une simple aspersion, c'est-à-dire qu'on versait de l'eau sur le catéchumène ou qu'on lui en jetait sur la tête. On construisit de bonne heure des édifices spécialement affectés aux baptêmes, des *baptistères*, hors des églises ou des lieux de réunion, dédiés à saint Jean-Baptiste, décorés de cerfs, de poissons et de colombes, allusions faciles à saisir. On y trouvait une salle plus ou moins vaste, avec une grande cuve ou piscine au milieu, dans laquelle on descendait, du côté droit, par trois marches et d'où l'on remontait, du côté gauche, par trois autres marches; les piscines avaient primitivement une forme rectangulaire qui rappelait celle du tombeau de Jésus-Christ. Il n'y avait de baptistères que dans les villes épiscopales, car l'évêque seul pouvait conférer le baptême; plus tard, il délégua ce pouvoir aux prêtres et aux diacres, puis aux laïques non bigames ayant reçu le sacrement de la confirmation. On ne baptisait qu'une ou deux fois par an, la veille de Pâques et la veille de la Pentecôte, chez les Latins.

En Orient et en Afrique, on ajouta le jour de l'Épiphanie; en France, on choisissait de préférence le jour de Noël.

Les *catéchumènes*, c'est-à-dire les élèves, les disciples ou les auditeurs (*çrâvakas* indiens), étaient, préalablement au baptême, graduellement instruits. Quand ils avaient déclaré leur intention de se faire *chrétiens*, on leur imposait les mains et on les admettait dans les assemblées pendant la lecture de l'Écriture sainte et des lettres pastorales; on leur enseignait ce que nous appellerions aujourd'hui l'histoire sainte; ils étaient désignés sous le simple nom d'*auditeurs*. Quand leur instruction paraissait suffisante, on les qualifiait de *prosternés* et on leur permettait de rester dans l'Église pendant les prières et de recevoir la bénédiction de l'évêque. Puis, ils passaient à l'état de *compétents* : on leur apprenait alors les principaux points de la doctrine; quand ils avaient subi avec succès l'examen qui terminait leurs études, on inscrivait leurs noms sur la liste des admissibles au prochain baptême; ils étaient désormais *élus* : de là sans doute vient l'usage de donner un nom au néophyte lors du baptême. Puis on les faisait passer par une série de *scrutins*, cérémonies emblématoires de purification et d'exorcismes, pendant lesquelles on leur enseignait le *symbole* et les principales prières. Le jour venu, les élus étaient interrogés solennellement, récitaient le symbole, se déshabillaient entièrement, étaient présentés à l'évêque par les diacres (les femmes par les diaconesses), étaient plongés successivement trois fois dans l'eau (chaque fois, au nom d'une des personnes de la trinité), et prenaient le vêtement blanc qu'ils devaient garder jusqu'au dimanche après Pâques. Ils avaient désormais la permission de porter le titre de *fidèles*. Beaucoup de chrétiens ne se faisaient baptiser qu'à un âge très avancé. — Tels paraissent avoir été les usages de l'Église, vers le IVe ou le Ve siècle de notre ère.

A l'origine, le baptême ne se donnait qu'aux adultes convertis qui reconnaissaient spontanément la foi du Christ; mais puisque c'était là le vrai signe des chrétiens, on en vint de bonne heure à admettre la nécessité de le conférer aux enfants, fils de chrétiens; la foi des parents répondait de la bonne volonté des enfants. Cet usage, général en Afrique du temps d'Origène, fut érigé en doctrine par saint Augustin dont la théorie a prévalu. Certains hérétiques n'admettent pas le baptême des enfants, incapables de connaissance et de volonté; d'autres — et c'est la tendance générale des protestants, tant calvinistes que luthériens — ne le regardent, en ce qui concerne les enfants, que comme un signe extérieur, et ne peuvent admettre que le salut soit refusé aux enfants morts sans être baptisés, comme l'enseignent les catholiques, qui ont pourtant fait la demi-concession des *limbes*. On désigne ainsi un lieu souterrain où auraient attendu les justes morts avant la venue du Messie; c'est là qu'il descendit, prétend-on, entre sa mort sur la croix et sa résurrection, pour chercher les âmes de ces sages. C'est là qu'iraient les âmes des enfants morts sans baptême. Saint Augustin n'admettait pas cette distinction subtile et condamnait à la damnation éternelle les enfants non baptisés.

D'autres sectes, les *valentiniens* par exemple, rejetaient tout à fait le baptême, disant que la grâce qui est spirituelle ne saurait être communiquée par un acte matériel. Les *séleuciens* baptisaient par le feu, emblème de purification plus puissant que l'eau. Les *manichéens* (patarins, albigeois, etc.) substituaient au baptême de l'eau l'imposition des mains, baptême tout spirituel, signe principal de la confirmation chez la plupart des chrétiens.

Suivant la doctrine catholique, il y a trois espèces de baptême : le *baptême ordinaire par l'eau*, le *baptême de sang* ou le martyre et le *baptême de désir;* ces deux derniers con-

fèrent le privilège du premier quand le sacrement n'a pu être matériellement accompli. Le baptême ne peut être donné qu'à l'aide de l'eau naturelle; il faut que l'eau touche la peau et coule dessus (pour qu'il y ait vraiment ablution, c'est-à-dire lavage); il faut qu'elle soit versée sur la tête, principal siège de l'âme. Le sacrement doit être administré par un prêtre; mais en cas d'urgence, il peut être valablement conféré par un laïque, par une femme, par un hérétique ou même par un païen, pourvu qu'il y ait, dans l'acte, intention de rendre chrétien et observance de la forme prescrite. Cette forme consiste essentiellement dans l'articulation des mots : « Je te baptise », en y ajoutant : « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». Ce sacrement efface, non seulement le péché originel dont sont contaminés tous les hommes depuis la désobéissance d'Adam et d'Ève, mais encore tous les péchés personnels; de plus il donne la grâce. Il ne saurait être conféré plus d'une fois à la même personne.

La *communion*, c'est-à-dire le partage en commun du pain et du vin symboliques de la cène, se faisait, dans la primitive Église, à la fin du repas, avec une certaine solennité. Plus tard, on en fit une cérémonie purement religieuse et spirituelle, accompagnée et précédée de prières et de chants sacrés. Il est vraisemblable que, très anciennement, on donnait au pain de communion la forme allongée emblématique du poisson; quant au vin, on le versait publiquement dans la coupe (plus tard le calice[1]) à travers une passoire où l'on

1. On sait que, dans les légendes du moyen âge, le plat ou le vase à boire qui aurait servi à la cène joue un grand rôle sous le nom de *saint-graal* (du bas latin *gradalus* « vase, écuelle »; cf. le gascon *gardale*). Taillée dans une gigantesque émeraude, cette coupe merveilleuse aurait été donnée par Jésus à Joseph d'Arimathie ou à Nicodème qui y aurait recueilli le sang des plaies de Jésus-Christ. Emporté au ciel par les anges, le saint-graal fut confié par

pouvait mettre de la glace à rafraîchir. Les pains étaient petits, on les *fractionnait* en trois parties chez les Latins, en quatre chez les Grecs; puis on subdivisait chaque partie en petits morceaux.

La distribution était faite par les diacres et chacun communiait à son tour, par ordre de hiérarchie, l'évêque d'abord, puis les prêtres, puis les diacres, puis les fidèles. On passait sans doute dans les rangs pour remettre à chacun une parcelle du pain : les hommes la recevaient debout, dans la main droite nue croisée sur la main gauche (aussi leur recommandait-on de se laver les mains auparavant, comme le fait encore aujourd'hui le prêtre à la messe); les femmes se couvraient la main avec un linge blanc, *linteolum dominicale*. Puis on présentait la coupe, où chacun trempait ses lèvres. Pour des raisons faciles à deviner, cet usage céda vite la place à celui d'aspirer quelques gouttes du vin mystique à l'aide d'un chalumeau.

Les fidèles mangeaient sur place le pain qu'ils avaient reçu du diacre; mais ils pouvaient aussi emporter, chez eux, du pain et du vin consacrés, qu'ils prenaient eux-mêmes, à leurs heures de prières ou peut-être qu'ils donnaient à d'autres. Il est certain que de bonne heure l'usage s'établit d'envoyer la communion aux absents, aux malades, aux reclus, par les diacres ou par des fidèles de bonne volonté.

Contrairement au fait historique, l'usage, fondé sur le respect, s'établit de communier à jeun. Toutefois, en Égypte, on ne communiait que le soir, après le repas; en France même, on conserva longtemps l'habitude de communier

eux à Titurel, héros breton, qui bâtit un temple sur le mont Salvat (*mons Salvationis*) et y établit une milice pour la garde du vase sacré. A cette légende se rattachent celles de la Table Ronde, de Merlin, de Lancelot, de Tristan et Yseult, de Lohengrin, de Parsifal, etc.

après avoir mangé, une fois par an, le jeudi saint, pour mieux rappeler la cène de Jésus-Christ.

Le pain sacré, l'*hostie*, avait, au IVe siècle, la forme ronde; il était de petite dimension, fait avec soin et moulé, marqué probablement de dessins pieux, peut-être de la figure d'un poisson. C'est vers le IXe siècle que dans l'Église latine se généralisa l'emploi du pain azyme, non levé, pour imiter plus rigoureusement la communion de la cène, où Jésus, célébrant la Pâque juive, ne pouvait, disait-on, avoir rompu et distribué à ses disciples que du pain azyme.

Le vin devait être de bonne qualité; on le préféra de bonne heure rouge, pour mieux figurer le sang du Christ; de bonne heure aussi, on le mélangea d'eau (froide chez les Latins, chaude chez les Grecs), mais en prenant la précaution de mettre moins d'eau que de vin dans le mélange. Il paraît qu'au IIe siècle, certains hérétiques qu'on a désignés sous le nom d'*Aquariens*, ne mettaient dans le calice que de l'eau, parce qu'ils regardaient le vin comme l'œuvre du mauvais principe.

Au XIIe siècle, on ne donnait déjà plus le vin aux fidèles; on se contentait de tremper l'hostie dans le calice. Au XIIIe, on supprima cette pratique et l'on réduisit la communion à une seule espèce. Les conciles de Constance, de Bâle et de Trente ont sanctionné cette réforme.

A l'origine on communiait à toutes les réunions; puis, à mesure que le caractère de la cérémonie changeait, on la rendit plus solennelle et on en espaça davantage l'accomplissement.

Anciennement, tout le monde communiait; mais nous voyons qu'au Xe siècle, on n'admettait les enfants à la communion que lorsqu'ils étaient capables de réciter le *Pater* et le *Credo*. Le concile de Trente prescrivit de ne plus les faire participer au sacrement que lorsqu'ils auraient l'âge de rai-

son; cette majorité religieuse est ordinairement fixée à dix ou douze ans; avant de faire leur *première communion*, les enfants doivent justifier d'une instruction religieuse suffisante.

L'Église grecque a conservé l'usage de communier debout et sous les deux espèces : on présente aux fidèles, dans une sorte de cuiller, le pain trempé dans le vin; on admet les enfants à la communion; on fait même communier les enfants à la mamelle : le prêtre, après le baptême, leur donne à sucer son doigt trempé dans le vin consacré.

Il reste à parler du sacrement de pénitence. A l'origine, les pécheurs étaient obligés à des pénitences publiques qui duraient longtemps : vingt ans, pour un homicide volontaire; quinze pour l'adultère; quatre pour la fornication « simple ». Il y avait quatre sortes de pénitents : les *pleurants* ou *humiliés* qui se tenaient hors des portes de l'église; les *écoutants* ou *auditeurs* qui ne pouvaient entrer plus avant que le *narthex* ou vestibule intérieur; les *prosternés* ou *pénitents*, qui, comme les catéchumènes, entraient dans la nef mais ne pouvaient dépasser l'*ambon;* et les *consistants*, qui priaient debout avec les fidèles, mais ne pouvaient apporter aucune offrande à l'autel et ne participaient pas à la communion. Ainsi les fautes légères comportaient la simple *segregatio*, exclusion de l'offrande et du sacrement; les fautes graves pouvaient entraîner l'exclusion des offices et des réunions; les crimes étaient légalement punis par l'exclusion complète, la radiation de la liste des fidèles.

La pénitence publique était souvent spontanée; le coupable d'ailleurs l'accomplissait sans confesser ses fautes. D'autres fois, on lui imposait une confession publique. Cet aveu solennel et à haute voix est même la seule confession primitive, l'*exomologèse*, basée sur deux passages du Nouveau Testament (Math., III, 6 et Marc, I, 5), où il est raconté

que ceux qui embrassaient les doctrines de Jean-Baptiste confessaient leurs péchés avant d'être baptisés ; elle a été recommandée par saint Jean Chrysostome, Basile, Grégoire de Nazianze, Tertullien, Augustin ; c'est environ au IIIe siècle que l'usage s'établit de la faire *secrète* : des docteurs disent même que la seule confession de pensées suffit.

Primitivement, l'évêque seul (et c'était le seul vrai prêtre) pouvait *réconcilier* le coupable. L'aveu auriculaire facilita la pénitence ; il constituait une humiliation suffisante dans la plupart des cas. On venait se confesser, quand on se sentait coupable, à l'époque des fêtes, avant de partir en voyage. Après Constantin, l'Église dut réglementer la confession et la rendit obligatoire une fois par an, le premier dimanche du carême. Au moyen âge, les évêques en vinrent même à exiger qu'on se confessât trois et quatre fois par année.

La confession et l'aveu des péchés, qui précédaient le baptême dans la secte de Jean-Baptiste (Mathieu, III, 6 ; Marc, I, 5), étaient complétés par des pratiques de pénitence privée, bonnes œuvres, aumônes, jeûnes plus ou moins sévères et plus ou moins prolongés. Au temps de Tertullien et d'Origène, on ne jeûnait qu'une fois par an, pendant les quarante jours qui précédaient la fête de Pâques. Quarante jours avaient été la durée des jeûnes de Moïse (Exode, XXXIV, 28), d'Élie (Rois, I. XIX, 8) et de Jésus-Christ (Mathieu, IV, 2 ; Marc, I, 13 ; Luc, IV, 2-3). Cette *quarantaine*, *quadragesima*, est devenue notre *carême*. L'abstinence prescrite était extrêmement rigoureuse : on ne pouvait rien prendre, pas même de l'eau, avant la neuvième heure, avant *none* (trois heures après midi) ; on ne faisait ces jours-là qu'un seul repas, composé de pain et de légumes. Ici, se présente la question, qui a soulevé bien des discussions, de la *xérophagie*. Les Orientaux prétendaient qu'on ne pouvait rien manger de cuit les jours de jeûne et qu'on ne devait prendre

que des aliments secs, fruits ou légumes ; et ils faisaient encore ainsi au XIIe siècle. Dès le VIIe, les Latins avaient renoncé à la xérophagie; ils admirent même bientôt l'usage de manger du poisson et, par extension, des oiseaux aquatiques[1]. Il y a là une suite évidente des superstitions juives, de même que dans l'habitude où l'on était de ne pas jeûner le dimanche en Occident, le samedi et le dimanche en Orient : le maigre du vendredi est un reste de ces pratiques. On inventa plus tard le jeûne des *vigiles* (veille des grandes fêtes), des *quatre-temps*, c'est-à-dire du commencement de chaque saison. Le maigre du samedi, en l'honneur de la sainte Vierge, fut ordonné, vers le milieu du XIe siècle, à l'occasion de la *trêve de Dieu;* cette prescription fut renouvelée en 1337 par un concile d'évêques provençaux.

La liturgie ou la manière de célébrer l'office divin a beaucoup varié, dans l'Église; chaque localité avait ses coutumes propres. Il y avait évidemment des prières communes, par exemple le *Pater* enseigné par Jésus lui-même (nous y reviendrons), mais ce n'est guère qu'au Ve siècle qu'on songea à écrire un rituel, un formulaire de prières. En ce qui concerne l'office principal, *la Messe*, par exemple, nous voyons qu'elle comprenait essentiellement partout la lecture de morceaux des deux Testaments, une instruction orale sur cette lecture, l'offrande des dons sacrés, la préface ou exhortation pieuse, la prière pour les vivants et pour les morts, la consécration par les paroles de Jésus-Christ, l'adoration et la fraction de l'hostie, le baiser de paix, l'oraison dominicale, la communion, l'action de grâces, la bénédiction du peuple.

L'Église romaine distingue cinq anciennes liturgies : celles de Rome, de Milan, de Gaule, d'Espagne ou des Moza-

1. Il y a même un oiseau dont certaines parties du corps sont maigres et d'autres grasses.

rabes, et d'Afrique. Celle de Rome est connue par le *sacramentaire* du pape Gélase (496) : elle comprenait l'*Introït* (formé d'un psaume et d'une antienne), trois *collectes*, deux ou plusieurs *épîtres;* Grégoire le Grand la réforma vers l'an 600; il réduisit l'*Introït* au premier verset du psaume et à l'antienne, prescrivit la récitation d'une seule collecte et la lecture d'une seule épître, ajouta le *Kyrie eleison*, etc. Le pape Pie V, au XVIᵉ siècle, ajouta, à la fin, la lecture du commencement de l'évangile de saint Jean.

La liturgie *ambrosienne* de Milan a été, dit-on, définitivement réglée par saint Ambroise (évêque de 374 à 397). Elle différait de celle de Rome en ce qu'on y lisait deux épîtres (la première tirée des prophètes de l'Ancien Testament, la seconde de saint Paul) et qu'on y disait neuf fois (au commencement, au milieu et à la fin) le *Kyrie eleison* (on ne disait point *Christe eleison*). La liturgie usitée dans les Gaules jusqu'en 758 était très analogue aux liturgies orientales. Elle comprenait aussi la lecture de deux épîtres; on y lisait les actes du saint du jour; la communion se faisait à l'autel, tout à fait à la fin de la cérémonie. La liturgie gothique ou mozarabique, usitée en Espagne avant l'invasion musulmane et conservée par les chrétiens soumis aux Maures, dérivait comme la liturgie gallicane de celles encore en usage en Orient; elle comprenait pour la messe : la lecture d'une leçon de l'Ancien Testament avant l'épître et le graduel, la récitation par le peuple de l'*Agios* après le *Lavabo;* la fraction de l'hostie, avant le *Pater*, en neuf morceaux représentant les neuf mystères de la vie de Jésus : la conception, la nativité, la circoncision, la transfiguration, la passion, la mort, la résurrection, la gloire, le règne; le prêtre disposait ces neuf particules sur la patène en forme de croix et ne mettait dans le calice que la dernière (règne); l'office commençait par la confession du peuple. En Afrique, on se donnait

le baiser de paix après la récitation du *Pater* et avant la communion, au moment où le prêtre dit : « Que la paix du Seigneur soit avec vous ! » C'était la coutume ancienne des Orientaux; mais chez quelques-uns, par exemple chez les Grecs, le baiser de paix se donnait après le *symbole* et avant la *préface*. Presque partout, on faisait sortir les catéchumènes, les pénitents et les excommuniés après l'*évangile*.

Il y avait en Orient beaucoup de liturgies locales : celle de Jérusalem attribuée à saint Pierre et à saint Jacques le Mineur, celle d'Alexandrie attribuée à Cyrille ou à Basile, celle d'Antioche et de Constantinople qui remontaient, disait-on, à saint Jean Chrysostome, celles des Arabes, des Éthiopiens, des Arméniens, etc.

Dans les églises latines, la messe, telle qu'on la dit actuellement, se partage en six parties principales : la préparation, l'instruction, l'oblation, la consécration (canon), la communion et l'action de grâces.

Le prêtre fait son entrée solennelle, s'arrête au pied de l'autel, y récite le psaume *Judica me, Deus* (Ps. XLIII)[1], suivi de la *confession* (*Confiteor*), et des formules précatives *Misereatur* et *Indulgentiam;* alternativement avec lui, les servants répètent les mêmes prières pour le peuple. Puis, il monte à l'autel et le baise; il récite l'antienne *Introït* suivie de l'hommage *Gloria*, le *Kyrie eleison* alterné avec le *Christe eleison* (cinq fois le premier et quatre fois le second), et l'hymne en prose *Gloria in excelsis Deo*. Il salue le peuple, en disant *Dominus vobiscum*, et récite les oraisons dites *Collectes*, par allusion aux anciennes quêtes ou pour rappeler l'union des prières des fidèles (*collectio*). Viennent alors la lecture de l'*épître* (un passage des épîtres canoniques) et de l'évangile (un passage de l'un des quatre Évangiles) et

1. Ce psaume n'était pas récité dans l'ancien office lyonnais.

le prône[1] : sermon, annonce des fêtes, publications de mariages, etc. On dit alors le *Symbole;* puis c'est l'*Offertoire*, c'est-à-dire le moment des offrandes : on a généralement renoncé aux offrandes publiques. Le prêtre offre à Dieu ces dons, et en particulier le pain et le vin destinés à la consécration, par l'oraison *Suscipe, sancte Pater;* il mêle l'eau et le vin, en récitant la prière *Deus, qui humanæ substantiæ dignitatem;* il offre le calice, encense les saintes espèces, se lave les mains en disant la formule *Lavabo inter innocentes manus meas,* offre de nouveau l'oblation en s'adressant cette fois à la sainte Trinité : *Suscipe, sancta Trinitas,* invite les assistants à prier (*Orate, fratres*), dit à voix basse l'oraison *secrète,* récite la préface *Sursum corda,* terminée par la prière des anges : *Sanctus.* Le canon commence alors par la formule *Te igitur :* l'officiant prie pour l'Église, le pape, le roi, les évêques, les fidèles; il fait la commémoration des vivants et des morts, se prépare à la consécration par la bénédiction *Hanc igitur oblationem,* consacre le pain et le vin en répétant les paroles de la cène, élève les espèces transsubstantiées, les adore, récite la prière par excellence le *Pater,* rompt l'hostie et en mêle une partie avec le sang, prononce l'invocation de pénitence *Agnus Dei,* communie, donne à communier, fait l'oblation finale, récite les actions de grâces, bénit et congédie le peuple (*Ite missa est*), et lit le commencement de l'Évangile de saint Jean : *In principio erat Verbum*[2].

1. Le prône se fait proprement entre l'épître et l'évangile; on y ajoute souvent de courtes prières ou lectures (*traits, graduels, alleluia*) ou le chant d'une *prose,* sorte de cantique en vers.

2. Les amateurs d'allégories voient dans toute la messe des figures : la sortie du prêtre de la sacristie représente la sortie de Jésus du sein virginal de Marie, l'élévation du calice et de l'hostie représente la descente de la croix, etc.; d'autre part, la coiffure, l'aube, la ceinture, la chasuble du prêtre rappellent la couronne d'épines, la robe dont Hérode fit revêtir Jésus, la

Les fêtes chrétiennes sont mobiles ou immobiles. Les premières sont *Pâques* et les fêtes qui s'y rattachent.

La fête de Pâques doit être célébrée le premier dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe du printemps[1]; elle ne peut avoir lieu au plus tôt que le 21 mars (ce qui est arrivé en 1818) et au plus tard que le 25 avril (comme en 1886). L'*Ascension* est le jeudi quarantième jour après Pâques; la *Pentecôte*, le dimanche dixième jour après; la *Trinité*, le dimanche après la Pentecôte; et la *Fête-Dieu* ou *fête du Saint-Sacrement*, le jeudi suivant. On sait que la Pâque et la Pentecôte sont des fêtes juives; la Trinité date du pape Jean XXII (1316-1334) et la Fête-Dieu d'Urbain IV (1262).

Les principales fêtes immobiles sont : 1° la *Circoncision* (1er janvier), qui paraît avoir été célébrée pour la première fois au VIe siècle; saint Ambroise, de Milan, avait prescrit pour ce jour-là un jeûne solennel « en l'honneur des prémices du sang que Jésus avait répandu pour nous »; 2° l'*Épi-*

corde dont Jésus fut lié pendant la flagellation, la tunique qu'il portait le jour de sa crucifixion, et ainsi de suite.

1. D'après saint Jean, Jésus serait mort le 14 nissan; les synoptiques le font mourir le lendemain 15. De là, à l'origine, s'élevèrent certaines contestations pour la fixation de la Pâque. Jusqu'au IIe siècle, on suivit le comput juif; il y avait les *quartodecimans* qui célébraient la Pâque le 14 nissan, c'est-à-dire le jour anniversaire du vendredi, jour de la Passion (quatorzième de la lune de mars), en mangeant solennellement un agneau rôti, et qui fêtaient la résurrection trois jours après. C'était là l'usage général en Orient; mais, à Rome et en Occident, on retardait le repas jusqu'au soir du samedi qui suivait le 14 nissan, et on célébrait la résurrection le lendemain dimanche (en Orient, le troisième jour après le 14 n'était naturellement pas toujours un dimanche). Au IIIe siècle, on cessa de suivre le comput juif et on établit la Pâque équinoxiale, c'est-à-dire qu'on affecta à cette fête le dimanche après la pleine lune de l'équinoxe du printemps : le concile de Nicée sanctionna ce nouveau comput; pourtant, jusqu'au Ve siècle, il y eut en Syrie et en Mésopotamie des sectaires qui continuèrent à faire la fête de Pâques le dimanche qui vient après le 14 nissan juif; en Écosse et en Irlande, cette haitude persista plus longtemps encore.

phanie (6 janvier), anniversaire du baptême de Jésus, de la manifestation de Dieu par la colombe et par la voix (Mathieu, III, 15-17; Marc, I, 10-11; Luc, III, 21-22), de l'adoration des mages, des noces de Cana, du double miracle de la multiplication des pains (Mathieu, XIV, 15-21; XV, 32-38; Marc, VI, 35-44; VIII, 1-9; Luc, IX, 12-17; Jean, VI, 5-13); 3° l'*Invention de la sainte Croix* (3 mai), qui remonte au VIII[e] siècle, et qui rappelle la prétendue découverte du bois de la Croix par Hélène, mère de Constantin[1]; 4° la *Saint-Jean-Baptiste* (24 juin), très ancienne; 5° la *Saint-Pierre et Saint-Paul* (29 juin; jadis 29 juin pour saint Pierre et 30 juin pour saint Paul); 6° la *Transfiguration* (6 août), anniversaire du jour où Jésus-Christ montra son corps céleste à Pierre, Jacques et Jean, et où Dieu fit entendre sa voix dans la nuée (Mathieu, XVII, 1-8; Marc, IX, 2-8; Luc, IX, 28-36); elle est attribuée au pape Calixte III (1455-1458); 7° l'*Exaltation de la Croix* (14 septembre); 8° la *Toussaint* (1[er] novembre) instituée à Rome par Boniface IV (608-615) et introduite en France et en Allemagne par Louis le Débonnaire; 9° la *Commémoration des morts*, fixée au 2 novembre par saint Odilon, abbé de Cluny (au X[e] siècle), mais à laquelle les Orientaux consacraient le vendredi saint; 10° la *Noël* ou *Nativité de Jésus-Christ* (25 décembre); les églises orientales célébraient cette fête, les unes le 6 janvier (on l'appelait la *Théophanie*), les autres le 20 avril, d'autres le 20 mai; 11° la *Saint-Étienne*, fête du *premier martyr* (26 décembre); 12° les *Saints Innocents* (28 décembre)[2].

1. On célébrait naguère dans toute la chrétienté, et on célèbre encore dans deux ou trois localités, en Orient, le 2 ou le 21 mai, la fête de la Conversion de Constantin.

2. Anniversaire du prétendu massacre des enfants de deux ans et au dessous, ordonné par Hérode (Mat., II, 16-18); des légendes grecques et éthiopiennes rapportent que ces intéressantes victimes furent au nombre de quatorze mille.

Les principales fêtes de la sainte Vierge sont 1° la *Purification* ou *Chandeleur* (2 février), qui remonterait à 544 et 701 et qui rappelle la purification de la vierge Marie après ses couches et la présentation de l'enfant Jésus au Temple ; 2° l'*Annonciation*, appelée anciennement la conception du Christ ou le commencement de la rédemption (25 mars), qui paraît dater du IVe siècle et qu'on célébrait jadis en Occident le 18 décembre ; 3° la *Visitation* de la Vierge à Élisabeth (Luc, I, 39-40 ; 2 juillet), qui est de l'invention du pape Urbain VI (1389) ; 4° l'*Assomption*, qu'on célébrait autrefois le 18 janvier, qu'on fête aujourd'hui le 15 août[1], et qui paraît dater de Grégoire de Tours, le premier écrivain qui ait affirmé que Marie fut enlevée au ciel en corps et en âme ; 5° la *Nativité* (8 septembre), qui daterait du VIIe siècle ; 6° la *Présentation au Temple* (21 novembre) ; 7° la *Conception* (8 décembre), instituée au XIIe siècle et que Pie IX rendit immaculée par sa bulle *Ineffabilis* du 8 décembre 1854.

Toutes ces fêtes comprennent les offices ordinaires, de matines à complies, et une messe avec certaines prières spéciales pour chacune. Les chants qui accompagnent et varient ces offices comprennent ordinairement des psaumes et des hymnes dont plusieurs sont particulièrement recommandés à l'attention des fidèles : par exemple le *Veni Creator* qui est attribué à saint Ambroise de Milan (340-397), mais qui ne remonte probablement qu'au IXe siècle ; le *Dies iræ*, de Thomas de Celaco (moine franciscain, mort à Cologne vers 1255) ; le *Stabat*, dû au pape Innocent III (1198-1216) ou à Jacopone, moine du XIVe siècle ; le *Vexilla regis*, qui est de Fortunat (vers 580) ; le *Pange lingua*, qui aurait pour auteur Claude

1. On sait que sous l'empire, en France, le 15 août était surtout consacré à saint Napoléon, un saint découvert pour les besoins de la cause ; c'était, paraît-il, un grand seigneur d'Alexandrie qui subit le martyre sous Dioclétien.

Mamert (483); les hymnes des vêpres et des complies du bréviaire parisien, qui sont de Coffin (1676-1749) et de Santeuil (1630-1697).

D'autres prières ou chants ont historiquement une origine remarquable; on attribue ainsi le *Te Deum* à saint Ambroise, le *Salve Regina* à un évêque du Puy du XIe siècle ou à un évêque de Compostelle du XIIe siècle. L'*Alleluia* est une vieille formule hébraïque (*Hallelû-iâh* « louez Iahvèh ») qui est encore d'usage courant dans les liturgies grecques, mais qui, depuis Grégoire le Grand (VIe siècle), est devenue, dans l'Église latine, un signe d'allégresse et n'est plus chantée qu'à certains jours et pendant une certaine période de l'année. Le *Magnificat* fait partie de l'évangile de Luc (I, 47-55). L'*Angelus* date, dit-on, du concile de Clermont et de la première croisade (1095); on attribue au pape Jean XXII (1318) la sonnerie du soir, et celle de midi à Calixte III (1456) qui aurait prétendu conjurer ainsi les effets désastreux de la comète de Halley.

Le *rosaire*, ou *chapelet*, est certainement un emprunt fait, à l'époque des croisades, par les chrétiens aux musulmans, qui l'avaient pris eux-mêmes des bouddhistes; il fut institué solennellement, dit-on, par saint Dominique en 1208 ou 1214. On sait comment est fait cet instrument de prière machinale[1]. Il sert à réciter un *Credo*, quinze *Pater*, quinze dizaines d'*Ave Maria* et un *Gloria Patri;* ces prières sont réparties en trois séries de cinq *mystères :* mystères *joyeux* (incarnation, visitation, naissance de Jésus, purification, Jésus retrouvé au Temple — vertus correspondantes sollicitées: humilité, charité, détachement, pureté, obéissance); *doulou-*

1. Le *chapelet* ordinaire a *cinq* dizaines; celui de Lourdes en a six; les *Camaldules* avaient un chapelet spécial composé de trente-trois grains, nombre d'années de la vie de Jésus-Christ; il y a aussi les chapelets du précieux sang, du sacré-cœur, des martyrs japonais, etc.

reux (agonie de N.-S., flagellation, couronnement d'épines, portement de la croix, crucifiement — contrition, mortification, patience, résignation, persévérance), et *glorieux* (résurrection, ascension, descente du Saint-Esprit, assomption, couronnement de Marie — foi, désir du ciel, recueillement, grâce d'une bonne mort, union avec Jésus et Marie). Dans un catéchisme de 1733, du diocèse de Bayonne, j'ai trouvé une autre combinaison : d'après le rédacteur de ce livre autorisé, le rosaire se composerait d'un *Credo*, de sept *Pater* (en l'honneur des sept principaux mystères de la vie de Marie: conception, naissance, présentation, annonciation, visitation, purification et assomption), et de soixante-trois *Ave* en l'honneur des soixante-trois ans qu'aurait vécu la mère de Jésus-Christ, etc.

Le *scapulaire* a pour inventeur un carme du XIIIe siècle, Simon Stock, à qui la sainte Vierge apparut et à qui elle remit cet insigne bizarre que les dévots appellent « le saint habit ». Il doit être en drap de laine, brun ou noir, et formé de deux parties, dont l'une pend sur la poitrine et l'autre dans le dos, réunies l'une à l'autre par deux cordons passant chacun sur une épaule. Ce scapulaire a le très précieux avantage de sauver de l'enfer celui qui le porte, en le forçant pour ainsi dire à mourir sans avoir commis de péché mortel qui n'ait été absous ; de plus, si le porteur va en purgatoire, la Vierge vient l'en tirer elle-même le premier samedi après sa mort : c'est du moins, paraît-il, ce qu'elle a révélé à Simon Stock et au pape Jean XXII[1].

Le signe de la croix est relativement très ancien, car il y est fait de fréquentes allusions dans Tertullien, dans saint Jérôme, dans Prudence. On le faisait, la main étendue, avec

1. On a inventé, depuis, d'autres scapulaires : celui *du mont Carmel* qui est bleu, *du précieux sang* qui est rouge, *de la Trinité* qui est blanc, *des sept douleurs*, etc.

un seul doigt (sans doute le pouce), qui traçait sur le front ou sur la poitrine la figure d'une croix grecque; on le faisait au commencement de toutes les cérémonies religieuses. Plus tard, l'usage a prévalu de faire le signe en portant la main droite du front à la poitrine, et de l'épaule gauche à l'épaule droite. Les Grecs font le signe de la croix avec trois doigts joints (le pouce, l'index et le médius), symbole de la Trinité; ils les portent d'abord à la bouche, puis de la bouche à l'estomac (pour rappeler la descente de Jésus dans les entrailles de Marie), puis de l'épaule droite à l'épaule gauche (pour rappeler la descente de Jésus aux enfers, sa résurrection et sa résidence actuelle à la droite du Père).

On prétend que l'*eau bénite* (eau mêlée de sel) date du pape Alexandre I[er] (II[e] siècle); ici il y a vraisemblablement imitation des eaux lustrales antiques ou allusion à l'eau purificatrice du baptême. Le *pain bénit* est un reste des anciennes *eulogies*, c'est-à-dire des compliments que les fidèles adressaient à leurs coreligionnaires absents, en leur envoyant un morceau du pain qui avait été servi aux agapes.

On priait à l'origine debout, en élevant les mains en l'air, comme le prouvent les *orantes* des catacombes et les habitudes de l'antiquité païenne. C'est une pensée d'humiliation et peut-être une imitation des coutumes orientales qui a amené la prosternation et l'usage de prier à genoux déjà mentionné par Prudence, *curvato genu*.

La principale prière chrétienne est, comme on sait, le *Pater*, dont les évangiles nous donnent deux textes différents. Le premier (Mathieu, VI, 9-13) est ainsi conçu : Πάτερ ἡμῶν, ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς, ἁγιασθήτω τὸ ὄνομά σου·· Ἐλθάτω ἡ βασιλεία σου· Γενηθήτω τὸ θέλημά σου ὡς ἐν οὐρανῷ καὶ ἐπι γῆς· Τὸν ἄρτον ἡμων τὸν ἐπιούσιον δός ἡμῖν σήμερον· Καὶ ἄφες ἡμῖν τὰ ὀφειλήματα ἡμων, ὡς καὶ ἡμεῖς ἀφήκαμεν τοῖς ὀφειλέταις ἡμῶν· Καὶ μη εἰςενέγκῃς ἡμᾶς εις

πειρασμόν, ἀλλὰ ῥῦσαι ἡμᾶς ἀπὸ τοῦ πονηροῦ. Le second (Luc, XI, 2-4) est plus court; il est également utile de le reproduire : Πάτερ, ἁγιασθήτω τὸ ὄνομά σου· ἐλθάτω ἡ βασιλεία σου· Τὸν ἄρτον ἡμῶν τὸν ἐπιούσιον δίδου ἡμῖν τὸ καθ' ἡμέραν· Καὶ ἄφες ἡμῖν τὰς ἁμαρτίας ἡμῶν, καὶ γὰρ αὐτοὶ ἀφίομεν παντί ὀφείλοντι ἡμῖν· Καὶ μὴ εἰσενέγκῃς ἡμᾶς εἰς πειρασμόν [1]. Les deux traductions de la Vulgate sont encore plus différentes; pour Mathieu, elle dit : *Pater noster, qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum; adveniat regnum tuum; fiat voluntas tua, sicut in cœlo, et in terra; panem nostrum supersubstantialem da nobis hodie; et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris; et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo*[2] »; pour Luc, elle traduit : *Pater, sanctificetur nomen tuum; adveniat regnum tuum; panem nostrum quotidianum da nobis hodie, et dimitte nobis peccata nostra, siquidem et ipsi dimittimus omni debenti nobis; et ne nos inducas in tentationem*[3]. Une addition, relativement récente et générale dans les versions orientales anciennes, et dans les versions gothique et slave, est la suivante : *ὅτι σοῦ ἐστιν ἡ βασιλεία καὶ ἡ δύναμις καὶ ἡ δόξα εἰς τοὺς αἰῶνας· ἀμήν.* « Car à toi est la royauté et la puissance et la gloire dans les siècles : *amen*[4] ». Cette addition, adoptée par la plupart des protestants, n'est admise ni par la Vulgate ni par les catholiques qui ajoutent seulement le mot *amen.*

La différence capitale entre les deux textes grecs et la

1. J'ai pris ce texte dans la huitième édition critique de Tischendorf (Leipzig, 1869-1872, 2 vol. in-8°).

2. On remarquera l'addition de *es*; au lieu de *inducas*, il vaudrait mieux *inferas*.

3. Par rapport au texte grec, outre *supersubstantialem* pour ἐπιούσιον, faudrait : *da nobis* juxta diem; *debita nostra*, et enim *ipsi*; *et ne nos* inferas.

4. *Amen* est un adverbe hébreu (*âmên*) qui veut dire « vraiment, sûrement » et qu'on a rendu par « ainsi soit-il ».

vulgate latine est dans le mot ἐπιούσιον qui est traduit tantôt par *supersubstantiel*, tantôt par *quotidien*. Le syriaque a « nécessaire » ou « de notre indigence » ; le copte « de demain » ou « à venir » ; saint Augustin dit « de chaque jour ». Saint Ambroise explique qu'ἐπιούσιον veut dire *à venir*, car le jour à venir se dit ἐπιοῦσα ἡμέρα ; saint Jérôme dit qu'il s'agit d'un pain substantiel supérieur à toutes les substances ; l'évangile selon les Hébreux avait le mot *mahar* « demain ». Il est donc probable qu'il s'agissait primitivement du pain matériel, de la nourriture journalière et non du pain spirituel, du pain de vie, comme l'ont entendu certains sectaires ; et que la version courante de l'Église catholique est celle qui est la plus conforme à la tradition.

La *Salutation angélique* est formée des paroles de l'ange Gabriel à Marie (Luc, I, 28), de l'exclamation d'Élisabeth à l'entrée de sa cousine (*Ibid.*, 42), et d'une formule déprécative composée, dit-on, au concile de Chalcédoine, mais devenue d'usage général seulement vers le XVe siècle.

Le *Symbole* dit *des apôtres* paraît *a priori* n'être qu'un abrégé des vieilles professions de foi adoptées par les pères des conciles de Nicée et de Constantinople. La première est ainsi conçue : « Nous croyons en un Dieu, père tout-puissant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles (1) ; — et en un Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu (2), fils unique né du père, c'est-à-dire de la substance du père, Dieu issu de Dieu, lumière de lumière, Dieu vrai de Dieu vrai, né et non fait, consubstantiel [ὁμοούσιος (3)] au père, par qui toutes choses ont été faites qui sont au ciel et sur la terre ; qui, pour nous hommes et pour notre salut est descendu (4), s'est incarné (5) et fait homme (6), a souffert (7) et est ressuscité le troisième jour (8) ; est monté aux cieux (9) et viendra de nouveau pour juger les vivants et les morts (10) ; — et dans le Saint-Esprit. » La seconde ajoute

à la fin : « Seigneur et vivifiant, procédant du père (*ex patre*), qu'on doit adorer et glorifier avec le père et avec le fils, qui a parlé par les prophètes ; — Et une sainte Église catholique et apostolique ; — Nous confessons un baptême pour la rémission des péchés ; — Nous attendons la résurrection des morts et la vie du siècle à venir » ; elle ajoute aussi, aux endroits indiqués par des chiffres les passages suivants : « (1) du ciel et de la terre, (2) avant tous les siècles, (4) des cieux, (5) de l'Esprit-Saint, de la vierge Marie (6), a été crucifié sous Ponce-Pilate, (7) a été enseveli, (8) conformément à l'Écriture, (9) et siége à la droite du père d'où, (10) et dont le règne n'aura pas de fin » ; — et corrige : « (3) d'une même substance avec le père ». Les différences entre les deux textes marquent bien l'évolution progressive du dogme.

Mais, pour en revenir au *Symbole des apôtres* sous sa forme actuelle, il est à la fois indépendant de ces deux grandes professions de foi et inspiré par elles. Quant à son origine apostolique, rien n'est moins authentique, quoiqu'il y ait encore des naïfs qui attribuent sa rédaction aux douze disciples de Jésus dont chacun aurait, un certain jour, dans une assemblée spéciale, proféré solennellement un des douze articles de foi ; mais on sait assez bien son histoire. Il n'est en usage que dans les églises latines et dans les communautés chrétiennes qui s'en sont détachées au XVIe siècle ; les églises orientales ne le connaissent pas. Le *credo* n'apparaît qu'au II[e] ou au III[e] siècle ; c'est une profession de foi qu'on apprenait aux catéchumènes dans la huitaine qui précédait leur baptême et qu'ils devaient réciter avant la cérémonie : c'est une formule *secrète* servant aux initiations religieuses. Au III[e] et au IV[e] siècle, elle était en usage à Alexandrie, à Antioche, à Jérusalem, en Italie et en Afrique ; puis en Orient où elle fut généralement remplacée par les symboles de Nicée et de Constantinople. Ce dernier fut seul usité en Espagne jus-

qu'au XIe siècle où il céda la place au symbole vulgaire adopté déjà dans toute l'Église latine. La formule primitive devait être très simple : « Je crois au Père, au Fils et au Saint-Esprit » ; on ajouta bientôt : « et à l'Église » ; puis on développa chacun des termes. Saint Augustin notamment ajouta « la vie éternelle », corrigea « la sainte Église catholique » et rédigea la biographie de Jésus : « conçu du Saint-Esprit et né de la vierge Marie, ayant souffert sous Ponce-Pilate, crucifié, mort et enterré » ; on disait alors de Dieu le père qu'il était le « créateur des choses visibles et invisibles ». Une des dernières revisions eut lieu en Afrique au milieu du IIIe siècle ; c'est alors qu'on rédigea « créateur du ciel et de la terre », et qu'on ajouta « est descendu aux enfers » et « la communion des saints ».

La langue religieuse du christianisme fut primitivement le grec, car c'est par les chrétiens hellénisants que la religion nouvelle fit son chemin dans le monde; à Rome même, les premiers chrétiens priaient en grec et il reste dans les liturgies courantes, notamment dans l'office du vendredi saint, des traces de ces vieilles habitudes. C'est en Afrique, c'est-à-dire dans sa partie septentrionale et occidentale, que le latin se substitua le plus rapidement au grec. En Égypte, il y avait, à côté de la liturgie grecque, la liturgie copte. Les Syriens priaient en leur langue et suivaient les rites de l'Église primitive de Jérusalem ; les Nestoriens répandirent ce formulaire jusqu'aux Indes où l'office se dit en syriaque chez les chrétiens de Saint-Thomas. Les Arméniens eurent aussi des rituels dans leur langue. On sait que toutes les églises protestantes regardent comme un point essentiel l'usage liturgique de la langue parlée par le peuple qui est toujours ainsi à même de comprendre le sens des paroles religieuses.

Jésus-Christ et ses disciples, et ceux qui l'entouraient de

leur affection et de leur foi naïve, parlaient ce dialecte populaire qu'on connaît sous le nom d'araméen. Les écrivains évangéliques nous ont transmis le texte même de quelques-unes des paroles du jeune Nazaréen que tout le monde appelait *rabbi* « maître » et que Marie-Madeleine, éperdue de joie et d'amour à le voir ressuscité, salue de la douce interjection : *rabbônî* « mon maître ! » (Jean, xx, 16[1]). Nous n'avons malheureusement pas la forme originale de la formule de la cène, mais nous savons que Jésus rendit l'ouïe et la parole à un sourd-muet en priant Dieu et en murmurant *hephphatha* « sois ouvert » (impératif du passif; Marc, VII, 34); nous apprenons qu'il ressuscita la fille de Jaïre en lui prenant la main et en lui disant *talîtha qûmi* « jeune fille, lève-toi[2] » (Marc, v, 41); nous connaissons enfin le cri suprême d'angoisse et de doute qu'il jeta au moment de mourir sur le Golgotha : *êl-i, êl-î* (Mathieu, XXVII, 46), ou *élôh-î, élôh-î* (Marc, xv, 34), *lâmmâh chebaqta-nî* (*Ibid.*) : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné[3] ? »

1. Tallemant des Réaux nous apprend (*Historiettes*, éd. de 1861, t. X, p. 168) qu'il y avait, à Montmartre, un tableau représentant Jésus et la Madeleine : de la bouche de cette dernière sortait une banderole portant le mot *rabboni;* aussi les bonnes femmes du pays disaient que le tableau représentait saint *Raboni*, ainsi nommé parce qu'il *rabonnit* les maris, c'est-à-dire qu'il les rend bons.

2. Peut-être faudrait-il lire Tabitha, et y voir un nom propre. On ne saurait manquer en effet d'être frappé de la concordance de ce miracle avec celui de saint Pierre (*Actes*, IX, 36-42). L'apôtre aurait ressuscité une pieuse chrétienne de Joppé, dont la dernière toilette était déjà faite, précisément en lui disant : « Tabitha, lève-toi !... » Tabitha (proprement *Tebithâ'*, forme araméenne de l'hébreu *Tsebiâh* « gazelle ») était un nom vulgaire qu'on traduisait en grec par *Dorcas*.

3. Ces mots sont les premiers du psaume XXII, mais *chebaqta-ni* appartient à la version chaldéenne; le texte hébreu porte *'âtsabtâ-ni* dont le sens est le même. Cette concordance du cri attribué à Jésus et du commencement d'un psaume serait de nature à faire douter de l'authenticité du récit de Marc et de Mathieu ; pourtant, il peut y avoir là une simple coïncidence. Il est très pos-

J'ai donné ci-dessus, accidentellement, quelques détails sur les habitudes des chrétiens d'Orient, qui se rattachent au christianisme grec; ils forment aujourd'hui plusieurs communautés distinctes. Il y a d'abord ceux qu'on peut appeler les orthodoxes (regardés comme schismatiques par les catholiques romains) : Grecs de Turquie formant quatre communautés, Grecs de Grèce, Russes; puis les hérésiarques nestoriens auxquels se rattachent les vieux chrétiens de l'Inde dits de Saint-Thomas; les eutychiens ou jacobites, y compris les coptes d'Égypte; enfin les sectes encore plus hétérodoxes de l'Asie Mineure : maronites, chrétiens de Saint-Jean, Arméniens, etc.

L'histoire de l'Église grecque ou plutôt de sa séparation d'avec l'Église latine a été esquissée dans les pages précédentes. Il y a eu, dès le IVe siècle, une perpétuelle rivalité entre Rome, la vieille capitale de l'empire, et Constantinople, la nouvelle. Rome avait, sans conteste, la prédominance en Occident; en Orient, Constantinople l'acquit très vite, pour des causes purement temporelles et facilement explicables, sur les métropoles plus anciennes d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem. Le patriarche de Constantinople devint, pour ainsi dire, par la seule force des choses, le rival du pape de Rome. Deux lois de Théodose II, en 411, et les canons IX, XVII et XXVIII du concile de Chalcédoine (451) confirmèrent la suprématie en Orient des métropolitains de Byzance. Malgré les protestations du pape, le patriarche Acacius nomma et consacra, avec l'appui du pouvoir temporel, des évêques et des patriarches; en 583, Jean le Jeû-

sible que le cri de Jésus ait été entendu par les pieuses Galiléennes qui ont assisté à son supplice. Ce qui ferait croire à la véracité des narrateurs, c'est qu'ils ajoutent que les spectateurs crurent que Jésus appelait Élie; or, ces spectateurs étaient des soldats romains qui ne parlaient pas l'araméen, mais qui connaissaient le nom, vulgaire dans le pays, d'Élie (*Éliyâh*).

neur prit même le titre de *patriarche œcuménique*, ce qui amena par réaction le pape Grégoire le Grand à s'appeler modestement *le serviteur des serviteurs de Dieu*. Mais les papes ne purent imposer leur autorité aux évêques orientaux. Ils intervinrent assez maladroitement dans l'intronisation de Photius, substitué en 857 à Ignace, pasteur légitime, qui avait publiquement condamné la conduite scandaleuse de Bardas, oncle de l'empereur Michel II, coupable d'inceste, d'adultère, et d'autres crimes. Photius, homme d'ailleurs instruit et vertueux, de laïque devint patriarche en six jours : le premier on le fit moine, le second lecteur, le troisième sous-diacre, le quatrième diacre, le cinquième prêtre et le sixième évêque. Le pape Nicolas Ier provoqua la réunion d'un concile en 861, à Constantinople, où Ignace fut excommunié et Photius reconnu et approuvé. Puis le pape se ravisa, convoqua à Rome un autre concile où Photius fut condamné et déposé; Photius, à son tour, excommunia solennellement l'évêque de Rome. En 867, l'empereur Basile le destitua d'ailleurs pour rétablir Ignace et convoqua le concile de 869 qui se prononça contre Photius. Ignace mourut en 878 et Photius remonta sur son siège : le pape Jean VIII, qui avait eu des démêlés avec Ignace à propos de la Bulgarie[1], reconnut et confirma Photius qu'il excommunia pourtant peu d'années après. Photius, à son tour, accusa le pape d'être hérétique, en admettant que le Saint-Esprit procède du fils autant que du père. Mais le successeur de Basile déposa de nouveau Photius, et, dès lors, on put croire renoués les liens des deux Églises. Pourtant, en 998, Sergius excommunia les papes comme hérétiques. Le schisme éclata définitivement en 1054, sous le patriarcat de Michel Cérulaire; en 1043, il

1. Elle venait d'être convertie au christianisme; le pape et le patriarche prétendaient l'un et l'autre la rattacher au territoire directement soumis à leur autorité.

avait publié une encyclique contre Rome, blâmant l'Église occidentale de croire à la double procession du Saint-Esprit et de se servir pour la communion de pain azyme : le pape Léon IX envoya à Constantinople des légats qui prononcèrent l'anathème contre Michel Cérulaire et déposèrent l'acte d'excommunication sur l'autel de Sainte-Sophie, le 16 juillet 1054. Durant l'empire latin éphémère d'Orient (1204-1261), il y eut à Constantinople un patriarche romain, mais son autorité fut tout à fait restreinte et l'Église orientale continua à obéir au patriarche grec qui avait transporté sa résidence à Nicée. Il y eut, depuis, plusieurs tentatives pour la réunion des deux Églises : elle fut même proclamée au concile de Florence le 4 juillet 1439; mais « l'acte d'union » ne fut jamais publié ni exécuté en Orient. La prise de Constantinople empêcha d'ailleurs toute nouvelle démarche; il était de l'intérêt des musulmans de ne pas voir leurs sujets chrétiens soumis à une juridiction étrangère.

Les Russes, convertis au x[e] siècle, relevaient de Constantinople; le métropolitain de Kieff ayant adhéré au concile de Florence et proclamé l'union, le tsar transféra la primauté au siège de Moscou et en même temps proclama, en 1447, l'indépendance du patriarche de la Russie, indépendance que vint rendre complète la chute de l'empire byzantin. En 1707, Pierre le Grand supprima le patriarcat dont il s'attribua les pouvoirs, mais avec l'assistance d'un *synode dirigeant*, composé d'un collège d'évêques. Une organisation analogue fut établie en Grèce, après 1830 : le roi est censé le chef suprême de la religion, et il a auprès de lui un synode de cinq membres qui se réunissent à Athènes.

Au point de vue des doctrines et des pratiques, il y a un accord à peu près complet entre ces Églises. Elles diffèrent du catholicisme romain, en ce qu'elles déclarent : 1° que le Saint-Esprit procède seulement du père et non du fils; 2° qu'il

n'y a point de purgatoire; 3° que les âmes des bons et des méchants ne seront définitivement récompensées ou damnées qu'après le jugement dernier; 4° que la communion doit être donnée sous les deux espèces; 5° qu'il faut y employer du pain levé; 6° qu'un prêtre peut être marié au moment de son ordination, mais qu'il ne peut pas se marier après; 7° qu'on peut vénérer des images peintes ou dessinées, mais non des statues ou des figures sculptées; 8° que le pape n'a aucune suprématie en Orient. De plus, elles ne regardent, comme nécessaires au salut ni l'extrême-onction, ni la confirmation; elles défendent les quatrièmes mariages; elles condamnent le jeûne et le maigre du samedi; elles observent quatre carêmes par an : celui de l'avent, quarante jours; celui de Pâques, le même qu'en Occident; celui des apôtres, depuis la Pentecôte jusqu'à la Saint-Pierre (29 juin), et celui de l'Assomption, du 1[er] au 15 août : les carêmes de l'avent et des apôtres sont moins austères que les deux autres. Les Grecs, dont les prières sont très longues, ont, dans le courant de l'année beaucoup plus de jours de jeûne que les catholiques : ces jours-là ils ne font qu'un seul repas et ne mangent que des légumes cuits à l'eau. Les Russes n'admettent à l'ordination que des hommes mariés, mais un pope devenu veuf ne saurait se remarier; les Russes, de plus, permettent le divorce, interdit en Grèce et en Turquie. Les prêtres de la Grèce sont également mariés. Le clergé régulier oriental, dit *clergé noir*, est organisé comme celui de l'Occident : les *postulants*, admis au noviciat, ont la tête rasée; le *noviciat* dure trois ans, après lesquels on est admis à la *profession*. Les religieux ne mangent jamais de viande et jeûnent trois jours par semaine, les lundi, mercredi et vendredi; ils récitent tous les offices depuis les matines, à minuit, jusqu'aux complies, après le coucher du soleil. On sait que l'Église orientale vénère la sainte Vierge sous le

nom de *Panagia* « la toute sainte » ; parmi les grandes fêtes qui lui sont spéciales, on peut signaler celles des saints suivants : Dimitri en octobre, Spiridion et Ignace en décembre, Blaise en février, les quarante martyrs en mars, Georges en avril, Jean le Théologien et Constantin en mai, Élie en juillet.

On sait que les Grecs et les Russes suivent encore le calendrier *julien*, et n'ont pas adopté la réforme du pape Grégoire XIII qui a consisté à appeler « vendredi 15 octobre » le lendemain du jeudi 4 octobre 1582 ; en France, la correction fut faite deux mois plus tard : par lettres patentes de Henri III, le lendemain du 9 décembre 1582 dut être chiffré 20 décembre. Le calendrier *julien* est aujourd'hui en retard de douze jours sur l'année grégorienne ; notre 1er janvier y correspond au 20 décembre.

Le christianisme d'Orient a, comme celui d'Occident, donné naissance à de nombreuses sectes. En Russie, par exemple, on en compte près d'une trentaine, qui ont pour cause originelle soit une opposition à la réforme des vieilles liturgies et à la revision de l'Écriture sainte ordonnée en 1654 par le patriarche Nicon, soit le refus d'admettre la suprématie du tsar ordonnée par Pierre le Grand. Ces sectaires, appelés en général *raskolnik* « hérétiques », regardent le tsar Pierre comme un véritable antéchrist ; les uns n'ont pas de prêtres, les autres réordonnent ceux qui viennent se joindre à eux, d'autres ne parlent jamais, d'autres se nourrissent exclusivement de laitage, d'autres pratiquent le repos du sabbat, d'autres ont adopté une partie des croyances et des observances juives. Les *starovertzi* « hommes de l'ancienne foi » répètent deux fois, et non trois, l'*alleluia* pendant le temps pascal ; ils font le signe de la croix avec trois doigts, mais ces trois doigts sont le pouce, l'annulaire et le petit doigt ; ils rejettent la revision des livres sacrés, etc.

Par un esprit de réaction et de conservatisme excessif, beaucoup de ces sectes sont tombées dans le mysticisme le plus absolu et d'aberration en aberration ont produit les *skoptzi*, *khlisti* et autres sectes d'illuminés dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

Les Arméniens, convertis au christianisme à ce qu'ils prétendent par les apôtres saint Barthélemy et saint Jude, ont embrassé les doctrines d'Eutychès. Ils ne reconnaissent en Jésus-Christ qu'une seule nature, la divine, qui a absorbé la nature humaine et ils n'admettent pas que le Saint-Esprit procède du fils; ils ne reconnaissent le baptême comme valable que s'il a été conféré par un prêtre; ils donnent la communion aux enfants en bas âge et communient sous les deux espèces : l'hostie, faite de pain azyme, est trempée dans le calice et partagée à la main en morceaux entre les fidèles grands et petits; ils ne croient pas au purgatoire; ils font maigre le mercredi et le vendredi, excepté les vendredis entre Pâques et l'Ascension; ils observent les quatre carêmes des Grecs; leurs prêtres sont mariés, mais ne peuvent se remarier s'ils deviennent veufs; ils ne permettent d'ailleurs aux veufs d'épouser que des veuves, et réciproquement; ils ne donnent l'extrême-onction qu'aux prêtres. Quelques Arméniens furent convertis au catholicisme romain en 1522 par le dominicain dom Barthélemy de Bologne.

Les vieux chrétiens de l'Inde, dits chrétiens de Saint-Thomas, prétendent descendre des Indiens convertis par saint Thomas, l'apôtre célèbre par son incrédulité, qui aurait souffert le martyre sur un rocher de la côte Coromandel, au sud de Madras, près de la ville de Méliapour que les Portugais appelèrent pour ce motif San-Thomé. Une autre légende, moins inadmissible, rapporte cette conversion à un certain Mar Thomas Cannaneo, envoyé au IVe siècle par le patriarche d'Antioche pour évangéliser l'Orient. Quoi

qu'il en soit, la présence sur la côte occidentale de l'Inde de chrétiens syriens est constatée par des documents en langue tamoule qui remontent au VIIIe ou au IXe siècle de notre ère. Ces chrétiens syriens étaient, quant à leurs croyances, nestoriens; en 1502, les Portugais en comptaient deux cent mille, divisés en quinze cents églises, sous le gouvernement d'un évêque qui résidait à ***Angamalé***.

Les jésuites ne pouvaient laisser en paix ces « hérétiques ». Dès 1568, l'évêque Mar Joseph fut cité à Rome; il eut la faiblesse de s'y rendre. Ses ouailles demandèrent immédiatement un autre évêque au patriarche de Babylone qui envoya un certain Mar Abraham; de sorte que, lorsque Joseph, ayant fait sa soumission, revint au Malabar, la communauté chrétienne se divisa. Nouveaux efforts des catholiques. Au concile de Goa (1578), Abraham paraît se soumettre; mais arriva de Babylone un nouvel évêque nestorien, Mar Simon, qui ranima tous les mécontentements; ce dernier fut d'ailleurs pris par les Portugais et mourut dans les prisons de l'inquisition de Lisbonne.

Abraham mourut aussi, en 1597; son archidiacre Georges lui succéda provisoirement. L'archevêque de Goa, le terrible Alexis de Menezes, le confirma, en lui adjoignant deux jésuites; mais l'habile archidiacre sut échapper au joug et reconquérir son indépendance. Fureur de Menezes, qui en appelle au bras séculier : le râdjâ de Travancore prend parti pour l'Européen et Georges finit par se soumettre au fameux concile de Diamper (20 juin 1599) : il déclara anathématiser Nestorius, admettre le titre de ***mère de Dieu*** donné à la vierge Marie, accepter la suprématie de Rome et celle de l'archevêque de Goa, consentir à la confirmation, et permettre l'expurgation et la correction des livres religieux : le farouche Menezes brûla lui-même tous les exemplaires qu'il put se procurer de vingt et un ouvrages. Le siège épiscopal

fut transféré à Cranganore et un Portugais fut appelé à l'occuper.

La soumission était plus apparente que réelle; elle ne fut pas générale en tout cas. En 1653, des dissidents, renonçant à la juridiction de l'évêque de Cranganore, firent demander un évêque de leur confession au patriarche copte du Caire; celui-ci envoya un nommé Ahatalla qui alla se faire confirmer par le métropolitain de Mossoul et put arriver, sous le costume d'un mendiant, à Surate; il passa de là à Méliapour. Livré aux Portugais, il fut remis à l'Inquisition de Goa qui le fit périr sur le bûcher.

L'invasion hollandaise arrêta les progrès des jésuites. L'évêque de Cranganore, et plus tard le vicaire apostolique de Vérapoli, n'eurent plus sous leur dépendance que quarante-cinq églises syriaques; les autres reconnaissaient pour pasteur légitime Thomas, consacré par le patriarche de Jérusalem en 1665, et avaient adopté la liturgie jacobite. Les anglicans essayèrent de fusionner avec eux; il y a quelque cinquante ans, le collège de Cottayam comptait, parmi ses professeurs, deux missionnaires anglais, deux chrétiens de Saint-Thomas, deux Indiens païens et un juif; le collège était placé sous la direction du métropolitain syriaque. Mais en 1836, les chrétiens dont il s'agit rompirent toute relation avec l'Église anglicane.

En 1850, on comptait encore cent seize mille quatre cent quatre-vingt-trois chrétiens syriens dans l'Inde[1]. Leur évêque, assisté de son archidiacre, le *ramban*, continue à les gouverner souverainement; il porte une robe de soie pourpre; leurs prêtres sont mariés. Dans leurs églises, où un voile est suspendu entre la nef et le chœur, les hommes et les femmes

1. Ils y sont désignés sous le nom de nazaréens, *nasarènimáppillei*; le mo *máppillei* s'applique auss aux juifs et aux musulmans: *yûdamáp.*, *çónagamáp.*

sont séparés : les premiers prennent généralement place à l'orient, et les femmes à l'occident. Ils communient sous les deux espèces ; on leur donne séparément le pain et le vin : le vin leur est versé dans la bouche par l'officiant qui, à cet effet, leur relève la tête en arrière.

Les *sabiens* ou *chrétiens de Saint-Jean*, qu'on rencontre dans la Mésopotamie et dans la Chaldée, baptisent les catéchumènes, le dimanche seulement, dans les cours d'eau naturels ; ils croient que Dieu a un corps, que Jésus-Christ est son âme ; on prétend qu'ils regardent l'ange Gabriel comme son fils : ils attribuent d'ailleurs des corps et un sexe aux anges et aux démons. Suivant eux, lorsque, après la mort, les âmes des hommes se rendent dans l'autre monde, elles ont à traverser un certain passage où les attendent des animaux féroces qui laissent aller les bonnes et dévorent les mauvaises. Ils regardent le chien comme un animal impur. Ils ont en horreur la couleur verte (qui est celle des mahométans) et même la bleue. Ils célèbrent l'eucharistie avec des hosties faites d'une pâte composée de farine, de vin et d'huile. Ils sont polygames. Il y a parmi eux plusieurs sectes dont la principale est celle des *Mandayé*, *Mendéens* ou *Mendaïtes*, qui croient à deux principes éternels, indépendants, spontanés, bons tous les deux, desquels se produisirent par émanation des génies ou principes secondaires. La coopération de deux génies, mâle et femelle, amena la création ; le mal eut pour origine une révolte de quelques génies. Ils ont une vénération singulière pour la croix, dont les quatre bras figurent les quatre parties du monde ; la vraie croix, disent-ils, était originellement placée dans le soleil qui tire d'elle tout son éclat.

Sur la côte septentrionale de la Syrie, on trouve, au nombre de cent cinquante mille environ, les *petits-chrétiens*, *nosaïris* ou *ansariehs*, dont la religion est un mélange de

sabéïsme et de christianisme. Ils se disent mahométans; ils pratiquent la circoncision, observent les ablutions et les jeûnes, mais leur culte est tout particulier. On prétend qu'ils croient à un Dieu en cinq personnes. Ils vénèrent les arbres, ainsi que le soleil et la lune, princes des étoiles. A leurs yeux, la femme est un être immonde qui ne saurait avoir le droit de prier.

Les *Maronites*, qui habitent le versant occidental du Liban et qui ont une colonie à Chypre, tirent leur nom d'un saint ermite, Maron, qui convertit les Druzes au christianisme, vers le VII[e] siècle de notre ère. Ils étaient monothélites et nestoriens, mais en 1182 ils adoptèrent les doctrines romaines; puis ils se rangèrent à la discipline de Constantinople pour revenir à la foi catholique en 1515 sous Léon X. Ils ont conservé toutefois les cérémonies de l'Église grecque: ils communient sous les deux espèces et observent les quatre carêmes; ils ont une liturgie écrite en syriaque, langue incomprise du peuple qui parle arabe. Leurs prêtres peuvent se marier, mais une seule fois. Les prêtres élisent les évêques qui élisent à leur tour le patriarche dont Antioche est la résidence nominale. Le clergé, tout-puissant, possède à peu près le quart du pays où l'on compte environ deux cents couvents d'hommes et de femmes, ordinairement réunis deux par deux.

Dans la région au sud et à l'ouest de Damas, on trouve les *Melchites*, c'est-à-dire les partisans des opinions de l'empereur (héb. *mélék* « roi ») adoptées par le consile de Chalcédoine. Leur chef religieux, qui habite Damas, prend le titre assez peu modeste de « patriarche d'Antioche, Alexandrie et Jérusalem ».

Les *Yezîdîs* du Kurdistan seraient musulmans, si l'on s'en rapportait à l'étymologie de leur nom qui rappelle celui du meurtrier d'Ali, mais leur religion est au fond toute naturaliste; le dieu qu'ils adorent est représenté sous la

forme d'un ânon à tête de coq; le *melek* (roi), *taous* (paon), est le seigneur de la vie et de la lumière, et il a pour premier ministre la planète Vénus, l'étoile du matin, l'astre Lucifer, Satan. Sous celui-ci, il y a sept archanges : Gabriel, Michel, Raphaël, Azraël, Dedraël, Azraphel et Chemkil. Ils reconnaissent comme des prophètes sacrés Moïse, Jésus-Christ et Mahomet; Jésus-Christ reviendra sur la terre avec l'imâm Mélidi. Ils baptisent et font circoncire leurs enfants; ils sont monogames et n'admettent le divorce qu'en cas d'adultère. L'une de leurs pratiques religieuses les plus importantes consiste à se jeter à plat ventre et à baiser sur la terre le premier rayon du soleil levant.

Il existe encore des *nestoriens* aux environs de Mossoul; on en évalue le nombre à deux cent mille; c'est à eux que se rattachent les colonies « syriaques » de la Chine, de la Tartarie et de l'Inde. Les « nestoriens de l'Inde » ou « chrétiens de Saint-Thomas » sont arrivés dans la grande péninsule, entre le VIIIe et le XIIe siècle de notre ère. Peut-être y sont-ils venus, comme les Pârsis, pour fuir la persécution religieuse après l'invasion de la Mésopotamie par les musulmans.

Le christianisme occidental comprend, d'une part, le catholicisme romain et les quelques sectes qui s'en sont détachées depuis la réforme; de l'autre, les trois grands groupes des protestants d'Allemagne, d'Angleterre et de France.

Sous le nom de protestantisme allemand, nous étudierons ici toutes les sectes religieuses qui se rattachent au christianisme occidental, et qui étendent leur domaine dans toute l'Europe à droite du Rhin. On sait que le nom de protestants convient surtout et uniquement aux luthériens d'Allemagne, depuis la *protestation* signée contre les décrets de la diète de Spire (1529) par l'électeur de Saxe et d'autres députés. On sait aussi comment Martin Luther, moine augustin, fils d'un ouvrier mineur (né à Eisleben, en Saxe, le 10 novembre

1483, mort à Eisleben le 18 février 1546), avait déduit d'une étude attentive des épîtres de saint Paul la théorie de la justification par la foi seule[1] : *pecca fortiter, crede fortius*, disait-il ; comment, ordonné prêtre en 1508 et fait docteur en 1512, il refusa l'absolution aux acquéreurs des indulgences vendues par le dominicain Tetzel qui se refusaient à faire les pénitences qu'il leur prescrivait; comment il essaya de faire interdire la vente des indulgences et prêcha contre cet abus; comment il afficha à la porte de la cathédrale de Wittemberg (31 octobre 1517) quatre-vingt-quinze propositions, où il déclarait entre autres que les indulgences papales ne remplacent pas les pénitences que les vivants seuls peuvent accomplir, qu'elles ne sauraient en rien être utiles aux morts, enfin que la rémission des péchés résulte uniquement de la contrition. Ce fut là le début de la célèbre querelle entre les dominicains et les augustins. Le pape intervint à la longue et délégua le cardinal Cajetan pour arranger l'affaire. Luther refuse de se soumettre, en appelle à un concile général; le conflit s'envenime à propos de la discussion, à Leipzig, entre Eck et Bodenstein sur le libre arbitre; Luther commence à nier l'autorité dogmatique du pape : le 15 juillet 1520, une première bulle d'excommunication est lancée contre lui. Encouragé par les calixtins, soutenu par l'électeur de Saxe, protégé par Érasme, groupant autour de lui des hommes tels que Bodenstein, Mélanchthon (Schwartzerd), Carlstadt, il publie sa *Captivité de Babylone*, où il condamne les indulgences, ne reconnaît plus que trois sacrements (baptême, pénitence et eucharistie), autorise la communion sous les deux espèces, nie la transsubstantiation tout en admettant la présence réelle, etc. Le

1. Pour être sauvé ,il faut et il suffit de croire que les fautes sont pardonnées par Dieu.

10 décembre 1520, il brûla publiquement la bulle du pape et d'autres documents pontificaux.

Le légat en avait appelé aux autorités de l'empire : la diète de Worms condamna le novateur, que l'électeur de Saxe fit enlever pour le soustraire aux violences de ses ennemis; il employa sa captivité à des travaux théologiques et commença à traduire la Bible dans la langue vulgaire (la traduction du Nouveau Testament parut en 1522). Mais les germes qu'il avait semés se développaient; effrayé de la hardiesse de ses partisans, il s'échappa de sa retraite et vint à Wittemberg prendre la direction du mouvement. Luther proposa la sécularisation des biens ecclésiastiques et s'attira ainsi les sympathies des laïques. En 1523, tout le nord de l'Allemagne, la Suède, le Danemark, avaient embrassé ses doctrines. En 1524, il quitta l'habit ecclésiastique, et, en 1525, il épousa une religieuse, Catherine Bora. Sur ces entrefaites, le grand maître de l'ordre teutonique sécularisa son ordre, réunit à ses domaines le margraviat de Brandebourg (telle fut l'origine du royaume de Prusse), et y introduisit la réforme luthérienne.

La diète de Spire, en 1526 et en 1529, reconnut l'existence de la nouvelle secte, mais voulut interdire de nouvelles innovations; c'est contre ces dispositions prohibitives que protestèrent plusieurs grands seigneurs et les représentants des villes de Strasbourg, Nuremberg, Constance, etc. L'empereur, saisi du conflit, convoqua une nouvelle réunion à Augsbourg (1530); c'est là que Luther et Mélanchton rédigèrent la confession de foi qui forme encore aujourd'hui le résumé de la doctrine des Églises luthériennes. L'élection au siège impérial du catholique Ferdinand, la ligue de Smalkalde, la guerre civile en Allemagne, les premières réunions du concile de Trente, l'*Intérim*, appartiennent plutôt à l'histoire générale qu'à l'histoire religieuse; mais nous devons dire

qu'en 1555, la diète d'Augsbourg reconnut enfin officiellement l'existence du luthéranisme, et accorda à ses adeptes tous les droits civils ordinaires.

Des dissentiments éclatèrent parmi les partisans de la nouvelle religion. Les *antinomiens* et d'autres proclamèrent que, puisque la foi seule fait le salut, les bonnes œuvres sont inutiles ou dangereuses et le péché est licite. Tandis que Mélanchthon et les autres *adiaphoristes* déclaraient indifférents certains points, tels que la liturgie, les chants, l'emploi du latin, le recours à l'extrême onction, la primauté hiérarchique du pape, les *non-adiaphoristes*, les *amsdorfiens*, regardaient au contraire ces questions comme essentielles et les résolvaient dans le sens de la négative. Les *synergistes* (1557) soutenaient la nécessité d'une coopération de l'homme pour son salut, c'est-à-dire la confirmation de la foi par les œuvres. Les *syncrétistes*, disciples de Georges Calixte du Slesvig (1586-1656), proposèrent plus tard un terrain de conciliation pour toutes les communautés chrétiennes : ils le trouvaient dans les doctrines des quatre premiers conciles; ils proclamaient l'autorité absolue de l'Écriture, mais admettaient une tradition ; ils croyaient à l'infaillibilité de l'Église, à la nécessité de la foi pour le salut, au libre arbitre et au péché originel qui en fut la conséquence première, à la grâce obscurcie par le péché, aux inspirations du Saint-Esprit, à l'utilité des bonnes œuvres pour préparer le salut par la doctrine de la foi. Plus tard encore, les *piétistes*, à la suite de l'alsacien Spener, se proposèrent de réformer les abus qui s'étaient produits pendant la guerre de Trente ans : ils demandaient qu'on consacrât moins de temps aux discussions théologiques, et qu'on s'occupât plus activement de prêcher la morale, qu'on n'admît dans les rangs du clergé que des hommes d'une vie exemplaire, etc. ; ils organisèrent des conférences publiques, créèrent des associations, et dégénérèrent

souvent en prédicateurs intolérants et en prophètes fanatiques. Une de ces associations piétistes, établie dans la Lusace et dirigée par un nommé Zinzendorf, se sépara officiellement du luthéranisme en 1727, sous le vieux nom de *frères Moraves*; ils prirent plus tard celui de *frères unis* : ils aspiraient à la pureté des temps évangéliques, choisissaient les « anciens » par voie de tirage au sort et avaient un « évêque »; ils envoyèrent des missions en Angleterre (1737), dans l'Europe septentrionale, dans l'Afrique australe et dans l'Amérique du Nord. Ils comptent encore aujourd'hui douze mille adeptes en Europe, et soixante-dix mille dans leurs diverses missions hors de cette partie du monde.

Le luthéranisme pur est actuellement la religion dominante du Hanovre, de la Saxe, de Darmstadt, du Wurtemberg. En Suède, la confession d'Augsbourg est aussi exclusivement admise; mais, suivant les décisions du synode de Vesteras, le culte a conservé certaines cérémonies romaines, et le clergé est hiérarchiquement organisé en cures dépendant de treize évêques et d'un archevêque, tandis que sur le continent il n'y a que des pasteurs égaux entre eux. A Bade, à Cassel et à Anhalt, le calvinisme prévaut. En Prusse, c'est plutôt l'*Église évangéliste unie*, fusion simplement disciplinaire des calvinistes et des luthériens convenue au synode de Breslau en 1817; en 1830, le roi voulut imposer un rituel: ceux qui refusèrent de l'admettre, connus dès lors sous le nom de *vieux luthériens*, furent exclus du budget, et ne parvinrent à se faire tolérer qu'en 1845. En Amérique, il y a aussi des *vieux luthériens* qui ont conservé l'antique symbolisme, les flambeaux et les crucifix, et des *luthériens réformés*, qui ont simplifié le culte public et laissé plus de place à l'initiative individuelle, suivant l'habitude générale aux États-Unis.

La confession d'Augsbourg se compose de vingt-huit ar-

ticles, dont les vingt et un premiers sont relatifs à la doctrine et les sept derniers à la pratique. Les premiers reconnaissent l'unité de Dieu et la Trinité ; — le péché originel ; — les deux natures de Jésus-Christ, son incarnation, sa passion, sa descente aux enfers, son ascension, sa venue future pour le jugement dernier. Les quatrième, cinquième et sixième articles exposent la justification par la foi, laquelle foi est formée par l'esprit saint ordinairement imparti aux chrétiens par l'administration du Verbe et des sacrements, et est productive de bonnes œuvres. Le septième article déclare l'unité de l'Église, quant à la doctrine et aux sacrements, les cérémonies pouvant être variées. Les articles huit à quatorze traitent des sacrements : ils ne perdent pas leur effet même s'ils sont administrés par des personnes indignes ; — le baptême est nécessaire au salut, et il faut baptiser les enfants ; — le corps et le sang de Jésus sont réellement présents dans le pain et le vin de l'eucharistie ; — la confession auriculaire est nécessaire, mais le détail absolu des péchés n'est pas utile ; — la pénitence consiste dans la contrition et la foi, prouvées par les bonnes œuvres ; — pour la réception des sacrements, la foi dans leur efficacité est nécessaire ; — le droit de prêcher et de conférer les sacrements n'appartient qu'aux personnes régulièrement désignées pour cet office: L'article quinze recommande la célébration des cérémonies à l'église, quoiqu'elles ne soient en elles-mêmes ni utiles pour le salut ni nécessaires pour la pénitence. Le suivant reconnaît comme légitime l'autorité des magistrats civils. Le dix-septième affirme la venue future du Christ pour le jugement dernier, ainsi que l'éternité des peines et des récompenses. Le dix-huitième dit que la raison et la volonté humaines ont besoin de l'illumination du Saint-Esprit ; le dix-neuvième, que Dieu n'est pas la cause du péché ; le vingtième, que les bonnes œuvres sont indispensables,

quoique la rémission des péchés soit le fruit du sacrifice de Jésus et non de ses œuvres; le vingt et unième, que les mérites des saints sont par conséquent inefficaces, et qu'on doit seulement nous les proposer comme exemples. Les sept derniers articles protestent contre les abus qui s'étaient introduits dans la discipline ecclésiastique : la non-communication du calice au peuple, le célibat obligatoire du clergé, le payement des messes, l'énumération détaillée des péchés, les prescriptions alimentaires pour les jours de jeûne, l'irrévocabilité des vœux monastiques, l'abus du pouvoir spirituel, et son intervention sur le domaine temporel et royal. — Cette confession fut rédigée en latin; mais elle fut bientôt traduite en allemand et dans les autres langues vulgaires de l'Europe.

La Suisse, aujourd'hui généralement calviniste, a eu sa réforme spéciale prêchée par Zwingle à partir de 1519. C'était un prêtre, originaire de la vallée de Toggenburg, qui se révolta contre les abus du clergé et la vente des indulgences. Accusé de luthéranisme, il secoua le joug de Rome, se maria, engagea une lutte ardente avec l'évêque de Constance, gagna à sa cause le canton de Zurich d'abord, puis presque tout le reste de la Suisse, eut de vives controverses avec Luther, notamment à la célèbre conférence de Marbourg (1529), et mourut les armes à la main pendant la guerre civile entre les protestants et les catholiques de la Suisse, en 1531, à l'âge de quarante-sept ans. Zwingle et ses partisans étaient regardés par Luther et ses amis comme des « fanatiques », des exaltés; on les appellerait aujourd'hui des radicaux. Ils niaient le sacerdoce; tout homme, disaient-ils, a le droit de prêcher; les sacrements sont de simples figures, formules d'initiation ou de confirmation, ne conférant aucune grâce, ne produisant aucun mérite, ne déterminant aucune foi, l'eucharistie n'est par suite qu'un signe de l'incar-

nation. On verra plus loin comment la réforme a eu lieu à Genève et la part qu'y a prise Calvin.

La Suisse a d'ailleurs donné la main à la Hollande lors l'un autre grand mouvement religieux du XVI[e] siècle, celui les *anabaptistes*. Le mouvement commença en 1521 à Zwictau parmi les partisans de Luther: ils se croyaient directement inspirés de Dieu, rejetaient l'Écriture, appelaient le peuple à la révolte pour renverser le gouvernement et établir le royaume millénaire des saints. Leur premier chef fut Thomas Münzer, pasteur de Zwickau, réfugié plus tard à Alstadt en Thuringe. Il prêchait l'illégalité du baptême des enfants, la prochaine réalisation du règne terrestre du Christ, l'égalité sociale et la communauté des biens dans le royaume du Christ. Les paysans se soulevèrent en Souabe, en Franconie, en Alsace; écrasés à Frankenhausen en 1525, ils furent massacrés en masse et Münzer, qui avait attaqué au point de vue doctrinaire aussi bien Luther que Zwingle, fut mis à la question et exécuté. L'insurrection n'était qu'assoupie : elle reprit à Munster, en Westphalie, peu après, sous la conduite du tailleur Jean Bockhold, du boulanger Jean Matthei, et du relieur Gérard Kippenbroeck, qui s'emparèrent de la ville et y organisèrent une royauté théocratique; on sait que Bockhold fut couronné, sous le nom de Jean de Leyde, roi de « la nouvelle Jérusalem » qui fut prise, après un siège de plus d'une année, par son comte-évêque Waldeck. Amsterdam, Deventer et Wesel se soulevèrent aussi, mais ces mouvements furent vite réprimés et la secte languit quelque temps encore pour s'éteindre obscurément. Son principal caractère était, non pas le second baptême, comme on l'a cru quelquefois par une confusion assez naturelle, mais le baptême des adultes.

Les idées de la réforme pénétrèrent aussi dans les autres parties de l'Europe. En Italie, elles furent avidement ac-

cueillies et ardemment prêchées vers 1523 par le carme Fontana, par Jean Beccaria, par l'augustin Gilles de Parta, par Antoine Brucioli qui publia en 1532, à Venise, sa traduction de la Bible en italien; la duchesse Renée de Ferrare protégea et encouragea les novateurs qui furent impitoyablement poursuivis et massacrés à Ferrare, à Venise, à Milan, à Come et dans le royaume de Naples. En Espagne, grâce aux relations entre la péninsule et les Pays-Bas, patrimoine paternel de Charles-Quint, les écrits de Luther et de ses partisans se répandirent vers 1526 et provoquèrent de nombreuses adhésions : les premiers réformateurs espagnols furent Jean d'Avila, Alphonse Virves, Valdes, Jean Gil, Vargas, Constantin La Fuente; la première traduction du Nouveau Testament en espagnol par François Dryander fut imprimée à Anvers en 1543: *Dryander* (dont le vrai nom était *Eichmann*), y traduisait son nom par *de Enzinas;* la traduction de la Bible entière par Cassiodoro Reyna (retouchée depuis par Cypriano de Valcra) parut à Bâle en 1569. Les autodafés de Valladolid et de Séville eurent raison des réformés espagnols. L'inquisition sévit aussi cruellement dans les Pays-Bas, où Eich, Voes et Zutphen prêchaient les nouvelles doctrines et où l'Anglais Tyndale fut arrêté (en 1536, il fut étranglé à Vilvorde, près Bruxelles). La Pologne eut ses réformés dès 1520.

Les Anglais n'aiment pas et n'ont jamais aimé à être traités de « protestants »; ils préfèrent l'appellation de « réformés ». Je n'ai pas à raconter ici les démêlés de Henri VIII avec Rome, cause déterminante de la réforme anglaise; Henri VIII, qui se piquait d'être un bon théologien et un excellent catholique, qui avait reçu, en 1521, du pape Léon X le titre de défenseur de la foi qu'ont porté depuis lui tous les souverains de l'Angleterre, qui persécutait vivement et mettait impitoyablement à mort les hérétiques,

s'est trouvé être l'instrument d'une idée qui aurait, tôt ou tard, fait son chemin sans lui. Les écrits de Luther et des autres réformateurs, introduits en Angleterre, apportèrent un nouvel élément d'agitation. Henri VIII était très papiste, et quand il rompit avec le pape, ce fut seulement pour se substituer à lui : il fit mourir More pour être demeuré partisan du pape, Bilney et Frith pour être devenus protestants. La cupidité l'amena à supprimer les couvents, mesure éminemment bonne et très propre à favoriser les progrès de la réforme. En 1539, il voulut uniformiser les doctrines et établir un formulaire religieux; avec le concours de l'épiscopat et du parlement, il publia les *six articles* où étaient affirmés la présence réelle, la nécessité du célibat des prêtres et du vœu de chasteté, l'utilité des cérémonies de la messe, le caractère sacramentaire de la confession auriculaire. Mais l'idée progressait; l'archevêque Cranmer, Tyndale, Frith, Barnes furent les plus célèbres propagateurs de la réforme. Appelée au trône par le parti romain, Marie, fille de Catherine d'Aragon, fit exécuter l'infortunée Jane Grey, fit brûler Cranmer et les trois évêques protestants Hooper, Ridley et Latimer, et restaura le papisme (1551); mais l'avènement d'Élisabeth assura le triomphe des idées nouvelles. La première session du parlement britannique (1560) vota la loi de suprématie qui déclarait la reine chef de l'Église aussi bien que de l'État, et la loi d'uniformité qui rendait obligatoire l'usage du rituel liturgique anglican, calqué d'ailleurs, à peu de choses près, sur le rituel romain. La plupart des curés, sauf quatre-vingts, prêtèrent le serment de suprématie et de conformité; tous les évêques, sauf un seul, refusèrent au contraire le serment, ainsi qu'un grand nombre de doyens et de chanoines : ils furent remplacés par des partisans du nouvel ordre de choses.

La doctrine de l'Église anglicane est exposée dans « les

trente-neuf articles » arrêtés par l'assemblée des évêques et archevêques de Grande-Bretagne et d'Écosse, réunis à Londres, et confirmés par les membres ecclésiastiques du Parlement en 1571, avec le consentement de la reine Élisabeth. Ces trente-neuf articles peuvent être résumés ainsi qu'il suit :

1° Il n'y a qu'un seul Dieu en trois personnes tout à fait égales ; 2° la seconde personne divine, le Verbe du père, a été incarnédans le sein de la bienheureuse Vierge, a réuni en lui, Christ, les deux natures divine et humaine, a souffert, a été crucifié, est mort et a été enseveli « pour réconcilier son père avec nous et être un sacrifice, non seulement pour le péché originel, mais aussi pour les péchés actuels des hommes » ; 3° Christ est descendu, après sa mort, en enfer ; 4° Christ est ressuscité en chair et en os, et est monté au ciel où il demeurera jusqu'à ce qu'il revienne juger les hommes au dernier jour ; 5° le Saint-Esprit, procédant du père et du fils, ne forme avec eux qu'un seul Dieu ; 6° la sainte Écriture (Ancien et Nouveau Testament) contient tout ce qui est nécessaire pour le salut ; 7° l'Ancien Testament n'est en aucune façon contraire au Nouveau ; 8° les trois symboles de Nicée, d'Athanase et celui dit des Apôtres doivent être admis comme véritables ; 9° le péché originel ne gît pas seulement, comme l'enseignèrent les pélagiens, dans l'imitation d'Adam, mais c'est la faute et la corruption de la nature de chaque homme qui est naturellement engendrée dans la postérité d'Adam ; 10° notre libre arbitre est tel que nous ne pouvons faire le bien sans la grâce de Dieu par Christ ; 11° la justification de l'homme n'est acquise que par les mérites de Jésus-Christ et non par les œuvres, c'est-à-dire que nous pouvons l'obtenir seulement par la foi ; 12° les bonnes œuvres, bien que ne pouvant effacer nos péchés, sont agréables à Dieu et sont comme les fruits qui font reconnaître un bon arbre ; 13° les œuvres faites avant la grâce

et la foi ne sont pas agréables à Dieu ; 14° les œuvres surérogatoires sont blâmables, comme impliquant une prétention impie ; 15° Christ seul est né et a vécu sans péché ; 16° on peut pécher après le baptême, et le péché est toujours pardonnable ; 17° Dieu a de toute éternité choisi et prédestiné ses élus en Christ ; 18° c'est seulement par le nom de Jésus que le salut éternel peut être obtenu ; 19° l'Église de Christ est une réunion d'hommes où est prêchée la pure parole de Dieu et où les sacrements sont conférés suivant l'ordonnance même de Jésus : en conséquence, l'Église de Rome a erré, ainsi que celles de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie ; 20° l'Église a le pouvoir de décréter les rites et les cérémonies et a autorité en matière de foi, mais elle ne peut rien ordonner de contraire à l'Écriture ; 21° les décisions des conciles, qui ne peuvent être réunis sans l'autorisation des princes, ne sont valables que lorsqu'elles sont conformes à l'esprit et à la parole de Dieu ; 22° la doctrine romaine du Purgatoire, du pardon, du culte des images et des reliques, n'est qu'une vaine aberration, contraire à la parole de Dieu ; 23° l'Église ne peut être administrée que par des hommes choisis par les autorités constituées de l'Église ; 24° l'usage d'une langue que le peuple ne comprend pas est contraire à la parole de Dieu et à la pratique de l'Église primitive ; 25° il n'y a proprement que deux sacrements institués par Jésus-Christ, le baptême et la cène ; les autres prétendus sacrements sont des inventions de sectaires ou de simples états de vie ; 26° l'indignité des ministres n'entache point l'effet des sacrements ; 27° le baptême est surtout un signe de régénération et il est bon d'y admettre les jeunes enfants ; 28° la cène ou communion est une marque de l'amour réciproque des chrétiens les uns pour les autres ; c'est aussi la commémoration de notre salut par la mort de Christ dont nous mangeons et buvons alors spirituelle-

ment, par la foi, le corps et le sang, sans qu'il y ait aucune transsubstantiation, ce qui serait contraire au simple texte de l'Écriture; 29° les méchants ou les gens sans foi qui participent à la cène ne le font que pour leur condamnation; 30° la communion doit être donnée au peuple sous les deux espèces; 31° Christ s'est offert une fois en sacrifice pour le salut des hommes et cette fois a suffi pour jamais : dire que le prêtre, à la messe, l'offre en sacrifice pour le salut des pécheurs, pour les morts ou les malades, est donc une impiété grossière; 32° la loi de Dieu n'a point interdit le mariage aux évêques, aux prêtres et aux diacres; 33° celui qui est excommunié par l'Église doit être traité comme un païen et un publicain jusqu'à sa réconciliation; 34° les traditions, les cérémonies et les rites peuvent varier dans chaque église, tant qu'elles ne sont pas contraires à la parole de Dieu, mais celui qui s'y dérobe de son propre jugement est blâmable de troubler l'ordre établi; 35° au premier livre d'homélies publié sous Édouard VI (1547-1553), il convient d'en joindre un second (dont la composition est détaillée); 36° la consécration des évêques et des ministres aura lieu suivant le formulaire décrit du temps d'Édouard VI; 37° la reine d'Angleterre est maîtresse dans son royaume. pour ce qui regarde le spirituel et le temporel, comme c'est le droit accordé à tous les princes par Dieu; l'évêque de Rome n'a aucune juridiction sur le Royaume-Uni; les chrétiens doivent prendre les armes au commandement des magistrats civils; 38° la communauté des biens temporels n'existe pas entre les chrétiens, mais les riches doivent secourir les pauvres par des aumônes; 39° la loi chrétienne ne défend pas de jurer, devant les magistrats, dans l'intérêt de la vérité et de la justice.

Ainsi l'Église anglicane a gardé la hiérarchie et presque tout le formalisme romain. Beaucoup de chrétiens en furent

choqués, ce qui donna lieu à de vives controverses. Il y eut bientôt trois partis bien tranchés : les *épiscopaux* ou *réformateurs* proprement dits, que nous pourrions appeler les conservateurs, qui tenaient pour la hiérarchie et les cérémonies catholiques et qui se contentaient de la doctrine des trente-neuf articles ; les *médiévalistes*, réactionnaires, qui demandaient le retour à la foi romaine du moyen âge ; et les *puritains* ou progressistes qui tendaient à la simplification du culte : à ces derniers se rattachent les *presbytériens*, qui ne reconnaissent qu'un seul ordre légitime de pasteurs non hiérarchisés ; en 1572, fut fondée la première église presbytérienne d'Angleterre : en Écosse, les presbytériens forment l'église officielle nationale. Du presbytérianisme sortirent les *indépendants* (1616), qui affirmaient que chaque réunion de chrétiens constitue un corps libre et autonome ; les *non-conformistes* (1662), c'est-à-dire les prêtres puritains qui avaient pris la place du clergé régulier pendant la révolution et que la restauration renvoya parce qu'ils ne reconnaissaient pas la constitution réglementaire du clergé ; et les *unitaires* (1719), qui nient toute distinction de la Trinité en trois personnes, qui n'admettent ni la conception miraculeuse de Jésus, ni son ascension, ni sa passion : pour eux ce fut un martyr de la vérité, surnaturellement instruit pour révéler la bonne doctrine, mais ce ne fut ni un Dieu, ni un Sauveur.

Du presbytérianisme vinrent aussi les *baptistes* (1633) et les *quakers* (1650). Les premiers tirent leur origine d'une division qui se produisit à Londres dans une réunion d'indépendants : les dissidents croyaient que le baptême ne pouvait régulièrement être administré qu'aux adultes, aussi se firent-ils tous rebaptiser. On compte aujourd'hui près de 250000 baptistes en Angleterre, 60000 dans les colonies anglaises et 14000000 aux États-Unis. Les *quakers*

« trembleurs » citent beaucoup de textes de l'Écriture où il est question de « tremblement » devant le Seigneur et affirment que les vrais saints doivent trembler; ils croient que l'illumination ou la révélation divine est supérieure à la loi écrite, que la défense personnelle et par conséquent la guerre et la peine de mort sont de graves péchés, que la fraternité humaine prescrit le tutoiement et interdit les formules et les actes de respect, ainsi que les procès et les prestations de serment; ils sont de mœurs simples, sobres, honnêtes, bienveillants, travailleurs, ils sont toujours disposés à rendre service aux autres. La secte fut fondée par Jacques Nayles, Richard Farnworth et Georges Fox, fils d'un tailleur du comté de Leicester, auxquels se joignirent bientôt des hommes d'une grande valeur et d'une éducation supérieure, Keith, Barclay et William Penn. Poursuivis, condamnés, persécutés en Angleterre, ils tournèrent leur activité vers le nouveau monde : on sait comment Penn fonda en 1682 la ville de Philadelphie qui devint la capitale de l'État qui porte son son nom, la Pennsylvanie.

Les réformateurs, orthodoxes ou conservateurs anglais se partagent, dès le XVIIe siècle, en haute et basse Église. Les chrétiens de la première catégorie mettent au-dessus de tout l'autorité de l'Église, issue du Christ et des apôtres, et tiennent au caractère sacerdotal du service religieux. Les autres se préoccupent surtout du sacerdoce et des sacrements au point de vue humanitaire ; ils s'inspirent principalement de l'esprit calviniste. Sous Cromwell, il y eut parmi eux des indifférents qui se montrèrent moins rigoureux et qu'on appelle les *latitudinaires;* plus tard, au milieu du XVIIIe siècle, il y eut les *évangéliques* qui attachaient une extrême importance à la lettre de l'Écriture. A l'opposé des *évangéliques* se placent les *méthodistes ;* le *méthodisme* a pour fondateur Jean Wesley, du collège d'Oxford, en 1739. Les *méthodistes*

ou *wesléyens* sont organisés en districts, cercles, classes et groupes; chaque groupe comprend de cinq à dix personnes qui doivent se réunir au moins une fois par mois, se confesser l'une à l'autre, se conseiller, s'encourager et prier l'une pour l'autre. Au point de vue de la doctrine, les anglicans leur reprochent seulement « l'usurpation des fonctions sacerdotales par leurs ministres ». On comptait en 1871, 576 000 méthodistes dans tout le monde, dont un peu moins de 100 000 en Angleterre et en Écosse. Parmi les anglicans de la haute Église, il y a eu la secte des *non-jureurs* ou réfractaires: elle comprenait originairement les partisans des évêques et des prêtres qui, liés par leur serment à Jacques II, se refusèrent en 1693 à reconnaître l'autorité de Guillaume d'Orange et organisèrent une Église indépendante. En 1833, Hugh James Rose prit l'initiative du mouvement dit *tractarien;* ses collaborateurs et lui se proposaient de maintenir dans leur intégrité les doctrines, la discipline et le service de l'Église traditionnellement transmis d'après les apôtres et ils firent, dans ce but, une vigoureuse campagne de pétitions et de brochures (*tracts*) [1], dont les auteurs étaient Newman, Froude, Isaac William et Pusey, dont le nom a été donné par quelques-uns à l'ensemble de ceux qui adoptaient ces opinions (*puséyistes*). Plusieurs puséyistes ont été accusés de croire à la présence réelle absolue du corps et du sang de Jésus-Christ dans le pain et le vin de l'eucharistie et non pas seulement à leur présence spirituelle chez le communiant, mais il fut prouvé que cette doctrine n'est pas contraire à l'enseignement de l'Église anglicane. Après les puséyistes sont venus les *ritualistes* qui, par un scrupule de piété, tendent à rétablir le plus possible les formes du culte et à en étendre le cérémonial complet jusqu'aux plus petites églises.

1. On en compta quatre-vingt-dix de 1835 à 1841.

Je n'ai pas la prétention d'indiquer ici toutes les sectes anglicanes — on en comptait cent quatre-vingt-deux en 1871, — ni de parler de toutes les associations, de toutes les œuvres, du piétisme anglais. Mais je crois utile, à cause de son importance toute spéciale, de dire ici un mot sur la *Société Biblique britannique et étrangère de Grande-Bretagne et d'Irlande*. Fondée à Londres en 1803, elle a pour objet la diffusion des saintes Écritures parmi tous les peuples; en principe elle ne donne pas, mais elle vend au prix le plus modéré possible ses publications qui consistent uniquement en éditions ou traductions de tout ou partie des deux Testaments, sans notes, additions ni commentaires. Le prix d'une Bible vendue par elle varie de huit pence à trente-cinq shellings (0 fr. 80 à 43 fr. 65). Son budget de l'exercice 1884-1885 se monte en recettes et en dépenses à la somme de 327 429 l. 4 sh. 7 d. (8 185 732 fr. 70); mais elle a dépensé en réalité seulement 231 006 l. 9 sh. 7 d. (5 775 161 fr. 95); elle a distribué, donné ou vendu, pendant le même espace de temps (du 31 mars 1884 au 31 mars 1885), 4 161 032 Bibles ou portions de la Bible. De 1805 à 1885, elle a dépensé 9 842 721 l. 9 sh. 8 d., soit 246 063 037 fr. 05 et distribué 104 196 965 volumes, en 267 langues, patois ou dialectes différents. Elle opère au moyen de colporteurs régionaux placés sous la direction générale d'un agent spécial pour chaque pays. L'agence de Paris avait en 1883 vendu 134 879 volumes et elle en avait donné 41 975, dans toute la France; en 1884, ces chiffres ont été réduits à 121 569 et 12 298 : elle emploie près de quatre-vingts colporteurs (dont l'un par parenthèse porte le même nom que l'auteur du présent livre), répandus en sept circonscriptions territoriales (Ouest, Sud, Est, Nord, Centre septentrional, Centre méridional, Corse) : ils sont souvent fort mal reçus et ont parfois affaire à des curés batailleurs, impertinents et grossiers;

nais ordinairement ils se heurtent à une indifférence polie et railleuse.

En France la réforme commença véritablement avec Jacques Lefèvre d'Étaples, professeur au collège du Cardinal-Lemoine, qui publiait dès 1512 un commentaire sur les épîtres de saint Paul, où il exposait la théorie de la justification par la foi. Devenu vicaire général de Meaux, Lefèvre groupa autour de lui les partisans de ses doctrines; aussi, les premiers protestants français ont-ils été appelés « les hérétiques de Meaux »; on les appela ensuite *huguenots*, nom dont l'origine n'est pas bien établie, et plus généralement « ceux de la religion prétendue réformée (en abrégé R. P. R.) ». Aujourd'hui, l'appellation qui leur est ordinairement appliquée est celle de *calvinistes*.

Jean Calvin (Cauvin ou Chauvin), fils d'un notaire de Noyon, né le 10 juillet 1509, avait fait ses études à Orléans; pourvu d'un bénéfice à l'âge de douze ans, curé à dix-huit, il embrassa les idées nouvelles et fut l'objet de telles menaces qu'il se réfugia en 1534 à Bâle, où il publia en 1535 son *Institution chrétienne*. Pasteur de 1536 à 1538 à Genève dont le réformé Farel avait pris la direction spirituelle après l'expulsion de l'évêque, il en fut renvoyé en 1538 et devint professeur de théologie à Strasbourg. Rappelé à Genève, il y rentra le 13 septembre 1541 et il en fut le maître absolu, tant au spirituel qu'au temporel, jusqu'à sa mort (27 mai 1564). On sait qu'il y fit régner un despotisme farouche, qu'il y fit révoquer un magistrat dont la vie était déréglée, qu'il y fit décapiter Jacques Gruet, coupable d'avoir écrit des vers impies et *libertins*, qu'il fit expulser Castellion et Bolzec comme entachés d'hérésie, qu'il y fit condamner plusieurs autres comme « ennemis de la sainte doctrine », et qu'il y fit brûler, le 27 octobre 1553, Michel Servet. Servet fut arrêté comme il traversait Genève pour fuir les poursuites

ordonnées contre lui par l'archevêque de Lyon : il avait écrit contre le dogme de la Trinité.

Cependant, la réforme progressait en France et déjà plusieurs de ses adeptes avaient été mis à mort pour leur foi, en 1524 et en 1529. On connaît la lamentable histoire des persécutions qui assaillirent la religion naissante : les massacres de Cabrières et Mérindol, de Marseille, d'Aix et de Salon en 1545, de Cahors en 1561, de Vassy, de Tours et de Sens en 1562, l'exécution d'Anne Dubourg en 1559, la Saint-Barthélemy (24 août 1572 à Paris, 27 août à Lyon, 12 septembre à Rouen, 3 octobre à Bordeaux), qui eut pour conséquence le siège infructueux de La Rochelle (du 5 décembre 1572 au 11 juillet 1573), l'emprisonnement à la Bastille, où il mourut de misère et de vieillesse, de Bernard Palissy; on sait d'ailleurs les incidents des guerres de religion, le colloque de Poissy (5 septembre 1561), les édits de tolérance et de pacification, la ligue, l'avènement de Henri IV, l'édit de Nantes (15 avril 1598) et sa révocation (17 octobre 1685), les dragonnades et la révolte des *Camisards* (1702-1705). Ce qui est moins connu, c'est qu'après la révocation de l'édit de Nantes, les protestants du Vivarais et du Languedoc organisèrent ce qu'on a appelé les *Églises du désert* : les fidèles se réunissaient dans la montagne, au fond des bois, à l'entrée des cavernes, en rase campagne ; les ministres se cachaient avec soin et changeaient constamment de domicile. Vers 1745, on se mit à rechercher ces assemblées et à fusiller les protestants qu'on réussissait à surprendre réunis.

C'était en 1555 qu'avait été établie à Paris la première communauté protestante de France. Elle compta parmi ses membres Clément Marot, Théodore de Bèze, Coligny, Anne Dubourg. C'est à Paris qu'eut lieu, en 1558, le premier *synode général*; c'est alors que furent rédigés les livres de prières et les formulaires, que furent arrêtées les règles de

la discipline et que fut écrit (le 25 mai 1559) le document connu sous le nom de *confession de La Rochelle*, parce qu'il y fut revisé et définitivement arrêté le 2 avril 1551 et le 1e mars 1607. Ce symbole comprend quarante articles. Le premier reconnaît un seul et unique Dieu, le second et les trois suivants traitent de la parole de Dieu, c'est-à-dire de l'Écriture sainte; les articles 6, 7 et 8 sont relatifs aux trois personnes de la Trinité, distinctes mais d'une même substance, le Saint-Esprit procédant des deux autres, à la création, aux anges fidèles, aux anges déchus; les trois suivants à la chute d'Adam et au péché originel; l'article 12 reconnaît que Jésus-Christ est venu sauver ceux que Dieu a élus « en son conseil éternel et immuable », sans considération de leurs œuvres; l'article 13, qu'en Jésus-Christ a été offert tout ce qui était nécessaire au salut des hommes; les articles 14 et 15 contiennent la biographie de Jésus et l'affirmation de sa double nature inséparable; l'article 16 reconnaît la bonté de Dieu qui a envoyé son fils mourir sur la terre pour racheter les hommes à la vie céleste; l'article 17 déclare que le seul sacrifice de Jésus a suffi et l'article 18 ajoute que c'est le seul moyen que nous ayons d'obtenir la rémission de nos péchés; l'article 19 nous recommande par suite d'invoquer la justice de Dieu par l'intermédiaire de son Fils et l'article 20 nous assure que nous participerons à cette justice par la seule foi que Jésus-Christ a souffert afin d'obtenir le salut pour nous; les articles 21 et 22 disent que la foi est un don du Saint-Esprit et qu'elle seule nous régénère; l'article 23 affirme la fin des figures de la loi à la venue de Jésus-Christ, mais la vérité de sa substance; l'article 24 rejette tout ce qui est en dehors de la médiation de Jésus, c'est-à-dire l'intercession des saints, le purgatoire, les vœux monastiques, les pèlerinages, les abstinences, les indulgences, etc. Les articles 25 à 33 sont relatifs à l'Église, qui est l'union des fidèles

instruits et dirigés dans la parole de Dieu par des pasteurs, des surveillants et des diacres élus, et qui ne saurait être « les assemblées de la papauté, d'où la vérité est bannie ». Les articles 34 à 38 traitent des sacrements : confirmation et gages de la parole de Dieu, il n'y en a proprement que deux, le baptême et la cène ; ce dernier nous nourrit et nous vivifie par un mystère spirituel de la substance du sang et du corps de Jésus-Christ. L'article 39 et l'article 40 reconnaissent la soumission aux autorités civiles établies par Dieu pour le gouvernement matériel du monde. La première Bible protestante française (traduction de Lefèvre d'Étaples, revue par Robert Olivetan et Calvin) a été imprimée à Neufchâtel en 1535. Le *Nouveau Testament* de Lefèvre d'Étaples avait paru à Paris en 1523. Une traduction protestante du *Nouveau Testament* en basque a été publiée en 1571 à La Rochelle ; elle est devenue infiniment rare : il y avait en effet, du temps de Jeanne d'Albret, de nombreux protestants dans la Navarre française : il n'y en a pas un seul aujourd'hui.

Le culte protestant, reconnu en France par l'État et salarié par le budget des cultes, forme deux grandes divisions : l'Église réformée et celle de la confession d'Augsbourg. La première comprend cent trois consistoires groupés en vingt et une circonscriptions synodales administrées chacune par un synode régional et subdivisées en Églises ayant chacune leur conseil presbytéral formé pour moitié de laïques et pour moitié de pasteurs (on compte en France et en Algérie cinq cent soixante pasteurs titulaires) ; chaque Église peut d'ailleurs comprendre plusieurs paroisses. Il n'y a pas de hiérarchie parmi les pasteurs, qui sont dans toute la France au nombre de 660; mais à côté d'eux, il peut y avoir des diacres chargés de recueillir et de distribuer les aumônes. On sait que le culte se fait en français ; on a conservé notamment en grande partie la puissante traduction des psaumes faite en 1562 par

Clément Marot et Théodore de Bèze et les beaux airs sur lesquels les martyrs du XVIe siècle les chantaient. Le culte réformé recrute ses pasteurs parmi les élèves de la faculté de théologie de Montauban. Lors des élections pour le synode de 1872[1], on comptait en France 572 749 « calvinistes ». L'Église luthérienne, elle, avait sa Faculté à Strasbourg ; on l'a transportée à Paris après 1871. Elle compte environ 100000 fidèles, 62 pasteurs et 6 consistoires (Paris, Montbéliard, Audincourt, Blamont, Saint-Julien et Héricourt), et deux inspections ecclésiastiques (Paris et Montbéliard).

A côté de ces églises officielles, il y a un certain nombre de communautés indépendantes : les *protestants libéraux* qui se sont séparés en 1861 de l'Église réformée et dont les principaux pasteurs sont ou ont été MM. A. Coquerel, A. Réville, Clamageran, Dide, Buisson, Pécaut, Steeg, Colani, etc. : ils n'admettent pas l'autorité absolue de l'Écriture et ne croient pas à la divinité de Jésus-Christ : ils ont une église à Paris, la salle Saint-André, 29, cité d'Antin ; — l'*Église évangélique de Neuilly* établie en 1864 ; — l'*Union des églises évangéliques de France*, association de quarante-cinq églises indépendantes dont la foi est d'ailleurs celle de l'Église réformée, qui date de 1849 ; parmi elles on peut citer : l'église

1. En 1872 a eu lieu, du 6 juin au 10 juillet, à Paris, un synode général des Églises réformées : il n'y en avait eu aucun en France depuis celui de Loudun terminé le 10 janvier 1660. En autorisant le synode, le gouvernement paraît avoir eu pour but d'amener un rapprochement entre les orthodoxes et les libéraux : c'est le contraire qui s'est produit. Les orthodoxes, qui formaient la majorité, ont profité de l'occasion pour affirmer le caractère absolu et obligatoire de la doctrine résumée dans la confession de La Rochelle. Les libéraux ou rationalistes revendiquent au contraire le droit de discuter et d'interpréter librement l'écriture et les faits traditionnels. Parmi les orthodoxes mêmes, il y a d'ailleurs des divisions : un groupe, qu'on pourrait appeler austère, proscrit l'emblème de la croix comme idolâtre et entaché de paganisme ; on a en effet, depuis quelque temps, représenté des croix sur les chaires et au fronton des temples.

de la rue Taitbout qui remonte à 1830, fort orthodoxe au point de vue de la doctrine et dont le pasteur le plus connu a été M. de Pressensé; l'église réformée évangélique de MM. Fréd. Monod et Agénor de Gasparin; — les *églises baptistes :* celle de Paris (48, rue de Lille), fondée en 1851, compte environ une centaine de membres; il y a d'autres baptistes à Angers, dans l'Aisne, dans le Nord, en Bretagne, à Lyon, à Saint-Étienne et dans le Midi; leur point particulier de doctrine est qu'ils proclament la nécessité d'être instruit pour être baptisé (on ne saurait donc baptiser valablement les enfants) et qu'ils n'admettent comme utile que le baptême par immersion; — l'*église méthodiste* qui date de 1790 et se rattache à la secte anglicane du même nom; elle compte des membres à Paris, à Nancy, en Normandie, dans le Nord, dans les Cévennes, dans les Alpes et en Suisse; — les *darbystes*, du nom de M. Darby leur principal écrivain, qui, depuis 1830, se réunissent au nombre d'une centaine environ pour prier en commun; ils n'ont ni président, ni pasteur et chacun des assistants peut prendre la parole : ils affirment l'apostasie de l'Église universelle, ils attendent le retour prochain de Jésus-Christ « qui sera suivi de l'enlèvement de l'Église à la rencontre de son divin époux »; ils attachent une importance particulière aux types et aux prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament et insistent sur l'action souveraine de la grâce dans la conversion.

On peut ranger parmi les sectes protestantes les *vaudois*, qui existent encore en France, en petit nombre, dans quelques vallées occidentales des Alpes. Ils sont gouvernés par un « modérateur » élu, qui remplit en quelque sorte le rôle d'un évêque et qui préside le synode formé du pasteur et de délégués laïques, un par paroisse. Le synode choisit les pasteurs, qui sont ordonnés par l'imposition des mains faite par le modérateur, sur une liste de deux ou trois noms présen-

tée par les paroisses. Leur nom a été expliqué de différentes façons; l'étymologie la plus probable est le nom même du fondateur de leur secte, Pierre Vaud, marchand lyonnais du XIIe siècle. Vers 1160, éclairé par une inspiration divine, il vendit ses biens, en distribua le profit aux pauvres, fit traduire la sainte Écriture en langue vulgaire par de pauvres écoliers, et forma des disciples qui allaient prêchant et enseignant. Ils furent excommuniés et anathématisés en même temps que les Albigeois, mais on ne leur adressait pas les mêmes reproches qu'à ceux-ci; on les condamnait pour leur refus de reconnaître l'autorité spirituelle du pape et des évêques, pour leur affirmation du droit de tout laïque à prêcher, pour leur refus de faire l'offrande et de payer les taxes casuelles; de plus, ils n'admettaient la transsubstantiation que dans la bouche du communiant plein de foi, ils repoussaient les dispenses, les indulgences, le culte des saints, l'extrême-onction, le purgatoire, les images et les figures, les pèlerinages, les bénédictions, etc. Ils avaient au commencement un clergé hiérarchisé en évêques, prêtres et diacres; et les laïques qui faisaient partie de leur confession étaient distingués en imparfaits qui menaient la vie ordinaire et en parfaits qui avaient renoncé à toute propriété. Poursuivis et persécutés par les prêtres et par les seigneurs, objets d'une croisade en 1477, attaqués de nouveau sous Louis XIV, ils comptent de nombreux martyrs parmi leurs ancêtres.

Depuis la réforme, le catholicisme, a lui aussi marché, a subi de nouveaux assauts, connu des schismes et des hérésies, inventé des dogmes et des pratiques nouvelles. Je parlerai d'abord du *jansénisme*. Durant tout le moyen âge, l'Église avait été troublée par les discussions théologiques entre les défenseurs des théories de Pélage et leurs adversaires qui invoquaient l'autorité de saint Augustin. Les pélagiens

propres niaient le péché originel et la nécessité de la grâce[1] qui ne doit être considérée que comme un don de Dieu assurant le libre arbitre et procurant le pardon des péchés passés; ils affirmaient l'entière liberté de l'homme et la possibilité de l'existence d'un être humain tout à fait exempt de péché. A l'époque de la réforme, Baius, professeur de théologie à Louvain, combattit vivement ces doctrines et tenta de restaurer dans toute leur plénitude les théories opposées d'Augustin (1560-1580) : il disait que l'homme, s'il était demeuré innocent, aurait mérité la vie éternelle, même sans l'assistance de la grâce; qu'après sa chute, tout ce qu'il fait sans l'assistance de la grâce est péché, etc. Les thomistes ou disciples de saint Thomas d'Aquin affirmaient que la grâce est efficace en elle-même sans la coopération de la volonté humaine, mais que son efficacité peut dépendre des circonstances extérieures, d'une sorte de prémotion. Les augustiniens admettaient aussi cette prémotion, mais la faisaient morale ou ésotérique. A côté de cette grâce *efficace*, infaillible dans ses effets, les deux écoles admettaient un moindre degré de grâce, que les premiers nommaient la grâce *suffisante* et les seconds la grâce *excitante*. Baius fut condamné et se rétracta, mais, en 1588, le jésuite espagnol Molina publia un livre sur « l'agrément du libre arbitre avec la grâce et la prédestination » qui ranima les querelles. Les jésuites et les franciscains étaient molinistes; les dominicains, appuyés par les universités de Salamanque, de Lou-

1. Il convient de rappeler que, d'après la doctrine actuelle de l'Église catholique romaine, telle qu'elle est résumée dans les catéchismes, la grâce est absolument nécessaire au salut, car le libre arbitre de l'homme a été tellement affaibli par le péché originel qu'il a besoin, pour se porter à quelque chose d'utile au salut, d'être excité et aidé par la grâce de Dieu. La grâce *actuelle* est de deux sortes : *suffisante*, c'est-à-dire qui donne le pouvoir de faire le bien, et *efficace* c'est-à-dire qui conduit infailliblement au bien; mais l'une et l'autre laissent à l'homme la liberté de résister et de ne pas faire le bien.

vain et de Douai, étaient au contraire augustiniens. Le molinisme fut condamné en 1606 comme suspect de pélagianisme. Molina et ses partisans prétendaient que toute action du libre arbitre est prévue par Dieu, de qui dépend la destinée de l'homme et qui connaît d'avance ce qu'il fera, qui lui donne à sa guise plus ou moins d'assistance, dont la grâce n'est pas *efficace* en soi, mais *suffisante*, et ne ressort son plein et entier effet que par la volonté de l'homme.

L'étude de ces questions occupa, au milieu du XVII[e] siècle, les habitants de Port-Royal des Champs, ancienne abbaye à une lieue environ de Versailles, devenue en 1638 une sorte de couvent laïque, après que la supérieure, la mère Angélique Arnauld, eut émigré à Paris, rue Saint-Jacques, avec ses nonnes. Les reclus de Port-Royal passaient la journée à travailler, à prier, à lire l'Écriture sainte, sous la direction du célèbre abbé de Saint-Cyran, Duvergier de Hauranne; il suffira de nommer parmi eux Antoine Arnauld, Nicole, Lancelot, Antoine Lemaistre, Isaac de Sacy, Séricourt, François de Sales.

C'est alors que parut, trois ans après la mort de son auteur, l'*Augustinus*, ouvrage de Corneille Janssen, ancien principal du collège de Bayonne, patrie de Saint-Cyran, évêque d'Ypres. Janssen s'efforçait d'y rétablir la pure doctrine augustinienne et d'écraser l'hérésie moliniste; suivant lui, Dieu est l'auteur de toute grâce et l'accorde selon son bon plaisir actuel et non parce qu'il aurait prévu quelque convenance particulière chez telle ou telle personne; mais la personne qui reçoit cette grâce n'est pas un simple agent passif dans la main de Dieu, car l'œuvre divine, coordonnée avec l'action humaine, prend tout son développement dans la volonté de l'homme. On prétendait que Jansénius et ses disciples niaient absolument le libre arbitre : l'homme fait le bien ou le mal selon qu'en lui la grâce l'emporte sur la concu-

piscence ou inversement, c'est-à-dire s'il cède à la *délectation céleste* ou à la *délectation terrestre*. Ainsi, du moins, expliquait-on le système. L'*Augustinus* fut condamné par plusieurs bulles papales : *In eminenti* (1642), *Cum occasione* (1653), *Vineam domini* (1708), et *Unigenitus* (1713). Ces bulles ne visaient pas seulement Janssen, mais d'autres écrivains et notamment le père Quesnel dont les *Réflexions morales sur le Nouveau Testament* (1671-1678) abondaient fortement dans le même sens. On sait la part que prit Pascal à la querelle, par ses fameuses *Provinciales*. On sait aussi combien l'épiscopat et le clergé se divisèrent. Les jansénistes enseignaient la nécessité du sentiment religieux intime, de l'absolue pureté de la vie, de la propagande par l'enseignement : l'austérité des mœurs, la réforme des offices dans un sens plus piétiste et moins formel, l'exaltation du mysticisme, en étaient la conséquence nécessaire. Le catholicisme se divisa entre eux et le parti, plus facile et plus large, des jésuites. La mort du diacre François Pâris, un janséniste ardent ; les guérisons miraculeuses dont sa tombe fut le théâtre ; les extravagances des convulsionnaires marquèrent l'apogée du jansénisme qui après avoir été très répandu en France, en Espagne, en Italie, aux bords du Rhin, n'est plus représenté aujourd'hui, — à part des groupes isolés et pour ainsi dire honteux, — que par la petite église des *catholiques de l'ancien clergé*, en Hollande, qui compte un archevêque à Utrecht, deux évêques à Harlem et à Deventer, une trentaine de prêtres et environ six mille fidèles formant vingt-six à vingt-sept paroisses, et qui a son grand séminaire à Amersfoort.

A la fin du XVIIe siècle, apparut le *quiétisme*, qui était de plusieurs espèces, celui de l'espagnol Molinos et celui de madame Guyon, soutenue par Fénelon. Le principe fondamental de la doctrine de Molinos était que la perfection consiste dans l'inertie et la passivité de l'âme, une fois qu'elle a

réussi à s'unir à Dieu; les bonnes œuvres, d'une part, et la résistance aux tentations, de l'autre, sont contraire à cet état heureux et sont par suite blâmables. Fénelon, lui, voulait qu'on aimât Dieu sans espoir de récompense ou sans crainte de damnation, pour lui-même, et qu'on n'eût pas à se préoccuper du reste; on sait à ce propos la querelle de Bossuet et de Fénelon. Le pape, qui avait en 1687 condamné Molinos, se prononça en 1699 contre l'archevêque de Cambrai, qui se soumit.

La lutte des jansénistes et du jésuitisme se compliquait, en France, de la question de l'Église gallicane, de l'autorité du pape et de la manière dont ses bulles devaient être reçues en France. Le principe des privilèges de l'Église de France est dans les mêmes causes qui amenèrent partout la lutte entre les papes et les souverains, qui déterminèrent les querelles du sacerdoce et de l'empire. Rome voulait soumettre à sa domination tout le clergé et lui imposer non seulement une seule et même foi, mais encore une seule et même discipline. Saint Louis, par sa *pragmatique sanction* (1269), affirma l'indépendance des Églises du royaume; le concile de Constance confirma les droits de l'Église gallicane; mais François Ier, par son concordat avec Léon X (1516), s'attribua la nomination des évêques, sauf confirmation par le pape, ce qui donnait à ce dernier une autorité souveraine. Louis XIV voulut diminuer la portée de cet acte, en sa faveur bien entendu, et fit voter la fameuse *Déclaration*, promulguée comme loi de l'État par l'édit du 23 mars 1682, où Bossuet et d'autres évêques affirmaient, en quatre articles : 1° que l'autorité du pape est purement spirituelle; 2° qu'elle est à cet égard pleine et absolue, mais que les décisions du concile de Constance sont toujours valables; 3° que l'usage de la puissance apostolique doit être réglé suivant les canons et les traditions de l'Église gallicane; 4° que le jugement du

pape en matière de foi est réformable par le consentement de l'Église tout entière ». Après le concordat de 1801, Napoléon fit enseigner ces articles dans les séminaires; mais aujourd'hui on les y regarde presque comme hérétiques. Nonobstant les efforts de Frayssinous, de l'abbé Guettée, et d'autres, le clergé français est devenu tout à fait ultramontain. Le remplacement des liturgies locales par la liturgie romaine, il y a environ trente-cinq ans, lui a porté le dernier coup. On ne voit plus, même à Paris, ce qui était assez fréquent alors, d'ecclésiastiques coiffés du chapeau rond ordinaire à haute forme.

Les défenseurs de la liturgie parisienne reprochaient à la liturgie romaine d'être mal disposée; d'avoir des offices hebdomadaires tellement longs qu'on est toujours amené à les remplacer par l'office des saints relativement beaucoup plus court et à réduire ainsi la récitation des psaumes à celle des cinquante les plus courts, ou à en supprimer une partie; d'être pleine de fausses légendes et de récits de miracles plus que contestables (par exemple l'aventure de saint Denis portant sa tête dans ses mains[1] et celle de Marthe, Marie et Lazare portés à Marseille sur un navire sans mât, sans voile et sans gouvernail); d'être enfin très inférieure à la liturgie parisienne par le style, la correction, la pureté de la langue ainsi que par la science et l'autorité de ses auteurs. Tous ces reproches sont incontestablement fondés.

La défaite des jansénistes amena la prépondérance des jésuites et prépara le triomphe de l'ultramontanisme. Les doctrines, les coutumes, la liturgie de l'Église gallicane furent peu à peu attaquées et détruites; la déclaration de 1682 fut proscrite de l'enseignement. En même temps, peu à peu, la religion se transforma du tout au tout; le culte du

1. Voy. ci-devant, p. 131, note.

sacré cœur de Jésus fut autorisé en 1757 par le pape : il avait été inventé, à la fin du siècle précédent, par une fille hystérique de Paray-le-Monial, Marguerite-Marie Alacoque, et par un jésuite, le père de la Colombière. De nos jours, on y a ajouté celui du « saint » cœur de Marie, ce qui se comprend puisque l'immaculée conception de la mère de Jésus est devenue un dogme, comme l'infaillibilité personnelle du pape; les pélerinages aux endroits où la Vierge a apparu se sont multipliés : nous ne rappellerons que les deux plus fameux, ceux de la Sallette (1852) et Lourdes (1858); les confréries ont pris un développement extraordinaire; les médailles, les chapelets, les scapulaires, les reliques ont pris une telle importance que, dans l'œuvre essentielle de son salut, aucune part n'est pour ainsi dire laissée à l'initiative et au mérite du catholique, tant il est aidé par ces amulettes puériles, ces formules grotesques, ces pratiques ridicules et ces attristantes mascarades. Je crois devoir renvoyer au chapitre suivant — qui traitera des excentricités religieuses contemporaines — le détail ou du moins un commencement de détail de ces fantaisies sous lesquelles le vieux dogme catholique et les rites traditionnels disparaissent entièrement.

Toutes ces innovations n'ont pas été acceptées sans résistances. La proclamation de l'infaillibilité du pape, en 1870[1], provoqua un schisme sur les bords du Rhin. Depuis quelques années déjà, plusieurs savants théologiens allemands avaient eu des difficultés avec la Curie romaine et avec la congrégation de l'Index. Döllinger et Friedrich ayant refusé d'admettre le nouveau dogme, qu'ils trouvaient contraire à l'Écriture et à la tradition, furent solennellement excommuniés par

1. Votée au concile du Vatican, le 13 juillet, par 451 *placet*, 88 *non place* 61 votes conditionnels et 91 abstentions; le père Hyacinthe disait, en 1871, que ce concile « avait commencé par un guet-apens e s'était terminé par un coup d'État ».

l'archevêque de Munich. Un mouvement de protestation se déclara aussitôt et dès le 22 septembre 1871 un congrès de « vieux catholiques » s'ouvrit à Munich. On y arrêta une profession de foi qui déclarait conserver la foi catholique du concile de Trente, à l'exclusion des innovations introduites sous Pie IX; accepter la primauté du pontife romain, mais sans lui reconnaître le pouvoir de prononcer seul par décrets sur les matières de dogme; n'admettre comme valables les décisions d'un concile que si elles sont conformes à la foi originelle et traditionnelle de l'Église; désirer la réforme des abus et des excès récents. Le 4 juin 1873, une assemblée de laïques et de prêtres vieux catholiques, réunie à Cologne, élut pour évêque le docteur Reinkeins qui fut sacré le 11 septembre suivant par l'évêque de Deventer, délégué par l'archevêque d'Utrecht, à sa mort, pour diriger son église; en 1880, on comptait en Allemagne 37 425 vieux catholiques, dirigés par 47 ecclésiastiques. La Bavière et le Wurtemberg ne sont pas compris dans ces chiffres; il y a donc au moins 50 000 vieux catholiques de l'autre côté du Rhin: la Prusse renferme 22 communautés, la Bavière 33, le grand-duché de Bade 27. Entre temps, plusieurs personnes éminentes avaient été excommuniées et notamment la mère Augustin (Amélie de Lasaulx), supérieure des sœurs de charité de Bonn qui avait refusé, à son lit de mort, de reconnaître les décisions du concile du Vatican. De la Bavière, le mouvement a gagné la Suisse où il a été favorisé par le Conseil fédéral à la suite de discussions avec l'évêque Lechat et avec Rome qui voulait imposer à la ville de Genève l'évêque *in partibus* Mermillod. Plusieurs prêtres français ont apporté aux vieux catholiques leur appui, et entre autres M. Hyacinthe Loyson (le père Hyacinthe), ancien carme qui est devenu curé de Genève. M. Loyson, a depuis, repris sa liberté et a fondé une église indépendante. Les vieux catholiques suisses ont un évêque.

Le mouvement de dégoût qui a détaché les vieux catholiques de l'ultramontanisme a, en France aussi, de temps en temps, depuis ces dernières années, détaché du troupeau docile, *servum pecus*, plus d'un membre intelligent. Plusieurs de ces révoltés ont publié des volumes, ont rédigé des journaux où se traduisent l'anxiété de leur conscience et les souffrances de leur honnêteté. Ils protestent contre le despotisme des évêques, contre l'abaissement des esprits, contre les mômeries contemporaines. Il n'est pas probable que leurs efforts aboutissent, mais on doit rendre justice à leur franchise et louer leur courage. Mais ce qui doit faire douter de leur succès, c'est qu'ils cherchent en somme à refaire l'œuvre entreprise en 1831 par Lamennais et ses amis, Lacordaire, Montalembert, Gerbet, de Salinis, dans leur journal *l'Avenir;* ils s'appuyaient sur le principe de la souveraineté du peuple pour demander l'émancipation du clergé français, sa séparation d'avec l'État et la suppression du budget des cultes, l'élection des curés et des évêques. Malgré l'appui d'un grand nombre de prêtres, de députés, de savants, la tentative a lamentablement avorté. Le mouvement actuel, plus modeste en ses allures, aura-t-il une meilleure fortune ? Nous le souhaiterions sans l'espérer.

La foi religieuse est morte en France sous les coups de jésuitisme, et elle a fait place à une dévotion charlatanesque. Était-il possible, est-il encore possible de réagir ? Une expérience intéressante à cet égard aurait été faite sans le concordat de 1801 inspiré à Napoléon uniquement par son ambition démesurée. Cet acte à jamais regrettable a arrêté l'œuvre du clergé constitutionnel de la Révolution dont il me semble utile de dire ici quelques mots.

Il faut beaucoup rabattre de la légende suivant laquelle les prêtres assermentés avaient tous les vices, les prêtres

réfractaires toutes les vertus. Il y a eu évidemment parmi les premiers des intrigants, des ambitieux et des misérables qui ont profité des circonstances pour s'introduire dans les fonctions publiques; mais la grande masse du clergé constitutionnel était honnête et convaincue. La suppression des ordres religieux (au point de vue civil et officiel), la non-reconnaissance des vœux perpétuels, la confiscation des biens du clergé, étaient des réformes demandées par l'opinion. Le fameux serment était le même que celui qu'on exigeait de tous les fonctionnaires. Si le clergé français avait été plus intelligent et plus adroit, une transaction eût certainement été possible.

Quoi qu'il en soit, lorsque la Convention eut consommé la séparation des églises et de l'État, les évêques constitutionnels ne perdirent pas courage; ils se réunirent, se concertèrent et organisèrent peu à peu une Église nationale gallicane n'ayant d'autre défaut que d'être indépendante des fantaisies de l'ultramontanisme, mais, à part les refus du pape de la reconnaître, elle n'était proprement ni schismatique ni hérétique. La lecture des actes des deux conciles de 1797 et de 1801 est éminemment instructive à cet égard. Ses membres avaient résisté à la tourmente révolutionnaire; ils commandaient à environ sept millions de fidèles; ils avaient réuni autour d'eux un clergé honnête et avaient flétri la conduite des prêtres qui avaient « apostasié » scandaleusement (Grégoire comptait que plus de deux mille prêtres et sept ou huit évêques s'étaient mariés). En 1801, après le concordat, ils donnèrent tous leur démission que le gouvernement leur demanda : jusqu'alors on s'était montré fort dédaigneux vis-à-vis de ces hommes, dont plusieurs étaient aussi remarquables par l'énergie et le caractère que par la science et le talent : Grégoire, l'émancipateur des juifs, évêque de Blois; Le Coz, archevêque de Rouen; Saurine,

évêque de Dax, puis d'Oloron; Lacombe, archevêque de Bordeaux; Maudru, évêque de Saint-Dié, etc.

Après le concordat, la plupart des curés qui avaient travaillé sous leur direction furent admis dans le nouveau clergé. Plusieurs des évêques constitutionnels eux-mêmes furent pourvus de sièges épiscopaux et archiépiscopaux (Le Coz à Besançon, Saurine à Strasbourg, Lacombe à Avignon, entre autres); ils se refusèrent d'ailleurs très nettement à signer aucune espèce de soumission ou de rétractation. D'autres de ces évêques furent nommés curés de paroisses importantes, d'autres, chanoines; un devint aumônier des Invalides.

De son côté, le pape avait demandé leurs démissions aux évêques de 1790 encore vivants. Plusieurs la refusèrent et, appuyés par quelques prêtres, formèrent ce qu'on a appelé la *petite église*, après que le bref du 29 novembre 1801 les eut nettement révoqués. Ils continuaient à correspondre avec quelques fidèles de leurs anciens diocèses, regardant les évêques concordataires comme des intrus. Quelques-uns se soumirent en 1816. Le schisme finit en 1820, lors de la mort à Bruxelles de Thémines, ancien évêque de Blois, qui se disait « le seul évêque » régulier « de toute la France »; il est remarquable qu'à l'autre pôle du clergé, pour ainsi dire, était aussi un évêque de Blois, Grégoire. Parmi les membres les plus actifs de la petite église était l'abbé Pierre Vinson, ancien vicaire de Sainte-Opportune de Poitiers, qui fut condamné, en 1816, à trois mois de prison, cinquante francs d'amende, et à la surveillance de la haute police pendant un an, pour avoir attaqué le concordat par un écrit « séditieux ».

Le clergé catholique français, salarié par l'État, reçoit environ 52 millions de francs par an (on donne 1 600 000 fr. aux protestants et 225 000 fr. aux israélites); il comprend 18 archevêques, 69 évêques, 722 chanoines, 3454 archi-

prêtres et curés, 31 347 desservants et un peu plus de 200 autres fonctionnaires divers.

On compte aujourd'hui dans le monde environ 400 millions de chrétiens, dont 110 protestants, 90 grecs et 200 catholiques romains. Ces chiffres sont évidemment exagérés et il en faudrait, pour compter juste, retrancher au moins les gens indifférents ou hostiles, et ces pauvres indigènes de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Asie ou de l'Océanie, que de zélés missionnaires ont soi-disant convertis. En résumé, le christianisme est moins pratiqué que le bouddhisme, et la secte catholique, la plus intolérante de toutes, ne peut revendiquer pour elle qu'un sixième de l'humanité.

N'avait-il pas raison, le vieux poète païen du v[e] siècle, quand il déplorait la conquête de la Judée et les victoires en Palestine de Pompée et de Titus? Ce n'est pas tant aux juifs qu'aux chrétiens qu'il s'en prend dans ce passage célèbre :

> Namque locis querulus curam Judæus agebat,
> Humanis animal dissociale cibis.
> Vexatos frutices, pulsatas imputat algas;
> Damnaque libatæ grandia clamat aquæ.
> Reddimus obscœnæ convicia debita genti
> Quæ genitale caput propudiosa metit :
> Radix stultitiæ, cui frigida sabbata cordi,
> Sed cor frigidius relligione sua est.
> Septima quæque dies turpi damnata veterno,
> Tanquam lassati mollis imago dei.
> Cætera mendacis deliramenta catustæ
> Nec pueros omnes credere posse reor.
> Atque utinam nunquam Judæa subacta fuisset
> Pompeii bellis imperioque Titi!
> Latius excisæ pestis contagia serpunt,
> Victoresque suos natio victa premit.

(*Rut. Nam.*, Itin., I, 383-398.)

Et quand on voit les désastres causés dans le monde par ces fanatiques, on est tenté de répéter après lui :

> Ergo, age, sacrilegæ tandem cadat hostia gentis !
>
> (*Ibid.*, I. 141.)

CHAPITRE IX

SECTES PHILOSOPHIQUES ET EXCENTRICITÉS CONTEMPORAINES

Théophilanthropes. — Chrétiens français. — Piétistes et salutistes anglais. — Mormons. — Illuminés russes. — Svedenborgiens. — Spirites. — Théosophes. — Francs-maçons. — Saint-Simoniens et Positivistes. — Catholicisme contemporain.

I. — LES THÉOPHILANTHROPES.

L'esprit philosophique du XVIIIe siècle se résume, comme on sait, dans trois grands noms : Rousseau, Voltaire et Diderot, qui personnifient trois tendances bien distinctes. Le premier et le second sont déistes; le dernier est nettement matérialiste. Le premier besoigneux, jaloux, personnel, mystique, se tint toujours à côté du sentiment vrai ; le second, riche et grand seigneur, fut surtout un démolisseur infatigable; le troisième, pauvre mais indépendant, conçut un plan complet de reconstitution sociale en prenant pour base la réalité matérielle. C'est de nos jours qu'on est revenu à Diderot. Voltaire était plutôt l'homme des générations éclairées, hardies et sceptiques de la Restauration. Rousseau a prédominé pendant toute la Révolution française; c'est sous l'influence de ses idées que la Convention

crut devoir légiférer en matière religieuse, décréter « l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme » sur le rapport de Robespierre, le 18 floréal an II (7 mai 1794), et organiser ces cérémonies publiques qui amenaient un des collègues du rapporteur à lui dire : « Tu commences à nous ennuyer avec ton Être suprême. » Sous l'impression de cet état d'esprit général, des rêveurs allèrent chercher, vers 1794, rue Contrescarpe, une vieille folle, Catherine Théot (Théos, écrivaient ses admirateurs), qui avait longtemps prêché et prophétisé et qu'on avait enfermée à la Bastille. Elle promettait l'immortalité du corps et annonçait qu'elle-même, à l'âge de soixante-dix ans, — et il s'est trouvé qu'elle est morte précisément à cet âge, — devait « rajeunir éclatante de fraîcheur et de beauté, dans l'opération miraculeuse de l'enfantement du Verbe divin, destiné de tout temps au salut du monde ». Elle avait organisé un culte mystique pour lequel elle était assistée de deux jeunes et jolies femmes appelées les *éclaireuses*, vêtues de blanc, le visage couvert d'un voile, etc. On l'accusa de conspirer contre la République, d'accord avec les rois étrangers et avec le pape, et on l'arrêta, ainsi que l'ancien chartreux dom Gerle, un de ses plus zélés partisans. Plus tard, on prétendit que « la mère de Dieu » avait été l'instrument secret de Robespierre.

En même temps d'ailleurs, l'idée religieuse s'affirmait d'une autre façon. Imbus du déisme de Voltaire et de Rousseau, des hommes de « sentiment » : Daubermesnil, député; Haüy, père du célèbre éducateur des aveugles; Chemin, Moreau, Mandon, fondèrent, en 1795, la Société des *Théophilanthropes*, qui avait pour but de satisfaire d'une manière élevée et philosophique aux prétendus besoins religieux des masses : ils croyaient que la religion doit jouer un rôle nécessaire dans l'État. Définitivement organisés en janvier 1797 (nivôse an V), ils prétendirent continuer l'œuvre des

Théoandrophiles, association contemporaine de la reconnaissance de l'Être suprême par la Convention. Dès 1776, il existait en Angleterre une œuvre du même genre ; elle avait son église à *Margaret street*, à Londres, sa liturgie et son grand prêtre le « prêtre de la Nature », David Williams. A Paris, les théophilanthropes se réunissaient une fois par semaine pour entendre des exhortations morales, pour faire des lectures philosophiques, pour se livrer à la méditation, pour célébrer la divinité par des chants religieux : il n'y avait, dans leurs salles de réunion, ni images, ni symboles. Sous le Directoire, Lareveillère-Lépeaux leur fit obtenir la jouissance des principales églises de Paris : *Notre-Dame* avait été appelée par la commune *le temple de la Raison;* les autres églises reçurent des noms du même genre : Saint-Étienne-du-Mont devint *le temple de la piété filiale;* Saint-Eustache, celui *de l'agriculture;* Saint-Gervais, celui *de la jeunesse;* Saint-Jacques-du-Haut-Pas, celui *de la bienfaisance;* Saint-Laurent, celui *de la vieillesse;* Saint-Merry, celui *du commerce;* Saint-Nicolas-des-Champs, celui *de l'hymen;* Saint-Roch, celui *du génie;* Saint-Sulpice, celui *de la victoire;* Saint-Thomas-d'Aquin, celui *de la paix*.

Il y eut dans ces églises de véritables offices[1], très simples : on plaçait sur l'autel, suivant la saison, un panier de fleurs ou de fruits; au-dessus, étaient des tableaux portant des sentences morales, par exemple les suivantes : « Nous croyons à Dieu et à l'immortalité de l'âme », « adorez l'être suprême, chérissez vos semblables », « le bien est tout ce qui tend à conserver l'homme et à le perfectionner ». On proférait des prières vagues et sentimentales, on chantait des vers pris dans les œuvres des poètes classiques (à Londres, Wil-

1. Les églises servaient en même temps aux cérémonies du catholicisme allican national. ancienne église constitutionnelle assermentée.

liams avait adopté le *Paradis perdu* de Milton et les *Saisons* de Thompson); puis on faisait silence et chacun méditait sur ce qu'il avait fait pendant la semaine qui venait de s'écouler. On célébrait avec un cérémonial particulier quatre fêtes : celle de Socrate, de saint Vincent de Paul, de J.-J. Rousseau et de Washington.

Les théophilanthropes adoptaient les enfants nouveau-nés et leur donnaient des parrains; ils accompagnaient les mariages de cérémonies symboliques. Les « directeurs du culte » portaient une tunique blanche, serrée à la ceinture par une écharpe tricolore.

Daubermesnil, lui, pour les réunions des *théoandrophiles* qu'il avait organisées rue du Bac, avait fait un vrai rituel; au milieu de l'appartement, sur un trépied, était un brasier dans lequel, en entrant, chacun jetait un grain d'encens. On faisait même à Dieu, figuré par le feu perpétuellement entretenu, des offrandes de fruits, de sel et d'huile. Tous les neuf jours il y avait un jour de repos, car les réunions étaient quotidiennes; les jours de grande fête étaient solennisés par des danses.

Les théophilanthropes, qui prétendaient pratiquer le culte de la religion naturelle, n'eurent bientôt plus que trois églises à leur disposition; un arrêté des Consuls en date du 4 octobre 1801 leur en enleva l'usage. Leurs réunions furent désormais interdites et ils finirent par s'éteindre dans l'obscurité.

En 1882, un des grands dignitaires de la franc-maçonnerie française, M. Décembre-Alonnier[1], et plusieurs de ses amis ont jugé utile de « réveiller » la théophilanthropie. Ils inscrivent en tête de leur programme la croyance « en

1. Proprement M. Décembre, qui a ajouté à son nom celui de son ancien collaborateur Alonnier; c'est la même situation que pour MM. Erckmann et Chatrian.

l'existence d'un Être suprême et l'immortalité de l'âme » et prétendent repousser « absolument le cléricalisme sous quelque forme que ce soit »; mais pour eux « l'être suprême » n'est, disent-ils, qu'une « expression indiquant le principe primordial de l'Univers » qu'on l'appelle « Matière, Nature, Dieu, etc. ». Ils recommandent à leurs adeptes d'éviter toute discussion sur les conceptions théologiques « qui ne sont bonnes qu'à fomenter les divisions et les haines ».

Entre eux, les théophilanthropes s'appellent « frères » car la « Fraternité » doit être le but permanent de leurs efforts; leurs réunions sont privées et l'on n'y est admis que sur lettres d'invitation; les « directeurs du culte » portent un ruban moiré à la boutonnière. Chaque sous-comité local (le comité central est à Paris) comprend un président, deux assesseurs, un lecteur, un trésorier et une dame hospitalière. Les fêtes dont la célébration est recommandée sont celles *de la jeunesse* en mars, *des époux* en juin, *de la patrie* le 14 juillet, *de la vieillesse* en décembre. La secte compte, paraît-il, actuellement en France, 400 sous-comités provinciaux et plus de 85 000 adhérents.

II. — LES TEMPLIERS, LES ÉGLISES CHRÉTIENNES FRANÇAISES

En 1804, un médecin, Fabré-Palaprat, imagina de constituer à Paris un ordre des *Templiers* qu'il prétendit rattacher à l'ordre aboli par Clément V. Il y avait été poussé par divers aventuriers qui fabriquèrent les documents nécessaires, notamment un reliquaire contenant des fragments d'os brûlés de Jacques Molay et une prétendue charte de Larmenius, premier successeur légitime du martyr de 1314; ils utilisèrent aussi les papiers d'une société de pédérastes

organisée à Paris en 1682 et d'une congrégation politique fondée en 1705 par Philippe d'Orléans, sous le même titre de Chevaliers du Temple. Fabré-Palaprat, ancien prêtre fort avancé en âge, fut élu grand maître le 4 novembre 1804 par ses affidés sous le nom de « frère Bernard-Raymond » et se donna comme le successeur direct de Jacques Molay. Les documents officiels qu'il publia étaient écrits en latin, datés de l'ère du Temple (1118 de J.-C.); mais suivant le calendrier lunaire israélite. L'ordre comprenait un grand maître, des commandeurs, des chevaliers, des écuyers, des novices, et était administré par un convent général, un conseil privé, un grand conseil, etc.; les membres étaient chamarrés de décorations et prenaient des titres extravagants : comtes palatins, comtes consistoriens, etc. Tous les membres avaient un titre géographique, comme s'ils avaient la charge d'une province ou d'une ville spéciale. Il y avait cinq degrés d'initiation successifs, entraînant chacun le paiement d'une somme relativement élevée : initié, postulant, écuyer, etc. L'une des recrues les plus importantes fut Guillaume Mauviel, ancien évêque constitutionnel de Saint-Domingue, reçu en 1810 et à qui on donna le titre de « commandeur de Lisieux ». En 1804, quatorze bourgeois de Troyes furent investis par les nouveaux templiers de lettres de noblesse.

Dès l'initiation de Mauviel, il y eut une rivalité sourde entre le « grand maître » et lui. Ce fut le point de départ d'une série de discussions, de contestations, de querelles, qui aboutirent le 14 juillet 1827 à un schisme. Dix-neuf « templiers » (dont un député, deux pairs de France, un ministre, un conseiller à la Cour de cassation) déclarèrent se séparer de l'ordre : ils en condamnaient les allures aristocratiques, protestaient contre le despotisme du grand maître qui prétendait à l'infaillibilité. Six ans plus tard, le

13 janvier 1833, sous les auspices des Templiers eux-mêmes, s'ouvrit à Paris, cour Damiette (cour des Miracles) l'*Église chrétienne primitive* dont se séparèrent à leur tour le grand maître et les siens, le 15 juillet 1834. Les réunions, où de braves marchands et de naïfs commis officiaient en étoles et en surplis, eurent lieu plus tard rue du Faubourg-Saint-Martin n° 129 ; mais une décision du préfet de police, en date du 30 avril 1852, vint les interdire et porter le coup de la mort à l'Église.

Les chrétiens primitifs eurent, en 1836, leur synode où fut rédigé un *catéchisme*. Leur livre sacré était le *Lévitikon* (Paris, 1831, 316 pages in-8°), où étaient publiés notamment les *dix-neuf* évangiles de saint Jean, correspondant aux chapitres I à XXI du saint Jean de la Vulgate. Leur doctrine consistait à croire en Dieu, en Jésus-Christ suscité par lui pour rétablir la fraternité universelle, à lui rendre un culte et à pratiquer la vertu. Dieu étant tout n'a rien créé, mais il transforme sans cesse les innombrables parties de son incommensurable corps; la Trinité est une erreur de « mystagogues » ; Jésus-Christ est une émanation, une partie de Dieu, son Verbe; il n'y a ni mystères, ni péché originel. Il faut observer les dix commandements. Il y a eu une religion naturelle, puis une religion révélée, c'est-à-dire découverte par les sages d'après l'observation de la nature, transmise de l'Inde en Chaldée, puis en Judée où elle fut oubliée jusqu'à ce que Jésus de Nazareth, un jeune essénien, initié dans les doctrines égyptiennes, vint la rétablir et la révéler à l'apôtre Jean de qui nous la tenons. Le culte public comprend : 1° les symboles sacramentels (baptême, cène ou eucharistie, et sacerdoce ou ordre qui donne le droit d'enseigner la pure doctrine par la pratique aussi bien que par la théorie); 2° les cérémonies de sanctification (confirmation ou complément du baptême à l'âge de raison; bénédiction nuptiale,

extrême invocation au chevet des malades). La pénitence ne se comprend que spontanée, de même que la confession doit être faite à Dieu seul. Il y a un clergé de prêtres, sans hiérarchie; une liturgie, et, outre les cérémonies dominicales, on doit observer cinq fêtes particulières : Fête de Dieu, naissance du Christ, son immolation, institution de la Cène, et fête de l'apôtre Jean. La cène consiste dans le partage en commun du pain et du vin, en commémoration du dernier repas où le Christ prescrivit à ses disciples cette cérémonie comme un gage de leur union. L'âme humaine, émanée de Dieu, est passible de peines et de récompenses dans le cours de sa vie immortelle.

Le *Lévitikon* tirait son nom de la préface d'une révision de l'évangile de saint Jean faite au xv[e] siècle environ par un moine grec, Nicéphore, imbu des idées des çoufistes arabes. Fabré-Palaprat en avait acheté en 1814, pour vingt-cinq francs, une copie manuscrite chez un bouquiniste de Paris, et l'avait tant soit peu remaniée et arrangée à sa façon.

L'*Église catholique française* a duré moins longtemps, mais a eu plus de succès que l'*Église chrétienne primitive*, puisqu'elle a occupé jusqu'à deux salles de culte à la fois et qu'elle a vu des schismes se produire dans son sein. Elle avait été fondée dans un salon du n° 23 de la rue de la Sourdière, le 23 janvier 1831, par l'abbé Châtel (né en 1795, mort en 1857), ancien vicaire à Moulins, puis aumônier militaire. Le *catéchisme* officiel de cette église, dont il y a eu quatre éditions (1833, 1835, 1837, 1840), porte à son frontispice un triangle avec la devise : « liberté, égalité, humanité »; en regard, on voit l'annonce de plusieurs publications religieuses, dont le « portrait de M. Châtel, 1[fr]50 »; le volume compte 132 pages in-8°. Toute la doctrine y est résumée en vingt-quatre chapitres. Elle a pour base la croyance en Dieu, pur esprit, créateur de tout avec rien,

unique et non trinitaire; à Jésus-Christ, son fils moral, prophète inspiré et courageux, fils de Joseph et de Marie qui ne fut pas plus vierge que les autres femmes; on rend à Jésus un culte de *dalie*, tandis qu'à Dieu on rend un culte de *latrie*. Dieu récompense éternellement, mais il ne saurait punir de même; l'âme, émanation de l'essence divine, est appelée à y rentrer. On ne saurait croire ni à des mystères ni à des miracles. L'Église française admet les sept sacrements, mais pour elle le baptême est une simple cérémonie d'initiation, car elle ne croit pas au péché originel; l'eucharistie, où il n'y a aucune présence réelle ni aucune transsubstantiation, est seulement la commémoration de la cène; la pénitence ne comporte ni jeûnes, ni privations, mais seulement la repentance et l'accomplissement des bonnes œuvres, avec confession directe à Dieu ou confession auriculaire au prêtre considérée uniquement comme une consultation. La morale est fondée sur le décalogue et sur les six commandements de l'Église (1° assistance aux offices; 2° confession à Dieu; 3° étude de la doctrine; 4° fréquentation des sacrements; 5° contribution aux frais du culte; 6° aumônes et bonnes œuvres). L'office comprend la messe, figuration à la fois de la cène et du supplice de Jésus sur la croix; les vêpres, etc. Outre la fête dominicale, il y a la Noël, Pâques, la Pentecôte, la Toussaint, le jour de l'an, l'anniversaire de la fondation de l'Église française, les fêtes de Vincent de Paul, de Ganganelli, de Belzunce, de Fénelon, de La Rochefoucault-Liancourt, de Montyon et d'autres encore. L'Église est administrée par un clergé formé d'un évêque-primat, d'évêques coadjuteurs, de vicaires primatiaux, de vicaires généraux, de curés chefs d'églises, de prêtres, de diacres, de sous-diacres, de minorés, de tonsurés, dont les cinq premiers sont élus par le peuple et le clergé; tous peuvent être mariés.

La seule langue employée dans l'Église de l'abbé Châtel était la langue française; aussi, dans son *Eucologe*, publié en 1832 (480 p. in-12), ne trouve-t-on que du français. La plupart des psaumes et des hymnes connus y sont traduits en vers; le *Veni Creator* commence ainsi :

> Esprit saint, généreuse flamme,
> Viens du ciel, et lance en notre âme
> Un clair rayon de tes ardeurs;
> Viens, cher Père des misérables,
> Viens, source des dons ineffables
> Viens, pure lumière des cœurs....

On y trouve même du Racine, plus ou moins pur :

> Qu'aux accens de ma voix la terre se réveille!
> Rois, soyez attentifs; peuples, prêtez l'oreille...
>
> (Ps. XLVIII, *Audite*.)

En 1832, l'Église française avait son lieu de réunion rue de Cléry; elle se transporta ensuite dans un local plus vaste, au n° 59 de la rue du Faubourg-Saint-Martin; en 1833, elle en avait un second, 359, rue Saint-Honoré.

Dès 1832, un des premiers adhérents de l'abbé Châtel, l'abbé Auzou, se sépara de lui, sous prétexte qu'il prenait des allures autoritaires et qu'il tendait à s'ériger en pontife infaillible. L'abbé Auzou d'ailleurs trouvait qu'on n'allait pas assez loin; il acceptait la divinité du Christ et les autres dogmes du *credo* catholique, mais il repoussait toute hiérarchie; il demandait l'élection des curés par les fidèles; il recommandait l'usage de la langue vulgaire, le mariage des prêtres, la séparation de l'Église et de l'État et le payement des pasteurs par les fidèles. Il condamnait la confession auriculaire, l'obligation du jeûne et des abstinences, le trafic des choses saintes (indulgences, dispenses, etc.); quant

à la vie future, il déclarait simplement croire à des peines et à des récompenses « dans la vie éternelle » sans vouloir « pénétrer le mystère de l'éternité ». Élu « par le peuple » curé de Clichy-la-Garenne, dont le curé catholique romain avait été chassé après la révolution de 1830, l'abbé Auzou exerça ses fonctions et occupa le presbytère municipal pendant dix-huit mois; à la fin de 1832, la police vint rétablir le culte orthodoxe, fit une descente chez le curé « élu » et l'expulsa de la maison curiale; il continua à prêcher et à enseigner, dans une succursale ouverte à Paris, le 9 août 1832, rue Basse-Saint-Denis. Mais en 1839, il rétracta « ses erreurs » et fit sa soumission à l'évêque de Versailles; il fut remplacé par l'abbé Laverdet, son ancien secrétaire et premier vicaire : c'était un jeune libraire de Clichy que l'abbé Auzou avait ordonné prêtre. La secte, qui s'appelait *Église évangélique française*, paraît s'être éteinte à Paris en 1846. Elle avait eu à Senneville, près de Mantes, une chapelle que l'administration avait fait fermer le 12 novembre 1837. En 1833, l'abbé Auzou était allé « en mission »; il avait inauguré, à Lèves, près Chartres, une église française dont le curé était un certain abbé Ledru; cette église fut aussi fermée par l'administration, ainsi que celles qui avaient été établies par l'abbé Auzou ou par l'abbé Châtel, à Saint-Prix (Seine-et-Oise), à Selle-en-Harmois (Loiret), à Ville-Favard (Haute-Vienne).

A Nantes, il y eut aussi une « Église française », qui dura jusqu'en 1842, sous la direction de M. l'abbé Noireaut, de l'abbé Julien Le Rousseau qui prenait le titre d'évêque vice-primat, et de l'abbé Bonnet. Elle se rattachait directement à l'obédience, si ce mot nous est permis, de l'abbé Châtel : on voit que celui-ci faisait des évêques. Il avait été sacré lui-même évêque-primat en 1831 par Fabré-Palaprat qui prétendait en tenir le pouvoir de Mauviel, l'ancien évêque de

Saint-Domingue : Grégoire à qui Châtel s'était adressé pour obtenir la consécration épiscopale avait dédaigneusement refusé. La dernière « lettre pastorale » de Châtel est de 1845, mais dès 1842 on lui avait interdit, sous l'inculpation d'outrage à la morale publique, l'exercice de son culte; le 28 novembre 1842, les scellés avaient été apposés sur son église. Il accepta un emploi dans l'administration des postes et dirigea jusqu'en 1848 un bureau dans le département de Saône-et-Loire. Le 24 février ranima ses espérances, il revint à Paris, prêcha et parla dans les clubs, ouvrit une église rue de Fleurus, n° 5, mais sans succès. Il dut se résigner, pour vivre, à donner des leçons particulières et plus tard à tenir un petit commerce d'épicerie. Ses débuts avaient été brillants; il avait été interdit par l'archevêque de Paris, M. de Quélen, pour la hardiesse de ses opinions, au commencement de 1830, et c'est alors qu'il avait ouvert, dans sa chambre, rue des Sept-Voies, une chapelle publique et gratuite, où il disait la messe en français : on n'y faisait point de quête, mais il y avait un tronc pour les offrandes. Nous avons vu qu'il avait réuni autour de lui un véritable clergé et un nombre assez grand de fidèles; il put même patronner une institution de jeunes filles rue Albouy. Deux importantes églises françaises avaient été établies en province, celle de Nantes et une autre dans la Haute-Marne; elles furent fermées par la police en 1842.

En 1843, quelques-uns des anciens adhérents de Châtel voulurent reprendre son œuvre. Ils se réunirent, examinèrent les livres et révisèrent les catéchismes; ils nommèrent un conseil d'administration présidé par M. A.-H. Cohendet, et un conseil ecclésiastique présidé par M. Billaut. Ils adoptèrent la dénomination d'*Église chrétienne française*. Leur profession de foi comportait la croyance en un seul Dieu dont les perfections se résument en trois termes : science,

puissance et justice; le culte symbolique et dogmatique par l'enseignement et les cérémonies; la morale basée sur les devoirs de l'homme, intelligence servie par des organes, envers Dieu, envers ses semblables et envers lui-même. La confession auriculaire n'était pas admise; l'eucharistie n'était plus que le signe de la fraternité universelle et par conséquent de l'égalité en Dieu.

Parallèlement, pour ainsi dire, à l'abbé Châtel, un certain abbé Roch, ancien prêtre du diocèse de Bourges, avait ouvert place de la Sorbonne une *église constitutionnelle française* que la police ferma à la fin de 1832. Roch, qui prenait le titre de « patriarche », enseignait l'unité de Dieu, la morale basée sur l'amour de Dieu et le respect de la personnalité humaine, l'indissolubilité du mariage, l'obligation absolue pour le riche de secourir les pauvres; il proclamait de plus les dogmes de la Trinité, de la divinité de Jésus-Christ, de l'intercession des saints et reconnaissait le caractère divin des sept sacrements; il repoussait l'autorité supérieure de « l'évêque de Rome », les vœux perpétuels, le célibat ecclésiastique; il accusait les ultramontains d'extravagance et demandait l'élection des curés et des évêques d'après une « constitution, basée sur la constitution civile du clergé votée par l'Assemblée nationale en 1790 ».

Pour en finir avec les réformateurs du règne de Louis-Philippe, il faut mentionner l' « *église catholique primitive d'Orient* du père Alexandre, autorisée par le gouvernement, 5, rue du Colysée, à Paris », à la fin de 1846. C'était purement et simplement une église grecque n'ayant d'autre trait particulier que l'usage liturgique de la langue française.

Beaucoup plus intéressante est l'*œuvre de la Miséricorde* de Pierre-Michel Vintras, un fin Normand de Bayeux, né en 1807, qui s'était associé en 1837 avec un ancien notaire de Poitiers, Geoffroy, pour l'exploitation d'un cabinet d'affaires,

à Caen, dans le passage Belliart. Geoffroy, homme pieux et légitimiste acharné, partisan du faux Louis XVII, Naundorf, avait eu des relations d'affaires avec M. de Razac, sous-gouverneur des pages de Charles X; il le décida à venir s'établir en Normandie et à lui confier la gestion de ses intérêts; il amena de même un médecin de Caen, le docteur Liégeard, à acheter le moulin à papier de Tilly-sur-Seule (Calvados). Vintras en fut nommé directeur et Geoffroy fils lui fut associé.

Un matin, il paraît que Vintras reçut la visite de saint Joseph en personne, sous la forme d'un vieillard; saint Joseph revint le voir à plusieurs reprises et le mit en rapports avec saint Michel, avec la vierge Marie et avec Jésus-Christ : on lui annonçait la régénération prochaine du genre humain et le futur avènement de Naundorf. M. de Razac, enthousiasmé, offrit son château à l'*œuvre de la Miséricorde*. On organisa sous le nom de *septaines* des centres d'action régionaux (à Paris, au Mans, à Tours, etc.) et on mit, au sommet, une *septaine sacrée* dont les membres prirent des « noms d'anges » que saint Joseph avait révélés à Vintras : Geoffroy père était le *frère Jean*; M. Liégeard, *Ashmanaraël;* Lemeneur, ancien magistrat, *Stridoël;* etc. Il y avait, parmi les chefs de l'association, les trois *Marie* (Salomé, Madeleine, Marthe); c'étaient trois vieilles visionnaires, Mme Bouche de Paris, Mme Mauduit et la comtesse de Sérionnes. Plusieurs prêtres s'y joignirent, et entre autres l'abbé Maréchal, de Versailles (*Ruthmaël*) et l'abbé Charvoz (*Améméraël*), ancien curé de Mont-Louis (Indre-et-Loire), qui avait donné sa démission pour aller à Londres convertir à la foi catholique Naundorf qui était luthérien.

Vintras se mit à écrire, au mois de novembre 1839, les *communications* qu'il recevait de saint Joseph. Beaucoup de recrues des *septaines* provinciales vinrent le voir, en pèle-

rinage, et il leur apprit des choses merveilleuses; un bon curé, des environs de Montpellier, fut ainsi informé des noms de ceux de ses parents qui étaient allés dans le ciel et de ceux qui avaient eu le malheur d'être damnés. Les pèlerins et les correspondants apportaient ou envoyaient des offrandes en argent plus ou moins fortes, qui servaient à entretenir toute une pieuse colonie au moulin et à la *tente* (c'est à dire au château de M. de Razac, Sainte-Foix). Vintras daigna même se déplacer et colporter chez les âmes dévotes ses visions et ses miracles : il faisait sentir aux naïfs la bonne odeur que saint Joseph avait laissée à ses doigts après lui avoir pressé la main. Il répondait, lorsqu'il « était en extase », à toutes les questions qui lui étaient transmises par Geoffroy fils (*Altaraël*); il fut un jour mystifié par un sceptique qui lui demanda si son frère était au ciel : Vintras répondit que le frère en question expiait « une faute commise contre l'amour »; or, il était mort à trois ans et demi.

Les affaires temporelles de l'œuvre allant de mieux en mieux, on put acheter, à Caen, pour 20 000 francs, une maison où « le cénacle » alla s'établir. Le centre des opérations restait toujours, à Tilly, dans la chambre de Vintras où il y avait entre deux lits un autel consacré au Sacré-Cœur de Jésus; sur cet autel se trouvait dans un reliquaire doré une hostie ensanglantée dont « le prophète » faisait couler du sang à son commandement; cette hostie avait été apportée d'Agen, où une adepte convaincue de Vintras, la comtesse de Cassini, était allée la voler chez une Mme Belloc dans la famille de laquelle était conservé depuis la Révolution un fort lot d'hosties « profanées » en 1793. Vintras fut condamné comme coupable d'escroquerie et d'abus de confiance, à cinq ans de prison et 100 francs d'amende, par le tribunal de Caen, en septembre 1842.

Le 8 novembre 1841, l'évêque de Bayeux avait officielle-

ment condamné la doctrine et les tendances de l'œuvre. Le 25 octobre 1848, l'archevêque de Tours et plus tard les évêques de Cahors et de Nancy en firent autant. Le pape Grégoire XVI intervint dans le même sens par un bref du 8 novembre 1843, et Pie IX confirma cette sentence par une lettre du 10 février 1851.

Les théories de l'œuvre de la Miséricorde sont exposées dans le « *Livre d'Or*, révélations de l'archange saint Michel (du 6 août 1839 au 10 juin 1840), *Paris*, 1849, in-8°, viij-432 pages ». C'est le recueil le plus désordonné des extravagances les plus bouffonnes : on y raconte toutes les « visions », toutes les « révélations », tous les « prodiges » dont Vintras a été « honoré », à Paris (à l'église Saint-Sulpice et à Notre-Dame-des-Victoires), chez M. de Razac, à Tilly, à l'église Saint-Pierre de Caen, à Valognes, à Coutances, dans des chambres d'auberge. Il a vu Marie-Antoinette, Mme de Sérionnes (après sa mort), la sainte Vierge qui lui a même apporté un médaillon, attaché à un ruban bleu, renfermant du sang de Jésus-Christ sur un morceau d'étoffe; il a causé avec Jésus-Christ qu'il a vu assis sur un trône de pierres précieuses (la Vierge, elle, n'avait qu'un trône d'or) à la droite d'un vieillard qui était le Père Éternel; il a assisté, du fond de la Normandie, à un conseil des ministres et à une vive discussion entre Louis-Philippe et M. Thiers; il a vu aussi Louis-Philippe au lit avec un serpent qui lui rongeait le cœur; il a assisté à une bataille entre les anges et les démons, à laquelle prenait part le duc de Normandie, Naundorf; il a eu la « grâce » de souffrir exactement la même agonie que Jésus au jardin des Oliviers; il a vu une hostie lumineuse prendre la forme d'un cœur rayonnant; il a enfin été tourmenté par des démons qui prenaient la forme de prêtres et qui laissaient après eux une odeur épouvantable. Entre autres « miracles » bizarres, il y a dans ce livre l'histoire d'une

hostie divine trouvée un matin sur l'autel, et d'une nappe tachée de sept gouttes du sang de Jésus-Christ disposées en croix. Dans les révélations, il est beaucoup question de la corruption du clergé, de l'opposition des prêtres à la vraie doctrine de Jésus-Christ, de la nécessité de prier le cœur de Jésus et celui de Marie, du péché originel et de la séduction d'Ève par Lucibel (*sic*), de Paris qui est une « Ninive prostituée » et des adeptes de Vintras qui forment « la nouvelle Sion ». Le prophète avait appris de saint Joseph ou de saint Michel, l'archange, que la sainte Vierge, conçue sans péché, était une émanation de la personnalité divine ; que Jésus-Christ incarné n'avait pris qu'une portion de la nature humaine, car il était corps, âme et verbe ; que l'homme en effet est un être trinaire : corps, âme et esprit (cet esprit n'est qu'un ange déchu [1]) ; enfin que le salut des hommes viendrait du règne prochain du Saint-Esprit, le règne du Père ayant été l'âge de l'Ancien Testament et celui du Fils ayant marqué la rénovation de l'Évangile.

Ces niaiseries ont été prises au sérieux, non seulement par de naïfs hobereaux et des bourgeois vaniteux, mais par des prêtres : le bref de 1851 vise expressément les trois frères Baillard, du diocèse de Nancy. Des curés réguliers acceptèrent de devenir aumôniers de ce « cénacle » qu'un adepte mécontent, M. Gozzoli, assimile nettement dans une série de brochures publiées de 1846 à 1851, à une maison de tolérance : il y raconte, en effet, d'étranges effusions entre les frères et les sœurs, les confesseurs et les pénitentes, et y rapporte des scènes tout à fait semblables à celles qui forment le fond de ces ouvrages du XVIIIe siècle dont la

1. Le mot *homme*, suivant saint Joseph, doit, paraît-il, être décomposé et analysé ainsi : *ho*, je fus, *m*, je suis, *me*, je serai. — Vintras portait au doigt un anneau et sur la poitrine de nombreuses médailles « faites par les anges avec du métal pris dans les troncs des églises ».

réimpression et la vente clandestine enrichissent certains libraires indignes.

Il nous reste à mentionner la tentative du père Hyacinthe pour constituer en France une église catholique « gallicane »; j'aurais dû peut-être lui donner place dans le chapitre précédent, mais le peu de succès qu'elle a obtenu m'a forcé de la mettre dans celui-ci. Le père Hyacinthe, de son vrai nom Charles Loyson, né à Orléans le 10 mars 1837, fils d'un recteur d'académie de Pau et neveu de l'évêque concordataire de Bayonne, ancien élève de Saint-Sulpice, entra dans l'ordre des Carmes, à Lyon, en 1861. Il prêcha à Lyon, à Bordeaux, à Périgueux et à Paris. Ces derniers sermons ayant choqué les scrupules des ultramontains farouches, il fut mandé à Rome par Pie IX en 1869; le 20 septembre de la même année, il écrivit au supérieur de son ordre qu'il reprenait sa liberté. Frappé d'excommunication majeure, « enterré » par les carmes, il épousa à Londres, le 2 septembre 1872, Mme Emily-Jane Butterfield veuve Merryman. Curé « vieux catholique » de Genève, en 1873 et 1874, il ouvrit à Paris en 1878 une église « gallicane » dont il s'intitulait le recteur et qui fut transférée rue d'Arras en 1881. Parmi les membres de son troupeau, on sait que l'un des plus fervents a été M. de Douville-Maillefeu, député.

M. Loyson se défend d'ailleurs de vouloir fonder une religion nouvelle; il prétend seulement réformer l'Église et la ramener à son antique pureté; il demande l'élection des évêques qui ordonneront les prêtres leurs auxiliaires, le mariage des prêtres, la liberté des rites sous l'unité de doctrine, l'indépendance des églises locales et des églises nationales; il n'accorde au pape qu'une primauté d'ordre comme au président de la République chrétienne, s'en tient au symbole de Nicée et déplore l'influence déplorable des jésuites, condamne les idoles spirituelles et attaque le faux

libéralisme qui voudrait par exemple faire dévier l'autorité spirituelle : le peuple peut bien désigner ses pasteurs, mais c'est l'imposition des mains par un prêtre qui seule leur confère les pouvoirs spirituels transmis traditionnellement d'évêque à évêque depuis les apôtres et depuis Jésus-Christ. Dans ses églises, M. Loyson se sert d'une liturgie en langue française.

En somme, il se rattache au vieux catholicisme allemand et suisse[1]. Avant MM. Dœllinger et Friedrich, il y avait eu d'autres révoltés. En 1842, le chapelain de Grottlau, Jean Ronge, publia un mémoire intitulé ; *Rome et le Chapitre de Breslau* qui le fit suspendre de ses fonctions par ses supérieurs. Il n'en continua pas moins avec succès une campagne vigoureuse contre le culte des reliques et contre les superstitions romaines; mais la révolution de 1848 détourna le mouvement vers la politique. Nommé député à Francfort, Ronge fut exilé en 1849; il revint en Allemagne en 1861 et essaya de reprendre sa campagne réformiste, mais il ne trouva cette fois que peu d'écho.

Je terminerai cette revue des extravagances de l'Europe latine en mentionnant les *Durandistes* de Vevey (1884) : un nommé Durand avait fait passer son fils pour le Messie et tourné la tête à une centaine de paysans qui se faisaient baptiser, coupaient leurs cheveux, vendaient tout ce qu'ils possédaient et attendaient la fin très prochaine du monde. En 1882, Babick, parfumeur et membre de la Commune de Paris de 1871, lança à Genève une circulaire où, sous le prétexte de propager *la religion fusionienne*, il demandait aux gens de bonne volonté de lui assurer chacun une rente de cinq centimes par jour. J'ai hâte de passer aux extravagances exotiques.

1. L'exemple de M. Loyson a été suivi par MM. les abbés Saint-Ange Lièvre de Lyon, Chavard de Marseille, Lemesle du Havre e id'autres encore.

III. — LES PIÉTISTES ANGLAIS, L'ARMÉE DU SALUT.

Le piétisme anglais est très propagandiste. Qui n'a rencontré, dans les villes d'eaux et dans les stations thermales, en chemin de fer, dans les hôtels ou dans les restaurants, des jeunes filles ou des *clergymen* adolescents empressés à semer sur leur passage des brochures, des évangiles ou des petits papiers contenant des prières ou des citations de la Bible? Il y a mieux : on a organisé en Angleterre, entre jeunes gens et jeunes filles, des « ligues de pureté »; il y en a trois principales : l'*Alliance de la pureté sociale*, à Londres et à Oxford; l'*Armée de la croix*, qui compte douze cents membres parmi les mineurs de Durham; la *Société de pureté de l'Église anglicane*, patronnée par l'archevêque de Cantorbéry, qui a son journal et qui fait beaucoup de conférences publiques. Ces sociétés, qui se déclarent d'ailleurs indépendantes de toute idée religieuse, sont formées d'hommes et de femmes, de garçons et de filles; elles prétendent d'abord imposer aux deux sexes le respect réciproque, élever pour ainsi dire à la hauteur d'un sacrement l'usage des rapports sexuels, combattre la « gangrène de corruption qui change en foyer de pestilence ce qui devrait n'être que l'expression matérielle de l'attachement »; elles veulent, de plus, combattre toute réglementation de la prostitution que leurs orateurs appellent « l'organisation du vice ». Une dame, qui paraît jouer un rôle important dans ces associations, est venue il y a trois ans à Paris et je l'ai entendue expliquer le système devant un auditoire choisi. C'était un curieux amalgame de science et de piétisme que ce discours; il commençait par cette étrange question : « L'être humain a-t-il été créé par Dieu ou par le diable? » La discussion qui

a suivi n'a pas été moins bizarre, et pendant que j'écoutais discourir gravement, à grand renfort de termes médicaux, ces dames et ces messieurs qui racontaient leurs propres impressions et les tentations de leur jeunesse, je pensais à la profondeur du vice que nous ont révélé des scandales récents en Angleterre et je regardais à travers la fenêtre, les arbres et les fleurs du jardin qu'illuminait un joyeux soleil d'avril et au milieu desquels circulaient une demi-douzaine de poules insoucieuses des moralistes, des cuistres et des dévots de toute espèce.

Ce sont les Anglais qui sont les plus acharnés à cette chasse des âmes. Quelquefois, le soir, dans certaines rues, on voit un homme d'allures modestes s'approcher et glisser furtivement dans la main d'un passant un petit papier où l'on peut lire quelque chose comme ceci : « Allez à tel endroit; des amis désirent vous parler de Jésus-Christ ». Il s'agit de l'œuvre de M. Mac All, qui porte le titre spécial de « Mission évangélique parmi les ouvriers de Paris ». M. Mac All, pasteur anglican, était venu à Paris en 1871, après la Commune; ému de l'état matériel et surtout de l'état moral de la grande cité, il résolut de quitter son pays et son ministère pour se consacrer à l'évangélisation des classes ouvrières françaises. Il fonda des écoles du dimanche, organisa des prêts de livres et ouvrit des salles de réunion sur divers points de Paris : on en comptait dix-sept en 1876, mais le nombre en a beaucoup diminué; il n'y en avait déjà plus que cinq en 1880; il est vrai que des essais du même genre ont été tout aussi infructueusement tentés en province, à Bordeaux notamment. Le *scenario* est toujours le même : on entre dans une boutique ou un hangar, faiblement éclairé; on prend place sur des bancs de bois ou des chaises de paille; une bonne femme distribue de petits livres, généralement

des « portions » de l'Écriture; on chante des cantiques; un monsieur habillé de noir fait un sermon assez banal, sur Jésus-Christ, le salut, etc.

Une Écossaise, miss Howard, avait organisé rue Monsieur-le-Prince, 14, une réunion de ce genre à l'usage des étudiants. J'ignore ce qui en est advenu.

La plus bizarre des œuvres de ce genre et celle qui a fait le plus de tapage est certainement l'*Armée du salut*. Le centre de ses opérations à Paris est au numéro 187 du quai Valmy. La salle de réunion est un de ces vastes *halls* comme il en existe beaucoup à Paris; un grand rectangle avec des tribunes sur les côtés et une estrade dans le fond; seulement on a mis sur l'estrade des gradins, et on a décoré les murs d'écussons noirs, bleus, rouges ou dorés, où sont peintes de pieuses sentences et les armes de la société, les lettres S F (sang et feu : le *sang* de Jésus-Christ, le *feu* du Saint-Esprit). Vers huit heures arrivent les habitués : quelques hommes, vraisemblablement de petits commis ou des hommes de peine, des femmes et des filles d'âge moyen, généralement blondes et laides, et des enfants du quartier que leurs parents envoient là, sans doute pour les empêcher de vaguer, par le froid et le mauvais temps, sur les berges du canal. Le « service » commence à huit heures et demie; les « soldats », reconnaissables à leurs cravates rouges et aux lettres S F brodées en argent au collet de leurs vestes, de leurs paletots ou de leurs corsages, montent sur l'estrade et prennent place sur les gradins. Arrivent les « officières » qui ont simplement au cou une broche avec l'inscription *Salvation Army;* elles portent le costume peu élégant que l'on sait : jupe et corsage plats, gris noir bordé de rouge; col de chemise raide et rabattu, chapeau de paille; elles sont laides, grandes, blond fadasse, avec les yeux rouges; leurs pieds et leurs mains sont énormes

et tout à fait dépourvus de grâce. L'une des femmes prend la parole, puis on chante un cantique; une autre femme parle et l'on chante encore; puis c'est le tour d'un homme et ainsi de suite : tous ces gens ont un accent étranger. De temps en temps on lit et on commente un passage du Nouveau Testament. La réunion se termine par l'annonce d'une « réunion de sanctification » pour le vendredi suivant. Pour être admis à ce genre de réunion, il faut avoir une carte de « converti »; j'en obtins une cependant sans difficulté, parce que j'avais servi d'interprète à ces dames en leur soufflant la traduction française des mots anglais dont elles agrémentaient leurs improvisations. Cette carte est un morceau de carton mince mesurant environ 10 centimètres sur 6; au verso est un extrait du plan de Paris contenant le n° 187 du quai Valmy et ses aboutissants; au recto, qui est teint en rose, se lisent les inscriptions suivantes:

ARMÉE DU SALUT

CARTE D'ADMISSION

AUX

RÉUNIONS DE SANCTIFICATION

Tous les vendredis à 8 h. 1/4 précises du soir

187, quai Valmy, 187

Ces réunions sont exclusivement réservées aux personnes converties. Cette carte est permanente; on est prié de la conserver.

Ces réunions de sanctification ont lieu pour ainsi dire en famille, avec moins de solennité. Dans les intervalles de

chants et de prières, on cause à la bonne franquette. Les chants sont accompagnés au piano seulement tandis que les autres fois l'orchestre est formé d'un orgue-harmonium, d'un cornet à piston et d'une grosse caisse. La réunion à laquelle j'ai pu assister (le 23 mars 1883) s'est terminée par la vente, moyennant cinquante centimes de cartes d'admission au « café joyeux » qui avait été organisé pour le lundi suivant. Ces cartes étaient un simple morceau de carton vert, timbré en diagonale d'un cachet portant ces mots : « Armée du Salut. — Quartier général, Quai de Valmy, 187, Paris », sur lequel étaient tracés, d'une grosse écriture anglaise, ces mots : « Café joyeux, 50 centimes ».

Le *café joyeux* commença à neuf heures. On avait reculé les bancs et ménagé, au milieu de la salle, un espace suffisant pour deux longues tables couvertes d'une nappe où étaient placées quelques assiettes de gâteaux et des tasses. Les « prêtresses », si cette expression m'est permise, circulaient tout autour en cheveux et en tabliers, offrant aux assistants du café, du thé ou du lait. Tout en buvant et en mangeant, on chantait des cantiques. A dix heures, on range les tables, on rapproche les bancs, on se met à genoux, on prie et alors commencent « les témoignages », c'est-à-dire que les nouveaux convertis viennent rendre compte des circonstances dans lesquelles ils ont été sauvés. Je remarque que tous les hommes, Anglais ou Suisses pour la plupart, s'accusent d'ivrognerie. Quant aux femmes, il n'y a rien de plus choquant que d'entendre de jeunes et jolies bouches déclamer placidement : « Mon âme était noire de péchés; — j'avais tous les vices; — je jurais comme un charretier, etc. ». Ces déclarations sont accueillies par des cris de joie et par un enthousiasme tel que l'un des officiers se met à danser devant l'assemblée. Puis les « officières » parlent chacune à leur tour, lisent des épîtres annonçant des con-

versions, invitant les assistants à se joindre à l'armée; j'ai relevé dans une de ces improvisations ces phrases : « Mon âme est semblable au drapeau tricolore : jadis noire de péchés, elle a été blanchie et purifiée par la foi et deviendra rouge de l'amour de Dieu. — Le Parisien est, au point de vue religieux, très mauvais au fond du cœur. — Je n'aime pas les religions où l'on a des figures longues comme des violons. — David a dit : « Psalmodiez! battez dans vos mains! poussez des cris de joie et de triomphe! » — Donnez beaucoup à la quête, car j'ai payé aujourd'hui une forte note de gaz. — Il y a des gens qui prennent des notes pour les journaux; cela nous est bien égal, mais ils feraient bien mieux de penser à leur salut ».

Outre la propagande par la parole, les *salutistes* emploient la voie de la presse. Tout Paris connait ces vendeurs et surtout ces vendeuses acharnées qui offrent aux passants, sur toute la ligne des boulevards, leurs journaux *War Cry* en anglais, et *En avant* en français; on se rappelle même que ces demoiselles ont dû renoncer à venir dans le quartier latin où les étudiants répondaient à leurs offres par des propos forts peu édifiants. Je possède une douzaine de numéros de *En avant*. La première page est généralement occupée par une vignette : la plus extraordinaire est celle du numéro 15 (mars 1883) qui représente une mer agitée où sont les écueils du doute, du vice, des préjugés aveugles, de l'incrédulité, du pharisianisme farouche, du christianisme paralysé, mais sur laquelle flotte tranquillement, avec sa voile *la confiance inébranlable*, la barque *En Avant* gouvernée par une salututiste; à l'horizon se dresse le phare du *quai Valmy*, 187, qui envoie sur la mer les deux rayons de la *sainteté* et du *salut*. Le journal contient d'ailleurs des cantiques, des articles-sermons, des appels en style de réclame et avec des artifices charlatanesques (par exemple ce titre : contagion,

choléra, christianisme), des statistiques, des histoires édifiantes.

Il y a le recueil des *chants de l'armée du salut* dont la propriété est « réservée », petit volume de 98 pages, in-18, imprimé chez Cerf à Versailles (prix : 20 centimes) : on y trouve cent quarante-trois cantiques en vers bravant hardiment toutes les règles de la prosodie française, et dans un langage qui rappelle bien plus l'anglais que le français :

> Chantons ! chantons ! mon rédempteur.
> Mon Sauveur et mon appui,
> Sur la croix gagna mon bonheur;
> Il est à moi, je suis à Lui.
>
> Pour moi, chrétien, la terre est un exil,
> Mais tout est bien ! mais tout est bien !
> Il faut marcher de péril en péril,
> Mais tout est bien ! mais tout bien !

Les auteurs de ces chefs-d'œuvre ne se sont pas fait connaître. J'ai cru d'ailleurs découvrir de l'ivraie dans le bon grain; ainsi j'ai reconnu le cantique numéro 40 :

> Reviens, pécheur, à ton Dieu qui t'appelle;
> Viens au plutôt te ranger sous sa loi :
> Tu n'as été que trop longtemps rebelle;
> Reviens à Lui puisqu'Il revient à toi.

qui fait partie des *Cantiques de Saint-Sulpice* et qui doit être chanté sur l'air : *Femme sensible*.

Je citerai encore une dernière brochure, imprimée en Angleterre en 1881 (32 pages in-16), *la Vérité à l'égard de l'Armée du Salut*, sous forme de catéchisme par demandes et par réponses. On y voit que « l'armée du salut est un corps d'hommes et de femmes convertis à Dieu et associés pour amener les hommes à se soumettre à Dieu » par

« l'exemple et la parole »; qu'elle a été « formée en juillet 1865 par William Booth », pasteur d'une congrégation wesleyenne, sous le nom de « la mission chrétienne » qui fit place en 1878 à celui « d'armée du salut »; qu'elle « étendit ses opérations en Irlande et aux États-Unis en 1880; en France en 1881 (66, rue d'Angoulême du Temple, à Paris)[1]; en Suisse, dans l'Inde, en Suède, en Afrique, en 1882; dans la Nouvelle-Zélande, en 1883; en Allemagne, en 1884; etc.; qu'elle comptait, en 1881, 206 corps d'armée, 8777 soldats, caporaux et sergents et 453 officiers; qu'elle occupait 251 locaux et avait dépensé 475000 francs du 15 avril 1880 au 1er avril 1881 (ces fonds provenaient uniquement de quêtes ou de dons volontaires); que l'uniforme de ses membres est utile entre autres choses pour « attirer le public et exciter un certain respect de la part de la foule », et qu'elle a adopté pour des raisons analogues l'usage de tambours, de clairons, de placards, d'écriteaux; que l'emploi des femmes comme prédicatrices est justifié par beaucoup de passages de l'Écriture et notamment par Joël, II, 28 : « Vos fils et *vos filles* prophétiseront »; que, dans les réunions, le premier banc est réservé aux personnes repentantes. Les doctrines de l'armée sont aussi résumées dans cette sorte de prospectus : elles comprennent la croyance à la ruine et la souillure de l'homme par la chute et par le péché, ruine et souillure qui écartent l'homme de Dieu, et dont il ne peut se purifier par lui-même, même par ses œuvres; mais il peut être régénéré par la foi dans l'amour de Dieu : cet amour s'est manifesté par l'envoi du Fils qui est mort sur la croix pour racheter nos péchés; ceux qui n'acceptent pas Jésus-Christ pour leur unique sauveur seront condamnés à perpétuité au jour du jugement.

1. L'armée a aujourd'hui des « postes avancés » à Nîmes, à Privas, à Valence, et dans d'autres localités moins importantes.

Le « quartier général » de l'armée du salut est à Londres, 227, Whiet Chapel Road, et à Paris, 187, quai Valmy. Le fondateur n'a que le titre de général; sa fille, miss Catherine Booth, a mérité seule d'être élevée au maréchalat. On sait qu'elle s'est mariée en 1886 avec le colonel Clibborn; le premier mariage célébré par les salutistes l'avait été, au quai Valmy, le 3 janvier 1884, à onze heures du matin, avec accompagnement de musique et de chants pieux : c'était celui « du capitaine Simço (poste de Valence) avec la capitaine Wallis (poste de Genève) ». Les programmes c'est-à-dire les *cartes spéciales d'entrée* portaient la note suivante: « Une collecte sera faite pour répandre la lumière du salut dans la Drôme ». Miss Booth a fait des conférences au temple de la rue Roquépine, au n° 39 du boulevard des Capucines, et dans une salle de la rue Saint-Honoré, sans aucun succès d'ailleurs.

En France, en effet, on n'a guère fait jusqu'ici que rire de ces fantaisies. En Suisse et en Angleterre, des piétistes fervents se sont livrés vis-à-vis des salutistes à des voies de fait, et il y a eu de vraies batailles. En Angleterre, on a même formé une contre-association l'*armée du squelette*. A Zurich et aux environs, où le peuple les a qualifiés de « l'armée du chahut », les autorités municipales ont voulu leur appliquer les lois sur les comédiens ambulants. A Worms, on vient d'interdire d'une façon absolue leurs réunions (août 1887). Un propriétaire féroce de Londres a poursuivi la résiliation du bail d'un « quartier » sous le prétexte justifié que le local, d'après le bail dont M. Booth avait pris la suite, devait être affecté à un débit de boissons. D'autre part, on s'est aperçu que les chefs de l'armée n'étaient point si dégagés de soucis temporels; on a découvert ou cru découvrir certaines spéculations commerciales assez louches de la part du « général ». Dans l'Ardèche, on

a même, paraît-il, constaté de véritables escroqueries (une somme de 100 francs par exemple aurait été demandée à une femme pour lui assurer une place en paradis); à Nîmes, une « convertie » échappée du « quartier » a raconté qu'on la traitait fort mal et qu'on la faisait travailler comme une esclave; à Sheffield, une adepte a voulu tuer son mari pendant son sommeil pour le punir de ses péchés. Un ministre anglican, M. Charlesworth, dont la fille était une des lieutenantes les plus zélées de miss Booth en Suisse, a écrit au président de la Confédération pour protester contre ses agissements et pour raconter comment on lui a enlevé sa fille : c'est tout à fait l'histoire d'Éline Ebsen. A Privas, le maire a interdit les réunions des salutistes parce qu'elles donnaient lieu chaque fois à des scènes de désordre. Tout semble indiquer que les mauvais jours sont arrivés; la secte disparaîtra sans doute bientôt sous le ridicule et sous le mépris public.

A côté de l'armée du salut, il y aurait à citer d'autres associations analogues, mais purement locales : l'Église du Progrès, les Éclectiques, le « Peculiar people », les déclamateurs, l'armée du Seigneur, etc. Un correspondant du *Journal des Débats* (n° du 11 septembre 1887) donne d'intéressants détails sur l'armée du Seigneur (*Army of the Lord*). Cette confrérie, composée de frères, de sœurs, de prophètes et de prophétesses, tient ses réunions à Brighton, dans une ancienne salle de concert, décorée de tentures rouges et de drapeaux de diverses nations, qu'ils appellent « l'antre de Jéhovah ». La salle est divisée en trois parties : la plus extérieure, séparée des autres par une balustrade de fer, est celle où l'on admet le public; la seconde est réservée à ceux qui ont obtenu le pardon de leurs péchés; la dernière est « l'antre de gloire », tout près de l'estrade, où se tiennent les chefs, les saints et les prophètes. Les exercices consistent en prières à haute voix, chacun criant ce qui lui passe par

la tête; le reste du service est laissé à l'inspiration du saint esprit : les uns dansent, d'autres prêchent, d'autres chantent, d'autres gesticulent et racontent leurs visions. Les « prophètes » prennent des noms bibliques; il y a parmi eux Élie, Salomon, Isaac, Galeb, la reine de Saba. Les hommes portent des tricots et des souliers rouges. Les curieux sont très difficilement admis aux réunions et si leur figure ou leur attitude n'a pas la chance de plaire aux frères ou aux sœurs, on leur fait parfois un mauvais parti : un employé de commerce a été dernièrement fort maltraité par le prophète Élie, ce qui a valu à l'isracible illuminé une condamnation judiciaire à quarante shillings d'amende (50 francs).

IV. — LES MORMONS.

Les *mormons* s'appellent eux-mêmes « les saints des derniers jours »; ils font dater l'organisation de leur première église, à Manchester (province d'Ontario, État de New-York), du 6 avril 1830. L'organisateur fut Joseph Smith, fils d'un fermier, à qui, en 1826, un ange vint faire des révélations. Smith avait alors quinze ans; il se préoccupait des choses religieuses, parce qu'il avait vu se fonder près de chez lui plusieurs sociétés religieuses entre lesquelles s'étaient partagés les membres de sa famille dont le désaccord, à ce point de vue, choquait sa droiture naturelle. Il tomba un jour sur ce passage de l'épître de saint Jacques : « Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, lequel la donne à tous simplement et sans faire de reproche; et elle lui sera donnée » (I, 5), et il alla se mettre en prières dans un bosquet; il ne tarda pas à voir apparaître deux êtres célestes, dont l'un revint souvent le voir depuis et lui fit de

nombreuses révélations. Il lui apprit notamment où étaient cachées les annales du peuple de Dieu depuis son émigration partielle en Amérique : elles étaient enfermées dans une boîte de pierre enterrée au haut d'une colline, et écrites en caractères « égyptiens modernes » sur des plaques en or de sept à huit pouces carrés, reliées par trois anneaux ; elles étaient accompagnées d'une sorte de paire de lunettes, l'*urim-thummim*[1], qui avaient servi aux anciens croyants et au moyen desquelles il put déchiffrer et traduire en anglais le livre sacré. Ces visions furent confirmées par des révélations que Dieu fit à trois amis de Smith, Rigdon, Harris et Olivier Cowdery. Puis un ange apparut à Smith et Cowdery, les ordonna par l'imposition des mains, leur commanda de se baptiser l'un l'autre et leur donna ses instructions pour l'organisation de l'Église nouvelle.

A peine établie, la communauté pieuse eut mille preuves de la protection divine : miracles, don de la parole publique, don des langues, esprit prophétique, tout vint aider, éclairer et favoriser les fidèles. Le nombre des croyants s'accrut très vite et il y eut bientôt toute une hiérarchie : un président, douze apôtres, des prophètes, des évangélistes, des prêtres ou pasteurs, des évêques, des diacres, des docteurs et des *elders* (anciens ; au nombre de soixante-dix) : ces derniers furent spécialement chargés d'aller propager la bonne nouvelle ; en 1850, on comptait déjà trente-trois *corps* (*quorum*) pareils, composés chacun de soixante-dix personnes. Les

1. Reprises par Dieu dès que Smith eut fini son travail de lecture et de traduction, ces lunettes sacrées consistaient en deux diamants triangulaires enchâssés dans du verre et montés sur une tige d'argent de façon à ressembler à d'anciennes besicles. — L'expression biblique *'ûrîm thummîm* (vraisemblablement deux pluriels, *manifestations et perfections*) paraît avoir été le nom soit d'un ornement, d'un bijou spécial au grand prêtre, soit d'une pierre spéciale du temple portant une inscription mystique, soit d'un instrument du culte... *grammatici certant.*

évêques et les diacres sont surtout des administrateurs temporels.

C'était surtout dans l'Ontario et l'Ohio que la nouvelle secte s'était répandue; chassés par l'intolérance de leurs compatriotes, les mormons allèrent bâtir la ville de Sion dans le Missouri, en 1831 : la « persécution » les y poursuivit. Réfugiés dans l'Illinois, ils y fondèrent, en 1841, la ville de Nauvoo, qui fut bientôt florissante; mais les anti-mormons les y traquèrent sans relâche : Smith fut traduit trente-neuf fois devant les tribunaux. Mis en prison à Carthage, avec un de ses frères nommé Hiram, ils y furent tous deux massacrés par une bande de fanatiques, le 17 juin 1844. Puis, les assaillants se portèrent sur Nauvoo qui fut réduit en cendres. C'est alors que les « saints » émigrèrent en masse — au nombre de trente mille, dit-on, — et allèrent dans le Far West fonder, aux bords du lac Salé, entre les montagnes Rocheuses et la Sierra Nevada, l'État de *Deseret* « l'abeille », qui a pris depuis le nom d'Utah, et la *Nouvelle-Sion* plus connue sous le nom de Salt-Lake-City : ils y arrivèrent en juillet 1847 seulement; leur exode avait duré trois longues années. Le chef de la secte était, depuis la mort de Smith, Brigham Young, l'un des premiers convertis, qui exerçait la profession de charpentier.

Je n'ai pas à raconter ici comment les mormons colonisèrent et cultivèrent le Far West; on sait quel immense service ils ont ainsi rendu à l'humanité. Je dois m'occuper seulement de leurs doctrines religieuses.

Le *credo* des mormons, tel qu'ils le déclaraient eux-mêmes en 1850, affirme l'existence de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit; le sacrifice expiatoire du dieu fils Jésus-Christ, l'autorité du Vieux Testament, du Nouveau Testament et du livre de Mormon; l'incessante révélation personnelle de la volonté de Dieu aux hommes; la nécessité pour l'Église d'être fidèle

à la doctrine des apôtres et d'imiter leurs pratiques; l'ordination au ministère sacré par l'imposition des mains; l'initiation au moyen du baptême par immersion; la rémission des péchés par la repentance envers Dieu; la réception du Saint-Esprit par l'imposition des mains; l'avènement prochain du royaume personnel de Dieu où les Juifs seront rassemblés et les dix tribus restaurées; ils pensent enfin que tous les hommes seront jugés, non selon leur opinion, mais selon l'intelligence et la lumière qu'ils ont, et selon leurs œuvres corporelles. Il y a eu, depuis longtemps, une apostasie universelle de l'Église, et c'est Joseph Smith qui a été chargé de la rétablir dans sa pureté primitive : pour être sauvé, il faut croire en Dieu, se repentir, être baptisé par immersion et avoir reçu le Saint-Esprit par l'imposition des mains. On peut être ainsi baptisé et confirmé un nombre indéfini de fois. On fait aux malades une friction d'huile qui peut être assimilée à l'extrême-onction.

Le *Livre de Mormon* n'est pas autre chose que les *Annales* « découvertes » par Smith, et qu'il avait lues, copiées et traduites en anglais, avec le concours d'Olivier Cowdery, ancien maître d'école. Les originaux « repris par Dieu » n'existent plus; mais M. Anthon, de New-York, qui a vu un feuillet de la copie, raconte qu'on y retrouvait toutes sortes de caractères grecs, hébraïques, romains, debout, couchés, renversés, mélangés de croix et d'arabesques et disposés en colonnes. Ce singulier livre — dont la première édition, tirée à 5000 exemplaires, a paru à New-York en 1830 — raconte l'histoire des premiers habitants de l'Amérique. Le nouveau continent aurait été peuplé par des gens qui quittèrent la tour de Babel au moment de la confusion des langues et traversèrent l'Océan sur huit vaisseaux; quinze cents ans après, ils furent détruits à cause de leur méchanceté. Mais six cents ans avant Jésus-Christ survint une nou-

velle colonie juive, composée uniquement de descendants de Joseph, fils de Jacob, qui se divisèrent en deux nations distinctes, les *lamanites* dont les Peaux-Rouges sont les représentants dégénérés, et les *néphites* qui ont été entièrement exterminés par les lamanites; Mormon était un néphite, qui écrivit l'histoire de sa race, transcrite par Moroni, fils de Mormon, sur des plaques d'or qui sont restées enfouies dans la terre de l'an 420 au 22 septembre 1827. Malheureusement pour la légende, il a été démontré qu'il y avait là une audacieuse supercherie : le prétendu livre inspiré n'est pas autre chose qu'un roman mystico-apocalyptique composé vers 1812 par un pasteur américain, Salomon Spaulding mort en 1816; son manuscrit, oublié dans l'imprimerie Patterson, à Pittsbourg, y fut trouvé et copié par Sydney Rigdon. La veuve et les amis de Spaulding ont témoigné du fait sous serment. Smith a d'ailleurs remanié et modifié le texte de Spaulding. D'après les mormons, ce livre serait « le rouleau d'Éphraïm » dont parle la Bible; Cf. Ézéchiel, XXXVII, 16 : « Prends une pièce de bois et écris dessus : pour Juda et pour les enfants d'Israël qui lui sont associés; prends une autre pièce de bois et écris dessus : pour Joseph, bois d'Éphraïm, et de toute la maison, etc. ». Le mot *mormon* viendrait de l'anglais *more* « plus » et de l'égyptien réformé *mon* « sage » et signifierait « plus sage » (que la Bible ?).

La doctrine philosophique des mormons est très large. Leur Dieu unique en trois personnes est en réalité le sommet d'une vaste échelle ou d'une longue série d'êtres formés d'une substance originairement identique, d'êtres anthropomorphes comprenant, de bas en haut, les hommes, les anges, les êtres divins ou dieux, tous sexualisés, mais les uns immortels et les autres mortels quant à leurs corps, tous immortels quant à leurs esprits, et différant entre eux

par leur degré d'intelligence et de pureté. Émanations de Dieu, ils se purifient par des transmigrations ou phases successives. Le Dieu père suprême, tête des dieux, et son fils Jésus-Christ, sont seuls incorporels; mais, puisqu'ils ont produit des êtres, ils sont polygames; Jésus-Christ, par exemple, se promène dans le ciel avec ses femmes, dans un char traîné par des chevaux blancs. Le Saint-Esprit est la cause mouvante de toutes les intelligences.

Ces théories ne sont point officiellement enseignées et, en réalité, la seule chose qu'on exige des mormons, c'est l'obéissance absolue à leur chef, au prophète, et la polygamie. On sait quelles luttes ils ont eu à soutenir depuis 1863 avec le gouvernement fédéral; il est probable que ce dernier l'emportera et que, privés en quelque sorte de leur autonomie et contraints de se borner à un seul ménage, les Mormons finiront par se fondre avec les autres peuples du nouveau monde : dès 1875, une des épouses de Brigham Young a osé faire prononcer son divorce d'avec lui par un tribunal fédéral. La polygamie, devenue légale depuis 1852, n'a affaibli chez eux ni la force physique ni l'intelligence; on a prétendu seulement qu'il leur naissait plus de filles que de garçons, ce qui est un excellent argument pour les amateurs des causes finales : il est tout naturel qu'il en soit ainsi là où il y a besoin de beaucoup de femmes. Tous les mormons ne sont pas nécessairement polygames; mais ceux qui le sont ont leurs ménages organisés de trois façons différentes : 1° les femmes habitent toutes ensemble, et le mari a, en dehors, sa maison séparée; 2° chaque femme a sa maison et le mari habite pendant vingt-quatre heures à tour de rôle dans chacune; 3° le mari et les femmes occupent en commun la même maison où chacune des femmes a sa chambre particulière. Certains mormons ont eu un nombre considérable de femmes : Brigham Young en a eu soixante-dix qui lui ont

donné des centaines d'enfants dont, en 1854, neuf étaient nés dans la même semaine; mais il paraît que le chiffre maximum légal des épouses est de sept, autant qu'il y a de jours dans la semaine. Avec la polygamie, avec les immigrations des convertis recrutés par les missionnaires en Europe et même en Asie, la colonie augmenta et prospèra rapidement. En 1850, elle fut érigée en territoire (l'Utah) et admise à ce titre dans la Fédération; Brigham Young fut reconnu comme gouverneur par les autorités fédérales et il reçut un traitement annuel ; mais, en 1854, il fut déposé par le gouvernement qui envoya successivement plusieurs généraux pour le remplacer : les autorités fédérales ne purent se maintenir et furent expulsées par la population. En 1871, Brigham Young fut traduit devant les tribunaux; il profita de cette occasion pour aller visiter la Palestine où il annonçait l'intention d'émigrer avec tous ses fidèles. Réélu « prophète » depuis 1862, il mourut le 28 août 1877 et fut remplacé par John Taylor comme chef religieux; mais les sentences répétées du Congrès, les ordres rigoureux du Gouvernement central, l'arrivée d'étrangers plus ou moins convertis, la venue de colons réfractaires à la doctrine des « saints », semblent présager la fin prochaine des mormons qui deviendront, au point de vue religieux, une simple secte protestante.

Déjà, des dissensions se sont produites : la secte des *joséphites*, notamment, est monogame et ne croit plus à l'authenticité du livre de Mormon. John Taylor, successeur de Brigham Young, vient de mourir pour ainsi dire en exil. Bien que les « anciens » parlent d'élire à sa place un certain Wilfrid Woodruff, il est probable que ce dernier « prophète » ne sera jamais installé. Une assemblée générale de mormons vient de voter, le 5 juillet dernier (1887), à l'appui d'une demande d'admission de l'Utah dans l'union améri-

caine au rang d'État[1], une constitution provinciale où la polygamie est punie d'une amende de mille dollars et d'un emprisonnement de six mois à trois ans.

C'est en 1850 qu'on vit en Europe les premières missions mormonnes. Celle de France, dirigée par M. J. Taylor, *elder*, recruta quelques adeptes et publia un journal, *l'Étoile du Deseret* (en tout 12 numéros, de juin 1851 à mai 1852, formant 192 pages in-8° où l'on trouve de tout jusqu'à des cantiques écrits dans le style mirlitonesque propre à ce genre de poésies). Elles eurent de même peu de succès en Italie et en Espagne; mais au contraire firent de nombreux prosélytes en Danemark, en Suède, et surtout en Angleterre, parmi les plus basses classes de la société. Je ne crois pas qu'il reste encore un seul mormon déclaré en France; on en a compté plus de 30000 en Angleterre; ils sont 130000 environ, sur une population totale de 160000 âmes, dans l'Utah[2], et disent être 250000 dans le monde entier. En 1847, ils étaient 2500; en 1850, 30000 et plus de 100000 dix ans après.

1. Les « États » seuls ont leur autonomie et sont représentés au parlement. Les « Territoires » sont directement administrés par les autorités fédérales.

2. Dans une conférence, tenue à Salt-Lake-City le 6 octobre 1883, l'apôtre Cannon a donné les informations suivantes résultant des statistiques officielles : il y a dans l'Utah 127 234 membres de l'église mormone, représentant 22 000 familles où l'on compte 37 000 enfants de moins de huit ans. Pendant les six derniers mois il y a eu dans la société mormone de l'Utah 2300 naissances, dont 1200 du sexe masculin et 1100 du féminin, 239 mariages et 781 décès. Pendant la même période le nombre des membres nouveaux admis dans l'église a été de 23 040. L'église est organisée comme il suit : 42 apôtres, 58 patriarches, 3,885 *elders* (anciens soixante-dix), 3150 grands prêtres, 11 000 anciens, 1500 évêques et 4400 diacres. Le nombre des mormons est de 2264 dans l'Arizona et du double environ dans l'Idaho.

V. — LES ILLUMINÉS RUSSES.

Parmi les sectes irrégulières et pour ainsi dire extravagantes du christianisme oriental, il faut citer les *bezslovestni* « muets » du dernier siècle : dès qu'ils se sentaient convertis et touchés par la grâce, les membres de cette secte se vouaient à un silence perpétuel. Le gouvernement général de la Sibérie, sous Catherine, en mit plusieurs à la torture sans réussir à leur arracher une seule parole. Il y avait aussi, à la même époque, les *malakanes*, ainsi nommés parce qu'ils buvaient du lait (en russe *malako*) les jours de jeûne; il en existe encore en Géorgie; ce sont en général des paysans, rudes et illettrés; ils n'admettent aucun sacrement : pour eux le vrai baptême est la purification de l'esprit, et le seul vrai prêtre est Jésus-Christ. Sous Pierre le Grand, les *philipoftchins*, ainsi nommés à cause de leur chef le moine Philippe qu'ils appelaient *pustos-wiät* « le saint du désert », se répandirent en Lithuanie; ils regardaient le suicide comme une bonne chose, comme un moyen d'échapper au péché : les uns se faisaient enterrer vivants, d'autres se laissaient mourir de faim; leur chef religieux élu devait rester célibataire; poursuivis par ordre de l'impératrice Anne, ils s'enfermèrent dans un couvent, y mirent le feu et se brûlèrent vifs. Le même sentiment a, de nos jours, donné naissance aux *morelstchiki* « sacrificateurs de soi-même »; à un certain jour, les fidèles se réunissent en plein champ, allument un grand feu et font le cercle tout autour en chantant des hymnes et des cantiques : de temps en temps un fanatique se jette dans le brasier; on en trouve surtout en Sibérie.

La même exaltation, le même mépris de la vie et de la chair

ont donné naissance, en Russie, à d'autres associations dont les principales sont les *khlisti* « flagellants » et les *skoptzi* « eunuques », qu'on regarde d'ailleurs comme deux branches d'une même secte. Fondée par un soldat déserteur, Daniel Philipitch, en 1645, la société des *khlisti* recommande la flagellation; on les accuse de proscrire le mariage et, malgré les apparences contraires, c'est-à-dire malgré leur habitude de vivre en ménages distincts, de pratiquer la communauté des femmes. Une de leurs coutumes religieuses est, dit on, de mutiler, pendant la nuit qui précède Pâques, une jeune fille de quinze à seize ans qui est regardée dès lors comme sacrée : on lui enlève l'un des seins que les assistants mangent pieusement; puis, la jeune victime est mise sur l'autel; les fidèles dansent en chantant frénétiquement tout autour; les lumières sont alors éteintes et il se passe des scènes indicibles.

Quant aux *skoptzi*, qui s'appellent eux-mêmes *karablik* « petit navire », ils sont connus par leur ardent prosélytisme; ceux qui ont pu convertir douze « infidèles » ont droit au titre d'apôtre. Ils sont très nombreux dans les campagnes et ont des adhérents dans les grandes villes, surtout, paraît-il, parmi les joailliers et les orfèvres. La politique joue un certain rôle dans leurs doctrines, car ils rendent un culte véritable au tsar Pierre III, l'infortuné mari de Catherine II, dont ils attendent, comme d'un Messie, le retour prochain sur la terre. Ils ne veulent pas de l'observation du dimanche et ils refusent de croire à la résurrection de la chair. Ils se soumettent à des observances de pénitence très dure : flagellation, port de cilices et de chaînes de fer; les plus exaltés, comme on le sait, se font châtrer volontairement, par application de ce verset de l'Écriture (Mat. XIX, 12) : « Il y a des eunuques qui se sont châtrés eux-mêmes à cause du royaume des cieux. »

VI. — LES SVEDENBORGIENS.

On a inauguré en 1884, près du Panthéon, rue Thouin, numéro 12, un petit temple pour les *svedenborgiens* de Paris qui sont au nombre d'une trentaine. Leur religion est assez vieille déjà, et elle a compté en France des adeptes convaincus : le capitaine Bernard, de Vannes, qui, à Bordeaux, réussit à convaincre et à convertir plusieurs de ses camarades et quelques soldats de son régiment (il croyait que les hommes pouvaient se mettre en communication avec les esprits par des songes); l'abbé Ledru, curé de l'église française de Lèves, dont nous avons parlé plus haut; M. J.-P. Moet, de Versailles, qui a traduit en français les œuvres de Svedenborg (1819-1824), déjà traduites en partie à la fin du dernier siècle, par Chastanier, Parraud et J.-A. Pernéty; M. Émile Broussais, fils du grand Broussais, conseiller à la cour d'appel de Pondichéry; M. Le Boys des Guays, un autre traducteur de Svedenborg, qui se servait pour sa traduction, dont il faisait dix pages par jour (il mit sept années pour achever son travail), d'une plume d'or.

La religion svedenborgienne tire son nom d'Emmanuel Svedenborg, savant suédois, né à Stockholm le 29 janvier 1688, mort à Londres le 29 mars 1772. Fils de Jesper Svedberg, évêque luthérien de Skar, il fut anobli, en 1716, par la reine Ulrique-Éléonore, qui changea son nom patronymique en celui de Svedenborg. Mathématicien et minéralogiste distingué, il faisait un voyage d'exploration scientifique, lorsqu'en 1743, dans une auberge de Londres, ainsi qu'il le raconte lui-même, il eut sa première vision. Il vécut, depuis, presque constamment en communication avec Dieu et avec les anges, dont il a publié les « révélations[1] » en une

1. C'est au milieu de ce fatras que Berlioz est allé chercher les paroles

série considérable d'ouvrages d'un mysticisme incompréhensible.

De 1743 à 1771, Svedenborg vécut à Londres presque en reclus. En 1771, il fut frappé de paralysie et mourut onze mois après. Ce fut vers 1782 qu'un certain Rév. Clowes commença à traduire et à prêcher sa doctrine qui se répandit peu à peu dans le monde. La première réunion de « la Société théosophique », ainsi qu'elle s'appelait, eut lieu dans le café de Saint-Paul à Londres le 5 décembre 1783. Bientôt il se forma des sociétés analogues, à Philadelphie (en 1784), en France (en 1786), en Suède, etc. En 1871, les svedenborgiens comptaient en Angleterre cinquante-huit « Églises » formées de huit mille membres environ; il y en avait quatre-vingts avec cinq mille membres au Canada et aux États-Unis. En Suède, ils sont au nombre de deux ou trois mille; il ne doit pas y en avoir une centaine en France. Outre l'Église de Paris, il y en avait en effet une autre en province, à Saint-Amand, fondée en 1837 par M. Le Boys des Guays; elle paraît avoir survécu à la mort du fondateur et de sa femme.

L'organisation des Églises svedenborgiennes a pour base trois pouvoirs : le pouvoir absolu, représenté par la Bible, dont trois exemplaires de différents formats occupent seuls la chaire présidentielle; le pouvoir réactif ou réglant qui réside dans la collectivité des fidèles délibérant ensemble; et le pouvoir actif confié à quatre directeurs dont l'un, qui porte le titre d'évêque, préside à toutes les cérémonies. Dans les réunions, les célibataires ne peuvent avoir tous ensemble qu'un sixième des voix; les suffrages des gens mariés ayant moins de trois enfants ne comptent au maximum que pour un tiers; ceux qui ont plus de trois enfants ont donc droit,

du chœur des damnés et des démons, *Pandæmonium*, de la *Damnation de Faust* : *Has ! Irimiru, karabrao, tradioun marexil, etc.* Ces mots appartiennent, suivant Svedenberg, à la prétendue langue des enfers.

quel que soit leur nombre, à faire compter leurs votes pour la moitié du nombre total.

En 1789, les svedenborgiens anglais résumèrent en quarante-deux propositions, condensées en trente-deux résolutions, toutes les doctrines de la « Nouvelle Église » ; on l'a, depuis, encore abrégée en douze articles de foi. Elle déclare d'abord que Jésus-Christ, notre sauveur, est le seul et éternel Dieu et qu'en lui est la divine Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Elle ajoute que Dieu s'est incarné pour chasser du monde les puissances infernales qu'il a vaincues et domptées ; que c'est une erreur de croire à la justification par la foi et à la Rédemption par la Passion ; que le second avènement de Dieu, très prochain, aura lieu, non personnellement, mais « dans le pouvoir et la gloire de son Verbe sacré » ; qu'il rétablira alors l'Église sous la forme de la nouvelle Jérusalem prévue par Jean-Baptiste ; que le jugement dernier qui a marqué la fin du vieux monde a eu lieu en 1757 ; enfin que l'Écriture sainte ou la parole de Dieu a une signification spirituelle inconnue auparavant, mais révélée à Svedenborg. Pour être sauvé, « l'homme doit vivre selon les préceptes du Seigneur, aimer Dieu et son prochain, reconnaître que tout bien et toute vérité, ainsi que la vie et le salut, proviennent du Seigneur seul, dans l'homme qui, par lui-même, n'est que mal et erreur ». Les svedenborgiens admettent, comme d'institution divine, les sacrements du baptême et de la cène.

Les svedenborgiens français ne regardent d'ailleurs ces sacrements que comme de mystérieuses allégories. Ils affirment de plus que leur doctrine est compatible avec toutes celles des autres sectes chrétiennes, et qu'il y a, parmi les protestants ou les catholiques, beaucoup de vrais svedenborgiens qu'une fausse honte empêche seule de se déclarer. Leur culte est très simple ; ils ont bien un rituel composé

par l'abbé Lévra, mais ils ne le suivent guère ; et leurs cérémonies comprennent seulement des prières spontanées, des prédications, des lectures de passages de la Bible et des ouvrages de Svedenborg.

Tout en étant fermement convaincus de la réalité des visions du savant suédois, les svedenborgiens de Paris ne croient pas que personne puisse aujourd'hui avoir de communications avec les esprits, et, à ce sujet, il s'est produit un schisme parmi eux. En 1853, un ancien tourneur en chaînes, M. Cahagnet, d'Argenteuil (mort en 1885), fonda une *société des étudiants svedenborgiens libres*, qui est une pure association spirite. Cahagnet se piquait de magnétisme, et sa femme, Adèle Maginot, était une somnambule « extralucide ». Depuis la mort de Cahagnet et de sa femme, les « frères » se réunissent à Paris dans l'atelier d'un sculpteur : les séances commencent par une prière à l'immortel invisible, et se terminent par une « agape ». Entre temps, les membres de l'assemblée chantent, prient et invoquent les bons esprits ; un frère ou une sœur fait une conférence ; un autre donne une séance de magnétisme. A la fin de l'agape, on entonne le cantique de la Création.

Au temple de la rue Thouin est annexée, comme à beaucoup d'églises protestantes, une bibliothèque et une librairie de vente.

VII. — LES SPIRITES.

Les histoires de revenants sont vieilles comme le monde. Dans sa célèbre lettre à Sura, Pline le Jeune (liv. VII, 27) demande à son ami s'il pense *esse aliquid phantasmata et habere propriam figuram numenque aliquod, an inania et vana ex metu nostro imaginem accipere*. Et il lui raconte

plusieurs histoires terrifiantes : une femme, *figura humana grandior*, prédisant à Curtius Rufus le cours de sa vie et l'heure de sa mort; un affranchi de Pline lui-même ayant les cheveux coupés par un spectre; enfin l'aventure arrivée à Athènes au philosophe Athénodore : il se logea dans une maison « hantée » où l'on entendait des bruits de chaînes, où l'on voyait apparaître un vieillard gémissant; Athénodore s'enferme dans la maison, se met à veiller ayant auprès de lui une lumière, son stylet et ses tablettes, et s'applique à travailler *ne vacua mens audita simulacra et inanes sibi metus fingeret;* il entend le bruit, voit l'ombre, la suit, marque la place de la cour ou de l'aire (*area*) où elle disparaît à ses yeux; le lendemain, on fit des fouilles à cet endroit et l'on y trouva des ossements et des chaînes, et après qu'on eût donné à ces débris humains une sépulture honorable le repos de la maison ne fut plus troublé.

Les inventeurs du spiritisme avaient-ils lu Pline? Ce n'est pas probable; mais le premier « esprit » qui se soit manifesté de nos jours (en janvier 1848) est celui d'un certain Charles B. Rosna, assassiné dans une maison du village de Hydesville (État de New-York), qui venait demander des prières aux habitants de la maison; il y a pourtant cette différence avec l'histoire du revenant d'Athénodore qu'on ne retrouva pas le cadavre du prétendu Rosna. Ce dernier manifestait sa présence par des coups frappés aux portes, aux parois des chambres et aux planchers; il vint même s'asseoir sur le lit des demoiselles Fox et leur passer sa main « froide » sur la figure; on eut l'idée de l'interroger, et il répondit intelligemment en frappant un coup lorsqu'un stylet promené sur un alphabet arrivait à la lettre nécessaire pour compléter un mot. La maison était alors habitée par un certain John D. Fox et sa famille; il paraît que l'une des trois filles de M. Fox, Kate, âgée de douze ans, était l'auteur de ces « ma-

nifestations » : l'enfant était même ventriloque, et elle profitait de ce talent naturel pour mystifier ses parents et ses amis. Crédules ou complices, ceux-ci firent de la chose une affaire. Ils se transportèrent à Rochester, où les « communications » recommencèrent sur une plus large échelle. Les imaginations travaillent : à New-York, à Saint-Louis, à Boston, à Philadelphie, se manifestent d'autres esprits. Il y eut des séances publiques; des commissions scientifiques ou soi-disant telles s'en mêlèrent. En 1854, il y avait plus de cinquante mille spirites aux États-Unis.

En 1853, on avait inventé un procédé plus commode : au lieu de coups frappés au hasard n'importe où, on imagina de se servir de tables autour desquelles se plaçaient les curieux ou les adeptes. Ils posaient leurs mains à plat sur la table, formant une chaîne continue : bientôt, des craquements se faisaient entendre, puis la table marchait, courait, sautait, frappait avec ses pieds un certain nombre de fois (le nombre de coups correspondait au rang de telle lettre dans l'alphabet). Un perfectionnement commode fut celui de la construction d'une petite table en bois léger; on attachait à l'un de ses pieds un crayon et la table écrivait ainsi couramment sur une feuille de papier ou sur une ardoise. Les tables tournantes furent très à la mode en France vers 1854-1855; des savants cherchèrent une explication naturelle au phénomène; des prêtres y virent de nouveaux prestiges du démon. On ne se sert plus aujourd'hui de petites tables; on en est revenu à la simple *typtologie*, c'est-à-dire au langage des coups. Mais, parallèlement, il y a l'écriture directe : on met sur une table, par exemple, du papier et un crayon; on éteint les lumières, on entend l'esprit écrire, et quand on rallume les flambeaux, on peut lire une phrase plus ou moins longue; le plus souvent on se sert d'une ardoise. Il y a même des esprits qui savent écrire en plein jour, sur

deux ardoises appliquées l'une contre l'autre et entre lesquelles on a mis un petit morceau de crayon. Un amusement ordinaire des esprits consiste à remonter le mécanisme d'une boîte à musique ; d'autres fois ils agitent les sonnettes.

Cela ne suffisait pas aux adeptes : ils voulaient voir et toucher ou être touchés. Qu'à cela ne tienne ; des esprits se sont laissé photographier. D'autres sont venus souffler sur la figure des naïfs, leur ôter leurs bagues, leur taper sur les mains, leur dénouer les cordons de leurs souliers, leur apporter des fleurs, et laisser, sur une couche de cendre ou de farine ou dans de la stéarine fondue, l'empreinte de leurs pieds et de leurs mains. Dans certains cas, on a même eu des *matérialisations :* des esprits ont laissé voir leurs mains, leur tête et même leur corps tout entier (toujours vêtu, ce qui est par parenthèse assez bizarre).

Le grand prêtre du spiritisme en France fut Allan-Kardec, dont le nom profane était Hippolyte-Léon Denizard-Rivail. Né à Lyon le 3 octobre 1804, mort à Paris le 1er avril 1869, ancien chef d'institution et auteur de plusieurs ouvrages de pédagogie, il s'adonna, à partir de 1850, au spiritisme. Il fut le fondateur et le premier président du cercle spirite qui existe encore à Paris, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs sous le titre de : « Société d'études psychologiques ». Le local comprend une librairie de vente, une salle de lecture, des salons de réunion et de conférences. Les documents « authentiques » y abondent : des armoires renferment des moulages de pieds et de mains d'esprits, des écrits de morts illustres, etc. ; il y a même un tableau assez médiocre du reste, avec cette audacieuse suscription : « Raphael pinxit, Fabre medium ». C'est là qu'on peut se procurer les journaux de la secte, ainsi que les œuvres des adeptes ou même des simples amateurs.

L'un des livres spirites les plus singuliers est peut-être

celui d'un homme d'ailleurs fort honorablement connu, un ancien collaborateur de la *Démocratie pacifique*, M. Eugène Nus : *Choses de l'autre monde*, publié en 1880 (in-12 de viij-399 p.). On y trouve, entre autres révélations des esprits, douze pages de musique (p. 91 à 103) comprenant treize morceaux dont voici les titres : « Chant de la terre dans l'espace, chant de la mer, duo : voix de la marée et langoureuse mélodie du vent, chant de l'astre satellite lunaire, chant de la nue silencieuse et voilée, chant de la lune à son déclin, chant de Saturne, chant de Jupiter, chant de Vesta, mélodie d'Herschell : adoration, désespoir : miserere, chant de la planète Mars, chant de religieuse dans Vénus, chant de la planète-firmament »; cette dernière planète est, à ce qu'il paraît, une planète du système solaire, située au delà de Neptune. La table fit au surplus à M. Nus et à ses amis, dans l'appartement de Victor Considérant, rue de Beaune n° 2, tout un cours de philosophie; ses définitions avaient toujours douze mots. Un jour, lassée de leurs interrogations continues, elle leur dit cette parole stupéfiante : *Adsum Deus!*

Un autre livre étrange, bien caractéristique d'un état d'esprit tout particulier, est celui de M. J.-Camille Chaigneau qui a pour titre : *les Chrysanthèmes de Marie;* c'est un recueil de pièces de vers et de morceaux en prose qui forment 396 pages in-12. L'auteur y raconte comment le 29 octobre 1878 se révéla à lui son amante, sa fiancée du commencement de ce siècle; repris d'une belle tendresse pour sa Marie « fluidique », le futur vraiment « antérieur » jura dès lors de se consacrer désormais à elle[1]. Il paraît pourtant qu'il a manqué à sa parole et qu'il a contracté un mariage terrestre, car il a fait paraître en 1883, pour justi-

1. Le volume contient un portrait lithographié de l'esprit de Marie, sur un dessin obtenu par « mediumnité ». On y trouve aussi des détails sur les doctrines spirites et un grand tableau : « Esquisse de l'évolution humaine ».

fier sa conduite, un *Appendice aux Chrysanthèmes de Marie* (Royan, 27 p. in-12). D'autres fanatiques ont publié des œuvres nouvelles de vieux auteurs morts depuis des siècles, par exemple des tragédies de Racine retouchées par son esprit.

C'est que, dans la vie fluidique, on travaille et même on grandit, on se marie, on procrée; il y a des écoles, on y fait des conférences : cela m'a été dit le plus sérieusement du monde ; on ajoutait que les esprits renaissent sur la terre, au bout d'un temps plus ou moins long : telle dame est restée trois cents ans dans la vie des esprits; tel homme seulement soixante-quinze. Des « voyants » peuvent même connaître toute la vie passée d'une âme : l'un d'eux m'a appris un jour que j'avais été maquignon en Alsace au dernier siècle. J'ai eu en effet le plaisir de frayer avec des spirites, j'ai assisté à des séances, j'ai écrit de ma main des « communications » d'esprits supérieurs, j'ai pu même saisir dans l'obscurité le bras de *la médium* (il paraît que ce féminin est admis) qui remplaçait celui de l'esprit[1], mais je n'ai pu voir de matérialisations; je n'ai pas pu davantage voir opérer *gratis* le fameux Slade : il fallait absolument payer vingt francs, et je trouvais la somme trop élevée pour une mystification amusante sans doute, mais enfantine. On m'a seulement montré plusieurs ardoises venant de chez lui; les « communications » qui y sont tracées, signées de différents noms, sont toutes de la même écriture, droite ou penchée, une écriture nettement anglaise ou américaine. J'ai pu étudier une de ces ardoises, polyglotte : le malheureux, en y copiant quelques lignes de grec, s'est oublié jusqu'à laisser dans le texte les

1. La médium en question, Mme Bablaiu, avait fait obtenir à une de nos plus célèbres actrices des « communications » d'une de ses filles, morte très jeune et ardemment regrettée.

chiffres renvoyant à des notes; je conservé précieusement cet autographe spirite.

Slade est en effet un des plus célèbres médiums du jour; il s'est fait connaître par son tour des ardoises. Le *truc* fut démasqué d'abord dans le *Times* du 16 septembre 1876, puis devant la justice anglaise les 20, 21, 27, 28 et 31 octobre de la même année par M. Ray Lankester, professeur de zoologie à Londres, le Dr Donkin et le prestidigateur Maskelyne, qui a refait le tour en plein tribunal. Souvent la communication annoncée se trouvait écrite à l'avance à l'aide d'une encre qui n'apparaissait qu'au bout d'un certain temps; d'autre fois le médium l'écrivait séance tenante sous la table à l'aide d'un crayon fixé sur un dé retenu dans sa manche par un fil de caoutchouc. Avant Slade, un autre médium célèbre avait été Home, mort l'année dernière, qui écrivait aux plafonds en lettres phosphorescentes grâce à un système très ingénieux de porte-plume articulé rentrant, et qui, aux Tuileries, fut surpris par un aide de camp sceptique donnant à la duchesse d'Albe son pied nu pour la main d'un esprit. Je ne rappelle pas la mésaventure des frères Davenport surpris en flagrant délit de fraude dans leur armoire qu'ils croyaient fermée. D'autres médiums ont fait dire à des esprits supérieurs des niaiseries[1], ont pris des noms de lieux pour des noms d'hommes, ont fait apparaître les esprits de gens encore en vie. Une enquête, qui a duré trois ans, vient d'avoir lieu en Amérique par les soins de l'Université de Pennsylvanie; la commission avait convoqué les seize médiums les plus célèbres, y compris

1. Le 16 mai 1883 par exemple, l'esprit de Gambetta est venu dire dans une table : « J'avais trop d'ambition »; une autre fois, un savant professeur es venu parler du latin de cuisine et un homme du meilleur monde s'est exprimé ainsi : « Mes salutations sympathiques au cercle (de gens?) qui entoure la table. »

Mme Fox-Kane, l'une des filles de M. Fox de Hydesville. Les résultats de l'enquête ont démontré l'ignorance et la mauvaise foi des médiums : on a par exemple saisi des ardoises dont n'avait pas pu se servir Slade et où la dépêche spirite était déjà tracée; on trouva les mains d'un médium tachées de l'encre dont on avait enduit les baguettes d'un tambour dont venaient battre les esprits; à l'aide d'un miroir habilement dissimulé, on vit sous la table les mains d'un médium occupées à écrire.

Malgré l'évidence, il y a pourtant encore des croyants. Tout récemment, à la suite d'une « évocation », un M. Garbery, de Clichy, a été frappé d'aliénation mentale : il voyait partout autour de lui des esprits malins. La septième chambre du tribunal de la Seine a jugé, les 16 et 17 juin 1875, un trio d'exploiteurs spirites : un ancien tailleur, devenu journaliste, libraire et gérant du cercle spirite, nommé Leymarie, un photographe nommé Buguet, et un médium américain, Firmann. Leur industrie consistait à évoquer, moyennant finances, telle ombre désirée dont ils donnaient au client crédule une photographie qu'ils obtenaient à l'aide de poupées, de draps et de têtes variées en carton. Ils firent même apparaître un jour l'infortuné Maximilien, la victime de Napoléon III et de Bazaine, et un autre jour un Inca. Ils donnèrent à la veuve d'Allan-Kardec un portrait de l'esprit de son mari, avec une phrase que la jeune caissière de Buguet déclara avoir écrite sous la dictée de celui-ci. Le plus curieux de l'affaire c'est que les dupes, malgré les aveux de Buguet, et quoiqu'on leur expliquât les trucs employés, affirmèrent en plein tribunal la sécurité de leur foi et la réalité des apparitions; parmi ces convaincus, il faut citer les noms du comte de Bullet (quarante-six ans), de M. de Veh (soixante-six ans), de M. Dessenon (cinquante-cinq ans), de M. le colonel Carré, de M. Couillaud, horloger à Madrid

(cinquante-huit ans). Buguet et Leymarie furent condamnés à un an de prison et 500 francs d'amende; Firmann, à six mois de prison et 300 francs d'amende.

Toute la théorie du spiritisme repose sur une conception de pure fantaisie : l'homme serait formé d'un corps périssable[1], d'un esprit éternel et d'un *périsprit,* enveloppe impondérable, faite d'une matière très subtile mais ayant la forme humaine. Lorsqu'un esprit veut manifester sa présence à nos sens, il emprunte une partie de sa force et de sa substance à un *médium,* c'est-à-dire à une personne douée de facultés spéciales, qui est endormie d'un sommeil cataleptique et qui, dit-on, perd de son poids pendant qu'elle dort. C'est ainsi que les matérialisations sont rendues possibles. Les adeptes distinguent plusieurs sortes de médiums : le médium typtologue, le médium écrivain mécanique qui écrit en prenant part à la conversation générale et sans se rendre compte de ce qu'il écrit, le médium voyant, le médium à incarnations, c'est-à-dire dont l'esprit cède pour un moment la place à celui d'un mort, et le médium à matérialisations.

Des hommes de science eux-mêmes ont donné dans ces absurdités; on nomme en effet, parmi les spirites les plus convaincus, Alfred Wallace, l'émule de Darwin, et William Crookes. M. Crookes a même publié une vrai roman, le récit de toute une série d'apparitions, obtenues grâce à la *mediumnité* de la jeune Florence Cook, d'une ravissante enfant de l'autre monde, Katie King, qu'il a pu tenir dans ses

1. Les journaux ont publié, il y a quatre ans, une très curieuse lettre de faire part annonçant le décès d'un enfant de six mois, datée du Havre, 4 juin 1883; elle était ainsi conçue : « MM. B... ont l'honneur de vous faire part de la *désincarnation* de Charles-Antoine B..., leur fils, etc. », et portait cette épigraphe : « Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse; telle est la loi ».

bras et dont il a fait bien souvent la photographie. Il n'y a pourtant rien là de bien nouveau : il y a près de deux cents ans, l'abbé Thiers anathématisait les tamis tournants; au dernier siècle, Mesmer et Cagliostro exploitèrent la curiosité et la naïveté publiques par des procédés et des prétentions analogues. Et les somnambules, et les magnétiseurs, et les devineurs de nos jours : Donato (d'Hondt) et sa Lucile, M. Cumberland et ses épingles! Je rappellerai seulement que parmi les romans où la devination par le somnambulisme et la catalepsie, ou si l'on veut par l'hypnotisme, joue un rôle important, l'un des plus curieux est la nouvelle « la Veille des noces » de Ferdinand Flocon (*Distraction*, Paris, 1833, in-8°, t. Ier, p. 269-320 et t. II, p. 1-56).

VIII. LES THÉOSOPHES.

Du spiritisme procède directement la nouvelle *Société théosophique* qui prétend d'ailleurs se rattacher simplement au bouddhisme. Elle a été fondée à New-York en 1875 par M. le colonel Olcott et Mme Blavatsky; M. Henry Olcott avait vaillamment servi dans l'armée du Nord, pendant la guerre de sécession; Mme la comtesse Blavatsky était une voyageuse russe à l'esprit aventureux. M. Olcott et Mme Blavatsky avaient constaté la réalité des phénomènes spirites, mais l'explication qu'on leur en donnait ne les satisfaisait point. C'est alors que le colonel reçut la visite, dans son cabinet de travail à New-York, d'un sage de l'Orient qui apparut soudain devant lui et s'éclipsa de même[1], lui laissant entre les mains son turban, une pièce de cachemire de deux mètres de long, que M. Olcott montre volontiers aux curieux.

1. C'est tout à fait l'histoire des deux vieillards venus de la lune, de Jérôme Cardan rappelée par Cyrano de Bergerac.

La conversation qu'il eut avec ce personnage mystérieux lui fit sentir la nécessité d'en savoir davantage; et il partit pour l'Inde où se rendit aussi Mme Blavatsky. Là, ils furent, en partie, initiés aux doctrines et à la science du bouddhisme *ésotérique*, conservées dans les vallées reculées de l'Himâlaya, par un petit nombre de sages éminents, les *Mahâtmâs* (« grandes âmes » en sanscrit). Ils revinrent alors en Occident et fondèrent un peu partout des sociétés de théosophie. Il y en a même à Bombay et à Madras; il y en a une à Paris, qui date du 28 juin 1883 : lady Caithness, duchesse de Pomar, en est la présidente honoraire à vie. Un journal, *le Lotus*, paraît à Paris sous ses auspices depuis le mois de mars dernier : en tête est le monogramme brahmanique *ôm* et, au-dessous, cette épigraphe, qui est, nous dit-on, la devise des maharajahs (*sic*) de Bénarès : *satyân nâsti parô dharmmah*, qu'on traduit : « Il n'y a pas de religion plus élevée que la vérité », mais qui signifie proprement : « Le devoir n'est pas plus fort que la vérité »; on y trouve de très beaux vers de M. Jean Rameau, des faits divers, des articles de doctrine assez obscurs et entremêlés, comme toutes les publications de la secte, de mots sanscrits et pâlis plus ou moins altérés et traduits parfois à l'aventure. Les livres dont la lecture est recommandée aux profanes sont le *Monde occulte* de M. A.-P. Sinnett (Londres, 1881, in-8°); le *Bouddhisme ésotérique* du même (Londres 1883, in-8°); l'*Isis sans voile* de Mme H.-P. Blavatsky (Londres, 1877, 2 vol. in-8°); *la Lumière sur le sentier* (ouvrage publié en Amérique); *le Bouddhisme* selon le canon de l'Église du sud, sous forme de catéchisme, par Henri S. Olcott (trad. fr. par D. A. C., Paris, 1883, in-8° de 105 pages); les *Fragments glanés dans la théosophie occulte d'Orient*, par lady Caithness, duchesse de Pomar (Nice, 1884, in-8°, de 81 pages), et deux autres ouvrages de Mme de Pomar, *Théosophie boud-*

dhiste (Paris, 1886, 120 pages in-8°) et *Théosophie chrétienne* (Paris, 1886, 174 pages in-8°). Le catéchisme de M. Olcott, « approuvé par H. Sumangala, grand-prêtre de Srîpada, principal de l'École de théologie bouddhiste de Ceylan », n'est guère relatif qu'au bouddhisme « exotérique »; mais le traducteur y a joint quelques aperçus sur la doctrine secrète que les *mahâtmâs* révèlent à leurs *chêlas* « disciples[1] ». M. Olcott et ses amis ont fait des conférences pour exposer cette doctrine; ils ont même amené en Europe un savant *chêla* indien, Mohini.

D'après ces *théosophes*, que j'ai proposé d'appeler, pour plus de commodité, les *néo-bouddhistes*, la religion du Bouddha est la plus sublime de toutes, mais à la condition de ne pas être comprise comme la comprend le vulgaire. Le bouddhisme n'est ni athée, ni matérialiste; c'est au contraire le culte le plus métaphysique qu'il y ait au monde. D'abord, le *nirvâna* n'est pas du tout l'anéantissement, la destruction de l'individu; c'est « l'exclusion des trois feux passionnels, l'empire complet de l'esprit sur la matière ». L'homme est triple : il est formé d'un corps physique animé, d'une âme intellectuelle et d'un esprit divin. L'homme physique se compose des trois premiers principes : corps matériel *rupa*, vitalité *djiva* ou *prana*, corps astral *mayavirupa* ou *linga-sharira;* — l'homme intellectuel comprend les quatrième et cinquième principes : l'âme animale *kama rupa* et l'âme humaine *manas;* — l'homme spirituel comprend les deux derniers principes, l'âme spirituelle *buddhi* et l'esprit *atma*[2] : c'est le corps astral, double éthéré et

1. Il faut sans doute corriger *tchêluka*, « apprenti mendiant, novice bouddhiste »; *tchêla* est proprement « vêtement » et « vêtement strictement nécessaire pour la pudeur ».

2. Proprement : *rûpa* « forme », *djivâ* « vie », *prâna* « respiration », *mâyâvirûpa* « forme illusoire, magique », *linga-çarîra* « corps emblématique »,

prototype du corps physique, qui peut se transporter instantanément à distance et, séparé de l'être vivant, le dédouble pour ainsi dire; c'est le corps astral d'un Mahâtmâ qui alla rendre visite à M. Olcott à New-York, tandis que le Mahâtmâ charnel demeurait dans sa lamaserie. Les néo-bouddhistes croient aussi qu'il y a sept états de la matière : l'état solide, l'état liquide, l'état gazeux, l'état radiant (découvert par M. Crookes) et trois autres ignorés des Occidentaux; c'est grâce à la connaissance de ces sept états que les Mahâtmâs pourraient transmuter les corps — il y a encore d'heureux jours pour les chercheurs de la pierre philosophale — et qu'en attendant ils savent les décomposer, les « projeter » au loin, les « précipiter » et les recomposer; par exemple, vous êtes à votre table de travail : vous voyez soudain un nuage blanchâtre se former au plafond, au-dessus de votre tête, descendre vers vous et se déposer sur votre table en forme de lettre; c'est un message qu'un de vos amis théosophes vient de vous écrire de Lahore ou de San-Francisco il n'y a pas cinq minutes. Et ne croyez pas que les théosophes aient besoin d'ouvrir une lettre pour la lire, fi donc! il leur suffit de la palper et de se l'appliquer sur le front non seulement pour en prendre connaissance mais encore pour y répondre sur le même papier, par écrit : ce n'est pas plus difficile que cela, passez muscade!... Ces divagations sont entremêlées d'étymologies bizarres, de sentences mystiques et de dissertations extravagantes sur le Christ, la Vierge, les Apôtres, les Égyptiens, les Mexicains, etc. Mais ce qui m'aurait rendu sceptique, si j'avais pu me laisser entraîner à de pareilles rêveries, ç'aurait été des notes comme cet appel que j'ai trouvé un matin dans un journal

kâma-rûpa « forme passionnelle », *manas* « perception », *buddhi* « intelligence », *âtmâ* « âme ». L'inexactitude des traductions montre le procédé général.

anglais; il a tout l'air de s'adresser au jeune *chêla* que **MM.** Olcott et consorts ont exhibé dans les cercles spirites de Paris et de Londres, et je le livre, dans son éloquente simplicité, aux réflexions des lecteurs : « Si ceci arrivait sous les yeux de MOHINI M. CHATTERJI, dernièrement de l'Inde, il est supplié de *revenir* à sa femme et à son enfant[1]. » (*Standard*, 6 févr. 1886, 1re page, 2e col.)

IX. — LA FRANC-MAÇONNERIE.

Les francs-maçons s'étonneront peut-être que j'aie donné place à leur association parmi les sectes religieuses; c'est qu'il faut bien reconnaître que beaucoup d'entre eux encore font vraiment acte de religion en opposant par exemple la franc-maçonnerie au catholicisme; en demandant des signes et des cérémonies pour remplacer le signe de la croix, la première communion, le mariage religieux; en s'attachant avec une obstination puérile à un formulaire grotesque, à des « rites » surannés, à des observances étroites; en se parant de « cordons », de médailles et de bijoux ridicules. Quant au fameux « secret », on sait que depuis longtemps c'est celui de Polichinelle; tout ce qui concerne la franc-maçonnerie a été depuis longtemps écrit dans de nombreux ouvrages qui traînent sur les quais ou moisissent dans les échoppes des bouquinistes.

C'est une opinion assez répandue parmi les maçons qu'ils se rattachent directement aux anciens collèges sacrés de l'Orient européen ou de l'Égypte, et que leurs « rites » se rapportent à ceux des initiations antiques. Un poème, publié en 1824 par un orientaliste distingué, la *Maçonnerie*,

1. « If thir should meet the EYE of MOBINI M. CHATTERJI, lately of India, he is implored to RETURN to his wife and child. »

est très remarquable à cet égard. Mais il faut en rabattre : les initiations anciennes n'ont rien à voir dans la *franc-maçonnerie* dont le nom seul suffit à indiquer la véritable origine. C'est une simple continuation des associations d'ouvriers maçons du moyen âge; ces ouvriers, à l'époque où se construisaient les grandes églises de l'Occident, formaient un corps considérable, parfaitement organisé et discipliné, dont les membres, exposés à voyager souvent, et vivant d'ailleurs dans des conditions spéciales, avaient entre eux des procédés particuliers de correspondance et des signes secrets de reconnaissance; ils avaient, dans chaque localité, leur endroit de réunion, primitivement sans doute une cabane en planches près de leur chantier, *hütte* en allemand, *lodge* en Angleterre. L'emblème de leur métier, une équerre croisée sur un compas ouvert, a servi en 1525 de marque à Jean Grieninger, un imprimeur de Strasbourg où il y avait une « grande loge » *haupt-hütte*, célèbre dans toute l'Allemagne.

Les maçons avaient déjà, à diverses reprises, admis parmi eux, à titre d'affiliés libres, des gens étrangers à leur corporation, lorsqu'en 1703 la loge Saint-Paul, de Londres, prit une décision qui devait révolutionner l'organisation des loges. Elle déclara qu'il y avait lieu désormais d'admettre et d'initier des personnes de diverses professions. Dès lors, les membres des loges devinrent pour la plupart des maçons libres, *free-masons*, des francs-maçons, et tout le formalisme des loges devint symbolique de technique qu'il avait été.

Dès lors, l'association grandit et prospéra rapidement et les loges se multiplièrent. Il y eut même des groupements spéciaux, des loges relevant les unes de la vieille grande loge d'York, les autres de la nouvelle grande loge de Londres (1717) ; il y eut les grandes loges spéciales d'Irlande (1729) et d'Écosse (1736). En France, la première loge

l'Amitié, fut ouverte à Dunkerque le 13 octobre 1721, et une deuxième à Paris en 1725. En Allemagne, la première loge établie le fut à Cologne en 1716; la maçonnerie fut introduite dans les Pays-Bas vers la même époque, en Espagne en 1726 et l'année suivante en Portugal, en Russie en 1731, en Italie en 1733, en Pologne, en Suède et en Danemark vers 1740; la Turquie d'Europe et celle d'Asie eurent leurs loges dès 1738; il y en eut aussi en Perse et dans l'Inde (1728), en Afrique (1735) et en Amérique (1721).

Le despotisme religieux et le despotisme monarchique ne pouvaient que s'émouvoir des progrès d'une association mystérieuse, relevant d'un pouvoir suprême résidant en Angleterre et fondée par des protestants. En France, la police interdit les réunions de maçons de 1737 à 1745, mais ils parvinrent à se faire tolérer en s'affiliant des grands seigneurs et en prenant pour grands maîtres des princes du sang. En Italie, les gouvernements les poursuivirent : en 1779, un nommé Crudeli fut mis en prison à Florence comme suspect de franc-maçonnerie. En Espagne, un Français nommé Tournon fut arrrêté par les sbires de l'Inquisition en 1757, condamné à une année d'emprisonnement et expulsé du territoire à l'expiration de sa peine. A Lisbonne, le « frère » Coustos, lapidaire, fut, ainsi que ses amis Mouton et Bruslé, arrêté, soumis à la question et condamné aux galères. A Constantinople, la police musulmane vint dissoudre une loge en 1748.

Après sa restauration, Ferdinand VII poursuivit impitoyablement les maçons; dès 1814, il en faisait emprisonner un grand nombre; en 1819, deux moururent à la question à Murcie; en 1824 et 1825, une cinquantaine de franc-maçons de Grenade, de Cordoue et de Barcelone furent exécutés, pendus ou envoyés aux galères. La société avait été solennellement excommuniée par le pape Clé-

ment XII le 27 avril 1738; la sentence fut renouvelée par Benoît XIV, par Pie VII, et par leurs successeurs jusqu'à Léon XIII inclusivement.

En France, la Révolution avait fermé les loges, corporation aristocratique, dévote et réactionnaire. Napoléon les toléra sous la grande maîtrise de Cambacérès; la Restauration voulut reprendre les anciennes traditions et imposer des grands maîtres choisis parmi les princes du sang; le second empire fit de même et, jusqu'en 1870, le maréchal Magnan, puis le général Mellinet, improvisés francs-maçons, présidèrent souverainement au *Grand-Orient*, par ordre de l'empereur.

Mais le mouvement était donné; les francs-maçons faisaient de la politique et de la politique libérale. D'ailleurs, ils étaient divisés en plusieurs « obédiences » et échappaient ainsi à la surveillance du pouvoir : à côté du *Grand-Orient*, qui était le groupe le plus nombreux des maçons de France, il y avait le *Suprême-Conseil* du rite écossais inventé par l'Irlandais Ramsay en 1728 et le rite de *Misraïm* créé à Milan en 1805.

Ce ne sont pas là d'ailleurs les seuls « rites » qui se soient produits. Il y a eu, outre la *maçonnerie d'adoption* des femmes qui eut un grand succès en France au deuxième tiers du dernier siècle, les rites *réformés*, *écossais ancien philosophique*, *écossais primitif*, de *hérédom* ou de *perfection*, de *Suedenborg*, de *Zinnendorf*, de *Memphis*, de *Kill-winnig*, etc. Mesmer et Cagliostro firent aussi leurs maçonneries. Toutes ces innovations avaient pour fondement la vanité et la spéculation, l'amour des titres, des décorations et des grades; dans la longue nomenclature de leurs « grades » je relève parmi les plus grotesques, les suivants : sublime maître de l'anneau lumineux, novice de l'intérieur, très sage israélite prince. Le rite de Misraïm a quatre-vingt-dix

grades ; le rite écossais de France en a trente-trois dont les plus connus sont ceux de *rose-croix*, ancien nom d'une société d'alchimistes-philosophes du XVIe siècle repris (à l'instigation des jésuites, dit-on) vers 1730, de *chevalier kadoch* (hébreu *qâdôch* « saint ») composé à Lyon en 1743 et de « trente-troisième » ou *souverain grand inspecteur général*. Tous ces grades sont répartis en catégories : symbolique, philosophique, clavi-maçonnique, hermétique, etc., et en classes et sous-classes.

Les seuls grades sérieux sont ceux de la maçonnerie anglaise originelle, ceux d'*apprenti*, de *compagnon* et de *maître ;* ce sont les seuls que les francs-maçons modernes devraient accepter. Leur origine symbolique est évidente ; dans la pratique, ils ne diffèrent les uns des autres que par le temps plus ou moins long qui s'est écoulé depuis l'initiation. En théorie, les maîtres seuls devraient être admis dans d'autres loges que celles où ils ont « reçu la lumière ».

Je n'ai à parler ici ni des doctrines des francs-maçons, puisqu'ils n'ont point de symboles obligatoires[1], ni de leurs cérémonies, puisqu'elles ont un caractère facultatif et qu'on

1. Il faut toute la sottise des cléricaux pour imaginer que les francs-maçons ont des obligations rigoureuses et un corps imposé de doctrines. Parmi les adversaires les plus maladroits de la maçonnerie, on peut citer l'évêque actuel de Grenoble, M. Fava, qui, dans des documents publics d'apparence sérieuse, a donné place aux bourdes les plus extravagantes, sur la foi d'un certain père Jeandel par exemple : ce naïf religieux, introduit dans une Loge, a vu de ses propres yeux, paraît-il, le diable en personne assis auprès du Vénérable (président), mais il fit un signe de croix et Satan s'enfuit précipitamment laissant dans la salle une forte odeur de soufre (Cf. *Semaine religieuse de Versailles*, n° 98, 20 juin 1880).

Dans une brochure, publiée en 1882, M. Fava traite la franc-maçonnerie de « société hérétique, immorale, anti-humanitaire, anti-sociale et anti-française », parce que son but constant est de « détruire le christianisme pour le remplacer par le rationalisme ».

J'ai entendu dire à un paysan que « les francs-maçons pouvaient marcher au plafond comme des mouches ».

tend à les restreindre de plus en plus. Il me suffira de faire observer qu'en examinant de près les formules, les usages traditionnels et les légendes de la maçonnerie, œuvre consciente de plusieurs générations, on y constate une double préoccupation, celle d'en affirmer le caractère religieux et celle de se couvrir constamment d'un symbolisme emprunté au métier de la construction. De là ce luxe de mots techniques (esquisse, plan parfait, pierre plate, morceau d'architecture, etc.; pour sommaire, procès-verbal, monnaie, discours, etc.); cette abondance d'outils figurés (compas, maillets, règles, truelles, etc.) et cette logomachie un peu enfantine. De là aussi cette convention de tout rapporter à la construction du temple de Salomon, de donner aux salles de réunion le nom de *temples* et d'y figurer les deux colonnes d'airain construites à Jérusalem par Hiram, de Tyr[1], d'employer une multitude de mots hébreux plus ou moins altérés : *chibbôleth* « épi, cours d'eau »[2], *mac-benac* (*makbênâ'*) « hauteur, éminence » nom d'une ville de Juda, *môâbôn* probablement un autre nom de lieu, *tubalcain* c'est-à-dire *Tûbalqaîn*, nom d'un fils de Lamech, etc., et de raconter aux maîtres la fable du massacre de *Hîrâm*, l'architecte du temple de Salomon, par les trois mauvais compagnons Jubelas, Jubelos et Jubelum. De là, dans les anciens rituels, ces prières vagues à peine transformées dans les formulaires modernes, ces allocutions sententieuses, et cet appareil de lumières, de

1. Ces colonnes surmontées de chapiteaux ornés de treillis, où étaient représentés des lis et des grenades, étaient dressées dans le portique du temple de Salomon. La colonne de droite s'appelait *Iâkin* « soutien » et celle de gauche, *Bôats* « fermeté » (I Rois, VII, 13-22; II, Chron., IV, 15-17).

2. Ce mot a joué un rôle important dans l'histoire des Juifs. Lors de la querelle entre Éphraïm et Galaad (*Juges*, XII, 1-6), les Galaadites, vainqueurs, le faisaient prononcer aux fuyards. Ceux qui prononçaient *Sibboleth* étaient reconnus, par cette mauvaise articulation, pour Éphraïmites et on les égorgeait immédiatement.

cordons, de tabliers, de gestes, de fonctions hiérarchisées. Mais on a enfin compris, en France du moins, que tout ce fatras[1] a fait son temps; que l'égalité devant Dieu des vieilles loges devait céder la place à l'égalité devant le droit, que la fraternité et la liberté ne sauraient être inspirées et limitées que par le devoir.

En supprimant, en tête de ses protocoles et dans sa constitution, le « Grand Architecte de l'Univers », le Grand-Orient de France, en 1879, a ouvert la voie à une réforme féconde : il est seulement regrettable qu'on nous parle encore d'une « morale universelle ». Mais désormais les hommes de progrès peuvent entrer dans la franc-maçonnerie et en entreprendre la réforme radicale et définitive. Il faut lui enlever toute apparence de mômerie religieuse, supprimer les niaiseries des rituels et des formulaires, et en faire une association puissante d'éducation philosophique et politique et de propagande libérale. Déjà, cette année même, une loge de Paris n'a pas craint, initiative de tous points digne d'éloges, de substituer à son vieux titre plus ou moins banal celui hautement significatif de « *le matérialisme scientifique* ».

En 1880, il existait, dans tout l'univers 137 065 loges qui ont recueilli environ quatre milliards de francs dont 1 785 967 000 ont servi à secourir les maçons nécessiteux et leur famille, 597 658 002 ont été donnés aux veuves et aux orphelins des membres des loges; 246 921 000 francs ont été employés à secourir des malheureux étrangers à la maçonnerie et 428 965 000 francs ont été dépensés pour les asiles et les écoles. En France, il n'y a guère plus de 20 000 francs-

1. Il est intéressant de rappeler ici qu'un officier anglais a retrouvé, il y a quelques années, dans une chapelle de campagne de la Plata, où ils ornaient l'autel, les insignes maçonniques de la loge du 71e régiment d'infanterie anglaise qui avaient été perdus ou volés en 1807 à Buenos-Ayres.

maçons répartis entre les quatre « obédiences » du *Grand Orient* (16, rue Cadet), du *Suprême Conseil* (42, rue Rochechouart), de la *Grande Loge symbolique écossaise* (5, rue Payenne), et du *rite de Misraïm* (42, rue Rochechouart). Le *Grand Orient* date du 24 décembre 1771, et a été formé de la réunion de plusieurs centres maçonniques indépendants; mais à côté de lui subsistait, sous le nom de *Grande Loge*, un groupe très nombreux de dissidents qui finirent pourtant par se réunir à lui en 1799. Cette fusion ne fut pas générale; des « ateliers» écossais demeurèrent à l'écart et formèrent en 1804 un *suprême conseil*. Le *suprême conseil* et le *grand orient* se réunirent en 1804 même, mais pour se séparer de nouveau en 1805; c'est depuis cette réunion éphémère que le Grand Orient admet les hauts grades et les confère à ses membres. Le *rite de Misraïm*, inventé à Milan en 1805, fut introduit en France en 1814. La *Grande Loge symbolique* a été organisée en 1880 par un certain nombre de Loges du Suprême Conseil, qui s'en sont séparées en protestant contre l'esprit intolérant et réactionnaire de la confédération.

X. — LES RELIGIONS PHILOSOPHIQUES.

Le comte Claude-Henri de Saint-Simon, né à Paris le 17 octobre 1760, mort à Paris le 19 mai 1825, avait mené une vie assez aventureuse. Soldat en Amérique, industriel et spéculateur, millionnaire puis ruiné, ce fut pendant les dix dernières années de sa vie, années de souffrances et de misères, qu'il acheva la conception de son système philosophique et qu'il l'exposa à quelques disciples dévoués : Augustin Thierry, Auguste Comte, Olinde Rodrigues, Enfantin. Dans ce système, on fait remarquer tout d'abord que

la société actuelle n'est que désordre et division ; ne convient-il donc pas de chercher le moyen de relier entre eux tous les hommes? On peut le découvrir en étudiant, par la méthode de classification propre aux sciences naturelles, l'histoire de l'espèce humaine. Cette étude révélera la loi générale du progrès qui est triple, c'est à dire moral, intellectuel et physique, et en même temps la tendance de la société à devenir une association pacifique universelle, où chacun prendra part, selon sa capacité et selon ses œuvres; où par conséquent le travail individuel sera la loi obligatoire, mais où l'éducation sera due à tous; où le législateur, c'est à dire le régulateur, sera naturellement le plus capable; où renaîtra le sentiment religieux fondé sur l'amour de l'humanité; la vraie vie éternelle, le vrai but de l'existence, c'est le développement du bien-être général. La religion de l'avenir sera la synthèse de toutes les conceptions du passé : Dieu est un, Dieu est tout ce qui est, tout est en lui, tout est par lui; Dieu, l'être infini, c'est l'amour universel qui se manifeste sous deux aspects principaux, esprit et matière, intelligence et force, sagesse et beauté. — Après la mort de Saint-Simon, parut le *Producteur*, journal qui avait été longtemps son rêve, dont il avait laissé le plan et qui fut publié par O. Rodrigues, Bazard, Enfantin, Auguste Comte, Buchez, Armand Carrel, etc. (de 1825 à 1826, 5 vol., in-8°) avec cette épigraphe : « L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous ».

Bazard et Enfantin devinrent les chefs de l'école : le premier s'attachait surtout au point de vue politique, le second au point de vue moral et religieux. Bazard, ancien capitaine de la garde nationale, employé à la préfecture de la Seine, puis carbonaro, mourut à l'âge de quarante ans, en 1832; Enfantin, polytechnicien exclu de l'École en 1814 comme bonapartiste, commis-banquier, entra plus tard dans l'admi-

nistration des chemins de fer de Lyon; il est mort en 1864, âgé de soixante-huit ans.

Le *Producteur* dura jusqu'en 1826 et fut en quelque sorte continué par l'*Organisateur* qui parut du 15 août 1829 au 15 août 1831, puis par le *Globe* du 18 janvier 1831 au 20 avril 1832. Ces journaux, quotidiens, comptaient parmi leurs rédacteurs MM. Michel Chevalier, Carnot, Émile Barrault, Duveyrier, etc. Ces vaillants lutteurs, les fondateurs de la religion saint-simonienne, ouvrirent des salles de conférences à Paris et à Lyon, réunirent de nombreux adeptes, organisèrent rue Taitbout une caisse du *fonds social universel* où affluèrent les souscriptions; on hiérarchisa les convertis: il y eut deux Pères, des apôtres, etc. Un désaccord éclata entre Enfantin et Bazard à propos de la liberté des affections entre l'homme et la femme, sous la direction du prêtre, préconisée par le premier; à la fin de 1831, Bazard fut solennellement exclu du Pontificat. La « famille » n'en fit que s'accroître; l'ardeur du prosélytisme des saints-simoniens amena Enfantin et ses disciples devant les tribunaux; le 28 août 1832, le jury de la Seine déclara « le Père » convaincu « d'attentat à la morale et d'association illégale » et il fut condamné à un an de prison et cent francs d'amende. A bout de ressources en effet, les saints-simoniens avaient abandonné leur salle de la rue Taitbout et celle de la place Sorbonne (l'Athénée) et s'étaient retirés, en avril 1832, à Ménilmontant où ils organisèrent une sorte de couvent laïque : il y avait le Père suprême (Enfantin), dix apôtres (Michel Chevalier, Charles Duveyrier, Fournel, etc.) et une trentaine de fidèles (Émile Perrin, Pierre Leroux, Jean Reynaud, etc.). Ces reclus d'un nouveau genre s'essayèrent à tous les métiers, dans l'intérêt les uns des autres : cordonniers, tailleurs, agriculteurs, etc.; ils se promenaient en chantant des hymnes dont Félicien David faisait la musique; ils recevaient, le dimanche,

la visite des curieux qu'ils apostolisaient; ils portaient un uniforme de couleur bleue qui se fermait par derrière et qui, pour faire montre une fois de plus de solidarité, ne pouvait être mis qu'avec l'aide d'un frère. Après la condamnation d'Enfantin, la secte se dispersa. Ses derniers membres étaient des hommes distingués qui tous, ou presque tous, ont brillamment fait leur chemin dans le monde.

Les uns sont entrés dans l'industrie et y ont fait fortune. D'autres sont devenus hommes d'État. Quelques-uns, restés écrivains et rêveurs, ont développé des systèmes particuliers religioso-philosophiques : Pierre Leroux qui voulait (1840) une religion nationale; Jean Reynaud qui enseignait (1854) la métempsycose des âmes à travers les planètes, etc. Parallèlement à ces théories, se développaient divers systèmes qui tendaient à l'organisation d'une religion panthéiste et humanitaire où les âmes immortelles seraient sensées passer de la vie terrestre à la vie animique et souffriraient ou jouiraient chaque fois suivant la nature des actions de la vie passée, ce qui rappelle à la fois les théories des philosophes indiens et la doctrine des *compensations* d'Azaïs (1808); les systèmes spiritualistes, communistes, etc., de Laverdan, de Hennequin, de Fourier[1], de Victor Considérant, de Cabet, qui tiennent plus de la politique sociale que de la religion;

1. Fourier partait de ce fait qu'il est nécessaire de réorganiser la société et que cette réorganisation doit être l'œuvre de la science. Le mouvement sociétaire doit être hiérarchisé par centre directeur, continents, empires, royaumes, provinces, départements et communes; les communes forment la base de l'édifice. Chaque commune, pour vivre, doit avoir au moins une lieue carrée de surface et compter de deux à trois mille habitants; elle devra être une unité absolue qu'on obtiendra pratiquement par l'association et qui sortira tous ces effets par l'accord des trois éléments de la production : le capital, le travail et le talent. La population de la commune formera une *phalange industrielle* qu'on logera dans un vaste édifice unique, un *phalanstère*. Il y a encore des « phalanstériens » à Paris; ils se réunissent tous les ans en un banquet le our anniversaire de la naissance de Fourier, au mois d'avril.

— le projet de *famille spirituelle* de F.-G. Coessin pour assurer la pureté de la vie chrétienne et ramener Jésus sur la terre (vers 1850), — la *troisième et dernière alliance* de Dieu avec les hommes, inventée vers 1840 par un nommé Cheneau qui avait organisé un culte chrétien réformé avec baptême des adultes, cène et confession par conversations amicales, et qui a laissé un ouvrage intitulé : *Instruction pour avoir des enfants sains de corps et d'esprit* (Paris, 1841, 24 p. in-12); — la religion *fusionnienne* de MM. de Toureil et Aug. Guyard (1854); — la *religion rationnelle* de M. Ch. Fauvety (1855) basée sur la solidarité; — le *druidisme restauré* de M. Henri Lizeray (1885); — le *socialisme* anglais de Robert Owen (1771-1858) fondé sur l'amour, la charité et la liberté complète de chacun des hommes; — enfin l'*évadisme* de M. Ganneau, un pauvre sculpteur, sur lequel il est intéressant de donner quelques détails.

L'*Évadisme* (ce nom est formé de ceux d'Ève et d'Adam, le premier homme et la première femme) ou religion du *mapah* (c'est-à-dire *mapa*, mot formé des syllabes initiales de *mater* et *pater*) proclamait l'unité primitive de l'humanité en *Ève-Adam*, la chute et la douloureuse expiation prolongée pendant les siècles; annonçait la prochaine reconstitution de la société par l'application de la formule : « Rendez à Dieu ce qui est à Dieu », Dieu étant le peuple, (aussi tous sont appelés et tous sont élus); la bonne nouvelle était apportée par « celui qui est », le *Mapah*, « qui fut Ganneau » dans le temps de son inconscience et par l'apôtre « celui qui fut Caillaux »; ce dernier a résumé la doctrine en un poème en prose mystico-lyrique, dans le style des *Paroles d'un croyant*, intitulé *Arche de la nouvelle alliance* (Paris, 1840, in-18 de 125 pages). Les convertis devaient prendre un nouveau nom, composé à la façon du mot *mapah* des premières syllabes du nom maternel et du nom paternel;

c'est pourquoi ils faisaient précéder leur nom légal de cette formule : « Celui qui fut X... ».

Mais la théorie philosophique la plus importante de ce siècle qui se rattache directement au saint-simonisme est l'ensemble de conceptions méthodiques qu'on désigne sous le nom de *positivisme*, et qui a pour auteur un des premiers disciples de Saint-Simon, Auguste Comte, qui s'était séparé d'ailleurs des saints-simoniens dès 1824; c'est de 1826 à 1840 que Comte élabora son système auquel il n'a pas cessé de travailler jusqu'à son dernier jour.

Auguste Comte, né à Montpellier le 19 janvier 1798 et mort à Paris, rue Monsieur-le-Prince, n° 10[1], le 5 septembre 1857, entra à l'âge de seize ans à l'École polytechnique. « Licencié » sans position en 1816 par le gouvernement de la Restauration, il donna des leçons de mathématiques. Après 1830, il devint répétiteur, puis examinateur à l'École polytechnique. Il perdit sa place en 1848 et vécut dès lors du produit d'une souscription annuelle organisée parmi ses élèves par les soins de M. Littré. Séparé à l'amiable de sa femme, il rencontra, en 1845, une femme charmante, Clotilde de Vaux, dont le mari avait été condamné à une peine infamante et pour laquelle il s'éprit d'une passion toute platonique comme celle de Diderot pour Sophie Volland[2]; elle mourut l'année suivante, à l'âge de trente-deux ans,

1. La piété de ses fidèles a fait de son appartement dans cette maison un véritable temple où ils tiennent encore leurs réunions.

2. Il la comparait lui-même à la Laure de Pétrarque et à la Béatrix de Dante et lui appliquait ces deux vers :

> Quella che imparadisa la mia mente
>
> (*Paradiso*, XXXVIII, 3)
>
> Ogni basso pensier dal cor m'avulse.

mais elle avait exercé une influence décisive sur l'esprit et sur les doctrines de Comte.

La philosophie positive a pour point de départ l'observation et l'expérience; l'état positif de l'esprit est d'ailleurs le terme définitif d'une série d'évolutions dont le premier est l'état théologique ou fictif, provisoire, où tout effet est attribué à Dieu, cause unique et suprême, et le second métaphysique ou abstrait, transitoire, où l'on admet des causes extérieures aux faits. L'esprit positif observe et raisonne : d'abord il *abstrait* des êtres leurs propriétés communes; puis il cherche les lois des phénomènes par lesquels se manifestent ces propriétés, et constate à la fois l'immuabilité de ces lois et l'indépendance ou l'irréductibilité de certains de ces phénomènes; il trouve ainsi qu'il y a sept catégories de faits irréductibles : les phénomènes *mathématiques* de nombre, d'étendue et de mouvement, les *faits physiques astronomiques*, les *faits physiques terrestres*, les *faits chimiques*, ceux relatifs aux êtres vivants d'ordre *biologique*, ceux relatifs à l'homme collectif (*sociologie*), ceux qui intéressent l'homme individuel (*morale*); il se rend compte que les faits sociaux sont soumis comme les autres aux lois naturelles statiques et dynamiques, et il comprend la nécessité de coordonner toutes les conceptions positives d'après le point de vue social, « afin que toutes nos connaissances réelles concourent au service de l'humanité ».

De là, une organisation logique et scientifique de la société; de là aussi l'inutilité des recherches en dehors de l'objet positif de la science et la nécessité d'une indifférence absolue pour l'*incognoscible*, pour ce qui est indémontrable et invérifiable; le positivisme cherche le *comment* et non le *pourquoi* des choses, et il ne prétend nullement donner des réponses définitives à toutes les questions.

L'école positiviste, après la mort du maître, s'est partagée

en deux branches, l'une ayant pour chef M. Pierre Laffitte, et prétendant poursuivre tous les enseignements du maître; l'autre, dont le principal membre fut M. Littré, se bornait à pratiquer sa méthode. La doctrine avait traversé le détroit; elle a eu pour propagateurs en Angleterre J. Stuart-Mill, Lewes, Congreve; puis elle s'est répandue en Europe et a gagné le nouveau monde. Mais les Anglais et les Américains — c'est surtout au Brésil et au Chili qu'il y a des positivistes en Amérique — sont gens dévots et religieux, et beaucoup de ces nouveaux adeptes tiennent surtout pour les aberrations qui ont marqué la fin de la vie de Comte; ils ont trouvé M. Laffitte trop froid à cet égard et l'ont solennellement excommunié; parmi les plus ardents de ces pontifes est un Brésilien, M. George Lagarrigue, qui s'intitule « apôtre de l'humanité » et qui a publié quelques brochures retentissantes. Le « maître » en effet, à la fin de sa vie, développant outre mesure ses idées sur la morale, avait fait une véritable religion dont il a publié le *catéchisme* (Paris, 1852, 436 pages in-16).

La religion positiviste a pour but le perfectionnement individuel et social par l'adoration de l'humanité, au moyen du culte privé (prières aux anges gardiens, c'est-à-dire aux membres de la famille, *objectifs* c'est-à-dire vivants, ou *subjectifs* c'est-à-dire n'existant plus que dans le souvenir), du culte domestique (réception des neuf sacrements sociaux : *présentation* à la naissance, *initiation* à quatorze ans, *admission* à vingt et un, *destination* c'est-à-dire choix d'une profession à vingt-huit, *mariage* à vingt-neuf ans pour les hommes et vingt et un pour les femmes, *maturité* à quarante-deux ans, *retraite* à soixante-trois, *transformation* à la mort et *incorporation* sept ans après la mort à la suite d'un jugement solennel) et du culte public. Ce dernier se fait dans des temples où est la statue de l'humanité, autre-

ment dit du Grand-Être sous la forme d'une Vierge-mère[1]; il comporte des processions où figurent des bannières vertes d'un côté et blanches de l'autre, des cérémonies et des fêtes consacrées aux grands faits et aux principales énergies de la sociabilité : l'humanité, le mariage, la paternité, la filiation, la fraternité, la domesticité, le fétichisme, le polythéisme, le monothéisme, la femme, le sacerdoce, le patriciat, le prolétariat[2]. Il y a un clergé formé d'un grand-prêtre (payé 60 000 fr.), de supérieurs nationaux (30 000 fr.), de prêtres (12 000), de suppléants ou vicaires (6000) et d'aspirants (3000). Je m'arrête, mais on voit que Comte avait prévu et réglé jusqu'aux plus petits détails. Depuis 1848 jusqu'à sa mort, il adressait chaque année à ses disciples une circulaire qui prenait de plus en plus les allures d'un mandement épiscopal. Il y développait ses théories religieuses et ses recommandations morales résumées dans la haine de l'égoïsme et la pratique de l'*altruisme*.

XI. — LE CATHOLICISME CONTEMPORAIN

Je ne prétends relever ici ni l'enseignement actuel des ministres du culte catholique, ni la façon dont ils considèrent les lois de leur pays, ni la morale souvent assez large qu'ils enseignent, ni la cupidité mesquine de leurs agents

1. Idéalisation « des deux sublimes attributs de l'humanité, l'incomparable pureté virginale et la bonté infinie de la tendresse maternelle » ; — fille, épouse, mère : ces trois états de la femme représentent le passé, le présent et l'avenir.

2. L'année est divisée à cet effet en treize mois de vingt-huit jours chacun, mis sous le patronage de Moïse, Homère, Aristote, Archimède, César, saint Paul, Charlemagne, Dante, Gutenberg, Shakespeare, Descartes, Frédéric, Bichat; on ajoute tous les ans un jour complémentaire où doit se célébrer la « fête universelle des morts » et les années bissextiles un jour additionnel consacré à la « fête générale des saintes femmes ». Le commencement de l'ère positiviste a été fixé par son auteur au 14 juillet 1789.

ıférieurs. Tout cela est bien connu; on se rappelle aussi la :andaleuse affaire de Port-Breton, dont le caractère clérical st indéniable, et l'histoire de cette famille de Nantes qui été vraiment « ruinée par l'Église » comme l'a écrit publiuement un de ses membres. Je voudrais m'attacher uniqueıent à ce qui me paraît propre à bien caractériser le cathocisme contemporain qui est devenu une religion purement ıachinale, artificielle et extérieure. Je renvoie du reste les :cteurs curieux aux ouvrages spéciaux de MM. W. de Fonielle et Paul Parfait : *la Physique des miracles* (1872), *l'Ar:nal de la dévotion* (1876), *le Dossier des pélerinages* (1877), ıais j'ajoute ici des détails qui ont échappé à ces deux écriains ou que j'ai recueillis depuis la publication de leurs vres. On peut grouper ces observations en six catégories rincipales : œuvres et associations, livres et écrits pieux, rières et pratiques, dévotions spéciales, pélerinages et ıiracles, reliques.

1° *Œuvres et associations.* — Le nombre en augmente de our en jour. Sans parler de la *Propagation de la foi* et de ı *Sainte Enfance*, des *Cercles catholiques*, des *Sociétés de atronage* et des *Catéchismes de persévérance*, qui nous en:rrent comme autant de mailles d'un immense et invisible let, on peut citer l'*Association du Sacré-Cœur de Jésus* et :s annexes la *Garde d'honneur* du même Sacré-Cœur (inentée à Rome), où des billets numérotés tirés au sort vous ıdiquent votre jour de service, et l'*Apostolat de la prière* vec son rosaire spécial; l'*Association de l'amour de Dieu et u prochain*, la *Confrérie de Notre-Dame de Chartres* ou *etit Carmel de la famille chrétienne*, l'*Association de la iinte famille*, l'*Œuvre du rachat des petits nègres du ongo*, etc., le tout naturellement organisé en associés et élateurs, avec cotisations et indulgences. Il ne faut pas ublier ces réunions d'enfants ou d'adolescents qui sous

le titre d'écoles professionnelles ne sont que de vastes ateliers faisant sans patente et sans frais de main d'œuvre concurrence aux travailleurs libres : au 31 décembre 1874, il y avait, à Paris seulement, quatre-vingt-douze établissements industriels de ce genre déclarés (lingerie, blanchissage, confection, fleurs, serrurerie, cordonnerie, imprimerie, etc.) qui employaient cinq mille six cent cinq jeunes filles et trois cent trente et un jeunes garçons de moins de vingt et un ans. Dans le *règlement* d'une de ces Sociétés (*Société des âmes du Purgatoire*, fondée à Quimper en 1883), je trouve cette amusante disposition : « Les défunts qui n'étaient pas associés sont admis (moyennant le versement de cinq francs une fois pour toutes) ».

2° La série des livres, dessins et écrits serait innombrable; il faut choisir dans le tas. Il y a d'abord les brochures politiques (*Vie de Henri V*, etc.), y compris une feuille volante imprimée à Paris, rue de Lille, 51, et annonçant une neuvaine au Cœur de Jésus pour de *bonnes élections* du 26 septembre au 4 octobre 1885[1]. Il y a aussi les écrits sérieux de propagande, parmi lesquels je ne citerai que le *Catéchisme en vers* de M. Garnier (Avignon, 1844, in-12 de vj-83 p.), et les recueils de cantiques où l'indication des airs fait souvent un effet singulier, par exemple : L'*Existence de Dieu*, air : Chère Annette, reçois l'hommage .. *Avis aux personnes qui sortent de faire une retraite*, air : Prends, ma Philis, prends ton verre... L'*Amour de Jésus*, air : Tout me dit que Lindor, etc... *Pour invoquer Dieu dans les tentations*, air : Ne v'là-t'il pas que j'aime... *Pour ranimer l'âme dans ses craintes*, air : De mon berger volage... Il y a souvent pourtant de ces cantiques où le mysticisme devient tout à fait érotique, ainsi :

1. Des prières du même genre ont été faites en 1876 et en 1881.

> Vive Jésus lorsque sa bouche
> D'un baiser amoureux me touche !
> Vive Jésus, lorsque, pâmée,
> Je me trouve en lui transformée !

ou dans le poème *Un Premier Amour* qui raconte la tentative infructueuse de séduction commise par un collégien de seize ans sur une jeune aveugle de douze : la vertueuse fillette apprend au jeune homme qu'au ciel

> De sexe, il n'en est pas pour l'âme,
> Pour l'amour idéalisé ;
> Au ciel, on ne peut être femme,
> On est spiritualisé.

Il y a les *images*, y compris les *cachets* donnés à Paris comme récompenses pour les résumés écrits de catéchisme (cachet rouge, cachet prétendant (*sic*), cachet or). Il y a les fantaisies comme la *carte de l'empire du vice*, où l'on trouve la mer de l'infamie, le golfe du remords, le cap du crime, les villages du viol et de la fornication ; — *le miroir de l'âme*, où sont figurés les chemins du paradis et de l'enfer : le premier, où des bêtes féroces et des démons armés d'arcs et de flèches attendent les dévots au passage ; le second, où est « l'hôtel de Mammon » avec cette inscription :

> A la volupté, la danse et la vanité,
> Suit la damnation à perpétuité ;

— *le jeu de loto pour tirer les âmes du Purgatoire* ; — les *billets de chemin de fer* pour le ciel où l'on paie sa place en premières par « amour et croix », en troisièmes par « crainte et pénitence », mais où il n'y a pas de trains de plaisir » et « pas de billet d'aller et retour » et où l'on n'admet pour bagages que « des bonnes œuvres » ; — le *billet d'entrée pour le ciel* « mérité à la divine école de patience » ; — le

portrait de l'*œil de Dieu* qui voit tout, flanqué d'une tête de mort et d'une paire de balances ; — la *main* du même Dieu, servant de « nouvel examen de conscience » ; — *le calendrier du Sacré-Cœur de Jésus* et son *horloge :* cette dernière image est remarquable, parce qu'elle est percée d'un trou derrière lequel on fait passer à l'aide d'un mécanisme très simple les diverses heures qui s'appellent « Passion, Eucharistie, etc. ».

Il y a enfin les facéties comme les devinettes de ce journal qui proposait à ses lecteurs des rébus et des charades et leur promettait pour récompense « un superbe bénitier en bronze » ou « six beaux christs argentés », et comme le quatrain du *Rosier de Marie* (décembre 1868) :

> Une mode nouvelle, assez mondaine, nomme
> Certains rubans flottants des *suivez-moi, jeune homme ;*
> Nous, de la Madeleine imitant les vertus,
> Que nos cheveux flottants soient des *suivons Jésus !*

Je rappelle pour mémoire les illustrations du célèbre *Pèlerin*, où par parenthèse j'ai trouvé (n^os des 14 et 21 janvier 1882), sous le titre de *La Chèvre à madame Sophie*, la reproduction, non signée, d'une nouvelle bien connue de M. Alphonse Daudet. En revanche, je n'ai jamais voulu croire à l'authenticité du *Cantique du génie* extrait, m'a-t-on dit, d'un *Manuel du soldat chrétien enrichi de cantiques spéciaux à chaque arme* publié en 1875 :

Air : *Deux gendarmes*[1].....

> D'un seul bon Dieu en trois personnes
> Ayons le ferme sentiment,

1. On a fait des cantiques sur tous les airs possibles : sur celui de la *Marseillaise :*

> Allons, enfants de l'évangile,
> Foudroyons le respect humain !

Et ne fréquentons pas les bonnes
Mais bien plutôt le sacrement...

3° *Pratiques et prières.* — J'ai parlé au commencement de ce livre des fétiches catholiques; j'ai découvert, depuis, un nouveau *scapulaire*, celui de *Notre-Dame-sous-terre* de Chartres (*Virgini pariturœ*) qui est bleu et porte l'image de la sainte chemise. Il y aurait de longs détails à donner sur les *médailles* : rondes, carrées, ovales, pointues; en or, en argent, en vermeil, en cuivre, en ivoire, en nacre; ces pieuses amulettes sont douées de toutes les propriétés : elles peuvent éteindre les incendies, écarter les épidémies, préserver des balles, faire réussir les entreprises, convertir malgré eux les incrédules quand des amis ou des parents pieux les ont glissées à leur insu dans leurs poches ou les ont introduites sous la doublure de leurs paletots.

On peut citer, entre autres bizarreries, la *prière trouvée dans le tombeau de Notre-Seigneur à Jérusalem* qui assure contre le choléra et le feu du ciel et où nous apprenons que Jésus a reçu 150 coups de pied, a poussé 29 soupirs, et a versé 4380 gouttes de sang; — une autre *prière*, écrite de la propre main de Jésus-Christ, en lettres d'or, trouvée à Jérusalem, enveloppée dans un linge plié en signe de croix, par un orphelin âgé de sept ans qui n'avait jamais parlé jus-

Sur celui du *Chant du départ* :

La roligi-on nous appelle...

Et même sur celui de *Messieurs les étudiants* :

Pour choisir un état,
Le monde sollicite;
Moi, je choisis l'état,
L'état de carmélite.
L'amour! l'amour! l'amour!
Jésus est mon amour!

qu'alors et qui l'expliqua; — la *prière* terminée par *eli adonaï sabaoth* qui, écrite sur une maison, empêche le démon d'y entrer; — *la salutation aux membres de la sainte Vierge; — la prière pour guérir les coliques* qui se prononce « en mettant le grand doigt de la main droite sur le nombril »; — les litanies du *Sacré-Cœur*, de *saint Joseph*, de *Notre-Dame de Lourdes*, de *saint Vincent de Paul*, de *la bonne mort*, de *la pénitence, contre la peste*, de *Notre-Dame de la Salette*, de *l'enfance de Jésus*, du *cœur de Marie*, du *saint Sacrement*, des *saints Anges*, de *la Providence*, et de nombreux saints (Philomène, Marthe, Roch, etc.); — le *Petit Office de conformité à la volonté du Seigneur*; — les diverses oraisons « jaculatoires »; etc.

Pour terminer cette énumération fort incomplète, je citerai les « recommandations » et les « intentions » : à Marseille, à Notre-Dame de la Garde, j'ai entendu ainsi recommander « deux jeunes gens exposés », et « une jeune personne qui se résigne à un grand sacrifice »; quant aux intentions offertes, j'ai relevé dans le *Messager du Sacré-Cœur*, publié à Toulouse, rien qu'en septembre 1885, 1 242 529 offres, dont 47 496 chapelets et 89 144 victoires sur les défauts dominants; une autre fois j'ai compté des « affectations » de prières à 10 332 hérétiques et à 2075 séminaristes.

4° *Dévotions spéciales.* — J'ai cité, dans le chapitre précédent, des exemples de substitution de saints aux dieux de l'antiquité revêtus de fonctions spéciales. Parmi les guérisseurs des maladies des voies urinaires — il y en a beaucoup — je ne voudrais pas oublier sainte Praxède, originaire des marais de la Vendée, et que les paysans dévôts vont prier, à Sainte-Radegonde-des-Noyers, dans l'île d'Elle, sous le nom pittoresque de « saint Pipi »; elle était d'ailleurs vierge et avait pour père saint Pudens, un nom prédestiné, comme

on voit, pour l'emploi que le ciel réservait à sa fille. Entre autres exemples de particularisation du culte, on peut rappeler le patronage auquel chacun des mois de l'année est soumis dans le néo-catholicisme : janvier est le mois *de l'enfant Jésus* ou *des étrennes spirituelles;* février celui *de la Purification* ou *de la sainte Famille;* mars *de saint Joseph;* avril *des douleurs de la sainte Vierge;* mai *de Marie;* juin *du Sacré-Cœur* ou *du saint Sacrement;* juillet *du Sacré-Cœur;* août *du saint cœur de Marie;* septembre *de saint Michel* ou *des pèlerins;* octobre *des anges gardiens;* novembre *des âmes du purgatoire;* décembre *de l'immaculée conception* ou *des bergers de Bethléem*.

5° *Reliques.* — Le culte des saints ne va pas sans celui des reliques; aussi en existe-t-il un nombre considérable : à une certaine époque, d'église à église, on se les disputait, on se les arrachait, on se les volait même. Il suffira ici d'énumérer les plus étranges : le saint suaire (il y en a deux, à Compiègne et à Carcassonne); la sainte tunique de Jésus (il y en a deux aussi, à Argenteuil et à Trèves); du vin des noces de Cana (à Orléans); une dizaine de saints prépuces (à Clermont-Ferrand, au Puy, à Saint-Jean de Latran à Rome, à Metz, etc.); la larme que Jésus-Christ répandit en apprenant la mort de Lazare (à Vendôme); de son sang (à Roncevaux); du lait de la sainte Vierge (à Roncevaux, à Douai, à Reims, etc.), sa chemise (à Chartres), son peigne (à Trèves); le bâton de saint Pierre (à Cologne); un doigt de sainte Anne (à Roncevaux); du sang de saint Janvier (à Naples) qui se liquéfie tous les ans le jour de sa fête[1]; onze doigts de sainte Thérèse (un doigt à Paris, sa main droite entière à Rome, et sa main gauche non moins entière à Lisbonne) etc. L'un des

1. On sait qu'en 1799, le miracle ne se faisant pas à cause de l'occupation rançaise dont le saint était, disait-on, mécontent, le général Championnet donna aux prêtres cinq minutes pour opérer le miracle et il se fit.

spécimens les plus insensés de ce fétichisme est le cœur de la même sainte Thérèse, qui est décrit dans un petit papier que j'ai vu il y a quelques années. Le document imprimé à Paris chez Jules Le Clère et Cie (n° 7890) comprend trois pages; la première porte l'inscription : « Copie exacte du cœur de sainte Thérèse de Jésus »; au-dessus a été collée une petite photographie représentant une sorte de bouteille allongée, renversée : d'en bas partent deux filaments s'élevant à la moitié de la hauteur totale de l'objet. Les deux pages suivantes contiennent les déclarations d'un médecin affirmant que les deux *épines* figurées sur la photographie ont considérablement crû depuis le 18 mars 1836 et que le cœur de sainte Thérèse présente une blessure « de la main d'un séraphin » faite avec beaucoup d'art par un instrument tranchant. Le cœur en question est conservé dans le couvent des Carmélites d'Alba de Torres « diocèse de Salamanque ».

L'Espagne est d'ailleurs riche en reliques; c'est à Saragosse qu'est conservé un soulier de la sainte Vierge. On a même imaginé de prendre le dessin de ce soulier qui donne « la juste mesure du pied de Marie » (194 millimètres, pointure 29); un pape a accordé, paraît-il, 100 jours d'indulgence à qui récitera un *Ave* sur ce dessin. A Pampelune, on peut voir le *fac-simile* de l'empreinte du pied de Jésus sur la montagne d'où il s'éleva au ciel.

6° *Pélerinages, miracles, apparitions.* — Le culte des saints, la dévotion aux reliques ont amené de tout temps et chez tous les peuples les pélerinages aux tombeaux ou aux sanctuaires des saints, les guérisons miraculeuses et les ex-voto. Cicéron rapporte le mot de l'athée Diagoras auquel on montrait, à Samothrace, les tableaux attestant le grand nombre de gens que les dieux avaient sauvés du naufrage : « Oui, dit-il; mais ceux qui ont fait naufrage et qui ont péri n'ont point été peints ici » (*de Nat. deor.*, III, XXXVII). Cette

réflexion me vient toujours à l'esprit quand je lis les inscriptions naïves dont sont tapissés les murs des chapelles miraculeuses.

Les *Processions* rentrent dans la catégorie des pélerinages. Je citerai seulement celle du vendredi saint à Irun et à Fontarabie, où l'on voit, parmi les douze apôtres, Judas avec une barbe rouge, et celle de la saint Firmin, le 7 juillet, à Pampelune, où huit mannequins gigantesques représentant un roi et une reine chrétiens, un roi et une reine maures, etc., font escorte au saint sacrement et vont, après la cérémonie, danser un quadrille sur la place de la Mairie.

Quant aux pèlerinages en eux-mêmes, on se rappellera le discours de Grangousier (*Gargantua*, XLV) : « Allez, paouvres gens et doresnauant ne soyez facilles a ces ocieux et inutilles voyages; entretenez voz familles, trauaillez chascun en sa vocation, instruisez voz enfans, et viuez comme vous enseigne le bon apostre sainct Paul »; et l'ordonnance de Louis XIV, du 16 janvier 1686, interdisant ces expéditions, « les abus qui s'estoient faits dans nostre roiaume soubs un prétexte spétieux de devotion et de pelerinage estant venus a tel excès que plusieurs de nos subiects avoient quitté leurs parens contre leur gré, laissé leurs femmes et enfans sans aucun secours, volé leurs maîtres, abandonné leurs apprentissages, pour passer leur vie dans une perpétuelle débauche ».

Les anciens lieux de dévotion étaient renommés soit par le martyre de quelque saint, soit par son tombeau (saint Jacques de Compostelle), soit — à une époque plus récente —par quelque statue trouvée dans la terre et ne voulant pas quitter l'endroit de la découverte (Verdelais, Bétharram, Notre-Dame de Guadalupe). Il était réservé à notre siècle d'augmenter le nombre de ces sanctuaires par des « apparitions »; ce furent d'abord des croix (la première à Migné (Vienne) le 17 décembre 1826), puis des manifestations de

la vierge elle-même (Lourdes, La Sallette-Fallavaux[1]), puis des miraculées en chambre et des stigmatisées. On sait quelle immense spéculation a été par exemple l'affaire de Lourdes, où des névrosés sont quotidiennement guéris (une violente émotion, une ardente « foi » les aurait guéris partout ailleurs) ; où l'on expédie de toute l'Europe des milliers de pélerins organisés en escouades (distinguées par des guidons : blanc, bleu, gris et jaune) ; et dont on imite la grotte jusqu'au fond de l'Inde anglaise. Je ne décrirai pas les splendeurs de l'église de Lourdes et de sa crypte; je ne m'attarderai même pas à relever les naïvetés des ex-voto parmi lesquels j'ai vu la reproduction en marbre d'un pied d'homme avec cette dédicace : « Vous me l'avez conservé; faites qu'il vous serve », et où l'on peut voir la sainte Vierge s'interposant, dans un nuage ovale, entre deux trains lancés à toute vitesse. Je signalerai seulement les petites boutiques (j'en ai compté 97 en 1880) qui s'étendent des deux côtés du chemin qui mène à la grotte : ce sont des vendeurs d'amulettes pieuses, d'objets d'art, de curiosités du pays, de « pastilles à l'eau de Lourdes » ; des gargotiers, des pâtissiers. Beaucoup de ces marchands avaient en 1880 le type israélite; d'autres lisaient des journaux assez mal pensants, par exemple la *Petite Gironde ;* il y avait des titres bien compris sur leurs échoppes : ainsi le n° 20 était tenu par « Soubirous, frère de Bernadette », le n° 74 par « Jeanne Abadie, présente à la première apparition », un

1. Le miracle de la Sallette-Fallavaux (Isère), date du 19 septembre 1846; deux enfants, Maximin Giraud, âgé de onze ans, et Mélanie Mathieu, âgée de quatorze ans, prétendirent avoir vu la sainte Vierge et avoir causé avec elle. Un prêtre des environs de la Sallette, l'abbé Déléon, eut le courage de dénoncer la personne qui avait figuré la sainte Vierge, une vieille fille dévote. Celle-ci fit un procès à l'abbé Déléon et le perdit tant en première instance qu'en appel; le jugement du tribunal de Grenoble du 25 avril 1855 constate nettement la fraude.

autre par le « successeur de la propre tante de Bernadette ».

L'apparition de la Vierge à Bernadette eut lieu le 11 février 1858, mais le miracle n'a été constaté, par un mandement de l'évêque de Tarbes que le 11 janvier 1862. A côté de ce miracle qui « a réussi », il n'est pas mauvais de signaler les tentatives analogues qui n'ont pas abouti, soit par la maladresse des opérateurs, soit par leur sottise, soit même par la sagesse des autorités ecclésiastiques. On peut citer les apparitions de Saint-Palais (Basses-Pyrénées), d'avril à octobre 1876, où la Vierge parlait basque à un petit garçon de douze ans, Jean Lamerenx, lui faisait boire de l'eau et avaler des petits cailloux; les visions de la vieille Berguille à Fontet près La Réole (Gironde), en 1876, où Marie annonçait régulièrement le prochain avènement de Henri V; la descente de la Vierge au champ des Noues à Challans (Vendée) en juillet 1882, où elle vint parler à une fillette de douze ans, Mélie Petitgars; ses manifestations à une servante âgée de vingt-sept ans, Théotiste Covarel, à Saint-Jean-de-Maurienne, de 1873 à 1875; les apparitions de la Lande (Loire-Inférieure), en août 1882, où une enfant de huit ans, Marie Lorteau, eut plusieurs entretiens avec la sainte Vierge. Tous ces miracles se ressemblent : partout l'apparition a le costume ordinaire des statues, elle dit des niaiseries, révèle un secret, guérit un malade sur cent, et disparaît un beau matin; partout aussi affluent les pèlerins et avec eux les marchands de victuailles et d'amulettes; il n'y a peut-être partout au fond du miracle que des hallucinations habilement provoquées et entretenues, ou des supercheries comme celle dont la Cour de Grenoble a déclaré coupable mademoiselle Constance de La Merlière, ou des aventures comme celle que la légende locale attribuait à Lourdes à une dame bien connue dans le pays. Il faudrait aussi parler des extatiques, des faiseurs de prophéties et des stigmatisés, par exemple de cette hystérique

de Bois d'Haine (Belgique), Louise Lateau, qui, depuis 1868, a fait courir bien des gens et fait répandre des flots d'encre; on sait que les stigmates consistent en une sorte de rougeur saignant par intermittences aux endroits où Jésus avait ses cinq plaies (aux mains et aux pieds par les clous et au flanc par la lance des soldats[1]). Les phénomènes de cette nature sont fréquents; ils s'expliquent d'une manière toute naturelle.

Il y aurait encore à parler des vierges qui pleurent ou qui remuent les yeux, des christs qui saignent; mais je m'arrête, car j'estime en avoir assez dit pour montrer le véritable caractère de la dévotion catholique contemporaine. Entre les mains des jésuites et des ultramontains le christianisme est en voie de retourner au fétichisme le plus inférieur; il tend de plus en plus à se mettre en dehors des lois sociales, à rompre avec l'esprit moderne, à méconnaître les besoins de l'humanité. Laissons donc l'homme esclave de sa foi religieuse revenir en arrière, la tête basse, affublé de ses médailles et de ses scapulaires, et s'enfoncer à jamais dans la nuit, tandis que l'homme émancipé par la science marchera hardiment vers les hauteurs où luisent déjà les premiers rayons de l'astre du jour, et où le sage, suivant la belle formule du poète, va chercher la liberté :

Libertà va cercando, ch'è si cara!

(DANTE, *Purgatoire*, I, 71.)

1. La Cadière du père Girard était stigmatisée. Parmi les stigmatisées célèbres, on cite la sœur Patrocinio, la grande amie d'Isabelle II. En septembre 1851, la cour d'Aix condamna à six mois de prison une nommée Rose Tamisier, qui se prétendait aussi stigmatisée.

INDEX ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOTHÈQUE ANTHROPOLOGIQUE

COMITÉ DE DIRECTION :

MATHIAS DUVAL
Professeur à la Faculté de médecine de Paris, professeur à l'École d'anthropologie, membre de l'Académie de médecine.

GEORGES HERVÉ
Professeur adjoint à l'École d'anthropologie, secrétaire général adjoint de la Société d'anthropologie de Paris.

ABEL HOVELACQUE
Professeur à l'École d'anthropologie, ancien président du Conseil municipal de Paris.

CH. LETOURNEAU
Professeur à l'École d'anthropologie, secrétaire général de la Société d'anthropologie de Paris.

GABRIEL DE MORTILLET
Professeur à l'École d'anthropologie, ancien président de la Société d'anthropologie de Paris, membre de la Chambre des députés.

H. THULIÉ
Ancien président de la Société d'anthropologie, ancien président du Conseil municipal de Paris.

LA BIBLIOTHÈQUE ANTHROPOLOGIQUE

PARAIT PAR VOLUMES IN-8 DE 600 A 700 PAGES

IL PARAITRA UN VOLUME TOUS LES SIX MOIS

CETTE COLLECTION FORMERA ENVIRON VINGT VOLUMES

Tome Ier. — THULIÉ (H.). **La Femme. Essai de sociologie physiologique.** Ce qu'elle a été, ce qu'elle est. Les théories; ce qu'elle doit être. 1 vol. in-8, 1885. 7 fr. 50

Tome II. — DUVAL (M.). **Le Darwinisme.** 1 vol. in-8 avec 7 figures intercalées dans le texte, 1886. 10 fr.

Tome III. — LETOURNEAU (CH.). **L'Évolution de la morale.** Leçons professées pendant l'hiver de 1885-1886. 1 vol. in-8, 1887. 7 fr. 50

Tome IV. — HOVELACQUE (A.) et G. HERVÉ. **Précis d'anthropologie.** 1 vol. in-8 avec 20 figures intercalées dans le texte, 1887. 10 fr.

Tome V. — VINSON (J.). **Les Religions actuelles.** 1 vol. in-8. (*Sous presse.*)

Tome VI. — MORTILLET (G. DE). **Origine des arts et de l'industrie.** 1 vol. in-8. (*Sous presse.*)

Tome VII. — Thulié (H.). **La Mystique.** 1 vol. in-8. (*Sous presse.*)

Tome VIII. — Hervé (G.). **Les Primates.** 1 vol in-8 avec figures dans le texte. (*Sous presse.*)

Tome IX. — Manouvrier (L.). **Craniologie humaine** 1 vol. in-8, avec figures dans le texte. (*Sous presse.*)

Tome X. — Sabatier. **La Sociologie de l'Algérie indigène.** 1 vol. in-8. (*Sous presse.*)

Tome XI. — Bordier (A.). **Pathologie comparée.** 1 vol. in-8. (*Sous presse.*)

D'immenses progrès dans toutes les branches des sciences naturelles ont marqué les trente dernières années. De ce grand mouvement est sorti tout le groupe des sciences anthropologiques. Pour ces dernières, la date de leur naissance, ou mieux de leur renaissance, peut être fixée en 1859, année où fut fondée la *Société d'Anthropologie de Paris* sur l'initiative de Paul Broca, et où parut l'*Origine des espèces* de Darwin. Depuis lors nous avons vu grandir et s'éclairer mutuellement l'*Archéologie préhistorique*, l'*Ethnographie*, la *Linguistique*, la *Science des religions*, le *Folk Lorisme* ou étude des traditions populaires, la *Pathologie comparée*, la *Sociologie*, surtout la *Sociologie ethnographique*.

C'est de ce faisceau scientifique ajouté à l'*Anatomie*, que se compose aujourd'hui l'*Anthropologie*. Cette science, si vaste, possède actuellement ses sociétés savantes, ses congrès, ses laboratoires, son enseignement, ses revues spéciales; mais elle n'a encore que fort peu d'ouvrages où les résultats généraux, acquis par elle, soient exposés d'ensemble et pour le grand public.

C'est à combler cette lacune que servira la *Bibliothèque anthropologique*. Dans une série de volumes, cette bibliothèque abordera successivement, non seulement toutes les branches, mais encore toutes les grandes questions anthropologiques, dont ne saurait plus se désintéresser aujourd'hui aucun esprit éclairé.

Confiés à des auteurs que recommande leur compétence spéciale, ces volumes contiendront chacun une vue d'ensemble sur le sujet traité.

Au point de vue de la doctrine, le Comité de la Bibliothèque veillera au maintien de l'homogénéité entre tous les ouvrages.

PUBLICATIONS

)E LA LIBRAIRIE A. DELAHAYE ET É. LECROSNIER, ÉDITEURS

'OPINARD, professeur à l'École d'anthropologie, etc. **Éléments d'anthropologie générale.** 1 fort vol. in-8 avec 229 figures intercalées dans le texte et 5 planches. 1885. 24 fr.

ICHER (P.), chef du laboratoire de la clinique des maladies nerveuses à la Salpêtrière, etc. **Etudes cliniques sur la grande hystérie, hystéro-épilepsie : « De la grande attaque hystérique et de ses principales variétés.** Attaque épileptoïde ; attaque démoniaque ; attaque d'extase ; attaque de léthargie ; attaque de catalepsie ; attaque de somnambulisme, etc. — **Du grand hypnotisme hystérique.** Hyperexcitabilité neuro-musculaire ; phénomènes suggestifs ; hallucinations ; automatisme ; état léthargique, état cataleptique, état somnambulique. — **L'hystérie dans l'histoire.** Chorée épidémique du moyen âge ; possessions démoniaques ; convulsionnaires ; extatiques. — **L'hystérie dans l'art.** Pierre Breughel, André del Sarte, Raphaël, le Dominiquin, Rubens, Jordaens, etc. » ; précédé d'une lettre-préface de M. le professeur J.-M. Charcot. 2e édition, revue et considérablement augmentée. 1 vol. in-8 raisin avec 197 figures intercalées dans le texte et 10 gravures à l'eau-forte. 1885. 25 fr.
Relié demi-maroquin, doré en tête, non rogné, avec coins. 30 fr.

:HARCOT (J.-M.), de l'Institut, etc., et RICHER (Paul). **Les démoniaques et les extatiques dans l'art.** 1 vol. in-4 avec 60 figures intercalées dans le texte. 1886. (*Sous presse.*)

3OURNEVILLE et P. REGNARD. **Iconographie photographique de la Salpêtrière** (service de M. le professeur Charcot).

Tome I. — **Hystéro-épilepsie. Attaques.** 1 vol. petit in-4 avec 40 photographies. 1878. Broché : 30 fr. Relié en demi-chagrin rouge, doré en tête, non rogné, avec coins. 36 fr.
Tome II. — **Epilepsie partielle. Hystéro-épilepsie. De l'hystérie dans l'histoire.** 1 vol. petit in-4, avec 39 photographies. 1878. 30 fr. Relié. 36 fr.
Tome III. — **Hystéro-épilepsie.** — Zones hystérogènes. — Sommeil. — Attaques de sommeil. — Hypnotisme, somnambulisme, magnétisme, catalepsie, procédés de magnétisme, sabbat. 1 vol. petit in-4 avec 40 photographies. 1881. Broché. 30 fr. Relié en demi-chagrin rouge, doré en tête, non rogné, avec coins. 36 fr.

3RAID. **Neurypnologie.** Traité du sommeil nerveux ou hynoptisme. Traduit de l'anglais par le docteur J. Simon, avec une préface du professeur Brown-Séquard. 1 vol. in-18. 1883. 3 fr. 50

;ÉE (Germain), professeur de clinique médicale à la Faculté de médecine de Paris, et LABADIE-LAGRAVE, médecin des hôpitaux (**Médecine clinique**).

Tome I. — **De la phtisie bacillaire des poumons**, par le professeur G. Sée. 1 vol. in-8, avec 2 pl. 11 fr.
Tome II. — **Des maladies spécifiques** (non tuberculeuses) **du poumon** : bronchites aiguës pneumonies parasitaires, gangrène, syphilis, et vers hydatiques du poumon, par le professeur G. Sée. 1 vol. in-8 avec deux planches en chromolithographie, 1885. 10 fr.
Tome III. — **Des maladies simples du poumon** : asthmes pneumobulbaires, asthme cardiaque congestions, hémorragies et induration du poumon, lésions des plèvres, par le professeur G. Sée. 1 vol. in-8. 1886. 10 fr.
Tome IV. — **Urologie clinique et maladies des reins**, par le docteur Labadie-Lagrave 1 vol. in-8 avec 40 figures intercalées dans le texte. 1887. 13 fr.
Tome V. — **Du régime alimentaire**; traitement hygiénique des malades. 1 vol. in-8 avec figures intercalées dans le texte. 1887. 14 fr.

VIS. — Le Traité de Médecine clinique formera une collection d'environ 20 volumes. Il paraîtra un volume tous les quatre mois.

;ÉE. **Du diagnostic et du traitement des maladies du cœur, et en particulier de leurs formes anomales.** Leçons recueillies par le docteur Labadie-Lagrave (Clinique de la Charité, 1874 à 1876). 2e édition revue et augmentée. 1 vol. in-8. 1883. 11 fr.
Cartonné. 12 fr.

;ÉE (Germain). **Des dysepsies gastro-intestinales : Clinique physiologique**, 2e édition. 1 vol. in-8. 1883. 10 fr.

IACCOUD, professeur de pathologie médicale à la Faculté de médecine de Paris, médecin de l'hôpital Lariboisière. **Traité de pathologie interne.** 7e édition, revue et considérablement augmentée. 3 vol. in-8 avec figures dans le texte. 37 planches en chromolithographie. 1883.

JACCOUD, professeur de clinique à la Faculté de Paris, etc. **Leçons de clinique mé[illegible]cale faites à l'hôpital de la Pitié (1883-1884)**. Tome Ier. 1 vol. in-8 avec 12 [illegible] intercalées dans le texte. 1885. [illegible]

JACCOUD. Leçons de clinique médicale faites à l'hôpital de la Pitié (1884-1885). Tome II. 1 vol. in-8 avec 36 figures intercalées dans le texte. 1886. 15 fr.

JACCOUD. Leçons de clinique médicale faites à l'hôpital de la Pitié (1885-1886). Tom. III. 1 vol. in-8. avec 52 figures intercalées dans le texte. 1887. 1[illegible] fr.

JACCOUD. Curabilité et traitement de la phthisie pulmonaire. Leçons faites à la Faculté de médecine. 1 vol. in-8. 1881. Broché, 10 fr. — Cartonné. 11 fr.

FOURNIER (Alfred), professeur à la Faculté de médecine de Paris, médecin de l'hôpital Saint-Louis, etc. **Leçons cliniques sur la syphilis** étudiée plus particulièrement chez la femme. 2e édition. 1 fort vol. in-8 avec 8 planches en chromolithographie. 1881. 21 fr.

LECORCHÉ. médecin des hôpitaux, etc. **Traité théorique et pratique de la goutte** 1 vol. in-8 avec 5 planches. 1884. 13 fr.

LECORCHÉ. Du diabète sucré chez la femme. 1 vol. in-8. 1886. 6 fr.

LEGRAND DU SAULLE, médecin de l'hospice de la Salpêtrière, etc., Georges BERRYER, avocat à la Cour d'appel de Paris, et Gabriel POUCHET, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, etc. **Traité de médecine légale, de jurisprudence médicale et de toxicologie** (ouvrage couronné par l'Institut de France). 2e édition, entièrement refondue. 1 fort vol. in-8 raisin, avec 9 figures intercalées dans le texte et 3 planches. 1886. [illegible] fr.

LEGRAND DU SAULLE. Étude médico-légale sur les testaments contestés pour cause de folie. 1 vol. in-8. 1879. 9 fr.

LEGRAND DU SAULLE. Étude médico-légale sur l'interdiction des aliénés et sur le conseil judiciaire, suivie de recherches sur la situation juridique des fous et des incapables à l'époque romaine. 1 vol. in-8. 1881. 8 fr.

RABUTEAU (A.). **Traité élémentaire de thérapeutique et de pharmacologie**, 4e édition, revue et augmentée. 1 fort vol. in-8 avec 58 figures intercalées dans le texte. 1884. 19 fr.

FONSSAGRIVES, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, etc. **Traité de thérapeutique appliquée basé sur les indications**, suivi d'un Précis de thérapeutique et de pathologie infantiles et de notions de pharmacologie usuelle sur les médicaments signalés dans le cours de l'ouvrage. 2e tirage augmenté d'un Appendice comprenant les progrès récents réalisés en thérapeutique. 2 forts volumes in-8. 1882. 24 fr.

FONSSAGRIVES. Traité de matière médicale ou Pharmacographie, physiologie et technique des agents médicamenteux. 1 vol. in-8 avec 241 figures intercalées dans le texte. 1885. 21 fr.

FONSSAGRIVES. Formulaire thérapeutique à l'usage des praticiens, contenant les notions et les formules relatives à l'emploi des médicaments, de l'électricité, des eaux minérales, de l'hydrothérapie, des climats et du régime. 1 vol. avec figures intercalées dans le texte. 1882. 4 fr. Cartonné. 4 fr. 50

FONSSAGRIVES. Leçons d'hygiène infantile. 1 vol. in-8. 1882. 10 fr.

FONSSAGRIVES. Le rôle des mères dans les maladies des enfants, ou ce qu'elles doivent savoir pour seconder le médecin. 5e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8. 1883. 3 fr. 50

ESTRADÈRE. Du massage, son histoire, ses manipulations, ses effets physiologiques et thérapeutiques. 2e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8. 1884. 4 fr.

ERB, professeur à l'Université de Leipzig, etc. **Traité d'électrothérapie**, traduit de l'allemand par M. le docteur RUEFF. 1 vol. in-8 avec 39 figures intercalées dans le texte. 1884. 13 fr.

DESCROIZILLES, médecin de l'hôpital des Enfants malades, etc. **Manuel de pathologie et de clinique infantiles.** 1 vol. in-18. 1884. 12 fr.

AUDHOUI, médecin de l'hôpital de la Pitié, **Traité des maladies de l'estomac.** 1 vol. in-8. 1883. 6 fr

VIRY, médecin-major de 1re classe, etc. **Manuel d'hygiène militaire**, suivi d'un Précis des premiers secours à donner en attendant l'arrivée du médecin. 1 vol. in-18 avec 42 figures intercalées dans le texte. 1886. 4 fr.

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.